

UNE
PASTORALE BASQUE

HÉLÈNE DE CONSTANTINOPLE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ALBERT LÉON

AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU LYCÉE DE LA ROCHE-SUR-YON



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1908

UNE PASTORALE BASQUE

HÉLÈNE DE CONSTANTINOPLE

UNE
PASTORALE BASQUE

HÉLÈNE DE CONSTANTINOPLE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ALBERT LÉON

AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU LYCÉE DE LA ROCHE-SUR-YON



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1908

A MON MAITRE

Monsieur ÉMILE DURKHEIM

PROFESSEUR A LA SORBONNE

*Hommage respectueux
et reconnaissant.*

Je tiens à exprimer ici toute ma gratitude à ceux qui m'aidèrent de leurs lumières et de leurs conseils et que je regrette de ne pouvoir mentionner individuellement.

Qu'il me soit permis cependant d'adresser des remerciements tout particuliers :

à M. Julien VINSON, professeur à l'École des langues orientales vivantes, dont les livres d'une érudition avisée m'ont inspiré l'idée de ce travail ;

à M. Georges HÉRELLE, le savant traducteur des chefs-d'œuvre italiens et espagnols, qui voulut bien s'intéresser à cette étude et me faire profiter de sa connaissance approfondie du théâtre basque ;

à M. l'Instituteur BIDEgain, qui eut le courage de se livrer pour moi à la lecture souvent difficile et fastidieuse, même pour un Bas-Navarrais, des manuscrits d'*Hélène de Constantinople*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION. — Les Pastorales basques	11
I. La Pastorale tragique ou <i>tragerie</i>	16
II. Les Pastorales comiques	97
LA PASTORALE D'« HÉLÈNE DE CONSTANTINOPLE ».	
AVANT-PROPOS.	105
CHAPITRE PREMIER. — <i>Cronique delaine</i> , manuscrit du xv ^e siècle. . .	109
CHAPITRE II. — Le roman en prose (<i>Histoire de la belle Héleine</i>) . .	179
CHAPITRE III. — La Pastorale d' <i>Hélène de Constantinople</i> .	
I. Considérations préliminaires	195
II. Manuscrit n° 132. — Bibliothèque Nationale.	206
III. Manuscrit n° 13. — Bibliothèque de Bayonne.	284
IV. Manuscrit d'Ordarp.	286
V. Manuscrit n° 37 — Bibliothèque municipale de Bordeaux. . . .	310
VI. Manuscrit n° 36. — Bibliothèque municipale de Bordeaux. . . .	318
VII. Conclusion du Chapitre III	333
ANNEXES et VARIANTES. — Appendice au Chapitre III.	339
CHAPITRE IV. — Style, versification, langue	505
ERRATA.	523

UNE PASTORALE BASQUE

HÉLÈNE DE CONSTANTINOPLE

INTRODUCTION

LES PASTORALES BASQUES

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. — Le théâtre dont je me propose ici d'exposer et d'analyser un échantillon a été présenté au public par des auteurs trop qualifiés pour que j'aie le devoir ni même le droit d'entrer dans de longs développements sur les caractères généraux qu'il présente, pris dans son ensemble. Si après Augustin Chaho⁽¹⁾, à qui il faut laisser le mérite d'avoir le premier, à ce qu'il semble, fait connaître l'existence de ce genre de spectacles en dehors du cercle étroit de leurs acteurs et de leurs spectateurs; si après Duvoisin⁽²⁾, si après Francisque Michel⁽³⁾, il restait encore beaucoup à dire sur les pastorales basques; si même, bien qu'inspirés par une vue plus exacte des choses et un esprit critique plus avisé, les articles de Buchon⁽⁴⁾, dans le *Mémorial des Pyrénées*, et de Badé⁽⁵⁾, dans

(1) *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan, itinéraire pittoresque*, Andréossy, libr.-édit., rue Pont-Maillou, Bayonne, 2^e vol., ch. 44, p. 121 et sqq. (Un exemplaire est à la bibliothèque municipale de Bayonne). — *Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques, 1830-1835*, ch. IX, p. 333-335 de la deuxième édition, Lespès, Bayonne, 1865 (La première édition est de Paris, 1836, in-8°).

(2) *Album pyrénéen*, mars 1841 : « Poésie dramatique des Basques, » p. 89 et suiv.; mai 1841 : *Comédie des Basques*, p. 207 et suiv. — Cf. *Revue int. des Études Basques*, n° 1, janv. 1907 : Dubarat, *Lettres adressées au capitaine Duvoisin*, p. 53.

(3) *Le Pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique*, Paris, Didot, rue Jacob, 56; Londres et Edimbourg, Williams et Norgate MDCCLVII, ch. IV, pp. 43-56, 59 et suiv. — *Lettres à M. P. Mérimée sur les représentations dramatiques dans le Pays basque*, Athenæum français, 9 déc. 1854, p. 1133, 1134; 27 janv. 1855, pp. 86-88, — la première reproduite dans le *Messenger de Bayonne* du 14 déc. 1854, traduite en allemand dans le *Magazine für die Litteratur des Auslandes*, Berlin, 4 janv. 1855.

(4) *Mémorial des Pyrénées*, 31 oct. 1839; Feuilleton : « Représentation d'un mystère dans le Pays basque, » extrait du journal le *Capitole*; — 2 nov. 1839 : même article (suite) (Bibliothèque municipale de Pau).

(5) *Observateur des Pyrénées*, Feuilleton, mercredi 11 oct. 1843 : « Un échantillon du théâtre populaire des Basques; » — 15 oct. 1843, même article (suite).

l'Observateur des Pyrénées, ne faisaient encore qu'effleurer la question, en revanche les travaux fortement documentés de MM. le Rév. Webster⁽¹⁾, Vinson⁽²⁾ et Héréelle⁽³⁾ semblent avoir jeté sur cette matière toute la lumière que comportent les données dont on peut disposer jusqu'à ce jour⁽⁴⁾. Qu'il reste encore, par la force même des choses et malgré les patientes investigations de ces derniers auteurs, plus d'une obscurité sinon sur les caractères mêmes du théâtre populaire qui se joue aujourd'hui dans les vallées orientales du Pays basque français, du moins sur ses origines et sur son histoire, c'est ce qui n'a pu échapper à des esprits aussi pénétrants et aussi familiarisés avec un tel sujet. La solution de bien des problèmes reste enfouie, je ne dis pas seulement dans les archives locales, mais aussi dans des papiers de famille; peut-être même certaines données nous ont-elles échappé définitivement avec des documents publics ou privés à jamais disparus soit par la négligence de leurs gardiens ou de leurs possesseurs, soit par le seul effet du temps. Enfin et surtout, la connaissance du texte intégral de tout le répertoire passé et présent du théâtre en question serait indispensable pour trancher définitivement tous les problèmes qui y sont relatifs. Or un certain nombre de pièces, précisément parmi celles qui ont cessé de se jouer et ont comme passé de mode, appartiennent exclusivement à des particuliers, sans compter celles dont il n'existe plus nulle part d'exemplaires. M. Webster, par exemple, apprenait en 1879 que la fille d'un « *instituteur de pastorales* »⁽⁵⁾ venait, à la mort de ce dernier, de brûler

(¹) *Les Loisirs d'un étranger au Pays basque*, Chalon-sur-Saône, Impr. Bertrand, 5, rue des Tonneliers, 1901, ch. VIII en entier. Cf. : a) Mac Millan's Magazine : *a basq' pastor'*, janv. 1865, pp. 238-252; — b) *Basque Pastorales*, the Academy, 3 mai 1879; — c) Bulletin de la Société des Sciences et des Arts de Bayonne, 1878-1879, pp. 68-88; — d) *The Pyrenean*, Biarritz, 14 mars, 4 avril, 15 mai 1885; — e) *Bulletin de la Société Ramond*, 1893; — f) Dans la *Tradition au Pays basque*, Paris, aux bureaux de la Tradition Nationale, 24, rue Visconti, en vente chez Gouguy, libr.-édit., 5, quai Conti, 1899; *Conférence aux fêtes de 1897 : Les pastorales*, p. 243 et suiv.

(²) *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, par Abel Hovelacque, Émile Picot et Julien Vinson, Paris, E. Leroux 1880 : Les pastorales par Julien Vinson, pp. 99 et suiv. — Cf. *République française*, 21 fév. 1879. — Revue de l'histoire des religions : *Éléments mythologiques des Pastorales basques*, t. I, 1880, pp. 139-145, 374-379; t. III, 1881, pp. 231-239. — *Le Folk-Lore du Pays basque*, Maisonneuve et C^{ie}, éditeurs, Paris, 25, quai Voltaire, 1883. Avant-propos, p. xvij et suiv.; ch. VI, en entier. — *Rev. de linguistique*, t. XVI, 1883 : *Bibliographie du Folk-Lore basque*, § 7. — Avant-propos de l'édition de *saint Julien d'Antioche*, V^e Moquet, 45, rue Porte-Dijeaux, Bordeaux, 1891, p. 1. — Cf. *Les Basques et le Pays basque, mœurs, langage et histoire*, Paris, librairie Léopold Cerf, 13, rue de Médicis, 1882, p. 104 et suiv., et ch. VII, p. 125.

(³) *Les Pastorales basques*, notice, catalogue des manuscrits et questionnaire par G. Héréelle, correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, Bayonne, 1903 (tiré à 250 exemplaires; n'est pas en librairie), bibliothèque municipale de Bordeaux, 28,702 G². — *État des manuscrits de Pastorales basques conservés actuellement* (nov. 1905) dans des dépôts publics; extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1905, Paris, Impr. Nat., mccccvii. — *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907 : *Les représentations de Pastorales basques*. Cf. dans le *Théâtre*, sept. 1899, un article sur les pastorales illustré d'excellentes photographies.

(⁴) Citons encore pour mémoire et pour être complets, outre les écrits d'un intérêt plus spécial que nous aurons à signaler au cours de ce travail : un court article du *Graphie*, de Londres, n° 29, nov. 1879, p. 531, col. 1-2, reproduit en abrégé dans l'*Univers illustré*, Paris, 1880, p. 26; — *Lettre sur les Pastorales*, par Boudachié (*Études du diocèse de Bayonne*, 1896); — Dr Otto Stoll, article dans une revue de Stuttgart : *das Ausland*, 1890, n° 37 et 38.

(⁵) Pour le sens à donner à cette expression « *instituteur de pastorales* », voir ci-après, p. 21.

un lot important de manuscrits contenant des pièces de théâtre⁽¹⁾. Il y a lieu de croire qu'une pareille destruction n'est pas un fait unique, d'autant que les *Pastorales basques* étant rédigées exclusivement en vue de la représentation, leurs détenteurs mettent peu de zèle à conserver celles qui ont cessé d'avoir les faveurs du public; sans parler des causes accidentelles de destruction, comme l'incendie, qui, en 1898, anéantit dans la maison de M. J. Héguiphall, de Chéraute, un lot de pastorales dont les titres nous ont été conservés⁽²⁾. Tout récemment encore, en 1901, les cinq ou six pastorales que possédait J.-B. Foix, plâtrier, *instituteur* de pastorales à Larrau, ne se sont retrouvées nulle part à sa mort⁽³⁾.

Ces raisons expliquent que je ne saurais prétendre résoudre ici les multiples problèmes relatifs au théâtre populaire des Basques. Aussi bien, si la chose était possible, il faudrait y consacrer un ouvrage entier. Mais avant de l'entreprendre, il serait indispensable que tous les spécimens du théâtre basque, à tout le moins tous ceux qui peuvent être connus, eussent été examinés un à un, et qu'on essayât de déterminer les sources de chacun : c'est à contribuer, dans la mesure de mes moyens, à cette étude préliminaire que je destine le présent travail.

Quant aux traits généraux du théâtre populaire des Basques, ils ont été, comme je l'ai dit, exposés mieux que je ne saurais le faire. Je ne veux donc que les rappeler en peu de mots et me borner, en quelque sorte, à indiquer brièvement l'état actuel de la question.

PREMIÈRES TRACES CONNUES DE LA LANGUE BASQUE AU THÉÂTRE. — La première représentation théâtrale dont l'histoire fasse mention comme ayant été donnée entièrement ou partiellement en langue basque, eut lieu à Pampelune en 1494, lors des fêtes qui célébrèrent le couronnement de Jean d'Albret, de Le Bret ou de Labrit, et de Catherine de Navarre, les derniers souverains de Navarre couronnés à Pampelune⁽⁴⁾. Le père Moret, par une note malheureusement trop brève, nous apprend que dans les intermèdes — « *interludios ó intremeses* » — on chanta le couplet suivant :

Labrit eta erreque
Ayta seme dirade
Condestable jauna
Ar bizate anaie.

« Labrit et le roi — sont père et fils — qu'ils reçoivent pour frère — Monsieur [ou Monseigneur] le connétable⁽⁵⁾. »

Ces quatre vers, qui constituent le plus ancien texte basque connu,

(1) Cf. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi.

(2) Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 17.

(3) *Ibid.*, p. 14.

(4) Arturo Campión, *Gramática de los cuatro dialectos literarios de la lengua euskara*, Tolosa, 1884, Introducción, cap. 2, 2. — Cf. sur les souverains en question : *La Navarre française*, par M. F. B. de Lagrèze, conseiller à la Cour d'appel de Pau, Paris, Impr. Nat., 1881, ch. VII, p. 253 et suiv.

(5) *Anales de Navarra*, tomo 5, libro XXXV, cap. 4, nota al párrafo 4, p. 74.

représentent-ils les fragments d'un intermède rédigé tout entier dans cette langue? ou l'intermède dont ils faisaient partie comprenait-il des passages castillans à côté des couplets basques? En ce cas, quelle part relative revenait aux deux idiomes? Et, d'une manière générale, quelle part au basque dans les représentations données ce jour-là? Autant de points qui demeurent obscurs. M. Campión lui-même, si versé dans la connaissance de la littérature basque d'Espagne, n'a pu, comme il me l'a obligeamment fait savoir, éclaircir cette question ni mettre la main sur les mémoires manuscrits auxquels le père Moret a emprunté les brefs renseignements qui précèdent. Le dialecte même dans lequel ont été écrits les quatre vers précités demeure forcément quelque peu conjectural. Car même en supposant, comme il est vraisemblable, qu'on soit ici en présence d'une des variétés dialectales de l'ancien royaume de Navarre, c'est-à-dire du territoire qui comprend actuellement la Basse Navarre et la Navarre espagnole, on sait combien ces variétés sont nombreuses ⁽¹⁾; et d'autre part, il n'est guère possible de tirer quelque conclusion de l'examen direct d'un texte aussi bref. Non seulement, en effet, nous ne savons s'il a été transcrit correctement et sans modification; mais encore les points de comparaison nous manquent pour déterminer le dialecte d'un texte basque de la fin du xv^e siècle. Il faut, en effet, descendre jusqu'au xvii^e pour avoir un certain nombre de spécimens des principaux dialectes. Et l'on ne peut, des différences dialectales observées à partir de cette époque, conclure grand chose relativement à l'état dialectal antérieur du basque. Car il en est du groupe euskarien comme des autres groupes linguistiques : les divergences dialectales y sont moins accusées à mesure qu'on remonte le cours du temps, comme le prouve, entre autres exemples, le fait qu'au xvi^e siècle le souletin employait, pour adjoindre au substantif l'équivalent de notre article défini, le même procédé que le bas-navarrais d'alors ⁽²⁾; tandis que, seules aujourd'hui, les variétés bas-navarraises d'Ustaritz et de Mendionde (cette

(¹) Prince Louis-Lucien Bonaparte : *le Verbe basque en tableaux*, etc., Dialectes et sous-dialectes divisés en trois groupes A, B, C, n^o III, V, VII, VIII. Cf. n^o II, 6; *Carte des sept provinces basques* montrant la délimitation actuelle de l'Euscara et sa division en dialectes, sous-dialectes et variétés, drawn, engraved and printed at « Standford's Geographical establishment. » Londres, 1863, publiée en 1869. — Campión, *Gramática*, etc. Introduction, cap. II, § III B II 6; III, 5, 7, 8. Abbé Resurrección Maria de Azcue : *Dictionnaire basque-espagnol-français*, prologue p. xxvi, etc.

(²) Voyez : *Le petit vocabulaire souletin*, joint à la suite de la traduction, par Liçarrague, du Nouveau-Testament, en 1571, — La Rochelle, René Hautin, imprim. — (Cf. la notice qui lui est consacrée dans la Bibliographie de la langue basque de J. Vinson), intitulé : *Çuberoaco herrian usantçatan ez diraden hitz bakoitz batzu hango ancora itzuliac* (Quelques mots qui ne sont pas en usage dans le pays de Soule traduits dans [la langue] de ce pays) et publié dans l'*Avenir de Bayonne* du 8 mai 1879. Nous voyons dans ce vocabulaire que les mots souletins terminés par un u au radical (on ne sait si cette lettre représentait le son de ou français, ou bien, comme en souletin plus moderne, celui de notre u) prenaient, à la forme définie ou articulée, un y entre cet u et le a caractéristique de cette forme. Les poésies de Dechepare nous montrent qu'il en était alors, — ou du moins quelques années avant, — de même en bas-navarrais oriental. (Voyez : *Poésies basques* de Bernard Dechepare, nouvelle édit. conforme à la première, 1545, Bordeaux, impr. Destouesse, 5, rue Notre-Dame, 1893). Aujourd'hui ces deux dialectes se bornent à changer, le premier son ü final, le second son u en i, quand ils prennent l'article.

dernière en partie seulement) et la variété labourdine d'Arcangues ont conservé ce procédé⁽¹⁾.

Quoi qu'il en soit, et quelle qu'ait été la part prise par la langue basque aux représentations théâtrales données à Pampelune en 1494, ce ne fut là qu'un phénomène isolé ou exceptionnel dans cette région. Ce n'est pas en Navarre espagnole, ni même dans aucune province basque de l'Espagne, que se développa un théâtre basque vraiment national. Un cas unique, disons même quelques cas isolés de représentations d'apparat données pour une occasion et dans des circonstances plus ou moins exceptionnelles ne constituent pas cette tradition durable, aux lois stables et bien définies, qu'est un théâtre national, quelles que soient d'ailleurs son origine et sa source.

EL BORRACHO BURLADO. — Pour ces mêmes raisons, on ne saurait ranger au nombre des productions du théâtre national basque ces fantaisies individuelles que l'on porte parfois au théâtre dans les provinces basques de France et d'Espagne, et dont la plus illustre est l'opéra-comique intitulé : *El Borracho Burlado*⁽²⁾, publié en 1764, où l'auteur guipuzcoan, le comte de Peñafiorida, a mélangé à la prose espagnole du dialogue des couplets en basque destinés au chant. En ayant soin, dans l'édition imprimée, de joindre aux passages chantés leur traduction espagnole, l'auteur montre bien que son œuvre ne s'adresse pas exclusivement à un public de culture basque, non pas même uniquement à ceux de ses compatriotes qui, outre leur langue maternelle, entendent le castillan⁽³⁾. Une pareille œuvre, en dépit des expressions de la lettre laudative adressée à l'auteur par le conseil de ville de Vergara⁽⁴⁾, n'est pas plus un monument authentique du théâtre national des Basques, que ne l'est du théâtre national des Bretons armoricains l'opéra-comique de Pascal de Kerenveyer, opéra-comique connu sous le nom de : *Ar Farvel Goapaër* (Le Bouffon moqueur), composé lui aussi d'après des principes et sur un sol étrangers à toute tradition théâtrale nationale, ou devenue telle par acclimatation⁽⁵⁾ : comme si, jusque dans leurs productions exceptionnelles, et à vrai dire jusque dans ce qui ne leur appartient pas, le théâtre basque et le théâtre armoricain conservaient encore cette espèce de parallélisme qui se manifeste dans tout leur développement.

(1) Prince Bonaparte, *Verbe basque*, p. xiv, note 2.

(2) *El Borracho Burlado*, opera-comica en castellano y bascuence escrita y puesta en musica por un caballero guipuzcoano, publié dans la *Rev. int. des Études basques*, n° 4, juil. 1907, p. 383-408 ; n° 5, sept. 1907, p. 481-496.

(3) Dans l'Avertissement (*Advertencia del autor*). — Cf. *Rev. int. des Études basques*, n° 4, juil. 1907, p. 388, — l'auteur dit qu'il n'a pas écrit son œuvre entièrement en basque, parce qu'il n'aurait su, dans le dialogue, quelle variété employer du dialecte guipuzcoan : preuve assez évidente qu'il n'existait en Guipuzcoa aucune tradition établie à cet égard, partant nulle tradition théâtrale basque d'aucune sorte.

(4) *Rev. int. des Études basques*, n° 4, juillet 1907, p. 385.

(5) *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, par A. Le Braz, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes, Calmann-Lévy, édit., 1903.

LE VRAI THÉÂTRE BASQUE. — Mais outre ces productions qu'on peut appeler parasitaires, auxquelles il faut joindre ces petites pièces que les religieuses dans certains pensionnats font jouer à leurs élèves⁽¹⁾, il existe une littérature théâtrale vraiment basque, non seulement par la langue, mais par les racines profondes qu'elle a poussées dans le sol où elle fleurit; — que d'ailleurs elle ait surgi spontanément dans ce sol, ou que, à l'exemple de nombre de genres littéraires d'autres peuples, elle y ait été transplantée. Or, quand il s'agit d'un peuple où, comme chez les Basques, l'élite intellectuelle et sociale, dût-elle malgré cela garder intacts les sentiments et les traditions propres à la race, n'en reçoit pas moins une éducation et une culture étrangères, national est nécessairement synonyme de populaire, surtout lorsqu'il s'agit des choses de l'intelligence. Aussi, le théâtre basque est-il essentiellement populaire par la composition et le style naïfs et peu élaborés; par les moyens matériels d'exécution aussi simples et aussi primitifs que possible; par les acteurs, pour la plupart laboureurs et artisans ou bergers; par les organisateurs du spectacle, eux aussi artisans ou laboureurs en majorité; enfin, dans une certaine mesure que je rappellerai bientôt, par le choix des sujets, et par les auteurs.

Ce théâtre peut se répartir sous deux chefs principaux : il comprend un répertoire comique et un répertoire que j'appellerai sérieux ou tragique. C'est de ce dernier, le plus important par la place qu'il tient dans l'esprit public, et par le nombre et l'étendue de ses pièces, que je vais d'abord dire quelques mots.

I

LA TRAGERIE

PASTORALES TRAGIQUES. LIEUX DES REPRÉSENTATIONS. — C'est plus spécialement aux pièces du répertoire sérieux qu'est réservée l'appellation de *pastorales*, encore que ce nom ait chez les Basques un sens plus large et puisse s'étendre à tout leur théâtre. Les Basques nomment le plus souvent chacune de ces dernières pastorales *tragerie* (*trageria*; orthographe de ces derniers temps : *trajeria*), c'est-à-dire tragédie; c'est là leur appellation propre et distinctive⁽²⁾.

L'usage de jouer ces sortes de drames n'est guère pratiqué avec une certaine généralité que dans le territoire de l'ancienne vicomté de Soule, c'est-à-dire dans les vallées du Saison et du Gave de Mauléon, contrée qui comprend les cantons actuels de Mauléon et de Tardets et une partie du canton de Saint-Palais⁽³⁾. Mais dans cette région circonscrite, le théâtre

(1) Webster, Conférence publiée dans la *Tradition au pays basque*, p. 244.

(2) Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 4; et *État des manuscrits*, p. 3, note 1. — Vinson, *Folk-Lore*, p. 18.

(3) Jean de Jaurgain, *La Vasconie*, Pau, 1898; 2^e volume, 1902, ch. I, XII, p. 467-469; cf. 1^{er} volume, ch. III, p. 95. — Lagrèze, *La Navarre française*, pp. 14-16.

populaire est encore très vivace; il ne se passe guère d'année qui ne voie monter une, deux ou même trois *trageries*. La région de la Basse-Navarre qui confine à la Soule, nommément le pays de Mixe, et le pays de Cize lui-même ne semblent pas complètement ignorer ou avoir oublié cet usage, comme le fait est mentionné sur un certain nombre de manuscrits de pastorales. Citons entre autres les représentations de :

Richard sans Peur, à Saint-Étienne en Navarre, le 28 mars 1818;

Saint Jean Caillabit, à Saint-Palais, le 27 juillet 1818⁽¹⁾;

Napoléon, à Saint-Palais, le 1^{er} avril 1849;

Roland, à Gabat, le 15 avril 1849⁽²⁾;

Les quatre fils Aymon, à Uhart-Mixe, le 10 janvier 1851⁽³⁾;

Les trois martyrs, à Uhart, en avril 1887⁽⁴⁾;

Saint Louis, à Uhart-Cize, à la Pentecôte.

Napoléon, à Saint-Jean-Pied-de-Port, lundi de Pâques 1895⁽⁵⁾.

A Amendeux, près de Saint-Palais, on a joué une pastorale il y a quelque dix-sept ans; et une autre, à Uhart-Cize, à la même époque, fut jouée par des jeunes filles (à moins qu'il ne s'agisse des *Trois Martyrs*, indiqués comme ayant été joués à Uhart en 1887)⁽⁶⁾. Enfin Badé nous apprend dans une note que quelques années avant 1843, *Sainte Hélène* fut jouée à Jaxu, en pleine Navarre occidentale⁽⁷⁾.

Toutefois, le plus souvent — et les noms seuls des *instituteurs* le prouvent dans la plupart des cas — des représentations en bas-navarrais, fort clairsemées d'ailleurs, ont été données par des acteurs souletins en tournée, si l'on peut ainsi dire, représentant des œuvres écrites en dialecte souletin. Néanmoins, il a existé en Basse-Navarre, s'il n'en existe encore, des *instituteurs* ou auteurs indigènes qui ont fait jouer sur place des acteurs bas-navarrais, ou ont composé pour eux des pastorales, comme le prouvent les noms de : Jacques Oihenart Larronde, d'Uhart-Mixe; Gratien Changard, de Saint-Palais⁽⁸⁾; auxquels on peut ajouter le nom d'un auteur bas-navarrais cité par Buchon dans le *Mémorial des Pyrénées*⁽⁹⁾, et que, faute de renseignements plus précis, je donne ici sous toutes réserves : Etchegoyen, d'Ibarolle, mort, selon Buchon, environ cinquante ans avant l'article auquel je me

(1) Ms. de Paris, n° 177, folio 4 verso; cf. Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 47.

(2) Ms. de la Bibl. de Bordeaux, n° 17, p. 365; Cf. Hérèlle, *op. cit.*, p. 67.

(3) Ms. de la Bibl. de Bordeaux, n° 15, à la fin du dernier sermon; cf. Hérèlle, *op. cit.*, p. 24.

(4) Ms. de Paris, n° 148, p. 71; cf. Hérèlle, *op. cit.*, p. 54.

(5) Hérèlle, Les représentations de pastorales basques, *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907. — Cf., en outre, pour la représentation de Saint-Jean-Pied-de-Port : *Avenir de Bayonne*, 23 avril 1895.

(6) Renseignement communiqué par M. le docteur Constantin, de Tardets.

(7) Badé, *Observateur des Pyrénées*, mercredi 11 oct. 1843, feuilleton : « Un échantillon du théâtre populaire des Basques », note.

(8) Webster, *Loisirs*, etc., ch. VIII, p. 234. (l'auteur a lu *Oihart* pour *Oihenart*). M. Webster distingue de cet instituteur : Jacques Oihenart, dont il a vu, semble-t-il, le nom sur un manuscrit de 1827, et Oihenart auquel il a joint la date de 1770. — Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. 20.

(9) Deuxième article déjà cité; Cf. Badé, *Observateur des Pyrénées*, mercredi 11 oct. 1843.

réfère. On voudra bien observer que ces noms se trouvent sur des manuscrits qui remontent au moins à une cinquantaine d'années, et que la *tragerie* en Basse-Navarre ne se représente, depuis nombre d'années du moins, que de loin en loin, et nullement avec la régularité et la fréquence des représentations de même genre données en Soule.

Quant à une scène labourdine tragique, s'il en exista jamais, elle disparut dès avant 1840 sans renaître depuis, et son existence antérieure est elle-même fort douteuse. Francisque Michel ⁽¹⁾, écrivant en 1857, affirme, il est vrai, sur la foi de Duvoisin ⁽²⁾ qui lui garantit le fait dans une lettre de 1855, qu'il existait alors à Saint-Jean-de-Luz des femmes qui avaient joué la tragédie dans leur jeunesse. Sur cette autorité, M. Webster affirme qu'on jouait jadis la tragédie en Labourd ⁽³⁾. Mais ni Duvoisin ni Francisque Michel ne complètent cette sommaire indication par quelque renseignement sur la tragédie ou les tragédies en question. S'agit-il de quelque spectacle exceptionnel donné à l'imitation de la Soule, ou même de la France ou de l'Espagne? S'agit-il d'une ou de plusieurs tragédies composées au pays de Labourd; ou — comme cela semble d'accord avec les assertions mêmes de Francisque Michel émises quelques lignes plus haut de l'ouvrage auquel je viens de me référer ⁽⁴⁾ — d'un ou de plusieurs drames souletins? Je ne puis répondre à ces questions, d'autant qu'il n'y a guère de lumières à chercher dans les traditions locales d'un pays où les souvenirs, moins tenaces que les coutumes, ne leur survivent généralement pas. (Cette remarque s'applique aussi bien au Pays basque dans son ensemble qu'au Labourd en particulier.)

MARIE DE NAVARRE. — Un fait cependant semblerait à première vue confirmer l'allégation de Duvoisin : l'existence de la tragédie *Marie de Navarre* ⁽⁵⁾, écrite en labourdin; d'autant que le personnage principal, le *sujet* (comme on dit en Soule) de ce drame étant une femme, on pourrait croire que c'est précisément cette « tragédie » qu'avaient représentée les femmes de Saint-Jean-de-Luz auxquelles il est fait allusion. Car on sait que si sur la scène basque telle que nous la connaissons, les rôles qu'il est de tradition de ne point confier à la fois à des acteurs des deux sexes, au lieu d'être confiés à des hommes, le sont quelquefois à des femmes exclusivement, ce n'est généralement que lorsque l'intérêt principal de la pièce repose sur un personnage de leur sexe.

Mais à moins de supposer aux Labourdins de cette époque une technique dramatique toute différente de celle des Souletins, il est difficile de ne pas voir, jusqu'à plus ample informé, dans le drame dont je parle plutôt le passe-temps de quelque lettré qu'un spécimen authentique du théâtre basque proprement dit. En tout cas, ne saurait-on la tenir pour un exemplaire

⁽¹⁾ Franc. Michel, *Le Pays basque*, ch. IV, p. 53.

⁽²⁾ *Rev. int. des Études basques*, n° 1, janvier 1707, Dubarat, *Lettres adressées au capitaine Duvoisin*, p. 53.

⁽³⁾ *Loisirs*, ch. VIII, p. 219; — *Conférence*, dans la *Tradition au Pays basque*, p. 243.

⁽⁴⁾ *Le Pays basque*, ch. IV, p. 52.

⁽⁵⁾ Duvoisin, *Album pyrénéen*, mars 1841, pp. 91-101. — Franc. Michel, *Le Pays basque*, ch. IV, p. 75 et suiv.

du théâtre populaire (1). Dans ce drame, en effet, contrairement aux autres *trageries* connues, ne manquent ni l'application de la règle classique des trois unités (2) ni les personnages non moins classiques du confident (3) et de la confidente, ni la carrure de rythmes qui, quoique variés, ont chacun une mesure bien déterminée; et l'on n'a pas craint même à l'occasion d'y couper, par le dialogue, la strophe et le vers (4). En revanche, on y remarque l'absence de plusieurs traits caractéristiques des autres *trageries*, tels que l'élément comique ou simplement trivial, les intermèdes de *satanerie*, remplacés ici par les strophes lyriques que chantent alternativement, d'une manière qui rappelle plus ou moins complètement les passages lyriques des tragédies grecques antiques, un chœur de prisonniers chrétiens et l'héroïne (5); on n'y voit que des princes et leur entourage, sans aucun de ces mendiants, valets, bourreaux ou autres personnages de basse condition qui, dans les autres tragédies des Basques, se rencontrent à côté des personnages principaux; on n'observe sur la scène aucune de ces batailles dont fourmille toute tragédie basque; enfin, contrairement à la tradition dramatique des Basques telle qu'on la connaît, la malice des Infidèles se trouve, chez un monarque musulman (6), jointe à une certaine générosité de sentiments.

Laissant donc de côté comme étranger à notre objet ce drame sans analogue connu dans la littérature basque, et sur lequel d'ailleurs on ne possède d'autres données que celles qu'a fournies le seul Duvoisin, c'est-à-dire une analyse et des fragments qui ne nous ont été transmis que par lui (car Francisque Michel s'est borné à reproduire textuellement cette analyse et ces citations); et puisque ni l'Espagne, ni le Labourd, ni la Basse-Navarre, en tant que telle et à titre distinctif, n'ont vu ou ne voient encore fleurir un théâtre basque à la fois national et populaire, revenons au théâtre souletin, seul représentant authentique, actuellement du moins, du théâtre populaire basque.

PASTORALES IMPRIMÉES. — Moins bien partagées à cet égard que plusieurs mystères bretons (7), les pastorales basques n'ont jamais été confiées à

(1) Cf. Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 75. Il est juste d'ajouter que la division en actes et en scènes dont parle M. Hérèlle, est, de l'aveu même de Duvoisin, un artifice d'exposition de ce dernier.

(2) L'unité de lieu, sans être complète, est néanmoins bien plus étroite que dans les autres pastorales basques, l'action ne quittant pas le palais de Medina-Azarah; ou, à tout le moins la ville, s'il faut supposer la prison hors du palais.

(3) Franc. Michel, *Le Pays basque*, ch. IV, pp. 76, 79.

(4) *Ibid.*, p. 82, vers le début :

OSMAN.

OSMAN.

Cer erran behar diot! cer nahi duzula?

Que me faut-il dire! qu'est-ce que vous voulez?

MARIA.

MARIA.

Hil!

Mourir!

.....

Peut-être pourrait-on dans cette réplique voir un souvenir ou une imitation du « qu'il mourût! » du vieil Horace dans la tragédie de Corneille.

(5) *Ibid.*, p. 80.

(6) *Ibid.*, pp. 78, 79, 83, 84.

(7) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. V, pp. 189, 520.

l'impression à deux exceptions près : mais *saint Julien d'Antioche* ⁽¹⁾, tiré seulement à cinquante exemplaires, ne doit d'avoir été imprimé qu'au zèle scientifique de MM. Vinson et Stempf, deux savants nés eux-mêmes hors du Pays basque ; et la seconde des pastorales imprimées : *Uskaldunak Ibañetan* (*Les Basques à Ibañeta*) ⁽²⁾, est le premier et tout récent pas, fort heureux d'ailleurs, tenté par deux écrivains souletins de mérite dans une voie inconnue à la pastorale traditionnelle, ou plutôt un essai tout nouveau pour continuer celle-ci en la transformant.

CAHIERS DE PASTORALES. — Hormis ces deux exceptions qui, étant données les circonstances qui les entourent, ne portent point atteinte à la règle générale, les pastorales basques se conservent seulement, et trop souvent se perdent, dans des manuscrits appelés, comme les manuscrits des mystères bretons ⁽³⁾, *cahiers* (ou *cayers*, d'après l'orthographe fautive de certains de leurs propriétaires ou de leurs copistes). Ces *cahiers*, grossièrement cousus, sont presque tous sans couverture ni feuillets de garde. Le bon papier à bras, blanc ou bleuâtre, dont se sont servis le plus souvent les copistes jusqu'aux environs de 1840, a été ordinairement remplacé, dans les copies plus récentes et au grand dommage de leur conservation, par un mauvais papier écolier devenu vite cassant et spongieux. La plupart des manuscrits sont de format in-folio, sans que le nombre des in-4° soit rare ; on en trouve quelques-uns d'un format inférieur aux deux autres. En ce dernier cas, le texte est écrit sur une seule colonne, au lieu que dans les in-folio, il est réparti sur deux, trois ou parfois quatre colonnes ; et dans les in-4°, sur deux seulement. Les colonnes d'une même page sont séparées très irrégulièrement par un trait à l'encre, dont les sinuosités dévient à droite ou à gauche selon la longueur des lignes ; et un trait à l'encre sépare également assez fréquemment les versets ou couplets, appelés *vers* par les copistes. De temps en temps sont indiqués, entre les versets, de sommaires jeux de scène ⁽⁴⁾, et toujours, le cas échéant, les changements de personnages. Enfin, après la liste des rôles habituellement placée à la fin, il n'est pas rare que le copiste indique le total des versets, ordinairement sans y comprendre ceux du prologue et de l'épilogue ou, comme on dit, du *premier* et du *dernier sermon*. Chaque copiste agit d'ailleurs à cet égard un peu selon son caprice : il en est qui, outre le total des versets, indiquent le dénombrement des versets respectifs de chaque rôle. J'ai connu même des manuscrits où,

(1) *Saint Julien d'Antioche*, pastorale en langue basque, publiée conformément à un manuscrit appartenant à la Bibliothèque de la ville de Bordeaux, petit in-8°, Bordeaux, Veuve Moquet, libr.-édit., 1891. — Cf. Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 18.

(2) *Eskualdun ona kasetaren moldetegian*, Marengo kharrikan, 8 Bayonan.

(3) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. V, p. 192.

(4) Dans ces indications scéniques, lorsqu'elles sont rédigées en basque, on emploie le subjonctif comme dans les pièces espagnoles ; ou plutôt une forme verbale dont le sens équivaut à un subjonctif ou à une troisième personne d'impératif. Cette forme, c'est le radical pur et simple du verbe ; par exemple : *passeyá, has, mintça* (qu'il se promène, qu'il commence, qu'il parle ; ou qu'ils se promènent, qu'ils commencent, qu'ils parlent ; ou si un nom de personnage est exprimé comme sujet du verbe : qu'un tel se promène, ou que tels et tels se promènent, etc.).

à chaque page, est additionné au nombre de versets déjà écrits le nombre de ceux qu'elle contient en propre (1). Enfin, en tête des cahiers est généralement inscrit un titre plus ou moins développé de la pièce (2).

INSTITUTEURS DE PASTORALES. — Les dépositaires attitrés de ces cahiers sont des hommes qui, ayant reçu ou appris de la tradition, les règles de la mise en scène et de la récitation des pastorales, se chargent, le cas échéant, de distribuer les rôles, de présider aux répétitions et aux représentations, bref de toute la conduite de l'entreprise théâtrale. A la fois répétiteurs, directeurs, régisseurs et le plus souvent souffleurs, ils s'intitulent eux-mêmes *instituteurs* de pastorales, *régents* de pastorales, ou simplement *régents*; ou encore *instituteurs de trageries*, *professeurs de tragerie* (3).

C'est à des mains d'*instituteurs de pastorales*, propriétaires de cahiers, qu'est due la presque totalité des manuscrits existants. On connaît les noms de ces dépositaires de la tradition théâtrale souletine, et cela surtout grâce aux inscriptions qui, sur maints cahiers, indiquent soit le copiste, soit le propriétaire de ceux-ci, soit — et c'est le cas le plus fréquent — le lieu et la date de la représentation accompagnés du nom de l'*instituteur* qui l'a dirigée. Ces indications trop rares, précieuses pour l'histoire du théâtre basque, sont parfois complétées par des renseignements sur les circonstances dans lesquelles la représentation a été donnée, par exemple sur le sexe des acteurs. Comme dans la plupart des manuscrits de mystères bretons (4), c'est en français que sont écrits ces *ex libris* (5) et ces indications, ainsi que souvent aussi les noms des personnages et les jeux de scène. Il y a, ce semble, à cela deux raisons, qui se ramènent au fond à la même. Le français étant en Soule, au moins depuis le xvi^e siècle, comme il le fut toujours en Bretagne, la langue de la société polie et cultivée, les *instituteurs* de pastorales, comme les copistes ou dramaturges armoricains, voient sans doute ou voyaient, dans l'emploi de la langue française auquel je fais allusion, un signe évident de leur supériorité intellectuelle. Telle est l'explication de l'emploi du français en Soule comme en Bretagne bretonnante. Mais il y a

(1) Sur les cahiers de pastorales, Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, II, pp. 14-16.

(2) Voici un exemple exceptionnellement développé de titre : *La belle représentation sur la destruction de la ville de Jérusalem par Vespasien empereur des Romains l'année de notre salut 70 contenant d'autres mystères savoir le sujet principal est le prophète Jesus fils d'Annanus.* » Et on lit plus loin, dans le même cahier, l'indication suivante : « *L'auteur de cette pièce a cru de donner au public un exemple pour renouveler la mémoire sur la destruction et ruine entière de la ville de Jérusalem qui fut détruite par Vespasien et Titus empereurs romains l'an de notre salut 70 suivant quelques auteurs. Les spectateurs verront ici comment Dieu punit les hommes obstinés dans les crimes de péché* (Bibl. de Bayonne, ms. n° 14). — Cf. Vinson, *Rev. de l'histoire des religions*, t. II, p. 374; et *Folk-Lore*, Avant-propos, xxxij fin, xxiv début.

(3) *Destruction de Jérusalem* « Le 27 octobre 1827, par moy, Bessiger, professeur de tragerie. Esquile. » (Bibl. de Bayonne, ms. n° 14). Cf. Hérelle, *Rev. basque*, mai 1907, p. 253.

C'est évidemment à ces appellations qu'est due la méprise de Francisque Michel selon qui l'organisateur des représentations de pastorales est généralement le maître d'école, « l'instituteur de la commune », selon son expression. (*Pays basque*, ch. IV, p. 46.)

(4) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. V, pp. 201, 206 *passim*, surtout 207.

(5) Comme exemple d'*ex libris*, je rappellerai le suivant d'un manuscrit de la tragédie d'*Astyage* (Bibl. de Bayonne, n° 15); il avait déjà attiré l'attention de M. Webster par la bizarrerie non moins grande du tour que de la langue et de l'orthographe (Webster,

encore, je crois, une autre explication, qui n'est en somme qu'une autre face de la précédente, de l'usage du français dans les *ex libris* et autres indications du même ordre : le basque n'ayant jamais été ⁽¹⁾, pas plus que le bas-breton ⁽²⁾, la langue des transactions publiques, celle de l'administration, des tribunaux, des actes notariés, etc., et la Soule notamment employant en pareils cas depuis le xvii^e siècle la langue française, comme depuis plusieurs centaines d'années faisait la Basse-Bretagne; Souletins et Bas-Bretons estimaient sans doute authentifier leur qualité de propriétaires, de copistes ou d'organisateurs de représentations, en employant à l'affirmer la langue des actes officiels, la langue des tribunaux et des actes notariés.

En vertu de cet usage fréquent chez les instituteurs de pastorales, d'inscrire sur les manuscrits qu'ils détiennent, et dont ils se sont servis pour une ou plusieurs représentations, leur propre nom, ainsi que la date, le lieu, et quelquefois les circonstances de ces représentations, un même cahier peut présenter à la fois plusieurs indications de ce genre et signaler les divers *instituteurs* auxquels il a tour à tour appartenu ou servi, ou les différentes représentations pour lesquelles il a été successivement employé ⁽³⁾. Il est inutile de faire remarquer que, lorsque sur un manuscrit se rencontrent des inscriptions de ce genre accompagnées chacune de sa date, toute date qui n'est pas la plus ancienne de celles que porte le cahier, quelles que soient les explications qui y sont ou non jointes, est relative à une représentation et non à une copie; et le nom qui l'accompagne est à coup sûr celui de l'*instituteur* qui organise cette représentation, et non celui du copiste comme tel. Quant à la date la plus ancienne, s'il en existe plusieurs, ou la date unique si le manuscrit n'en comporte qu'une, dans la pratique elle concerne le plus souvent une représentation ⁽⁴⁾; dans certains cas, cela

Loisirs, p. 233. Cf. Vinson; *Folk-Lore*, Avant-propos, xxiv, xxv, et Webster, *Conférence : Tradition au Pays basque*, p. 256) :

14 mars 1836 ap. à J. P. Saffores
le cahier vient à perdre
le quelqu'un trouver
il aura
la bonté de rendre au sieur

J. P. Saffores, cordonnier de Tardets
qui est un brave homme reconnu
par tout son pays. Et un homme
comme il faut pour manger

quelques tranches du jambon et
des œufs frigit dans la poêle
pendant tout le temps de l'année
à la place de chardines [sardines].

⁽¹⁾ Franc. Michel, *Le Pays basque*, pp. 7-9; — Chaho, *Biarritz*, ch. XXII, p. 154; — Lagrèze, *La Navarre française*, ch. IV, p. 30, etc.

⁽²⁾ Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. VII, pp. 227. 228.

⁽³⁾ De nombreux exemples sont fournis dans l'inventaire des manuscrits dressé par M. Hérrelle dans les *Pastorales basques*. Citons entre autres exemples : *Œdipe*, ms. de M. Vinson. Nous verrons le même fait à propos de certains manuscrits d'*Hélène de Constantinople*.

⁽⁴⁾ *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907, G. Hérrelle, *Les représentations de pastorales basques*, p. 250, note 1.

n'est pas douteux, l'inscription faisant expressément mention d'une représentation. Mais que penser, lorsque l'unique ou la plus ancienne inscription est libellée dans des formes comme celles-ci : « *Fait à Camou le 6.... 1759*(1) » — « *Fait au lieu de Sauguis en Soule....* »(2) — « *Pierre Fourcade dit Holloton, fils aîné, de la commune de Mauléon, à Mauléon, le 5 vendémiaire l'an XII de la République et le 28 septembre 1803* »(3) — « *Fait par Jean Mécot, de Garindein, le 23 mars 1818* »(4) — « *Le 27 octobre 1817. Par moy, Bessiger, professeur de tragédie. Esquiule* »(5) — « *Fait par moy le sieur Jacques Oyhenart Larronde, à Uhart-Mixe, le 10 janvier 1851* »(6); etc.

En ces cas et dans des cas semblables, le mot *fait* est-il synonyme de *copié* ou de *composé*; ou, s'appliquant à la représentation, de *dirigé*, *organisé*, ou *représenté*? Et la signature indique-t-elle un auteur, un copiste ou un *instituteur*? Bien qu'une exception soit toujours possible, pratiquement et en règle générale, comme il ressort de nombreux contextes et de renseignements pris sur place par M. Hérelle et (qu'on me permette de l'ajouter) par moi-même, les inscriptions du genre de celles que l'on vient de lire se rapportent à une représentation. C'est ce que prouve, entre autres choses, l'observation suivante : non seulement il est plus d'une inscription de cette nature, accompagnée d'une date qui n'est pas la plus ancienne des manuscrits de la même pièce ni même du manuscrit où elle se trouve (ce qui élimine déjà l'hypothèse qui la rapporterait à la composition même de l'ouvrage); mais encore on peut citer des exemples où le mot *fait* est employé de telle façon qu'il est impossible de ne pas y voir un synonyme du mot *représenté*. Citons notamment des phrases comme celle-ci, non moins explicite qu'incorrecte : *Cette tragédie a été faite par las fille d'Aroue à le jour de Saint Jean, 1835*(7).

Mais signatures, indications de dates et de lieux, titres et autres mentions ne sont pas les seules traces que peuvent laisser sur les cahiers les divers spectacles auxquels ils ont servi et les *instituteurs*, copistes ou propriétaires, qui les y ont fait servir. En effet, les pastorales basques étant composées exclusivement en vue d'un spectacle actuel ou possible, sans que leur intérêt survive à la représentation effectuée ou effectuable, — puisqu'elles ne font même pas, comme les mystères bretons, l'objet de lectures publiques à haute voix(8) — leur texte, comme tel, est tout autant et même

(1) *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907, p. 251; Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 60. Cette indication est sur un manuscrit d'*OEdipe* (ms. de M. Vinson).

(2) *Richard sans Peur* (ms. de M. Vinson). — Cf. Hérelle, *Les représentations de Pastorales basques* (*Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907), et *Les Pastorales basques*, p. 65.

(3) *Hélène de Constantinople* (Bordeaux, ms. n° 36, p. 56). — Hérelle (*Les représentations*, etc. — *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907, pp. 252, 258, 260; — et *les Pastorales basques*, p. 39) a lu : Hollolon.

(4) *Jean de Calais* (ms. de M. Bouchet, de Licq-Athérey). Cf. Hérelle, *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907, pp. 252, 260; et *Les Pastorales basques*, p. 48.

(5) *Destruction de Jérusalem* (Bayonne, n° 14, fol. 26, recto). Cf. Hérelle, *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907, pp. 253, 260; et *Les Pastorales basques*, p. 49.

(6) *Les quatre fils Aymon* (Bordeaux, n° 15, à la fin du dernier sermon). Cf. Hérelle, *Rev. int.*, mai 1907, pp. 254, 259, 260; et *Les Pastorales basques*, p. 24.

(7) *Sainte Engrâce* (ms. de M. Burguburu, à la fin); — Cf. Hérelle, *Rev. int. des Études basques*, mai 1907, pp. 253, 258, 260; et *Les Pastorales basques*, p. 34.

(8) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. XII, p. 512.

plus sujet à l'altération que ne fut jamais celui des drames du xv^e siècle ni celui des mystères bretons; car il est là pour servir de moyen, et pour ainsi dire de prétexte à l'action, et l'intérêt littéraire qui s'attache comme tel aux vers qui le composent est réduit au minimum. Cette considération, jointe à une cause d'un autre ordre dont je parlerai plus tard, explique et justifie dans une certaine mesure l'infériorité littéraire du théâtre basque comparé aux drames de même nature qui se jouaient jadis dans presque toute l'Europe, et qui se jouent encore dans la partie bretonnante de la presqu'île armoricaine. Il suffirait en, effet, de remplacer l'imparfait par le présent pour que cette remarque de Petit de Julleville sur les mystères du xv^e siècle s'appliquât avec encore plus de vérité au théâtre basque tel qu'il subsiste encore: « La représentation seule avait alors une grande importance; l'intégrité, la pureté du texte en avaient beaucoup moins⁽¹⁾. »

Dans ces conditions, les *instituteurs* de pastorales ne se font pas faute, le cas échéant, de pratiquer sur leurs cahiers les modifications qui leur paraissent nécessitées par les circonstances de la représentation; et, par exemple, de rayer les passages qu'ils jugent ne pas devoir répondre aux exigences actuelles du public ou aux moyens matériels dont on dispose. De là ces passages biffés, ces rôles supprimés, ces surcharges ou ces additions qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les manuscrits de plusieurs pastorales. Parfois même il arrive que, les additions ne se bornant pas à quelques mots, on couse ou on colle au cahier primitif des feuilles supplémentaires de texte. Bien plus, les pastorales basques, non moins que les drames du Moyen-Age, ne sont pas seulement modifiées de la manière que je viens de dire; elles sont aussi refondues et remaniées de mille façons pour satisfaire aux exigences actuelles du public et aux nécessités matérielles d'exécution; de sorte que les *instituteurs* joignent à leurs autres fonctions celle de véritables adaptateurs ou *arrangeurs*, fonction qui n'est certes pas la moins essentielle de leur office⁽²⁾. Aussi le nombre des pièces de ce théâtre, si l'on compte comme des pièces différentes les rédactions diverses d'un même thème, est-il sensiblement supérieur à celui des sujets traités, certaines pièces, comme *Hélène de Constantinople*, n'ayant pas été rédigées sous moins de quatre formes différentes⁽³⁾. De la sorte, un même fond identique peut se transformer, en passant tour à tour par les divers changements qu'y apporte chaque *instituteur* au gré de sa fantaisie, tant pour satisfaire aux caprices de la mode que pour rajeunir la langue ou accommoder la pièce au nombre et aux aptitudes particulières des acteurs dont il dispose. Cet état de choses ne contribue pas peu, on le comprend, à épaisir les voiles sous lesquels la nature populaire de ces drames et le peu

(1) Petit de Julleville, *Histoire du théâtre en France; les Mystères*, t. I, ch. VIII, p. 293; Cf. même page en entier, p. 294 et suiv. et ch. VII, pp. 244, 245.

(2) Cf. notamment Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xix; — *Rev. de l'histoire des religions*, t. I, p. 140; — *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 100. — Webster, *Loisirs*, ch. VIII, p. 232 et 233 (début); — Conférence dans la *Tradition au Pays basque*, p. 257.

(3) Et même cinq si l'on ajoute le remaniement plus récent, simple abréviation de remaniements antérieurs qui a servi aux représentations données à Chéraute, les dimanches 26 avril et 10 mai 1908, sous la direction de M. Heguiaphal.

d'intérêt qu'attache le public à tout ce qui ne concerne pas la représentation cachent déjà en principe leurs auteurs. Comment en effet s'assurer, dans la plupart des cas, si le plus ancien texte connu d'une pastorale donnée en est le texte primitif ou le plus ancien remaniement qui nous soit parvenu de ce texte ? Et comment distinguer dès lors, même lorsque nous est connu le nom de l'*instituteur* auquel est due une rédaction donnée, que cet *instituteur* est bien en même temps l'auteur au sens propre de ce mot ? La confusion est en effet facile, et la distinction glissante entre adaptateur et auteur dans les conditions particulières où se trouve la littérature dramatique de la Soule ; et plusieurs s'y sont trompés, ou du moins ont porté des jugements trop hâtifs, en donnant catégoriquement pour auteurs les divers *instituteurs* dont les noms leur étaient connus⁽¹⁾. Ajoutons que la solution du problème est d'autant plus délicate que, selon l'opinion très bien fondée qui a cours aujourd'hui, les auteurs eux-mêmes se bornent le plus souvent et presque toujours, à traduire d'une langue étrangère et adapter aux exigences dramatiques, et à la scène basque en particulier, des sujets dont ils n'inventent ni le fond ni les détails d'affabulation ; de sorte qu'ils font déjà œuvre d'*instituteurs*, et que les instituteurs, quand ils remanient des sujets déjà portés sur la scène basque, font presque œuvre d'auteurs. Au reste, il est plus que vraisemblable, et notamment pour ces mêmes raisons, que plus d'un *instituteur* s'est trouvé être un auteur, et *vice versa*. Toujours est-il que les pièces dont on connaît avec certitude les auteurs, sont l'œuvre d'*instituteurs* de pastorales, quelle que soit d'ailleurs la part respective d'invention et de traduction qu'elles contiennent. C'est ainsi que les pastorales de *Napoléon* et celle sur le Consulat, qui est perdue, furent dues au fameux J.-P. Saffores, cordonnier et *régent* de pastorales, qui florissait à Tardets aux environs de 1840, et qui composa une autre pastorale sur *Cartouche*⁽²⁾. De même, une tragédie sur les *Quatre fils Aymon* fut extraite directement en 1875 d'une brochure française par un autre *instituteur de trageries*, Irigarez, de Laguinge⁽³⁾ ; et la littérature dramatique du pays de Soule doit tout récemment à un troisième *instituteur* déjà célèbre, M. Aguer dit Burguburu⁽⁴⁾, de Tardets, les trois *trageries* de *Louis XI*, *François I^{er}* et *Henri IV*. Je ne dis rien de l'indication suivante trouvée sur un *cahier*, attendu qu'elle peut recevoir, séparément où simultanément, plusieurs interprétations, si l'on

(1) Chaho, Biarritz, t. II, pp. 124, 125, ch. XLIV. — Cf. Webster, *Conférence dans la Tradition au Pays basque*, p. 256.

(2) Webster, *Loisirs*, p. 233 ; — *Conférence dans la Tradition au Pays basque*, p. 256. — Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 31 oct. 1839 (vers la fin de l'article). — Badé, *Observateur des Pyrénées*, feuilleton, mercredi, 11 oct. 1843 (vers la fin de l'article). Nous apprenons dans cet article que J.-P. Saffores composait en 1839 la pastorale de *Cartouche*, et que celle de *Napoléon* avait été terminée quelques années avant. — Chaho, Biarritz, p. 43. — Cf. Franc. Michel : *Pays basque*, p. 46 ; et le *Messager de Bayonne*, n° du 14 déc. 1854. — La tragédie de *Sainte-Hélène* où, selon Franc. Michel, « est retracée la vie de l'illustre exilé de Sainte-Hélène », et dont il n'est trouvé trace nulle part, n'est évidemment, comme l'a reconnu M. Hérrelle (*Les Pastorales basques*, p. 77), qu'*Hélène de Constantinople*, nommé aussi *sainte Hélène*, prise à tort par Franc. Michel et Chaho (Biarritz, p. 133), sur la foi du nom pour une pastorale roulant sur la fin de Napoléon.

(3) Webster : *Conférence dans la Tradition au Pays basque*, p. 245.

(4) *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907 : Hérrelle, *Les représentations des Pastorales basques*, pp. 256, 257. — Hérrelle : *Les Pastorales basques*, p. 13, et *passim* depuis la p. 19.

tient compte de la manière parfois imparfaite dont les *instituteurs* et les copistes manient notre langue: « *Cète piece fait et composé par Bassagaix de Esquiule le 25 Marc 1835. Sa sera le dernier pièce. J'é traduit 20 pièces*(¹). » Quel sens faut-il donner à cette dernière phrase? S'agit-il de traduction, de transcription ou d'adaptation? Ou encore y a-t-il place tour à tour pour chacune des trois acceptions selon la pièce envisagée? Je n'oserais le décider.

Pour être complet, j'ajouterai aux noms d'*instituteurs* que j'ai déjà cités, les noms suivants des instituteurs ou auteurs les plus célèbres avec ceux-là, en observant autant que possible l'ordre chronologique: Elissalt; Carricart; Mécol fils aîné(²), *régent* d'Ainharp et d'Ordarp; Bohoteguy ou Bohotegui, d'Aroue(³); Agie, de Tardets; Goihenex, d'Alçay; Laxague, de Lichans; Arheix; Salvador Baratchegaray; Bernard, de Larrau; Michel Bidegaray, d'Ordarp(⁴); Dominique Irigohen dit Carricart(⁵); J.-B. Saffores, de Tardets(⁶); Bohote d'Uhart(⁷); J.-P. Rospide(⁸); J.-P. Busson, de Tardets(⁹); J.-P. Bayou, de Tardets; enfin parmi ceux d'aujourd'hui, Jean Heguiaphal de Chéraute, près Mauléon, qui multiplie depuis quinze ans les représentations en Soule, et même au delà, puisqu'il a fait acclamer ses troupes et apprécier son talent d'organisateur jusqu'à l'extrémité occidentale du Pays basque français, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz(¹⁰).

COMPOSITION. — Je rappelle, enfin, pour mémoire des noms plus anciens, que Buchon(¹¹), sans autre éclaircissement, et à sa suite Badé(¹²) donnent comme ceux d'autant d'« auteurs », la plupart antérieurs au *xix*^e siècle: Bordet, d'Allos, qui aurait vécu, d'après ces deux écrivains, aux environs de 1500; Etchegoyen, de Laruns, que Buchon, en 1839, disait mort environ cent ans auparavant; Etchevez, de Viodos, mort peu avant l'apparition de l'article de Buchon selon cet écrivain; Louis-Pierre Saffores, de Tardets(¹³).

Sous la diversité résultant de la différence des auteurs, des sujets, et surtout des sources, les pastorales tragiques traditionnelles présentent les traits communs suivants: entre un prologue ou *premier sermon* (*lehen*

(¹) *Charlemagne et les douze Pairs* (Bibl. de Bayonne), folio 1 verso. — Cf. Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 29.

(²) V. *Œdipe*, ms. de M. Vinson, et *Saint Jean Caillabit*, Bordeaux, n^o 2, folio 4 verso, etc.

(³) V. *Sainte Engrâce*. Ms. de P. Burguburu.

(⁴) V. ci-après, ch. III.

(⁵) Probablement le même que Carricart mentionné ci-dessus.

(⁶) V. Hérèlle, *loc. cit.*

(⁷) Badé, *Observateur des Pyrénées*, 15 oct. 1843.

(⁸) V. ci-après.

(⁹) Sur tous ces noms, v.: Chaho, *Biarritz*, t. II, ch. XLIV, pp. 124, 125. — Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xx; — Webster, *Loisirs*, pp. 233, 234; Hérèlle, *Les Pastorales basques*, pp. 19 et suiv. où l'on trouvera quelques autres noms moins célèbres. — *Rev. int. des Études basques*, n^o 3, mai 1907, pp. 251 et suiv.

(¹⁰) Cf. *Rev. int. des Études basques*, n^o 3, mai 1907, art. de G. Hérèlle, *Les représentations de pastorales basques*, p. 259. — Cf. Bernardou, dans la *Tradition au Pays basque*, p. 32.

(¹¹) *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1831, dernières phrases de l'article.

(¹²) *Observateur des Pyrénées*, mercredi 11 oct. 1843.

(¹³) Ne s'agirait-il pas de J.-P. Saffores dont on aurait changé le prénom par suite d'une faute d'impression ou d'une erreur de Buchon?

pheredikia, orthographié généralement *pherediquia*) qui, après quelques mots de bienvenue et de salutation au public, donne le résumé détaillé de la pièce, et un épilogue ou *dernier sermon* — *azken* (généralement *azquen*) *pheredikia* (plus souvent *pherediquia*) — destiné à présenter successivement les excuses des acteurs, la récapitulation du drame, une conclusion morale, les adieux aux spectateurs, se déroule une action principale vingt fois coupée de véritables drames secondaires qui s'y rattachent plus ou moins, et qu'elle interrompt elle-même autant de fois, laquelle peut se transporter tour à tour sur des lieux aussi différents que Jérusalem, Rome, les limbes et le ciel, et embrasser la durée moyenne d'une vie humaine, lorsque même elle ne s'étend pas au delà. Au reste, le lien qui unit les divers épisodes est des plus lâches; et les transitions, des plus grossièrement ménagées, pour ne pas dire que le plus souvent elles font complètement défaut. L'art de la composition est totalement absent de ce théâtre, qui ne se préoccupe que de présenter au public les événements les plus extraordinaires et les plus capables de frapper son imagination: tel étant son objet, de quoi lui servirait de viser à l'harmonie de l'ensemble et à l'unité? Car cette dernière recherche oblige à sacrifier les détails au tout, et, par conséquent, à diminuer le nombre des événements surprenants. Pour obtenir ces effets étranges et variés, ce théâtre ne néglige ni le merveilleux, ni le surnaturel, qui sont parmi ses ressorts habituels, qu'ils se montrent avec une certaine discrétion comme dans *Clovis*, ou qu'ils foisonnent comme dans la *Destruction de Jérusalem*. Mais dans les pièces où le merveilleux et le surnaturel abondent le plus, ils n'en coudoient pas moins l'élément terrestre sous toutes ses formes. La pastorale mêle aux scènes les plus tragiques des scènes familiales, et même triviales; ou parfois, dans une mesure que j'expliquerai en son temps, d'intentions franchement comiques ou bouffonnes. Car il s'agit non seulement de frapper les imaginations par la grandeur des événements, mais encore de les distraire par leur variété. Dans ces conditions on conçoit que, destiné avant tout à être ou — vu la pauvreté de la mise en scène dont on dispose — à évoquer un *spectacle* au sens le plus étroit de ce dernier terme, le théâtre souletin fasse bon marché de la vérité historique en ce qui concerne non seulement la matérialité des faits, mais aussi les mœurs et coutumes. Aussi bien, avant de trop sourire des anachronismes des pastorales basques ou des mystères du Moyen-Age, faut-il songer que le théâtre, quoi qu'il prétende, n'est et ne peut être, dans aucun temps ni dans aucun pays, la représentation pure et simple, et en quelque sorte toute crue de la réalité présente ou passée. Et d'abord, en ce qui concerne les époques passées, il ne peut, sans être condamné à n'être ni compris ni goûté, ne pas tenir compte en quelque mesure des notions que se fait de ces époques le public auquel il s'adresse; et c'est même la principale raison, si j'ose hasarder cette hypothèse, bien plus que le souci de l'exactitude comme telle, qui rend notre théâtre contemporain plus scrupuleux sur le chapitre de la vérité historique et de la couleur locale que ses devanciers ou que les théâtres populaires tels que celui dont il est ici question. Et de fait, s'il s'agissait uniquement d'exactitude, quelle

criante invraisemblance que des personnages d'une époque disparue et d'un pays étranger parlant la langue de notre temps et de notre pays ! Si cette inévitable inexactitude ne choque en aucune façon, c'est que le théâtre est partout et toujours, à des degrés divers et surtout à des points de vue divers, un milieu artificiel ; et pour légitime que soit ici l'artifice, il n'en existe pas moins. Car enfin, si pour des raisons esthétiques et autres, d'ailleurs justifiées, nous demandons aujourd'hui au théâtre vraiment littéraire l'exactitude dans la peinture des caractères et la vraisemblance de la donnée générale, nous tolérons, que dis-je, nous exigeons que ces caractères et ces données nous soient présentés dans un raccourci que la vie ne saurait offrir, et que le théâtre condense en quelque sorte dans une manière de système clos des événements qui, s'ils se produisaient dans la réalité, ne manqueraient pas d'être traversés d'une foule de détails, coupés de nombre d'épisodes que les nécessités de tout théâtre, mais encore plus les nécessités esthétiques du nôtre, font à l'auteur dramatique un devoir d'écarter. Sur ce point, du moins, pour le dire en passant, notre théâtre classique qui n'offre directement aux yeux du spectateur que le terme final en quelque sorte et la dernière journée de la crise qu'il met en scène, en laissant au récit des personnages le soin de nous faire connaître ce qui dans le reste importe, est plus près de la vraisemblance non seulement — cela est évident — que le théâtre romantique, mais encore, quoique à un moindre degré, que notre théâtre contemporain.

Quoi qu'il en soit, les pastorales basques, pour qui l'histoire n'est qu'un prétexte à émouvoir fortement un public généralement peu au courant des événements réels qu'elles sont censées traduire, prend d'ordinaire avec la vérité historique des libertés de nature à choquer un public qui porterait au théâtre d'autres préoccupations. Pour prendre quelques exemples entre bien d'autres, Domitien, au siège de Jérusalem, fait tirer le canon par ses soldats qu'il traite de *jaunac* (Messieurs), appellation à tout prendre qui n'est ni plus ni moins hors de saison que celle de *seigneur* que se donnent entre eux les héros grecs ou romains de Racine ; et Astyage, « roi de Perse, » conclut une alliance avec le roi de « Valachie ». Ou bien, prenant volontairement ou non le Pirée pour un homme, tel auteur donne à un personnage de la tragédie d'*Astyage* le nom de *Candahar*, ville de l'Afghanistan. Une autre confusion dont il existe des exemples, est celle des noms communs pris comme noms propres, comme lorsque *Uxor*, dans *Abraham*, est l'appellation de l'épouse de Loth ; *Patron* et *Larron* dans *Hélène de Constantinople*, les noms propres respectifs d'un patron de navire et d'un larron⁽¹⁾.

Sans doute de telles inexactitudes sont souvent dues à l'ignorance des auteurs ou des arrangeurs. Mais avant de généraliser cette explication, souvenons-nous que Racine n'ignorait pas que le costume et une bonne part des manières que ses personnages grecs, romains ou turcs apportaient sur la scène étaient dénués de toute authenticité historique ; il ne l'ignorait

(1) Ce qui prouve qu'il s'agit bien ici de noms propres, c'est qu'on emploie la forme indéfinie, et non la forme définie ou articulée, pour ne rien dire de ce que de tels noms n'ont pas en basque de sens comme noms communs.

pas, ni la société lettrée et polie qui l'applaudissait sans voir rien à reprendre à ces anachronismes. Tant il est vrai que jusqu'à un certain point, entre notre théâtre classique et un théâtre comme celui du Moyen-Age ou celui des Basques, la différence, en ce qui concerne l'exactitude historique et ethnographique, est moins une différence de degré qu'une différence de nature ! En tout état de cause de tels exemples doivent nous rendre moins prompts à attribuer, sans autres preuves et dans tous les cas, à une ignorance grossière les inexactitudes et autres bizarreries que l'on remarque dans les drames basques, sans compter que plus d'une des unes et des autres est imputable au modèle suivi par le dramaturge⁽¹⁾, modèle auquel en ce cas revient au moins la moitié de la responsabilité de pareilles erreurs⁽²⁾.

Au reste, les relations avec la vérité historique présentent toutes sortes de degrés dans les pastorales, selon le savoir ou la fantaisie de l'auteur, selon les exigences du sujet, selon surtout le modèle dont on s'inspire, en même temps que le plus ou moins grand éloignement, dans le temps ou l'espace, des lieux ou des données qui servent de sujet ou de prétexte à l'action. C'est ainsi que l'inexactitude et surtout l'invraisemblance historiques, pour ainsi dire épisodiques dans *Napoléon* et comme réduites au minimum, plus étendues mais encore restreintes dans *Clovis*, sont semées avec profusion dans *Astyage*.

En ce qui concerne la nature des scènes qui se déroulent sur ce théâtre, trois traits essentiels et caractéristiques, sinon originaux, sont à noter. D'abord elles manifestent une double inspiration à la fois religieuse et guerrière évidente : dans toutes les pièces de ce répertoire, ce ne sont que génuflexions, prières, invocations, cantiques, voire quelquefois enseignements théologiques et discussions de même ordre ; tout cela coupé de fréquentes et meurtrières batailles rangées et de combats singuliers, les unes et les autres précédés de défis et de provocations injurieuses entre les combattants qui s'apostrophent, avant d'en venir aux mains, à la façon des héros d'Homère, comme on l'a justement fait observer⁽³⁾, et aussi de ceux des chansons de gestes. De tous les incidents violents dont abondent les pastorales, tels qu'empoisonnements, enlèvements, meurtres et morts violentes de toutes sortes, voire supplices et tortures comme notamment dans la *Destruction de Jérusalem*, les batailles et les combats sont évidemment les plus nombreux et les plus constamment représentés, et je ne sache pas de *tragerie* qui n'en compte plusieurs. Quant à l'élément religieux, il est tel que la liturgie elle-même trouve une place sur ce théâtre, où l'on voit

⁽¹⁾ Par exemple dans une histoire romanesque de la *Destruction de Jérusalem*, imprimée à Genève en 1478, une planche sur bois montre des canons au siège de Jérusalem (v. *Manuel du Libraire*, t. II, p. 654).

⁽²⁾ Les considérations précédentes ne s'appliquent pas aux trois pièces historiques de M. Burguburu. Cet écrivain souletin, qui, comme *instituteur*, s'efforce à mettre autant que possible la mise en scène dont il dispose en accord avec la vérité historique (par exemple, en interdisant le port traditionnel de la Légion d'Honneur aux monarques qui ne la portèrent pas en réalité), vise aussi comme auteur à suivre de plus près que ses devanciers l'histoire dans ses lignes générales et à éviter les anachronismes trop choquants dans la peinture des mœurs.

⁽³⁾ Chaho, *Biarritz*, 2^e vol., chap. XLIV, p. 140.

célébrer baptêmes, mariages, funérailles, ordinations, jusqu'à un sacre d'empereur (voir la pastorale de *Napoléon*). Ici, l'action s'ouvre au chant du *Veni Creator* (1); là, elle se termine par un cantique d'actions de grâces (2), par un *Te Deum* (3); ailleurs, le héros du drame est porté en terre au son du *De profundis* (4). Non seulement prêtres, évêques et papes (5) occupent souvent la scène souletine; mais un ou plusieurs anges, principalement les archanges Gabriel, Michel et Raphaël y jouent un rôle presque obligé. Car il est fort peu de pastorales tragiques où ils ne prennent pas part à l'action. La divinité elle-même n'est pas totalement absente de ce théâtre. Si Dieu le Père n'y apparaît jamais en personne, à supposer qu'il y ait jamais paru (pour Jésus-Christ, on ne connaît pas d'exemple où sa présence soit même rendue possible par l'action), si le plus souvent il est représenté par une main, symbole de la puissance, tenant un triangle, symbole de la Trinité (6), on peut citer des circonstances où sa voix du moins est entendue (7). Comme pour mieux accuser le caractère des scènes religieuses liturgiques ou sacrées, les personnages terrestres ou célestes qui y prennent la principale part emploient souvent la langue latine dans tout ou partie de leur discours, prononçant les paroles qui sont ou veulent être celles mêmes du texte liturgique ou sacré qui convient à la circonstance. Il est juste d'ajouter que ce latin est presque toujours rendu grossièrement fautif, parfois même inintelligible, dans certains cas peut-être par l'ignorance des auteurs, mais surtout le plus souvent par celle des copistes (8).

(1) *Destruction de Jérusalem.*

(2) Clovis, — *Destruction de Jérusalem.*

(3) *Enfant prodigue* (rédaction première de la dernière strophe du ms. portant la date de 1870.)

(4) *Abraham.*

(5) *Destruction de Jérusalem*; — *Hélène de Constantinople*; — *Napoléon*, etc.

(6) Badé, « Échantillon du théâtre populaire des Basques, » *Observateur des Pyrénées*, 15 oct. 1843.

(7) Par exemple, dans *Abraham*, d'après les manuscrits que nous possédons et la façon dont on le joue actuellement. Les manuscrits portent : *La voix de Dieu*.

(8) Cf. Badé, « Échantillon du théâtre populaire des Basques, » *Observateur des Pyrénées*, 15 oct. 1843. — Cf. dans la *Destruction de Jérusalem* cette citation, par un des personnages, d'une prophétie de Daniel :

*Et post hominades
Sexaginta duas
Occidit [au lieu de : occidetur] Christus
Non erat populus [au lieu de : et non erit ejus populus]*

(Voir *Rev. d'histoire des religions*, t. I, p. 375). — Comparez : *Prophetia Danielis*, IX, 26; — Et dans *Abraham*, ces paroles de Raphaël à Agar :

*Agar ancilla Sarai
Unde venis et quod [au lieu de : quo] vadis
Revertere ad dominam tuam
Et humiliare sub mane [au lieu de : manu] illius*

(LIBER GENESIS, XVI, 8, 9.).

Où encore ces paroles, cette fois correctes, d'Abraham au Seigneur, au sujet de Gomorrhe et de Sodome :

« Num quid perdes justum cum impio? » etc. = et cette réponse de Dieu : « Non delebo propter decem. » (Vinson, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 113.) — Comparez : LIBER GENESIS, XVIII, 28, 32.

Ce double caractère éminemment sérieux et tragique des pastorales basques duquel je viens de parler n'empêche pas la présence, épisodique d'ailleurs, de scènes plus ou moins comiques ou bouffonnes. Toutefois ces dernières prennent généralement la forme d'intermèdes ou, d'après l'heureuse expression de M. Vinson, d'« interscènes » (1), rattachées ou non, selon le cas, au sujet principal par un lien assez lâche. Comme dans les mystères français, c'est souvent à des personnages de basse condition, tels que mendiants, valets et autres, ou même à des êtres placés encore plus bas et, pour ainsi dire, en dehors de l'échelle sociale, tels que voleurs ou malfaiteurs de tous genres, que sont dévolus les rôles destinés à faire rire. Mais le plus généralement, et ici se retrouve par un détour l'élément religieux du théâtre basque, ce sont Satan et ses acolytes qui assument cette fonction. On peut même dire que les démons sont toujours grotesques ou risibles dans les pastorales basques, qu'elles présentent ou non en outre d'autres personnages plus ou moins risibles ou ridicules (2). La présence d'un ou de plusieurs démons ou *satans* (ce dernier terme est l'appellation consacrée et traditionnelle) est le troisième des caractères typiques du théâtre basque, que j'ai précédemment annoncés. La présence d'un ou de plusieurs de ces *satans*, et surtout le rôle particulier et complexe qu'ils jouent, est le trait le plus typique du théâtre dont il est ici question. Il est une marque aussi distinctive qu'est le chœur dans le théâtre tragique de la Grèce antique, et qu'est dans le théâtre celtique l'*ankou*, cette personnification de la mort (3). Les pastorales basques ne connaissent aucune division de scènes ni d'actes ; mais l'action est de temps en temps interrompue par des sortes d'intermèdes destinés à détendre quelques instants les ressorts de l'émotion tragique : les *sataneries* sont des intermèdes de ce genre. Dans les *sataneries* sous leurs formes les plus traditionnelles, les *satans*, au nombre de deux ou plus, divertissent le spectateur par leurs propos bouffons, leurs querelles, par leurs discours plus ou moins libres et plus ou moins licencieux sur les travers de l'humanité et ses vices, en même temps que par des danses agiles, dont le pas tournant compliqué a été fixé par la tradition (4). Dans certaines pièces, ou même dans certaines représentations, nommément dans presque toutes celles qu'on donne de nos jours, le rôle des *satans* se borne à cette fonction chorégraphique ; mais outre *sainte Geneviève* (c'est-à-dire Geneviève de Brabant), je ne sache pas de pièce qui ne comporte ou ne puisse comporter ces sortes de ballets ; et des *trageries* que l'on connaît actuellement, seule la *Destruction de Jérusalem*, où cependant Satan est mêlé à l'action, ne fait pas exécuter par des *satans* les danses qui y figurent et qui ont lieu dans cette pièce à l'occasion des fêtes du couronnement de Titus (5).

(1) Vinson, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 103.

(2) Sur ces intermèdes bouffons et sur les différents rôles des *Satans*, V. notamment Vinson, *Folk-Lore*, pp. 323, 331 et suiv.

(3) Cf. Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, p. 416.

(4) V. notamment Webster, *Loisirs*, ch. VIII, p. 217 et *passim* ; cf. dans la *Tradition au Pays basque*, conférence, *passim* et note de la p. 44.

(5) Ce rôle chorégraphique des *satans* a fait croire à quelques-uns que leur nom primitif est *sautants*. Tout en observant avec Webster qui signale cette interprétation (*Loisirs*,

Que les *satans* se bornent à danser, ou qu'ils amusent le public par leurs discours, les intermèdes dont ils sont chargés s'appellent *sataneries*. Quand elles sont parlées, comme d'ailleurs dans les intermèdes bouffons en général, les auteurs qui, en partie par pédantisme, et en partie aussi peut-être — comme je l'expliquerai plus tard — par une certaine incapacité à faire autrement, ne sont pas avares dans le cours de leur pièce de vocables empruntés au français, emploient souvent, en tout ou partie, mais le plus généralement en partie et dans des proportions variables selon les cas, la langue française, béarnaise ou espagnole, cette dernière beaucoup plus rarement ⁽¹⁾.

Au reste, les Souletins, en contact fréquent avec d'autres idiomes que le leur, affectionnent au théâtre le mélange des langues, pour hausser le ton non moins que pour l'égayer. Dans le premier cas, c'est le français, langue à la fois littéraire et officielle, auquel on a recours. Veut-on, pour citer deux exemples typiques, ridiculiser, dans *Abraham*, les bergers de Loth dans un intermède, on mettra dans leur bouche l'idiome béarnais, en les représentant sous les traits de bergers béarnais tricotant des bas ⁽²⁾. Veut-on dans *OEdipe* mettre l'accent, si j'ose dire, sur le caractère solennel de l'avènement d'Étéocle au trône, on le fera s'exprimer dans des vers ou prétendus vers soi-disant en français :

Me voilà donc Créon,
Sur le trône royal;
Une telle dinité
Ni peut souffrir d'égal ⁽³⁾.

ch. VIII, p. 219, note 1) que l'aspect proprement diabolique du rôle des *satans* ne permet pas de considérer l'appellation de *satan* comme n'étant pas originaire, je me demande s'il ne faut pas attribuer à une certaine attraction du mot *sautant* le choix de cette première appellation de préférence à celle de *diable*; alors que le démon, dans toute autre circonstance, à savoir en dehors du théâtre, est de préférence appelé le diable, *debria*, par les Basques, et que diable *debru* est le terme courant par lequel ils désignent un être infernal. Outre qu'il serait difficile d'invoquer ici l'influence du théâtre français du Moyen-Age, où les démons pris collectivement sont appelés : *diablos* ou *démons*; et les scènes où ils apparaissent : *diableries*, et non *sataneries*. A moins peut-être d'attribuer le choix du mot *satan* à l'influence des *satyres* des bergeries dramatiques en vogue à la fin du xvi^e siècle, desquels le rôle se rapproche sensiblement du rôle bouffon des *diablos* de nos mystères et des *satans* des pastorales. Il y aurait dans le personnage de ces derniers, du moins quant à leur appellation, comme le résultat d'une sorte de confusion et de contamination entre les *diablos* des mystères et les *satyres* des bergeries dramatiques; ce qui n'empêcherait pas le rôle chorégraphique des *satans* d'avoir peut-être lui aussi, de la manière que j'indiquais tout à l'heure, contribué pour une part à cette appellation. Bien entendu, je ne propose là que des conjectures que je ne prétends nullement ériger en vérités démontrées.

(1) Chaho, *Biarritz*, t. II, ch. XLIV, p. 130; — Webster, *Loisirs*, ch. VIII, p. 225 à la fin; — Vinson, *Folk-Lore*, pp. 321, 333. Notez à cet endroit la citation suivante d'*Astyage* (*satan* parle à Dorine) :

Adichats Mademoiselle
Qu'ep souheti lou bon jour;
Epenbat [P] louein?
Digame lou berlat.

Nous en rencontrerons d'autres exemples d'emploi de langues étrangères au basque dans les *Sataneries d'Hélène de Constantinople*.

(2) Cf. Webster, *Loisirs*, ch. VIII, p. 225.

(3) Cf. Vinson, *Folk-Lore*, p. 341.

On sait au demeurant que l'emploi de phrases en langue étrangère à celle de l'ensemble de la pièce dans le but de faire rire, d'éblouir par un étalage de savoir, de rendre plus complète l'illusion, ou pour toute autre cause, est un procédé qui a été pratiqué çà et là depuis longtemps dans les pays les plus différents. Pour ne rien dire des drames liturgiques bilingues des ^xⁱ et ^{xii}^e siècles ⁽¹⁾, ni des phrases béotiennes ou doriennes semées par Aristophane dans *Lysistrata* ou dans les *Acarniens*, du dorien factice des chœurs tragiques grecs, ou dans un ordre d'idées assez différent, du turc fantaisiste du *Bourgeois gentilhomme*, en laissant de côté la conversation en argot placée dans la bouche de voleurs par Jean Bodel dans son *Jeu de saint Nicolas* ⁽²⁾, il est aisé de citer une série d'exemples du fait que je mentionne, depuis la tirade phénicienne du *Pœnulus* de Plaute jusqu'à la phrase arabe des *Ventres dorés* de M. Fabre, en passant par la farce de l'avocat Pathelin et par les quelques mots basques du *Poete basque* ⁽³⁾ de Poisson, et ceux de la *Robe rouge* de M. Brieux, sans oublier la pastorale béarnaise connue sous le nom de *La pastourale deu paysaa* ⁽⁴⁾, de Fondeville, véritable pièce bilingue dans laquelle est employé, selon les personnages, tantôt le béarnais, tantôt le français, tantôt un mélange des deux idiomes.

Destinés comme lui à remplir les intervalles de l'action par des sortes d'intermèdes, accomplissant comme lui, quoique tout à fait différentes dans le détail, des évolutions chorégraphiques, les *satans* ont été justement comparés par M. Webster au chœur de la tragédie antique; et aussi parce que, de même que la poésie des chœurs différerait de celle du dialogue, de même en est-il, non pas de la versification, mais de la récitation des *satans* dans les intermèdes par rapport à celle des autres personnages ⁽⁵⁾ de l'action. En effet, les strophes des *satanteries*, comme d'ailleurs de tous les intermèdes bouffons, sont débitées sur le ton de la conversation qui remplace ici la mélopée ordinaire : les évolutions des *satans* lorsqu'ils parlent sont également différentes de celle des autres acteurs du dialogue; ils parlent en arpentant la scène l'un à côté de l'autre dans le sens de la longueur, à une allure assez vive; arrivé au bout de sa course, celui qui parle élève un peu la voix et fait demi-tour en sautant; son interlocuteur exécute le même saut, ils reprennent leur marche en sens inverse et ainsi de suite. Les *satans* rappellent encore le chœur antique à certains égards, remarquait avec raison le même écrivain ⁽⁶⁾, par un troisième point. Mais ici, à l'analogie générale des moyens et, au sens large du mot, de la forme, se joint une opposition

⁽¹⁾ Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, p. 2; ch. II, p. 23 et suiv.

⁽²⁾ *Ibid.*, ch. III, p. 95 et suiv.

⁽³⁾ Raymond Poisson mort en 1690 : « *Œuvres de Monsieur Poisson* », pp. 201-202 des premières éditions (la 1^{re}, chez Jean Ribou; la 2^e, Compagnie des Libraires associés).

⁽⁴⁾ *La Pastourale deu paysaa qui cerque mestièe à soun hills, chens ne trouba a soun grat, en quotate acte, per Moussu Fondeville, de Lescar, Pau, enso de Léon Ribaut, libraire, MDCCCLXXXI*. (Bibl. de Pau, Ec. 12. b. 49), par Jean-Henri de Fondeville; imprimé pour la première fois en 1763 par Isaac Charles d'Esbarats, imprimeur à Pau. V: la notice de l'éditeur de la 5^e édition à laquelle appartient l'exemplaire de la Bibliothèque de Pau.

⁽⁵⁾ Webster, *Loisirs*, ch. VIII, pp. 217-218; Conférence dans la *Tradition au Pays basque*, p. 248.

⁽⁶⁾ *Ibid.*

absolue des buts poursuivis de part et d'autre et de l'esprit qui anime ces deux groupes ; de sorte que, de ce point de vue, les *satans* se présentent, si j'ose ainsi parler, comme un *Anti-chœur*, ils sont le chœur du mal, si je puis dire. De même, en effet, que dans la tragédie de l'ancienne Grèce le chœur intervenait dans l'action pour encourager les bons, se réjouir de leurs succès ou se lamenter sur leurs défaites ; d'une manière analogue, dans le théâtre basque, les *satans* interviennent dans le drame pour tenter ou torturer les bons, solliciter et exciter les méchants, se lamenter sur le succès des premiers, se réjouir des succès des seconds. A leur fonction de bouffons et de danseurs, se joint ce troisième aspect de leur rôle, aspect par lequel ils entrent directement dans la trame même de l'action⁽¹⁾. Leur part est même à cet égard plus active que celle du chœur dans la tragédie grecque ; car les quelques réflexions qu'ils viennent de temps en temps faire sur la marche du drame, indiquent assez au spectateur que, semblables à la Fatalité antique, ils ne cessent le reste du temps de prendre part à l'action, s'efforçant par leurs maléfices de faire triompher le mal, de favoriser les desseins des méchants, à seule fin de peupler davantage le séjour infernal. Aussi entre-t-il dans les attributions des *satans* d'emporter en enfer, c'est-à-dire dans le fond du théâtre, les méchants morts sur la scène. On le voit, en tant qu'acteurs directs du drame, les *satans*, comme leur nom l'indique, sont les ennemis de la vertu, et, en général, de tout le genre humain⁽²⁾.

Les pastorales sont, en effet, autant d'épisodes de la lutte entre le bien et le mal, et en même temps entre le ciel et l'enfer pour la possession de

(1) Vinson, *Folk-Lore*, p. 323.

(2) Les principaux *satans* sont les démons traditionnels ; et, d'abord, Satan, leur chef, et son premier acolyte, Lucifer (sous le nom de Bulgifer). On leur adjoint dans certaines pièces un ou plusieurs autres démons, tels qu'Astaroth ; Belzébut (dont la variante Beelzabuth est assez répandue sans être la seule) ; Brindamour qui se change en femme à l'occasion, comme par exemple dans *Richard duc de Normandie* ; ou encore Jupiter, et d'autres dont les noms sont spéciaux aux pastorales basques. Citons parmi ces derniers : Azkarat, que je soupçonne d'être une déformation d'Astaroth, suggérée peut-être par le vague désir de rapprocher ce premier nom d'un terme ayant une signification en basque, à savoir du mot *azkar* (fort) ; Thira, appellation qui se trouve, hasard ou non, être identique au radical d'un verbe d'origine française qui signifie : tirer (tant dans le sens d'opérer une traction que dans celui de décharger une arme à feu) ; Zénan, qui est évidemment une variante ou une déformation de Zénon ; Jutibal. etc. Quant à Bulgifer, cette transcription de Lucifer n'est pas due aux auteurs basques ; car elle n'est qu'une légère modification de Burgifer que l'on trouve dans des écrits français, tels que *Richard duc de Normandie*, dont une rédaction au moins est connue en Soule, puisqu'elle a servi de modèle à une pastorale (sur ce roman et ses diverses formes et éditions, cf. Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, 2^e vol., p. 436 et suiv.). — Courriera (le courrier) est à l'occasion le nom d'un *satana*, qui est quelquefois, comme dans *Astyage*, — où le courrier de Perse se met au service de Satan (ms. de Bordeaux n° 15 ; cf. Vinson, *Folk-Lore*, p. 233 et suiv.), — un messager véritable en même temps qu'un démon. Sans parler du fait que Mercure, dieu de la mythologie païenne comme Jupiter, était le messager des dieux, — rapprochement que j'indique sans être en état d'en tirer une conséquence précise quant à l'explication du personnage du courrier, — je ne crois pas inutile de rappeler que le messager joue souvent dans nos anciens mystères un rôle bouffon semblable à celui des *satans* de pastorales. — Outre les *satans*, on voit parfois dans les pastorales un ou plusieurs géants, à la fois ennemis des démons et du genre humain, et dont les *satanneries* nous montrent les mésaventures dans leur lutte avec les premiers (V. Abraham, Paris, 140. — Cf. Vinson, *Mélanges*, p. 111).

Sur ces différents noms, v. Webster, *Loisirs*, ch. VIII, p. 239 ; Conférence dans la *Tradition au Pays basque* ; et Vinson, *Folk-Lore*, p. 323.

l'humanité; épisodes dont le premier sort toujours victorieux, le second toujours vaincu et bafoué, mais non désarmé ni résigné.

Ne faisant qu'un avec le sujet premier de la pièce, comme dans *Clovis*, ou se développant parallèlement à celui-ci, comme entre bien d'autres exemples dans *Celestine de Savoie* ou dans *les Quatre fils Aymon*, il est de tradition que chaque drame fasse une part à la lutte des Chrétiens et des Infidèles, qui se termine toujours par la victoire des premiers et l'écrasement ou la conversion des seconds⁽¹⁾. Presque toujours — car il y a des exceptions — les Infidèles sont appelés *turcs*, *turcac* : ce sont des turcs, adorateurs de Baal et de Pion, que les idolâtres du temps d'Abraham; des turcs adorateurs de *Bahomet* (Mahomet) et de *Sérapis*, que les païens contemporains et compatriotes de Titus; des Turcs, que les Sarrasins combattus par Charlemagne, ou les Japonais qui paraissent dans *Célestine de Savoie*, non moins que les Anglais du temps de Charles VII. Quant aux Chrétiens, ils apparaissent sous les formes les plus diverses. Car, aussi bien que les sujets de Charlemagne ou tous autres chrétiens historiques, sont considérés comme chrétiens non seulement les Hébreux du temps d'Abraham, représentants authentiques de la vraie foi en leur temps; mais les Thébains du temps d'Œdipe, les sujets mèdes d'Astyage (qualifiés de Perses), etc. Comme on le voit, ce conflit des Chrétiens et des Infidèles qu'il est de tradition de porter sur la scène de n'importe quelle pastorale, quelle que soit la donnée première de celle-ci, n'est qu'un développement particulier de l'idée première du théâtre basque, puisque aussi bien ce théâtre roule toujours sur une lutte entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer; par conséquent, implicitement entre le principe de la vraie religion et celui des fausses croyances. Donc, en présentant, à côté de quelque autre de ses aspects pris comme centre de l'action, le conflit du bien et du mal sous la forme de la lutte entre Chrétiens d'une part, et Infidèles, Païens ou Musulmans — car c'est tout un — de l'autre, le théâtre basque dans les cas de ce genre ne fait que mettre en lumière la forme explicite et dégagée qui se cache au fond du premier conflit et en est la raison profonde. C'est comme si l'auteur voulait, par ce procédé, expliquer comme par un commentaire parallèle au texte le principe du combat qui fait ou semble faire le fond du drame.

Ici achève de s'accuser et, pour ainsi dire, se condense le caractère religieux et chrétien qui est l'un des traits du théâtre basque. Malgré ce caractère, peut-être même dans une faible mesure apparemment, à cause de ce caractère, ce théâtre n'a pas échappé complètement au courant de méfiance qui, à dater de 1548⁽²⁾, et même d'un peu plus tôt, plus ou moins général

(¹) Si toute pastorale se termine par le triomphe du bien et, d'une manière encore plus manifeste, par celui du Christianisme (que ce triomphe soit ou non l'objet essentiel de l'intrigue), il ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse finir malheureusement pour les héros du drame; témoin *le Comte de Warwick* qui finit par la séparation des amoureux, le héros et l'héroïne, et par le mariage forcé de celle-ci (Bordeaux, Ms. n° 6; cf. Vinson, *Folk-Lore*, p. 243 et suiv.). — Sur la lutte du Bien et du Mal et sur celle des Chrétiens et des Infidèles, et sur les rapports qu'on a cru voir entre l'une et l'autre, voir plus loin.

(²) Petit de Julleville, *Les mystères*, t. I, ch. XIII; cf. ch. XII, *passim*.

et plus ou moins fort selon les temps et les lieux, a envahi peu à peu le clergé dans toutes les provinces de France et l'a animé contre les spectacles de ce genre⁽¹⁾. La représentation, même par des acteurs pour qui le théâtre n'est pas une profession, des personnes et des choses sacrées, et surtout leur travestissement que la conscience catholique, et encore plus la conscience ecclésiastique ne sont plus unanimes à encourager ni à tolérer comme au Moyen-Age, motivent peut-être en partie les méfiances dont je parle, que ne sont pas faits pour calmer les propos grossiers ou grivois de tels personnages de ces pièces, principalement des *satans*. Mais la principale, plus générale et plus manifeste cause de ces suspicions se trouve dans le désordre et le relâchement qui naissent parfois et du grand concours de peuple attiré à ces représentations, et de l'atmosphère d'oisiveté et de dissipation qu'elles engendrent elles et leurs répétitions, et des festins, bals, pérégrinations diurnes et nocturnes dont les unes ou les autres sont l'occasion. Aussi est-il à présumer, certains indices font d'ailleurs penser, que les pastorales qui seraient représentées dans certaines conditions de décence et d'orthodoxie, — notamment sans demander aux *satans*, réduits au silence, d'autre concours que celui de leurs jambes; — qui seraient débarrassées en outre de certaines réjouissances parasitaires, telles que le bal final; et jouées, comme cela se produit du reste le plus généralement, en dehors des heures des offices et tout autre jour qu'un dimanche, rencontreraient, comme aujourd'hui le théâtre breton de la part d'un clergé qui lui fut longtemps autrement hostile, non seulement la tolérance, mais peut-être la faveur d'un clergé qui ne se désintéressa jamais des manifestations de la muse basque⁽²⁾. Au reste, la lutte des prêtres contre le théâtre ne fut jamais en Soule unanime ni bien violente. Il semble même que certains d'entre eux aient dépassé parfois en faveur du théâtre national les limites d'une neutralité bienveillante. Sans parler de la part active que prit, dit-on, le savant bascologue Inchauspe, chanoine et grand-vicaire, à l'organisation d'une pastorale jouée en 1859⁽³⁾, le curé de Licq, s'il faut en croire Buchon qui semble en général un bon et consciencieux observateur de ce qu'il a vu, n'aurait pas craint de prêter ses ornements sacerdotaux pour en revêtir l'acteur chargé dans une tragerie donnée en 1839 à Sainte-Engrâce de tenir le rôle du pape⁽⁴⁾. Toujours est-il que l'histoire n'a enregistré aucune de ces luttes acharnées contre le théâtre local qui si longtemps signalèrent et troublèrent l'existence de la scène bretonne⁽⁵⁾. Quoique courte, c'est d'une autre source que vint au théâtre souletin la persécution, comme j'aurai bientôt l'occasion de le rappeler⁽⁶⁾.

Pour achever ce rapide aperçu des caractères de l'art tragique des

(1) Franc. Michel, *Messenger de Bayonne*, article cité. — Vinson, *Les Basques et le Pays basque*, p. 104; *Folk-Lore*, VI, p. 310.

(2) V. Uskaldunak Ibañetan, préface.

(3) *Avenir de Bayonne*, 30 avril 1893, Lettre ouverte à M. le correspondant souletin de la *Semaine de Bayonne*.

(4) *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839.

(5) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. XII.

(6) V. ci-après p. 44, en note.

Souletins, il resterait à dire quelques mots de la langue, du style et de la versification des trageries. Mais ces considérations seront mieux à leur place quand le moment sera venu d'examiner la langue, le style et la versification de la pastorale particulière qui fait l'objet de ce travail. Car on ne peut bien comprendre ce dernier point sans avoir continuellement présents les principes généraux qui les inspirent, qu'en même temps l'étude d'un cas particulier permet seule de bien saisir à leur tour. Je renvoie donc leur étude à plus tard, afin de ne pas tomber dans des redites inévitables autrement.

REPRÉSENTATION. — Il est superflu d'insister longuement sur les détails d'exécution de la représentation proprement dite; car cette partie de la question des pastorales est celle qui a été le plus souvent et le plus complètement traitée (1).

Comme on le sait, les pastorales sont généralement jouées par des jeunes hommes dont l'âge ne dépasse guère vingt-six ans, et qui la plupart du temps ne sont pas mariés (2); plus rarement par des jeunes filles (3),

(1) On trouvera des détails sur tout ce qui concerne la représentation (organisation, jeux de scène, costumes, construction du théâtre, etc...) principalement dans :

Chaho, *Biarritz*, t. II, ch. XLIV, p. 122 et suiv. : — *Voyage en Navarre*, ch. IX, pp. 334, 335.

Buchon : *Mémorial des Pyrénées*, 31 octobre et 2 nov. 1839, feuillet : « Représentation d'un mystère dans le Pays basque. »

Mémorial des Pyrénées, 15 août 1852.

Badé, *Observateur des Pyrénées*, 15 octobre 1843.

Francisque Michel : *Pays basque*, ch. IV, pp. 46, 49-51.

Vinson, *Les Basques et le Pays basque*, pp. 104-110; — *Folk-Lore du Pays basque*, Avant-propos, p. xx, xxiv, xxx, VI, pp. 309-316, 319-321; *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, pp. 101, 120 et suiv.

Webster, *Compte rendu de pastorale*, 1894.

Conférence dans la *Tradition au Pays basque*, pp. 247-255;

Loisirs..., ch. VIII, pp. 213, 220-228.

Journal des Débats, 19 août 1892; au *Pays basque*.

Avenir de Bayonne, 23 avril 1895 (Pastorale souletine à Saint-Jean-Pied-de-Port).

La Tradition au Pays basque, p. 32.

Lafond, article du *Mercur de France*, août 1897.

Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 1-3, 5-10.

(2) Il arrive qu'une pastorale soit montée uniquement par des hommes mariés. On peut citer, par exemple, une représentation de *Jeanne d'Arc* donnée à Tardets vers 1892 pour faire concurrence aux jeunes gens qui avaient joué deux fois cette pièce à Larrau vers 1891. — *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907. — Hérelle, *Les représentations de Pastorales basques*, pp. 256, 258-260. — Cf. *Avenir de Bayonne*, 30 avril 1893 (Lettre ouverte à M. le correspondant souletin de la *Semaine de Bayonne*).

(3) 1796. Projet d'une représentation d'*Hélène de Constantinople*; — Cf. *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907, p. 252.

1831. *Sainte Engrâce*; cf. *ibid.*, pp. 253, 258, 260.

1835. *Sainte Engrâce*; cf. *ibid.*

1835. *Hélène de Constantinople*; cf. *ibid.*, p. 254, 258, 260.

Quelques années avant 1843, *Sainte Hélène* à Horça (Badé, « Un échantillon du théâtre populaire basque, » note, *Observateur des Pyrénées*, 11 octobre 1843, feuillet.)

1849. *Geneviève de Brabant*, cf. *Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907, pp. 254, 258, 260.

1850. *Hélène de Constantinople*, cf. *ibid.*

1870. *Hélène de Constantinople*, cf. *ibid.*, pp. 255, 259, 260.

La même pastorale, à Sauguis, il y a trente-cinq ans environ (Renseignement communiqué par M. le docteur Constantin).

Une autre représentation à Uhart-Cize, il y a une vingtaine d'années. (Serait-ce *Les Trois*

auxquelles peuvent se joindre occasionnellement une ou plusieurs femmes mariées ⁽¹⁾, la règle étant de ne jamais mélanger les sexes sur la scène, si ce n'est que, dans les représentations confiées à des jeunes filles, lorsqu'on ne le supprime pas purement et simplement, on fait tenir par des hommes le rôle fatigant des *satans*, réduit plus d'une fois en ce cas à la partie dansée ⁽²⁾. Au reste, les rôles de *satans* eux-mêmes peuvent être tenus par les femmes, comme cela se produisit dans une représentation donnée à Licq qu'a signalée à M. Burguburu, instituteur de pastorales, dont je tiens le fait, une des actrices âgée aujourd'hui de soixante-dix ans qui y contribua dans sa jeunesse.

Lorsqu'il est question dans une commune de monter une pastorale pour une époque déterminée, le groupe qui se charge de la jouer et à qui, en général, revient l'initiative de l'entreprise, soit, pour prendre le cas le plus fréquent, quelques jeunes gens ayant pour le théâtre certaines aptitudes et un certain goût, et que les manuscrits appellent généralement *la jeunesse* du lieu, s'adressent à un *instituteur* de pastorales qui, moyennant une quarantaine de francs, nourriture en sus, se charge de préparer, de diriger et d'organiser la future représentation. Et d'abord, il communique tour à tour le manuscrit à chacun des acteurs, afin que celui-ci prenne copie de son rôle ou en fasse prendre copie par tel parent ou ami plus apte à cette besogne. Que si l'*instituteur* ne possède pas le *cahier* demandé, on le loue à son propriétaire. Parfois même l'instituteur de pastorales, à cette occasion, prend alors copie de ce cahier, en y introduisant les remaniements qu'il juge opportuns ; et c'est cette nouvelle copie qui sert de texte à la représentation projetée. Lorsque les meilleures plumes du pays ont achevé la transcription des rôles, effectuée d'ordinaire durant les loisirs des soirées d'hiver, chaque acteur se met à apprendre la partie qui lui incombe ; s'il s'en trouve qui ne savent pas lire, — comme cela peut arriver, et arrivait plus fréquemment jadis, — des amis ou des parents complaisants se chargent de leur apprendre le texte. Dès que les rôles sont à peu près sus,

Martyrs, joués à Uhart en 1887, ainsi que nous l'apprend M. Hérrelle, dans la *Rev. int. des Études basques*, n° 3, p. 255 ?)

1879. Projet de représentation d'*Hélène de Constantinople*, cf. *ibid.*, p. 255.

1905. *Sainte Marguerite*, cf. *ibid.*

⁽¹⁾ Des témoins dignes de foi, notamment M. le docteur Constantin, m'ont affirmé ce dernier fait, quoi qu'en ait dit Chaho, dont au reste l'observation était peut-être exacte de son temps (*Biarritz*, 2^e vol., ch. XLIV, p. 136).

⁽²⁾ De toutes les représentations actuellement connues, une seule fit exception à la règle qui interdit le mélange des sexes sur la scène. Le 13 mai 1799, les deux seuls rôles féminins de *Clovis*, dont les rôles masculins, c'est-à-dire tous les autres rôles, étaient tenus par des hommes, furent confiés à deux jeunes filles, comme en fait foi la liste des rôles accompagnés des noms des acteurs inscrite sur un feuillet détaché faisant partie du manuscrit que possède actuellement le docteur Larrieu, qui appartenait auparavant à Francisque Michel. Sur ce feuillet, après l'inscription suivante : « Lun. 13 may 1799 ont joué cette pièce par les citoyens et citoyennes cy-bas nommés » (cf. Hérrelle, *Les Pastorales basques*, p. 32), on lit les noms des acteurs avec l'indication des rôles de chacun. Or, sur cette liste qu'a publiée Francisque Michel dans sa réédition des proverbes basques d'Oihenart en 1847 (p. LXXIX de l'Introduction), on remarque à côté de l'indication des hommes qui ont tenu les autres rôles les deux mentions que voici : Floride, la cadette d'Etcheberry ; Clotilde, la fille du métayer d'Etchecoin.

commencent les répétitions, bien entendu sous la direction de l'*instituteur* choisi. Celles-ci se succèdent à intervalles irréguliers, au nombre de cinq ou six environ avant la représentation. Durant cette période de préparation, il n'est pas rare de rencontrer, à côté de leurs troupeaux, des bergers lançant aux échos de la montagne des tirades de vers héroïques ou amoureux : ce sont les acteurs de la future pastorale qui repassent leurs rôles. Arrive enfin le jour de la représentation, laquelle a attiré dans la localité les habitants de la vallée et des vallées voisines, parfois jusqu'à dix mille spectateurs souletins et bas-navarrais. Généralement le temps est beau ; car la pastorale se jouant en plein air, le mauvais temps oblige ordinairement à la contremander. Parfois, sans doute, on a vu des acteurs essayer de jouer sous des parapluies ; mais bien vite le mauvais temps a eu raison de leur persévérance ; il a fallu renvoyer le spectacle à un jour plus propice. L'époque de ces spectacles, presque toujours annuels, dont il y a quelquefois deux ou plus dans une même année, est le printemps, l'été ou le commencement de l'automne, c'est-à-dire le plus souvent avril, juin, août ou octobre, aux environs ou aux dates mêmes de Pâques, de Pentecôte, de Saint-Jean et de Saint-Pierre ou de Saint-Michel, ou à l'occasion de quelque fête, locale ou non, exceptionnelle ou annuelle.

Le jour venu, les acteurs, avant de se rendre sur la scène, et tandis qu'ils s'y rendent, défilent tous ou presque tous sur des chevaux ou des mulets, devant les fenêtres du maire et des principaux notables : c'est le *passe-rue*. Cette cavalcade comprend toujours deux groupes au moins : celui des Chrétiens et celui des Turcs. En avant marche le premier de ces groupes précédé du drapeau français, que suit immédiatement le héros de la pièce. Si le groupe comprend un évêque ou un pape, celui-ci chevauche, mitre en tête et revêtu d'une soutane pourpre, sur une monture très paisible, souvent un mulet. Derrière le personnage ecclésiastique, monte en croupe, cramponné à la taille du premier, l'ange — s'il y en a un — représenté en général par un enfant. Derrière le groupe des Chrétiens vient celui des Infidèles, un drapeau rouge en tête, sur lequel sont quelquefois dessinés des croissants. Enfin, en dernier lieu, chevauchent ou suivent à pied les *satans*.

Selon la juste remarque de Chaho, « dans presque toutes ces pièces où l'on ne voit que des soldats, des chevaliers, des princes, empereurs et rois avec monsieur Satan et ses deux aides, il n'y a presque pas de rôle de femme⁽¹⁾. » Les tout jeunes gens qui, dans la plupart de ces drames, représentent ces rares figures féminines, sont dans le défilé dont je parle, assis en amazone sur des montures que l'on mène par la bride⁽²⁾ ; comme il est aussi assez habituel de le faire pour les montures de tous les personnages, lorsque ceux-ci, quel que soit le sexe que leur prête le drame, sont représentés par des femmes.

(¹) Chaho, *Biarritz*, t. II, ch. XLIV, p. 130.

(²) Dans les deux défilés qui précédèrent respectivement les représentations données par les hommes à Chéraute, le 26 avril et le 10 mai 1908, les acteurs chargés des rôles féminins suivaient en voiture le porte-étendard : ce dernier chevauchait derrière un char qui portait les musiciens.

Arrivés devant le théâtre, les uns mettent pied à terre et viennent occuper la scène; d'autres attendent en selle la fin du prologue; il en est enfin qui ne quittent cette posture que lorsque leur rôle réclame leur présence sur les planches, non sans avoir la plupart du temps récité les premières strophes de leur rôle, avant de mettre pied à terre au bas de l'escalier improvisé qui va leur donner accès sur la scène. Cet escalier ou échelle dont je parle ici, les Chrétiens le gravissent posément; les Infidèles, avec turbulence et en faisant mille difficultés; tandis que les *satans*, dès qu'ils ont (s'ils ne sont pas arrivés à pied), cavalcadé autour du théâtre qu'ils font mine de vouloir escalader avec leur monture, et après avoir dans tous les cas exécuté à pied aux sons de la musique quelques danses et sauts basques, s'élancent directement et d'un bond sur la scène, en faisant maintes gambades, grimaces et contorsions. Ainsi, dès l'entrée en scène, se marquent les traits par lesquels chaque espèce de personnage se distinguera pendant toute l'action.

Tout comme le théâtre médiéval, en effet, le théâtre basque cherche moins à exprimer par le jeu des acteurs les différences individuelles que certains caractères communs aux individus de même groupe ou de même nature. De même que les acteurs tragiques de l'ancienne Grèce portaient un masque qui immobilisait une fois pour toutes les traits de chaque personnage; de même les acteurs souletins se composent une attitude et une physionomie à peu près immuables pour les personnages d'un même groupe ou d'une même catégorie. A chaque espèce, à chaque famille de personnages, la tradition a fixé, dans une immobilité qu'on dirait liturgique et hiératique, des gestes, une expression, un ton déterminés; de telle sorte que ce théâtre présente moins aux yeux du spectateur des individualités vivantes que des tableaux d'ensemble où le talent individuel des acteurs doit s'effacer devant une certaine habileté et une certaine docilité à prendre des attitudes traditionnelles et réglées. Ainsi, rares et posés doivent être les gestes des Chrétiens; multipliés et violents, ceux des Turcs. Le ton provocateur et insolent de ces derniers, les éclats de voix, l'agitation, les grands pas auxquels ils se livrent tous, et particulièrement leur roi, non sans frapper violemment du pied, s'opposent au ton grave et mélancolique des rois chrétiens; comme aussi la turbulence, les hurlements, les gestes désordonnés des mauvais personnages, au calme et à la démarche lente des bons. De leur côté, les anges, une croix de bois doré entre leurs mains jointes, effleurent à peine les planches dans leur calme démarche, tandis que les satans ne cessent de danser que pour sauter et se livrer à un mouvement continu. Sur un tel théâtre, les batailles ne sont pas réglées d'une manière moins uniforme: dénuées de tout tumulte, elles consistent en ce que les deux armées en présence, rangées sur deux lignes qui prennent toute la profondeur de la scène, entrechoquent les épées en cadence, chacune avançant ou reculant alternativement, tandis que l'autre recule ou avance. Si le dialogue continue entre temps, l'une fait deux pas en avant, et l'autre deux pas en arrière durant la récitation des deux premiers vers de chaque quatrain, et inversement durant la récitation des deux derniers. Cependant,

les morts et les blessés se laissent tranquillement choir sur un drap que des jeunes filles, comme chaque fois qu'il va y avoir chute, mortelle ou non, par bataille ou autrement, prennent la précaution d'étendre quelque temps avant l'événement, pour que les morts et les blessés ne salissent pas leurs beaux habits. Une fois tombé, tout mort est enveloppé dans un drap et emporté au fond de la scène.

On conçoit que dans un tel théâtre les jeux de scène soient peu compliqués ; ils se réduisent à la position assise, debout ou agenouillée, en marche ou stationnaire, des acteurs, à leurs entrées et à leurs sorties. Mais il faut reconnaître que ces quelques détails, peu variés de nature, sont en général soigneusement indiqués dans la plupart des cahiers, où abondent les indications comme celles-ci : *passaia* (qu'il ou qu'ils se promènent) ; *chuty* (debout) ; *jar* (assis) ; *jalki* ou *jalqy* (qu'il ou qu'ils sortent) ; *sar* (qu'il entre ou qu'ils entrent), etc... Parfois est indiqué également l'ordre d'arrivée des acteurs ; et, quoique plus rarement, leur position respective est quelquefois notée par des dessins comme les suivants qui marquent la place des convives dans les banquets du *Fils prodigue*(¹).

Prodigue.

Aner.
Jaquin.



Fanchon.
Madame. La cuisinière.

(2).

Aner o.
Jaquin o.



Prodigue 2.

Fanchon o.
Madame 5.
Coçinerra 10.

(3).

7 Lambert.
9 Gaudin.
9 Segnor.



Mamert 10.
Prodigue 9.
Othoman 9.

Non moins traditionnels et hiératiques, si ce n'est davantage, que le jeu des acteurs dans le corps de la pièce, sont l'attitude et le ton de l'acteur qui récite le prologue, suivi pas à pas d'un autre acteur qui agit gracieusement au-dessus de lui le drapeau français. L'acteur qui, ayant la voix la mieux timbrée, a été choisi pour débiter le *premier sermon*, accomplit cette tâche selon une sorte de cérémonial rigoureusement fixé. Il prononce la première strophe sur le devant de la scène, face au public ; puis, se rendant à l'angle droit de cette scène, il déclame la seconde strophe ; la troisième, encore au milieu et sur le devant ; la quatrième, à l'angle gauche ; puis il recommence cette promenade jusqu'à la fin du prologue. Pour l'épilogue, il en est de

(¹) Pour le premier, cf. Vinson, *Folk-Lore*, p. 321, note 1.

(²) *Le Prodigue*, ms. de Bordeaux n° 16, p. 80. — Les chiffres 0, 2, 5 10, indiquent le nombre de strophes qu'ont à prononcer les personnages mentionnés, dans la scène qui suit cette figure.

(³) Même manuscrit, p. 118.

même⁽¹⁾. La marche, qui est l'attitude fréquente des acteurs durant le dialogue⁽²⁾ lorsqu'ils sont debout, est, dans les deux cas dont je viens de parler, imposée plus rigoureusement et soumise à des règles plus déterminées. Quant à la déclamation, dont je reparlerai avec plus de détail à la fin de cet ouvrage à propos des rapports que je crois qu'elle soutient avec la versification, ne présentant guère d'un personnage à l'autre au cours du dialogue que de légères nuances destinées à exprimer des états d'âme divers, elle offre des différences beaucoup plus sensibles entre le dialogue, d'une part, et les deux *sermons*, de l'autre. Disons seulement pour le moment que son caractère mélodique est beaucoup plus accusé ici que là. Toutefois bien que la voix s'abaisse et s'élève d'une manière différente ici et là, et d'une façon à la fois plus compliquée et plus accusée dans les deux *sermons*, le principe de la déclamation reste le même et tel qu'en attendant l'heure de m'expliquer à cet égard avec plus de détail, je ne saurais mieux le résumer que par cette définition de Buchon : « La déclamation [des pastorales] est une sorte de chant qui ressemble beaucoup à celui qui soutient la voix des improvisateurs en Italie : ce n'est pas encore le chant, et ce n'est plus la déclamation parlée⁽³⁾. »

On le voit par tout ce qui précède, les détails d'exécution sont maintenus par la tradition dans une immutabilité et une fixité qui sont au contraire loin d'appartenir aux textes mis sur la scène. Le contraste éclate plus que partout ailleurs dans le *dernier sermon*. La structure et le débit sont fixés d'une façon rigoureuse par la tradition, non seulement pour chaque pastorale, mais quelle que soit la pastorale; le texte au contraire, tout en se ressemblant souvent d'une pastorale à l'autre (surtout dans la mesure où il est solidaire de l'ordonnance générale du *sermon*), est sujet à varier davantage, et surtout plus souvent d'une représentation à l'autre de la même pièce, que tout autre élément du drame. Car il est d'usage de composer un nouvel épilogue à chaque nouvelle représentation d'une pastorale donnée, dans lequel se glissent souvent des improvisations. Grâce à cet usage, on introduit parfois dans le *dernier sermon*, quand il y a lieu, quelque allusion aux spectateurs de distinction auxquels on veut être agréable⁽⁴⁾.

(1) Dans le prologue et l'épilogue des représentations d'*Hélène de Constantinople* données à Chéraute les 26 avril et 10 mai 1908 et à la seconde desquelles j'ai assisté, le personnage qui récitait le prologue et l'épilogue n'était pas escorté d'un porte-étendard, mais tandis qu'il récitait les strophes en faisant les évolutions accoutumées, deux personnages immobiles vers le milieu de la scène agitaient respectivement un petit drapeau rouge et un petit drapeau bleu.

(2) Cette marche n'a pas lieu, comme dans les *sermons*, sur le devant de la scène, mais au contraire dans le sens de la profondeur : l'acteur suivi de ses interlocuteurs quand il y en a prononce les deux premiers vers de chaque quatrain en se dirigeant vers le devant de la scène, puis tournant ensuite le dos au spectateur, il dit les deux derniers vers en regagnant le fond du théâtre où généralement il s'assoit avant de réciter, lui ou son interlocuteur, le quatrain suivant; souvent cette légère pause est mise à profit par le souffleur qui durant cet intervalle remémore à l'acteur le quatrain en question.

(3) *Mémorial des Pyrénées*, 31 oct. 1839.

(4) Une des plus curieuses parmi les modifications introduites dans l'épilogue sous l'empire de préoccupations d'actualité est celle que l'on trouve indiquée sur un manuscrit

REPRÉSENTATION : COSTUMES. — Si nous passons aux costumes des acteurs, nous verrons là aussi se combiner une certaine fixité traditionnelle avec la

du *Prodigue* (ms. de M. Vinson, f° 34). On lit en effet à cet endroit les deux indications suivantes :

1° « Ceste pièce a été éreprésentée par la juenese de Vensse » (Ahens), « le jour le vingtieme Auvoust 1770 » ;

2° « Ceste pièce a été éreprésentée par le juenese d'Arrast le jour le 19 Juin 1796. » (Cf. Webster, *Loisirs...*, pp. 234, 235.)

Or, à l'épilogue ont été ajoutés, de la même main que cette dernière indication, les vers suivants, biffés depuis, mais encore lisibles (indiqués aussi, avec une orthographe légèrement différente, dans le ms. de Bordeaux, n° 16, p. 223), qui étaient évidemment destinés à la représentation de 1796 :

*Viba viba Francia
viba viba naçionea
viba viba republica
eta asamblada guçia.*

Vive vive la France — vive vive la nation —
vive vive la république — et toute l'assemblée.

*Viba franciako generalac
eta soldadouac oro
çientako loxa dira
munduko eresoma oro.*

Vivent les généraux de France — et tous ses
soldats — de vous ont peur — tous les
royaumes du monde.

*Emigrantec eta apessec
franciaric jouan çirenian
ousto çuen ginen çirela
sei hilabeten barnian*

Les émigrés et les prêtres — lorsqu'ils par-
tirent de France — croyaient qu'ils revien-
draient — dans six mois

*etçuen ouste francian
hain soldado abilic baçela
ousto çien oro erhoric
burçaguituren çirela.*

Ils ne croyaient pas qu'en France — il y
avait autant de soldats habiles — ils croyaient
qu'après les avoir tués tous — ils seraient
les maîtres.

AÏTA

*citoyen çoure erosomalat
plaçer duçanin jouanen çira
Kiristitu çirelakos
ulçiren deiçugu houra*

LE PÈRE [du fils prodigue]

citoyen dans votre royaume — quand il
vous plaira vous retournerez — puisque
vous êtes baptisé [mot à mot « chrétien »,
comme on eût dit dans l'ancienne langue] —
nous vous laisserons ce [pays]

*Condiçionereki guerlaric
gouri emanen estuçula
eta Kiristi leguia eresoman
eta erepublika eçariren duçula*

à la condition que guerre — vous ne nous
ferez — et que la loi chrétienne dans votre
royaume — et la république vous établirez

*eta hotz emacie orai
guitian eretira
eman nahi deciet orori
ardoa houn batetataric edatera*

Et maintenant allons — retirons-nous — je
veux vous donner à tous — à boire d'un bon
vin.

Cf. Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, pp. 247, 248. — Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, pp. xxv, xxviii.

Remarquons qu'on avait modifié aussi pour la circonstance les derniers mots qui terminent l'action et précèdent immédiatement l'épilogue, ou plutôt cette sorte de préambule à l'épilogue. Ils étaient les suivants dans le texte primitif du cahier :

*Beusde discous horic
jaunac, gutin liberti
dugun te deon Kanta
oroc algarrequi*

Laissons tout ce discours — Messieurs, diver-
tissons-nous — chantons *Te Deum* — tous
ensemble

Ainsi s'exprimait Garién, roi turc vaincu et converti. Quelqu'un, s'inspirant plus des circonstances que des exigences du rythme, — encore que le théâtre basque use à cet égard

variabilité des fantaisies individuelles, et surtout des nécessités imposées par les circonstances. Néanmoins, toutes choses égales, la tradition est plus stable en ce qui concerne les rôles masculins. Les rôles — je ne dis pas : les acteurs — féminins s'efforcent davantage de suivre, avec plus ou moins de bonheur, la mode du jour ; et M. Webster, en 1897, rapportait avoir vu les héroïnes du temps de Clovis avec les crinolines du Second Empire et presque toutes les modes qui se sont succédé depuis.

Parmi les règles traditionnelles de l'habillement, il faut mentionner en première ligne, comme étant très généralement observé, l'emploi, dans tout ou partie du costume, de la couleur bleue pour les bons, — j'entends pour ceux qui appartiennent à une collectivité bonne, — du rouge pour ceux qui appartiennent à une collectivité mauvaise. A très peu d'exceptions près, la première de ces couleurs distingue les chrétiens, les Français, les héros ; la seconde, les païens, les Turcs, les Anglais en tant que ceux-ci s'opposent aux Français, les êtres malfaisants. Au demeurant, les bons sont souvent costumés en préfets, sous-préfets ou gendarmes ; et il est de tradition qu'ils tiennent et manient comme un sceptre cette canne ferrée, en bois de néflier, bien connue sous le nom de *makhila* (appellation qui n'est autre que le nom basque de « bâton »), dont la poignée à monture de cuivre cache un aigillon.

Le costume des rois chrétiens consiste pour l'ordinaire essentiellement en un pantalon blanc galonné, un beau gilet, un habit bourgeois, en petits souliers à boucles ou petites bottes, épée, canne ou *makhila*, gants, grande chaîne d'or descendant sur le dos et l'estomac, deux montres ou plus avec leurs chaînes d'or, cordon bleu, la croix d'honneur accompagnée — ou lorsque l'autorité, comme par exemple aux environs de 1880, interdit le port de celle-ci, — remplacée par d'autres décorations ou

de libertés assez grandes, — pensa d'abord à remplacer dans ces vers les mots « *te deon* », qu'il effaça par *nacioniren fabori* (la louange de la nation). Mais s'apercevant sans doute du rythme boiteux qu'introduisait une telle correction, il l'a biffée et s'est décidé à y substituer « *camino la* » (la carmagnole) ; ce qui ne dépasse pas la liberté permise à la prosodie du théâtre basque, tout en ayant l'avantage de ne le céder en rien en à-propos à la première correction. (Cf. Webster, *Loisirs...*, p. 235.)

Ces précautions n'étaient pas inutiles dans une année où les autorités avaient manifesté en Soule leur hostilité à l'égard des représentations théâtrales qui s'y donnaient, et avaient sur ce point engagé une véritable lutte avec la population. En effet, c'est malgré l'interdiction du commissaire exécutif du Directoire de Sunharrette que le 4 avril on joue les *douze Pairs* à Alos sous la direction d'Elissalt, lequel en conséquence est censuré publiquement ainsi que les acteurs (Arch. dép. des Basses-Pyrénées, L¹ M) ; le 24 du même mois, *Hélène de Constantinople* est représentée à Lichaus, sous la direction de Carricart, de la commune de Licq, malgré l'interdiction de « faire aucune représentation de l'espèce indiquée, à peine d'être poursuivi comme fauteurs et complices des royalistes » ; et Laxague, à l'heure même de cette représentation dont il devait être le souffleur, comparait devant l'administration municipale de Sunharrette, pour subir un interrogatoire sur la part prise par lui à l'organisation de ce spectacle « où l'on préconisait les crimes des rois » (Arch. dép. des Basses-Pyrénées, L 188). Ce qui n'empêche pas la représentation d'une pastorale dont le nom est inconnu de se préparer à Sunharrette pour le 22 mai suivant ; sur quoi l'administration municipale demande à l'administration centrale de dissiper cette assemblée au besoin par la force (Arch. dép. des Basses-Pyrénées, L 188). Malgré ces interdictions répétées, les filles de Licq n'en projettent pas moins de monter en juin une pastorale, probablement *Hélène de Constantinople*, que l'administration centrale du département interdit par arrêté du 6 juin (Arch. dép. des Basses-Pyrénées, L 188).

médailles, telles que médailles d'Italie, de Crimée et autres, décorations étrangères, etc.⁽¹⁾. Mais sur la scène basque, où la coiffure est l'objet des plus grands soins, c'est dans cette partie du costume que réside l'insigne de la royauté des monarques chrétiens. De même que généralement le bicorne est, avec la veste bleue, le signe distinctif de la foule des bons; un bonnet de plumes et de fleurs surchargé de panaches, avec la veste rouge et, occasionnellement, avec de grandes bottes, celui de la foule des mauvais, celui des rois chrétiens est avant tout leur couronne ornée de plumes et de clinquant, d'une chaîne d'or et d'un fragment de miroir, destiné à figurer un gros diamant, laquelle consiste soit en un casque, soit en une sorte de fausse tiare qu'on a comparée à une cage d'oiseaux conique en bâtons de sucre de pomme⁽²⁾. D'après Francisque Michel, dont l'assertion est encore exacte, du moins pour la généralité des cas, les courtisans qui accompagnent le roi chrétien « sont vêtus de même avec cette différence qu'ils sont coiffés de chapeaux pareils à ceux de nos gendarmes, et garnis de plumets et de rubans. Les princes musulmans portent de grandes bottes, un pantalon galonné, un habit rouge, un chapeau conique décoré de panaches et de petits miroirs. Leur suite offre des costumes pareils, si ce n'est qu'au lieu d'habits, ceux qui la composent ont des vestes courtes, en écarlate. Les uns et les autres portent de grands sabres⁽³⁾. » Le pape et les évêques, qu'on reconnaît au reste à leur démarche solennelle, ont coutume d'ordinaire de ressembler par leur habillement à des curés et de ne s'en distinguer que par la couleur pourpre de leur soutane. Pour les reines et les princesses, la robe blanche et le chapeau de paille sont leurs insignes les plus habituels.

Dans les pastorales jouées par des femmes, les actrices sont ordinairement vêtues de blanc, avec des bérêts ou des toques sur la tête, la couleur bleue ou rouge d'une ceinture ou d'une écharpe distinguant les bons personnages des mauvais. Celles qui représentent des hommes portent une jupe plus courte et un pantalon blanc, à moins que, cas plus fréquent, ces jupes ne soient munies de prolongements « singeant des pantalons », selon le mot de M. Webster⁽⁴⁾. Au reste, là comme ailleurs, le costume n'a rien d'absolu. Par exemple, à la représentation d'*Hélène de Constantinople*, donnée à Garindein le 21 avril 1879 et qu'interrompt un orage, l'habillement des jeunes actrices consistait en une veste bleue ou écarlate selon le groupe, un court jupon blanc, des pantalons blancs et des espadrilles blanches.

Les costumes qui sont parmi les plus immuables sont ceux des anges et des démons. Les premiers, de jeunes enfants le plus souvent, se présentent une couronne de fleurs sur la tête, revêtus d'une tunique et d'une ceinture blanches, avec, parfois, de longues ailes qui leur pendent derrière le dos. Quant aux seconds, leur accoutrement est certainement le plus joli et le plus soigné, bien qu'aujourd'hui — scrupule religieux ou désir de restreindre

(1) Vinson, *Folk-Lore du Pays basque*, additions et variantes, p. 393.

(2) Vinson, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 123; — *Folk-Lore du Pays basque*, VI, p. 316.

(3) Franc. Michel, *Pays basque*, ch. IV, p. 49.

(4) Webster, *Conférence dans la Tradition au Pays basque*, p. 255.

la part du merveilleux — ils n'apparaissent plus guère sur la scène, même dans la représentation de pièces relativement anciennes, que pour danser, sans dire mot, dans les intervalles de l'action⁽¹⁾. Veste écarlate ouverte ou courte jaquette de même couleur, l'une ou l'autre garnie de grelots; riche gilet également écarlate; ceinture de soie rouge; pantalon blanc galonné; espadrilles de chanvre, rouges, garnies de rubans de même couleur, ou escarpins rouges, munis les uns ou les autres de petites clochettes; ou, dans ces derniers temps, bottines brunes; enfin, soit petit tricorne rouge en carton, orné de rubans également rouges et de plumets de même nuance, soit gracieux béret rouge avec ou sans cordon blanc, telles sont les pièces maîtresses de l'habillement type des *satans*. Autrefois, usage qui se faisait rare dès 1883⁽²⁾, ils portaient, au lieu du pantalon blanc plus fréquent de nos jours, une culotte en peau de chamois⁽³⁾ et des bas de soie blancs qui réparurent notamment en 1895 à Saint-Jean-Pied-de-Port⁽⁴⁾. Ajoutons que de petits grelots sont quelquefois attachés à la ceinture ou à mi-jambe. N'oublions pas enfin un accessoire indispensable de ce rôle : jadis c'était une petite baguette d'environ 0^m40 de long, ornée de rubans rouges entrelacés et terminée par des crochets qui servaient à entraîner les morts; véritable caducée avec lequel, le cas échéant, les *satans* faisaient ou font leurs diableries, tuant ou métamorphosant les vivants, ressuscitant les morts, et choses semblables. Aujourd'hui, sans être tout à fait exclu du théâtre, cet objet est le plus souvent remplacé par un aiguillon ou par un fouet de postillon. Ce dernier trait peut être rapproché du rôle diabolique joué dans certaines pastorales par le *courrier*.

Quoi qu'il en soit, comme je l'ai dit, le vêtement et les accessoires des personnages peuvent varier dans une certaine mesure; et la fantaisie individuelle solliciter, ou les circonstances imposer des modifications aux types traditionnels. D'une manière générale, tout en s'efforçant de conserver à la physionomie extérieure de chaque rôle certains traits constants, on l'agrément — les autres conditions étant autant que possible respectées — de tout ce que peut offrir de beau la garde-robe des acteurs et surtout la défroque des maisons riches du voisinage. Ainsi parurent sur la scène des uniformes de gardes nationaux, des habits à la française, de vieux sabres de cavalerie⁽⁵⁾; ainsi ont figuré et figurent dans beaucoup de pastorales l'habit noir et le chapeau cylindrique. Voici encore quelques exemples des costumes qui ont été vus en fait sur la scène basque :

Dans une représentation des *Trois Martyrs* donnée en 1839 à Sainte-Engrâce, Alaric était en capitaine de la garde nationale⁽⁶⁾ avec des pyramides de fleurs sur son chapeau. A Saint-Jean-de-Luz, aux fêtes de la Tradition

(1) Aux deux représentations les plus récentes, à savoir : celles d'*Hélène de Constantinople*, données à Chéraute les 26 avril et 10 mai 1908, il y eut de fréquentes sataneries dialoguées.

(2) Cf. Vinson, *Folk-Lore du Pays basque*, p. 317 fin; — *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 125.

(3) Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, p. 224.

(4) *Avenir de Bayonne*, 23 avril 1895.

(5) Voir notamment Badé, *Observateur des Pyrénées*, oct. 1843.

(6) Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839.

Basque en 1897, à la représentation d'*Abraham* donnée par les Souletins de M. Héguiphall, on voyait Abraham en habit bleu de 1830 et bottes à l'écuyère, coiffé à la Henri II; Sara et Agar en robes rouges et bleues avec les manches bouffantes qui étaient à la mode cette année-là; Isaac avec une plume blanche à son feutre mou⁽¹⁾. On cite un Charlemagne en lunettes, habit bleu, gants de coton blanc, portant deux chaînes d'or et la croix d'honneur; une certaine Clarisse, belle-fille d'Astolphe⁽²⁾, en chapeau rond, gants de coton et immense crinoline, avec un châle et un éventail; un Abraham revêtu d'une tunique de gendarme ou de pompier, d'un pantalon blanc orné d'une bande de drap ou de velours, le même personnage étant chaussé d'espadrilles, coiffé d'un haut bonnet à poil qu'ornait un petit miroir en guise d'écusson; un Nabuchodonosor en habit rouge à épaulettes et à boutons dorés, culotte blanche, larges bottes, chapeau de soie haut de forme, avec la croix d'honneur sur la poitrine. On a pu voir Alexandre ou Clovis parés de deux ou trois chaînes de montre en or chargées de lourdes breloques, coiffés d'un chapeau à claque ou d'une sorte de haute tiare garnie de fleurs multicolores. On rapporte une représentation où tous les personnages humains avaient des gants de fil blancs, les *satans* chaussés de souliers rouges découverts garnis de sonnettes tenant entre leurs mains nues une petite baguette noire enrubannée⁽³⁾. A Saint-Jean-Pied-de-Port en 1895, dans la pastorale de *Napoléon*, le héros paraissait avec le chapeau bicorne légendaire, la culotte blanche, les bottes à l'écuyère, une tunique noire, un plastron blanc, richement décoré des insignes impériaux; les généraux qui le suivaient portaient une tenue identique à la sienne, sauf qu'ils étaient coiffés de képis galonnés et que des vestes bleues remplaçaient la tunique; les empereurs d'Autriche et de Russie, les rois d'Espagne et de Prusse se distinguaient par leur couronne et par des vestes rouges à parements blancs et force galons⁽⁴⁾. A Chéraute, les 26 avril et 10 mai 1908 dans la pastorale d'*Hélène de Constantinople* on remarquait les costumes suivants : le Saint Père, la crosse en main et la mitre en tête, était vêtu d'une robe blanche brodée de galons d'or; Antoine, roi de Constantinople, coiffé d'une couronne dorée en forme de cage d'oiseau était chaussé de bottes et portait une veste noire à devant blanc, ornée de galons dans le dos, et d'un large galon d'or au bas des manches, ses pantalons étaient noirs à bande d'argent, une chaîne d'or s'étalait sur sa poitrine où on ne remarquait ni croix d'honneur ni médaille; une épée pendait à son côté gauche et il tenait à la main une canne enrubannée; le costume du roi Henri ne différait de celui d'Antoine que par la couleur bleu-de-ciel remplaçant la couleur noire; Hélène, l'héroïne, apparaissait, les cheveux dans le dos, dans une toilette printanière, jupe et corsage blancs, la voilette blanche, éventail blanc, chapeau blanc surmonté de roses; le costume de l'acteur chargé tour à tour des rôles de Clarisse suivante d'Hélène, de Claire suivante de la

(1) *Tradition au Pays basque*, compte rendu de la pastorale, p. 32.

(2) Vinson, *Folk-Lore*, VI, p. 77.

(3) Cf. pour ces dernières indications Lafond, *Mercure de France* (15 mai 1905), pp. 201, 202.

(4) *Avenir de Bayonne*, 23 avril 1895.

reine-mère d'Angleterre, de Marie, nièce de Gloucester, ne différerait du costume d'Hélène que par la couleur bleue; quant aux personnages des collectivités mauvaises, ils étaient ainsi vêtus: petite veste rouge, pantalons blancs ou jaunes, bottes, sabre au côté, coiffure semblable à celle des *satans*; enfin, chacun de ces derniers portait une veste rouge jaune et blanche, des pantalons blancs, des escarpins, dans leur main un petit fouet muni de crochets et sur leur tête une coiffure cylindrique ornée de fleurs artificielles et qu'on croirait faite de bâtons de sucre de pomme. L'acteur qui représentait successivement le messager du roi de Constantinople et le messager anglais, était revêtu du costume du facteur de Chéraute (tenue d'hiver, sans doute parce que le propriétaire avait alors besoin de sa « tenue d'été » sous laquelle il assistait en personne à la représentation)

LA SCÈNE ET SES ABORDS. — Après avoir parlé des acteurs, de leur jeu et de leurs costumes, il n'est pas inutile de dire quelques mots sur le lieu du spectacle. Haute d'environ 1^m50, large de 8 à 10 mètres, profonde de 4 à 6 mètres, construction provisoire destinée à disparaître après la représentation, la scène est un plancher posé sur une simple rangée de barriques, fait de quelques planches solidement clouées sur une douzaine de solives transversales. Ordinairement dressée sur la place principale ou parfois devant une pelouse destinée aux spectateurs, souvent adossée soit contre le mur du jeu de paume, soit contre la façade latérale d'une maison privée ou d'une auberge, elle est divisée, au tiers de sa profondeur, en deux compartiments inégaux par une manière de rideau tendu sur une corde à deux ou trois mètres de hauteur et fait le plus souvent d'un ou de plusieurs draps blancs que décorent çà et là des guirlandes et des bouquets de fleurs, de feuillages et quelques rubans. Des deux parties de la scène, la partie antérieure destinée à la représentation proprement dite est la plus grande. Elle est nue, ou peu s'en faut, la décoration permanente se réduisant tout au plus à quelques objets portatifs: c'est ainsi qu'une copie de *Charlemagne* indique comme « choses nécessaires pour cette pièce » (*gaiça necesaria pheça hunen jokhatceco*) une table, un tapis et des cartes, de l'étope et des allumettes, deux rameaux d'arbre, deux ou trois draps, des têtes de maïs pour faire des pierres à lapider, du papier, une écritoire, une plume et une lettre⁽¹⁾. C'est déjà là plus de décors qu'il n'en figure dans les représentations de pastorales. Néanmoins, pour être exacts, reconnaissons qu'il existe parfois une autre pièce du décor: c'est la scène elle-même dans son ensemble, lorsque, la représentation dépassant ainsi les limites de la scène proprement dite, cette dernière figure une ville ou une forteresse dont les assaillants sont les cavaliers qui chevauchent ou stationnent au pied et en dehors de l'estrade des acteurs ordinaires. Quant à des indications de lieu plus précises, il n'y en a point trace. Par conséquent, nul changement de décor; c'est l'action qui est, en quelque sorte, censée voyager sous les yeux mêmes du spectateur d'un lieu idéal dans un autre. Ainsi que le remarque

(1) Vinson, *Folk-Lore*, pp. 319, 320.

M. Vinson, « un acteur qui voyage marche sur la scène, et au bout d'un moment est censé arriver au terme de sa course. Lorsqu'un messenger est envoyé quelque part,... ce sont ceux qui envoient le messenger... qui sortent; le messenger reste sur le théâtre qu'il arpente à grands pas, » en attendant l'arrivée du personnage vers lequel il est envoyé⁽¹⁾. En plus des acteurs, prennent place sur la scène proprement dite : le souffleur, qui est en même temps régisseur, qui s'acquitte manuscrit en main de sa fonction au vu et au su de toute l'assistance; et, quand la place le permet, comme sur la scène française des *xvii^e* et *xviii^e* siècles, des spectateurs qui occupent des sièges payants qui sont des places de choix. Là sont les personnes notables du pays ou les hôtes de distinction. Quand la scène n'est pas assez large, les places payantes et de choix se trouvent soit sur des gradins installés à droite et à gauche du théâtre, soit sur une estrade spécialement construite à cet effet.

Mentionnons, enfin, comme occupant également la scène les musiciens avec leurs instruments. La musique, en effet, est de rigueur dans toute représentation, tant pour signaler l'entrée des principaux personnages que pour accompagner batailles et danses. Elle figure également sous forme de chant que les instruments, au reste, accompagnent. Car les passages chantés, ou les intermèdes chantés, ceux-ci rattachés par un lien plus ou moins lâche à l'action, se rencontrent dans mainte pastorale sous forme de cantiques, de prières, de chœurs d'anges ou de toute autre effusion lyrique mise dans la bouche d'un être humain ou angélique. Tels, par exemple, le chœur des anges dans *Geneviève de Brabant*; et la complainte qui, à la fin de la représentation de *Napoléon* le lundi de Pâques 1895, fut chantée à Saint-Jean-Pied-de-Port par quatre des acteurs. Au demeurant, l'usage d'un hymne final est répandu.

Les instruments font aussi entendre des airs spéciaux au début et à la fin de la pièce. Parmi les divers airs employés dans les pastorales, quelques-uns paraissent basques ou sont, du moins, relativement anciens; d'autres sont français et datent pour la plupart du *xviii^e* siècle. On remarque parfois dans les manuscrits l'air de l'entrée des Chrétiens ou des bons par les mots : « Sonnez champs », ou « Sonnez aux champs »; celui de l'arrivée des Infidèles, par l'indication : « Sonnez Infidel » (ou « Infidèles »); le premier est une marche grave, le second une marche plus rapide⁽²⁾. Entre autres renseignements sur la musique particulière à chaque situation, nous apprenons de Duvoisin que, dans une représentation de *Sainte Hélène*, une marche guerrière signalait les princes chrétiens, une musique guerrière les Sarrasins, une « douce symphonie » le pape⁽³⁾. D'ordinaire du moins⁽⁴⁾, l'air des batailles est un air qui se trouve dans « la Clef du Caveau »; celui qui accompagne la marche des *satans* n'est autre que « Bon voyage, cher

(1) Vinson, *Folk-Lore*, p. 322.

(2) V. surtout Vinson, *Folk-Lore*, pp. 315, 316. — Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, p. 225.

(3) Duvoisin, *Album pyrénéen*, mars 1841, p. 90. — Cf. Badé, *Observateur des Pyrénées*, 15 octobre 1843 : « Échantillon du théâtre populaire des Basques », note 2.

(4) V. surtout : Webster, *Loisirs*, p. 225; — Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. **xxxi**

Dumollet... », et « Marie, trempe ton pain... » ou « J'ai du bon tabac... », joué avec prestesse *vivo allegro*, signale la venue ou la présence des Turcs.

Quant aux musiciens, ils se composent de quelques ménétriers de village, dont quatre au moins exigés par la tradition la plus commune : l'un joue de la clarinette ou de la flûte ; l'autre, du tambour ; un troisième, de la grosse caisse ou de la trompette ; un quatrième enfin, le plus indispensable de tous et qui constitue à lui seul l'orchestre sans presque jamais faire défaut, de deux instruments propres au pays, savoir : la *chirola* (en souletin, *tchürüla*), espèce de flageolet rustique percé de trois trous et fait de bois léger, et le *tambourin de Gascogne* (en basque, *soinua* ou *tambourilla*)⁽¹⁾, instrument propre non pas au pays basque en général, mais à la Soule exclusivement. C'est une sorte de guitare à six cordes que le musicien porte suspendue à la ceinture et qu'en l'appuyant à l'épaule et au genou, il frappe de la main gauche avec une petite baguette sculptée pour accompagner les airs qu'il joue sur la *tchürüla*, dont la main droite sert à modifier les sons. « Il donne des notes graves presque comme le bourdon d'une cornemuse », écrit M. Vinson⁽²⁾ du premier de ces deux instruments, « tandis que la *chirola* donne des notes sifflantes et aiguës ». Aujourd'hui on ajoute volontiers, quand par malheur cela est possible, un cornet à pistons aux instruments traditionnels. MM. Webster⁽³⁾ et Vinson font, en outre, après Badé⁽⁴⁾, mention du violon ; seul instrument que Francisque Michel⁽⁵⁾ plaçait à côté du tambourin de Gascogne et de la *chirola*. Mais il est certain que tant l'absence des autres instruments que j'ai signalés, que la présence du violon si peu pratiqué en tout état de cause au Pays basque, n'ont pu être constatées que dans des cas exceptionnels⁽⁶⁾. Aux deux dernières représentations d'*Hélène de Constantinople* (Chéraute, 26 avril et 10 mai 1908) les instruments employés étaient : le piston, la clarinette et le tambour et la *tchürüla*, les trois premiers faisaient presque tous les frais de la musique instrumentale, tandis que la *tchürüla* accompagnée du tambour ne se fit entendre qu'à deux ou trois reprises ; les airs joués étaient : « Bon voyage, cher Dumollet » pour l'arrivée, la danse et la sortie des *satans* ; un air d'allure vive pour l'entrée et la sortie des mauvais et les batailles auxquelles ils prenaient part, enfin une marche lente pour annoncer et signaler la présence des bons personnages.

Quand j'aurai dit que sur la scène est souvent pratiquée une trappe par

(1) Le premier de ces mots dénote par sa forme qu'il n'est pas souletin ; c'est la forme articulée ou définie du mot *soinu*, apparemment un dérivé de *sonu*, qui est un des mots dont les Basques se servent pour dire : musique, et dont il est superflu de faire remarquer l'origine romaine, ou peut-être immédiatement latine.

(2) Vinson, *Folk-Lore*, p. 315.

(3) Webster, *Loisirs...*, p. 320.

(4) Badé, *Observateur des Pyrénées*, 22 octobre 1843.

(5) Franc. Michel, *Pays basque*, ch. IV, p. 46.

(6) Outre les passages cités, cf. encore principalement, sur la musique et l'orchestre des pastorales : Hérelle, *Les Pastorales basques* ; — Charles Bordes, *La musique populaire des Basques*, conférence publiée dans la *Tradition au Pays basque*, pp. 350, 351 ; — Vinson, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 123 (où le violon est également mentionné), etc.

où disparaissent les morts qu'on est censé enterrer, j'en aurai fini avec les traits essentiels de la partie antérieure de la scène.

Quant à l'arrière-scène, qui comprend un tiers environ de l'ensemble de l'estrade, elle sert de coulisse et de foyer. C'est là que se tiennent les acteurs dont ce n'est pas le tour de prendre part au spectacle ; là que se tiennent, en cas de réparations à faire au matériel et au vestiaire, les ouvriers et les couturières qui ont participé à la confection de l'un et de l'autre ; là aussi qu'on préfère parfois placer le souffleur, pour le soustraire, contre un usage répandu, aux regards du public. On y admet aussi les amis des acteurs. A droite et à gauche, entre les deux compartiments de la scène, sont laissées, enguirlandées et surmontées de bouquets de fleurs, des ouvertures pour le passage des acteurs ; ce qui rend visible à tous les regards ces deux côtés de l'arrière-scène. Par l'ouverture qui fait face au côté gauche des spectateurs, au dessus de laquelle est suspendue habituellement à une sorte de linteau une couronne de fleurs, entrent et sortent les chrétiens et en général les personnages appartenant à des collectivités bonnes ; par l'ouverture droite, les Turcs et les membres des collectivités mauvaises. Parfois une troisième entrée est ménagée au milieu pour quelques protagonistes d'importance, tels qu'un pape ou un évêque. Au-dessus de l'entrée qui fait face à la droite des spectateurs, et sur la gauche de cette entrée par rapport à eux, pend ordinairement un énorme pantin articulé que l'on fait mouvoir par des ficelles et dont les grimaces distraient le public durant les interruptions forcées. Sa figure est celle d'un diable rougeâtre : c'est le dieu des Turcs, que le vulgaire appelle l'*Idole*, *Mahomet* ou *Mahoma*, *Baal*, *Pion*, ou *Jupiter* ; et ceux qui se piquent d'érudition, *Allah*. Les Infidèles et les *Satans* le saluent et l'adorent chaque fois qu'ils passent dessous ; ils le prient même parfois. Il applaudit aux méfaits des méchants et manifeste par des contorsions son horreur, quand il est témoin de bonnes actions ou du bonheur des êtres vertueux. Ajoutons, pour terminer ce rapide aperçu de l'ensemble de la scène, que, chaque fois qu'il est possible, elle communique par sa partie postérieure au premier étage de quelque maison dont une fenêtre, cachée par un paravent, donne sur l'arrière-scène ; cette salle, mise ainsi en contact avec le théâtre, tient lieu de coulisse plus intérieure ; elle est même la véritable coulisse en pareil cas, et sert notamment de magasin aux accessoires et aux costumes.

En dehors des sièges de choix, la foule des spectateurs occupe gratis et debout la place ou la pelouse au fond de laquelle s'élève la scène. Entre eux et celle-ci, est laissée, là où nos théâtres mettraient l'orchestre, un espace vide destiné à l'arrivée des cavaliers (1). Dans cette foule, considérable pour l'emplacement qu'elle occupe, l'ordre est maintenu par quatre à

(1) Le théâtre dressé à Chéraute pour les représentations du 26 avril et du 10 mai 1908, présentait dans son dispositif quelques légères variations du type traditionnel que je viens d'indiquer : tout d'abord, à l'encontre de tous les usages reçus jusqu'alors on avait, par esprit de lucre, soustrait la scène aux regards de tous ceux qui auraient voulu jouir gratuitement du spectacle ; il fallait, en effet, pour se rendre exactement compte de la représentation, pénétrer par une ouverture ménagée en face de la scène, dans une enceinte en forme de rectangle dont la scène et l'entrée formaient les petits côtés et dont les grands côtés

six gardes postés aux quatre coins du théâtre, en pantalon blanc, blouse bleue, ceinture tricolore, le bérêt sur la tête muni de la cocarde tricolore, et sur l'épaule un fusil qu'ils déchargent, lorsque tombe un héros (1). Il est en effet inévitable que dans une foule aussi nombreuse et durant une représentation aussi longue, la tranquillité et le silence ne soient pas toujours parfaits, troublés qu'ils sont fatalement par les va-et-vient ou les conversations particulières des spectateurs : aussi les gardes, le cas échéant, pour imposer silence aux assistants, prononcent-ils deux ou trois « *cho* », interjection qui équivaut à notre *chut* ! Néanmoins l'attention que prêtent en général les spectateurs est plus grande qu'on ne serait en droit de l'attendre d'une foule aussi nombreuse dont la majorité se tient debout pendant des heures entières et exposée éventuellement au soleil ; au rapport de M. Vinson on a vu des représentations captiver à ce point l'assistance qu'elle restait immobile et sans prononcer une parole durant tout le spectacle ; l'expression du visage et des larmes silencieuses trahissaient seules son émotion, n'était qu'à la mort d'un héros, l'assistance, surtout la partie féminine, laissait échapper ces cris de douleur : « Ay, ay, ay, ay ! » prononcés sur une note prolongée. Cependant, la représentation, sur laquelle les spectateurs concentrent une attention aussi soutenue dure normalement six, sept, et même, quoique plus rarement, huit heures de temps, pour ne pas dire dix (2), savoir : de dix heures du matin à cinq, ou même six heures après-midi (3). Parfois, cas plus exceptionnel, elle se prolonge jusqu'à sept heures ; ou même encore, comme la représentation d'*Astyage*, donnée à Ossas en 1893 (4), elle commence à huit heures avant-midi pour finir vers cinq heures après-midi. Si même il faut en croire Buchon, une représentation des *Trois Martyrs*, en 1839, aurait pris la durée exceptionnelle de douze heures : commencée à huit heures du matin, elle se serait prolongée jusqu'à huit heures du soir (5).

Malgré, je ne dirai pas des séances — puisque la majorité des acteurs est debout, — mais des stations aussi longues et dans des conditions

étaient constitués par deux rangées de gradins qui se prolongeaient à droite et à gauche et derrière la scène, et où prenaient place les spectateurs ; ceux-ci payaient un franc ou un franc cinquante le droit de s'asseoir et de circuler dans cette salle improvisée, les cartes qu'on leur délivrait à cet effet continuaient d'être valables même pour ceux qui revenaient au spectacle après s'en être éloignés. Quant à la scène, elle se dressait au milieu d'une prairie ensoleillée, car la proximité des arbres ou des maisons aurait permis à des curieux de jouir du spectacle sans payer, du haut des branches ou des fenêtres : aussi le soleil inondait-il à certaines heures tellement la scène, que tel mort, en attendant d'être emporté par les *satans*, se garantissait de ses rayons avec un parapluie sous lequel il fumait à l'occasion la cigarette, que lui passait un spectateur obligeant, pour tromper les ennuis d'une pareille attente. Les coulisses, au lieu d'être sur la scène, étaient situées sous les gradins qui s'étendaient derrière le théâtre : c'est en haut de ces gradins que se tenaient les musiciens.

(1) A Chéraute, le costume de ces gardes ne se distinguait de celui de la foule des autres spectateurs que par une écharpe tricolore nouée autour de la taille en guise de ceinture.

(2) Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, p. 227 ; — Conférence dans la *Tradition au Pays basque*, p. 255 ; — *Mac Millan's Magazine*, January 1865. — Cf. Vinson, *Mélanges...*, p. 121.

(3) Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 7.

(4) Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, p. 227.

(5) Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 31 octobre 1839, feuilleton : « Représentation d'un mystère dans le Pays basque. »

passablement fatigantes, ce n'est pas à ces spectateurs, non moins friands de spectacles, que les Français du xv^e siècle et que les Bas-Bretons, mais d'ailleurs, comme les seconds, auditeurs plus patients et plus attentifs que les premiers, qu'il serait nécessaire d'adresser un avertissement comme le suivant, qu'on lit dans le prologue d'un mystère français :

Benoist soit il qui se tera,
Et je pry Dieu que pardonner
Vueille à celui qui pais fera,
Ses pechiez...⁽¹⁾

et une note dans le genre de celle-ci serait en général hors de saison dans les cahiers des pastorales :

« Fille de La Cananéé pourra commencer la journée en parlant comme une démoniaque, jusqu'à ce que bonne silence fut faicte⁽²⁾, » car le bruit des conversations particulières et les allées et venues de quelques spectateurs ne vont jamais jusqu'à donner à l'assistance cet aspect tumultueux que présentait souvent, dit-on, la foule des spectateurs de nos mystères.

La représentation terminée, assistants et acteurs n'en sont pas moins dispos pour prendre part au bal qui termine la fête. Aussi maint épilogue se termine-t-il par une invitation à danser, de même que d'autres par une invitation à prier, à moins que l'une n'accompagne l'autre à la fin du même dernier sermon. Il arrive aussi que la prière, généralement un *Te Deum* entonné immédiatement après cela, soit mentionnée à la fin de la représentation proprement dite; et la danse, après l'épilogue. Outre le bal et avant lui, c'était, il y a plus de vingt ans, l'usage constant, qui aujourd'hui encore n'est pas sans exemple, qu'un certain nombre de sauts basques ou *moutchiko* fut préalablement exécuté sur la scène par les hommes qui voulaient y prendre part. En ce cas, le droit d'exécuter les trois premiers était — ou est — mis aux enchères entre les diverses communes qui voulaient — ou veulent — briguer cet honneur⁽³⁾. On a vu le premier saut coûter aux adjudications de 150 à 200 francs; le second, de 20 à 50 francs, et le troisième, de 15 à 30 francs⁽⁴⁾. Le prix de ces enchères contribuait et contribue, quand elles ont lieu, à couvrir les frais de la représentation (achat de rôles à l'*instituteur*, location de costumes et d'accessoires, construction du théâtre, dépenses diverses occasionnées par les répétitions), frais qui sont concurremment acquittés, ainsi que le fait observer M. Vinson, « soit à l'aide des cotisations des acteurs volontaires, soit par des souscriptions ou des dons généreux, soit enfin par le produit d'une quête faite au milieu de la foule vers la fin du spectacle. » Le même auteur ajoute : « Pendant toute sa durée d'ailleurs, des rafraîchissements

⁽¹⁾ Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, p. 248.

⁽²⁾ Note de *La Passion*, de Jean Michel, deuxième journée; — Cf. Petit de Julleville, *loc. cit.*

⁽³⁾ Chaho, *Biarritz*, 2^e volume, ch. XLIV, p. 130. — Vinson, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, pp. 125, 126; — *Folk-Lore*, pp. 320, 321, 393 (additions et variantes). — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 9.

⁽⁴⁾ Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, pp. 227, 228.

sont libéralement distribués à tous. Des jeunes filles choisies parmi les plus jolies et les plus gracieuses circulent à cet effet sur toute la place, offrant aux dames de l'eau sucrée ou de l'eau rougie, aux hommes du vin plus ou moins pur. A leur dernier tour, elles sont accompagnées de jeunes gens qui présentent des plateaux couverts déjà de menues pièces d'argent, et où se dresse une superbe pomme reinette dans laquelle sont fixées plusieurs pièces d'or⁽¹⁾. Cet appel direct à la bourse des auditeurs est toujours fructueusement entendu⁽²⁾. S'il reste un bénéfice, on le mange et on le boit littéralement dans un banquet suivi d'un bal, donné huit jours après; et ainsi se clôt la longue période consacrée à la préparation de la représentation, à son exécution et à ses suites.

ORIGINE DES PASTORALES TRAGIQUES. RAPPORTS AVEC LE THÉÂTRE DU MOYEN-AGE. — La première observation qui se dégage de cette courte analyse du théâtre souletin, — et elle s'est présentée à presque tous ceux qui ont traité la question, — c'est son extrême ressemblance avec le théâtre du Moyen-Age, principalement tel qu'il se jouait en France. Aussi, dès 1839, le premier observateur impartial — car on ne peut appliquer cette qualification à Chaho — qui ait fait connaître au public français l'existence d'une scène souletine, remarquait fort justement, à propos des *Trois Martyrs* (et cette assertion peut être généralisée) que « la contexture ressemble à celle des anciens mystères »⁽³⁾. Qu'une telle ressemblance soit ou non l'effet de l'imitation et qu'elle ait été ou non voulue, elle n'a pas échappé aux auteurs souletins qui appliquent parfois à leurs pastorales le nom de *misterio*⁽⁴⁾; et nous avons vu le rédacteur ou le copiste de *La Destruction de Jérusalem* traiter de mystères les épisodes de cette *tragerie*⁽⁵⁾.

Il est clair en effet que, dans les proportions diminuées de mise en scène et d'étendue, imposée par la différence des moyens d'exécution disponibles de part et d'autre, — les montagnards de la Soule et de la Basse-Navarre n'ayant pas à leur disposition les nombreuses ressources fournies à l'envi au théâtre des mystères et à tout le théâtre médiéval par les autorités civiles et religieuses, par le pouvoir municipal, seigneurial ou royal, par les riches particuliers et les puissantes confréries, qui rivalisaient pour lui procurer des acteurs, du matériel et de l'argent, et dans certains cas, jusqu'à un théâtre permanent comme celui des Confrères de la Passion⁽⁶⁾, — avec (par

(1) J'eus le regret de constater qu'à la représentation donnée à Chéraute, le 10 mai 1908, cette gracieuse tradition avait été laissée de côté ainsi que plusieurs autres, car « les jeunes filles choisies parmi les plus jolies » avaient été remplacées par de jeunes souletins, et la « pomme reinette » par une vulgaire orange.

(2) Vinson, *Folk-Lore*, p. 320; cf. *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 125.

(3) Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 31 octobre 1839, feuilleton : « Représentation d'un mystère dans le Pays basque » (vers la fin).

(4) Cf. notamment Prologue de *Saint Eustache et de sainte Euphémie*, manuscrit de Bordeaux n° 8, 2^e strophe, premier vers : « misterio saintu baten etc... »

(5) Voir ci-dessus.

(6) Malgré le nombre moindre des personnages, il arrive souvent dans les pastorales, comme dans nos anciens mystères, que deux ou plusieurs rôles soient tour à tour tenus par le même acteur; telle, par exemple, la représentation de *Sainte Geneviève* à laquelle servit le manuscrit de Bayonne; ce dernier indique, en effet, quatre acteurs pour les huit rôles secondaires.

suite d'un effet inévitable, encore que réduit au minimum, de la différence des temps et des lieux) un mélange plus discret du comique et du bouffon au sérieux tragique, un emploi beaucoup plus modéré de l'élément trivial ou grossier qui, sur la scène basque, même dans ces limites restreintes, ne trouve guère place que dans les mots, enfin une certaine réserve à mettre en scène les personnes les plus sacrées⁽¹⁾, les pastorales, telles que nous les connaissons, présentent tout l'essentiel des caractéristiques des mystères, surtout des mystères français du xv^e siècle, voire de tout le théâtre tragique français du Moyen-Age⁽²⁾. De part et d'autre, même double caractère religieux et martial, même goût pour le surnaturel et l'extraordinaire; de part et d'autre, le comique et le bouffon se mêlent au tragique; le vulgaire coudoie le grandiose, à tout le moins le grandiose des événements; enfin — et cette ressemblance vise spécialement et uniquement dans le théâtre du Moyen-Age les mystères du xv^e siècle, auxquels il faut joindre à cet égard *le Jeu de Saint Nicolas*, écrit au xiii^e siècle par Jean Bodel, — les pastorales ne se préoccupent pas davantage que ces pièces de mettre au théâtre plus d'unité que n'en comporte la vie réelle, ou mieux que n'en comporte une pluralité de vies qui interfèrent les unes avec les autres. A ces ressemblances internes, ajoutons qu'il est de l'essence des pastorales d'ignorer, autant que le théâtre médiéval, les divisions en actes et en scène, dont la présence, à vrai dire, est plus un caractère du théâtre moderne que leur absence ne sert à caractériser un théâtre quelconque.

Il y a plus, et la ressemblance entre les *mystères* et les *pastorales* ne s'arrête pas à ces généralités de l'inspiration. Les premiers, eux aussi, avaient sous les noms de « prologue capital » et de « prologue final » un prologue qui résumait le scénario, et un épilogue destiné à remercier les spectateurs et à prendre congé d'eux. Remarquons que ce dernier se terminait, comme se terminent dans le théâtre basque, soit le dernier sermon, soit l'action proprement dite, par une exhortation à prier, et fréquemment par ce mot que rappelle plus d'une fin de l'un ou de l'autre : « Chantons *Te Deum laudamus* » (3) : tant les caractères généraux de l'un et de l'autre théâtre, nommé leur commun caractère religieux, se manifestent dans les mêmes formes, et parfois jusque dans les mêmes termes ! C'est ainsi, par exemple,

(1) Badé, *Observateur des Pyrénées*, 11 oct. 1843 : « Un échantillon du théâtre populaire des Basques. » — Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, introduction, pp. 213, 216, 217, 222 (note), 223 (note), 224 (note), 225, 232, 233; — *Les Pastorales basques*, conférence dans la *Tradition au Pays basque*, pp. 243, 244, 257. — *Avenir de Bayonne*, 23 avril 1895, Pastorale souletine à Saint-Jean-Pied-de-Port.

(2) On sait que Dieu le Père ne paraît presque jamais sur la scène, pour ne pas dire que depuis longtemps il n'y paraît plus jamais; et que, dans les occasions, rares d'ailleurs, où cette personne divine joue un rôle, les manuscrits indiquent « la voix de Dieu », qui dans ces circonstances parle de derrière le rideau. — Quant au Christ et à la Vierge, remarquons — pour montrer qu'on se faisait déjà, à cette époque, scrupule de faire paraître sur la scène ces deux figures si familières au théâtre du Moyen-Age, — que, dans la rédaction de *Saint Julien d'Antioche* éditée par M. Vinson, il est dit, dans le prologue, que l'apparition du Christ et de la Vierge dans la chambre nuptiale ne sera pas représentée, parce que les acteurs ne tiennent pas pour assez digne leur propre personnalité.

(3) Petit de Julleville : *Les Mystères*, t. I, ch. VII, p. 252; — Cf. *Ibid.*, ch. III, p. 104; ch. IV, pp. 168, 172; ch. VI, p. 239.

que les cérémonies du culte et ses chants trouvent également place sur les deux scènes ; et que les dissertations théologiques qu'aimaient les auteurs de *mystères* trouvent elles-mêmes un pendant dans des discussions et des enseignements de même objet, quoique plus humbles et ne dépassant pas généralement la portée du catéchisme, qui se rencontrent dans le théâtre basque. En remontant d'ailleurs au delà des *mystères*, ne trouvons-nous pas déjà au XIII^e siècle le *Jeu de Saint Nicolas*, par Jean Bodel, encadré entre un prologue et un *Te Deum* ⁽¹⁾ ? Et au XIV^e siècle, de tous les *miracles*, sauf un, les uns ne se terminent-ils pas par un *Te Deum*, d'autres par une prière et un *Ave Maria* ⁽²⁾ ?

Est-il besoin de rappeler les anachronismes fréquents de nos *mystères* ⁽³⁾, l'artillerie de Dioclétien ou les *fous* du roi Hérode, pour citer ces exemples entre mille ? De ce chef encore la distance qui sépare les *mystères* et les pastorales basques est bien petite, pour ne pas dire qu'ici elle est nulle. Un autre point de contact non moins évident entre les deux théâtres — bien que la tendance dont il s'agit, sans doute par suite de nécessités matérielles d'exécution, se donne une moins libre carrière sur la scène souletine — est la participation de toutes les classes sociales (sans parler des personnages situés hors de l'humanité) ; à la trame de l'action ; la présence, dans le drame, des mendiants à côté des princes, des valets à côté des grands, des soldats à côté des dignitaires de l'Église, pour ne rien dire des bourreaux, des magiciens ou magiciennes, des personnages célestes ou infernaux, ni des géants.

Pour faire mouvoir des êtres aussi variés et servir de cadre à un tableau aussi vaste que celui qu'ils impliquent, le théâtre du Moyen-Age — car les *miracles* du XIV^e siècle offrent les mêmes traits, quoique à un moindre degré, que les *mystères* du siècle suivant, — et surtout les *mystères* du XV^e siècle disposaient d'une mise en scène qui, toute rudimentaire qu'elle était encore, était plus en mesure d'atteindre son objet que celle dont disposent les montagnards de la Soule et de la Basse-Navarre ⁽⁴⁾. Il est juste d'ajouter qu'en dépit de la ressemblance que je viens de signaler, ceux-ci — et la pauvreté de leur mise en scène en est peut-être cause en partie — offrent aux spectateurs une action sensiblement moins complexe et moins touffue. Mais, ces réserves faites, il reste encore, dans la mise en scène basque, des traits qui rappellent celles des *mystères* et du théâtre qui les précéda, et qui font de celle-là comme une réduction appauvrie et un grossier abrégé de celles-ci : je veux parler de l'immobilité inhérente à la décoration, ou à ce qui, chez les Basques, la remplace ; de la présence simultanée et permanente de tous les lieux où doit se dérouler l'action, laquelle est censée se déplacer avec les acteurs, et du voyage qu'est censé accomplir sous les yeux de l'assistance le personnage que son rôle appelle d'un lieu dans un autre.

(1) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. III, pp. 97, 104.

(2) *Ibid.*, ch. IV, p. 143. — Cf. pp. 144 et suiv., *passim*, notamment 168, 172, et t. II, ch. XVI, *passim*, notamment la fin de l'analyse de chacun des *mystères*.

(3) *Ibid.*, t. I, ch. VI, pp. 236, 237 ; ch. VII, pp. 255, 256.

(4) *Ibid.*, t. I, ch. XI en entier ; — Cf. ch. X, pp. 379 note 1, 382, 383, et ch. IV, pp. 122, 133.

Parmi les caractères communs au théâtre basque et à celui du Moyen-Age ou ne saurait oublier un trait important qui tient à la fois à la structure interne et à l'exécution. Il s'agit de la part, qui n'est pas négligeable, prise ici et là par la musique⁽¹⁾. Enfin je n'ai pas besoin de revenir sur les rapports que j'ai déjà signalés entre la manière dont se conservaient, se transmettaient et se remaniaient les *mystères* et celle dont se conservent, transmettent et remanient les pastorales⁽²⁾. De part et d'autre, quoique à un degré plus accentué ici que là, c'est l'anonymat comme règle générale⁽³⁾; la forme — ou du moins, dans les *mystères*, le style sinon la versification — sacrifiée au fond⁽⁴⁾; la représentation considérée comme le but essentiel de la pièce, auquel on n'hésite pas à subordonner l'intégrité du texte de laquelle au reste on se soucie assez peu; les auteurs, enfin, se copiant les uns les autres dans les remaniements successifs d'un même sujet, dans un style qui, par parenthèse, passe comme l'action par tous les tons, du plus élevé au plus bas. Ajoutons une expression généralement relâchée et diffuse, proluxe et sans vigueur, malgré quelques passages vraiment bien écrits et d'une manière qui réponde à l'émotion du sentiment ou au pathétique de l'événement: heureuses exceptions qui, il faut l'avouer, sont plus fréquentes dans les *mystères* et dans les *miracles* du siècle précédent que dans les pastorales basques. Peu soigné, le style des deux théâtres que l'on rapproche ici présente, en général du moins, une impersonnalité digne de l'anonymat de la plupart des auteurs, n'ayant guère d'autre but, abstraction faite de leur fonction d'éléments de langage versifié comme tel, que de signaler et comme de suggérer des tableaux réellement représentés ou seulement imaginés.

Enfin, non moins que dans les auteurs, la même impersonnalité⁽⁵⁾, du moins en principe, dans les caractères individuels des personnages, dont les traits ne diffèrent guère au sein d'une même catégorie et pour un même type; bref, une certaine absence de ce qu'en langage technique on appelle la *caractéristique*, achève de compléter la ressemblance qui existe entre le théâtre tragique basque et celui du Moyen-Age, tel principalement qu'il existe en France, et surtout dans les *mystères* français du xv^e siècle et du commencement du xvi^e.

Ainsi, presque tous les traits du théâtre basque, qu'ils soient ou non empruntés, ne lui appartiennent pas exclusivement, qu'il s'agisse de chacun à part ou de l'ensemble qui résulte de leur association. Il n'est pas jusqu'à la cavalcade qui précède la représentation des pastorales qui n'ait, dans la *monstre générale* qui précédait la représentation des *mystères*⁽⁶⁾, son pendant; et jusqu'à la couleur rouge des collectivités mauvaises qui n'ait le sien à l'aurore même du théâtre français du Moyen-Age; attendu, que dans la « Représentation d'Adam » au xii^e siècle, cette couleur est indiquée comme

⁽¹⁾ Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. VIII, pp. 290-292; ch. VII, p. 251.

⁽²⁾ *Ibid.*, ch. VIII, pp. 293-295.

⁽³⁾ *Ibid.*, ch. IX en entier.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, ch. VIII en entier.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, ch. VII.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, ch. X, pp. 376, 378; cf. pp. 365, 367.

étant celle de Caïn, Abel étant au contraire vêtu de blanc⁽¹⁾. — Mais, indépendamment des différences de degré que j'ai rappelées entre le théâtre basque et celui du Moyen-Age, y a-t-il quelque caractère qui distingue le premier du second ou de tout autre? En tant que théâtre, s'entend; car les particularités de la versification et même du débit tiennent à la langue et à des conditions de poétique générale. Sans doute, quoiqu'il ne soit pas moins favorable aux petits que le théâtre du Moyen-Age, la différence des temps et des lieux exclut du théâtre basque cette hostilité aux puissants de l'Église et du siècle qui règne dans les *Miracles de Notre Dame*, comme cet esprit qui anime contre les hommes et les choses de la chevalerie la majorité des *mystères* de l'âge suivant. Mais ce ne sont là que des nuances secondaires qui ne touchent pas le fond de la technique théâtrale; et elles n'existeraient pas que le théâtre basque n'en resterait pas moins ce qu'il est; outre que cela ne constitue jamais qu'un trait tout négatif pour distinguer ce théâtre de celui du Moyen-Age, et qu'en tout état de cause on ne saurait en faire la marque distinctive du premier par rapport à toute autre littérature dramatique. — Faut-il voir cette marque distinctive, comme on l'a cru parfois, dans la lutte des Chrétiens et des Infidèles⁽²⁾, et dans le rôle particulier des *satans*⁽³⁾? Pour ce qui est du premier point, n'y a-t-il pas, dans l'immense majorité des drames sérieux du Moyen-Age, depuis le *Jeu de Saint Nicolas* écrit au XIII^e siècle — disons même depuis la *Représentation d'Adam*⁽⁴⁾ composée au XIV^e siècle — jusqu'à la *Vie de saint Louis*⁽⁵⁾, par Gringore, représentée au milieu du XVI^e, des ennemis de la religion considérés à fois, quelle que soit l'époque représentée, comme Païens et Sarrasins? Leur échec ou leur conversion n'est-elle pas, comme dans les pastorales, toujours au bout de leur lutte avec les Chrétiens? Et les *Tures* des pastorales ne laissent pas d'être confondus avec les païens et les mécréants de tout temps et de tous pays, non moins que les Musulmans du théâtre médiéval.

Il y a cependant une différence : la lutte entre les partisans de la vraie foi et leurs adversaires n'a jamais, quand elle se présente dans le théâtre sérieux du Moyen-Age, le caractère épisodique qu'elle revêt dans mainte pastorale. Qu'elle fasse ou non le centre de l'action, elle est toujours, dans le premier de ces théâtres, essentielle à l'action, ou y tient du moins par un lien très étroit. Cela tendrait à prouver, pour le remarquer en passant, que cette lutte, qu'on a crue ne pas être exclusivement propre au genre, introduite coûte que coûte et tant bien que mal dans n'importe quelle pastorale et quel que soit le sujet de cette dernière, est peut-être dans le genre un emprunt étranger; car une règle qui s'impose d'une manière aussi irrationnellement uniforme, et sans égard aux circonstances, sans même s'adapter à celles-ci ou les adapter à elle, semble témoigner d'une imitation étrangère et n'avoir

(1) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. III, p. 86.

(2) Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, p. 217. — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 5-6.

(3) Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, p. 217-219.

(4) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. III; cf. t. II, ch. XVI, p. 218.

(5) *Ibid.*, t. I, ch. VI, p. 240; t. II, ch. XXII en entier.

pas été spontanément élaborée par ceux auxquels elle s'impose d'une façon en quelque sorte superstitieuse.

Quant au rôle des satans, la question est double. S'il s'agit de leur rôle diabolique, je ne vois rien là qui distingue les pastorales tragiques de presque toutes les pièces sérieuses du Moyen-Age. Qu'est en effet la *Représentation d'Adam*, sinon le premier acte ou les premiers actes d'une lutte entre Dieu et le diable, de laquelle l'humanité est le prix? Que sont les quarante-deux *Miracles de Notre Dame*⁽¹⁾ écrits au XIV^e siècle, ainsi que *Théophile*, écrit par Rutebœuf au XIII^e sous une inspiration du même ordre, sinon autant de combats entre la Vierge et Satan autour d'une âme humaine qui est en définitive conquise par la Vierge⁽²⁾? Et à travers les trois principaux cycles des mystères, Satan et ses démons ne sont-ils pas sans cesse en quête de nouvelles proies; sans cesse à tenter les bons, à encourager les méchants, à ourdir de ténébreuses machinations contre le ciel et contre le genre humain, — la conclusion étant toujours, comme dans les tragédies basques, la défaite de l'enfer à laquelle il ne se résigne pas? Même, ne peut-on pas dire que le fond de l'immense histoire de la religion présentée par les trois cycles en question est la lutte du ciel et des puissances infernales autour de l'humanité comme enjeu? L'enfer n'est-il pas présent sur la scène, du moins l'entrée de celui-ci, lui-même étant d'ailleurs censé sous la scène et se révélant au public par des hurlements et de sinistres bruits⁽³⁾? Enfin, l'acolyte principal de Satan, celui qui même dans l'absence des autres lui donne toujours la réplique, est le même ici que dans les pastorales basques : c'est Lucifer, — l'appellation de *Bulgifer* qu'on lui donne sur la scène basque n'étant qu'une corruption de Lucifer, qui elle-même n'est pas d'origine basque. Même la partie bouffonne de leur rôle qui, à côté de sa partie purement satanique, incombe aux démons des pastorales basques, n'est pas inconnue⁽⁴⁾ aux diables des drames sérieux du Moyen-Age. Tout ce que l'on peut ajouter à cet égard, c'est que ces derniers partagent cette partie de leur rôle avec un plus grand nombre de personnages, dont certains d'ailleurs, comme le bourreau, sont en même temps presque aussi sinistres⁽⁵⁾; tandis que dans les tragédies basques, presque tout l'effort de la partie comique porte sur les *satans*, qui ne l'ont qu'accidentellement en commun avec d'autres personnages; car elle leur est presque aussi exclusive qu'aux *sots* et aux *fous* des *mystères*⁽⁶⁾, et en tout cas elle n'est essentielle qu'à eux. J'avoue aisément que cette différence contribue à enlever à leur physionomie quelque chose de son caractère sinistre qui s'en trouve atténué d'autant. A cette humanisation des *satans* travaille une autre cause dont l'examen nous amène au second point de la question qui est envisagée ici : je veux parler de la partie dansée des *sataneries* et des *sataneries*

(1) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, ch. XVI, p. 226 et suiv.

(2) *Ibid.*, t. I, ch. III, pp. 108-113, et ch. IV, pp. 121, 127, 128.

(3) *Ibid.*, t. I, ch. XI, pp. 388, 394-395.

(4) Germain Bapst, *Études sur les Mystères au Moyen-Age* (Leroux, Paris, 1892), p. 37. — Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. VII, pp. 271, 272.

(5) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. VII, pp. 266, 267, 276, 278.

(6) *Ibid.*, t. I, ch. VI et VII, pp. 232, 239, 267, 268.

dansées. Car si les *sataneries* dialoguées et jouées ou leurs parties dialoguées et jouées ne diffèrent pas essentiellement des *diableries* des mystères, il en va tout autrement des danses des *satans* sur la scène basque. Nous sommes bien là en présence d'un trait distinctif du théâtre basque, du moins en tant qu'on compare ce dernier au théâtre français du Moyen-Age; et ce trait, d'où qu'il vienne, est vraiment et depuis longtemps national. Dès l'antiquité, les peuples de la péninsule hispanique, parmi lesquels sont les ancêtres des Basques, avaient coutume dans leurs fêtes de donner le spectacle de danses nationales variées. Cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours; et parmi les descendants de ces antiques populations, les Basques, que Voltaire a pu définir : « Un petit peuple qui danse sur les Pyrénées, » se signalent en France et en Espagne par des danses qui leur sont particulières, et dont certaines sont propres à telle ou telle de leurs provinces⁽¹⁾. C'était notamment encore l'usage du temps de Larramendi, dans le Pays Basque espagnol, de célébrer certaines solennités religieuses par des danses particulières destinées à cet objet, et, par exemple, d'exécuter certains de ces exercices devant le Saint Sacrement à la procession de la Fête-Dieu⁽²⁾. La danse, on le voit, est parmi les exercices nationaux des Basques; ils y sont passés maîtres, et parmi eux brillent surtout les Souletins. Art national, la danse a chez les Basques des formes nationales; telles, en Soule, les danses qu'exécutent les satans, et le *moutchiko* ou saut basque, dansés — aujourd'hui, le cas échéant; et jadis, toujours, — sur la scène après une représentation de pastorale. Quelle que soit donc l'origine du théâtre souletin, il est clair qu'en y introduisant des danses dont l'usage déborde, pour ainsi dire, la scène, les Basques ont fait entrer dans leur théâtre un élément national et qui le distingue des théâtres qui, à d'autres égards, lui ressemblent. En choisissant pour l'office de danseurs les personnages attitrés des intermèdes, les *satans*; en les chargeant en quelque sorte de tout ce qui est destiné à détendre l'émotion tragique des spectateurs, ils ont forcément humanisé le caractère de ces rôles, comme le prouve suffisamment un simple coup d'œil sur le gracieux costume des satans de pastorales et leur comparaison avec la physionomie et l'accoutrement rébarbatif des *diabls* de nos anciens mystères⁽³⁾.

Comme on le voit, entre le théâtre des Basques et celui du Moyen-Age (surtout les *mystères* français), les ressemblances l'emportent de beaucoup en nombre et en poids sur les différences. Quant aux points de contact avec le théâtre espagnol, — dont le plus important est un commun caractère religieux qui a pu faire croire à une influence de l'Espagne⁽⁴⁾ sur la littérature dramatique des Basques de France, — ces points de contact, nommément ces caractères religieux, sont ceux-là mêmes, sans plus, par lesquels un certain théâtre espagnol se rattache à l'inspiration dramatique qui

(1) Ch. Bordes, *La musique populaire des Basques*, dans la *Tradition au Pays basque*, pp. 343-350.

(2) Larramendi, *Corografía de Guipuzcoa*, Barcelona, 1882, p. 201. — Ch. Bordes, *loc. cit.*, p. 348.

(3) Rabelais, *Quart Livre*, XII.

(4) Badé, *Observateur des Pyrénées*, 11 oct. 1843, feuilleton.

envahit, au Moyen-Age, toute l'Europe occidentale et une partie de l'Europe centrale. Il n'est donc pas besoin, pour expliquer les caractères communs du théâtre basque et de ce théâtre espagnol, — caractères qui ne sont précisément aucun de ceux par lesquels ce dernier théâtre se distingue des littératures dramatiques de même origine, — de recourir à une influence que démentent des raisons historiques, géographiques et linguistiques. C'est en effet de la France, à laquelle elle est politiquement rattachée depuis Philippe-le-Bel, ou du Béarn — et par lui encore indirectement de la France, — desquels ne la sépare pas, comme de l'Espagne, une chaîne de montagnes praticable seulement par endroits, ni à vrai dire aucun obstacle naturel, que, bien avant l'époque qui nous a transmis des documents dramatiques — et, en général, littéraires — du peuple basque, la Soule ne cesse de recevoir le verbe intellectuel et moral, non moins que la plupart des mots d'origine étrangère qui n'appartiennent pas à un fonds plus ancien. Si donc quelque influence a agi sur un théâtre qui ressemble de si près à celui de la France médiévale, ce ne peut être, directement ou indirectement, que ce dernier. Faut-il donc admettre que les pastorales tragiques, du moins dans leur forme et leur technique, sinon dans leur matière et leurs sujets, ne soient que les drames sérieux du Moyen-Age français, principalement les *mystères* du *xv^e* siècle, adaptés à certaines exigences d'exécution, et qui auraient, si l'on veut, absorbé et comme intégré certaines formes artistiques locales, telles que principalement et avant tout les danses souletines? Il ne faudrait pas se hâter de tirer cette conclusion des faits allégués jusqu'ici; à eux seuls ils la rendent simplement possible, très vraisemblable même, non pas indubitable et nécessairement vraie. Une ressemblance entre les techniques comme telle et sans autre témoignage complémentaire ne suffit pas, les historiens de la littérature l'oublient trop souvent, à prouver l'influence de l'une sur l'autre. Il faut encore pouvoir montrer que cette ressemblance n'a pu être due à une communauté d'origine ou même à une ressemblance entre les conditions qui ont donné naissance à ces deux techniques. Je crois avoir assez expliqué dans un autre ouvrage⁽¹⁾, sans prétendre, au reste, exprimer une idée neuve, que dans les produits de l'activité humaine, en général, des résultats semblables peuvent naître spontanément sous l'empire de circonstances semblables, sans aucune influence de l'un sur l'autre. Les conditions dont dépend l'activité humaine dans ses manifestations durables, notamment sous la forme littéraire, sont trop complexes et encore trop mal connues pour qu'on puisse, à la seule inspection de ses produits et sans autre examen, conclure d'une ressemblance comme telle à une influence plutôt qu'à une parenté entre les causes qui ont agi de part et d'autre; parenté qui, d'ailleurs, en tout état de cause, ne saurait à son tour se donner légitimement sans autre preuve pour le résultat d'une origine commune au sens strict de ces mots; car la même observation que pour

(1) *Les Éléments cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la Pensée et de son objet*, Introduction, pp. 12 et suiv.

les effets peut ici se répéter pour les causes. Pour ne pas quitter le domaine littéraire, ne voyons-nous pas un procédé aussi particulier que la rime exister à la fois, et antérieurement à toute communication entre leurs pays respectifs, dans la versification arabe et dans celle des langues romanes, être même un élément nécessaire de la prosodie de l'une au moins de ces langues? Fait d'autant plus typique que le latin, dans sa forme primitive et durant toute l'antiquité classique, ignore un tel procédé. Et pour ne parler que du théâtre, n'avons-nous pas remarqué plus d'un trait de ressemblance entre celui des Grecs et celui des Basques, malgré l'invraisemblance, pour ne pas dire plus, qu'il y aurait historiquement à chercher une influence quelconque du premier sur le second? Tout de même, qui voudrait expliquer par une imitation d'Aristophane, qu'ignoraient certainement leurs auteurs, le caractère directement et personnellement satirique comme dans l'ancienne comédie athénienne, parfois même politique comme dans cette dernière, des manifestations de la verve comique au Moyen-Age? Pour le cas qui nous occupe, il se pourrait, par exemple, que le drame basque dût ses ressemblances avec le théâtre du Moyen-Age, à ce qu'il serait lui aussi sorti de cérémonies du culte dramatisées et tout d'abord représentées dans l'Eglise même comme parties presque intégrantes de la liturgie. C'est à cette circonstance notamment qu'on pourrait attribuer des traits qui portent une marque ecclésiastique d'autant plus frappante qu'ils tranchent avec le caractère en soi profane de l'objet avec lequel ils sont immédiatement associés: je veux parler du mouvement de va-et-vient de l'acteur qui récite le prologue et l'épilogue, et de l'appellation de *sermon* appliquée à ces deux parties du drame, malgré que celles-ci ne visent directement aucun but d'édification autre que celui qui est inclus dans la pièce. Pour ce qui est du premier point, il semble probable que son origine, quelle que soit d'ailleurs celle du théâtre basque lui-même, doit être là même où M. Le Braz a judicieusement placé celle des évolutions que, sur la scène bretonnante, accomplit l'acteur chargé du prologue et de l'épilogue, et qui ressemblent d'une façon si frappante aux évolutions qui ont lieu dans les cas analogues sur la scène basque. Ces marches et contremarches paraissent assez clairement une imitation des allées et venues de l'officiant à la messe quand il va de l'Épître à l'Évangile, et *vice versa*, avec station intermédiaire devant le tabernacle. Ajoutons à l'observation de M. Le Braz⁽¹⁾ que ces allées et venues n'ont lieu que dans le rituel tronqué des campagnes où l'absence d'un diacre et d'un sous-diacre oblige le desservant à se déplacer pendant l'office. Cette dernière remarque renforce, au lieu de l'affaiblir, l'hypothèse de M. Le Braz relative aux évolutions du *prologueur* et l'extension de celles-ci à la scène basque, puisque aussi bien les deux scènes dont il s'agit sont occupées par des acteurs rustiques devant un

(1) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. XI, p. 479; cf. *ibid.*, ch. X, p. 406. — Sur le théâtre breton, dans les prologues et épilogues, le récitant ou « prologue » — on dit aussi : *prologueur*, ou, en breton : *prolocquer* — se rend d'abord dans l'angle gauche de la scène pour y prononcer une première laisse de quatre vers; puis au milieu, pour en prononcer une seconde; à droite, pour débiter la troisième; revient au centre réciter la quatrième, et ainsi de suite.

public rustique. Je ne nie pas les rapports qui existent entre les évolutions qui accompagnent les deux *sermons* des drames basques et celles des chœurs de l'antique tragédie grecque, elles-mêmes d'ailleurs d'origine liturgique; mais la cause de cette ressemblance est évidemment indirecte, et provient de ce que le modèle des évolutions du théâtre basque desquelles il est ici question ressemblait déjà pour une raison ou pour une autre à celles du chœur tragique antique ou à leur modèle.

Quant au second des deux points annoncés, on pourrait soutenir sans grande invraisemblance que le terme de *sermon* appliqué au prologue et à l'épilogue des pastorales révèle une origine directement et essentiellement liturgique; comme si à l'origine les œuvres dramatiques des Basques avaient été encadrées entre deux sermons véritables dont elles auraient ou non fourni, ou tout au moins suggéré le texte. Ainsi s'expliquerait, par une communauté ou plutôt par une parité d'origine le fait assez digne de remarque que le théâtre basque ait conservé pour deux de ses éléments le nom de ce qui, dans le théâtre médiéval, était souvent une réalité, et une réalité qui plus d'une fois tint précisément lieu des éléments que ce nom sert à désigner ici. On sait en effet que non seulement vingt-sept des *miracles de Notre Dame* ⁽¹⁾ que nous a laissés le *xiv^e* siècle contiennent chacun un sermon véritable (un en vers, un en prose mêlé de vers et les autres en prose); mais que c'est encore un sermon en vers qui sert d'épilogue à la *Représentation d'Adam* ⁽²⁾, et que plus d'un *mystère* du *xv^e* siècle comprend à la suite du prologue, ou même en guise de prologue ou d'épilogue ⁽³⁾, un sermon avec texte, parfois même avec l'*Ave Maria* ⁽⁴⁾. Enfin, comme pour accentuer et couronner le rapport avec le théâtre basque, le personnage chargé de débiter le prologue au *xiii^e* et au *xiv^e* siècle, bien que ne remplissant dans la pièce aucune fonction sacerdotale, est souvent appelé le « *precières* » — le *prédicateur*, au cas sujet ⁽⁵⁾; — de même que le prologue des pastorales est dénommé, en dépit de son objet, *premier sermon*.

Il est vrai que de pareils rapprochements, s'ils peuvent s'expliquer autrement que par une filiation directe, peuvent aussi s'expliquer par elle et, toutes choses égales d'ailleurs, laissent autant de champ à cette explication qu'à l'explication contraire; n'appelant pas plus, mais n'excluant pas plus l'une que l'autre: tant il est vrai qu'en matière de détermination d'origines, il n'est pas de raisonnement qui vaille un document; d'induction, un texte explicite! Il y a même place pour une troisième explication du fait en question; explication qui est à coup sûr la plus simple et en faveur de laquelle, en l'absence de toute preuve péremptoire à l'appui de l'une des deux autres, je tendrais, jusqu'à plus ample informé, à faire pencher la balance: c'est que l'appellation de *sermon*, appliquée au prologue et à

(1) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. IV, pp. 123, 124; — cf. ch. III, p. 84 note.

(2) *Ibid.*, ch. III, p. 84, note, p. 88.

(3) *Ibid.*, t. I, ch. VII, pp. 252, 278 et note.

(4) *Ibid.*, p. 246.

(5) *Ibid.*, t. I, ch. III, p. 97.

l'épilogue, soit l'effet d'une vulgaire extension de sens, comme toutes les langues en fournissent des exemples. Quoi d'étonnant si, ne connaissant à l'origine d'autre type de parole soutenue ou de discours que la prédication, les Basques ont étendu par la suite son nom à un nouveau type qu'ils ne connaissaient pas primitivement. Rien n'est plus conforme aux lois de la sémantique qu'un pareil procédé. Et le fait que la langue souletine emploie, pour désigner le discours en général, le mot *discous* dérivé du français *discours*, n'est pas sans ajouter quelque poids à cette hypothèse; tout de même que la substitution, rare d'ailleurs, du mot *prologoua* à celui de *pherediquia* dans quelques manuscrits de pastorales semble assez démontrer l'impuissance de la langue basque, du moins dans le dialecte qui nous intéresse ici, à désigner l'objet de ces appellations par un terme à la fois original et indigène, ainsi que la nécessité où elle était d'emprunter à cet effet un terme soit à une langue étrangère, soit en quelque sorte à elle-même, en modifiant dans ce dernier cas le sens d'un mot existant déjà dans cette langue avec une autre acception.

Pour revenir aux évolutions qui accompagnent le prologue et l'épilogue, dans lesquelles on doit reconnaître l'influence liturgique, là non plus une explication unique ne s'impose pas. Car ce caractère liturgique peut tenir sans doute à ce que le théâtre en question, pris dans l'ensemble de ses éléments, aurait une origine ecclésiastique; mais il peut tout aussi bien être dû à une influence liturgique exercée sur ce point spécial seulement. En d'autres termes, il se peut très bien que, dans leur théâtre, dû lui-même à des causes d'un autre ordre, les Basques aient introduit un élément puisé aux cérémonies du culte. Les traces mêmes que ce théâtre, pour des raisons quelconques, gardait d'une inspiration religieuse, ont même pu dans ce cas suggérer un tel emprunt; de sorte que le point qui nous occupe peut être indifféremment invoqué par ceux qui croiraient que le théâtre basque est spontanément sorti d'un germe liturgique développé sur place, et par ceux qui voudraient y voir une imitation étrangère. La seconde de ces deux hypothèses trouve un sérieux appui dans l'existence d'un théâtre fort semblable à celui des Basques, à savoir celui de la Basse-Bretagne où, à une origine étrangère nommément française prouvée irréfutablement par les textes (1), se joint dans les prologues et les épilogues l'usage d'évolutions toutes semblables dans leur allure générale à celles qui font l'objet de ces lignes.

Les traits que l'on vient de récapituler jusqu'ici ne pouvant décider pour ou contre une origine spontanée et nationale du théâtre tragique souletin, voyons si d'autres considérations ne feront pas la lumière. Et d'abord, un point est fait pour enlever du terrain à la première de ces hypothèses. Rien dans l'histoire ecclésiastique des provinces basques, en particulier de ce côté-ci des Pyrénées et de la Bidassoa, et notamment en Soule, n'indique ni même ne donne à pressentir que le drame liturgique ait jamais pris pied sur ce sol. Au reste, il serait étonnant que le drame liturgique, s'il s'était

(1) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. VI.

développé chez les Basques et avait donné naissance au théâtre populaire qui est le leur, eût, malgré l'existence vivace de ce dernier, disparu d'un coup, ou du moins plus tôt qu'ailleurs, sans laisser même un souvenir, alors que dans la plupart des autres provinces de France, pour ne rien dire des pays étrangers, il n'a commencé son déclin qu'à regret et, avec plus ou moins de rapidité, selon les lieux, n'a succombé que comme par lambeaux, se survivant plus ou moins longtemps dans des échos affaiblis dont quelques-uns se faisaient entendre encore au milieu du siècle dernier et au delà, dont certains plus rares persistent encore, quand ce ne serait que dans le cas dont je parlerai bientôt. Parmi ces survivances, il faut surtout citer ces succédanés en langue vulgaire, français ou patois, de l'ancien *Office des Pasteurs*, ces représentations, à la Noël ou entre Noël et l'Épiphanie, de la Nativité et de l'Adoration des bergers, bergeries sacrées nommées, selon les régions, *pastorales* ou *pastourelles* (1), dont un type au moins s'est perpétué jusqu'à nos jours dans ces « *pastorales* » qu'il est encore aujourd'hui d'usage de jouer en Provence dans le dialecte de ce pays à l'occasion et presque comme complément des fêtes ci-dessus mentionnées (2). Et voici qui pourrait nous mettre sur la voie de la véritable origine des drames basques.

ORIGINE DES PASTORALES TRAGIQUES : LE MOT PASTORALE. — J'ai dit que les bergeries sacrées qu'on jouait jadis dans toutes nos provinces se nommaient des *pastorales*. On sait aussi que ce nom s'appliquait à ces bergeries dramatiques profanes (3) dont la mode au xvi^e siècle passa bientôt d'Italie en France, où elle persista jusqu'au début du siècle suivant. Bref, ce nom s'appliquait d'une manière générale à tout drame, sacré ou non, ayant ou prétendant avoir un objet ou un caractère rustique plus ou moins accusé ou plus ou moins évident, à tout ce qui, par le tour et par l'observation de certaines règles, pouvait passer pour une églogue dialoguée et portée sur le théâtre. Bien plus, ce genre eut une telle vogue que le nom de *pastorale* fut souvent au xvi^e siècle, et occasionnellement longtemps après, synonyme de comédie en général; et c'est en ce sens que les petites pièces de théâtre que composait la reine de Navarre, Marguerite sœur de François I^{er} (4); étaient intitulées *pastorales* (5).

(1) Sur l'histoire du théâtre liturgique, voy. notamment Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. II; et sur ses survivances plus modernes, depuis le début de sa décadence jusqu'aux traces les plus récentes de ce théâtre, *ibid.*, t. I, ch. II, pp. 78 et suiv., et ch. X, p. 361, note 1. — Cf. *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 854.

(2) Petit de Julleville mentionne ces pastorales à la p. 80 du t. I, ch. II, de ses *Mystères*. Mais, par une erreur qu'il est étonnant de trouver dans un ouvrage d'ordinaire aussi bien documenté que le sien, il affirme que ces *pastorales* provençales sont transformées en revues profanes des événements de l'année et que les *pasteurs* y jouent un rôle analogue à celui des *compères* de nos *revues parisiennes*. Or, je sais de source absolument certaine que ces *pastorales* n'ont pas cessé jusqu'à nos jours de rouler sur les événements sacrés que commémorent les fêtes à l'occasion desquelles ont lieu ces représentations. Il est vrai, et c'est sans doute ce trait qui a donné naissance à l'interprétation erronée dont je parle, que la représentation est égayée par les réflexions comiques d'un personnage traditionnel appelé *barthoumiou*, mais dont les saillies sont limitées aux exigences du sujet.

(3) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. XIII, p. 449, note 2.

(4) V. ci-après, p. 67.

(5) Clément et Delaporte, *Anecdotes dramatiques*, au mot : Clorise.

Ces diverses acceptions scéniques du mot *pastorale* peuvent-elles aider à découvrir l'origine de ce terme appliqué aux drames basques? Toujours est-il que dans la Gascogne et dans le Béarn, en conservant, il est vrai, généralement un caractère idyllique plus ou moins lointain, les drames qu'on y jouait et qu'on joue encore parfois dans cette dernière province, — drames dont l'usage, selon toute apparence, a été introduit dans ces régions par cette même reine de Navarre, ou tout au moins suggéré par son exemple, — s'appelaient et s'appellent des *pastorales* ⁽¹⁾. Faut-il donc admettre que les Basques, n'ayant sous les yeux d'autre théâtre que ces pièces béarnaises et gasconnes, plus ou moins imitées de drames français, — sans parler des pastorales sacrées qui se jouaient sans doute dans ces deux provinces comme alors dans le reste de la France actuelle, — appliquèrent à leur théâtre, suggéré par l'exemple de leurs voisins ou peut-être par l'influence directe de la cour de Navarre, une appellation qui, par suite des circonstances, était pour eux synonyme de drame en général; comme ils étendirent aux discours qui précèdent et suivent l'action de leurs pièces de théâtre le mot qui pour eux signifiait le seul genre de discours dont ils eussent auparavant connaissance, à savoir : le sermon? Cette explication me paraît, je n'oserais dire démontrée, mais plus vraisemblable qu'aucune autre. D'abord, il semble impossible, pour des raisons que je n'ai pas à répéter ⁽²⁾, que les drames populaires de la Soule retirent leur appellation de *pastorales* de ce qu'ils seraient le développement de pastorales sacrées qui auraient été jadis en usage dans ce pays, et auraient fourni, avec le premier exemple de représentations théâtrales dans ces régions, un nom commun à tous les produits de la littérature dramatique de celles-ci. Dira-t-on que le terme qui nous occupe doit son origine à ce que les pièces ainsi dénommées, bien que n'impliquant en principe aucun caractère rustique ou idyllique, sont jouées par des populations pastorales ⁽³⁾? Mais comment admettre que ces populations aient précisément désigné leur théâtre par un trait qui ne devait avoir pour elles rien de particulièrement caractéristique et dont la singularité ne devait frapper que des étrangers? C'est exactement comme s'ils avaient eu l'idée de le dénommer *théâtre de verdure*, ou *théâtre de la Nature*. En outre, auraient-elles eu recours à un terme emprunté pour désigner ce que précisément dans leur théâtre elles ne tenaient que d'elles-mêmes, — la chose, sans être impossible, est peu vraisemblable, — alors que la langue basque peut aisément par ses propres ressources exprimer les idées correspondant aux mots *rustique*, *pastoral* et autres semblables ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cf. Dugenne : « Une tragédie béarnaise, » feuilleton du *Mémorial des Pyrénées*, 5 mars 1839. — *La Pastourale deu paysaa*, etc. — Nabère, *Pastourale bearnèse*, Pau, Edmond Ribaut, MDCCCLXXXI (Bibl. de Pau, n° 5515 Ec 12. b. 5), avec l'avertissement de l'exemplaire de la Bibl. de Pau, *Pastorale d'Artigueloutan*, Limoges, s. d., XVIII^e siècle.

⁽²⁾ Voy. ci-dessus.

⁽³⁾ Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 3. — Cf. Chaho, *Biarritz*, 2^e volume, ch. XLIV, p. 126.

⁽⁴⁾ Si l'origine du mot *pastorale* était celle que je discute ici, il est probable que les Basques eussent désigné ces pièces par des mots comme : *artzañ trageriak* (tragédies de bergers); *alhor* ou *alhorretako trageriak* (tragédies des champs); *baxter* ou *baxterreko erreprezentazioniak* (représentations de campagne ou de la campagne), ou autres de même genre.

Un raisonnement analogue s'applique contre l'hypothèse qui, tout en admettant que les Basques aient emprunté le terme de *pastorale* à leurs voisins béarnais ou gascons, assignerait pour origine de ce terme chez l'un ou l'autre de ces peuples la qualité particulière des acteurs chargés de paraître sur leur théâtre.

Mais, dira-t-on peut-être, les Basques n'ont fait qu'appliquer à leur théâtre l'appellation que lui donnaient les étrangers; et ceux-ci la lui donnaient à cause de la nature des acteurs qui y participaient. Je ne le pense pas : car, d'une part, ce théâtre fut toujours peu connu des étrangers, pour ne pas dire que pendant longtemps les Béarnais et les Gascons, limitrophes de la Soule, furent seuls en dehors des Basques à en avoir quelque idée; et ils n'auraient eu garde de le caractériser par un trait qui ne le distinguait pas de leur propre théâtre; — et, d'autre part, un peuple n'a guère coutume d'appeler précisément d'un nom étranger un objet national, ou ce qui, dans cet objet, est national. Aussi bien, point n'est besoin de recourir à une hypothèse du genre de celle qu'on vient de discuter, lorsque l'examen des faits suggère une explication beaucoup plus simple et qui s'impose presque. Ces faits sont les pièces béarnaises et gasconnes, dénommées aussi *pastorales*, mentionnées ci-dessus, dont plusieurs sont du même type que les pastorales basques, et dont les archives locales signalent des représentations depuis le ^{xvii} siècle. Comme ces pays semblent en principe avoir ignoré au Moyen-Age les représentations de *mystères*, il semble que ce soit Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre et souveraine du Béarn et de presque toute la Gascogne, qui ait introduit de France dans ces deux derniers pays l'usage de représentations dramatiques; car on sait qu'elle-même composait des *mystères* ⁽¹⁾ et « des comédies et moralitez qu'on appelloit en ce temps là des pastorales, qu'elle faisoit jouer et représenter par les filles de sa cour » ⁽²⁾.

On peut, semble-t-il, conclure des faits que je viens de rappeler que la pastorale des Béarnais et des Gascons est fort vraisemblablement la source de l'appellation que les Basques de Soule donnent à leurs drames en général. De là à conclure que l'origine de l'un et de l'autre théâtre est la même, à tout le moins pour celles de leurs pièces qui présentent la même structure et qui rappellent également les traits essentiels des *mystères* français, il n'y a qu'un pas.

Toutefois, au point où nous en sommes arrivés, la conclusion ne s'impose pas. Des ressemblances ne prouvent nécessairement entre les littératures auxquelles appartiennent respectivement les genres qui se ressemblent ni une filiation, ni une identité d'origine, j'entends une identité pleine et numérique. D'autre part, l'origine étrangère d'un nom n'est pas la marque indélébile de l'origine étrangère de la chose qu'il sert à nommer. Car un peuple n'emprunte pas nécessairement à un autre que les appellations des choses et des usages qui lui viennent de ce dernier ou dont celui-ci lui a

⁽¹⁾ Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. VII, p. 260; ch. VIII, p. 284; ch. IX, p. 334.

⁽²⁾ Brantôme, *Dames illustres*, p. 308 dans Lacurne. — Cf. Petit de Julleville, *Les Mystères*, ch. IX, p. 334, 335.

révélé l'existence; outre qu'il arrive souvent qu'un même objet, dans le cours des temps, change son nom indigène pour un nom étranger. Ainsi, non seulement le mot *phastoral*, mais aucun des autres termes techniques de l'art dramatique chez les Basques tels que *triate* (théâtre), *errepresentacione* (représentation), *jokha* (jouer⁽¹⁾), *actur* (acteur) — mots d'origine française et qui témoignent en outre (certains d'entre eux du moins), d'un état relativement avancé et du basque et du français — ne prouvent, à la rigueur et à eux seuls, l'origine française et relativement récente chez les Basques des choses qu'ils désignent. Il faut en dire de même du mot *trageria*, dérivé très régulièrement du français *tragédie*⁽²⁾: bien que ce dernier terme n'ait été appliqué en France à des drames en langue vulgaire que depuis le xvi^e siècle⁽³⁾, son application sous la forme *trageria*, *tragerie* ou même *tragédie*, aux drames sérieux des Souletins ne saurait démontrer irréfutablement que ceux-ci doivent leur existence à l'influence française, et qu'ils n'ont pu naître avant les environs du xvi^e siècle. L'exemple de la Basse-Bretagne qui, au cours de son existence dramatique, a vu naître, ou plutôt s'introduire l'appellation de tragédie — sous la forme *trajedi*, *traiedien*⁽⁴⁾ — deux cents ans après la naissance de son théâtre, et sans que celui-ci ait subi de modifications sensibles, suffirait à nous enseigner la réserve. Jusque dans la littérature française elle-même, ne voyons-nous pas, après la naissance du mot *tragédie*, ce terme être préféré pour nombre de pièces qu'on eût auparavant appelées des *mystères*? Quoi qu'il en soit, toutes les raisons de terminologie que je viens de signaler, si par elles-mêmes, et chacune prise isolément, elles ne constituent pas une preuve, il faut reconnaître que par leur ensemble, et surtout si on les joint aux caractères intrinsèques de la pastorale tragique, elles sont de nature à solliciter la conviction. En faveur d'une origine commune au théâtre basque et à celui du Béarn et de la Gascogne, ou plus exactement aux drames qui en Soule, au Béarn ou en Gascogne, ressemblent aux mystères français, faut-il voir un argument de plus dans ce fait, d'une part que les pièces de la reine Marguerite étaient jouées « par les filles de sa cour »⁽⁵⁾, et d'autre part que la scène basque — quoiqu'elle interdise en principe beaucoup plus strictement que la scène française du Moyen-Age⁽⁶⁾, dont elle semble s'inspirer, la présence d'acteurs des deux sexes sur un même théâtre — permet toutefois l'accès des planches aux femmes, pourvu que celles-ci soient seules à remplir tous les rôles? Une telle rencontre ne prouve rien; car elle peut avoir son application dans la

(1) Je donne ici, selon l'usage des grammaires, le radical du verbe, — l'infinitif étant *jokhatze*, et à la forme définie ou articulée *jokhatzia* (le jouer).

(2) Sur le changement en *r*, dans les divers dialectes basques, de *d* intervocalique, soit basque, soit étranger, Cf. Campión, *Gramática de los cuatro dialectos literarios de la lengua euskara*, primera parte, cap. III, 11, 8, p. 109; — Vinson: *Premier essai de phonétique basque* (*Rev. de linguistique*, 1869, t. II), ch. II, 3, p. 451; — et spécialement en ce qui concerne le souletin: comte de Charancey, *Phonétique souletine* (*Rev. de linguistique*, 1891, 15 janv. t. XXIV, p. 145).

(3) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. X, pp. 358, 359; ch. XIII, *passim*.

(4) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. VII, p. 272.

(5) Cf. ci-dessus, p. 67.

(6) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. X, p. 370.

situation particulièrement importante de la femme dans la société basque. Aussi bien la question reste-t-elle entière, de savoir si c'est directement ou par l'intermédiaire de leurs voisins, et après eux, que les Basques ont emprunté à la France, si emprunt il y a, les principes de l'art tragique. Pour tenter de résoudre cette question, et la question générale de savoir s'il y a eu véritablement emprunt, il est indispensable de rechercher ce que l'on connaît des sujets de différentes tragédies basques. Si, en effet, les traits généraux ne peuvent rien apprendre de décisif, à eux seuls du moins, sur l'origine d'un genre littéraire, il n'en est pas de même des détails précis et particuliers sur chacun des spécimens de celui-ci ; avec eux on est déjà presque en présence de témoignages historiques directs. Voyons donc, aussi brièvement que le réclame l'objet de ce travail, quels renseignements de nature à nous intéresser ici va fournir un examen sommaire du répertoire tragique souletin.

ORIGINE DES PASTORALES TRAGIQUES : LES SUJETS. — Sur la date à laquelle remonte l'usage de jouer des trageries en Soule, à tout le moins sur la date au delà de laquelle il ne peut remonter, la considération des sujets portés sur la scène confrontés avec les données dont j'ai parlé jusqu'ici peut seule fournir quelques indications, ou plutôt permettre quelques conjectures, d'un caractère, à vrai dire, hautement probable. Quant aux inscriptions relatives, sur les manuscrits, soit au moment où ils ont été écrits, soit à celui où eut lieu une représentation, fût-on en présence du plus ancien cahier de la pastorale considérée à nous parvenu, on ne peut rien en conclure concernant la date de la composition du drame ; et ce n'est par conséquent pas dans cette voie qu'il faut chercher pour déterminer, si possible et dans la mesure du possible, l'époque de la naissance chez les Basques du théâtre tragique qui nous occupe ici.

Il est cependant un point que ces inscriptions nous permettent d'affirmer : la plus ancienne qui nous soit connue portant la date 1759, nous apprenons dès lors l'âge minimum du théâtre tragique souletin. Il est vrai que Buchon, dans un article du *Mémorial des Pyrénées*(¹), donne l'année 1500 comme la date certaine d'un manuscrit qu'il acheta de J.-P. Saffores, nommé un manuscrit de la pastorale de *Clovis*, en même temps qu'il mentionne Bordet (d'Allos) comme étant un auteur de pastorales qui vivait vers la même époque. Malheureusement cet unique témoignage, qui n'est appuyé d'aucune preuve justificative, ne saurait servir de base à une argumentation sérieuse, bien que, pour ce qui concerne la première de ces deux allégations, Buchon semble avoir eu la compétence suffisante pour discerner — approximativement du moins — l'âge d'un manuscrit, et que la pastorale de *Clovis*, pour des raisons que j'exposerai bientôt, ait plus de chances qu'aucune autre pour remonter au moins jusqu'au xvi^e siècle.

Quoi qu'il en soit, ni l'écriture des manuscrits, ni leur langue, ni les dates qui y figurent, ne peuvent nous renseigner sur l'âge des pastorales

(¹) *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839.

elles-mêmes qui s'y trouvent consignées. Par conséquent, outre que nous ne sommes jamais assurés que des pièces plus anciennes n'ont pas péri avec des cahiers aujourd'hui perdus, ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher la détermination de l'âge maximum de la tragédie souletine. On sait, en effet, que ni l'âge d'un manuscrit ni sa langue ne correspondent nécessairement à l'âge de la pastorale que renferme le cahier, puisqu'il arrive fréquemment que les mêmes sujets aient été plusieurs fois remaniés, comme je l'ai déjà rappelé. Quant à la rédaction primitive, comment s'assurer qu'elle n'est autre que la rédaction la plus ancienne qui nous soit parvenue? Comment même, le plus souvent, mettre la main sur celle-là, dans un pays où les uniques cahiers dont la conservation soit l'objet de quelque soin sont ceux-là seuls qui répondent encore aux exigences actuelles et changeantes de la représentation, et tant qu'ils y répondent? Nous voilà donc forcés, pour déterminer l'âge du théâtre tragique en question, de demander des lumières à l'examen du fond même du sujet traité, examen où nous avons en outre quelques chances de découvrir, avec l'origine de ces sujets, celle même du théâtre qu'ils composent. C'est à ce double objet que tendent les observations qui suivent.

Grâce aux savantes et patientes recherches de M. Hérelle, le public peut enfin consulter aujourd'hui la liste complète de tout le répertoire dramatique des Basques de France, duquel les pièces, ou seulement les titres sont parvenus jusqu'à nous; et les spécialistes, trouver de précieuses indications et un inappréciable fil conducteur. Or, à un simple coup d'œil sur ces listes, et à plus forte raison, sur les listes antérieures, un fait frappe tout d'abord: aucun des sujets du répertoire tragique traditionnel et populaire des Basques, sauf un cas dont je me réserve d'indiquer les rapports avec le reste sur ce point, n'est emprunté à l'hagiographie, à la légende ou à l'histoire locale soit de la Soule, soit d'une ou des autres provinces basques de France ou d'Espagne. Je parle du répertoire tragique *traditionnel*. C'est pourquoi n'entrent ici en ligne de compte ni *la Guerre Basque*⁽¹⁾, adaptation relativement toute récente de *Marie de Navarre* par l'abbé Hiribarren et qui n'est pas destinée à la scène populaire⁽²⁾; ni *Uskaldunac Ibañetan*⁽³⁾. Cette dernière œuvre est, en effet, le premier et tout nouvel essai, fort heureux d'ailleurs, d'une transformation de la littérature dramatique basque, et par conséquent n'entre pas dans le cadre de la présente étude. Disons seulement que c'est une ingénieuse tentative pour doter le théâtre national d'un sujet qui soit lui-même national, sinon populaire, par les personnages et le cadre de l'action, en même temps que pour le débarrasser de ses imperfections et le faire passer de la phase primitive

(1) Hérelle, *État des Manuscrits*, etc., p. 6.

(2) Je tiens de l'obligeance de M. Hérelle les renseignements relatifs à cette pièce. M. Hérelle suppose que cette œuvre, actuellement possédée par M. l'abbé Daramatz, secrétaire de l'évêché de Bayonne, laquelle ne contient que des rôles masculins, a été jouée dans quelque séminaire ou pension ecclésiastique, probablement à Saint-Jean-de-Luz, puisqu'elle finit par une grande tirade en l'honneur de cette ville. Au reste, l'auteur a ajouté, ce semble, à son modèle plusieurs tirades pieuses et patriotiques.

(3) V. ci-dessus, p. 20.

à la phase véritablement littéraire. Ce qui est digne d'une attention toute particulière dans cette tentative où les mœurs et les coutumes sont non moins nationales que le fond, pour ne pas dire qu'elles le sont davantage, c'est l'idée vraiment heureuse de greffer, en quelque sorte, la donnée, nouvelle pour un théâtre basque, d'un sujet basque sur un fond qui fait déjà partie du répertoire traditionnel, en mettant en scène, avec les Basques comme protagonistes, la défaite de Charlemagne à Roncevaux; et en traitant ainsi d'une manière neuve, par le rôle qui y est donné aux Basques, ce sujet populaire du théâtre des pastorales; enfin, en plaçant, dans une pastorale composée quant à ses traits généraux selon la technique transmise par la tradition, à côté de l'opposition des Chrétiens et des Sarrasins, des tableaux où le souci de la couleur locale est poussé jusqu'à faire parler — ce qui varie agréablement le dialogue — les personnages souletins, bas-navarraï et labourdins dans leur dialecte respectif.

Revenant aux tragédies basques populaires et traditionnelles, une seule, parmi celles dont nous soient parvenus les sujets et les titres, roule sur un point intéressant spécialement le peuple basque : c'est *Sainte Engrâce*⁽¹⁾. Cette sainte, qui passe d'ailleurs pour avoir vu le jour à Saragosse, est en effet particulièrement honorée des Basques pyrénéens, notamment en Soule où existe depuis le ^{xr} siècle une église sous son vocable. Il est juste d'ajouter qu'elle n'est pas moins vénérée dans tout le reste des Pyrénées et dans tout le nord de l'Espagne. Toutefois la tragédie que je viens de mentionner, construite d'ailleurs autant qu'aucune autre tragédie basque, et plus que certaines d'entre elles, sur le modèle des *mystères* français qui appartiennent au cycle des saints, — rien n'y est oublié des règles de ce dernier genre : c'est la dramatisation de la légende entière de la sainte, de sa vie, de son martyre, de l'invention miraculeuse de ses reliques, — n'a pas une autre sorte d'origine que telle autre pastorale quelconque roulant sur un saint ou sur une sainte. Si le fond intéresse l'hagiographie basque, ou mieux pyrénéenne, le drame n'a pas été tiré d'un document basque, écrit ou oral. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il se rencontre avec les traditions orales du pays, qui ont la même origine que lui; mais il n'en provient pas directement. Dès maintenant donc, un théâtre qui ne doit son contenu dramatique comme tel à aucune source nationale paraît bien suspect d'origine étrangère, dans sa forme comme dans son fond, dans sa technique comme dans son répertoire. Il est en effet, peut-on croire, assez invraisemblable que si la première idée de ce théâtre fût née spontanément chez les Basques et eût comme jailli de leur esprit sans leur être suggérée par des exemples étrangers, il eût cherché uniquement en dehors du pays souletin, ou même euskarien, ses motifs d'inspiration. Contre cette conclusion, le cas

(1) *Sainte Engrâce*, tragédie, Paris, n° 143; et papiers d'Abbadie, carton g. — Cf. Chaho, *Biarritz*, t. II, ch. XLIV, p. 124; — Badé, *Observateur des Pyrénées*, feuilleton, 11 oct. 1843 : « Un échantillon du théâtre populaire des Basques; » — Vinson, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, 1^{re} année, t. I, p. 139; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. XXI; — Webster, *Loisirs...*, ch. VIII, p. 229; Conférence, dans la *Tradition au Pays basque*, p. 259; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 34; *État des Manuscrits*, p. 4; *Les représentations des Pastorales basques* (*Rev. int. des Études basques*, n° 3, mai 1907, p. 260).

de la tragédie de *Sainte Engrâce* ne saurait pas plus prévaloir, que les sept pièces du théâtre bretonnant traditionnel qui intéressent l'hagiographie locale, sans pour cela en dériver directement, n'infirmant l'origine française de ce théâtre⁽¹⁾. Rien n'empêche de supposer, à l'exception unique de *Sainte Engrâce*, une explication semblable à celle dont les faits démontrent la vérité pour les cas analogues — plus nombreux — du théâtre bas-breton; et que, pour avoir été, — une fois constitué, — appliqué à un sujet national ou plutôt intéressant la nation, le théâtre basque n'en est pas moins d'inspiration étrangère. Si quelque chose doit nous étonner, c'est même que l'idée d'une telle application ne soit venue qu'une fois aux auteurs de pastorales, fût-ce dans le cas de l'origine étrangère du genre; et rien ne plaide peut-être plus en faveur de cet origine que le caractère exceptionnel et unique d'un tel exemple. Il est vrai que toutes les tragédies populaires écrites en basque ne nous sont pas parvenues; et l'on pourrait soutenir que, parmi celles qui se sont perdues, il s'en trouvait qui roulaient sur des sujets indigènes, voire plus indigènes que *Sainte Engrâce*. Mais comment, en se basant sur un simple calcul de probabilités, admettre que ce soient justement ces dernières qui aient toutes disparu? quelle cause attribuer à la disparition de drames dont les sujets devaient particulièrement intéresser le public?

Certes, l'hagiographie basque est une des plus pauvres; l'histoire locale a laissé peu de traces dans l'esprit public des populations qui nous occupent, et chez elles les légendes sont relativement peu nombreuses. Néanmoins, à part l'exception que j'ai signalée et qui peut à peine compter pour telle, ces maigres richesses n'ont même pas été exploitées par les auteurs de pastorales tragiques traditionnelles; et aucun des traits de l'histoire profane, sacrée ou légendaire des régions basques, n'a été par eux porté sur la scène. Ce n'est donc pas faute de matière, puisque cette matière, si faible fût-elle, a été laissée de côté par eux. Le fait est d'autant plus topique et digne de remarque, que la Soule, berceau ou dernier refuge du théâtre populaire des Basques, est en même temps, en France du moins, la province basque la plus riche, ou du moins la moins pauvre en traditions locales, en poèmes et chants sur l'histoire et la légende régionales⁽²⁾. Non contents de chercher hors de la Soule et des autres provinces basques la matière de leurs pastorales, — j'emploie ici le mot matière dans son sens le plus large, réservant pour le moment la question de savoir si, et dans quelle mesure, les auteurs dont je parle se servent de modèles étrangers préexistants et empruntent autre chose qu'un nom ou une vague donnée, — les dramaturges dont il est ici question ne colorent même pas leurs drames d'une teinte nationale par des allusions tant soit peu marquées aux choses de la Soule, de l'*Escualherria* ou des pays voisins; si ce n'est, d'ailleurs rarement et comme par accident, dans les intermèdes, comme cette querelle des bergers d'Abraham avec ceux de Loth dans la pastorale d'*Abraham* dont j'ai déjà parlé et où les bergers de

⁽¹⁾ Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. VII, pp. 306-307, et ch. VIII.

⁽²⁾ Dans la *Tradition au Pays basque*: Ch. Bordes, *la Musique populaire des Basques*, p. 316 et suiv.; — J. de Jaurgain, *Quelques légendes poétiques du pays de Soule*, p. 361 et suiv.; — Salaberry, *Chants populaires du Pays basque*. — Ch. Vinson, *Folk-Lore*, passim.

Loth sont représentés sous les traits de patres béarnais tricotant des bas. Point de ces transpositions de lieux et, si j'ose dire, de coutumes par lesquelles, ainsi que par les noms des personnages, certaines données étrangères portées sur la scène armoricaine ont été en quelque sorte naturalisées ⁽¹⁾. C'est à peine si un souvenir fugitif vraiment local, comme le proverbe qu'on lit dans une scène d'*Hélène de Constantinople* ⁽²⁾ — encore celui-ci est-il placé dans une sorte d'intermède, — ou une allusion toute superficielle à un objet familier au public, comme le vin de Peralta (Navarre espagnole) que, dans la *Destruction de Jérusalem*, la femme de Domitien propose à Titus de boire ⁽³⁾, échappe de loin en loin aux auteurs. Aussi, n'était-ce la langue, on peut presque dire qu'il serait impossible à la simple lecture de décider à quel pays appartiennent ces *trageries*. La chose est d'autant plus remarquable que ce n'est pas, on le sait assez, le souci de l'exactitude historique ou ethnographique dans des sujets qui n'ont rien d'indigène, qui écarte ainsi les peintures ou les propos concernant tout ou partie du Pays basque ou de ses entours.

Il importe enfin de noter que, si le développement spontané de drames liturgiques antérieurs pouvait être invoqué pour expliquer le choix des sujets hagiographiques ou bibliques de certaines pastorales et écarter ainsi l'hypothèse de l'origine étrangère du théâtre qui nous occupe, il n'en saurait, semble-t-il, être de même des sujets profanes dont le choix, toujours fait en dehors de l'histoire ou de la légende nationales, resterait alors sans raison, s'il n'était dû à une influence étrangère.

Aussi bien, si dans l'état incomplet où il nous est parvenu, et avec les renseignements dont on dispose, on peut arriver à déterminer avec précision les origines du théâtre tragique des Basques, ce ne sera qu'après un examen détaillé et un inventaire minutieux de tout le répertoire dont il se compose, dans la mesure où ce dernier a été conservé ou a laissé des traces. Mais on comprend qu'une telle tâche dépasse et déborde la portée du présent ouvrage, dont l'objet principal est d'entreprendre, ou à tout le moins d'essayer par une seule *tragerie* l'œuvre de recherche dont je viens de parler. Je voudrais seulement, à l'appui de l'hypothèse à laquelle l'examen de ce théâtre m'a conduit, passer brièvement et très sommairement en revue, avant d'aborder le point principal de mon étude, les sujets qui composent le répertoire populaire de la tragédie basque, desquels on connaît actuellement le contenu ou, à défaut, les titres.

Avec les réserves faites plus haut, ce répertoire comprend exactement les mêmes cycles que les *mystères* français : un cycle relatif à l'Ancien et au Nouveau Testament ⁽⁴⁾, un autre relatif à la Vie des Saints, enfin un cycle

⁽¹⁾ Le Braz, *Essai sur l'histoire du Théâtre celtique*, ch. VII, p. 309. Cf. ch. VIII, pp. 340 et suiv.

⁽²⁾ V. ci-après, annexes et variantes, p. 641, strophe 3.

⁽³⁾ Vinson, *Rev. de l'histoire des religions*, 1^{re} année, p. 378.

⁽⁴⁾ Ces deux catégories de pastorales forment un ensemble trop peu considérable, — du moins dans l'état actuel, si on en juge par celles dont le contenu ou les noms nous sont parvenus, — et présentent des traits trop peu différents, pour que je n'aie pas cru devoir, à la différence de la classification habituelle des mystères français, ne pas les réunir en un seul cycle.

profane qui peut se subdiviser en cycle légendaire et romanesque et cycle historique. Bien entendu, cette division, comme presque toutes les classifications de ce genre, n'est vraie qu'en gros et d'une manière approchée; je la crois néanmoins légitime comme artifice d'exposition; mais il faut se garder de prendre les choses à la rigueur. Il est certain, en effet, que telle pastorale, comme *Saint Pierre*, tient à la fois du premier et du second cycle; telle autre, comme *Saint Louis*, du deuxième et du troisième; et que la plupart des sujets profanes participent, dans des proportions diverses, des deux dernières subdivisions, ou, si je puis ainsi dire, des deux derniers sous-cycles à la fois. Il n'en est pas moins vrai que, dans presque chacune de ces pièces, un des éléments domine qui permet de la classer.

Le premier cycle, qui, pour le nombre des drames, tient la seconde place dans les *mystères* français, vient ici en dernier lieu, de ce point de vue, soit ou non qu'une grande partie des pièces qu'il renfermait ait disparu sans laisser de traces dans le souvenir populaire. Sans doute, des scrupules inconnus du Moyen-Age français ont-ils écarté de la scène basque, dès sa naissance ou plus tard, la multitude des sujets sacrés où se complaisait le théâtre des *mystères*, — comme semblerait le confirmer l'absence, dans le premier des cycles dramatiques basques, précisément des sujets les plus sacrés et, pour ainsi dire, proprement divins, tels que la Passion et la Résurrection.

Quoi qu'il en soit, les pastorales inspirées, par quelque voie que ce soit, de l'Ancien Testament sont connues sous les noms suivants ⁽¹⁾ :

Abraham ⁽²⁾;

David ⁽³⁾;

Jacob ou *Joseph* et *Madame Putiphar* ⁽⁴⁾;

Judith et *Holopherne* ⁽⁵⁾;

⁽¹⁾ Je marque entre [] les titres consacrés par l'usage, mais qui ne sont pas portés sur les manuscrits, lesquels, en ce cas, ne portent aucun titre.

⁽²⁾ Bibl. nat., n° 140. Bibl. mun. de Bordeaux, n° 35; — Cf. Chaho, *Biarritz*, ch. XLIV, p. 123; — Badé, *Observateur des Pyrénées*, 11 oct. 1843, feuilleton : « Un échantillon du théâtre populaire des Basques; » — Vinson, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, pp. 101, 103 et suiv.; *Rev. de l'histoire des religions*, 1^{re} année, t. I, p. 139; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi, et VI, p. 323; Webster, *Loisirs*, p. 229; Conférence dans la *Tradition au Pays basque*, p. 259; — *Ibid.*, Bernadou, *Compte rendu des fêtes de la Tradition basque*, p. 32; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 19, 20; *État des manuscrits*, p. 3; *Rev. int. des Études basques*, mai 1907; *Les représentations de Pastorales basques*, p. 259.

⁽³⁾ Bordeaux, n° 10; — Cf. Badé, *loc. cit.*; — Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi; — Webster, *Loisirs*, p. 229, et *Conférence*, *loc. cit.*, p. 259; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 32, et *État des manuscrits*, p. 4.

⁽⁴⁾ Bordeaux, n° 12. — Cf. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 44 et 75; *État des manuscrits*, p. 5. — Je ne sais si la pièce intitulée : *Jondone Jacob* (Jondone, — de : Jaun done, Monseigneur saint, — ne s'applique d'ordinaire qu'à saint Jean, saint Jacques, saint Pierre et saint Paul; ce qui ajoute du poids à l'hypothèse de M. Hérelle), qui figure dans la liste conservée à la Bibliothèque de Bordeaux sous le n° 18, doit être identifiée, comme le veut M. Hérelle (*Les Pastorales basques*, p. 74) avec la pastorale de saint Jacques, ou avec celle de Jacob. Je conserve le même doute à l'égard de *Saint Jacob*, — mentionné par M. le docteur Otto Stolle dans la revue *Das Ausland*, Stuttgart, 1890, p. 751, — dont M. Hérelle conjecture l'identité avec *Saint Jacques*.

⁽⁵⁾ Bordeaux, n° 18. — Ch. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 42; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, mai 1907, p. 261.

Nabuchodonosor (1);
Le prophète Jérémie (2);
Saint Job (3); —
Moïse (4);
Josué ou *Josué de Moïse* (5);
Samson (6).

Chacun des sujets traités dans ces pastorales a fait l'objet d'un ou plusieurs *mystères* ou partie de *mystère* (7). Mais par quelle voie ces sujets sont passés de ces *mystères* aux pastorales qui rappellent évidemment ceux des *mystères* originaux qui sont parvenus jusqu'à nous, il est difficile de le savoir, attendu les multiples remaniements par lesquels la plupart de ces derniers sont passés, depuis leur première apparition jusqu'aux livres populaires qui, sous forme d'histoires et de cantiques, reproduisent les mêmes données (8) sans parler du fait que plus d'un d'entre eux a été, avec des changements de forme, porté à nouveau sur la scène au xvi^e, au xvii^e, voire parfois au xviii^e et au xix^e siècle (9). L'origine française des pastorales que je viens de citer, voilà donc le seul point qui paraisse certain. Dépasser cette constatation générale serait pour le moment hasardeux; d'autant que, selon la double remarque (10) de M. Le Braz, nous ignorons beaucoup des « avatars » de la littérature des *mystères*, et l'histoire des théâtres provinciaux est encore à faire. Tout au plus peut-on soupçonner avec beaucoup de vraisemblance, à la lumière de ce que nous savons concernant l'origine des pastorales du cycle que j'ai appelé profane, que les livres populaires imprimés qui, dès le xvi^e siècle et même à la fin du xv^e, furent répandus par

(1) Bayonne, n° 51. — Cf. Chaho et Badé, *loc. cit.*; — Vinson, *Mélanges*, p. 101; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi, et VI, p. 123; Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 57; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 261.

(2) Est peut-être le même que *Nabuchodonosor*, appelé aussi *Nabuchodonosor et le prophète Jérémie*. — Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 57 et 74; *État des manuscrits*, p. 7. — Badé cite une *Mort de Jérémie* (*Observateur des Pyrénées*, *loc. cit.*).

(3) Cf. Badé, *Observateur des Pyrénées*, *loc. cit.*; — Hérelle, *État des manuscrits*, p. 7.

(4) Cf. Chaho, Badé, *loc. cit.*; — Vinson, *Mélanges*, p. 101; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi; — Franc. Michel, *Le Pays basque*, ch. IV, p. 44; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 75; *État des manuscrits*, p. 7. — Ne serait-ce pas la même pastorale que la suivante?

(5) Cf. Vinson, *Mélanges*, p. 101; — *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi, et VI, p. 323; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les pastorales basques*, p. 75; *État des manuscrits*, p. 7 avec la note 2; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 260.

(6) Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 77; *État des manuscrits*, page 7 avec la note 4; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 261.

(7) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, ch. XVIII; Cf. ch. XXIII, p. 628; t. I, ch. VI, pp. 201, 203, 208 et suiv.; t. II, *Représentations*, pp. 66, 86, 91, 105, 109, 110, 114, 119-121, 135, 137, 139, 159, 161, 174.

(8) Charles Nisard, *Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'établissement de la commission d'examen des livres du colportage* (30 novembre 1852, 2^e édition, revue, corrigée, Paris, E. Dentu, 1864, t. I, ch. X, pp. 108, 191, 201 et suiv., 217 et suiv., 225 suiv.). — Brunet, *Manuel du libraire*, vol. IV, p. 2, article *Nabuchodonosor*; articles *Patience de Job* et *Job*, *Joseph ou l'esclave fidèle*, vol. III, p. 1904.

(9) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. XIII, pp. 447 et suiv. *passim*, surtout p. 450, où il est notamment question du *Sacrifice d'Abraham* par Théodore de Bèze, si souvent réimprimé. — Ch. Nisard, *op. cit.*, pp. 201 et suiv., pp. 225 et suiv.

(10) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. VII, p. 280.

le colportage dans toute la France et dans les pays moralement et intellectuellement tributaires de celle-ci, ont été le plus souvent le véhicule par où les sujets des anciens *mystères* en question sont parvenus à la connaissance des auteurs dramatiques du Pays basque.

Il faut tenir le même raisonnement, *mutatis mutandis* à propos des pastorales dont le fond intéresse le Nouveau Testament. La plupart de ces sujets, traités déjà dans nos *mystères*, furent popularisés dès l'invention de l'imprimerie par de nombreuses brochures, dans des histoires du goût et du genre de celles qui vulgarisèrent ou rendirent plus accessibles les événements de l'Ancien Testament. Mais ici encore il est difficile de déterminer, dans l'état actuel des choses, quelle part respective revient aux *mystères* originaux, à leurs formes rajeunies, ou aux histoires, cantiques ou légendes consignés dans des œuvres plus modestes ; non moins que de fixer exactement la date à laquelle chacun de ces sujets a été pour la première fois adapté à la scène basque. Quoi qu'il en soit, voici les titres de ces pastorales, auxquels je joins dans une note les correspondants français⁽¹⁾.

(1) *Mystères ou drames français,*

Saint Jacques (mystère). — V. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, *Représentations*, pp. 59, 84, 85, 112, 115. — Un mystère en provençal sur le même sujet. — V. *id.*, *ibid.*, pp. 465, 564, (ch. XX, append.), et ch. XVI, p. 344.

Saint Jacques, tragédie en cinq actes et en vers, représentée à Limoges par les confrères pèlerins dudit saint, 1596, par B. Pardon de Brun. — V. Petit de Julleville, *op. cit.*, t. I, ch. XIII, p. 451.

Saint Pierre, mystère. — V. Petit de Julleville, *op. cit.*, t. II, p. 21.

Cf. un mystère provençal sur le même sujet. — V. *ibid.* ch. XVI, p. 344.

Le Martyre de Saint Pierre et saint Paul, mystère. — V. *ibid.*, p. 465; ch. XX, p. 565.

Saint Pierre et Saint Paul, mystère. — V. *ibid.*, p. 548, où figure Néron.

Cf. *mystères* en provençal sur le même sujet. — V. *ibid.*, p. 465; ch. XX, p. 565.

Saint André, mystère. — V. *ibid.*, pp. 27, 465-467.

Les trois Rois, mystère. — V. *ibid.*, pp. 4, 46; ch. XIX, pp. 379, 380.

La vie et l'adoration des trois Rois qui se joue par personnages (ancien texte rajeuni). — Cf. à propos des représentations en France, jusque dans le cours du XIX^e siècle, concernant les Mages, l'adoration des bergers et le massacre des Innocents, *ibid.*, t. I, ch. XIII, pp. 455-457.

Saint Étienne, mystère. — V. *ibid.*, t. II, p. 94.

Le Martyre de Saint Étienne, mystère. — V. *ibid.*, p. 465.

La Passion de Saint Étienne, mystère. — V. *ibid.*, p. 460.

Saint Jean-Baptiste, mystère. — V. *ibid.*, pp. 30, 81, 92, 108, 158.

La décollation de Saint Jean-Baptiste, mystère. — V. *ibid.*, p. 165.

Mystère des Actes des Apôtres contenant notamment le martyre de Saint Étienne (livre II), le séjour de Saint Jacques le Majeur en Espagne (liv. III), son martyre (livre IV), l'apostolat de Saint André en Thessalie (liv. VI), le martyre de ce saint en Achaïe (livre VII; dans ce livre figure aussi Néron), les aventures de Saint Thomas dans l'Inde (livres II, III et VII; dans ce dernier figure le martyre de ce saint), le séjour des saints Pierre et Paul à Rome (liv. VIII), leur emprisonnement, leur martyre, ainsi que le suicide de Néron (liv. IX).

Autres ouvrages français, principalement livrets de colportage :

Cantique de l'Enfant prodigue. Placé, 1834, in-18, 12 pages, extrait abrégé et modifié de la *Moralité de l'Enfant prodigue par personnages, tradlatée nouvellement du latin en français selon le texte de l'Évangile*; Lyon: in-16. Rouen: in-4^o (vers 1540). — V. Ch. Nisard, *op. cit.*, ch. X, pp. 191 et suiv. — *Parabole de l'Enfant prodigue tirée du sermon prononcé par Ménot le samedi après le deuxième dimanche de carême*. — Ch. Nisard nous apprend, dans la note 1 de la page 192, que le P. Bosquier, observantin de la province de Flandre, a composé cinquante-deux sermons (4 vol. in-18, 1611) sur cette parabole. — Sur les autres éditions de l'*histoire de l'Enfant prodigue*, cf. Ch. Nisard, *op. cit.*, p. 208.

Histoire de l'Enfant prodigue avec un cantique sur le même sujet, à Troyes, chez Garnier, impr. libr., place Saint-Jacques, in-12 de 6 f., s. d. (de 1796 à 1802).

(V. Livre populaire. Noels et cantiques imprimés à Troyes depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos

L'Enfant prodigue⁽¹⁾;

Saint Jacques le Majeur⁽²⁾;

Saint Jean ou Saint Jean Baptiste⁽³⁾;

Hérode⁽⁴⁾;

Néron⁽⁵⁾, — si toutefois cette pièce, dont nous ne possédons plus de manuscrit, n'est pas identique à la pastorale de *Mustapha* dont l'un des personnages s'appelle Néron ;

Saint Pierre⁽⁶⁾;

Saint André⁽⁷⁾;

Les trois Rois⁽⁸⁾;

Saint Etienne⁽⁹⁾;

Saint Thomas⁽¹⁰⁾, — si toutefois il ne s'agit pas de Thomas Becket.

jours. Avec des notes bibliographiques et biographiques sur les imprimeurs troyens, orné de vingt gravures originales avec la musique de plusieurs airs, par Alexis Socard. Paris, chez Juste Aubry, éditeur, l'un des libraires de la Société des bibliophiles français, rue Dauphine, n° 16. — Troyes, chez Dupey-Robert. — Reims, chez Brissart-Binet. MDCCCLXV. p. 132).

Saint Jehan Baptiste, s. l. n. d. Fin. du x^{ve} siècle suivi de plusieurs autres éditions (V. Brunet, *Manuel du libraire*, vol. V, p. 1194).

Grande Bible des Noels anciens et nouveaux. Epinal, Pellerin, 88 pp., s. d., réimpression, avec additions et retranchements, de la *Grande Bible renouvelée de Noels nouveaux* où tous les mystères de la naissance et de l'enfance de J.-C. sont expliqués. Troyes, P. Garnier, 1738, in-12. 3 parties.

La Bible de Noels nouveaux faits en l'honneur de N. S. J.-C. Angers, Hénault, petit in-8 goth. 1582. (V. Ch. Nisard, *op. cit.*, ch. X, p. 110.)

Grande Bible de Noel. Édition de Troyes. C'est une série de cantiques qui sont tour à tour une imitation et une transformation d'un mystère qui a pour titre :

Chant natal contenant sept Noels, ung chant pastoral et ung chant royal avec ung mystère de la Nativité, par personnages, composez en imitation verbale et musicale de diverses chansons recueilliz sur l'escripture sainte et d'icelle illustrez, ap. Sebastianum Ghryphium, Lugduni, 1539, in-4. (V. Ch. Nisard, *op. cit.*, ch. X, p. 112; cf. la note de la page 115.)

Cantiques de la vie de saint Etienne. (V. Ch. Nisard, ch. X, pp. 111-112. Sur ces cantiques, cf. *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 255-256.)

⁽¹⁾ Bibl. nat., n° 114. Bibl. mun. de Bordeaux n° 16. — Cf. Vinson, *Rev. de l'histoire des religions*, 1^{re} année, t. I, p. 139; *Folk-Lore*, VI, p. 323 et Av.-propos, p. xxi; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 62; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques, loc. cit.*, p. 260.

⁽²⁾ Bordeaux, n° 4. Bayonne, n° 49. — Cf. Chaho, *loc. cit.*; — Vinson, *Mélanges*, p. 101; *Rev. de l'histoire des religions, loc. cit.*; *Folk-Lore, loc. cit.* — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 44-46; *État des manuscrits*, pp. 35; *Rev. int. des Études basques, loc. cit.*, p. 260.

⁽³⁾ Bordeaux, n° 11. Bayonne, n° 49. — Cf. Vinson, *Mélanges*, p. 101; *Rev. de l'histoire des religions, loc. cit.*; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi. — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 46; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques, loc. cit.*, p. 260.

⁽⁴⁾ Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 73; *État des manuscrits*, p. 7.

⁽⁵⁾ Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 76; *État des manuscrits*, p. 7.

⁽⁶⁾ Cf. Chaho, *loc. cit.*; — Franc. Michel, *Pays basque*, p. 44. — Vinson, *Mélanges*, p. 101; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. 246; — Webster, *loc. cit.* et *Loisirs*, p. 246; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 77; *État des manuscrits*, p. 7.

⁽⁷⁾ Liste du manuscrit n° 18 de la Bibl. de Bordeaux. — Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 70; *État des manuscrits*, p. 7.

⁽⁸⁾ Cf. Hérelle, *État des manuscrits*, p. 7. — Gaspard Balthazar, titre communiqué par Héguiaphal à M. Hérelle, et que celui-ci suppose avec quelque vraisemblance être relatif à une pastorale sur les rois mages (*Les Pastorales basques*, p. 73).

⁽⁹⁾ Bordeaux, n° 7. — Cf. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 35; *État des manuscrits*, p. 4.

⁽¹⁰⁾ Liste du manuscrit 18 de la Bibl. de Bordeaux. — Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 78; *État des manuscrits*, p. 7.

Que certains de ces sujets bibliques de l'un et l'autre Testaments aient été directement empruntés aux textes latins, français ou basques des livres saints, c'est ce qu'il n'est pas plus possible de nier absolument que d'affirmer; d'autant que plusieurs des pastorales sur des sujets sacrés qui viennent d'être citées, n'ont laissé d'autres souvenirs que leurs titres. Toutefois, le fait que ce sont précisément, parmi les sujets bibliques, ceux-là mêmes qui ont été, au théâtre et ailleurs, traités en français, qui ont aussi donné lieu à des *trageries* basques, et la présence, en pareil cas, dans le drame basque des caractéristiques de l'œuvre française, permettent de conjecturer avec quelque vraisemblance qu'en général les sujets bibliques des pastorales ont été puisés de seconde main dans des ouvrages français.

Toutefois il est juste de remarquer que les citations latines, pour si défigurées qu'elles soient parfois, — et en ce cas, la faute pourrait aussi bien en revenir au copiste ignorant, — ainsi que certains traits dénotant une science plus précise que celle de maladroits compilateurs d'ouvrages de seconde main, semblent témoigner que les auteurs des pièces dont je parle ont eu recours, dans certains cas du moins, à la rédaction latine elle-même du texte sacré, quand d'ailleurs ils n'y auraient pas puisé toute la donnée de leur drame; — ou qu'en tout état de cause, à ce qu'il semble, ils avaient de ce texte un souvenir plus ou moins vague. Tel paraît être notamment le cas pour l'auteur de la pastorale intitulée *Abraham*, lequel suit de fort près *la Genèse* et émaille l'action des citations latines de la Vulgate. De tels faits, dont les pièces du cycle profane, présentent elles aussi des analogues, tendraient à faire croire que les auteurs de certaines pastorales, à tout le moins du texte primitif de celles-ci, furent parfois jusqu'à un certain point des lettrés, ou, si l'on veut, des paysans ayant jadis fréquenté le collège, et en ayant emporté quelques souvenirs; parmi lesquels, celui des représentations qu'on y donnait. Qui sait même si, à l'origine, le clergé fut toujours étranger à la confection des pastorales; et si quelques prêtres, à l'instar de certains de leurs confrères français du Moyen-Age⁽¹⁾, ne mirent pas leurs connaissances au service de l'art dramatique? Toujours est-il que les faits que je viens de rappeler donnent un certain crédit, — pourvu qu'on n'étende pas à toutes les pastorales la portée de celle-ci, — à l'hypothèse, ou plutôt — car un homme comme lui ne fait pas d'hypothèses — à l'assertion de Chaho, selon laquelle les organisateurs, et il faut entendre sans doute aussi les auteurs, des pastorales auraient été des paysans destinés d'abord à la prêtrise et recevant une éducation appropriée, mais qui, faute de vocation, seraient retournés au siècle, au lieu d'embrasser l'état auquel ils s'étaient d'abord préparés⁽²⁾. J'ajoute pour ma part que rien n'empêche de supposer que certains de ces paysans arrêtés au seuil de la prêtrise fussent déjà des clercs munis des ordres mineurs. L'opinion de Chaho, limitée et complétée de la façon que

(1) Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. IX, pp. 314, 315, 317-323, 329, 338, 333, 334, 335, 337; cf. p. 338.

(2) Chaho, *Biarritz*, t. II, ch. XLIV, pp. 122, 123.

je propose, s'accorde fort bien avec le mélange de savoir et d'ignorance, de culture ecclésiastique et de fonds populaire qu'offre plus d'une pastorale. Bien qu'il ait pu parfois se rencontrer jadis des paysans basques plus cultivés que les autres, dont la culture n'aurait pas eu pour cause la préparation à l'état ecclésiastique, il est probable qu'à cette époque la plupart des hommes qui, tout en appartenant à la classe populaire, avaient reçu une éducation un peu plus soignée que leurs compatriotes, devaient cet avantage à ce qu'ils avaient aspiré à la prêtrise. Qu'après quelques années de séminaire ou de collège, ils renonçassent à leur premier projet, ils se trouvaient, de par le double caractère qu'ils tenaient de leur naissance et de leur éducation, plus aptes que personne, semble-t-il, à écrire, pour un public populaire comme eux, des pièces qui nécessitaient un savoir un peu au-dessus du vulgaire. La plupart des autres paysans en eussent été empêchés faute d'une instruction suffisante; les Basques de la classe élevée, trop pénétrés de culture française, l'eussent dédaigné. Toujours est-il que la composition par les *cloer* ⁽¹⁾ bas-bretons, paysans élevés en vue de l'état ecclésiastique mais ayant renoncé à embrasser la prêtrise, de pièces si étonnamment semblables aux pastorales basques ⁽²⁾, semble prêter un singulier appui au principe, suggéré par Chaho, de la thèse que je viens de signaler; surtout si l'on songe que Chaho ignorait absolument les particularités et l'histoire du théâtre celtique armoricain.

Ne serait-ce pas à une de ces mains semi-ecclésiastiques dont il vient d'être question, si ce n'est même à un prêtre, qu'est dû notamment le texte primitif, ainsi que la première idée de la pastorale d'*Astyage* ⁽³⁾? Curieux mélange de souvenirs classiques et de légendes hétéroclites, duquel la donnée première se trouve dans Hérodote et les historiens qui s'en sont inspirés; sans que j'aie pu réussir à trouver une seule source française ou moderne de la fable qui sert de base à cette pièce. Mais qui connaîtra les innombrables productions de la littérature populaire, même de ces derniers siècles, de laquelle plus d'un monument a péri avec la vogue éphémère qui s'attachait à lui?

Mystères français, textes latins ou livres populaires en langue française, ces trois sources peuvent être encore invoquées pour les pastorales du cycle des saints. Il importe pourtant de remarquer qu'il y a peut-être plus qu'une coïncidence dans le fait que la plupart de ces dernières ont précisément pour objet principal la vie des saints les plus populaires en France, de ceux dont le colportage a le plus répandu la légende. Au premier rang des ouvrages qui ont contribué à populariser chez nous ces derniers, il faut évidemment mettre la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, dont les traductions françaises ont si souvent été imprimées depuis la fin

(1) *Cloer*, pluriel de *cloarec*.

(2) Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, ch. XI, pp. 434-436.

(3) Bibl. nat., n° 140. Bordeaux, n° 35. — Cf. Chaho, *Biarritz*, ch. XLIV, p. 123; — Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, 1^{re} année, t. I, p. 139; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxii et VI, pp. 323, 326 et suiv.; — Webster, Conférence dans la *Tradition au Pays basque*, p. 260; *Loisirs*, p. 230; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 22-23; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, mai 1907, p. 260.

du xv^e siècle (1). Voici la liste des tragédies basques appartenant au cycle des saints. Assurer à chacune sa source d'une manière définitive et décisive est, on le comprend, une tâche au-dessus de la portée d'une simple Introduction et que rend au reste laborieuse et souvent impossible l'état actuel de la question. Quoi qu'il en soit, voici cette liste 2 :

(1) Ch. Nisard, *op. cit.*, vol. I, ch. X, p. 109. — Cf. *Manuel du libraire*, vol. 5, p. 1367, les articles : *Aurea Legenda*, *Legenda Sanctorum*, Légende des saints nouveaux, Légende dorée des saints et saintes par Jean de Vigny ; et article : *Bollandus Joannes*, *Acta Sanctorum* (1643-1858). *Les vies de plusieurs saints apocryphes écrites par le cardinal Baronius* (voir Nisard, p. 110). *La fleur des vies des saints de Ribadeneira* (voir Nisard, pp. 110 et 161).

(2) MYSTÈRES FRANÇAIS :

Saint Alexis.

(Voir Petit de Julleville : *Les Mystères*, t. II, pp. 38, 47, 76.)

Saint Blaise.

(Voir *Ibid.*, pp. 88, 99 et ch. XXIII, p. 629.)

Sainte Catherine.

(Voir *Ibid.*, pp. 4, 24, 44, 60.)

Saint Eustache.

(Voir *Ibid.*, t. II, ch. XXIII, p. 630.)

AUTRES OUVRAGES, POUR LA PLUPART LIVRES DE COLPORTAGE :

Cantique spirituel en l'honneur de Saint Alexis vrai miroir de patience et de chasteté sur l'air : Que de tristesse, in-18, 9 p., Tours, ch. Placé, s. d.

Abrégé de la vie de Saint Alexis, tiré de la vie des Saints, avec des réflexions et un cantique sur la vie du même saint, in-18, 22 p., Epinal, Pellerin, s. d.

La vie de monsieur saint Alexis avec l'antienne par Robinet Macé, Rouen chez Richard Auzout, s. d., petit in-4° de 6 f., à laquelle on peut ajouter la tragédie de *saint Alexis* par un nommé Desfontaines (1634) ; — (Voir Nisard, *Histoire des livres populaires*, ch. X, p. 161.)

Cantique spirituel sur la vie et pénitence de saint Alexis (Voir Nisard, *loc. cit.*, p. 162).

Vie de saint Alexis, poème du xv^e siècle renouvelé des xii^e, xiii^e et xiv^e (voir Gaston Paris), L. Pannier, Paris, 1872 (Voir *Manuel du libraire*, article : saint Alexis).

Saint Eustache (tragédie de), Boisson de Gallardon, 1618. — (Voir Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, ch. X, pp. 184, 185.)

Saint Eustache martyr, poème dramatique en cinq actes par Baro. (Voir *ibid.*, p. 185, note.)

Tragédie sur la vie et le martyre de Saint Eustache (cinq actes) par P. Bells Dinantois 1632.

Le martyre de saint Eustache, tragédie en cinq actes par Desfontaines, 1634.

Eustachius, 1673, par Pierre Labbé, professeur de rhétorique, puis recteur des collèges d'Arles, de Grenoble et de Lyon. (Voir Nisard, *loc. cit.*, pp. 184, 185.)

Cantique de saint Eustache martyr sur l'air de : Où êtes-vous Birène mon amour ? 9 p. Tours, Ch. Placé, s. d., en dialogues rimés procédant d'une *Vie de saint Eustache* en vers écrite vraisemblablement au xv^e siècle, Paris, pet. in-8 goth. 16 f. antienne et oraison en prose latine. (Voir Nisard, *loc. cit.*, pp. 187 et suiv.)

Discours sur la vie mort et miracles de s. Julien martyr, de l'employ qu'il a eu dans l'armée de l'empereur Diocletien, des vertus qu'il a pratiquées durant sa vie, son genre de mort, dédié à monsieur le commandeur de la Motte Houdancourt. Troyes chez Nicolas Oudot, rue N. dame au chappon d'or couronné 1665 in-8. (Voir Alexis Socard, *Livre populaire*, pp. 123, 124.)

Saint Alexis (1);

MYSTÈRES FRANÇAIS :

Saint Martin.

(Voir Petit de Julleville :
Les Mystères, t. II, pp. 67, 535.)

Saint Roch.

(Voir *Ibid.*, pp. 63, 79.)

Sainte Marguerite.

(Voir *Ibid.*, op. cit., t. I, ch.
 VI, p. 230.)

Sainte Agnès.

(Voir *Ibid.*, op. cit. t. II,
 p. 21.) Cf. *sainte Agnès*, en provençal, XIV^e siècle. (Voir *ibid.*, pp. 344, 345.)

Saint Antoine.

(Voir *Ibid.*, t. II, p. 27.)

Sainte Lucie.

(Voir *Ibid.*, ch. XXIII, p.
 631.)

Saint Sébastien.

(Voir *Ibid.*, pp. 18, 73, 109,
 164, 537 et suiv.)

(1) Bibl. nat., n° 176. — Cf. Chaho, *loc. cit.*, p. 123; — Vinson : *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. XXI et VI, p. 323; — Webster, *Conférence*, p. 259; *Loisirs*, p. 229; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 22; *État des manuscrits*, p. 4.

AUTRES OUVRAGES, POUR LA PLUPART LIVRES DE GOLPORTAGE :

La vie et miracles de Monseigneur Saint Martin traduité du latin en françois, Mathieu Larteron, Tours, le septiesme jour de mai de l'an mil CCCC LXXX. — Jehan du Liège marchand libraire demeurant à Tours en la rue de la Sellerie à lymage de saint Jehan levangeliste près des Augustins (Premier livre connu imprimé à Tours). Michel Lenoir Paris 1499 réimpression à Paris. Veuve Jehan Trepperel et Jehan Cheanot libraire imprimeur.

Vie de saint Martin avecques miracles et oraisons Pierre Sergent rue neuve notre dame, à l'enseigne Saint Nicolas. (Voir *Manuel du libraire*, article Saint Martin.)

La vie, legende et miracles de monseigneur saint Roch glorieux amy de Dieu. Pierre le Carron, rue neuve S^t Méry.

La vie et légende de monseigneur saint Roch vrai preservateur de pestilence. Jean Herouf Paris s. d. (1500) in-4°. — id. in 8. (Voir *Manuel du libraire*, article saint Roch, vol. V, p. 1195.)

La Vie de Madame sainte marguerite vierge et martyre avec son oraison. Troyes. Jean Lecocq. 1540. Edition fac. simile L. Muffat. Paris, autre édition Troyes 1861 Jean du Ruau. (Voir *Manuel du libraire*, vol. V, p. 1200.)

Vie de sainte Marguerite vierge et martyre fille de saint Théodosien, à XLIV personnages. Paris. Alain Lotrian 1540 in-8°. (Voir *Manuel du libraire*, vol. V, p. 1200 et Ch. Nisard, *loc. cit.*, p. 166.)

Vie de Madame Sainte Marguerite par personnages, édition probable Nicolas Bonfons Paris 1579. (On ne connaît qu'un exemplaire de cette édition; — Voir *Manuel du libraire*, vol. V, p. 1200.)

La Vie de sainte Marguerite, vierge et martyre, extraite des Fleurs des vies des saintes, in-18, 10 pag., Charmes, Buffet, et Epinal, Pellerin, s. d. (Voir Ch. Nisard, *loc. cit.*, p. 166.)

La Vie de madame sainte Marguerite, en vers, pet. in-8°. goth. s. d. (selon toute apparence, la fin du XV^e siècle; d'où les nombreuses éditions de cette *Vie* faites par les imprimeurs de Troyes, Jehan Lecocq, Jean du Ruau, Noël Moreau, les Oudot et les Garnier). (Voir Ch. Nisard, *loc. cit.*, pp. 167 et suiv.)

Tragédie de sainte Agnès par sieur d'Aves imprimeur en 1615 Rouen David du Petit Val 1615. (Voir Petit de Julleville, op. cit., t. I, p. 451 et note 4.)

La Vie de monseigneur saint Antoine abbé et des choses merveilleuses qui lui advinrent es deserts, s. l. n. d. (Voir *Manuel du libraire*, vol. V, p. 1187.)

Cf. *La Vie de sainte Justine et de saint Cyr.* (Voir Petit de Julleville, op. cit., t. I, ch. XIII.)

Loys Lasserre, *La Vie de monseigneur saint Hierosme*. Josè Badius et Jean Petit. Paris. 1529. (Voir *Manuel du libraire*, vol. III, p. 863.)

Saint Blaise (1);
Sainte Catherine (2);
Sainte Engrâce (3);
Saint Eustache et Sainte Euphémie (4);
Saint Julien d'Antioche (5);
Saint Martin (6);
Les Trois Martyrs (7);
Saint Roch (8);
Sainte Marguerite (9);
Sainte Agnès (10);
Saint Anastasè (11);
Saint Antoine (12);
Saint Béterand (13); — sans doute est-ce de saint Bertrand qu'il s'agit.
Sainte Elisabeth de Portugal (14);
Saint Cyr et Sainte Julite (15);
Saint Hippolyte (16), — si tant est que cette pièce dont nous ne connaissons que le titre, soit bien relative à un saint, ou même ne soit pas identique,

(1) Bibl. nat., n° 175. — Cf. Hérèlle, *Les Pastorales basques*, pp. 25, 26; *État des manuscrits*, p. 4.

(2) Bibl. nat., n° 139, 141. — Cf. Chaho, *loc. cit.*, p. 124; — Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. XXI, et VI, p. 323; — Webster, *loc. cit.*; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 27; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, mai 1907, p. 260.

(3) Bibl. nat., n° 143. Papiers d'Abbadie, carton 9. — Cf. Vinson : *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; — Webster, *loc. cit.*; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 34; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, — Cf. *Sainte Gracia*, liste du manuscrit de Bordeaux, n° 18; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 78.

(4) Bibl. de Bordeaux, n° 8. — Cf. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. XXI et VI, p. 323; — Webster, *loc. cit.*; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, pp. 35, 36; *État des manuscrits*, p. 4.

(5) Bibl. de Bordeaux, n° 3. — Cf. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. XXI; — Webster, *loc. cit.*; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 50 (pour le texte imprimé, v. ci-dessus, p. 19); *État des manuscrits*, p. 5.

(6) Bibl. de Bordeaux, n° 5. — Cf. Webster, *loc. cit.*; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 53; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 261.

(7) Bibl. nat., n° 148. — Cf. Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 31 octobre 1839, feuillet : « Représentation d'un mystère dans le Pays basque; » — Vinson : *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. XXI; — Webster, *loc. cit.*; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 54; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 261.

(8) Bibl. nat., n° 134. Bayonne, n° 12, 51. — Cf. Chaho, *loc. cit.*, p. 123; — Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. XXI; — Webster, *Loisirs*, p. 230; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, pp. 65, 66; *État des manuscrits*, p. 6; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 261.

(9) Cf. Vinson, *loc. cit.*, — Webster, *Conférence*, p. 259; *Loisirs*, p. 230; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 75; *État des manuscrits* et *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*

(10) Cf. Chaho, *loc. cit.*, p. 123; — Vinson, *loc. cit.*; — Franc. Michel, *Le Pays basque*, p. 44; — Webster, *Conférence*, p. 259; *Loisirs*, p. 229; — Hérèlle : *Les Pastorales basques*, p. 70; *État des manuscrits*, p. 7; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*

(11) Cf. Hérèlle, *État des manuscrits*, p. 7.

(12) Cf. Hérèlle, *ibid.*, et *Les Pastorales basques*, p. 70.

(13) Cf. Hérèlle, *ibid.*, et *Les Pastorales basques*, p. 71.

(14) Cf. Hérèlle, *ibid.*, et *Les Pastorales basques*, p. 33.

(15) Cf. Hérèlle, *État des manuscrits*, p. 7.

(16) Cf. Hérèlle, *ibid.*, et *Les Pastorales basques*, p. 74.

comme le conjecture M. Hérelle ⁽¹⁾, au *Comte Warwick*, dont Hippolyte est le véritable héros : car on sait que le théâtre basque accorde l'épithète *saint*, comme le théâtre breton, à presque tous ses protagonistes ;

Saint Jérôme ⁽²⁾ ;

Saint Justin ⁽³⁾ ;

Sainte Lucie ⁽⁴⁾ ;

Sainte Philippine ⁽⁵⁾ ;

Saint Sébastien ⁽⁶⁾ ;

Sainte Véronique ⁽⁷⁾.

Que certaines de ces pastorales doivent tout ou partie de leur trame à des Vies espagnoles de saints, cela est assez indifférent à l'objet principal de cette brève récapitulation, laquelle ne se propose pour but que de contribuer à découvrir, par la revue rapide du contenu de la majorité de ces drames, comment est née la littérature dramatique qu'ils composent.

Les deux derniers cycles (j'entends les deux subdivisions du dernier cycle) sont, au point de vue qui nous occupe, assurément les plus intéressants. Non seulement, en effet, ils sont les plus riches ; non seulement depuis un siècle et demi, c'est-à-dire durant l'époque qui nous a transmis des mentions de représentations, ils sont les plus populaires et les plus fréquemment représentés ; non seulement la veine dont ils dérivent est encore aujourd'hui la plus vivace, puisqu'elle s'est manifestée jusqu'en ces derniers temps par de nouvelles productions — les pastorales les plus modernes étant de cette dernière inspiration ; — mais encore, en présentant, non moins que les autres cycles, des traits qui ne peuvent être ici attribués à la nature même des sujets, ils contribuent à mieux fixer les règles du genre et à en déterminer les origines. Enfin et surtout, la plupart des pièces de ces cycles dérivent de sources beaucoup plus accessibles, ou du moins beaucoup plus aisées à reconnaître que celles des autres *trageries* : car il arrive beaucoup plus rarement pour les pastorales profanes que pour celles dont le sujet est en soi religieux, que leur thème ait été traité dans plusieurs écrits assez semblables pour qu'on puisse hésiter sur la question de savoir lequel de ces derniers a inspiré directement la pastorale considérée ; et, en général, cette attribution ne peut être faite qu'à un seul écrit relatif au sujet envisagé, quand l'attestation des auteurs ne vient pas, comme pour deux ou trois œuvres, lever les doutes des plus sceptiques. Telle est précisément le cas pour les trois pièces historiques toutes récentes de M. Burguburu : *Louis XI* ⁽⁸⁾,

(1) Cf. *Hippolyte*, liste du manuscrit n° 18 de Bordeaux, et Hérelle, *Les Pastorales basques*,

p. 7.

(2) Cf. Hérelle, *État des manuscrits*, p. 7.

(3) Cf. *ibid.*

(4) Cf. *ibid.*, et *Les Pastorales basques*, p. 75.

(5) Cf. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi ; — Webster, *Conférence*, p. 230, et *Loisirs*, p. 259 ; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 76 ; *État des manuscrits*, p. 7.

(6) Liste du manuscrit n° 18 de Bordeaux. — Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 78, et *État des manuscrits*, p. 7.

(7) Cf. Hérelle, *ibid.*

(8) Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 52 ; *État des manuscrits*, p. 6 ; *Rev. int. des Études basques*, mai 1907, p. 261.

François I^{er} (1), *Henri IV* (2), tirées de l'Histoire de France de Henri Martin ; tel aussi, pour une pastorale sur les *Quatre fils Aymon*, dont l'auteur, Pierre Irigarez, de Laguinge, a lui-même montré à M. Webster et le manuscrit basque et la source française ; cette dernière, un petit in-4° de 96 pages sur deux colonnes, édité à Épinal chez Pellerin, un des libraires qui a le plus imprimé pour le colportage. Irigarez s'était contenté de traduire en vers souletins et de dramatiser le contenu de cet opuscule, sans modifier autrement le fond qu'en ajoutant un roi des Turcs et trois *satans* (3), éléments à peu près indispensables de toute pastorale tragique. Au reste, c'est à une source de ce dernier genre que remonte certainement presque toute pastorale des cycles profanes. Sauf de rares tragédies dont on n'a pu jusqu'ici découvrir la source, mais qui, vu leur petit nombre, ne sauraient servir de base à une théorie générale sur l'origine de la littérature tragique des Basques sous sa forme traditionnelle ; sauf aussi quelques pièces dont on ne peut jusqu'à présent que soupçonner l'origine et déterminer en gros, sans pouvoir préciser, la filiation, française en général, et quelquefois la date approximative, l'immense majorité des pastorales des cycles profanes, surtout celles du cycle légendaire romanesque, peuvent être attribuées avec certitude, comme à leur principe, à quelques-uns de ces romans de chevalerie dont les exemplaires, depuis la fin du xv^e siècle jusqu'au milieu du siècle dernier et au delà, n'ont cessé de se répandre sur toute la France. On sait, en effet, que vers la fin du xv^e siècle commença, pour se perpétuer dans les siècles suivants, la vogue de romans d'aventures qui n'étaient autres que les chansons de gestes et les poèmes de l'époque médiévale traduits dans une prose rajeunie d'âge en âge. Or, ces romans, non moins que les légendes des saints, les Noël's, les cantiques et quelques autres sortes d'ouvrages, firent durant trois siècles et plus l'objet par toute la France d'un actif commerce de colportage que ne cessaient de pourvoir soit d'œuvres nouvelles, soit d'exemplaires rajeunis d'œuvres anciennes, pour les envoyer jusqu'aux campagnes les plus reculées, les presses de Paris, de Lyon, de Rouen, d'Épinal et surtout, à partir du début du xvi^e siècle, celles de la fameuse bibliothèque bleue de Troyes (4). Malheureusement, si, grâce à cette circonstance, on peut déterminer l'âge maximum de plus d'une pastorale d'inspiration profane, et par là celui du cycle dont elles font partie, le grand nombre d'éditions françaises qui, presque toujours pour un même ouvrage, ne diffèrent guère que par la langue, empêche de décider à coup sûr à quelle date, ou même entre quelles dates tel opuscule français destiné au colportage a pu inspirer la tragédie basque correspondante. De même donc que des indications précises des cahiers de pastorales permettent de fixer l'âge minimum du genre, de même les livres français, où la plupart des

(1) Cf. Hérrelle, *Les Pastorales basques*, p. 36 ; *État des manuscrits*, p. 6 ; *Rev. int. des Études basques*, *ibid.*, p. 260.

(2) C. Hérrelle, *Les Pastorales basques*, p. 42, et *loc. cit.*

(3) Cf. Webster, Conférence dans la Tradition au Pays basque, pp. 245, 246. — Sur les multiples rédactions françaises de ce sujet, voir Ch. Nisard, t. II, pp. 449 et suiv.

(4) Cf. Ch. Nisard, *Histoire des Livres populaires*, t. II, ch. XIV, et Alexis Socard, *Livre populaire*.

trageries que j'appelle profanes ont leur origine, permettent de déterminer la date la plus ancienne à laquelle il semble vraisemblable de faire remonter au moins cette partie du répertoire qui est constituée en majorité par ces dernières.

J'ai déjà parlé d'*Astyage* et des trois pièces historiques de M. Burguburu. Il me reste à récapituler sommairement les autres sujets du cycle profane.

Dans le cycle que la prédominance relative de l'élément emprunté à l'histoire permet d'appeler historique, on trouve des événements dont la connaissance est visiblement venue à l'auteur basque par l'intermédiaire des ouvrages français, encore que la détermination de ces ouvrages soit chose difficile. Parmi ces événements, les uns intéressent l'Histoire de France au sens le plus général de ce mot, car ils tiennent à l'histoire même de l'État français; les autres, qui touchent de plus près à la légende pure et au pur roman, ont pour théâtre les pays d'Orient, Perse et Turquie, dont la littérature française à tous les degrés s'engoua un moment au XVIII^e siècle. La première de ces catégories comprend les pastorales de *Jeanne d'Arc*⁽¹⁾ et de *Napoléon*⁽²⁾ — cette dernière est l'œuvre de J.-P. Saffores⁽³⁾ — dont l'origine française évidente ne présente d'autre difficulté, pour être déterminée avec précision, que le nombre prodigieux des ouvrages populaires et autres relatifs à ces deux sujets, sujets si profondément français et si étrangers selon tous autres rapports à l'histoire basque comme telle; l'existence en français d'un *Mystère du siège d'Orléans*⁽⁴⁾ n'étant pas faite, en ce qui concerne la première de ces pastorales, pour éclaircir la question, dont au reste elle rehausse l'intérêt. Mais parmi les pastorales historiques, une attention spéciale est méritée par *Clovis*⁽⁵⁾ : cette pièce, qu'elle remonte ou non — comme le prétend Buchon — au moins aux environs de 1500, présente ce caractère remarquable de ne ressembler à rien autant, dans la littérature française, qu'à un *miracle* du XIV^e siècle, le *Baptême de Clovis*⁽⁶⁾,

(1) Bibl. nat., n° 174. Cf. Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, 1^{re} année, t. I, p. 139; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxii; — Webster, *Conférence*, p. 260; *Loisirs*, p. 231; — Hérelle, *Les Pastorales basques; État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 260. — Cette pastorale est évidemment la même que la *Punselle d'Orléans*, indiquée à la liste du ms. 18 de la Bibl. de Bordeaux (Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 77).

(2) Bibl. nat., n° 150. Bordeaux n° 18 (*L'Empereur*; M. Hérelle — *Pastorales basques*, p. 72 — se base avec raison pour rapporter ce titre à une pastorale sur Napoléon, et à Charlemagne celle indiquée dans la même liste comme : *L'Empereur de France*, sur ce qu'un manuscrit de la pastorale de Charlemagne appelle ce prince *premier Empereur de France*), 20, 31, 32. Bayonne, n° 51. — Cf. Chaho, *Biarritz*, ch. XLIV, p. 124; — Vinson, loc. cit.; — Webster, loc. cit.; — *Avenir de Bayonne*, 3 avril 1895; — Franc. Michel, *Le Pays basque*, pp. 46, 86-89; — Hérelle (*Napoléon ou Napoléon empereur ou l'Empire*), *Les Pastorales basques*, p. 58; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 261.

(3) V. Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839.

(4) Cf. Petit de Julleville, op. cit., p. 240, t. I et II, pp. 576 et suiv.

(5) Bibl. nat., n° 133. Bordeaux, n° 3. Bayonne, n° 51. Cf. Chaho, loc. cit., p. 123. — Buchon, loc. cit.; — Webster, loc. cit.; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 31; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 260.

(6) *Comment le roy Clovis se fit chrestienner à la requête de Clotilde sa femme* (V. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. IV, pp. 153-158 Cf. manuscrit Cangé (V. Petit de Julleville, t. II, ch. XVI, p. 330 et suiv.); — Petit de Julleville, t. I, p. 126, note 4, pp. 135, 148 et suiv.

au point que ce dernier paraît la source première, encore que peut-être lointaine et médiate, de la *tragerie* en question; — ce qui donne à l'allégation de Buchon, sans pouvoir réussir à la démontrer, une certaine couleur de vraisemblance; disons : ce qui permet de soupçonner qu'il n'est pas impossible qu'elle soit vraie. Mais comment le *Miracle de Notre Dame* auquel je viens de me référer, qui ne fut imprimé⁽¹⁾ qu'au xix^e siècle, a-t-il pu, lui ou l'essentiel de son contenu, parvenir à la connaissance des Basques, au point d'inspirer une pastorale qui ne remonte pas moins haut que 1770, quelle que soit la date de sa première rédaction? C'est ce qu'on ne peut pas même conjecturer, dans l'ignorance où l'on est des transformations qu'a pu subir le *miracle* considéré, — si tant est qu'il en ait subies; — des théâtres où il a pu être joué; des écrits en prose ou en vers auxquels il a pu donner naissance. Nous ne savons même pas si — hypothèse toujours possible — la pastorale et le *miracle* ne devraient pas leur frappante ressemblance à une source commune, la Chronique de Grégoire de Tours, ou à quelque traduction ou succédané de celle-ci; bien que, dans un sujet qui, somme toute, a été assez peu traité, une pareille rencontre ne laisserait pas d'être assez surprenante. Le plus probable est que le *Baptême de Clovis*, sous un remaniement quelconque, a été porté sur une scène voisine du Pays basque, lors de la pénétration au xvi^e siècle du théâtre français en Béarn et en Gascogne.

Les pastorales relatives à des personnes et à des choses de Turquie et de Perse, — qu'elles doivent à quelque écho lointain et populaire des œuvres plus littéraires qui célébrèrent ces contrées au xviii^e siècle, ou à ces œuvres elles-mêmes, tout ou partie des événements mis en scène, — sont les suivantes :

Mustapha grand sultan, ou Saint Claudieus et Sainte Marsimissa⁽²⁾;

Kouli-Khan⁽³⁾;

Dorimène et le prince Osman⁽⁴⁾; ces deux dernières ayant aussi prêté certaines scènes à *Astyage*.

A la liste des *trageries* plus ou moins historiques, il faut joindre les noms suivants qui malheureusement ne sont pour nous que des noms; car ils correspondent à des ouvrages perdus. Ce sont, — outre une pastorale sur le *Consulat de Bonaparte*, œuvre de J.-P. Saffores composée aux environs

⁽¹⁾ Cf. *Théâtre français au Moyen-Age*, de Monmerqué et Michel, pp. 609, 668.

⁽²⁾ Bibl. nat., n° 137, 149. Bordeaux, n° 26, 27. Bayonne, n° 53. — Cf. *Mémorial des Pyrénées*, 15 août 1852; — Vinson, *Mélanges*, p. 101; *Rev. de l'histoire des religions*, loc. cit.; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxi, et VI, p. 323; — Webster, loc. cit.; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 54-56, 71-72; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, p. 261, loc. cit.

⁽³⁾ Bibl. nat., n° 180. Bordeaux, n° 19, 25. Bayonne, n° 15. — Cf. Vinson, *Folk-Lore*, VI, p. 323; — Webster, loc. cit.; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 51; *État des manuscrits*, loc. cit., et *Rev. int. des Études basques*, ibid. — Dans la liste du manuscrit de Bordeaux n° 18 (Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 78), cette pastorale est intitulée *Thomas Culican*, — corruption de Thamasp-Kouli Khan. Sur le personnage historique de Thamasp-Kouli-Khan ou Nadir-Schah, voir sa biographie par Fraser, Londres, 1742. Édition Maynard, Londres, 1885. Cf. *Histoire de la Perse*, par sir John Malcolm, traduite en français en 1821.

⁽⁴⁾ Bibl. nat., n° 180. Bordeaux, n° 19, 25. Bayonne, n° 15. — Appelée *Odorimène* dans la liste du ms. de Bordeaux n° 18 (Cf. *Les Pastorales basques*, p. 78). — Cf. Hérelle, *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 260; *Les Pastorales basques*, p. 33.

de 1839 (1) : — *Charles-Quint* (2), *Clotaire III* (3), *Thibaut de Champagne* (4), sujet dont le rapport avec l'histoire basque — s'il s'agit de Thibaut IV, roi de Navarre en même temps que comte de Champagne — est un fait exceptionnel dans le théâtre basque traditionnel, dû peut-être à une coïncidence, et qui n'est pas de nature à influencer une explication générale de ce théâtre. Mentionnons encore pour mémoire la pastorale de *Cartouche*, dont le seul nom et l'auteur — J.-P. Saffores, qui composa cette pièce vers 1839 (5), — sont connus et dont par conséquent on ne peut pas décider s'il faut la ranger ou non parmi les pièces proprement historiques. Pour *Bajazet* (6), et pour *le roi Henri d'Angleterre* (7), je ne saurais affirmer — et personne n'a pu sur ce point me renseigner dans le pays, — si ce sont là, ou non, d'autres appellations respectives de la pastorale intitulée *Mustapha* où figure un Bajazet, et de *Sainte Hélène* ou *Hélène de Constantinople* dont un Henri, roi d'Angleterre, est un des principaux personnages.

Reste à énumérer les pastorales proprement légendaires ou romanesques, dont, pour la plupart — j'entends, de celles qui nous ont été conservées, — l'origine précise est facile à déterminer. Leur titre, lorsqu'il est un nom de personnage, présente cette particularité, qu'il est parfois précédé de l'épithète de *saint* ou de *sainte*, non moins que dans les mystères bretons sur les mêmes sujets ou des sujets de même nature ; soit par une tendance de l'esprit populaire à considérer comme autant de saints les êtres réels ou mythiques désignés à l'admiration publique, comme le montrent toute notre littérature populaire et précisément des ouvrages qui ont inspiré les pastorales dont il est ici question ; soit parce que le théâtre basque, né d'une imitation de *mystères* dont la plupart roulaient sur des Vies de saints, a étendu, des pièces sacrées aux pièces de nature en soi profane, le caractère liturgique et sacerdotal des premières ; — à moins que les deux motifs ne soient valables en même temps ou tour à tour.

Par un singulier contraste, c'est dans ce cycle, dont presque tous les drames ont une origine qu'on peut signaler avec une rigueur absolue quant à l'ouvrage qui a servi de source, que se rencontrent aussi un petit nombre de *trageries* dont l'origine, même lointaine, reste un secret. Ce sont : *La princesse de Cazmira* ou de *Cachemire* (8) ; *Célestine de Savoie* (9) ; *Jean*

(1) Cf. Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839 ; — Badé, *Observateur des Pyrénées*, 22 oct. 1843, fin de l'article ; — Franc. Michel, *Le Pays basque*, p. 46 ; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 72.

(2) Cf. Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 71 ; *État des manuscrits*, p. 7.

(3) Cf. Hérèlle, *ibid.*

(4) Cf. Chaho, *op. cit.*, ch. XLIV, p. 124 ; — Vinson, *Mélanges*, p. 102 ; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.* ; *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxii ; — Franc. Michel, *op. cit.*, p. 45 ; — Webster, *loc. cit.* ; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 78 ; *État des manuscrits*, p. 7.

(5) Cf. Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839 ; — Hérèlle, *État des manuscrits*, p. 7.

(6) Cf. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxii ; — Webster, *loc. cit.* ; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 70-71 ; *État des Manuscrits*, p. 7.

(7) Cf. Hérèlle, *ibid.*

(8) Bordeaux, n° 9. — Cf. Vinson, *Folk-Lore*, Avant-propos, p. xxii, et VI, pp. 322, 344, 345 ; — Webster, *loc. cit.* ; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, pp. 27, 71 ; *État des manuscrits*, p. 4.

(9) Bordeaux, n° 14. — Cf. Vinson, *Folk-Lore*, *ibid.*, et VI, pp. 341 et suiv. ; — Webster, *loc. cit.* ; — Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 28 ; *État des manuscrits*, p. 4.

Caillabît ou *Saint Jean Caillabît* ⁽¹⁾, la *princesse de Gamathie* ⁽²⁾. Quant au [*Comte de Warwick* ⁽³⁾], on connaît bien une tragédie française de ce nom ⁽⁴⁾; mais le sujet en est passablement différent de la donnée de la pièce basque.

Les drames qui suivent sont empruntés aux romans d'aventures popularisés par le colportage ou autres œuvres de même nature, qui reproduisent eux-mêmes le plus souvent des thèmes beaucoup plus anciens remontant au Moyen-Age. Ces drames sont :

Le Grand Alexandre ⁽⁵⁾;

Les Quatre fils Aymon ⁽⁶⁾;

Charlemagne et les douze Pairs ⁽⁷⁾;

Sainte Geneviève ou *Geneviève de Brabant* ⁽⁸⁾, œuvre provenant évidem-

(1) Bibl. nat., n° 177. Bordeaux, n° 2. — Cf. Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Folk-Lore*, xxi-xxii; *Rev. de l'histoire des religions*, loc. cit.; — Webster, loc. cit.; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 46; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 260.

(2) Cf. Vinson, *ibid.*; — Webster, *ibid.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 73; *État des manuscrits*, p. 7.

(3) Bordeaux, n° 6. — Cf. Vinson, *Mélanges*, *ibid.*; *Folk-Lore*, pp. xxi, 323, 343, 344; — Webster, *ibid.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 69; *État des manuscrits*, p. 6.

(4) *Le comte de Warwick*, tragédie de Laharpe, représentée le 7 nov. 1763.

(5) Bibl. nat., n° 113, 179. Bayonne, n° 46. — Cf. Chaho, *Biarritz*, chap. XLIV, p. 123; — Vinson, *Mélanges*, p. 101; *Rev. de l'histoire des religions*, loc. cit.; *Folk-Lore*, p. xxi; — Webster, loc. cit.; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 20-22; *État des manuscrits*, p. 3; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 259.

Équivalents français :

l'histoire du noble et vaillant roy Alexandre le grand nouvellement imprimé à Paris par Michel Lenoir, 1056 le XXVI jour de septembre Cy commence l'histoire du très vaillant noble preux et hardy roy Alexandre le grat à Lyon, cheulx Olivier Arnoullet, s. d., pet. in-4° (1755). Autre édition vers 1550. — l'histoire du noble et vaillant Roy Alexandre le Grand jadis roy et seigneur de tout le monde et des grandes prouesses qu'il a faictes en son temps. A Paris par Jehan Bonfons libraire demourant en la rue Neuve Nostre Dame à l'enseigne de Saint Nicolas. Cf. les ouvrages latins sur le même sujet. *Manuel du libraire*, art. *Alexandre*, v. I, p. 163, li romans d'Alixandre par Lambert li tors et Alexandre de Bernays, publié à Stuttgart en 1846. *Alexandriade* chanson de geste du XII^e siècle de Lambert le cours et Alexandre de Bernay publié à Paris. MDCCCLXXXVIII etc. (*Manuel du libraire*, p. 554).

(6) Bibl. nat., n° 180. Bordeaux, n° 15, 34. — Cf. Chaho, loc. cit., p. 124; — Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, loc. cit.; *Folk-Lore*, p. xxi; Webster, loc. cit.; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 24; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, p. 260, loc. cit.

Sources françaises et équivalents français : Cf. ci-dessus.

(7) Bibl. Nat., n° 142. Bordeaux, n° 28. Bayonne, n° 47, 51. — Cf. Chaho, *Voyage en Navarre*, p. 333; — Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, loc. cit.; *Folk-Lore*, pp. xxi et 323; — Webster, loc. cit.; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 28-30, 76; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 260.

Source française :

Les fais et gestes de Charlemagne, Rolland et autres braves Gaulois contre les Infidèles, XVI^e siècle. Pierre Sergent. Troyes. Oudot. — succédané de

Charlemagne poème anglo-normand au XII^e siècle publié pour la première fois par Franc. Michel. Londres. Pickering, 1836.

et peut-être aussi de quelque autre chanson de geste (V. *Manuel du libraire*, p. 1501).

(8) Bibl. nat., n° 144. Bayonne, 11, 48. — Cf. Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, loc. cit.; *Folk-Lore*, pp. xxi et 323; — Webster, loc. cit.; Franc. Michel, *Le Pays basque*, pp. 46-48; Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 36, 37, 78; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 260.

ment d'un des succédanés de l'écrit du père de Cerisiers, composés pour le colportage (1);

Godefroy de Bouillon (2);

Sainte Hélène ou Hélène de Constantinople (3);

Jean de Calais (4);

Jean de Paris (5);

La Destruction de Jérusalem (6);

Œdipe (7);

Robert le Diable (8);

(1) Sur *Geneviève de Brabant ou l'Innocence reconnue*, par le P. René de Cerisiers, et ses nombreux succédanés. V. Ch. Nisard, *op. cit.*, t. II, pp. 423 et suiv.

(2) Bordeaux, n° 1. — Cf. Chaho, *Biarritz*, ch. XLIV, p. 124; *Voyage en Navarre*, p. 333; — Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, p. xxii et 323; — Webster *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 37, 38, 73; *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 260.

Source française :

Un des écrits suivants fort semblables entre eux :

La généalogie avec les gestes et notables faits d'armes de Godefroi de Bouillon. Paris, Michel Lenoir, 1511.

Les faits et geste du preux Godefroi de Bouillon et de ses valeureux frères. Baudouin et Eustache, Jehan Bouffon. Paris, s. d.

Id., Nicolas Bonfons, avec figures sur bois.

Id., 1584 (V. *Manuel du libraire*, p. 584).

(3) V. ci-après, Avant-propos et Chapitre III.

(4) Bibl. nat., n° 145. — Cf. Chaho, *Biarritz*, ch. XLIV, p. 124; — Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*; *Folk-Lore*, pp. xxii et 323; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 47, 48; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 260.

Source française :

Jean de Calais, Épinal, Pellerin, in-12, 35 p., s. d., Paris, 1849, *Librairie populaire des villes et des campagnes*, in-12, 36 pages, par M^{me} de Gomez (Madeleine-Angélique Poisson), fille du comédien Poisson, morte en 1770 (V. Ch. Nisard, *op. cit.*, t. II, pp. 408-411).

(5) Bibl. nat., n° 146. — Cf. Chaho, *loc. cit.*; — Vinson, *ibid.*; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *ibid.*

Source française :

Histoire de Jean de Paris, roi de France, — Pellerin, à Épinal, s. d. — Deckherr, à Montbéliard, s. d. — La première édition est de Paris et Lyon, s. d., in-4° goth. et doit avoir paru entre les années 1530 et 1540; réimprimée plusieurs fois à Troyes, Rennes, Liège et Paris dans la *Bibliothèque bleue* (V. Nisard, *op. cit.*, t. II, pp. 398 et suiv.).

(6) Bayonne, n° 14. — Cf. Vinson, *ibid.*; — Webster, *ibid.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 49; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 260.

Source française :

Un récit romanesque réimprimé plusieurs fois depuis le xvi^e siècle (V. *Manuel du libraire*, t. II, p. 654).

(7) Bibl. nat., n° 178. — Cf. Vinson, *Rev. de l'histoire des religions*, *loc. cit.*, *Folk-Lore*, pp. xxi, 323, 338 et suiv.; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *ibid.*, et *Les Pastorales basques*, p. 58.

Source française :

Œdipus filz roy Layus, lequel Œdipus tua son père et depuis espousa sa mère et en eut quatre enfans, et parle de plusieurs choses excellentes. Sur les diverses éditions (V. *Manuel du libraire*, t. II, col. 944-945).

(8) Bibl. nat., n° 173. Bordeaux, n° 29. — Cf. Vinson, *Folk-Lore*, p. 323; — Webster, *Conférence*, p. 260; — Hérelle, *ibid.*, et *Les Pastorales basques*, p. 65.

Source française :

Une des multiples rédactions de cette donnée. — Cf. les romans sur *Robert le Diable* et *Richard sans Peur, son fils*, imprimés au xv^e siècle, d'après des manuscrits en vers du

Richard sans Peur, duc de Normandie⁽¹⁾;

Roland⁽²⁾;

Le Juif Errant⁽³⁾;

Pierre de Provence et la belle Maguelonne⁽⁴⁾;

J'ajoute à cette liste, comme participant à la fois du genre sacré et du genre profane, la pastorale de *Saint Louis*⁽⁵⁾, sujet particulièrement intéressant en ce qu'il fut traité en *mystère* français, notamment dans le *mystère* composé par Gringore en 1512 ou environ⁽⁶⁾. Cette dernière date ne rendrait pas improbable l'hypothèse d'une connaissance directe, par les Basques, de ce *mystère*. Peut-être toutefois qu'un sujet d'un intérêt aussi généralement français leur est venu par des brochures de colportage, inspirées elles-mêmes du *mystère* de Gringore ou de tout autre. Toujours est-il qu'une des deux rédactions qui existent, de la pastorale de *Saint Louis*, paraît, d'une manière ou d'autre, dériver d'une chronique du *xv^e* siècle (7).

xiv^e siècle et même du *xiii^e*. La plus ancienne édition connue, Lyon, 1496, in-4°, a pour titre :

Vie du terrible Robert le Dyable, lequel après fut nommé l'Homme-Dieu (V. Ch. Nisard, *op. cit.*, t. II, pp. 436 et suiv.).

Miracle de Nostre-Dame de Robert le Dyable, filz du duc de Normandie, à qui il fu enjoint pour pour ses meffais qu'il feist le fol sans parler, et depuis eu Nostre Seignor mercy de li, et espousa la fille de l'empereur; publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibl. impériale, par plusieurs membres de la Société des Antiquaires de Normandie; Rouen, Ed. Frère, 1836, 1 vol. in-8°, tiré à 303 exemplaires.

Cf., en outre, sur *Robert le Dyable*, Petit de Julleville, *op. cit.*, pp. 126, notes 4, 135, 148 et suiv.; et sur *Robert le Dyable* et *Richard sans Peur* (Manuel du libraire, t. IV, p. 99, et *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 886).

⁽¹⁾ Bayonne, n° 16. — Cf. Chaho, *Biarritz*, ch. XLIV, p. 124; — Vinson, *ibid.*; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 63-65; *État des manuscrits*, p. 6; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*

Source française :

Une des multiples rédactions de cette donnée. V. la note précédente.

⁽²⁾ Bibl. nat., n° 115, 138, 182. Bordeaux, n° 17 — Cf. Chaho, *Voyage en Navarre*, p. 333; — Vinson, *ibid.*; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, pp. 66-68; et *ibid.*

⁽³⁾ Cf. Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 49; *État des manuscrits*, p. 7. — Sur la légende du Juif-Errant et sur ses manifestations dans la littérature populaire française et dans les œuvres de colportage écrites dans notre langue. V. Ch. Nisard, *op. cit.*, t. I, pp. 477-494.

⁽⁴⁾ Cf. Hérelle, *État des manuscrits*, p. 7.

Équivalent français :

Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne. Épinal, Pellerin, s. d., in-12. — La première édition de date certaine est de 1490, in-4°, goth.; il y en a d'autres, notamment une de Lyon, vers 1478, par Barthélemy Buyer. La première rédaction doit être antérieure à 1450. Il existe des manuscrits en vers et en prose très anciens sur le même sujet (il y en a des versions flamandes, allemandes, danoises, espagnoles, grecques). V. Ch. Nisard, t. II, pp. 411-415.

⁽⁵⁾ Bibl. nat., n° 147. Bayonne, n° 50. — Cf. Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839; — Badé, *Observateur des Pyrénées*, 27 oct. 1843; — Vinson, *ibid.*; — Webster, *loc. cit.*; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 51-52; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. int. des Études basques*, *loc. cit.*, p. 261.

⁽⁶⁾ *La Vie de Saint Louis*, par Gringore. — V. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, pp. 240, 254 et suiv., 331 et suiv.; t. II, ch. XXII.

⁽⁷⁾ *Le mystère de Saint Louis, roi de France*, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibl. nat. (in-folio du *xv^e* siècle, fonds français, 24331), par Franc. Michel; *Westminster*, 1871, in-4°, destiné aux membres du Roxburghe Club. — V. Petit de Julleville, t. II, p. 527. — Cf. Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839; — Badé, *Observateur des Pyrénées*, 27 oct. 1843.

Quel est le rapport entre celle-ci et la rédaction en question? Est-il direct ou non? En ce dernier cas, quels sont les intermédiaires? L'épopée du P. Lemoine, qui a fourni la base d'une pastorale française de la vallée de Barétous sur Saint Louis⁽¹⁾, doit-elle aussi entrer en ligne de compte dans l'explication d'au moins une des rédactions basques du même sujet? Autant de problèmes que le cadre de cette Introduction ne me permet que de poser. Ils suffisent, avec les problèmes précédents, à montrer l'intérêt et l'urgence qu'il y aurait à dépouiller une à une les pastorales qui, quoique en trop petit nombre, se trouvent dans nos bibliothèques publiques, et à étudier soigneusement, dans la mesure du possible, au Pays basque ou ailleurs, toutes celles qui ont échappé jusqu'ici à la destruction du temps ou des hommes⁽²⁾.

ORIGINE DES PASTORALES TRAGIQUES : CONCLUSION. — Quoi qu'il en soit, des quelques renseignements qu'on a pu rassembler jusqu'ici et que je me suis efforcé de résumer, une conclusion semble se dégager, dans la mesure où le permet l'état actuel de la question. Présentant des ressemblances frappantes avec les mystères français, dont ils rappellent tous les traits essentiels et traitent plus d'une fois les sujets; d'autre part, puisés incontestablement dans un certain nombre de cas à des livrets français de colportage, dont les plus anciens types remontent aux premières années du xvi^e siècle ou un peu avant, c'est-à-dire à une époque voisine de celle qui vit s'introduire en Béarn et en Gascogne l'usage des représentations théâtrales françaises, il n'est pas téméraire de supposer, avec des auteurs compétents⁽³⁾, que les pastorales tragiques, en tant que genre spécial, doivent leur origine aux représentations de *mystères* dont la cour de Pau, sous l'influence de la reine Marguerite d'Angoulême, introduisit l'usage en Béarn et dans une partie de la Gascogne⁽⁴⁾; usage qui se répandit bientôt vers l'Est jusqu'aux extrémités orientales des Pyrénées⁽⁵⁾. Il n'est pas étonnant si, suggérée ainsi par la France, cette littérature dramatique basque s'est alimentée presque exclusivement aux écrits venus de ce pays, et surtout, parmi eux, à ceux que le colportage offrait à profusion, pour huit à dix sous, dans les foires et marchés⁽⁶⁾. D'une part, en effet, il est peu probable que si les ressemblances, avec les *mystères* français, du genre comme tel constitué par les pastorales basques, étaient dues à une rencontre spontanée, sans influence des premiers sur le second, celui-ci eût emprunté presque tous ses drames

(1) Badé, *Observateur des Pyrénées*, 27 oct. 1843.

(2) Je ne mentionne que pour mémoire, et avec toutes les réserves que comportent les affirmations de cet auteur lorsqu'aucun autre document ne vient les corroborer, les titres suivants de pastorales indiqués par Chaho, ou noms de héros de *trageries* :

Zaïre (Biarritz, ch. XLIX, p. 123); *Aïlor*; *Soliman*; *Almanzor* (*Voyage en Navarre*, p. 333).

(3) V. notamment : Buchon, *Mémorial des Pyrénées*, 2 nov. 1839, article cité. — Cf. Badé, *Observateur des Pyrénées*, 11 et 22 oct. 1843; — *Avenir de Bayonne*, 23 avril 1895 : pastorale souletine à Saint-Jean-Pied-de-Port.

(4) V. notamment : Dugenne, *Mémorial des Pyrénées*, 5 mars 1839, feuilleton d'une tragédie béarnaise.

(5) Buchon, *ibid.*

(6) Webster, *Loisirs*, ch. VIII, p. 232. — Vinson, *Folk-Lore*, p. xix.

précisément au pays de ces *mystères*, en se détournant des sources nationales. Et d'un autre côté, il est naturel d'étendre à la plupart des pastorales considérées individuellement une origine qui, en même temps qu'elle est possible pour tous ces drames, est indubitablement celle de tous ceux du cycle profane, ou du moins du cycle romanesque et légendaire. Ces hypothèses ont donc un grand air de vérité.

Resterait seulement à établir à quelle époque exacte les Basques ont eu l'idée d'imiter les *mystères* français, en portant sur le théâtre des ouvrages français parvenus à eux par le colportage et peut-être quelques autres écrits, voire par aventure en traduisant à l'occasion quelque œuvre dramatique française. Jusqu'à présent, l'époque de l'introduction des représentations françaises en Béarn, auxquelles les Basques ont dû emprunter leur première idée du genre tragique, et celle de la naissance des plus anciens exemplaires destinés au colportage, dans lesquels ils ont dû puiser les sujets de leurs pastorales, permettent seulement de fixer approximativement non pas l'âge absolu, mais l'âge maximum du théâtre tragique en question, et qui ne doit pas par conséquent dépasser la première moitié du xvi^e siècle. Mais jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent faire la lumière, rien n'autorise à assurer que le *mystère* français ait été utilisé par les Basques dès son apparition en Béarn, et qu'ils n'aient pas attendu un temps plus ou moins long avant d'emprunter à leurs voisins l'usage venu de France.

Alléguera-t-on, comme preuve de la plus haute antiquité de ce théâtre, contre l'hypothèse à laquelle je viens de m'arrêter sur l'origine de ce dernier, sur les sources des sujets qu'il traite et sur l'explication de sa première apparition en Soule, la lutte des Chrétiens et des Musulmans, le souvenir des Croisades, éléments essentiels de la tragédie basque populaire ? Dirait-on qu'ils sont la trace d'une époque où ils répondaient dans le pays ou dans les régions voisines à des préoccupations actuelles, à des événements contemporains ; bref, d'une époque où, non loin de la contrée où se jouent ces drames, la Chrétienté était aux prises avec l'Islam en Espagne ? que par conséquent ces drames, c'est-à-dire les premiers d'entre eux, remontent au moins au dernier siècle de ce que les Espagnols appellent la *Guerre de reconquête*, au milieu du xv^e siècle, et même au delà, jusqu'au xiii^e (1) ?

Sans doute, l'influence de la lutte entre l'Islam et la Chrétienté est évidente dans le théâtre basque. Mais ne suffit-il pas, pour en rendre compte, quand par ailleurs d'autres faits justifient cette explication, de recourir aux *mystères* et aux romans de chevalerie ? D'autant que les Infidèles, dans les pastorales, ne sont pas en général appelés Maures ; et que, d'autre part, ils portent le nom de Turcs, au lieu de l'appellation plus ancienne de Sarrasins. Au reste, les romans de chevalerie eux-mêmes, et la vogue dont ils furent l'objet à une époque où la chevalerie avait disparu des mœurs, prouvent assez que la littérature et les goûts littéraires ne traduisent pas nécessairement la vie réelle du temps et du milieu où ils se

(1) Vinson, *Revue de l'histoire des religions*, 1^{re} année, t. I, p. 139 ; *Mélanges*, p. 103 ; *Folk-Lore*, pp. xviii, xix.

développent, et que par conséquent la lutte des Chrétiens contre les Infidèles dans les pastorales peut avoir des causes plus littéraires et moins immédiatement historiques que la guerre des Espagnols contre les Maures, ou de la Chrétienté médiévale contre les Sarrasins. Au reste, ceux-là mêmes qui croient soupçonner une influence directe des événements historiques du Moyen-Age sur la constitution de la pastorale tragique, ne font aucune difficulté d'admettre que cette dernière est une imitation et une adaptation du *mystère* français. S'il en est ainsi, par quelle voie ce genre dramatique serait-il parvenu à la connaissance des Basques antérieurement aux représentations françaises données chez leurs voisins ? Il faut dire de tous les autres traits dans lesquels se trouve la trace d'âges plus anciens, comme de la lutte entre la Chrétienté et l'Islam : l'influence des *mystères* suffit à les expliquer, à quelle date que celle-ci se soit exercée ; et, par exemple, l'attitude des rois, assis la jambe droite sur le genou gauche et étendue horizontalement, qui est identique à l'attitude que prête aux rois et aux puissants la statuaire du ^{xiii}^e siècle, sinon des âges antérieurs, s'explique peut-être par l'influence des *mystères*, qui l'auraient transmise depuis cette date jusqu'au moment où ils ont été imités en Pays basque ; mais peut-être aussi par la contemplation directe des monuments sculpturaux plus anciens que cette dernière date, puisque aussi bien de tels monuments ne disparaissent pas avec l'époque qui leur a donné naissance.

S'accommodant de toutes les exigences, l'hypothèse à laquelle, après d'autres auteurs, je viens d'aboutir sur l'origine de la tragédie basque, est seule en outre capable d'expliquer certains faits qui, sans cela, resteraient assez mystérieux. Si le théâtre tragique s'est introduit chez les Basques par l'intermédiaire du Béarn, ou en même temps qu'il pénétrait dans cette province, et par les mêmes moyens, on comprend aisément pourquoi, absent actuellement, sous sa forme traditionnelle, des autres régions de langue basque, il ne s'est maintenu ou n'a jamais existé que dans celles de ces régions qui avoisinent le Béarn, et que là même il n'a poussé ses racines les plus profondes que dans la partie immédiatement en contact avec ce dernier pays, à savoir : en Soule. Mais il y a plus : à l'est de la Soule, dans la vallée de Barétous, qui occupe actuellement le canton d'Aramitz et quelques communes étrangères à ce canton, située entre les pays de langue basque et les populations béarnaises, mais où les habitants, souletins par leurs origines, ont abandonné pour le béarnais la langue des aïeux, la coutume existait autrefois, et s'est conservée aujourd'hui, mais d'une manière beaucoup moins constante, de jouer des pastorales absolument identiques, par la technique et par plus d'un sujet, à celles qui se jouent en Soule ⁽¹⁾. Or, ces pastorales, que l'on sait expressément être, au moins pour la plupart, des adaptations de livres populaires français amenés dans cette vallée par le colportage, sont écrites, non pas en béarnais, langue vulgaire et usuelle de ces populations, mais en français. N'y a-t-il pas là comme une preuve cruciale de l'origine française des pastorales basques, et de la

(1) Dugenne, *Mémorial des Pyrénées*, 5 mars 1839, feuilleton : « Une tragédie béarnaise. »

manière dont les sujets en ont été introduits en Soule? Et ne semble-t-il pas que les tragédies de la vallée de Barétous soient comme les restes et les échos d'anciens mystères français introduits jadis dans ce pays et dans le Béarn, où ensuite ils auraient servi d'exemples et de types aux auteurs souletins de langue basque; de même que le pays gallo fut, en Bretagne, le véhicule des mystères français et des livres français qui procurèrent aux Bas-Bretons, ceux-là les types, ceux-ci les sujets de leurs drames (1)? Aussi bien elle est hautement instructive pour l'objet qui nous occupe, l'histoire du théâtre de langue celtique en Bretagne, théâtre qui ressemble d'une manière si étonnamment frappante à celui qui fait l'objet de ces lignes, malgré l'impossibilité d'une influence de l'un sur l'autre. Jointe à toutes les raisons précédemment alléguées, qu'elle confirme et renforce, cette histoire conduit à supposer, pour ne pas dire plus, qu'assujettie à la même technique, aux mêmes conditions de composition et d'exécution, presque à la même mise en scène que le mystère breton (2), la *tragerie* basque doit provenir, dans son ensemble et dans chacun de ses spécimens, de sources analogues; être par conséquent, comme le mystère breton, la traduction ou la dramatisation, sous l'influence première des mystères français, de la littérature populaire française que le colportage a répandue pendant trois siècles d'un bout à l'autre du territoire de la France actuelle et au delà (3). La concordance de maints sujets de l'un et de l'autre théâtre n'est pas faite pour ébranler cette conclusion. Que l'on compare seulement le tableau suivant des pièces communes aux deux littératures dramatiques (4):

PASTORALES BASQUES

MYSTÈRES BRETONS (5)

Jacob ou Joseph et Madame Putiphar.

Vie de Jacob et de ses enfants.

Moïse.

Vie de Moïse.

[*David.*]

Vie de Saül et de David.

Judith et Holopherne.

Judith et Holopherne.

Les trois Rois.

Pastorale de la Nativité.

Mystères des Trois Rois.

Saint Jean Baptiste.

Vie de saint Jean Baptiste.

Saint Pierre.

Vie de saint Pierre et de saint Paul.

Saint Antoine.

Vie de saint Antoine.

Saint Alexis.

Vie de saint Alexis.

Les Quatre fils Aymon.

Vie des Quatre fils Aymon.

Charlemagne et les douze Pairs.

Charlemagne et les douze Pairs.

La conquête de Charlemagne.

(1) Le Bray, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, pp. 230 et suiv., 251 et suiv.

(2) *Ibid.*, ch. X, jusqu'à la page 425, 431; ch. XI, *passim*.

(3) Cf. *Ibid.*, ch. VI.

(4) Cf. à ce propos, Webster, *Loisirs*, pp. 216, 228-231; *Conférence*, pp. 259-261, — et sur les sujets bretons, outre les notes ci-après : Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibl. nat., par M. H. Omont; — *Les derniers Bretons*, par Émile Souvestre.

(5) Le Braz, *op. cit.*, chapitres V, VI, VII, XI.

PASTORALES BASQUES

*Geneviève de Brabant.**Godefroi de Bouillon.**Robert le Diable.*

MYSTÈRES BRETONS

*Histoire de Geneviève de Brabant
ou Vie de sainte Geneviève.**Godefroi de Bouillon et
la Délivrance de Jérusalem.
Robert le Diable.*

On peut citer encore, comme sujets traités de part et d'autre : *Hélène de Constantinople*, la *Destruction de Jérusalem par Titus*; *Saint Louis*; *Saint Martin*.

De telles rencontres entre deux littératures qui ne peuvent avoir agi l'une sur l'autre ne s'expliquent que si l'on attribue aux points communs une origine de même ordre. Seule cette explication permet de comprendre que la tragédie basque ne diffère en somme du mystère breton que par un scénario plus simple, une action généralement plus courte, une empreinte nationale beaucoup plus faible sur le fond du drame, une forme littéraire plus négligée, un moindre développement du prologue et de l'épilogue, enfin et surtout par la présence d'un élément chorégraphique compliqué, lequel est d'origine indigène.

CONCLUSION GÉNÉRALE SUR LA TRAGERIE. — De tout ce qui précède, une même conclusion se dégage : la tragédie populaire des Basques doit presque tout — et, en réalité, tous ses éléments dramatiques, technique et affabulation, — à une littérature étrangère; c'est un art d'emprunt et d'imitation, presque de traduction. Quoi d'étonnant si les Basques, dont la littérature écrite si restreinte, et relativement si récente, consiste surtout en traductions, n'ont pu tirer de leur fonds une littérature tragique, alors que des peuples comme les Celtes, plus riches en œuvres populaires autochtones, et surtout en légendes nationales sous forme de simples contes ou d'épopées, dernière forme qui fait complètement défaut aux Basques, n'ont pu parvenir à édifier une littérature dramatique originale? C'est que le théâtre, surtout le théâtre sérieux, par la multiplicité et la complexité des conditions de toutes sortes dont il dépend, est nécessairement chez tous les peuples le résultat d'un état à la fois littéraire et social relativement très avancé, au point de ne pouvoir se produire qu'après que les autres formes de littérature, disons même, que les autres formes d'art ont atteint leur entier développement, à moins qu'au contact d'une civilisation et d'une littérature étrangères, un peuple qui par lui-même n'est pas encore mûr pour produire des manifestations dramatiques, ou, si l'on veut, tragiques, ne soit conduit à élaborer une copie et comme une contrefaçon réduite d'un théâtre étranger. N'est-ce pas de cette seconde manière que sont nées nombre de littératures dramatiques, dont les unes, telle la tragédie romaine, sont restées dans la dépendance à laquelle elles devaient leur existence; dont les autres, comme la comédie à Rome, une fois transplantées ainsi sur un sol nouveau, s'y sont développées d'une manière spontanée et originale? Quant à notre théâtre classique, si national

au fond dans son développement, on sait assez quel concours d'influences étrangères a contribué à le former ; au point qu'il faudrait dire qu'il doit uniquement à celles-ci son premier germe et son point de départ, n'était l'existence antérieure sur notre sol d'un théâtre qui, pour différent qu'il fût de celui qui lui succéda, ne laisse pas d'avoir ajouté son influence, plus grande sur la comédie, moindre sur la tragédie, à celle des littératures étrangères ; ne fût-ce, en ce dernier cas, qu'en fournissant à ceux-là mêmes qui le combattaient le plus l'idée de telle chose qu'une littérature dramatique, idée qui sans cela leur fût peut-être venue beaucoup plus tard. Pour en revenir aux Basques, loin de s'étonner que leur théâtre, du moins leur théâtre sérieux, que même leur littérature en général, pour la majeure partie, soient empruntés, il faut bien plutôt admirer que, sans être groupés, depuis qu'ils font partie de l'histoire, dans un même et unique corps de peuple, divisés en rameaux indépendants les uns des autres, qui ont chacun, durant ce temps, plus ou moins suivi la fortune politique de peuples étrangers ; intellectuellement tributaires de ces derniers dès cette époque, et empruntant la langue de ceux-ci dans les transactions publiques ; n'ayant pas même laissé de leur propre langue un seul monument antérieur au xvi^e siècle, ils aient encore conservé celle-ci avec la riche floraison de ses dialectes.

Quant à leurs pastorales, j'entends à leurs *trageries*, elles tirent de leur caractère même d'imitation un intérêt tout particulier. Elles nous offrent un représentant achevé du théâtre du Moyen-Age. Partout ailleurs en France, sauf en Basse-Bretagne, le théâtre des *mystères*, si l'arrêt prononcé contre lui en 1548 ne l'a pas tué d'un coup, n'a cessé depuis de mourir d'une lente agonie, ne laissant plus aujourd'hui subsister que de très rares vestiges tout fragmentaires (1). En Basse-Bretagne même, où il s'était maintenu jusqu'au milieu du xix^e siècle, il était ensuite tombé dans une torpeur dont viennent enfin de le tirer tout récemment les vaillants efforts de l'*Union régionaliste bretonne*, mais qui était telle encore en 1904, que M. Le Braz, prenant cette léthargie pour une mort (2), pouvait parler du théâtre armoricain traditionnel comme d'une chose passée, se croyait le droit d'intituler un chapitre : « La fin du théâtre breton » (3), et traitait d'« oraison funèbre » (4) le discours prononcé au sujet de ce théâtre par Gaston Paris, à l'occasion d'une représentation d'un mystère breton, représentation d'un caractère non moins exceptionnel que solennel donnée à Ploujen, sur l'initiative d'érudits curieux et non sous la poussée d'une tradition encore agissante. En Soule, au contraire, depuis qu'il existe, le théâtre populaire n'a pas cessé de se manifester ; il n'a été l'objet d'aucune éclipse, et n'a eu besoin, pour se maintenir, ni des encouragements ni des appuis des lettrés ; continuant à divertir, presque inconnu du reste du monde, les montagnards de cette région, pour

(1) Germain Bapst., *Études sur les Mystères au Moyen-Age*, Paris, Leroux, 1892, pp. 59-62.
— Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, ch. XIII.

(2) Le Braz, *op. cit.*, p. 512.

(3) *Ibid.*, ch. XII.

(4) *Ibid.*, p. 513.

lesquels seuls il est fait, et présentant intact, au milieu d'une civilisation environnante plus raffinée et au cœur des temps modernes, le tableau doublement précieux d'un théâtre populaire et des restes d'un art dramatique qui fleurit jadis dans plus de la moitié de l'Europe.

II

LES PASTORALES COMIQUES¹

Avant de terminer cet aperçu du théâtre basque, il reste quelques mots à dire sur les pièces comiques de celui-ci. Je serai forcément bref sur ce dernier point, la pastorale particulière qui fait le centre de cet ouvrage n'appartenant pas au répertoire comique. Celui-ci comprend deux catégories de comédies, ou plus exactement de farces, dont la première, par l'impersonnalité de l'objet de ses plaisanteries et de ses attaques, peut être comparée aux farces du Moyen-Age; la seconde, par le caractère personnel et direct de ses allusions, à la *sotie*, à l'ancienne comédie athénienne, ou encore à nos revues de fin d'année⁽²⁾.

LA COMÉDIE CARNAVALESQUE. — Disons d'abord sommairement en quoi consiste la première. Les pièces qui la composent se font remarquer par la prédominance, au milieu de propos fort libres, du gros sel de la plaisanterie gauloise; trait qui leur a valu la juste appellation par M. Hérelle de « comédies rabelaisiennes »⁽³⁾. Les ridicules ou défauts, travers ou vices qui sont ici mis en scène, ou pris pour cible, sont variés; mais la goinfrerie et l'ivrognerie tiennent le premier rang; car ces pièces, jadis pratiquées⁽⁴⁾ non seulement en Soule mais dans tout le pays basque français, qui sont tombées en désuétude — la dernière représentation connue est de 1852⁽⁵⁾, — n'étaient que le complément dramatique des divertissements du carnaval et méritent à ce titre la désignation de « comédies carnalesques » que leur applique M. Hérelle⁽⁶⁾. Le fond, au reste, répond au but et confirme la justesse de cette appellation. Les héros du drame sont en effet : *Bacchus*, personnification de l'ivrognerie, et *Pançart*, nommé aussi *Mardi-Gras*, roi du Carnaval et personnification de ce temps de l'année, ainsi que de la bonne chère et de la gourmandise. Les farces de ce genre ont pour thème les fredaines de ces deux personnages, accompagnés chacun de sa femme et de

(¹) Sur la caractéristique respective la plus commune de la farce et de la *sotie*, voir *Histoire du théâtre en France au Moyen-Age* par Petit de Julleville, professeur suppléant à la Sorbonne, libr. Léopold Cerf, Paris, 13, rue Médicis, 1886, ch. II *passim* et ch. IV.

(²) Sur ce théâtre comique en général, voir notamment : Franc. Michel, *Le Pays basque*, p. 53; — Vinson, *Folk-Lore*, pp. xviii, xxii; — Webster, *Loisirs*, p. 213; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 4; — *État des manuscrits*, note 1, p. 3.

(³) Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 4.

(⁴) Voir notamment Webster, *Conférence dans la Tradition au Pays basque*, p. 244.

(⁵) *Pansart* — alias *Pançart*. — Cf. *Rev. int. des Études basques*, mai 1907, p. 254.

(⁶) Hérelle, *État des manuscrits*, p. 3, note 1.

son fils ou neveu, leurs dignes émules, et la disparition finale de *Mardi-Gras* devant *Monsieur Carême*; soit que, comme dans une des pièces intitulées *Pançart*(¹), le personnage de ce nom, condamné à mort pour ses méfaits après un procès en forme, échappe à la sentence et aux gendarmes en allant pour un an se cacher dans la montagne; soit que, comme dans la farce(²) intitulée [*Bacchus*](³) par M. Hérelle(⁴), *Pançart*, après avoir été fait prisonnier à la suite d'une bataille rangée entre lui et *Bacchus* d'une part, *Monsieur Carême*, *Mercredi des Cendres* (*hauste*) et *Phetiri Santx* (autre orthographe de *Phetiri Sanz*, personnification de la misère) de l'autre, soit fait prisonnier et fusillé après une condamnation en forme. L'action dans ce répertoire est au reste conduite d'après les procédés de la pastorale tragique, encadrée qu'elle est entre un *premier* et un *dernier sermon*, et entrecoupée de batailles, de *sataneries* dialoguées et dansées, voire d'intermèdes comiques; bref il y a là une véritable tragédie à rebours(⁵), et presque une tragi-comédie populaire. Que ce genre de théâtre se soit introduit ou non sous l'influence de représentations semblables qui se pratiquaient dans beaucoup d'autres provinces de France(⁶); que l'idée en ait germé ou non après la naissance de la pastorale tragique, une chose demeure certaine: c'est qu'il est le développement dramatique d'une cérémonie burlesque par laquelle on clôturait jadis dans maintes provinces de France, par laquelle on clôture encore en Béarn, en Soule et dans quelques autres régions, les fêtes du Carnaval, et qui consiste en un procès en forme devant un juge et deux assesseurs terminé par la condamnation à mort d'une effigie du Carnaval, qu'on livre aux flammes après l'avoir préalablement promenée à travers la ville ou le village. Dans ces procès, du moins en Béarn et en Soule, le plaidoyer et le réquisitoire sont improvisés en vers plus ou moins réguliers. On sait combien le Moyen-Age aimait les procès burlesques et les parodies de l'appareil judiciaire: de là ces causes carnavalesques dites « causes grasses »(⁷), et dont le *Jugement du Carnaval* est dans quelques pays le dernier reste; qu'il soit né chez les Basques spontanément et par suite d'un développement naturel de leurs propres usages, ou par une imitation plus ou moins consciente, en tout cas le rapport de filiation entre leurs

(¹) Ms. de M. Vinson analysé par lui, *Folk-Lore*, p. 345 et suiv. Le même sujet est traité dans le ms. n° 23 de la Bibl. de Bordeaux. Il existe un *Pançart* à la Bibl. nat. (fonds celtique et basque n° 135). — *Pançart* est mentionné par: Vinson, *Rev. de l'histoire des religions*, 1^{re} année, t. I, p. 139; *Folk-Lore*, pp. xii, 60, 323, 339; — Webster, *Conférence*, p. 260; *Loisirs*, p. 231; — Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 60; *État des manuscrits*, p. 5; *Rev. Int. des Études basques*, mai 1907, p. 261.

(²) Bordeaux, n° 22.

(³) M. Hérelle indique par ces crochets le titre qu'il donne lui-même aux pièces qui ne sont pas intitulées dans le manuscrit.

(⁴) *Les Pastorales basques*, p. 25. — Cf. Chaho, *Biarritz*, p. 123; — Vinson, *Mélanges*, p. 102; *Rev. de l'histoire des religions*, loc. cit.; *Folk-Lore*, p. xii; p. 323; — Hérelle, *État des manuscrits*, p. 4; *Rev. int. des Études basques*, loc. cit., p. 260.

(⁵) Badé mentionne un *Jugement du Mardi-Gras*, *Observateur des Pyrénées*, feuilleton, 11 oct. 1843.

(⁶) Notamment en Béarn (Renseignement communiqué par M. Batcave), en Bretagne et ailleurs. — Cf. Le Braz, *op. cit.*, pp. 382, 392 et suiv. — Cf. notamment pour Lyon, Petit de Julleville, *Comédiens en France au Moyen-Age*, pp. 96, 243 et suiv., 247 et suiv.

(⁷) Petit de Julleville, *ibid.*, p. 96.

dramas carnavalesques et un tel usage ne saurait faire doute. Remarquons en outre que l'emploi plus considérable du français que dans les autres pastorales, représenté par des passages entiers de trois ou quatre vers ou soi-disant tels, semble parler en faveur de l'influence française sur la constitution de ce genre de pièces ou sur les usages relatifs en pays basque au Carnaval, auxquels ce théâtre se rattache; — les noms de *Bacchus* et celui de *Pançart*, dans lequel il n'est pas difficile de retrouver le français *panse*, n'étant pas fait pour diminuer cette impression.

Nous ne sommes pas renseignés avec précision sur la plus ou moins grande périodicité des représentations carnavalesques, lorsque l'usage en existait encore au pays basque.

FARCES CHARIVARIQUES. — Mais pour ce qui concerne le second des genres comiques que j'ai précédemment mentionnés, les manifestations sur la scène ne peuvent s'en produire que d'une manière irrégulière et capricieuse, dépendantes qu'elles sont de circonstances exceptionnelles et impossibles à prévoir⁽¹⁾. L'objet des farces que M. Hérelle, en raison même de cet objet, appelle charivariques, est en effet de mettre sur la scène, caché ou plutôt dévoilé par des couleurs qui le rendent transparent au public, quelque

(1) Les pièces de ce répertoire qui ont échappé à l'oubli ou que leurs détenteurs ne sont pas seuls à connaître sont les suivantes :

[*Canico et Belchitine*], Bordeaux, n° 24; — Cf. *Les Pastorales basques*, pp. 26, 27; *État des manuscrits*, p. 4.

[*Chivérroua et Marceline*], Bibl. nat., n° 136; — Cf. *Les Pastorales basques*, pp. 30, 31; *État des manuscrits*, p. 4.

L'homme battu par sa femme; Bordeaux, n° 13; — Cf. *Les Pastorales basques*, p. 43, 44; *État des manuscrits*, p. 5.

[*Malkus et Malkulina*], Bordeaux n° 21; — Cf. *Les Pastorales basques*, p. 53; *État des manuscrits*, p. 5.

[*Nada*], fragments; — Cf. *Les Pastorales basques*, p. 57.

[*Pétitun et Pétik-Huni*], Bordeaux, n° 19; — Cf. *Les Pastorales basques*, pp. 60, 61; *État des manuscrits*, p. 6.

[*Pierrot et Charrot*], Bordeaux n° 16, 22; — Cf. *Les Pastorales basques*, p. 62; *État des manuscrits*, p. 6.

[*Recoquillard et Ariéder*], Bibl. nat., n° 138; — *Les Pastorales basques*, p. 63; *État des manuscrits*, p. 6.

[*Saturne et Vénus*], Bordeaux n° 18; — Cf. *Les Pastorales basques*, p. 69; *État des manuscrits*, p. 6.

Ardéatina et Ludovina, Bibl. nat., n° 113, 179; Bayonne n° 46; — Cf. *État des manuscrits*, p. 4.

Mehalçu et Vénus, Bordeaux n° 18; — Cf. *État des manuscrits*, p. 5.

Planta et Eleonore.

On connaît les noms des pièces suivantes, mais il n'en existe pas de manuscrit dans les Bibl. publiques : *Belcader, roi d'Afrique*; *Tuduk, empereur d'Annam*; — Cf. *État des manuscrits*, p. 6.

Citons enfin les noms suivants de pièces perdues :

Polichinelle; — Cf. liste du manuscrit n° 18 de Bordeaux; *Les Pastorales basques*, p. 77; *État des manuscrits*, p. 7.

Sébera (du moins est-il vraisemblable qu'il s'agit d'une pièce du genre de celles dont il est question ici).

Cf. liste du manuscrit n° 18 de Bordeaux; *Les Pastorales basques*, p. 78; *État des manuscrits*, p. 7.

Thérèse; — Cf. *ibid.*

Le Jugement du Coq; — Cf. *État des manuscrits*, p. 7.

événement plus ou moins scandaleux récemment survenu dans la localité ou aux environs⁽¹⁾. Sous des noms fictifs, les véritables personnages de ces petits drames sont des personnes connues des spectateurs, et qui, par les aventures où elles viennent d'être mêlées ou le sont encore, heurtent ou ont heurté soit la morale, soit les bienséances : « un mari trompé, une fille de mauvaise vie, un vieillard qui contracte un sot mariage, etc... »⁽²⁾ sont les thèmes ordinaires de ces pièces ardemment et personnellement satiriques. Au point de vue des propos comme à celui de la composition littéraire, l'allure en est aussi libre que possible. Les vers en sont souvent, en tout ou partie, improvisés; ce qui ne contribue pas peu à rejeter dans l'oubli la plupart de ces comédies et à en faire perdre la trace.

À cette cause s'ajoute l'usage assez général chez les auteurs de détruire ces satires personnelles, ou à tout le moins de les tenir secrètes une fois la représentation achevée, la conscience publique estimant indélicat de perpétuer le souvenir de faiblesses qu'elle n'a pas craint de livrer pour un jour à la risée de la foule. L'autorité en cela se montre plus exigeante que l'opinion; et, comme il est naturel, aidée et puissamment sollicitée par les intéressés, elle met aux représentations charivariques toutes les entraves qu'elle peut. Aussi les organisateurs de tels spectacles se gardent-ils de publier leur intention en dehors de leur cercle : autre cause qui rend difficile l'étude du genre. Un des moyens fort employés pour dérouter les pouvoirs publics est d'insérer la farce dans une *tragerie*, seule annoncée ostensiblement, et dont, sans en donner officiellement avis, on coupe la représentation par une comédie charivarique. Parfois même, fantaisie de l'auteur ou de l'organisateur, ou pour tromper encore mieux la vigilance administrative, ce sont les personnages mêmes de la *tragerie* qui, avec les mêmes costumes et sous les mêmes noms, prennent part à la farce. Cet usage de donner une farce charivarique pour intermède à une tragédie rappelle, qu'il ait été ou non suggéré par elle, l'habitude assez répandue au xv^e siècle d'intercaler une farce ou autre pièce comique entre les deux *journées* d'un *mystère*⁽³⁾. Il nous a valu la conservation de certaines pastorales comiques dans des cahiers de pastorales tragiques.

Empruntant ainsi ses sujets à des événements strictement locaux et connus du seul public auquel il s'adresse, un tel théâtre — encore qu'il n'était pas rare jadis de trouver des théâtres de cette sorte sur les points les plus divers du territoire français⁽⁴⁾, et que de tels usages se soient prolongés en Béarn jusqu'au siècle dernier, — un tel théâtre est essentiellement indigène dans sa matière et dans son développement. Il l'est aussi par le lien étroit qui l'unit aux mœurs générales du pays. Quant à

(1) On trouvera des renseignements sur ce genre de théâtre dans : Badé, *Observateur des Pyrénées*, loc. cit.; — Vinson, *Folk-Lore*, p. xxii, xxiii; — Duvoisin, *Comédie des Basques*, *Album Pyrénéen*, Pau, 1841, p. 207 et suiv.; — Paul Lafond, *Comédies et fêtes basques*, *Mercur de France*, 15 mai 1905, p. 200.

(2) Hérelle, *Les Pastorales basques*, p. 4.

(3) Petit de Julleville, *Les Mystères*, p. 271; *Histoire du théâtre en France, la comédie et les mœurs au Moyen-Age*, p. 62-63.

(4) V. notamment Petit de Julleville, *Comédiens en France au Moyen-Age*, surtout ch. VII.

celles-ci, à celles d'entre elles du moins qui entrent en considération dans l'espèce, je n'ai pas à rechercher si, et dans quelle mesure, elles doivent quelque chose à l'influence étrangère, inconsciente ou non.

Aussi bien le caractère et les mœurs d'un peuple sont-ils le produit de conditions trop complexes pour qu'il soit facile, en l'absence de témoignages exprès, de démêler la part respective des facteurs nationaux et des facteurs étrangers; d'autant qu'en ces matières, plus encore qu'en fait de littérature pure, les rencontres et les ressemblances à elles seules ne prouvent rien. Bornons-nous donc à signaler le rapport qui existe entre les mœurs des Basques de France, telles que l'histoire, quelle qu'elle soit, les a faites, et la partie du théâtre comique envisagée ici. Celle-ci donne satisfaction à un goût, libre cours à un talent, qui sont on ne peut plus marqués chez les Basques de France : le goût et le talent de la poésie satirique, et d'une certaine poésie satirique qui est précisément celle des pastorales comiques en question; au point qu'ils auraient peut-être le droit de dire eux aussi : « *Satira tota nostra est.* » Il est certain que la verve satirique est celle qui inspire le plus souvent et le plus heureusement les versificateurs de ces régions. Les Souletins, notamment, se sont acquis dans ce genre une réputation particulière (1). On peut même dire qu'aujourd'hui les improvisateurs basques, en France du moins, n'exploitent guère d'autre veine que la satire, principalement celle qui est relative aux événements les plus actuels de la chronique scandaleuse, ou simplement amusante du lieu. Ces improvisations, qu'elles aient ou non ce caractère d'actualité, et que l'intention en soit ou non personnelle, se font souvent sous forme dialoguée, chaque interlocuteur improvisant à son tour. Tels sont les *chikitos*, ces couplets grossiers de ton et de forme que les bergers se renvoient dans la montagne; tels, les *coblak*, improvisations dialoguées, mais plus soignées et d'un ton moins libre. Dans le dialogue satirique, qui ne voit que la farce charivarique était en germe?

Reste seulement à savoir si ce germe s'est spontanément épanoui en comédie, ou s'il a fallu, pour rendre la transformation possible, que les Basques aient appris de l'étranger ce qu'était telle chose que ce genre de théâtre ou qu'un théâtre en général; — autrement dit, si les pastorales comiques sont nées chez eux à la suite des pastorales tragiques qui ont, en tout état de cause, donné leur nom au genre dramatique tout entier; ou si les premières ne doivent rien soit aux secondes, soit aux influences qui ont acclimaté les secondes. Le tour processif que prennent souvent les pastorales charivariques, si conforme aux habitudes de la France médiévale et trahissant des goûts plus français que basques, pourrait seul faire pencher en faveur de l'hypothèse d'une contribution de l'étranger à l'établissement de ce théâtre. Sous cette forme de procès et de jugements devant les tribunaux, ou sous toute autre, le nom basque des pastorales charivariques, en tant que distinctes des autres pastorales, est : *tobera-moustrac* — que Francisque Michel et Duvoisin traduisent par « charivaris représentés » — dans le pays d'Asparen; *chantibate*, ailleurs; *astolasterrac*, en Soule (2). Cette dernière

(1) Cf. Ch. Bordes, *La musique populaire des Basques*, dans la *Tradition au Pays basque*, p. 328.

(2) Franc. Michel, *op. cit.*, p. 54.

appellation signifie littéralement : *courses aux ânes*. Est-ce parce que les acteurs se rendent à âne jusqu'à la scène ? Ou n'est-ce pas plutôt — et ce premier usage lui-même se rattache peut-être à cette seconde cause, — parce qu'en pays basque, français et en Béarn, lorsqu'un individu se rend coupable de quelque méfait ou de quelque ridicule, on aime à promener sur un âne, tenue en équilibre par deux fourches (l'une par devant, et l'autre par derrière), une effigie de paille façonnée et habillée de manière à rendre l'original transparent à tous les yeux ? Est-ce enfin, comme le veut Franc. Michel, — et cette explication pourrait d'ailleurs être vraie, sans que la précédente fût fausse, ces faits allégués de part et d'autre ayant pu à la fois concourir à l'appellation mentionnée, — parce qu'autrefois, en Soule, la femme coupable était conduite sur la scène et promenée sur un âne dont la queue lui servait de bride ? (1) C'était au reste, jadis, un usage répandu dans les lieux les plus divers de promener sur un âne, parfois la face tournée vers la queue de l'animal, la personne qu'on voulait bafouer pour sa conduite (2).

LES PASTORALES COMIQUES : CONCLUSION. — On le voit, par plus d'un trait, le théâtre comique des Basques offre avec notre ancien théâtre et avec nos anciens usages des rapports aussi intéressants que le théâtre tragique de ces populations avec nos anciens mystères. Sur ce point, nos provinces basques apparaissent une fois de plus comme les dépositaires fidèles de coutumes répandues ailleurs, et c'est ce qui fait l'intérêt de l'étude d'un tel peuple : elle déborde son objet et atteint plus qu'elle ne prétendait. Telle est la conclusion à laquelle conduit l'examen de presque tous les traits, soit littéraires, soit sociaux, des Basques, depuis leur théâtre jusqu'à leur jeu de pelote.

(1) Franc. Michel, *op. cit.*, p. 56.

(2) Cf. *ibid.*, pp. 65, 66 ; — Petit de Julleville, *Comédiens en France*, ch. VII, p. 206.

LA PASTORALE
D'HÉLÈNE DE CONSTANTINOPLE

LA PASTORALE

D'HÉLÈNE DE CONSTANTINOPLE

AVANT-PROPOS

La pastorale d'*Hélène de Constantinople* est à plus d'un titre parmi celles qui méritent d'attirer l'attention des bascologues. Le cycle auquel elle appartient, le cycle romanesque, est le plus populaire, le plus riche et le plus vivant du répertoire tragique souletin tel qu'il nous est parvenu. Le nombre des copies dont elle a fait l'objet, de celles du moins qui subsistent, nombre qui n'est dépassé par aucune autre pastorale du même cycle ni de quelque cycle que ce soit ⁽¹⁾, témoigne d'une fortune peu commune qu'il a en retour contribué à fortifier. On peut en conclure qu'une telle pastorale a dû être représentée un nombre de fois qui n'est pas négligeable; mais on a sur ce point mieux que des conjectures, et la totalité des représentations de cette *tragerie* actuellement connues, inférieure sans doute à leur nombre réel, atteint un chiffre et embrasse une période qui classent *Hélène de Constantinople* parmi les pastorales dont la vogue a été la plus durable, la plus constante et la plus vivace ⁽²⁾; d'autant que la nature du protagoniste ne semblait pas, toutes choses égales d'ailleurs, destiner cette pièce à de fréquentes représentations: puisque, jouée par des hommes, elle contrevenait à l'habitude plus générale de confier de tels sujets à des femmes, et que, jouée par des femmes, elle entrait dans la catégorie des spectacles les moins coutumiers ⁽³⁾. Ajoutons que la dernière date d'une représentation connue — et elle est trop peu éloignée pour qu'on puisse supposer qu'aucune représentation ultérieure ait échappé à l'attention aujourd'hui en éveil des euskarisants, — disons donc: la dernière représentation effective d'*Hélène de Constantinople* étant assez récente pour que la plupart des acteurs et des spectateurs existent encore, permet de classer cette pastorale dans le répertoire vivant, non parmi les pièces périmées, eu égard surtout à la disproportion existant entre le petit nombre de représentations annuelles — parfois même moins qu'annuelles — et le nombre relativement considérable des pastorales écrites. L'intérêt de cette pastorale

(1) V. ci-après, début du ch. III. — Hérelle, *État des manuscrits*, pp. 4, 5; *Les Pastorales basques*, p. 39 et suiv.

(2) Hérelle, *Les représentations de pastorales basques*, *Rev. int. des Études basques*, mai 1907, p. 49 et suiv. — V. ci-dessus, Introduction, p. 89, et ci-après ch. III.

(3) V. ci-dessus, Introduction, p. 37-38.

est encore accru par ce fait, qu'il en subsiste non seulement plusieurs copies, mais encore diverses rédactions. Enfin elle présente ce singulier avantage d'être, de toutes les œuvres de ce genre, celle dont les bibliothèques ou dépôts publics (1) possèdent le plus grand nombre d'exemplaires, tous en état de conservation assez satisfaisant dans l'ensemble, quelques-uns même en parfait état et lisibles à souhait. Pour toutes ces raisons, il n'est presque pas de travaux sur les pastorales basques qui ne mentionnent, avec plus ou moins de détails, *Hélène de Constantinople* — autrement dit, *sainte Hélène* — parmi les pièces du répertoire de ce théâtre (2). Elle a même sollicité particulièrement l'attention d'un des maîtres de la bascologie, si l'on me permet ce néologisme commode : j'ai nommé M. Vinson, qui a fait de cette pastorale une analyse détaillée dans la *Revue de l'Histoire des religions* (3). Mais *la belle Hélène* — autre nom sous lequel sont connues aussi notre pastorale et son héroïne — a mérité encore d'attirer les regards du plus perspicace des chercheurs qui se soient occupés des pastorales, et d'un des plus enthousiastes admirateurs et du pays et de la langue basques ; — on a reconnu à ces traits MM. Hérelle et E.-S. Dodgson. Le premier a fait prendre copie de la tragédie d'*Hélène* ; ce n'est pas à une autre circonstance que la Bibliothèque de Bayonne, et par elle le public, doivent un nouvel exemplaire. Le second a écrit de sa main une copie de cette même pièce ; et preuve nouvelle de l'intérêt que les bascophiles attachent à celle-ci, il a joint à sa copie une traduction anglaise dont il est l'auteur ; et tous ceux qui s'intéressent à la littérature basque font des vœux pour que ce curieux exemplaire soit un jour intégralement publié. N'oublions pas enfin de rappeler que la *Société Ramond* trouva la pastorale qui nous occupe assez digne d'attention pour songer à l'éditer (4). Malheureusement ce projet n'a pas cessé de rester un projet.

Si je parais aujourd'hui renoncer pour ma part à publier ici une édition critique, avec traduction et commentaires, de la pastorale que je me propose d'étudier, c'est que la publication de ce texte avec ses nombreuses variantes ne peut produire tous ses fruits que si on a auparavant déterminé les sources de cette pastorale. Et l'on conviendra que ce n'est pas trop d'un ouvrage à part pour atteindre cet objet. Je me propose donc, dans les pages qui vont suivre, de rechercher et d'exposer les origines de la pastorale d'*Hélène* ; et aussi d'analyser, précisément à cet effet, cette pièce, en présentant à titre d'exemples des citations assez nombreuses et assez étendues.

Mais avant d'entrer dans la partie centrale de ma tâche, je dois quelques explications sur la méthode que je compte suivre.

Si je n'étudie pas d'abord directement le drame basque, et ensuite seulement ses origines, c'est afin d'éviter des redites, inévitables autrement. La connaissance préalable des sources, comme on le verra, aidera puissamment

(1) Hérelle, *État des manuscrits*, p. 4.

(2) Outre les passages déjà mentionnés, citons : Chaho, *Biarritz*, t. II, p. 124 ; — Webster, *Conférence*, p. 257 ; *Loisirs*, pp. 226, 235, 243 ; — Vinson, *Folk-Lore*, p. xxi, etc.

(3) 1^{re} année, t. I, p. 141 et suiv.

(4) Webster, *Loisirs*, p. 237.

à établir d'une manière approximative les rapports véritables entre les diverses rédactions de la pastorale. Si donc je commençais par l'analyse de cette dernière, il me faudrait ensuite revenir sur cette analyse, lorsque le moment serait venu d'établir ces rapports. J'ai donc, suivant d'ailleurs l'ordre chronologique, préféré déterminer l'une après l'autre les trois phases principales par lesquelles la légende d'Hélène, constituée dans ses grandes lignes telle qu'elle apparaît sur le théâtre basque, est successivement passée, depuis le poème romanesque transmis par un exemplaire du xv^e siècle jusqu'aux diverses variantes de la tragédie souletine, en passant par le roman en prose française des bibliothèques populaires.

CHAPITRE PREMIER

« CRONIQUE DELAINE »

(Manuscrit du xv^e siècle)

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. — Sous ce titre, nous est parvenue la plus ancienne forme de la légende d'Hélène de Constantinople, telle que cette légende apparaît dans la pastorale basque qui fait le centre du présent travail. C'est un long poème rédigé, sous la forme où nous le possédons, vers le milieu du xv^e siècle, écrit à la façon des Chansons de geste en laisses monorimes, la rime étant parfois remplacée, mais avec beaucoup de modération et de restrictions, par l'assonance. Le mètre employé est l'alexandrin. Cette œuvre est une vaste compilation de légendes hétéroclites, groupées tant bien que mal, comme dans les *mystères*, autour ou à côté du sujet principal : sorte de *roman à tiroir*, pourrait-on dire, où le lien des diverses parties, bien plus lâche que dans la plupart des chansons de geste de l'âge précédent, n'est pas moins serré au fond que dans l'*Odyssée*; car les compilations versifiées des xiv^e et xv^e siècles et le poème homérique se ressemblent en ce point que l'unité en est toute superficielle; la seule différence à cet égard, c'est que le poète ou le compilateur grec a su avec plus d'art ménager les transitions, et comme cacher les soudures. Au point de vue de l'unité interne, la plupart des Chansons de geste des xii^e et xiii^e siècles sont supérieures et aux compilations de l'âge suivant et aux poèmes homériques, autant que les *miracles* du xiv^e siècle aux *mystères* du xv^e. Quoi qu'il en soit, la « *cronique delaine* » appartient à ce genre de poèmes que Gaston Paris appelle *épopées adventices*, et sur lesquels il s'exprime comme suit : « L'épopée adventice, c'est-à-dire des récits venus de toutes parts n'ayant pas leur source dans l'histoire nationale, mais que les jongleurs ont fait entrer dans le cadre de l'épopée française. Il faut citer (outre *Berte*, *Sebile*, une partie du *pèlerinage* et de *Huon de Bordeaux*) *ami et amile* (vieille légende orientale sur un exemple d'incomparable amitié); — *Jourdain de Blaie* (la seconde partie est une imitation, d'ailleurs fort heureusement transformée, d'un roman grec traduit en latin vers le iv^e siècle et très répandu au Moyen-Age, *Apollonius de Tyr*); — *Doon de la Roche* (variante du même thème déjà traité dans *Sebile*, de la jeunesse innocente et persécutée; ce thème se retrouve plus ou moins différent dans

Florent et Octavien..., dans *Florence de Rome...*, dans *la belle Hélène*, etc.). Joignons à ce groupe certains emprunts faits à d'autres épopées encore vivantes au moment où la nôtre se formait ou se développait (1). »

La chronique rimée dont il va être question dans ce chapitre est une de ces épopées adventices; ou plutôt, elle est le développement de plusieurs épopées adventices primitives, plus ou moins fondues tant bien que mal, avec adjonction peut-être de quelques épisodes empruntés à d'autres sources, tels que l'épisode de la conversion de Clovis. Ce qui est certain, c'est que le centre ou, si l'on veut, le prétexte de toute l'œuvre, qui lui fournit avec la trame sous-jacente le point de départ et le point d'arrivée, est le développement, ou plutôt le dernier épanouissement de deux germes, dont l'un est *la manekine* (2), ou peut-être le fonds commun auquel *la manekine* et la *cronique delaine* ont également puisé; et l'autre, une *Vie de saint Martin de Tours*. A ce sujet, nous lisons dans Gaston Paris (3) : « ... un pendant occidental fut donné au v^e siècle aux *Vies des Pères* par Sulpice Sévère (4) dans sa *Vie de saint Martin*, qui, avec beaucoup d'additions d'une singulière naïveté, fut mise en vers au xiii^e siècle par le tourangeau Païen Gastinel et devint même le prétexte, sinon le sujet, du roman de la *belle Hélène*, prétendue mère de saint Martin et de saint Brice, histoire romanesque appartenant au même cycle que la *manekine*. »

Ce dernier poème en effet, écrit au xiii^e siècle en dialecte picard par Philippe de Reim, sire de Beaumanoir, roule sur un thème fort semblable dans les lignes principales, sinon à tout le récit de la « *cronique delaine* », du moins à ce qui dans ce récit concerne l'héroïne. Une jeune princesse, — Joïe, fille du roi de Hongrie, dans la *manekine*; Hélène, fille d'Antoine, roi de Constantinople, dans la *cronique delaine*, — parfaitement belle et en tout semblable à sa feue mère, fuit sur les flots un père qui, pour cette ressemblance, la voulait épouser. Elle est rejetée sur les côtes d'un pays dont le roi s'étant épris d'elle la prend pour femme. Ce pays est, dans le premier poème, l'Écosse; dans le second, l'Angleterre. Pendant l'absence de son mari, la mère de celui-ci, par une substitution de lettres, la calomnie auprès de lui, de façon à peu près identique dans les deux récits. Puis elle substitue à la réponse véritable du roi un faux message condamnant sa belle-fille au feu. Mais l'ordre n'est pas exécuté; et la malheureuse princesse se soustrait à la mort en fuyant une seconde fois sur les flots. De retour dans son royaume, le roi découvre la trahison; et après avoir cherché sa femme à travers des aventures plus nombreuses et plus variées dans la *cronique* que dans la *manekine*, il la retrouve enfin.

(1) *Littérature française au Moyen-Age*, 3^e édition, 1905, p. 50.

(2) *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 364. — La *Manekine* a été imprimée à Paris en 1840 par Franc. Michel, aux frais du Bannatyne Club d'Edimbourg, 1 vol. in-4°. Des extraits avaient été publiés par le même auteur dans le *Théâtre français au Moyen-Age*, p. 542-550. Le même ouvrage a été publié par Henri Suchier, Paris, 1884-1885 (Société des anciens textes). Cf. sur le même poème, G. Paris, *Littérature française au Moyen-Age*, Hachette, 1888, p. 82.

(3) G. Paris, *ibid.*, p. 210-211.

(4) Il s'agit, nous apprend plus haut G. Paris, de *Vies des Pères* écrites d'abord en copte ou en grec, puis mises en latin par saint Jérôme, Rufin et d'autres.

Les deux poèmes se terminent également par une reconnaissance générale entre l'héroïne, son père repentant et son mari. Et de part et d'autre, est retrouvé et miraculeusement ajusté au bras de la jeune reine le poignet [ou la partie de bras] que Joë s'était fait trancher en apprenant les vœux criminels de son père; Hélène, en prenant connaissance de la sentence de mort qui la menaçait.

Tels sont en gros les traits communs des deux poèmes, et tout ce qu'il est utile ici de rappeler de la *manekine*. Quant à ce titre, il vient d'un surnom donné à l'héroïne pour ce que, son père l'ayant condamnée à être brûlée en punition de sa désobéissance, le sénéchal, tout en la confiant aux flots, livra aux flammes un mannequin en place de cette princesse, ainsi que fera de nouveau au cours du même poème le sénéchal du roi d'Écosse, au reçu de la sentence de mort prétendument envoyée par le roi. Au reste, ce sujet de la femme vertueuse que la calomnie jette sans défense au milieu de mille dangers est un des plus familiers à la littérature du Moyen-Age, dans le poème romanesque et épique comme dans le théâtre.

D'une manière plus particulière, les rois amoureux de leur fille sont fréquents non seulement dans la littérature médiévale française, mais dans la littérature populaire en général. Sans parler du *Miracle de Notre Dame* connu sous le titre de *la fille du roi de Hongrie* (1), qui n'est que le développement pur et simple, sous forme de drame, du poème de Philippe de Reim, on peut citer entre autres exemples français un autre *Miracle de Notre Dame* où l'intrigue s'amorce de la même façon que dans *la fille du roi de Hongrie*, comme suffisent à l'indiquer les premiers mots de ce titre porté dans le manuscrit : « Cy commence un miracle de Nostre Dame de la fille d'un roy qui se parti d'avec son pere pour ce qu'il la vouloit espouser, et laissa habit de femme, et se maintenit comme chevalier, et fu sodoier de l'empereur de constantinople et depuis fu sa femme (2). » Pour ne rien dire de *Peau d'âne*, rappelons encore une autre légende fort répandue en Italie, très analogue à celle de la *manekine* et de la *belle Hélène de Constantinople* : l'héroïne est la belle Oliva, fille de l'empereur Julien; elle fuit son père incestueux et devient reine de Castille (3).

Mon but n'étant pas de rechercher les divers éléments qui ont contribué à former la légende d'Hélène de Constantinople telle qu'elle apparaît dans la *cronique delaine*, ni les rapports que ce dernier poème soutient avec d'autres ouvrages ou d'autres légendes; mais bien d'essayer de voir jusqu'à quel point le fond de cette œuvre, pris comme point de départ, a passé dans la pastorale basque, en voilà assez, je crois, sur les origines de la légende d'Hélène de Constantinople, et sur les rapports qu'elle soutient, sous la forme où nous la prenons tout d'abord, avec d'autres récits. Qu'il

(1) Ms. Cangé, t. II, de f. 84 r° à f. 102 r°; — Cf. *Théâtre français au Moyen-Age*, par MM. Monmerqué et Franc. Michel, p. 481-542; — et Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, p. 300-303.

(2) Ms. Cangé, t. II, de f. 221 r° à 245 v°.

(3) Migne, *Dictionnaire des Légendes*, colonne 816.

me suffise d'avoir montré que la légende dont je me propose de suivre la transformation dans le sens que je viens d'indiquer, n'est ni sans antécédent ni sans analogue, soit en France, soit ailleurs ; bref, que par ses origines, comme par les écrits ou légendes connexes, la *cronique delaine* appartient comme on dit, à un cycle. Pénétrer plus avant dans l'examen détaillé des divers éléments assez hétérogènes, semble-t-il, qui, entés sur le tronc primitif, ont contribué à la formation du poème qui fait l'objet de ce chapitre, serait dépasser singulièrement le cadre de mon étude. Notamment, je ne puis que signaler, à titre de problème intéressant en soi, la question de savoir dans quelle mesure le souvenir de sainte Hélène, mère de Constantin, d'une part ; de la belle Hélène antique, de l'autre, a contribué à faire dénommer l'héroïne « belle » Hélène, ou « sainte » Hélène, et à la faire naître à Constantinople d'un roi de cette cité. Car la mère de Constantin fut particulièrement honorée au Moyen-Age à travers toute la chrétienté ; et l'histoire de la guerre de Troie jouit à cette époque d'une assez grande popularité (1). Également digne d'intérêt, mais également hors de mon sujet serait le point de savoir si, et dans quelle proportion, les allégations des plus anciens chroniqueurs de la véritable sainte Hélène, lesquels la font naître sur le sol de l'Angleterre actuelle (2), et les traditions relatives à cette sainte dans ce pays (3) ont contribué à déterminer l'auteur de la *cronique delaine*, ou, le cas échéant, tel de ses devanciers, à conduire son héroïne dans cette région ; ou inversement, à faire de cette héroïne, amenée en Grande-Bretagne sous d'autres influences, une sainte Hélène de Constantinople.

Toutefois, avant d'entrer dans l'analyse de notre poème, il convient d'ajouter encore quelques remarques destinées à faire entrevoir, dans la mesure très limitée que comporte le sujet du présent ouvrage, le lieu d'origine et, non pas la date absolue, mais l'âge maximum approximatif, si l'on peut ainsi dire, de la première rédaction.

ORIGINE PICARDE DU POÈME. — Le manuscrit de la *cronique delaine* dont il est ici question, porte plus que des traces du dialecte picard : *c*, au lieu de *ch* devant un *a* primitif, surtout à la syllabe initiale (4) ; — *g*, au lieu

(1) V. notamment Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, p. 573 ; — Cf. *ibid.*, les pages précédentes.

(2) *Dictionnaire des Légendes du Christianisme*, ou collection d'histoires apocryphes et merveilleuses se rapportant à l'Ancien et au Nouveau Testament, de *Vies des Saints* également apocryphes, et de chants populaires tels que cantiques, complaintes et proses, communément répandus depuis les premiers siècles de l'Église jusqu'aux temps modernes, contenant des documents sur l'origine de chacune de ces pièces et sur la langue dans laquelle elles ont été écrites, avec traduction de la plupart en français, par M. le comte de Douhet, auteur du *Dictionnaire des Mystères*, publié par M. l'abbé Migne, éditeur de la Bibliothèque Universelle du clergé ou des cours complets sur chaque branche de la science ecclésiastique : s'imprime et se vend chez M. J.-L. Migne, éditeur aux ateliers catholiques, rue d'Amboise, au petit Mont-Rouge, barrière d'Enfer de Paris, 1855 ; t. XIV de la troisième et dernière *Encyclopédie théologique*, p. 513.

(3) *Ibid.*, pp. 514, 515.

(4) Canchon, pour *chanson*, f. 1 recto, laisse 1, vers 1 ; — *caucha*, pour *chaussa*, f. 13 v°, l. 1, vers 2, etc. ; à côté de : *chantant*, f. 11 v°, vers 6 ; *chambre*, f. 12 r°, v. 9, etc.

de *j* ou de *ge*, également devant un *a* primitif, et dans des cas où le français ancien et moderne mettrait *j* ou *ge* (1); — absence de *d* euphonique dans des mots où l'exigent le normand et le français propre (2); — *er*, au lieu de *ier*, dans quelques finales dérivant du latin *aris* ou *arius* (3); — le *c* des groupes latins *ce*, *ci* et le *t* du groupe latin *ti* (ou *te*) plus une voyelle, devenant *ch*, au lieu de *c* ou *s* (4); — consonne + *re*, au lieu de consonne + *er*, dans quelques syllabes atones (5); — *au* pour *ou*, provenant de *o* ouvert + *l* fermée (6); — *le*, *me*, *te*, *se*, pour les mots *la*, *ma*, *ta*, *sa* (7); — usage dans quelques mots de la lettre *w* (8).

Tous ces traits, et quelques autres, sans se présenter avec une régularité absolue, ni dans tous les cas qu'exigerait le dialecte picard, se montrent chacun dans trop de passages pour ne pas donner au texte une forte couleur picarde. Celle-ci est-elle le fait des habitudes graphiques du scribe, ou inhérente au poème lui-même? Les traits de la nature de ceux qu'on vient de voir ne peuvent fournir une réponse, pas plus que le nom « Jaquelignes de Crequy » inscrit en forme de signature sur le premier feuillet de garde, ni l'indication suivante écrite sur un papier collé au recto du second feuillet de garde : « Le grand cronique Delaine ecrite par ordre de dame Loyse de Crequi canaples etc. par J. Alexandrj » ; indication reproduite en ces termes à la fin du manuscrit :

Cy fineray mon cronique delaine

lequel a este orthographie par le commandement et requeste matresnoble et puissant loyse.

dame de crequy canaples et de pluisseurs aultrez terres et seignouries.

Quoique Créquy et Canaples appartiennent à la région du dialecte picard (9), et que la maison de Créquy comptât parmi les puissantes

(1) *Venga*, au lieu de *vengea*, f. 2 v°, v. 17; — *songa*, pour *songea*, *ibid.*, v. 20; — *gregeois*, pour *gregeois*, f. 8 v°, v. 9; — *bourgeois* pour *bourgeois*, f. 12 v°, v. 16, etc...; à côté de *ja*, notamment f. 5 r°, v. 20; *donjon*, f. 208 r°, l. 1, v. 12, etc.

(2) *Convenra*, pour *convendra* (français moderne : *convindra*), f. 5, v. 15; — *engenner*, pour *engendrer*, f. 6, v. 10; — *vorray*, pour le moderne *voudrai*, f. 8, v. 20; — *faurra*, pour *faudra*, f. 11 v°, v. 8; — à côté de, par exemple : *vouldroie*, f. 5 v°, v. 11.

(3) *Bachelor*, pour *bachelier*, f. 12 v°, v. 15; — à côté de *maronnier* (français moderne : *marinier*), f. 13, v. 21; f. 16, l. 1, v. 3; — *heritier*, *ibid.*, v. 9; — *chevalier*, f. 25 v°, v. 6.

(4) *Canchon*, de *cantionem*, f. 1 r°, v. 1; — *lanche*, de *lanceam*, f. 8 v°, l. 1, v. 13; — *chite*, de *civitatem*, f. 9 r°, l. 1, v. 11; — f. 10 v°, v. 1; — f. 11 r°, v. 16; — *fachon*, de *factionem*, f. 25 r°, avant-dernier vers; — à côté de *cent*, f. 9, l. 1, v. 3; — *puissance*, f. 10 r°, v. 6, et l. 1, v. 4; — *ceste*, f. 10, v. 10; — *lance*, de *lanceam*, f. 10, dernier vers.

(5) *Fremee*, au lieu de *fermee*, f. 69 r°, 6° avant-dernier vers; — à côté de *fermee*, f. 29 v°, v. 4 et 8.

(6) *Vaulsist*, au lieu de *voulsist* (3° pers. sing. imparf. subjunct. de *voloir*), f. 11 v°, v. 8; — *vault* (de *voluit*), f. 33 v°, v. 13; — *saudoyers*, pour *soldoyers* (*soudoyer*), f. 7 r°, v. 12; — à côté de *vorray* (moderne : *voudrai*), f. 8 r°, v. 20; — *vourroie* (moderne : *voudrais*), f. 20 v°, v. 14.

(7) *Le messe*, pour la messe, f. 11 v°, v. 10; — *le chambre*, pour la chambre, f. 12 r°, v. 9; — à côté de la messe, f. 11 v°, v. 6 et 21; — *le baisa*, pour la baisa, f. 7 r°, avant-dernier vers; *se maistresse*, pour sa maistresse, f. 12 r°, v. 10 — à côté de sa fille, f. 12 r°, v. 9; — sa voulente (volonté), f. 11, v°, v. 19.

(8) *Widier*, pour *vidier* (moderne : *vider*), f. 25 v°, dernier vers.

(9) Canaples est aujourd'hui une commune du département de la Somme; et Créquy ou Créquy, une commune du Pas-de-Calais.

maisons nobles de cette région, les noms de « Jaquelignes de crequy », laquelle posséda le manuscrit, de « Loyse de Crequi », pour laquelle il fut écrit, ne suffisent pas à établir que le poème lui-même ait été primitivement rédigé en picard plus ou moins pur. Tout au plus peut-on trouver que, si un tel argument pris isolément ne pèse pas assez pour faire à lui seul pencher la balance, il peut augmenter le poids d'autres arguments, s'il s'ajoute à ceux-ci.

Plus décisifs sont les faits qui suivent. Tout d'abord, à l'époque où fut écrit le manuscrit, les différences dialectales, d'une manière générale, ne se faisaient plus guère sentir d'un scribe à un autre; de sorte que, si un manuscrit de cette période accuse tant soit peu fortement les traits d'un dialecte, il y a des chances pour qu'ils proviennent d'un texte original. Je dis : il y a des chances; mais non encore des certitudes. Car la disparition des différences dialectales chez les copistes était assez générale, mais non universelle et sans exception. De plus, à supposer que notre manuscrit ne tienne pas de son scribe la couleur picarde qu'on y remarque, rien n'empêche d'attribuer celle-ci à un manuscrit antérieur qui ne serait pas nécessairement celui du texte original. Mais il y a mieux à dire en faveur de l'origine picarde de notre poème : je veux parler des allusions trop précises faites par le poète à plusieurs points de la Picardie, de l'Artois, de la Flandre, — bref, des provinces où s'entendait le dialecte picard, — pour ne pas témoigner, chez l'auteur, d'une connaissance tout à fait particulière de ces régions et d'un attrait spécial pour elles. Seul, semble-t-il, un écrivain familier avec ces contrées a pu être amené à mentionner non seulement Amiens, Boulogne et le Hainaut, non seulement Lille et Cambrai; mais L'Écluse, mais Rivière, mais Quantin. La précision des détails relatifs à ces pays, voire aux traditions locales de ceux-ci, contraste trop avec le vague des indications concernant d'autres théâtres des événements du poème pour qu'on ne doive pas en conclure que le domaine linguistique picard et les pays voisins étaient une région particulièrement familière à l'auteur. Cette conclusion est rendue d'autant plus vraisemblable par ce fait que la *manekine*, poème du même cycle que notre *cronique*, est issue précisément du domaine linguistique en question.

Que les particularités que présente notre manuscrit soient le fait du texte original lui-même, c'est encore ce que confirme, sans qu'un tel indice fût à lui seul suffisant, le développement dans certains mots d'un *e* euphonique entre une consonne et *r* (1). Or ce phénomène, sans être ignoré complètement du français ancien ou moyen, est précisément un de ceux qu'affectionne plutôt le picard à la même époque. Et ce qui prouve qu'un tel trait n'est pas attribuable au scribe, ou au scribe uniquement, c'est que nombre de vers où la chose apparaît, seraient faux sans cela. Il faut en dire de même, et d'une façon plus absolue, des faits suivants. Dans notre

(1)

« Et lui dist belle fille le mien cors prendra » — f. 7 r°, dernier vers.

« que ja a sarrasins ne se combatera » — *ibid.* v°, v. 21.« et le pappe lui dist on vous respondera » — *ibid.*, v. 23.

A côté de : « mais ce fut de tel œuvre que dē lui volt sevrer » — f. 12 v°, dernier vers.

manuscrit, le vers demande parfois que *ai* compte pour deux syllabes et sonne comme *a + i* ⁽¹⁾; — on remarque nombre de terminaisons féminines en *ie*, là où le français propre demanderait *iee*, et le français moderne *ée*; et cela, à la fin de vers faisant partie de laisses en *ie* ⁽²⁾; — les premières personnes du pluriel picardes en *iesmes* ne sont pas inconnues de notre poème ⁽³⁾; — enfin on rencontre souvent *no*, *vo* pour *nostre*, *vostre*, sans que le vers permette de voir là une simple variante orthographique ⁽⁴⁾.

AGE DU POÈME. — Une considération de même nature va nous permettre de soupçonner, très approximativement d'ailleurs, la date de l'ouvrage; d'une façon toute négative, il est vrai. Les restes de la déclinaison des substantifs et adjectifs que l'on rencontre beaucoup plus fréquents dans notre manuscrit que dans la plupart des écrits de la même époque ⁽⁵⁾.

(1) Comparez ces deux vers :

« le sien ma | istre paintre que venu estoit la »

« et a tous les pilliers du palais qui sont la »

« Et le paintre le fist qui limage apporta » — f. 8 r°, v. 3, 4, 6.

Cf. dans une laisse en *ine* :

« moult danoy ot au cuer dangoisse et de hayne » — f. 18 v°, l. 1, v. 3.

(2)

« Sire par celui dieu qui de mort vint en vie »

« veez cy la maistresse delaine la prisie »

« qui dist que vostre fille sen est anuit fuye »

« tresmal vous a gardeee helaine la drechie »

« dame ça dit le roy je vous avoie baillie »

« helaine qui tant est courtoise et adrechie » — f. 14 r°, l. 1, v. 2 et suiv.

(3)

« Ce tous estiesmes char je le voy vraiment » — f. 4 v°, v. 13.

A côté de : « manderions » — *ibid.*, v. 17.

« au mangier appellees la seriesmes disne » — f. 88 r°, dernier vers.

A côté de : « serions » — vers précédent.

(4)

« Saint pere dist anthoine tenes vo convenant » — f. 11 r°, v. 23.

« de vo fille espouser ou tant de beaulte a » — f. 11 v°, l. 1, v. 18.

« envers le roy vo filz ne me peus escondir » — f. 12, v. 26.

« hellas cestoit no mere qui ix mois nous porta » — f. 86 v°, v. 4.

« no pere et no mere grant aumosne feroit » — f. 86 r°, v. 4.

A côté de : « a prendre vostre fille vous ne devez penser » — f. 12 r°, v. 25.

« car puis que vostre pere ne se veult deporter » — f. 13 r°, v. 16.

« et en faisant loffice nostre sire pria » — f. 11 v°, v. 11.

(5) Comparez par exemple les mots en italique du passage suivant, desquels le dernier présente un cas régime aujourd'hui perdu; tandis que les autres, pris comme sujets, ne se présentent plus au cas que réclamerait l'ancienne déclinaison :

« le riche roy bruiant et hertaut lamatour

« et le fort roy abel le filz de sa serour

« ... ont fait adoubier... » — f. 8 v°, laisse 1, v. 4-6.

Citons comme exemples de cas sujets : au pluriel, *si hom*, f. 10 r°, v. 14; — *li chevalier*, *ibid.*, v. 15; — *si baron*, f. 25 r°, v. 23; — au singulier, *li ber*, f. 6 v°, v. 1; — *quens* (vocatif), f. 45 r°, v. 4; — *ly quens*, f. 71 v°, v. 4;

à côté de : le conte (pris comme sujet), f. 43 r°, v. 15; — *ibid.*, v°, v. 1 et 3. — Citons enfin comme cas régime : *jhesun* (cas régime de *jhesu*), très fréquent, par ex., f. 25 r°, v. 13 — *fil*, cas régime de *filz*, f. 45 r°, v. 17.

font présumer que nous sommes ici en présence d'une transcription plus moderne d'une œuvre plus ancienne⁽¹⁾. Il semble donc bien que la langue du xv^e siècle, manifestée en gros par le manuscrit, soit le fait du scribe; et les traces d'une langue plus ancienne, un legs du texte original écrit primitivement en ancien français, ou tout au moins à l'aurore du moyen français : bref, pas plus tard que la fin du xiii^e siècle ou les débuts du xiv^e. Ajoutons qu'à la date où fut rédigé le manuscrit, la langue commune régnait à peu près universellement en littérature; et les écrivains de la langue d'oïl n'avaient plus guère coutume d'employer leur dialecte provincial, ou même de marquer fortement leurs œuvres de son empreinte. Aussi un poème dont la langue est aussi pénétrée d'éléments picards que la *cronique delaine*, sans être une impossibilité à la rigueur, serait en tout cas une anomalie, s'il ne datait d'un âge antérieur. Il est vrai que le picard n'y règne pas exclusivement; mais d'une part, la présence d'éléments dialectaux dans les œuvres littéraires se faisait de plus en plus rare depuis le xiv^e siècle, au point d'être fort exceptionnelle au xv^e; et, d'autre part, on a pu dire avec raison des textes du xiii^e siècle : « Jedenfalls sind in unserm Texte wie in fast allen nicht-normanischen die mundartlichen Züge vielfach mehr angedeutet als durchgeführt »⁽²⁾. »

Si l'âge minimum de notre poème peut se tirer approximativement de certaines considérations de langage, son âge maximum peut de son côté être déterminé par certains indices fournis par le contenu même du récit. Au travers de certains épisodes, il est en effet facile de reconnaître le souvenir d'événements historiques véritables; par exemple, sous la conquête de Bordeaux par Henri d'Angleterre, le souvenir du passage du grand fief d'Aquitaine dans la maison des souverains anglais par le mariage de Henri II Plantagenêt avec Éléonore de Guyenne. (Au reste, d'autres traits, tels que les noms de Henri d'Angleterre, et celui de *Cloestre*, la mention du léopard d'Angleterre, la désignation précise de certains lieux, trahissent la provenance anglo-normande, directe ou indirecte, de certains éléments du poème.)

L'épisode de la conquête de Bordeaux fixe à notre poème une date qui ne peut remonter au delà du mariage de Henri Plantagenêt avec Éléonore, c'est-à-dire au delà de 1152. Mais la date de notre poème se précise et se resserre en quelque sorte avec le personnage d'Amaury d'Écosse (écrit aussi : Amauri ou Amouri). Celui-ci, que le poème fait combattre en Terre-Sainte aux côtés du roi d'Angleterre et d'Antoine de Constantinople, conquérir Jérusalem et Saint-Jean-d'Acre, et mourir en état de sainteté à *Crante*, ville imaginaire d'Italie identifiée avec Plaisance, semble bien n'être qu'une traduction poétique d'Amaury de Montfort, fils aîné du premier

(1) Cette conclusion est encore renforcée par la présence dans plus d'un mot du *t* provenant des finales post-toniques latines *tus*, *ta*, *tum*; lettre qu'à cette époque, et déjà depuis longtemps, le français propre avait laissée tomber. Par ex. *lut*, pour *lu*, f. 36 r°, v. 91; — *detrenchiet*, f. 59 r°, dernier vers de la dernière laisse de la page précédente; — *guerriet* (moderne : guerroyé), f. 29 v°, 4^e vers avant la fin.

(2) Suchier, *Aucassin und Nicolette*, zweite Auflage, Paderborn Druck und Verlag von Ferdinand Schöningh, 1881, p. 67, § 44.

Simon de Montfort. Cet Amaury en effet, comme son homonyme fictif, combattit en Terre Sainte et mourut à Otrante, ville dont *Crainte*, étant données les circonstances, semble être une déformation. Le rôle des Montfort dans l'histoire d'Angleterre, notamment du frère d'Amaury, et précisément sous le règne d'un roi appelé Henri, à savoir Henri III, ajoute du crédit à l'hypothèse que je hasarde ici. Peut-être quelques touches de l'Amauri du poème ont-elles, en outre, été empruntées à Amaury I, roi de Jérusalem. Car, marié à une princesse byzantine, cet adversaire de Saladin eut des rapports avec la cour de Constantinople, fut secondé dans une de ses expéditions par des troupes et une flotte grecques (1) : en ce cas, la chronique de Guillaume de Tyr aurait, directement ou autrement, fourni des éléments ou suggéré des inventions à notre poème. Quoi qu'il en soit, si Amaury d'Écosse doit, comme il semble assez évident, des traits à Amaury de Montfort, fils de Simon, il s'ensuit que, ce dernier étant mort en 1241, la partie de la *cronique delaine* relative au premier ne peut, sous une forme ou l'autre, remonter au delà de cette date. —

Des considérations précédentes, on peut conclure que, quels que soient les remaniements successifs qui ont pu amener la *cronique delaine* à l'état que présente la rédaction de notre manuscrit, le fond n'en a pu être composé qu'entre 1241 et les premières années du xiv^e siècle. Quant à savoir comment ce fond s'est élaboré, comment et quand chacune des pièces de notre *cronique* est venue concourir au résultat final, il ne m'appartient pas de le chercher ici. Qu'il me suffise, pour terminer ce sommaire aperçu de la genèse de ce poème, d'ajouter que j'incline à croire que les divers éléments assez disparates qui entrent dans cette composition, et qui tous, quoique dispersés, ne peuvent guère avoir été composés dans leurs grandes lignes plus tard que l'époque que j'ai précédemment signalée, ne risquent pas d'avoir été réunis en un même corps, quelle que soit l'époque respective de la naissance de chacun d'eux, plus d'un demi-siècle ou environ avant la rédaction de notre manuscrit. Car la grande vogue des compilations romanesques de ce genre ne commence pas avant le xv^e siècle ou les dernières années du xiv^e. Il reste donc que la *cronique delaine* paraît avoir résulté, vers le milieu du xv^e siècle, de la réunion en un écrit unique, avec un langage légèrement rajeuni et une orthographe plus moderne, de poèmes divers d'époques antérieures provenant eux-mêmes de sources différentes, et notamment d'une épopée romane du xii^e siècle attribuée à Alexandre de Paris, de laquelle l'héroïne est la belle Hélène de Constantinople elle-même (2).

DESCRIPTION DU MANUSCRIT. — L'ouvrage dont je vais maintenant esquisser une analyse nous est parvenu sur un manuscrit en bon état et très lisible,

(1) Gustave Schlumberger, Paris, Plon, 1906.

(2) Frocheur, *la belle Helene de Constantinople, ou examen et analyse d'une épopée romane du XII^e siècle*, Gand, 1846, in-8°, 40 pages, deux planches. — *Id.* : notice sur le roman de la belle Helene de Constantinople, rédigé en vers au xii^e siècle par Alexandre de Paris et mis en prose en 1448 par Jean Wauquelin, s. l. n. d., in-8°, 16 pages.

appartenant actuellement à la Bibliothèque municipale de Lyon. Le texte compte 248 feuillets de papier, numérotés en haut et à droite au recto, les trente premiers à l'encre bleue, les autres à l'encre noire. Sur une feuille de parchemin servant de couverture au manuscrit, est portée au recto l'indication : *cronique delaine*; et à gauche, dans le coin, l'inscription : 5. C. Voici comment s'exprime sur ce manuscrit le Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France (1) : « xv^e siècle. papier. 248 feuillets. 295 sur 205 millimètres. Demi-reliure (Sur un feuillet de garde la signature : Jaquelignes de Crequy). Aurait, d'après Delandine, appartenu à Nicolas Foucault. Acquis à Paris en 1736 par Jacques Colabau, Conseiller à la cour des monnaies de Lyon. » Sur le verso de la couverture, en haut et à droite, on peut déchiffrer ces mots, d'une autre écriture et d'une autre orthographe que le texte :

Cet [ou : cel] lyvre d'elaine mere
saynt martyn et brysoun
et du boun roy anthoene
et danry

Le reste moins lisible semble présenter les mots :

et danglet [pour : d'Angleterre] et toute la regyon.

Vient ensuite, d'une autre écriture encore, celle-ci plus moderne, l'inscription :

ego iacobus colabau consiliarius
regius in supremā lugduni monetarum aulā hoc mss. emi anno domini
millessimo septingentessimo trigessimo sexto : MDCCXXXVI : 1736.

Plus bas, une écriture moderne a mis au crayon :

La grand chronique d'Elaine écrite par ordre de dame Loyse de Crequi
de Canaples par Alexandrj.

Après quoi, vient la signature que j'ai déjà mentionnée.

Un second feuillet de garde, en papier, qui présente au verso le cachet de la Bibliothèque de Lyon, porte en haut à droite l'indication de la cote du manuscrit à cette Bibliothèque, savoir : 582, nouveau numéro 685. Sur un papier collé au recto de ce feuillet, s'offre, de l'écriture du manuscrit, l'indication dont j'ai parlé plus haut (2).

ANALYSE. — Tout d'abord, le poème, comme tous ceux du Moyen-Age, comme d'ailleurs l'épopée antique, s'ouvre par quelques vers destinés à exposer, ou mieux, à annoncer le sujet dans une manière de titre développé. Après ce préambule, commence le récit proprement dit. Un saint pape, Clément, frère de Richier empereur de Rome, voyant que « sarasin et

(1) Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France. — Départements, t. XXX, Lyon, par MM. Molinier et Desvernay, première partie. Librairie Plon, Paris, 1900, p. 207.

(2) V. ci-dessus, p. 113.

persant » l'assiègent dans cette ville, appelle à son secours le vaillant roi Anthoine, si noble qu'à cause de lui on nommait sa cité « Constantinoble ». Celui-ci ayant mis en fuite les adorateurs de « Mahon » et leur roi Buriau ou Bruiant, qui « desseillier rommenie avoit devosion » (1), le pape, que le poète appelle le plus souvent « lapostolle » (pour : l'apostole), lui donne en mariage sa propre nièce « a le clere fachon » (2), « la belle au cors plaisant », « qui de bialte a tant ». Bientôt elle devient grosse d'un enfant qui — c'est le poète lui-même qui nous en avertit dès maintenant — sera la belle Helaine (3). Mais la naissance de celle-ci coûte la vie à sa mère, ce dont le roi conçoit un poignant chagrin. Cependant on baptise l'enfant; et, sur les conseils du pape, elle est appelée Helaine

o nom de celle qui par nuit en dormant
songa la vraie crois au pere roy amant (4).

Bientôt le père se prend pour sa fille d'une telle affection qu'il ne la quitte ni jour ni nuit (5), et qu'il fait peindre par un des peintres les plus habiles

la forme de sa fille en ix lieux ou en dis (6);

et de fait, Helaine était d'une rare beauté qui s'épanouit pleinement lorsqu'elle eut quatorze ans :

oncques dieu ne fist dame puis que [en?] la crois fut mis
qui passast en bialte ellaine dont je dis (7).

L'amour peu paternel de son père s'en accroît; il éconduit tous les prétendants à la main de sa fille et, malgré les supplications de celle-ci, lui déclare :

ja ne gerres ailleurs tant que seres en vie (8).

Finalement, succombant aux tentations de l'« ennemy », il décide

...que sa fille jolie
prendra a moullier et en fera samie (9).

Sur ces entrefaites, Bruiant, avec cent mille Turcs, Sarrasins ou Païens, — c'est tout un pour notre auteur, comme pour tous ceux de son temps, — étant venu assiéger Rome, le pape envoie le cardinal Flourent implorer l'aide d'Anthoine. A la stupéfaction bien naturelle du cardinal, le roi ne consent à accéder au désir du pape que si le messager de celui-ci lui

(1) « De dévaster le pays de Rome avait l'intention » — f. 2 r°, v. 2

(2) « Au clair visage. »

(3) Le poète écrit *Helaine* ou *Elaine*, et même avec deux l.

(4) F. 3 v°, 8° et 7° vers avant la fin.

(5) « Avec sa fille couche et par nuit trestoudis » [tout le temps]
« doucement le baisoit et la bouche et le vis » — f. 3 v°, v. 8 et 9.

(6) *Ibid.*, v. 6.

(7) *Ibid.*, v. 13 et 14.

(8) F. 4 r°, v. 9.

(9) *Ibid.*, v. 21 et 22.

accorde, de la part du saint père, l'autorisation d'épouser la belle Helaine. Sur le refus indigné du légat, Anthoine irrité déclare que, dût toute la chrétienté être dévastée, il ne prêtera pas son concours au pape. Consterné, le cardinal retourne à Rome où, le matin qui suit son retour, il informe le pape du résultat de sa mission, tout le clergé de Rome étant présent. A ce récit, Clément d'abord se récrie. Mais un cardinal lui ayant fait observer que ce n'est pas trop pour sauver Rome que d'accorder la faveur réclamée par Anthoine, le pontife se résigne à envoyer par lettre scellée la dispense sollicitée. Au reçu de cette lettre que, fait observer le poète, il lit lui-même et sans avoir recours à un clerc — apparemment en sa qualité de grec, — Anthoine tout joyeux assemble cent mille soldats pour voler au secours du pape.

Avant de partir, tout en faisant à sa fille de tendres adieux, il informe celle-ci de la singulière faveur pontificale qu'il vient de recevoir : Helaine en manifeste hautement son indignation. Arrivé à Rome, Anthoine est accueilli on ne peut mieux et fêté par le pape, qui tente, mais vainement, de le détourner de son odieux projet. Cependant, après un repas auquel il assiste à côté du pape, le monarque mande son maître peintre et lui fait peindre l'image d'Helaine sur tous les piliers du palais ; puis, toujours obsédé par la même idée, il dit au saint père que la vue de l'image de sa fille accroîtra son audace et doublera sa force pour le combat :

car cest ⁽¹⁾ la plus belle quoncqque dieu estora
et sil plaist a jhesu que sa mort pardonna
tant vorray batillier aux sarrasins dela
que mi seront afin et puis mon cors venra
espouser a moullier celle que mon cuer a

Le poète ajoute :

quant lapostolle lot ⁽²⁾ adonquez larmoia.

Après un repos de deux jours, Anthoine avec les siens se rue au combat contre les Sarrasins — que l'auteur appelle aussi *errabis* (arabes). Ici se place pendant plusieurs lignes un de ces longs et monotones récits de combat, comme il n'est pas un roman d'aventures au moyen-âge, ou peu s'en faut, — et avant eux, une chanson de geste, — qui n'en compte plusieurs : ainsi le veut le genre. Celle-ci est la première des dix-sept batailles que contient le poème. Ici, comme dans les autres narrations du même genre, et notamment comme dans toutes les descriptions de bataille qui se présentent dans la *cronique delaine*, les chevaliers, principalement dans l'espèce les Chrétiens, font des prodiges de force et de valeur au milieu d'une horrible mêlée et de sanglantes hécatombes, tandis que des combats singuliers, toujours identiques, succèdent à d'autres combats singuliers. Enfin, au bout de deux jours d'une lutte acharnée, sont défaits et mis en fuite les Infidèles, que commandaient les rois Abel, Hertaut et Bruiant ; et ce dernier est tué de la

(1) A scander sans doute : ce | est — fol 8 r°, v. 17 et suiv.

(2) L'ouït — *ibid.*, v. 22.

main même d'Anthoine. Ce prince, embrassé et félicité par le pape, presse ce dernier de tenir ses engagements. A ces mots, le pontife, qui pendant le combat avait ardemment prié Dieu de ne pas laisser Anthoine accomplir le sacrilège qu'il méditait, change de couleur. Le lendemain, en célébrant la messe, ayant prié le Seigneur qu'il lui fit connaître d'une manière indubitable ce qu'il convenait de faire concernant ce point,

... lui dist une vois que jhesus envoia
 dieu te mande par moy quotoier⁽¹⁾ te faurra
 au riche roi anthoine tout ce quil lui plaira.

Et le poète, pour nous rassurer dès maintenant, ajoute que Dieu ne permettra pas qu'Anthoine puisse accomplir son dessein. La messe dite, le roi vient renouveler sa demande au pape qui y satisfait pleinement cette fois.

Rentré à Constantinople, Anthoine annonce à sa fille, en lui montrant la permission écrite du pape, l'intention qu'il a de célébrer le lendemain matin son mariage avec elle. Les remontrances de sa fille ne peuvent rien là contre; il reste inébranlable dans son dessein, au grand scandale de ses sujets qui le blâment entre eux. Cependant il fait servir un grand festin, durant lequel Helaine ne cesse de pleurer. Le repas achevé, elle se retire dans sa chambre avec Beatrix, sa gouvernante. Au milieu des larmes, la princesse déclare à celle-ci qu'elle préfère la mort à la honte qui l'attend; et que, pour éviter un péché aussi horrible, elle va se percer d'un couteau. Beatrix l'arrête, en lui faisant observer que mieux vaut s'enfuir. En conséquence,

la nuit entra helaine dedans la haulte mer
 avoit ung maronnier⁽²⁾ ou moult se pot fier⁽³⁾.

La laissant sur les flots se lamenter et invoquer Dieu et la Vierge, la *chronique* nous ramène auprès d'Anthoine. Au matin, il envoie son sénéchal querir Helaine. Celui-ci apprend de Beatrix que la princesse s'est enfuie. Au récit du sénéchal, le roi courroucé déclare à Beatrix que si elle ne lui ramène Helaine avant la nuit, elle sera brûlée vive. Beatrix répond avec fermeté qu'en ce cas on n'a qu'à la livrer aux flammes, puisqu'elle ne peut retrouver Helaine; et elle proteste du désir qu'elle a que celle-ci arrive en un lieu

ou elle puist a joie le sien cors dispenser⁽⁴⁾

Elle est donc livrée au bûcher. Puis Anthoine, ayant fait le serment de parcourir terres et mers jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa fille, part à la recherche de celle-ci avec ses chevaliers et ses bagages. Le poète, peu soucieux de ménager des surprises au lecteur ou à l'auditeur — car un tel souci est absent des poèmes comme du théâtre de l'époque, — nous annonce que cette recherche durera vingt-quatre ans. Il fait en quelques vers une digression sur le sort qui attend Helaine et sur saint Martin qui sera son fils.

⁽¹⁾ *Qu'octroyer*. — f. 11 v°, l. 1, v. 7 et suiv.

⁽²⁾ *Marinier*.

⁽³⁾ F. 13 r°, v. 20, 21.

⁽⁴⁾ F. 14 v°, l. 1, v. 13.

Cependant la malheureuse princesse, dans un bateau que conduit un seul marin, se lamente sur son sort, et ne peut assez s'étonner du projet qu'avait conçu son père. Aussi ne cesse-t-elle de revenir sur ce sujet et sur l'horreur qu'elle en conçoit. Bientôt, une effroyable tempête se lève. Helaine adresse d'ardentes prières au ciel qu'elle invoque aussi pour son père. Enfin elle aborde dans un pays appelé alors — dit le poème — « Vantabon », et depuis, « Flandres ». Près du port, il y avait une abbaye de femmes, établie dans ce pays païen moyennant un fort tribut. La fugitive se rend au monastère, duquel, à son approche, les cloches se mettent d'elles-mêmes à sonner; ce dont les religieuses s'émerveillent comme d'un miracle. Celles-ci accueillent avec les plus grands égards Helaine qui leur tait sa véritable condition. Mais le bruit de sa grande beauté arrive bientôt au roi du pays, qui menace, si on ne lui livre la nouvelle venue, de détruire et de brûler le monastère. Helaine en pleurs quitte ce séjour où elle comptait s'établir à demeure; et, avec le marin qui avait déjà favorisé sa fuite, elle part sur les flots en compagnie de plusieurs marchands. Un pirate, rencontrant la nef, la pille et tue les marchands qui étaient à bord; après quoi, il s'empare d'Helaine, qu'il veut amener par promesses et par menaces à se donner à lui. Résistant à ses prières et à ses ordres, elle se jette à genoux et invoque la protection céleste. Aussitôt éclate un orage tel qu'on eût cru la fin du monde. Le navire des Sarrasins se brise en pièces; les mécréants périssent; et Helaine se sauve miraculeusement sur une planche, sur laquelle, privée de nourriture, elle vogue durant deux jours, implorant le ciel selon sa coutume et rappelant ses malheurs passés et récents: car elle semble intarissable sur ce sujet, et la prolixité du poète ne craint pas les répétitions.

Notre héroïne arrive enfin près du *nœuf chastel*, sur la rivière Tyne, en Angleterre, — aujourd'hui Newcastle-on-Tyne. Tandis que, assise près d'une claire fontaine, elle pleure et remercie Dieu, apparaît sur son cheval un beau damoiseau, qui n'est autre que Henri, roi d'Angleterre, couronné récemment. A cette vue, Helaine sèche ses larmes avec son riche manteau. La voyant si belle, le roi, qui sent l'amour naître en son cœur, la salue de quelques paroles de bienvenue, et le dialogue suivant s'engage :

...par foy vous estes belle
se me voles amer de bon amour nouvelle
en moy arez trouve ung amy demoiselle
sire ce dist helaine par la royne ⁽¹⁾ ancelle ⁽²⁾
que jhesus alaita de ses doulces mamellez
je nay talent damer...
avant mengeroie bien car le cuer me sautelle
dangoisse et de famine quen mon cuer samoncelle
car trois jours a passes cest verite ysnelle ⁽³⁾
que ne mengay de pain sy ne sui pas si belle ⁽⁴⁾.

(1) Scandez : ro | yne.

(2) Servante, de *ancilla*.

(3) Rapide.

(4) F. 19 v°, derniers vers.

Aussitôt Henri prend Helaine sur son cheval et la conduit au château, où il lui fait servir à manger et à boire. Voyant que Henri n'est autre que le roi, la princesse fugitive

sy dist a lui meismes⁽¹⁾ et sainte vraie crois
 donnez la voulente a ce prince courtois
 quil me vouldist avoir ce seroit beaux exploits
 affin que me fesist royne des englois⁽²⁾.

Sa prière est vite exaucée ; et Henri, captivé par une telle beauté, demande la main d'Helaine.

sire ce dist helaine je nay point de monnoie
 je sui povre ancelle non pour tant prenderoie
 tout ce que me donroit le roy qui tout envoie
 on ne doit refuser nulle rien quil ottroie⁽³⁾.

Le roi se rend à Londres, amenant Helaine avec lui. La mère de ce prince allant à sa rencontre dans un bois près de la capitale, fait à son fils de véhéments reproches pour vouloir épouser une femme trouvée sur le chemin, et contre laquelle elle profère les plus mauvais propos ; témoignant des sentiments qui ne cesseront désormais de l'animer, et menaçant de tuer de ses mains la jeune fugitive, si le prince l'épouse. Celui-ci n'en persiste pas moins dans son dessein et répond :

...taisies vous coye
 que plus le blasmeres et plus fort lamerioie⁽⁴⁾.

Dès le lendemain, on célèbre le mariage que solennisent de grandes fêtes. Au milieu de ces réjouissances, le roi déclare que la beauté d'Helaine est telle, que celle-ci mériterait d'être reine, quels que fussent sa naissance et son avoir. Sur quoi, il fait quelques réflexions morales :

car plust a jhesuscrist et au cors saint germain
 .. quadez⁽⁵⁾ fust la coustume que les riches aplain⁽⁶⁾
 a povres demoiselles se mariassent aplain
 mais lavoit tout lavoit demande le vilain⁽⁷⁾.

Tandis que le roi prend part à un tournoi donné à l'occasion de son mariage, sa mère, contre laquelle il a déjà mis son épouse en garde, et qui vient de manifester au jeune prince qu'elle n'avait point changé de sentiments à l'égard d'Helaine, fait venir celle-ci près d'elle et l'accable des plus grossières injures. La jeune reine, qui, si elle ne manque ni de beauté ni de vertu, ne manque pas non plus à l'occasion de ruse et de

(1) A soi-même.

(2) F. 20 r°, v. 17 et suiv.

(3) F. 20 v°, v. 18 et suiv.

(4) F. 21 r° et v°.

(5) Que maintenant.

(6) Pour : à plein, tout à fait.

(7) F. 21 v°, l. 1, v. 16 et suiv.

dissimulation, — comme en fait foi plus d'un passage du poème, — répond en pleurant :

..... dame par saint esperit
 envers le roy vo filz ne me peus escondir
 il ma prinse par force ce me fault il souffrir
 sachies ce poise moy que ne men puis partir
 mieulz ameroie asses le mien pain a querir
 que aveuc vostre filz reposer ne dormir ⁽¹⁾

La vieille reine ne veut rien entendre :

garce ce dist la vielle il vous fault desvestir
 et puis tout coiemment vous fault de cy partir
 et se vous ce ne faictes je vous dy sans mentir
 que je pourchasseray quoy quil doi avenir
 vo mort hastivement la ne puez faillir
 se ma pensee y est jy saray bien venir ⁽²⁾.

Hélaine, soupirant selon son habitude, se prépare à obéir et à quitter le palais. Mais une jeune fille, Marie, nièce du connétable, duc ou comte de Clocestre, rapporte la chose à son oncle. Celui-ci menace la vieille reine de la colère du roi et reconforte Helaine, qui dans ces conditions renonce à s'éloigner. Après le repas du soir, les époux retirés seuls dans leur appartement demandent à Dieu un fils comblé des grâces célestes. Puis, dans l'intimité du lit conjugal, s'engage l'entretien suivant :

Dame dont estes vous et ne men mentes ja
 tres volentiers scaroie ⁽³⁾ comment veinstez ca
 du lieu ou fustes nee et celle soupira
 et dist sire par foy ja chele ne sera
 dedans constantinoble la chite par dela
 fuc nee beau doulze sire j ⁽⁴⁾ preudomes mengendra
 il estoit maronnier mais en mer se noia
 au voloir jhesuschrist mon cors cy arriva
 helaine sui nommee mon cors aultre nom na
 quant le roy lentendy adoncquez lacola
 et en fist son voloir et celle lendura ⁽⁵⁾.

Vient un aperçu anticipé, comme en aime le roman qui est ici analysé, de ce que seront les deux enfants d'Helaine et de Henri. Le lendemain, les fêtes célébrées à l'occasion du mariage royal continuent de plus belle ; et ainsi pendant quinze jours.

Mais voici pour la troisième fois Rome menacée par les Sarrasins, qui passent la mer et viennent l'assiéger. Leur chef est Butor,

oncques plus fier payen sur cheval ne monta ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ F. 22 v*, dernière laisse.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ « Saurais ».

⁽⁴⁾ Pour : un.

⁽⁵⁾ F. 24 r*, v. 8 et suivants.

⁽⁶⁾ F. 24 v*, v. 14.

Le péril est imminent,

car tout du tour estoient amasse par dela
sezille ⁽¹⁾ et lombardie ou noble pays a
calabre puile et naples tocqueu ⁽²⁾ perdera ⁽³⁾.

Clément tourne les yeux vers Constantinople d'où lui était déjà venu le salut. Il envoie donc à Anthoine un messenger. Mais celui-ci, arrivé à Constantinople, apprend dans quelles conditions le père d'Helaine a été amené à quitter son royaume. L'envoyé rapporte la nouvelle au pape; et, dans ce récit est recommencée, sans qu'aucun détail soit omis, l'histoire de la fuite d'Helaine hors de Constantinople. Sans doute, cette façon de reprendre plusieurs fois la narration des mêmes événements tient-elle à l'origine même du poème et à la manière dont il était destiné à être débité. Dans de telles compositions faites de récits divers mis bout à bout et qui, même une fois fondus, ou plutôt juxtaposés dans un écrit unique, gardaient encore assez d'indépendance pour pouvoir être récités séparément, il était possible, et même nécessaire, de rendre chacun de ces morceaux intelligible par lui-même à l'auditeur; et pour cela, de le rattacher expressément au poème total dont il était désormais une partie, sans qu'on fût obligé de réciter ce poème intégralement.

À la nouvelle que lui rapporte le messenger, le pape demeure atterré. Mais un cardinal ayant conseillé d'envoyer demander l'appui du roi d'Angleterre dont il fait l'éloge, et d'exempter à jamais les états de ce prince, pour prix du service réclamé, de la redevance due par eux au Saint-Siège, le pape goûte cet avis et dépêche à Henri ce même cardinal. Celui-ci arrive sain et sauf à Londres, ayant pu passer par Boulogne sans attirer l'attention des Sarrasins de ce pays et de leur roi, le géant Boulu. Henri reçoit avec distinction le messenger pontifical; et tout joyeux du prix qu'on offre à ses services, se prépare à voler au secours de Rome avec ses soldats. Entre temps, Helaine, au milieu d'un festin, tout en interrogeant le cardinal sur les événements de Rome, en vient à s'étonner que le pape n'ait pas eu recours pour le défendre au bras du roi Anthoine. Le cardinal en explique la raison: ce qui jette l'effroi dans le cœur d'Helaine, dans la crainte où elle est que son père, qui a juré — à ce qu'elle vient immédiatement d'apprendre — de la rechercher à travers tous les obstacles, n'arrive à la découvrir et ne la mette à mort. Bien entendu, elle se garde de faire savoir au cardinal qui elle est; et bientôt, retirée dans sa chambre, la voilà une fois de plus en larmes. Sa mission terminée, le cardinal retourne en rendre compte au pape, dont la situation n'a cessé de devenir plus critique, pressé qu'il est de plus en plus par les troupes ennemies.

Cependant Henri assemble ses guerriers, chevaliers, fantassins et archers de mérite. Puis il prend congé d'Helaine, la confiant aux soins du ministre Clocestre, et remettant à celle-ci un sceau tout semblable à celui qu'il

(1) La Sicile.

(2) La Toscane(?); peut-être faut-il lire: tocquen.

(3) *Ibid.*, v. 17 et suiv.

emporte lui-même, afin que les deux époux durant leur séparation apposent ces sceaux sur les lettres qu'ils s'enverront mutuellement. Marguerite, la mère du roi, se promet bien à cette vue de tenter de dérober à Helaine son sceau; on verra bientôt pourquoi.

Maintenant, avant de partir, Henri fait peindre sur sa *targe* — espèce de large bouclier — par un habile artiste l'image de la belle Helaine, afin que ce spectacle lui donne du cœur dans les combats. Devant le portrait achevé, les chevaliers de se récrier sur la ressemblance et sur la perfection de l'œuvre. Enfin, l'armée anglaise passe la mer et arrive devant Boulogne. Là se trouvait le roi Boulu — ou Bolus, — félon sarrasin qui mesurait dix pieds de haut, et régnait sur tout le pays depuis la Flandre jusqu'à Amiens. C'est de lui, dit le poète, que Boulogne tire son nom. Henri, qui redoute une invasion du géant en Angleterre pendant que lui-même est absent, fait part de ses craintes à ses barons et propose de s'emparer de Boulogne. Sur quoi, l'armée anglaise se rue à l'assaut de la ville, devant laquelle s'engage une horrible mêlée complaisamment décrite. A la fin, le roi anglais transperce le géant avec un grand couteau et entre avec les siens dans la cité, où il édifie une église à Notre Dame. Après cette conquête, il envoie un messenger à Helaine pour lui annoncer le fait d'armes. Celle-ci, le comte de Clocestre, toute la cour apprennent avec bonheur cette victoire et en remercient Jésus-Christ.

Ici se place le récit de ce qu'on pourrait appeler le premier acte de la trahison de la vieille reine. Changeant de tactique, elle témoigne maintenant à sa belle-fille les plus grands égards, tout en nourrissant de noirs projets au fond du cœur. Un jour qu'un terrible orage a forcé Helaine et sa belle-mère à s'abriter dans une cave, la jeune reine s'étant endormie sur les genoux de Marguerite, celle-ci en profite pour s'emparer du sceau donné à Helaine par le roi. Aussitôt la reine-mère appelle Marie de Clocestre, la prie de veiller sur le sommeil de la jeune reine, et gagne elle-même sa propre chambre. Là, elle mande un habile orfèvre et lui ordonne de prendre l'empreinte du sceau pour en faire un autre exactement pareil :

puis a dit coïement ⁽¹⁾ le paiement sera
dun grand coutel dachier de quoy on vous tuera.

De retour auprès d'Helaine encore endormie, elle remet le sceau dans la bourse de celle-ci. La jeune princesse s'éveille, toute effrayée d'un songe qu'elle raconte en ces termes :

Ore mestoit advis que vauroit le cheler
que veioie mon cors a tourment delivrer
de trois felons serpens et a mon cors ramper
devoient cilz serpent mon viaire ⁽²⁾ gratter
et faisoient mon cuer et parchier ⁽³⁾ et crever

(1) En secret, à part soi. — F. 33 v°, 7 et 8.

(2) Visage.

(3) Percer.

et puis si memportoient dedans la haulte mer
 dessus une montaigne qui me faisoit voler
 et la me fist ly ungs ung brac du cors oster
 et le volt avec lui malgre moy emporter
 ainsi me convenoit a j brac demourer
 l'espace de trente ans aloie truander
 et puis venoit la beste dont voloie delivrer
 par œuvre de miracle le mien brac raporter
 en ce songe songant dont vous moez compter
 me commençay si fort adonc a esferer
 que tenir ne me peus de si tres hault crier
 je prie a jhesucrist qui tout a a jugier
 quen tout bien et a joie le me laist controuver ⁽¹⁾.

La reine Marguerite adresse à sa belle-fille quelques paroles banales pour la rassurer. Les deux bêtes, selon le narrateur, figurent les deux futurs enfants d'Helaine, parce que la vieille reine fera croire à son fils que la jeune princesse a mis au monde deux bêtes. Le lion qui arrache le bras de la belle Helaine ⁽²⁾, c'est le duc de Clocestre, parce qu'il lui fera couper le bras. Quant au serpent, il représente le loup qui dérobera un des fils de la princesse, tandis qu'un lion emportera l'autre.

Le jour qu'Helaine mettait au monde deux beaux enfants, l'orfèvre apportait à la belle-mère de celle-ci un sceau d'or massif, tout semblable à celui dont il avait naguère pris l'empreinte. La reine-mère fait manger et boire cet homme; et, tandis qu'il boit, d'un couteau lui perce le cœur. Après quoi, elle jette le cadavre « en une garde-robe » ⁽³⁾ et nettoie la chambre pour faire disparaître les traces de sang. Cela fait, on vient lui annoncer qu'Helaine est sur le point d'accoucher. Marguerite se rend à la chambre de sa belle-fille, qui entre temps a mis au monde deux fils.

Peu après la reine-mère va séjourner à Douvres. De son côté, Clocestre, d'accord avec la reine Helaine, fait adresser au roi le message suivant :

jou conte de clocestre gardant le tenement
 et helaine vo femme vous faisons mandement
 que nous avons ij filz a no delivrement
 qui sont si bel enfant quen tout le tenement
 nen scay nul ossi bel selon mon ensient
 dont je gracie dieu le pere omnipotent
 se vous prions bon roy ayes avisement
 comment seront nomme a leur baptisement ⁽⁴⁾.

Le messenger chargé de porter cette lettre à Rome s'empresse, contre l'ordre formel qu'il a reçu, de s'arrêter à Douvres, auprès de la mère du

⁽¹⁾ F. 34 r°.

⁽²⁾ Par une négligence dont le poème offre d'autres exemples, il est question ici d'un lion dont il n'est pas fait mention dans le songe; à moins que *ly ungs* — l'un (des serpents) — ne soit une faute de copiste pour *ly lions* (scandé en une seule syllabe).

⁽³⁾ F. 35 r°, l. 1, v. 4.

⁽⁴⁾ F. 35 v°, 36 r°.

souverain. Celle-ci fait asseoir l'envoyé à sa table et lui fait faire si bonne chère qu'il s'enivre et succombe au sommeil. Tandis qu'il dort, « la faulse vielle » s'empare de la lettre, brise le cachet, et mande son chapelain auquel elle dicte le billet suivant :

je conte de clocestre quicy doy justichier
 je vous fay assavoir par cestuy messagier
 a qui jay fay de vo femme envoyer
 seelle de son signe dans sa chambre a ormer⁽¹⁾
 quelle sest delivree au gre du droiturier
 de merueilleuses choses quon nose denonchier
 ensement⁽²⁾ que ij bestes qui sont a resongnier⁽³⁾
 ne se puet on de ce asses esmerveillier⁽⁴⁾.

Et la lettre continue en informant le roi que tous les hauts barons sont d'avis de livrer aux flammes « la dame » « et sa portee » ; « car ce ne sont pas choses dont on face parler », et que les chevaliers d'Angleterre ne veulent pas que le roi habite jamais en compagnie d'une telle femme. Le chapelain proteste tout d'abord ; il dit à la reine qu'elle se damne en agissant ainsi, que c'est le diable qui la tente. Mais bientôt, vaincu par les menaces et les promesses, il se décide à écrire. Après quoi la reine, fidèle à son procédé, supprime ce nouveau témoin gênant comme elle a fait l'orfèvre : pendant qu'il boit, elle lui perce le cœur d'un couteau. Ensuite elle jette le cadavre à l'eau dans un sac et nettoie la place. Puis, elle scelle du sceau qu'elle a fait fabriquer à l'image de celui d'Helaine la lettre qu'elle vient de dicter ; et le messenger dormant encore, elle la pose dans la boîte qui contenait le message auquel elle la substitue. Le lendemain, l'envoyé se remet en route, non sans que la reine lui ait fait promettre de ne pas dire au roi qu'il l'a vue, et de repasser par Douvres à son retour.

Quand l'envoyé arrive à Rome, Henri est précisément engagé dans une mêlée contre les Sarrasins. En apprenant qu'un messenger vient lui apporter des nouvelles de son épouse, sa joie redouble sa force et coûte aux païens plus de pertes. Au soir il rentre à Rome prendre connaissance du message. Il reconnaît ou croit reconnaître le sceau de sa femme ; il le brise et tend la lettre au pape. Voyant celui-ci verser des larmes en lisant le message, il croit Helaine morte, et parle de s'enfoncer un couteau dans le corps. Le saint père le détrompe et lui expose le contenu de la lettre : grande désolation de Henri, qui au reste ne peut supporter l'idée qu'on fasse mourir Helaine. Le pontife, dont la perspicacité nous étonne, demande simplement :

...beau filz or entendes
 avez vous point de mere dedans vos hiretes⁽⁵⁾.

(1) Pour *or mer*, or pur.

(2) Ainsi, de telle sorte.

(3) Redouter.

(4) F. 37 r°, v. 19 et suiv.

(5) F. 41 r°, v. 6 et 7.

Sur la réponse affirmative du roi, qui lui apprend en même temps que cette mère déteste Helaine, il lui donne le sage conseil suivant :

sire roy dengleterre bon conseil averes
 je feray une lectre laquelle seelleres
 et a mon messagier sera ce brief delivres⁽¹⁾
 au conte de clocestre fermement manderes
 quil ne soit si hardis ne si mal avises
 quil mesface a la dame ij deniers monnoies
 avant soit le sien cors souffissamment gardes
 et soit plus que devant servis et honnoures
 et sa portee soit gardee a lautre les
 sy quon⁽²⁾ ne leur face ne paine ne grieftez
 ainchois⁽³⁾ les garde tant que seres retournes.
 et puis a vo plaisir vous en ordonneres
 au message diray que point ne soit ales
 par devers vostre mere que recorde maves
 par quoy ce brief ne soit ne changiez ne mues
 or le faictes ainsi se mon conseil crees
 ...⁽⁴⁾

Ainsi est fait ; et de Rome part pour l'Angleterre un Romain porteur d'un message pour Clocestre, message libellé selon l'esprit que venait d'indiquer le pape. Arrivé à Douvres, il est amené devant la reine-mère par des soldats postés par elle à cet effet. On devine le reste : elle l'enivre, il s'endort ; elle lui dérobe le message et mande un chapelain. Ce dernier, se souvenant qu'un autre chapelain appelé auprès de la reine avait mystérieusement disparu, ne se rend pas auprès de Marguerite sans quelque appréhension. La reine lui ordonne d'écrire ce qui suit :

je henry dengleterre seigneur et advoues
 je commant et si prie a mes amis charnelz
 au comte de clocestre que mon lieu est poses
 vous faictes prendre helaine et en j feu lardes
 elle et sa portee que riens ne deportes
 et se vous ne le faictes vous en repentires
 si trescrueusement⁽⁵⁾ que vous tous en mores
 et hosteray vos terres vos bours et vos chites⁽⁶⁾.

Le reste va de soi : après une résistance vive et courte, le chapelain cède, sans d'ailleurs compter sur la récompense qui lui est promise, mais bien en s'attendant au sort de son devancier. Après cette lettre, la reine en fait écrire une seconde dans le même sens ; et, comme bien on pense, fait boire

(1) Il faudrait sans doute, pour la mesure, lire « livres », le sens ne comportant pas d'autre correction.

(2) A scander : que | on.

(3) Français propre : *ainçois* — mais au contraire.

(4) F. 41 r°, v. 11 et suiv.

(5) Très cruellement.

(6) F. 42 r°, v°.

le chapelain et lui perce le cœur; puis, dans la boîte qui contenait précédemment le message venu de Rome et à la place de celui-ci, elle va mettre la première des lettres qu'elle vient de dicter. Le messenger ne se réveille que le lendemain. Entre temps, durant la nuit, la reine jette à l'eau le corps du chapelain.

A Londres, une scène analogue à celle qui avait eu lieu à Rome, lorsque Henri reçut le message envoyé d'Angleterre, ne peut manquer de se dérouler. Car notre poème varie peu les procédés et répète volontiers les mêmes scènes dans les situations similaires. Arrivé donc à Londres, l'envoyé remet au comte de Clocestre le message en présence des barons; et aussitôt on fait venir la reine Helaine. Elle reconnaît l'empreinte du sceau royal — elle le croit du moins — et commande à un clerc de donner lecture de la lettre. Mais à la contenance éplorée de celui-ci, elle pense que c'est la mort d'Henri qui est annoncée dans ce billet. Clocestre saisit alors la lettre et en expose à Helaine la teneur.

quant la dame lentent tout le sang lui mua
asses plus que devant son doeil lui augmenta
ce ne fut pas merveille si le doeil crut lui a⁽¹⁾

.....

Pendant qu'Helaine se lamente ainsi, survient sa belle-mère. Celle-ci feint de s'informer auprès du comte de la raison du trouble qu'elle voit au palais. Sur la réponse du ministre, elle simule une pâmoison. Puis, comme ayant repris ses sens, elle affecte d'embrasser Helaine, de la couvrir de caresses, et lui assure qu'elle veillera à ce que le cruel ordre du roi ne soit pas exécuté.

Mais voici que, tandis que le comte de Clocestre a fait enfermer en prison le Romain pour l'y maintenir jusqu'au retour du roi, arrive un second messenger, envoyé soi-disant par le roi, en réalité par la reine-mère, et porteur d'un ordre identique au premier. En apprenant de la bouche du ministre le contenu de ce nouveau message, Helaine fait apporter ses deux enfants, qu'elle couvre de baisers tout en se plaignant de leur père qui les condamne à un sort si cruel. Dans la matinée du lendemain, tandis qu'un conseil est tenu pour décider la conduite à suivre relativement aux ordres concernant Helaine, trois autres messagers se succèdent,

ades de pis en pis est leur conclusion⁽²⁾.

Le comte fait enfermer ces nouveaux messagers comme les premiers.

Arrive un autre messenger porteur d'un ordre semblable; puis un autre encore: ils sont emprisonnés comme les précédents. Accablée devant ces ordres successifs, Helaine s'écrie enfin:

je ne donne de moy une foeulle dortie
mais que mes ij enfans aient sauve la vie⁽³⁾.

(1) F. 44 r°, v°.

(2) F. 46 r°, dernier vers.

(3) F. 47 v°, v. 14 et 15.

Après qu'en tout neuf messagers ont successivement apporté le même ordre de mort, les barons décident d'exécuter la sentence. Mais auparavant, Clocestre, devant ces barons assemblés, tranche le *brac* de la jeune reine — sans doute, il s'agit seulement ou d'une partie du bras ou simplement du poignet⁽¹⁾, — afin de pouvoir produire au roi une preuve que la sentence a été exécutée. Ensuite Helaine, ramenée dans sa chambre et entourée de ses deux enfants, supplie le ministre d'épargner la vie de ces derniers :

car — dit-elle — je nacompte a moy une pomme paree⁽²⁾

Tout à coup un dessein se présente à l'esprit du comte. Il fait sortir de la salle les gentilshommes et dames qui la remplissaient; et, resté seul avec sa nièce, Helaine et les deux enfants, il déclare à la jeune reine qu'il pense à la sauver. Puis, adressant la parole à Marie :

.....
le jour que fustes nee pour vray le vous affie
fut de moy ens le chiel la planette choisie
la fut par moy trouve par bonsens de clergie
que vous seriez par feu arse et exillie⁽³⁾
vous vez icy vo dame qui a tort est jugie
et quon le veult ardoir et lui tollir la vie
je veul que de morir [vous] soyes appareillie
ou nom de la roine seres en feu bruie,

Le narrateur ajoute :

quant la pucelle lot tout le sang lui fromie⁽⁴⁾.

Néanmoins elle remercie Dieu de ce que la reine soit sauvée par elle; avec fermeté elle déclare à cette princesse sa volonté de mourir à sa place : Helaine se borne à répondre par des pleurs et des cris. La fermeté de Marie ne se dément pas un seul moment; elle demande à Helaine de prier pour elle; puis, toujours préoccupée du soin de celle pour qui elle se sacrifie, elle presse le comte de faire embarquer la reine et les deux enfants avant qu'elle-même ne meure :

car se je les y voy je vous dy sans rappel
que plus lie en morray se il vous vient a bel⁽⁵⁾

Le comte tranche alors le bras de la jeune fille, afin qu'on la puisse prendre pour Helaine.

Après avoir protesté qu'elle ne veut pas qu'une autre meure à sa place, Helaine finit par consentir au sacrifice qu'on lui offre. A la grande consternation de toute la cité, Clocestre publie qu'on va brûler Helaine et ses enfants dans une ile le lendemain matin. Mais en réalité la jeune reine est embarquée dès la nuit avec ses deux enfants. A l'un de ceux-ci, Clocestre attache

(1) Cf. « le brac lui trencheray dont a le main combree » (saisie)
« tout par devant les contes lui a le main coppee ». — F. 48 r°, v. 16 et 17.

(2) F. 48 v°, v. 1.

(3) Détruite.

(4) F. 49 r°, v. 10 et suiv.

(5) F. 49 r°, l. 1, v. 4-5.

fortement le bras de la mère; puis il charge sur le bateau quatre pains, trois fromages et un baril de vin. Au lever du jour, au milieu de la désolation publique, Marie de Clocestre, revêtue des habits d'Helaine et tenant des imitations d'enfants, est conduite dans une île. Là, après avoir fait à genou une touchante prière, elle entre dans les flammes. Son corps est consumé; son âme monte au paradis.

Cependant Helaine vogue à la dérive, en se lamentant sur son sort et sur la cruauté de son mari. Avec elle sont ses deux enfants dont l'un, à cause du bras qu'il porte attaché, prendra le nom de *Bras*. Le narrateur ajoute que cet enfant deviendra le père de saint Brice, qui succédera à saint Martin sur le siège archiépiscopal de Tours. Le flot porte enfin la barque dans le port d'une île sauvage, l'île « de Concasse deles j grant passage » (1)... La malheureuse princesse prend terre avec ses enfants et s'assied avec eux au haut d'une roche, sur une prairie. Sans tarder, le bateau retourne miraculeusement à la rive dont il était parti; Clocestre, le voyant revenir vide, en est très satisfait. Après avoir mangé et bu quelque peu, Helaine, étendue sur l'herbe, allaite ses jumeaux, tout en rappelant une fois de plus ses infortunes depuis leur début. Au milieu de ce récit, elle s'avise que les deux enfants qu'elle tient doivent être les deux serpents qui, dans le songe, lui enlevaient la main; et que, comme dans le songe, ils la secourront. Bientôt elle est surprise par le sommeil. Tandis qu'elle dort sur cette roche dont le nom était « Constance », et qui s'appela depuis « Écosse » (2), un loup sortant du bois vient ravir l'enfant qui portait attaché le bras de sa mère. Voyant cela, un saint homme, vêtu de feuillage, qui habitait ce bois en ermite, prie Dieu que le loup abandonne l'enfant sans lui faire de mal. Cette prière étant exaucée, l'ermite prend l'enfant et, non sans s'étonner du bras que celui-ci porte attaché, le recueille dans sa propre retraite. Entre temps un lion vient enlever l'autre enfant. A son réveil, Helaine désespérée appelle la mort. Tandis qu'elle erre sur le rivage, elle voit venir un navire monté par des marchands. Ceux-ci, sur sa demande, la prennent à bord et la conduisent en Bretagne. Après quoi, elle séjourne longtemps à Nantes, en proie à une affreuse pauvreté. Quant au lion qui enleva l'enfant, il l'emporte sans lui faire aucun mal, dans sa tanière. Dieu veut même que le fauve prenne soin de l'enfant au point d'amener une chèvre pour allaiter le fils d'Helaine. Quant à l'autre frère, il est entre temps nourri par l'ermite avec de la « seve de poire » (3) durant trois jours. Au quatrième, Felix — car surnommé « feullie » à cause des feuilles qui le revêtaient (4), l'ermite s'appelle aussi Felix, — étant allé chercher la subsistance dans la forêt, aperçoit un enfant allaité par une chèvre; il emporte ce dernier dans son ermitage, où la chèvre entre également; désormais, elle y servira de nourrice aux deux enfants : ceux-ci, en raison des circonstances, reçoivent respectivement les noms de *Lion* et de *Bras*.

(1) F. 52 r°, l. 1, v. 8.

(2) F. 53 r°, l. 1, v. 1-2.

(3) F. 55 r°, v. 9.

(4) F. 53 v°, v. 2.

Brusquement, la narration nous ramène à Rome. Depuis longtemps déjà, Henri y guerroyait contre *Butor de Hongrie*⁽¹⁾ (Hongrie), considéré aussi dans d'autres passages comme roi d'Arménie. Enfin un vendredi-saint, une bataille décisive a lieu. Le pape y prend part en personne, quoique âgé alors de cent ans :

a celui temps longuement vivoit on
mais nature amenrist tous les jours le voit on⁽²⁾

Dans cette bataille, Henri s'empare de l'écu d'argent de Butor, écu orné de léopards d'or : de là, l'existence du léopard dans les armes d'Angleterre. Ceci se passe deux cents ans après J.-C. Après avoir fait une horrible hécatombe de Sarrasins, Henri les met définitivement en fuite, ayant tué leur roi Butor, dont les diables emportent l'âme en enfer. Peu de temps après cette victoire, Henri, remarquant au palais pontifical les portraits d'Helaine qu'Anthoine y avait fait peindre, témoigne combien ils lui rappellent sa propre femme. Le pape lui explique leur origine et lui conte comment Anthoine a voulu épouser sa propre fille ; comment, au retour de ce roi à Constantinople, elle s'est enfuie ; comment ce prince est parti à sa recherche. Alors, le roi d'Angleterre :

... je me voy merveillant
de ce que vous me dictes me sui esbahissant
que je voy ces ymages qui sont de beau samblant
me samble que je voie helaine maintenant⁽³⁾ ;

et il lui raconte ce qu'il sait de celle qu'il a épousée. Le pape en conclut que celle-ci est fort probablement Helaine de Constantinople elle-même, sa propre nièce.

Au bout de quelques jours, ayant reçu la bénédiction pontificale, Henri et les siens regagnent l'Angleterre, en traversant tout d'abord la Lombardie. Précisément, par ce même pays était passé peu auparavant Anthoine désespéré de ne pas rencontrer sa fille. Arrivé à un port, il prend la mer et, après avoir côtoyé toute la basse Allemagne, débarque dans un port qui dépend d'un roi sarrasin dont le narrateur annonce par avance le futur baptême. Ce roi est maître de la Bavière. Après avoir conduit Anthoine dans ce dernier pays, le narrateur conte l'histoire de Grabaux — ou Grabaulz, nommé aussi Gribaulz — et de sa fille Clarande ou Clariande. Celle-ci croyait en Jésus-Christ et déplorait l'erreur de son père, Sarrasin hardi et cruel. Il se faisait passer pour un dieu, avait auprès de lui dans son « paradis » un homme d'airain, à qui, par l'aide du diable,

il faisoit dire tout ce que il vouloit⁽⁴⁾ ;

et, encore par l'entremise du diable, il accomplissait des prodiges qui en imposaient à ses sujets ; car sa voix suscitait et apaisait d'horribles tempêtes.

⁽¹⁾ F. 56 r°, 4° vers avant la fin.

⁽²⁾ F. 57 r°, v. 11, 12.

⁽³⁾ F. 62 v°, v. 17 et suiv.

⁽⁴⁾ F. 64 v°, v. 1.

Or ayant lui aussi dessein d'épouser sa fille, — nous avons vu déjà combien l'auteur ou le compilateur de la *cronique delaine* goûte la répétition des mêmes épisodes ou d'événements semblables, — ce roi convoque ses barons et leur fait part de son projet d'épouser le jour même ou le lendemain une personne de naissance très illustre. Il leur propose donc de choisir celle qu'indiquera l'homme d'airain. Sur leur avis conforme, on interroge la statue; et le diable, par l'intermédiaire de celle-ci, désigne bien entendu Gloriande, autre manière de dénommer Clarande. Celle-ci feint de consentir; mais elle part en secret à cheval, dans l'intention de gagner une contrée où elle puisse adorer Jésus-Christ et se faire baptiser. Avant qu'elle soit loin, elle aperçoit Anthoine et les siens et se détourne du chemin. Le roi de Constantinople, la prenant pour Helaine, se met à sa poursuite. Bientôt, reconnaissant sa méprise, il s'en excuse auprès de la princesse. Celle-ci lui raconte qui elle est, quel est son père, et pourquoi elle fuit le royaume. Au récit de ce dernier point,

quant Anthoine loy tout le sang lui frommie
ha helaine dist il vey vo compaignie⁽¹⁾,

et il verse quelques larmes. Il offre à la belle Gloriande sa protection qu'elle accepte; et ils chevauchent tous deux seuls vers le palais de Grabaux.

Pendant ce monarque, dans son « paradis », s'entretenait de sa fille avec l'homme d'airain; ou plutôt avec le diable qui s'y cachait, et qui lui conseillait de la supplicier, parce qu'elle croyait en Jésus-Christ. Ici se place une description du « paradis » en question. Dans ce paradis « hault esleves », bâti d'or fin et peint d'azur, entre Anthoine l'épée nue; et, s'étant signé trois fois, il s'écrie :

o tu leres⁽²⁾ meschans et pech[e]ur dampnes
pour quoy est le tien cors si sot et si dervez⁽³⁾
que tu veulz estre dieu souverain appelle⁽⁴⁾;

puis, ayant tout renversé, « boistes » et « pos », ayant cassé les « ymages », il jette à bas la statue d'airain et lui brise le nez. Aussitôt le diable la quitte, soulevant par son départ une si horrible tempête,

que tout le paradis a terre est verses⁽⁵⁾.

Il n'y demeure qu'un seul banc, où Anthoine et Gloriande sont assis. A ce spectacle, Grabaux, le corps d'ailleurs meurtri par le diable, confesse Jésus-Christ; ses païens, au milieu du fracas de l'orage, en font de même.

A propos de cet épisode, le narrateur en quelques vers rappelle qu'alors le démon régnait sur mainte contrée, notamment en Gaule; et que ce dernier pays fut amené à la vraie foi par Clovis, auquel des fleurs de

(1) F. 66 r°, v. 20 et 21.

(2) Cas sujet de larron.

(3) Insensé.

(4) F. 67 r°, l. 1, v. 12 et suiv.

(5) F. 67 v°, v. 7.

lys furent envoyées des cieus : d'où ces fleurs font depuis partie des armes de France.

Cependant Grabaux et Anthoine s'étant conté mutuellement leur histoire, le monarque païen, sa fille et ses sujets se font baptiser ; et Grabaux, ayant changé son nom pour celui de Louis, gagne les bois où il vivra quarante ans d'une vie sainte qui lui vaudra le ciel après sa mort. De Bavière, Anthoine se rend par mer en Flandre et débarque à L'Écluse.

La Flandre, en ce temps, n'était pas chrétienne, si l'on excepte une abbaye située près du port dont il vient d'être fait mention. C'est là que se dirige Anthoine. Reçu avec honneur par l'abbesse, il lui fait connaître l'objet de ses pérégrinations et lui demande si Helaine, qu'il suppose être entrée en religion, n'est pas au monastère. L'abbesse répond qu'elle pense que cette princesse n'est autre que la jeune personne qui a séjourné deux mois en ce lieu, et dont les cloches signalèrent d'elles-mêmes l'arrivée. Elle expose ensuite comment la fugitive s'est vue contrainte de quitter le pays. Anthoine se pâme quatre fois à ce récit, puis demande si l'abbesse en sait davantage. Mais elle ne peut lui dire autre chose, sinon qu'Helaine s'est éloignée par mer en compagnie de marchands.

Brusquement, la *cronique* revient à Henri. Arrivé à Boulogne, ce prince envoie un messenger, nommé Anthoine ou Anthiane, annoncer sa venue à Helaine, et mander au comte de Clocestre qu'il vienne à la rencontre du roi. On conçoit la surprise du ministre, lorsque le messenger lui dit de transmettre à Helaine les salutations du roi. Clocestre répond qu'il a fait brûler cette reine et ses deux fils : fureur du messenger, qui croit à une plaisanterie ; mais devant l'affirmation catégorique de Clocestre, il le menace de la colère du roi. Le comte lui explique comment il n'a agi que sur les ordres de ce prince ; le messenger réplique que celui-ci croit Helaine vivante. Alors le ministre, le cœur désolé, prend sur-le-champ la mer pour aller à la rencontre du roi, à qui l'on décide de n'apprendre la mort de la jeune reine qu'une fois qu'il sera sur le sol anglais, de peur que, s'il apprend la nouvelle sur mer, il ne se noie de désespoir. Lorsqu'il a rencontré le roi, Clocestre est saisi d'une nouvelle surprise. Henri ayant demandé des nouvelles d'Helaine en des termes qui témoignent de son amour pour elle, le ministre, malgré son émotion, affirme qu'elle est en bonne santé, ainsi que ses deux fils. En entendant mentionner ces derniers :

Quesse a dire dist il et vo cors me manda
quelaine est delivree le brief me le conta
de ij laides figures dont moult il manioia ⁽¹⁾.

Le ministre le détrompe, assurant qu'il n'a jamais envoyé pareille nouvelle ; mais qu'au contraire il a écrit qu'Helaine avait mis au monde deux beaux garçons. Le roi en est tout joyeux ; et le ministre, effrayé, flaire une trahison.

A l'arrivée du roi à Londres, sa mère en le voyant simule une défaillance.

(1) F. 72 v°, v. 14 et suivants.

Lorsqu'elle a comme repris ses sens, Henri lui demande la cause de ce trouble : elle répond que Clocestre a fait brûler Helaine et ses deux enfants, ce dont elle a le cœur rempli de tristesse; et elle engage vivement son fils à punir le coupable. Transporté de fureur, Henri tire un couteau dont il menace le ministre; entre eux deux, s'engage un dialogue animé, le roi proférant des accusations, auxquelles Clocestre répond, en protestant qu'il a de quoi se justifier et qu'il n'a agi que par l'ordre exprès du monarque. Enfin celui-ci, sans croire à leur existence, permet au ministre de fournir ses preuves, s'il en a : décision qui ne laisse pas d'affecter péniblement la reine-mère.

Le roi étant parvenu au Palais, Clocestre fait venir les neuf messagers et produit les lettres apportées naguère par ceux-ci. Sur ces lettres, Henri reconnaît avec étonnement l'empreinte de son propre sceau; mais son étonnement augmente en prenant connaissance du contenu des messages. Il s'arrache les cheveux; il se tord les poings. La reine cependant le presse de faire périr Clocestre, qu'elle persiste à affirmer coupable; le roi n'en veut rien faire :

Dame ce dist le roy tout ce devez laisser
ne len scay demander la monte dun denier
par ces lectres ne puis en rien sa mort jugier
mais je feray ardoir le premier messagier
que le pappe de rome a voulu envoyer
le pappe ma tray il a ceur losengier ⁽¹⁾.

et le roi profère des menaces contre le pape, déclarant qu'il ira brûler et saccager Rome et faire pendre le pontife.

Tandis qu'il se lamente sur la mort de sa femme, survient un messager annonçant la présence aux portes de Londres du roi Anthoine de Constantinople, et priant Henri de la part de ce prince de vouloir le recevoir dans son palais. A ces mots, le roi d'Angleterre se porte à la rencontre d'Anthoine ou, comme l'appelle aussi parfois l'auteur, de l'« empereur ». Après les compliments de bienvenue de l'Anglais au prince grec, s'engage un dialogue qui peut se résumer comme suit :

« Vous voyez ici, dit en substance l'empereur, l'homme le plus malheureux qui soit au monde. » — « C'est bien moi, répond le roi d'Angleterre, qui peux me qualifier ainsi. » — « Je suis à la recherche, reprend Anthoine, de l'être que j'aime le plus sur terre, ma fille Helaine. Ne l'auriez-vous point vue dans ces parages? C'est la personne la plus belle qui soit. » — A ce nom et à ce signalement, Henri conte comment il y a environ quatre ans, il a trouvé Helaine de Constantinople devant une fontaine, — car il soupçonne maintenant que c'était elle; — comment il l'a épousée et comment le comte de Clocestre l'a fait périr avec ses enfants durant l'absence de son mari. Anthoine profère contre le ministre des menaces qu'appuie la reine-mère. Mais Henri explique qu'en cela le comte

(1) « Hypocrite »; — f. 75 r°, v. 14 et suivants.

n'est pas coupable. A cette révélation, Anthoine réclame la présence des neuf messagers. Ceux-ci étant amenés, Anthoine les somme de dire la vérité sous peine d'être pendus; il leur demande qui les a chargés de transmettre les lettres par eux apportées. Le messenger du pape répond que c'est le saint-père; les sept suivants disent de même. Mais le neuvième :

Sire dist le message ne scay son mardera
ne se pendu seray ne son me trainera
mais pour mame sauver mon cors voir ⁽¹⁾ vous dira ⁽²⁾.

A ces mots, craignant les révélations du messenger, la mère du roi intervient; et elle presse plus que jamais son fils de faire mettre à mort Clocestre, contre qui elle renouvelle ses accusations. Clocestre répond fièrement qu'il détient encore les pouvoirs royaux à lui délégués par le monarque; que ni ce dernier ni la reine-mère ne peuvent encore rien contre lui; et il donne l'ordre aussitôt exécuté d'emprisonner la reine en une tour. Ensuite le neuvième messenger fait connaître comment cette princesse l'a chargé, à Douvres, de remettre à Londres la lettre qu'il a apportée : mais, proteste-t-il, s'il avait su que cette lettre contînt une sentence de mort contre Helaine, il se serait gardé d'accomplir la mission qu'on lui avait confiée. Anthoine, devant ces révélations, veut qu'on livre les messagers aux flammes; mais Henri lui fait observer que le messenger du pape aura la vie sauve, puisqu'il n'est point coupable; et aussi le dernier, puisqu'il a dit la vérité : les sept autres seront brûlés.

Alors Anthoine s'avise d'une feinte pour découvrir si, oui ou non, la reine est coupable. Il sollicite d'Henri la permission de demander la main de celle-ci. Cette offre lui sera, pense-t-il, un moyen d'entrer dans la confiance de la reine et de lui arracher son secret; que si d'ailleurs elle est innocente, il l'épousera, affirme-t-il. Henri ayant accédé à ce désir, le roi de Constantinople se fait conduire par Clocestre à la tour où est enfermée la reine. A peine l'a-t-il saluée, que brusquement il lui demande sa main, — le roi Henri, déclare-t-il, l'ayant autorisé à cette démarche, — et lui propose de devenir reine de Constantinople :

car scachies que jay tant oy de vous parler
que dame je ne scay si loing quon peust aler
ou mon cors se peust si tresbien assener ⁽³⁾.

La reine, avec une confiance aussi déconcertante que sa scélératesse, répond en substance : « Si vous voulez jurer sur les saints que vous m'épouserez, je ferai avant trois mois empoisonner mon fils, afin que vous deveniez roi d'Angleterre. »

dame ce dist anthoine ce fait a creanter
je seroie moult fol de ce don refuser

⁽¹⁾ « Vrai ».

⁽²⁾ F. 77 v°, v. 4 et suivants.

⁽³⁾ F. 79 r°, v. 8 et suivants.

puis a dit coïement qu'on ne pot escouter
 putte dieu vous confonde qui fist et terre et mer
 vous avez fait helaine ardoir et embraser ⁽¹⁾;

et gardant pour soi ces paroles et d'autres semblables, il embrasse la reine et la conduit au palais.

Après le souper, tandis qu'elle devise avec Anthoine, elle lui propose d'échanger leurs ceintures; ce qu'ils font aussitôt. Mais au bout d'un instant, Marguerite, s'étant aperçue qu'elle avait laissé sa bourse dans sa ceinture, demande à Anthoine de lui rendre cette bourse et ce qu'elle contient. A ces mots, le roi de Constantinople, soupçonnant qu'il y avait intérêt pour l'objet de ses recherches à connaître ce contenu, fuit en riant et en emportant la bourse. Il l'ouvre, y trouve le fameux sceau que la reine avait fait fabriquer, le montre à Henri qui, frappé de la ressemblance de cet objet avec le sceau royal, demande à Cloestre si, lors de la mort d'Helaine, il avait par devers lui ce dernier sceau: le ministre répond affirmativement; il ajoute qu'il peut même le montrer, et en effet, il le fait voir au prince. Celui-ci jure alors qu'il fera brûler sa mère. Il accable la coupable de reproches; elle avoue la vérité, et le narrateur saisit cette occasion de récapituler par sa bouche tous les détails de son crime. Puis elle supplie son fils de ne pas souffrir qu'une mère soit ainsi livrée à la mort, mais qu'elle soit enfermée pour la vie dans une prison. Henri va se laisser attendrir, quand Anthoine lui fait connaître qu'elle a proposé d'empoisonner son fils avant trois jours, — négligence de l'auteur ou exagération voulue d'Anthoine. Enfin on allume un grand bûcher, où la criminelle reine monte en poussant de grands cris. Durant les préparatifs du supplice, Cloestre remarque à part soi qu'il se gardera de faire connaître à son maître, avant la mort de la reine-mère, qu'il n'a pas livré Helaine aux flammes; car, observe-t-il, si le roi l'apprenait, il pourrait faire grâce à sa mère; et le ministre tient à venger la mort de sa propre nièce.

Après la mort de la vieille reine, les deux rois, le cœur navré, retournent au palais. Anthoine demande à Cloestre s'il n'a rien gardé d'Helaine; le ministre répond qu'il a coupé un bras à cette princesse et l'a conservé; et il va chercher le bras de sa nièce :

il estoit beaulz et nez ⁽²⁾ et point il ne flaira.

A la vue de ce bras, Anthoine s'écrie que ce n'est pas celui de sa fille, et il déclare à Henri que ce n'est pas Helaine de Constantinople que ce prince avait épousée. Là-dessus, voyant le ministre fondre en larmes, et se méprenant sur la cause de cette douleur, le roi d'Angleterre l'assure qu'il n'a rien à craindre, n'étant pas coupable. Cloestre répond en exposant les raisons qu'il a d'être plus triste que les deux rois. Et il raconte comment sa nièce s'est sacrifiée pour Helaine; comment celle-ci, après qu'on lui eut coupé un bras et qu'on l'eut attaché à l'un de ses enfants, a été mise avec

(1) F. 79 r°, v. 16 et suivants.

(2) *Net*, cas sujet; — f. 82 r°, l. 1, v. 4.

ses deux fils dans un bateau ; comment ce dernier est revenu vide au rivage. Les deux monarques comblent de remerciements le ministre, auquel Henri concède la pleine souveraineté héréditaire d'un pied sur sept de tout le royaume :

dist le quens de clocestre ly dons nest pas petis ⁽¹⁾.

Après ces événements, les deux rois décident d'aller de compagnie à la recherche d'Helaine ; et Henri laisse à Clocestre la lieutenance du royaume. Avant leur départ, survient le roi d'Écosse Amourry — orthographié aussi dans la suite du récit Amauri, Amaury, Amoury, — pour demander au roi Henri le baptême : depuis, continue le narrateur en peu de mots, il devint un des remparts de la foi contre les Infidèles et mérita après sa mort d'être rangé au nombre des saints. Ayant appris sa conversion, les Écossais se révoltent et le déposèrent. Après avoir brièvement introduit ainsi en scène le personnage d'Amauri en attendant de lui faire jouer un rôle plus important et plus actif, le narrateur revient aux deux rois, mais pour les quitter à la fin de la laisse, c'est-à-dire au bout de huit vers. Ceux-ci nous apprennent que les souverains s'embarquent avec cinquante mille hommes et on nous fait pressentir les nombreuses conquêtes qu'ils feront sur les Infidèles avant de retrouver Helaine.

Nous voici pour un temps ramené près des deux jumeaux Lion et Bras. Durant seize ans, ils vivent auprès de l'ermite, Bras menant une vie de privations et d'austérités, se nourrissant de fruits et de racines et jeûnant trois fois la semaine ; Lion passant son temps à la chasse et vivant exclusivement de venaison malgré les remontrances de l'ermite, au demeurant fort endurant à la fatigue et se contentant d'une pierre pour oreiller. Instruits par l'ermite de la manière dont ils ont été recueillis par lui, les deux frères ignorent tout de leur naissance et sont anxieux de savoir qui sont leurs parents : Bras néanmoins suppose que Lion est son frère, et que le bras que lui-même porte attaché est celui de leur mère ; aussi décide-t-il de continuer à le garder par devers lui. Le laissant enveloppé dans le pan de la robe d'Helaine, il le met dans un coffre fait de cuir de cerf, qu'il façonne lui-même et que désormais il porte pendu à la ceinture. Un jour que l'ermite se trouve avec les deux jumeaux sur le rivage, et que ceux-ci expriment le désir d'aller à la recherche de leurs parents, ils voient accoster un marin, précisément celui qui — il le déclare lui-même — avait, il y a seize ans, recueilli sur ces bords « une dame moult belle », « qui navoit qu'une main » ⁽²⁾, et ne pouvait retrouver ses deux enfants jumeaux. « C'est notre mère », déclare Bras. Après de touchants adieux, l'ermite, la mort dans l'âme, confie les jeunes gens au marin, qui lui promet de les conduire en un lieu où ils pourront être baptisés. A bord, ils continuent à manifester le contraste de leurs goûts, Bras jeûnant et vivant d'austérités, Lion désirant

⁽¹⁾ F. 83 v°, v. 3.

⁽²⁾ F. 86 r°, deux derniers vers.

« la saulce et le puree » (1); et de fait, le marin lui ayant fait goûter du vin, breuvage qu'il ignorait auparavant, il s'écrie :

or soit le cors destruit que jamais buvera
aulture chose que vin qui avoir en porra (2).

Cependant comme il aime aussi Jésus-Christ, il se mortifie, mais d'autre façon que son frère, savoir : en prenant, comme on l'a déjà vu, une pierre pour oreiller, en remplissant de cailloux ses souliers; enfin sa grande vertu sera l'extrême libéralité, bien que jusqu'à présent les deux jeunes gens n'aient jamais même vu un seul denier. C'est ce que Bras dit au marin étonné, lorsque celui-ci lui demande s'ils avaient quelque argent. Aussi leur donne-t-il dix florins; il y joint de beaux vêtements, dont Lion — Bras ne voulant les revêtir — est seul à profiter. Arrivés à terre, les deux jeunes gens prennent congé du marin; et, traversant l'Allemagne, parviennent en Bavière, ou plutôt à Bavière — ce pays étant tenu ici pour une cité, — où régnait cette même Gloriande que nous avons déjà rencontrée.

Un jour, elle voit les deux jeunes gens pendant le service divin. L'office terminé, elle les mande auprès d'elle. Tout d'abord, Bras répond qu'ils iront au palais après le repas de la reine. Mais Lion, blâmant fort cette discrétion, fait observer qu'on leur ferait faire bonne chère, s'ils s'y rendaient plus tôt et conclut par cette maxime :

on doit toutdis (3) prendre et yver et este
a plus riche de lui aumosne et charite.

Bras cède aux remontrances de son frère. Effectivement au palais on leur sert un excellent repas : Lion en fait son profit; tandis que Bras, sans toucher aux mets ni au vin, mange des herbes qu'il a apportées. Après le repas, Gloriande interroge les deux frères sur leur nom et leur naissance. Elle apprend qu'ils ont été élevés par un ermite; ce qui évoque en elle le souvenir de son père. Enfin elle déclare à Bras et à Lion que, s'ils veulent rester auprès d'elle, elle les récompensera richement. Ils acceptent : Bras l'accompagnera lorsqu'elle ira à l'église; Lion sera son bouteiller. — Au milieu de cet épisode reparait un personnage qui semblait devoir rester étranger aux événements où le poème est maintenant engagé, le comte de Clocestre. Car celui-ci ayant fait demander Gloriande en mariage en la menaçant, si elle refusait d'envahir ses états, et cette reine ayant rejeté sa proposition, il vient assiéger la cité. Peu à peu les vivres, par suite du siège, diminuent dans la ville, et les pauvres gens souffrent de la faim. Lion, toujours ami de ces derniers, se met à leur distribuer les provisions du palais desquelles il a la garde; de sorte que chacun de ceux qui se présentent emporte un plein tablier de vivres et un pot rempli de vin. Un gentilhomme païen, jaloux de Lion, de son crédit sur la reine et sur le peuple, vient lui faire des remontrances, en l'accusant de réduire la reine et

(1) F. 87 r°, l. 1, v. 10.

(2) *Ibid.*, v. 9 et 10.

(3) Toujours; — f. 88 v°, v. 3.

la cour à la famine par ses libéralités. Pour toute réponse, Lion, caractère emporté, menace de crever à coups de bâton le cœur et le poumon de l'importun, à qui il expose ainsi ce qu'on pourrait appeler ses principes de philosophie sociale :

le povre gent menu de la ville de nom
seuffrent pour la roine grande perdition
ce nest ⁽¹⁾ par leur fait ne par leur occoison
cest par le fait leur dame de bien vray le scet on
car volentiers aroient paix et accordison
et quant pour la roine ilz ont tel marison
cest bien droit quon leur rende selon mentencion
des biens de la roine puis quilz en ont beson
ja nen aront disette tant quaie j seul coppon
avant leur partiray nen aient leur parchon
le pechie en seroit sur moy et en mon nom
ne ja de jhesucrist nen aroie pardon ⁽²⁾.

L'interlocuteur ayant réparti :

de vous ne de vo dieu ne donroie j bouton,

Lion le frappe d'un couteau et le blesse. Le gentilhomme va incontinent se plaindre à la reine des libéralités de Lion, qui donne à tout venant pain, vin, chair, et par là contraindra fatalement Gloriande à se rendre au comte de Clocestre, dont sans doute, affirme le païen, il a reçu de l'argent pour agir ainsi. La reine rapporte la chose à Bras et se plaint auprès de lui d'être vendue par Lion. Sur ces entrefaites, arrive un cuisinier annonçant que le dîner qu'il venait d'apprêter a été donné par Lion aux pauvres, et qu'il ne reste pas même un pain de froment au palais. Il ajoute que les serviteurs de la reine et les courtisans tueront Lion, si on ne lui ôte ses fonctions. Gloriande prononce qu'elle bannit les deux frères ; que même elle aurait fait périr son bouteiller, n'était par considération pour Bras dont elle n'a pas à se plaindre. Le courtisan qu'a blessé Lion demande à la reine qu'on lui laisse conduire les deux jumeaux au comte de Clocestre ; elle consent. Le gentilhomme allemand, accompagné de quatre écuyers, conduit donc les deux frères hors de la ville ; mais arrivé dans les champs, le traître se met avec ses écuyers en mesure de les tuer. Et d'abord, il fait assaillir Lion ; Bras accourt à la défense de son frère, abat mort le païen ; et des chevaliers anglais qui passent délivrent les deux jeunes gens, qui sont ensuite conduits auprès de Clocestre. A ses interrogations, ils répondent que, recueillis et élevés par un ermite, ils ignorent qui sont leurs parents. Cette réponse arrache des larmes à Clocestre, en ranimant en lui le souvenir des deux enfants d'Helaine.

Cependant un miracle vient faire regretter à Gloriande le renvoi de Lion. Se mettant à table avec toute sa cour, elle voit avec surprise des mets lui être servis à foison ; et de fait, le palais regorge de vivres. Elle fait appeler

(¹) Scandez ne | est.

(²) F. 90 v°, v. 14 et suiv.

le cuisinier, lui reproche sévèrement d'avoir calomnié Lion; on lui répond qu'en effet celui-ci donnait tous les vivres aux pauvres, mais que certainement Jésus-Christ a miraculeusement récompensé les libéralités faites en son nom. Le reine s'aperçoit alors à regret qu'en Lion elle a perdu le meilleur des cuisiniers.

La source des vivres étant ainsi tarie par le départ d'un tel ami de Dieu, Gloriande est bientôt contrainte de se rendre à Clocestre et de l'accepter pour époux. Il l'emmène en Angleterre, où l'un et l'autre font aux deux frères un riche présent. Ici se place l'incident suivant : Bras, ayant refusé en termes outrageants l'amour que lui offrait Gloriande, et lui ayant adressé des remontrances pour ce fait, quitte Londres avec Lion pour échapper à la vengeance dont celle-ci les a menacés. Tandis qu'ils font à Clocestre leurs adieux, tout en lui taisant la véritable cause de leur départ, il observe qu'ils ne peuvent être les fils d'Helaine, puisqu'elle emmena ses enfants avec elle, et que, si elle les avait quittés plus tard, elle leur aurait dit qui ils étaient. Puis il leur donne « bon or et fin argent », et offre un palefroi à chacun; mais Bras refuse, n'ayant pas coutume de monter à cheval; Lion seul accepte; et les deux frères partent à la recherche de leurs parents. Arrivés devant Boulogne, ils apprennent que le châtelain de cette ville est menacé par Antenor, roi païen de Flandre. Ils se font connaître comme amis de Dieu au châtelain; et celui-ci les ayant admis dans la place, crée Lion chevalier sous le nom de « chevalier de Dieu ». Le lendemain, grande bataille devant Boulogne entre chrétiens et païens. Lion fait des prodiges de valeur et contribue en tuant Antenor à mettre les Flamands en fuite. A leur retour au château, les deux frères sont fêtés par le châtelain qui demande à Lion de rester auprès de lui. Mais le jeune chevalier objecte qu'il lui faut, ainsi qu'à son frère, continuer à rechercher sa mère. Le lendemain matin, en prenant congé du châtelain, Lion déclare qu'il veut désormais se consacrer à combattre les Sarrasins; puis, rassemblant les pauvres gens dans les champs, il leur distribue son or et son argent. Un riche manteau au cou, des éperons d'or aux pieds, il quitte Boulogne à cheval; Bras le suit à pied par mortification. Ils cheminent ainsi, Lion distribuant son avoir et ses bijoux aux pauvres sur la route, et arrivent enfin à Amiens.

Ici, une laisse consacrée à conter comment Jésus-Christ, déguisé en mendiant, apparut dans Amiens à Lion; comment celui-ci, — le futur saint Martin, — n'ayant pas d'argent, donna au prétendu mendiant la moitié de son manteau qu'il partagea de son épée; comment Jésus-Christ, remonté au ciel, montra à ses anges la pièce du manteau et fit prévoir la gloire de saint Martin, qui, quoique n'étant pas encore baptisé, se montrait déjà aussi plein de vertus.

Dans « l'ostel de simon » où les deux frères prennent logement, se trouve alors parmi d'autres étrangers Martin, archevêque de Tours. Au matin qui suit leur arrivée, les deux jeunes gens se présentent à lui et lui demandent le baptême. L'archevêque les amène donc à l'église pour les baptiser. Tandis que Bras se dévêt pour se plonger dans les fonts, le prélat avise le coffre qu'il porte à la ceinture. Il l'interroge sur le contenu, et refuse de croire que

celui-ci soit un bras. Mais le jeune homme ayant tiré du coffre le membre qu'il contenait, l'archevêque le trouve en tel état de fraîcheur et de blancheur qu'il s'écrie qu'il n'y a pas trois jours que ce bras a été coupé; et il demande au jeune homme d'où il lui vient. Celui-ci explique que le bras est par devers lui depuis seize ans, sans avoir jamais changé d'état : — « pour ce arez nom brisse »⁽¹⁾, repartit l'archevêque. De ce jour, Bras prend le nom de Brisse,

mais ne fut pas saint brise dont il est renommee⁽²⁾.

Brisse baptisé, l'archevêque fait dévêtir Lion, pour qu'il se plonge à son tour dans l'eau baptismale. Il lui donne le nom de Martin, — car il en fait son filleul, — et déclare en outre qu'il sera son bouteiller, — car, observe-t-il, il a l'air d'aimer le vin.

Henry, évêque d'Amiens, dont la maladie avait appelé l'archevêque Martin dans cette ville, ayant guéri, l'archevêque part pour Tours avec les deux jeunes frères.

Laissant ceux-ci pour quelque temps, la narration nous ramène à Helaine, qui est à Nantes en proie à une pauvreté grande. Elle loge chez une pauvre; et souvent, avec son unique main, elle est contrainte de battre les draps à la rivière. Enfin, au bout de dix-sept ans, pensant qu'on l'a oubliée et qu'elle n'a plus à craindre d'être recherchée, elle s'avise de quitter pour une contrée chrétienne ce pays où la loi du Christ est inconnue. En conséquence, elle demande à son hôtesse en quel lieu on croit en Jésus-Christ. A ces mots, celle-ci, qui est Sarrasine, dit que pour parler ainsi Helaine mérite le bûcher, et que, puisqu'elle est chrétienne, elle sera brûlée dès le lendemain. Helaine, effrayée, quitte en secret la ville vers minuit.

Elle rencontre en route un chrétien qui lui dit que « tours en touraine » est peuplée de gens de sa foi : elle forme le projet de s'y rendre. Elle poursuit donc son voyage, le visage méconnaissable à cause des misères endurées, mendiant le manger et le boire, déchaussée et mal vêtue ainsi qu'une « truande », gémissant sur son sort, et demandant à Dieu de ne pas être reconnue par son père et par son mari. Éviter ces deux princes va être en effet son souci constant; elle répétera sans cesse comme un refrain dans la suite de ce poème qu'elle craint d'être mise à mort par eux.

Elle arrive à Tours; elle cherche un gîte dans une hôtellerie de mendiants et de vagabonds : l'hôtesse répond qu'il n'y a plus de place. Elle se contentera, réplique-t-elle, d'une litière de paille. L'hôtesse y consent, pourvu qu'Helaine aille chaque jour, en guise de paiement, mendier la subsistance à la cour de l'archevêque, dont le distributeur d'aumônes comble les pauvres de libéralités. Cet « aumosnier », remarque le narrateur, n'est autre que le propre fils d'Helaine, Martin. Précisément, de lui et de ses bontés envers eux s'entretiennent, au moment où l'héroïne entre dans l'hôtellerie,

⁽¹⁾ Sans doute à cause de : *brise* — orthographe que prend aussi parfois ce nom dans le poème, — c'est-à-dire fracture, brisure; — f. 99 v°, l. 1, v. 14.

⁽²⁾ *Ibid.*, v. 16.

les « truans et truandes » qui se chauffent près du feu, tout en faisant chauffer par la même occasion le vin que leur a donné le jeune Martin. En même temps, ils manifestent avec tristesse la crainte que l'archevêque ne renvoie leur bienfaiteur, quand le prélat s'apercevra que tous ses biens sont ainsi distribués au pauvre monde. Le narrateur poursuit ce tableau sur un ton naïvement pittoresque, qui rehausse pour un temps, par une de ces inspirations heureuses qu'il rencontre de loin en loin, la diffusion monotone de l'ensemble :

helaine passe avant et se les salua
 et j boistoux le vit qui hault le salua
 mamie venes boire je vous congnois pieca
 a nantes en bretagne vous ay vu long temps a
 bien estes arrivee car martin vous donrra
 de ses biens largement quand telle vous verra
 vous seres mariee nopces on en fera
 vous navez cune main et mon cors cun pie na
 se me vient en avis belle paire y ara
 quant helaine loÿ tenrement souspira
 sy a dit coiemment que nulz ne lescouta
 vez cy povre roine jhesus qui tout crea
 me veulle pourveir mon cors mestier en a
 arriere des truans la belle assir sala
 mais elle veulle ou non envers le feu ala
 on lui donne une bribe et elle le menga
 pour ce quot beau visage chacun le convoita
 mais la ot ung coquin qui forment la pressa
 davoir⁽¹⁾ lamour delle mais moult bien sen garda.

La nuit venue, l'infortunée se couche sous les degrés, sur de la paille presque pourrie, avec une pierre pour oreiller. Au matin,

...sostesse le vit qui hault lui escria
 or ca dist elle or ca aler vous convenra
 la buée⁽²⁾ respaumer⁽³⁾ deservir vous fauldra
 lostel que je vous preste ou on vous boutera
 hors de cheans tantost ne vous en doubtes ja
 dame ce dist helaine ne vous esmayes⁽⁴⁾ ja
 selon le mien povoir mon cors si le fera
 le corbille as draps dessus son chief posa
 et puis a le riviere lostesse lemmena
 a une seule main la buée respauma
 la buée batti et se le ressincha
 et puis dessus sespaule elle le rapporta
 et quant lot mise jus elle court et sen va

⁽¹⁾ Sans doute, il faut scander : de | avoir; — f. 102 v°, v. 9 et suiv.

⁽²⁾ Lessive.

⁽³⁾ Battre avec la main.

⁽⁴⁾ Troublez.

par une estroite rue elle sachemina
 quant lostesse le sceut forment len anuia
 pour ce quelle scet bien que elle pourverra
 asses pour son cors vivre⁽¹⁾...

Ce jour-là, l'archevêque recevait à sa cour plusieurs barons qui revenaient de Terre-Sainte, et en leur honneur on avait préparé un riche festin. Le jeune Martin, qui décidément apparaît comme le prototype de la largesse et de l'amour des pauvres, s'empresse de convoquer les indigents et de leur distribuer, au grand murmure des cuisiniers inquiets, le plantureux et succulent repas destiné à l'archevêque et à sa noble compagnie. Cependant Brisse, d'une fenêtre du palais, aperçoit au milieu de la foule des pauvres gens qui se pressent aux portes, une femme privée d'un bras, qui n'est autre qu'Helaine. Cette vue lui serre le cœur à la pensée de sa mère; et à cause de celle-ci, il demande à Martin de donner à la pauvre femme plus de provisions qu'aux autres mendiants. Néanmoins, lorsque arrive le tour d'Helaine, Martin constate que les vivres sont épuisés. La raison en est que les cuisiniers ont soustrait une corbeille à l'ardeur généreuse de Martin. Celui-ci, à l'autorité duquel les serviteurs n'osent résister, finit par faire apporter cette corbeille; et il charge Helaine d'une telle quantité de provisions qu'à peine elle peut se mouvoir. Il lui donne notamment du vin dans deux pots dont il attache l'un au moignon du membre coupé. Puis, il engage Helaine à revenir et promet de lui envoyer la subsistance à son logement. Tandis qu'elle quitte Martin en s'émerveillant de la libéralité de celui-ci, voici son hôtesse qui, la voyant chargée de tant de richesses, change d'humeur à son égard et lui adresse d'aimables paroles, lui promettant un gîte et un lit, et l'assurant que jamais elle ne s'irritera contre elle; tout cela afin de partager, comme elle le fait au moment même, le boire et le manger d'Helaine.

Le narrateur nous ramène chez l'archevêque. Celui-ci, revenant de chanter la messe, apprend que, par suite des généreuses prodigalités de son filleul, du festin qu'il a fait préparer il ne reste plus miette. Il mande Martin et lui fait de vifs reproches, qui se terminent par le trait suivant; — ce n'est pas le seul, dans ce poème, où se manifeste cet esprit de critique et de raillerie, vis-à-vis des grands du siècle et de ceux de l'Eglise, qui inspire une si bonne part de la littérature du Moyen-Age, et surtout de celle des xiv^e et xv^e siècles :

ce nest mie bien fait par ma crestienneté
 que vous donnez a povrez a si grande plente
 on ne leur doit donner ne yver ne este
 fors relief de la table que on⁽²⁾ en a jus oste.

La réponse de Martin est encore plus significative :

sire ce dist martin dieu ne vous en scet gre
 cuidiez que jhesucrist le roy de maieste

⁽¹⁾ F. 103 r^e, v. 5 et suiv.

⁽²⁾ Scandez : quon; — f. 106 v^e, v. 17 et suiv.

prende en gre si fais dons vous avez fol pense
 nan il jen sui certain dieu ne vous en scet gre
 vous ne faictes pour lui j denier monnoie
 quant la viande as chiens avez pour lui donne
 tant que seray cheans par vraie charite
 aront ly povre dieu scachies en verite
 trestout en verite quon ara apreste
 ja de viande as chiens ne seront ilz gousté⁽¹⁾.

Ce véhément discours convainc l'archevêque qui loue son filleul d'avoir de tels sentiments. Survient alors un cuisinier annonçant que pain, vin, viande et chapons rôtis abondent à foison, sans qu'on sache d'où, après la précédente disette, provient une telle profusion. L'archevêque, à part soi, observe que c'est là un miracle accompli par Jésus en faveur de Martin. Aussi, après un somptueux festin, remercie-t-il le ciel d'avoir conduit un tel homme dans le palais.

Brusquement le poème revient aux deux rois. Ils sont maintenant occupés à chasser dans un bois. Ils y rencontrent un ermite vêtu de feuilles, qui n'est autre que Felix. Ils apprennent de sa bouche qu'il éleva seize ans durant deux enfants; et aux réponses à leurs questions, ils n'ont pas de peine à reconnaître dans ces deux enfants les deux fils d'Helaine. Le lendemain, ils s'embarquent pour se mettre à la recherche de ces derniers et de leur mère. Finalement, ils entrent en Gironde et arrivent devant Bordeaux. Du haut d'une tour, le roi infidèle Robastre, qui règne sur cette ville, voit le vaisseau des rois chrétiens, et leurs tentes que l'on dresse devant la cité. Il fait part de ses craintes à son neveu Abel, qui répond que son oncle est trop redoutable pour avoir à craindre une attaque. Pendant ce temps, Henri ayant demandé lequel de ses barons ira porter un message au roi sarrasin, seul Amauri d'Écosse s'offre à remplir cette mission. Il part donc, et bientôt il fait connaître à Robastre le défi lancé contre lui et son peuple par les deux rois. Il lui fait savoir en même temps qui ils sont, et quel objet les pousse à parcourir le monde depuis environ vingt-cinq ans. Robastre, apprenant que l'armée chrétienne compte environ 50,000 hommes, charge Amauri de répondre aux deux souverains qu'il les provoque à un combat où lui-même n'amènera pas un plus grand nombre de guerriers; puis il donne au messager chrétien une escorte de cent Sarrasins. Ceux-ci en route attaquent traîtreusement Amauri, qui se défend vaillamment et tue dix d'entre eux; il va succomber sous le nombre, quand Henri envoie quatre mille Anglais qui mettent les Sarrasins en fuite. En apprenant la trahison de ses soldats à l'égard du messager, Robastre est transporté de colère. Sur le conseil d'Abel, il invite ce dernier à aller livrer les coupables au roi d'Angleterre pour en prendre telle vengeance qu'il voudra. Abel se rend avec eux au camp des Chrétiens, disculpe son oncle auprès d'Henri et lui livre les traîtres. Charmé de la loyauté de Robastre, le monarque anglais renvoie les coupables au roi de Bordeaux, qui les fait pendre.

(1) F. 106 v°, v. 21 et suiv.

Le lendemain matin, on se prépare au combat; et Amauri d'Écosse avec dix mille chrétiens se cache dans un bois au pied de la cité, afin de se jeter dans la ville lorsque les Sarrasins en sortiront. Enfin une horrible mêlée s'engage, dont le principal épisode est un combat entre Henri et Abel. Le premier tue le cheval du second et, par égard pour la loyauté de Robastre, fait grâce à l'adversaire, qui demande un autre cheval. Le combat singulier continue acharné, jusqu'à ce qu'enfin Abel se rende, en promettant de recevoir le baptême si Bordeaux est conquis. Cette conquête ne tarde pas à se produire, grâce à Amauri, qui, avec les siens, envahit la cité à la suite des Sarrasins qui s'y précipitent en retraite. Henri, tout heureux, voit flotter la bannière anglaise qu'Amauri vient de hisser sur la porte. Robastre vaincu déclare :

sire roy dengleterre a vous mon cors se rent
je me baptiseray a vo commandement
ma terre de vo cors tenray parfaitement ⁽¹⁾

Le narrateur poursuit :

la conquesta bordeaux le roy premierement
onquez puis ne fut heure se listoire ne ment
quon ne tenist bordeaux de lui entierement
encor en ont ly hoir lonneur ainsi quapent.

En se faisant chrétien, Robastre échange son nom pour celui de Constant ou Constentien :

pour ce que tant cousta en mortoile ⁽²⁾ de gent
.....
et dist que pour son nom cousteroit grandement
a la gent sarrasine ains son deffinement.

Ce roi, explique le conteur, est maintenant un saint du paradis; son corps est dans une châsse à « Breteul » — *alias* : « Bretoeulle » — en Beauvaisis; il eut un fils, poursuit-on, nommé Joseran, qui régna sur la France et qui donna le jour au duc Richier, compagnon de Flourent, lequel Richier mérita depuis de prendre place parmi les saints.

Cependant, Henri et Anthoine, par Poitiers, s'avancent vers Tours.

En entendant publier leur arrivée, Helaine se lamente et exprime sa frayeur, non sans rappeler comment Henri envoya contre elle une sentence de mort et comment elle fut sauvée par Clocestre. Depuis le jour où nous l'avons laissée à Tours, elle va quotidiennement au palais de l'archevêque où le jeune Martin la pourvoie :

de bon pain bonne char et de chappons lardes
et de bon vin aussi lui donnait il asses³,

à la grande joie de l'hôtesse qui prenait sa part du tout.

⁽¹⁾ F. 114, v°, v. 6 et suiv., laisse 1.

⁽²⁾ Mortalité; — f. 115 r°, v. 4 et suiv.

⁽³⁾ F. 115 v°, v. 22, 23.

Mais un incident l'éloigne deux jours durant de la cour de l'archevêque, au grand déplaisir des deux jumeaux; cet incident est ainsi raconté :

ung coquin ot laiens ⁽¹⁾ qui fut estrumelez ⁽²⁾
 qui estoit tous rostis les genoulz ot arsez
 a helaine disoit le truant esgares
 par foy dame dist il a seigneurs vous mares
 je vous seray loial se prendre me voles
 tay toy ce dist helaine que tu soyes tuez
 jameroie trop mieulz que tu fuisses creves
 qune seule nuit fusses gisant a mes costes
 le ribaut lui respond dame vous maverez
 dont le cuida baisier et le bouche et le nes
 mais de le paume helaine fut si bien assenes
 la fut j grand debat en la maison levez
 tant que cil jura dieu qui en crois fut penes
 quil occhiroit helaine telle est sa volentes
 et helaine plouroit son cuer fut effraes ⁽³⁾.

Voilà pourquoi de deux jours elle ne veut sortir et se cache. Lorsqu'elle revient au palais de l'archevêque recevoir la subsistance, le jeune Martin, au récit de l'aventure que l'on vient de lire, la rassure en lui promettant sa protection contre le coquin qui la menace; et, effectivement, il fait bannir ce dernier de la ville.

Peu de temps après, étant sur les bords de l'eau à battre la lessive, la reine fugitive voit un chevalier de Constantinople, « fourrier » de son père et qui était arrivé avec d'autres gens du monarque pour préparer le logement. Saisie d'une horrible frayeur, elle rentre en pleurant dans son hôtellerie, refuse de faire connaître à l'hôtesse la cause de ses larmes et gagne son lit. Comme elle résiste aux ordres de l'hôtesse qui veut l'obliger à aller chercher sa nourriture au palais de l'archevêque, la méchante femme la jette violemment à bas du lit. Helaine quitte l'hôtellerie et sort de la ville pour gagner un autre gîte. Mais là

... l'ostesse trouva pieure que devant
 car chacun jour aloit [la dame ⁽⁴⁾] par ces hosteulz querant
 laumosne ou nom de dieu elle aloit demandant ⁽⁵⁾.

Les rois chrétiens passent, entre temps, dans la campagne voisine avec leur suite, à la grande frayeur d'Helaine qui, sous prétexte de s'enlaidir pour ne pas être « convoitie de garchons et truans » ⁽⁶⁾, met sur son visage un enduit destiné à la rendre méconnaissable. L'hôtesse en exprime son étonnement et, sans croire à la raison alléguée par Helaine, lui déclare

⁽¹⁾ C'est-à-dire dans l'hôtellerie.

⁽²⁾ En haillons.

⁽³⁾ F. 115 v°, 116 r°.

⁽⁴⁾ Ces deux mots sont probablement interpolés.

⁽⁵⁾ F. 117 r°, v. 22 et suiv.

⁽⁶⁾ F. 118, r°, v. 8.

qu'elle agit ainsi pour ne pas être reconnue, parce que sans doute elle fut bannie pour quelque méfait. Elle ajoute :

pour neant ne vous fut pas ainsi la main coppee ⁽¹⁾.

Cependant, le jeune Martin introduit auprès de l'archevêque un messenger chargé d'annoncer la venue des rois Henri, Anthoine et Constant. Sur l'avis de son conseil, le prélat mande aux princes qu'il les hébergera dans son palais, mais qu'il désire que leur suite campe hors de la ville. Ils acceptent cet arrangement et prennent le chemin du palais archiépiscopal. — Ici, fruit sans doute d'un raccord mal ménagé, intervient une légère digression sur Clovis, roi de Gaule à cette époque. — Parvenu en présence de l'archevêque, Henri lui conte tout au long la vie d'Helaine depuis qu'elle partit de Constantinople jusqu'au jour où elle quitta Londres, et lui demande s'il peut le renseigner au sujet de cette princesse; non sans lui avoir appris comment Anthoine de Constantinople, après avoir cherché sa fille pendant environ quatre ans, était arrivé en Angleterre, et comment, depuis, les deux souverains parcouraient de concert le monde à la poursuite du même but. La réponse négative du prélat attriste le cœur des deux monarques. — Mais voici qu'Henri ne peut détacher ses regards de Brisse et de son frère, qui se trouvent en ce moment aux côtés de l'archevêque; il demande à celui-ci qui sont ces beaux jeunes gens. Le prélat conte leur histoire telle qu'il la connaît, et sa rencontre avec eux. Ainsi devisant avec l'archevêque, les rois entrent dans Tours. Au milieu de la foule accourue, se trouve Helaine, qui à leur vue tombe en pâmoison. Puis, la messe dite par l'archevêque, les rois entrent au palais.

Le récit, un peu confus depuis un moment, nous ramène ensuite à Helaine. On voit se renouveler des scènes analogues à celles qui ont motivé son départ de la première hôtellerie : l'hôtesse veut la forcer à aller recevoir l'aumône chez l'archevêque; Helaine refuse, prétextant une maladie; l'hôtesse réplique qu'il n'en est rien, mais qu'elle craint d'être reconnue; et elle répète à peu près sa phrase de tout à l'heure, en prononçant :

pour nient ne vous fu mie jcelle main coppee ⁽²⁾.

Finalement, la malheureuse princesse est jetée dehors; et elle demeure là tout le jour à se lamenter.

Nous voici de nouveau chez l'archevêque. Le jeune Martin renouvelle ses libéralités, distribuant, au grand murmure des cuisiniers, tout le festin qu'on a préparé. Aux reproches du prélat, il répond que rien ne manquera et que Dieu est assez riche pour rendre tout ce dont il vient d'être fait largesse; puis, entré dans sa chambre, il fait une prière, où brille plus de pitié que de netteté : — Dieu l'exauce promptement :

Car tant y envoia a ce commencement
pertris grues chappons clâr vin et pieument
quon ne scet tant porter emmy le pavement
que tout adez ne vieignent moult plentureusement ⁽³⁾.

⁽¹⁾ F. 118 r°, l. 1, v. 8.

⁽²⁾ F. 124, r°, v. 3.

⁽³⁾ F. 126 v°, v. 7 et suiv.

L'archevêque émerveillé conte l'aventure au roi Henri. Entre temps, durant le repas, tandis que Brisse va et vient dans la salle, Henri, curieux de savoir pourquoi celui-ci porte un coffret pendu à la ceinture, en demande la raison. L'archevêque l'ayant fait connaître, on conçoit les pensées qui assaillent les deux monarques, anxieux de voir de leurs yeux le membre contenu dans ce coffret; et, blanc et vermeil, ayant encore au doigt l'anneau nuptial, le *brac* de la belle Helaine leur est montré par Brisse. Henri couvre ce *brac* de baisers, et Anthoine verse des larmes. L'attendrissement devient général quand Henri fait savoir aux deux jeunes gens qu'il est leur père et comment il vient de le découvrir, tandis que lui-même apprend de leur bouche comment ils ont été recueillis dans un bois par un ermite. Brisse demande qui a eu l'audace de mutiler ainsi sa mère; apprenant que c'est Clocestre; il profère des menaces de mort contre ce ministre qui a cru si légèrement aux sentences portées contre Helaine, alors qu'il eût dû aller à Rome s'éclairer auprès d'Henri en personne. Le roi d'Angleterre réussit avec peine à calmer la colère de son fils. Là-dessus, Anthoine ayant manifesté le désir d'emmener Brisse à Constantinople pour en faire l'héritier de sa couronne, et de laisser Martin auprès d'Henri, et celui-ci ayant déclaré qu'il voulait garder ses enfants avec soi, un débat s'élève entre ce dernier et l'archevêque qui ne veut se séparer d'aucun des deux frères. Étant entrés dans la chambre des deux jeunes gens, les deux rois y voient les preuves de leurs austérités, la dure couche de Martin, la litière de paille et le coussin de pierre de Brisse. Tandis qu'ils louent une telle vertu chez leurs enfants, ceux-ci arrivent, et Martin s'aperçoit avec déplaisir que ses mortifications sont découvertes.

Le lendemain, à l'aube, recommence le différend entre l'archevêque et Henri au sujet de Martin. La querelle s'envenime tellement que le prélat est sur le point de recourir aux armes. Déjà il rassemble ses hommes de guerre; mais sur les prières des deux frères, on se met d'accord en convenant que l'archevêque suivra Henri et ses enfants. Là-dessus, Anthoine réclame à nouveau Brisse qui déclare qu'il ne se séparera de Martin que pour aller lui-même à Londres. Tout à coup, la discussion tourne court, sans que le poème en donne une raison appréciable; et l'on passe à un autre sujet.

Henri envoie Brisse à Londres auprès de Clocestre pour lequel il le charge d'un message écrit. Il lui donne aussi trois sceaux, à savoir : le sien propre, celui d'Helaine, et celui que fit faire la reine-mère, afin que le jeune prince les produise comme preuves de sa qualité de fils et envoyé du roi. Brisse part accomplir sa mission, non sans avoir promis, sur les instances de son père, qu'il ne fera aucun mal à Clocestre. En même temps, le roi lui donne l'ordre de faire forger un crucifix avec les trois sceaux. Henri et Anthoine font à Brisse des adieux d'autant plus touchants que les deux monarques ne savent s'ils reviendront jamais de Terre-Sainte où — déclare Henri — ils se disposent à aller. Et, de fait, ils partent pour le Saint-Sépulcre, à la grande satisfaction d'Helaine que leur départ délivre de ses frayeurs.

Laissant donc le *brac* de sa mère à l'archevêque comme gage de son retour, Brisse gagne Londres. A sa venue au palais, il est reconnu aussitôt par Clocestre et sa femme, qui l'interrogent sur lui et sur son frère. Il leur expose qu'ils sont baptisés, que leurs noms respectifs sont Brisse et Martin, qu'enfin ils ont trouvé leur père et savent qui est leur mère; puis il remarque à ce propos que, n'était la promesse faite à son père, il trancherait la tête à Clocestre. Celui-ci, consterné, demande la raison de ce langage: Brisse lui tend la lettre du roi. Le ministre reconnaît l'empreinte du sceau royal; et, à la lecture du message, il apprend les événements que l'on sait. Éperdu, il se jette aux genoux de Brisse en demandant grâce et, ainsi que les barons et bourgeois, le reconnaît pour seigneur. Tout ému par le plaidoyer de Clocestre, Brisse le relève et lui pardonne. Enfin, comme preuve de sa qualité et de sa véracité, il produit les trois sceaux, que le ministre reconnaît et qui achèvent de convaincre les grands et le peuple; puis il mande un orfèvre, à qui il ordonne de fondre ces sceaux et d'en tirer un crucifix. Mais le sceau de la vieille reine demeure, quoi qu'on fasse, si rebelle à la fusion et à toute manipulation qu'il le faut jeter. On ne peut davantage le remplacer par d'autre or, et force est de se contenter des deux autres sceaux; mais à eux seuls ils se multiplient et s'amplifient tellement qu'ils fournissent assez de matière à un grand crucifix: ainsi fut produit le crucifix que, déclare le narrateur, on voit encore à Saint-Paul de Londres; crucifix miraculeux, qui plus tard dévoila un jour, en parlant à haute voix, le parjure dont un jeune gentilhomme s'était rendu coupable vis-à-vis d'une « damoiselle de celle region » (1) qu'il avait séduite et que, malgré ses promesses, il refusa ensuite d'épouser.

Durant son séjour en Angleterre, Brisse parcourt avec Clocestre le pays au milieu de l'enthousiasme général et rentre de nouveau à Londres. Au bout de quelques jours, suivi du ministre, il quitte le Royaume et gagne Tours pour retrouver son frère Martin. Le comte de Clocestre, accueilli avec de grands égards par l'archevêque, séjourne huit jours dans cette ville, où il voit de ses yeux le *brac* d'Helaine; puis il repart pour l'Angleterre.

Nous voici maintenant devant Jérusalem « ou estoient persant », laquelle assiègent depuis un an avec leur armée Anthoine et Henri, ainsi qu'Amauri d'Écosse et Constant de Bordeaux. Comme ce dernier s'approche un jour de l'armée sarrasine, il est fait prisonnier par Priant, roi d'Ascalon, gendre d'Ardembort, roi de Jérusalem. Ici vient se greffer sur l'action principale un épisode qui ne laissera pas, par lui-même et par ses suites, de retentir sur celle-ci, à laquelle pourtant aucun lien essentiel ne le rattache. Il s'agit des amours du roi Constant et de la belle Plaisance. Cette jeune personne de dix-huit ans, qui doit son nom à sa grande beauté,

not plus belle que elle dela la mer salee (2).

(1) F. 136 r°, l. 1, v. 3.

(2) F. 138 r°, v. 19.

est la fille d'Ardembort et l'épouse de Priant. A peine a-t-elle vu le roi Constant que cette princesse, qui désirait vivement le baptême, exprime à part soi combien elle souhaiterait qu'un si beau prince l'emmenât en son pays et l'épousât. Sans soupçonner ces sentiments, Priant traite favorablement le prisonnier, le faisant manger journellement à sa table en présence de la reine :

mais il fist grand folie comme vous dira on ⁽¹⁾.

Bientôt Plaisance, mue par deux sentiments différents et qu'on s'étonne de voir associés, témoigne à Constant le désir qu'elle a de recevoir le baptême, lui faisant pressentir qu'il pourrait être pour elle l'instrument de cette consécration de sa conversion. Seulement, par un scrupule assez étrange chez une personne qui n'hésitera pas un moment à trahir et même à perdre son mari, elle s'informe, avant d'aller jusqu'au bout de sa pensée, si Constant est déjà marié, ne voulant, dit-elle, faire tort « a dame de renom » ⁽²⁾. Sur la réponse négative de Constant, il est convenu entre eux qu'il épousera Plaisance, si elle le délivre; et bientôt après, celui-ci, sans attendre ce jour,

a fait de la roine son talent et son bon ⁽³⁾.

Durant un mois, ils s'aiment ainsi en secret et en paix :

mais il advient souvent en mainte region

tant va le pot a leane que brisier le voit on ⁽⁴⁾.

Averti par un sarrasin qui a surpris à leur insu les amoureux, Priant accourt déguisé en femme. Il frappe à la porte de la chambre où se tiennent les amants; aussitôt Constant se cache derrière un rideau l'épée à la main, tandis que Plaisance affolée vient ouvrir la porte. Elle demande avec hauteur à la femme qu'elle croit avoir devant soi pourquoi elle a l'audace de heurter ainsi à sa porte. Pour toute réponse, Priant, qui se fait reconnaître, l'injurie grossièrement, tout en articulant les justes motifs de ses insultes. Tandis qu'il cherche Constant pour le tuer, celui-ci lui assène un coup d'épée qui l'abat mort.

dame jay mis a mort vo seigneur droiturier ⁽⁵⁾,

s'écrie Constant; et avec une franchise simple et brutale :

sire ce dist plaisance je ny compt ung denier

loes en soit ly sires qui tout a a jugier ⁽⁶⁾.

Après cela, les deux amants jettent le cadavre dans une chambre voisine, vermoulue et remplie d'eau; puis ils nettoient, du sang qui la souillait, la chambre où ils sont eux-mêmes.

⁽¹⁾ F. 139 v°, v. 1.

⁽²⁾ *Ibid.*, v. 14.

⁽³⁾ F. 140 r°, v. 4.

⁽⁴⁾ Même laisse, derniers vers.

⁽⁵⁾ F. 142 r°, v. 4.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, v. 5 et 6.

Cependant les Sarrasins, inquiets de ne pas voir revenir leur chef, viennent s'informer de lui à son palais. Prévenant leurs demandes, Plaisance feint de son côté de s'enquérir auprès d'eux à son sujet. Puis, le soir venu, elle s'avise que le plus sûr pour elle et pour Constant est de faire disparaître celui qui les a trahis, Morando d'Orbie. Elle le mande donc auprès d'elle ; celui-ci, plein d'une juste méfiance, amène avec lui quinze compagnons ; ce que voyant, la reine ferme sa chambre et avertit Constant qui, malgré ses supplications, ne la veut laisser seule exposée au danger. Elle ouvre enfin la porte, et Constant va se cacher en un coin, tandis qu'entrent les Sarrasins. Mais bientôt Constant fond sur eux, tue Morando et quelques autres, et engage avec le reste d'entre eux une lutte acharnée dont il sort vainqueur, grâce à l'intervention miraculeuse de saint Georges qui, tous les Sarrasins morts, se fait connaître à lui et lui déclare que Plaisance, déjà grosse, lui donnera un glorieux fils. Puis, sans doute afin de nous ramener au vrai sujet du poème, en ordonnant à Constant de rejoindre le roi d'Angleterre, il annonce au premier qu'il ne reverra pas celle qu'il aime avant que le second n'ait retrouvé Helaine. Il charge, en outre, le roi de Bordeaux de dire à Henri que ce dernier événement aura lieu après que ce prince aura conquis d'abord Jérusalem, et ensuite la Flandre.

Après cet entretien, Constant parvient, grâce à saint Georges, à sortir d'Ascalon ; et, à leur grande joie, il arrive auprès des princes chrétiens, auxquels il conte d'un bout à l'autre toute son aventure. Après des prophéties qu'il est inutile de rappeler ici, il leur déclare que dès le lendemain il part à la recherche de Plaisance. Cette nouvelle fait verser des larmes aux chevaliers chrétiens et désole le cœur d'Henri. Constant répond qu'il maintient sa résolution, qu'il abandonne tous ses biens et laisse Bordeaux au roi d'Angleterre. Puis il lui parle du fils dont il attend la naissance, et prie le prince anglais d'en prendre soin, s'il vient à le rencontrer.

Cependant, Plaisance a fui sur un navire sarrasin, anxieuse sur le sort de Constant, sort qu'elle ignore. Après avoir débarqué en un port peuplé d'Infidèles, elle prend à nouveau la mer, cette fois avec des Chrétiens, et parvient à Rome. Là, elle reçoit le baptême et se loge chez un sénateur dont la femme l'accueille avec bonté. Contant à celle-ci la moitié de la vérité, elle lui fait savoir que, mariée à un païen, elle est venue à Rome pour être baptisée. Enfin, elle met au jour l'enfant de Constant : on l'appelle Joseran, du nom du sénateur, son parrain. Maintenant, ce dernier conçoit un tel amour pour Plaisance qu'il fait périr sa propre femme par le poison. Plaisance, fort peinée de cette mort dont elle ignore la véritable cause, informe le sénateur qu'elle va quitter la maison de celui-ci « puisque femme ny a ». Elle renonce toutefois, à ce projet, sur les instances du sénateur. Ce dernier ayant écarté un premier obstacle à son amour se met en mesure d'en supprimer un autre et charge un de ses propres cousins d'aller tuer, hors de Rome, l'enfant de Plaisance, afin, pense-t-il, de pouvoir plus aisément épouser la mère.

Ici, comme une pensée qui s'ébauche à plusieurs reprises avant de prendre définitivement corps, revient l'histoire ou une partie de l'histoire de Clovis.

Sans doute le retour périodique de ce sujet est-il le résultat de quelque élément mal assimilé à l'ensemble de la compilation. Toujours est-il qu'après nous avoir dit que *Crantre* ou *Chartre* — formes défectueuses de *Crante*, ville dont il sera question plus loin — était pour lors assiégée par Clovis, le narrateur revient à l'enfant Joseran et à l'homme qui s'était chargé d'en débarrasser le sénateur. Surviennent treize bandits qui, ayant dépouillé et dévêtu cet homme, et après avoir appris de sa bouche la mission dont il est chargé, le frappent mortellement; puis ayant couvert d'un *jaseran* l'enfant qu'enveloppait déjà la *paille* (1) de sa mère, ils l'abandonnent là.

Mais peu après, Clovis, passant par ce bois avec cent chevaliers au cours d'une chevauchée vers Rome, recueille l'enfant et, à cause de l'armure qui l'enveloppait, l'appelle Jaseran. Finalement, le récit de la conversion de Clovis, déjà plusieurs fois ébauché, est repris et mené à fin. Ce prince étant revenu devant Crante pour en poursuivre le siège, accablé par le nombre, prononce tout à coup, pris d'une inspiration soudaine, que si le Dieu des Chrétiens lui donne la victoire, il embrassera la foi chrétienne, celle de sa femme que le poème appelle *Clotaire*. Aussitôt Dieu lui envoie un ange qui remplace sur la *targe* du roi les trois crapauds d'or qui s'y trouvaient par trois fleurs de lis du même métal; et Clovis reconnaît là un signe divin. Il déclare alors hautement son intention, à laquelle se joignent ses barons, de se faire baptiser, lui et tout son peuple, s'il sort victorieux de la lutte engagée. Clovis est exaucé : après une lutte acharnée, l'amiral Hertaut, souverain de Crante, ayant perdu quatre mille des siens, conclut avec Clovis une paix favorable à ce dernier. Celui-ci rentre au pays de Gaule, désormais appelé France, et dans la cité de *Lutesse*, qui prend dès lors le nom de Paris,

pour ce que na pareil tant que le chiel tournie (2).

Enfin ce monarque fait baptiser ses sujets, non sans faire trancher la tête aux récalcitrants; et lui-même reçoit le baptême à Reims. A cette occasion, viennent « en France » l'archevêque Martin, son clergé et les deux fils d'Helaine; ce qui, par un détour qui sent assez l'artifice, nous rappelle le sujet principal du poème. Mais c'est pour le quitter aussitôt et revenir à la reine Plaisance.

Au lendemain du jour où on lui avait enlevé son fils, celle-ci au réveil ne le trouvant plus, le sénateur lui persuade que l'enfant a été tué par la nourrice qu'il fait mettre à mort pour ce prétendu crime. Une nuit, le sénateur — on conçoit dans quel dessein — entre dans la chambre de Plaisance; et là, au grand effroi de celle-ci, lui parlant amour et mariage, se prépare à mettre ses projets à exécution. La reine tombe à genoux en invoquant la protection céleste. Aussitôt le corps du sénateur s'enflamme miraculeusement. Repentant et consterné, le malheureux fait appeler le pape et lui confesse ses péchés et ses crimes. Il est absous, et le feu s'éteint grâce

(1) Riche manteau de drap d'or ou de soie rayée qui venait d'Alexandrie en Égypte; — du latin *pallium*.

(2) F. 153 v°, v. 1.

seulement aux prières de Plaisance. Mais désormais les pieds brûlés du sénateur refusent tout service. Rendue méfiante à l'égard de ce personnage, Plaisance quitte Rome et, se dirigeant vers la Lombardie, s'arrête dans la ville de Crante, où elle se met « au service de dieu » et vit d'aumônes.

Quant à Constant, que nous avons laissé devant Jérusalem, cédant enfin aux prières d'Anthoine, d'Henri et d'Amauri, il leur promet de demeurer avec eux jusqu'à ce que la ville soit conquise. Et là-dessus, anticipant sur les événements, le narrateur résume par avance la destinée future de Constant. Après quoi, vient le récit de la conquête de Jérusalem, dont on peut exposer comme suit les grands traits :

Ardembont, — *alias* Ardembort, — depuis neuf ou dix mois tenait ferme contre les Chrétiens, lorsqu'il commet l'imprudence d'opérer une sortie. Une bataille s'ensuit, semblable à toutes celles du poème. Les Chrétiens vont plier, quand Amauri d'Écosse, voyant la ville démunie de la plupart de ses défenseurs, descend le fossé, s'approche du rempart et se fait élever jusqu'aux créneaux sur les fers de lance des siens. Il entre dans la tour, fait un carnage de Sarrasins et, suivi de son écuyer qui vient de planter au sommet de cette tour la bannière au léopard d'or, il va ouvrir aux Chrétiens une des portes de la ville. Cependant au dehors la bataille se poursuit, et Ardembont continue à décimer les troupes chrétiennes avec la faux dont il est armé, lorsqu'il apprend, non sans maudire « mahon et apolin » qu'Amauri est entré dans Jérusalem. Tout à coup il est assailli par les Chrétiens ; la faux lui est enlevée par Constant ; et, jeté à terre, il va être perdu, quand il déclare se rendre et être prêt à recevoir le baptême ; en même temps, il demande que lui soit confiée la garde du Saint-Sépulcre. Les Chrétiens victorieux accèdent aux désirs d'Ardembont ; et l'on publie par la ville que les Sarrasins ne seront pas inquiétés tant qu'ils n'auront pas fait savoir s'ils veulent ou non être baptisés. Il est, au reste, entendu qu'Ardembont fera couper la tête à tous ceux qui refuseront le baptême. Ensuite les Chrétiens entrent dans la ville avec ce roi qui les conduit au Saint-Sépulcre. Puis ce prince est baptisé et, sur sa demande, prend le nom d'Amauri, à cause d'Amauri d'Écosse. Enfin, l'épisode se conclut par ces mots qui font la transition aux événements qui vont suivre :

prinse est jerusalem la chite convertie
 dieu que le roy henri en ot la chiere lie
 sil avoit avec lui la roine jolie
 qui est dedans tours celle chite prisie ⁽¹⁾.

Et nous voici de nouveau avec Helaine.

Ayant entendu dire qu'Anthoine et Henri étaient morts, et que leur déponille reposait à Rome, elle quitte Tours pour cette cité, afin de vérifier l'exactitude de ces nouvelles ; et, durant son voyage, elle mendie son pain par les chemins, vêtue comme une pauvre, le teint hâlé par le soleil et

(1) F. 163 v°, l. 1, premiers vers.

les vents. Elle arrive ainsi en Lombardie et s'arrête malade dans la ville de Crante. Là, elle se loge dans une hôtellerie située dans une rue réservée aux Chrétiens. L'hôtesse, qui n'est autre que Plaisance, la traite de son mieux. Se sentant plus malade, Helaine appelle un prêtre et, dans sa confession, lui conte par quelles aventures elle est passée, en lui faisant bien promettre de ne révéler ce secret à personne. Sur quoi, le prêtre lui apprend qu'il y a dans l'hôtellerie une autre reine qui a quitté son pays pour embrasser la foi du Christ; et, laissant Helaine, il recommande celle-ci aux soins de Plaisance, qu'il rencontre un peu après. Les deux reines, dont l'une entoure l'autre des soins les plus assidus, se lient bientôt d'une intimité telle qu'elles se racontent mutuellement de point en point toute leur histoire. Mais Helaine, gardant au milieu de ses confidences sa méfiance et ses craintes à l'égard de son père et de son époux, fait promettre à Plaisance de ne rien révéler de ce qu'elle lui a dit. Enfin, au bout de trois mois, elle recouvre la santé et la beauté; elle troque alors ses haillons pour les vêtements de Plaisance.

En ce temps, le roi de Crante, Hertaut, passant devant l'hôtellerie, est tellement frappé de la beauté d'Helaine qu'au grand déplaisir de cette princesse, il l'emmène dans le palais royal, où il la presse vivement de répondre à son amour et d'abjurer la loi du Christ. Comme, inflexible, elle répond qu'elle aimerait mieux être brûlée, le roi l'enferme seule

et jura mahomet en qui du tout se fie
quavec lui couchera en ycelle nuitie ⁽¹⁾.

Helaine, après s'être recommandée à la Vierge dans une brève oraison, gagne par la fenêtre ouverte un gros arbre qui se trouve là devant; et, saisissant une branche, se laisse choir, au risque de se rompre les os, de quinze pieds de haut dans le verger où donne cette fenêtre; puis, tout en boitant, elle sort de ce verger à travers un buisson et chemine d'une traite jusqu'à Rome.

Là, comme le pape passe sur son cheval, elle lui demande l'aumône. Celui-ci, frappé de pitié à la vue de cette mendiante qui lui rappelle sa propre nièce à cause de son bras mutilé, mais qu'il ne peut identifier avec elle, ne l'ayant jamais vue, conduit Helaine dans son palais. Sur ses interrogations, elle lui dit qu'elle est née à Tours et explique ainsi comment elle a perdu un membre :

Sire dist la roine par ung bois vaulz passer
murdriers y trouvai que dieu puist craventer ⁽²⁾
qui vouloient mon cors honnir et vergonder
et je ne les vaulz mie souffrir ne endurer
ly ung tire lespee tel cop me vault frapper
que le brac me trencha dont poy le doy amer
adonques commen chay haultement a crier
ung chevalier me vint hors de leurs mains oster ⁽³⁾.

⁽¹⁾ F. 166 v°, l. 1, v. 10 et 11.

⁽²⁾ Accabler.

⁽³⁾ F. 168 r°, derniers vers.

Le pape s'écrie qu'il est bien probable alors qu'elle n'est pas « celle que je cuidoie trouver » (1). Il ne lui en demande pas moins, imaginant sans doute que les personnes qui ont un bras mutilé ont des chances de se connaître entre elles, si elle a entendu parler d'Helaine, sa propre nièce, qui elle aussi n'a « cune main » (2). — « J'en ai entendu parler, répond en substance la mendiante; je l'ai même vue à Tours, où elle logea dans ma propre maison; » — et là-dessus, reparaît une fois de plus, ici dans la bouche de l'interlocutrice qui est censée raconter l'histoire d'une autre, le récit résumé des malheurs d'Helaine jusqu'à son départ de Tours où, apprenons-nous, elle a séjourné dix ans. Le pape, touché aux larmes par ce rapport, offre à la pauvre femme qui vient de le lui faire l'hospitalité dans le palais, tout en lui proposant les plus grandes richesses si elle peut aider à retrouver Helaine; mais elle ne veut, répond-elle, prendre gîte que sous les degrés et accepter d'autre nourriture que les reliefs des repas du pontife. Puis, ayant reçu la bénédiction du pape, elle prend congé de lui, non sans qu'il ait recommandé à son aumônier de donner à la malheureuse l'aumône chaque jour.

Laissant Helaine sur la paille qui lui sert de couche sous les degrés du palais pontifical, revenons aux rois chrétiens qui sont en Terre-Sainte, — ce dont Helaine, soit dit en passant, est maintenant certaine. Jérusalem conquise et Ascalon également, Constant fait ses adieux à Henri, Anthoine et Amauri, et, s'embarquant avec des marchands, se rend à Rome.

Le matin qui suit sa venue, il apprend au pape, que la nouvelle comble de joie, que Jérusalem est conquise par les Chrétiens et que lui même a vu le Saint-Sépulcre, ainsi que le Saint-Suaire, la Croix et la Lance qui perça le corps du Sauveur. Interrogé par le pontife, il lui expose sa captivité en Syrie, et son évasion grâce à Plaisance dont un enfant doit lui être né. Aux détails que donne Constant sur cette dernière, le pape déclare reconnaître en elle la reine qui est venue naguère à Rome se faire baptiser, qui a logé chez un sénateur et a mis au monde un enfant dont celui-ci fut parrain. Mais le pontife assure ne savoir ce que sont devenus ni la mère ni l'enfant. Pour être éclairci sur ce point, Constant demande au pape de faire venir le sénateur. Celui-ci arrive à cheval; car, pour les raisons que l'on sait et qu'explique le pontife, il ne peut se déplacer à pied. Sur la question de Constant relative à Plaisance et à l'enfant de celle-ci, le sénateur ayant commencé par répondre que cet enfant a été volé, il ignore comment :

par foy ce dist constant je perchoy clerement
le faulsete de vous mon cors bien si entent
sen feistes morir vo moullier a tourment
et le filz la roine feistes faulsement

(1) F. 168 v°, v. 2.

(2) *Ibid.*, v. 6.

exillier et embler pour faire a cointement⁽¹⁾
 et pour avoir la dame à vo commandement
 je vous mets sus de fait a ce commencement
 que vous estes murdrier.....⁽²⁾.

Et là-dessus il le somme de trouver un champion pour soutenir sa cause en combat singulier. Hors de lui, le sénateur lance un couteau dans la direction de Constant; celui-ci pare le coup, qui va frapper mortellement le maître-chambellan. Pour ce méfait, le meurtrier est condamné à être pendu. Avant de mourir, il se repent de ses crimes qu'il avoue, faisant connaître, en même temps que le meurtre de sa femme, l'ordre qu'il donna de tuer l'enfant de Plaisance, duquel il affirme ignorer le sort ultérieur.

Voici maintenant Constant qui, ayant quitté Rome, chevauche à travers la forêt où son fils fut recueilli par Clovis. Il est tout à coup attaqué par les mêmes bandits qui avaient tué précédemment le cousin du sénateur; ils mettent en fuite une partie des gens de Constant, tuent le reste et l'enferment lui-même dans une tour qu'ils avaient autrefois conquise sur les Chrétiens. Là, Constant est fort en peine;

car quant li homs est mis dedans prison fermee
 il na mie souvent-tout ce qui lui agree⁽³⁾.

Dans le cachot puant se trouve enfermé avec Constant un nommé Grumart qui n'est autre que le meurtrier de l'écuyer qui portait l'enfant Joseran. Ce Grumart avait été emprisonné le jour même du meurtre, pour avoir tué un de ses compagnons par colère d'être dénoncé par lui comme ayant soustrait au partage et gardé pour soi trente florins trouvés sur l'écuyer; mais au lieu de le faire périr, on s'était contenté de le mettre en prison, parce qu'il était neveu du chef des bandits : aussi le traitait-on avec bienveillance dans son cachot, lui fournissant une nourriture suffisante.

Aussitôt s'engage entre les deux prisonniers le dialogue qui suit :

compains bien soyes vous venus et arrives
 dont estes vous amis pour dieu ne le cheles
 sire droit de gascongne je suis de bordeaux nes

ossi sui je voir sire dist grumart nen doubtés
 mais par le roy robant en sui je deboutes
 le roy me fist banir de sa grand hiretes
 car ung sien chambellan [y] fut par moy tues
 se il meusist tenu tost fuisse a fin ales
 puis ne paus avoir en jour de mon aes⁽⁴⁾
 ne moy ne le mien oncle galeran le doubtés
 sy venismes a rome qui est bonne chites
 la fut chacun de nous baptisies et levés
 mahomet renoia car il ne vault ung des
 jay cent hommez murdry tue et desrobes

(1) Adroitement.

(2) F. 172 r°, v. 11 et suiv.

(3) F. 173 v°, v. 20, 21.

(4) Age, vie, du latin *aetatem*.

mais je sui jey mis dont je sui moult jres
 et ce je povoie estre par nul tour eschappe
 le mien oncle occhiroie et trestout si prive
 jamais de ce mestier ne me saray merle
 hermitte devenrray je men sui avise
 amis ce dist le roy moult sagement parles⁽¹⁾

Puis, sur la demande de Constant, son compagnon de captivité, qui est appelé maintenant Guimart, lui conte quelles circonstances ont amené son emprisonnement. A ce récit, Constant s'écrie en pleurant que l'enfant rencontré dans les bois était son propre fils.

Laissons, est-il dit en substance, le roi Constant; car avant qu'il soit délivré, Henri d'Angleterre retrouvera Helaine, et celle-ci recouvrera l'intégrité de ses membres grâce à Martin. Et, sur ces paroles, on revient à nouveau à ce jeune prince. — On conte comment le diable, pour le tenter et le pousser à blasphémer Dieu ou la sainte Vierge, répandit une nuit des pois et des fèves dans sa chambre et sur son escalier; comment Martin, s'étant levé vers minuit et ayant chaussé ses bottes, glissa sur l'escalier et faillit, dans sa chute, se rompre la tête sur un banc; comment, au lieu de proférer des blasphèmes, il loua Jésus-Christ; puis comment, s'étant remis au lit et ayant adressé une prière à Jésus, il vit en songe sainte Anne, accompagnée de la Vierge Marie, de Marie-Magdeleine, de sainte Agnès et de plusieurs autres vierges : elle lui présentait une boîte remplie d'un onguent qui guérissait ses plaies; dans son rêve, il se saisit de cette boîte qu'à son réveil il trouve en effet près de lui; il la garda depuis et, quand il fut archevêque, la mit en châtse à Tours.

Après ce hors-d'œuvre, nous voici de nouveau avec les rois Henri et Anthoine. Ceux-ci, après avoir conquis Saint-Jean-d'Acre — appelée Acre dans le poème, et d'abord, par un lapsus sans doute, Crante — et converti le soudan du lieu, se proposent de quitter la Syrie qu'ils confient au nouvel Amauri, le ci-devant Ardembont. Tandis que celui-ci est en train de décider les deux monarques à ne pas le laisser seul en butte aux attaques des Infidèles, mais au contraire à porter la guerre chez eux, arrive au temple de Salomon, où se trouvent réunis les princes chrétiens, un messager du pape; il vient dire que le Saint-Père, menacé par Hertaut et ses Sarrasins, sollicite contre eux le secours d'Henri. Là-dessus le roi d'Angleterre demande au messager si le pape n'a rien appris au sujet d'Helaine; on lui répond qu'il est venu depuis peu au palais pontifical une femme n'ayant « qu'une main »⁽²⁾ et qui a entendu parler d'Helaine; on lui conte le genre d'existence qu'elle mène là, et on lui dit que sa vertu est telle qu'elle la fait tenir pour sainte. Aussitôt Anthoine reconnaît sa fille au portrait que l'on vient de faire. Henri pense également qu'il s'agit d'Helaine; et les deux rois, déterminés à gagner Rome, prennent la mer. — En vue de cette ville, ils rencontrent trente nefes chargées de trente mille Sarrasins : sous la conduite de l'amiral de

⁽¹⁾ F. 174 r° et v°.

⁽²⁾ F. 178 r°, l. 1, v. 17.

Palerme, frère de Hertaut, ils se dirigent sur Rome pour l'assiéger. Les deux flottes s'abordent; une bataille s'ensuit, navale celle-là, mais à cette différence près fort semblable aux autres. Enfin Amauri d'Écosse, qui semble avoir reçu mission de frapper les coups décisifs, se jette dans la nef de l'amiral et l'atteint mortellement. La bataille continue; finalement tous les Sarrasins qui ne succombent pas aux coups des Chrétiens ou qui ne sont pas faits prisonniers s'enfuient vers Crante.

Les Chrétiens arrivent enfin à Rome, où le bruit de leur victoire met la joie au cœur du pape. Mais Helaine voit renouveler ses craintes, quand elle apprend la venue des deux rois. Bientôt le pape la mande auprès de lui pour lui en faire part et pour l'engager à dire ce qu'elle sait de la princesse que cherchent les deux monarques :

Sire pere dist helaine ne me cheles neent
 silz trouvoient la dame en lieu aulcunement
 que feroit ⁽¹⁾ delle ⁽²⁾ pour dieu dictes le ment
 on lui feroit honneur et joie grandement
 honouree et servie et prisie haultement
 seroit la doulce helaine je vous ay enconvent
 car ilz naissent tant rien en tout le firmament ⁽³⁾

Helaine, dont la défiance est tenace sur ce point, croit à une feinte du pape pour lui arracher des révélations, et, ne tenant aucun compte de cette réponse, retourne à son escalier.

Cependant un messenger arrive porter au pape le défi de Hertaut. Celui-ci fait savoir qu'il campe à quatre lieues de là et que le lendemain il viendra assiéger Rome, appuyé par son frère, l'amiral de Palerme, qui arrive par la mer avec trente mille *esclavon* — autre nom des Sarrasins. Le pape fait répondre que, comptant sur la protection divine, il n'a aucune crainte; puis, sur les conseils des cardinaux, il envoie presser Henri et Anthoine de venir à son aide. — Ensuite, nous voyons le messenger pontifical transmettre à Hertaut les propos hautains du pape; le roi sarrasin ressentir vivement l'insulte et jurer de ne pas retourner à Crante qu'il ne se soit emparé de Rome; enfin les Sarrasins s'établir dans cette ville du côté de la mer, dans l'attente de l'amiral de Palerme et des siens. — Après cela, est apportée à Henri et à Anthoine une lettre du pape; Henri la fait lire à haute voix par son chapelain. Le narrateur donne le texte de ce message, qui joint aux appels pressants adressés aux deux rois le récit des intentions manifestées par Hertaut. Au moment de chevaucher vers Rome, les barons chrétiens, sur l'avis du roi Henri, envoient à Hertaut, pour l'affliger et le narguer non moins que pour abattre son courage, le corps de son frère l'amiral. Ce corps, qui avait été embaumé pour être montré au pape, est donc mis en bière et chargé sur un cheval; trois prisonniers sarrasins, auxquels on a tranché un bras, sont contraints, bon gré, mal gré, de conduire ce cheval au camp

(1) Sans doute erreur de transcription pour : *feroient*.

(2) Scandez : de | elle.

(3) F. 180 v°, v. 20 et suiv.

de Hertaut, en tenant chacun un rameau d'olivier dans la main qui leur reste. Le chef sarrasin apprend de leur bouche, avec la désolation et la colère que l'on conçoit, les circonstances du désastre où a péri son frère, et il se prépare au combat pour le lendemain.

Ce jour venu, l'armée des rois chrétiens atteint le point où se tenait celle de Hertaut, et une grande bataille s'engage. Le pape accompagne l'armée chrétienne de ses vœux et de ses prières; il fait distribuer des largesses en vue d'obtenir du ciel la victoire. Helaine entend à cette occasion l'aumônier engager à haute voix le peuple à prier pour que Dieu accorde le succès aux armes des rois Henri et Anthoine et leur ramène « helaine ladrechie » (1). — La bataille se poursuit, toujours plus meurtrière. A un moment donné, Hertaut, qui a fait un grand carnage, est finalement mis en fuite, et son armée se disperse en pleine déroute. Le roi sarrasin maugrée contre son dieu :

ha mahon dist il or ne vaulz tu riens nee
se jamais puis entrer en ma chite loee
le dos te froisseray et aussi lesquinee (2).

A la nouvelle de la victoire des Chrétiens, grande joie dans Rome, où tout s'apprête pour les recevoir. Helaine, voyant que les deux rois qu'elle redoute vont arriver et vont se loger au palais même du pape, se décide à quitter cette ville et laisse la lettre suivante sous les degrés du palais, là même où elle avait établi son gîte :

..... jhesus qui tout crea
et que pour nous tous travaillier se lascia (3)
il saut le roi anthoine qui mon cors engendra
et le bon roy henri aussi qui mespousa
je helaine le lasse que maint mal souffert a
ay este hostellee cy endroit grand pieca
recupt ay mainte paine scachiez moult long temps a
or me sui departie pour ce que venes ca
car en trestous lez lieux que mon cors vous scara
je men fuiray de vous ne me trouverez ja
vous me heies a mort et jhesus mamera
ne ja tant que je vive mon cors mal ne fera
dieu vous veulle sauver qui le monde crea
et me veulle sauver quant mame partira
du cors qui tant de paine et de mal souffert a (4).

La lettre écrite, Helaine part, tandis que de leur côté arrivent les deux rois. Ils sont on ne peut mieux accueillis par le pape. Après lui avoir manifesté qu'ils supposent que la femme logée sous son escalier est Helaine elle-même, ils se rendent à cet endroit, mais n'y trouvent autre chose qu'une

(1) *Adrechie*, accomplie.

(2) F. 186 r°, v. 5 et suiv.

(3) Faudrait-il lire :

et pour nous tous sauver travaillier se lascia?

(4) F. 186 v°, v. 3 et suiv.

lettre sur une pierre. Anthoine regarde la suscription et, lisant que l'écrit est adressé à Henri, il le remet à ce dernier. On conçoit la stupéfaction et la douleur de ce prince à la lecture du contenu. Le pape et les deux rois échangent quelques propos affligés; puis on décide enfin de faire publier à travers Rome qu'une forte récompense est promise à qui trouvera et ramènera Helaine. Et là-dessus on dresse les tables pour le festin dans le palais du pape.

Ce même jour, il est convenu, sur les sollicitations du pontife, que les deux rois ne continueront pas leurs pérégrinations qu'ils n'aient pris Crante et fait périr Hertaut, afin d'éloigner de Rome tout danger de ce côté. Le lendemain, au point du jour, ayant reçu la bénédiction pontificale, partent Henri, Anthoine et Amauri d'Écosse; on remarque à ce propos que la mort de ce dernier est proche. — De son côté, Helaine gagne Crante où, dans la même hôtellerie que la première fois, Plaisance la reçoit avec amitié et apprend d'elle les péripéties de son existence survenues depuis qu'elles ne se sont vues.

Mais bientôt, à la nouvelle que l'armée chrétienne marche sur Crante, Helaine quitte cette cité, et finalement se retrouve à Tours. Là, elle mendie comme devant sa subsistance au palais de l'archevêque et reçoit le vivre de la main du jeune Martin.

Crante cependant est assiégée par les Chrétiens. Ceux-ci mènent pendant deux jours un vigoureux assaut, tandis que les païens opèrent contre eux de meurtrières sorties par une citerne. Naturellement, Amauri se signale dans ces attaques par sa valeur habituelle. Mais le second jour, tandis que s'éloignant de l'armée chrétienne il chevauche à l'écart jusqu'à un verger qui borde le côté gauche de la ville, côté que n'occupent pas les assiégeants, et qu'il se délasse un moment dans ce lieu, Hertaut et ses barons l'apercevant du haut d'une tour décident de s'emparer d'un si redoutable ennemi; et, débouchant par la citerne, ils fondent sur les Chrétiens. Une vive mêlée s'ensuit, durant laquelle Amauri, entraîné par le feu de la poursuite, entre dans la ville avec les Sarrasins qui battent en retraite, et se trouve ainsi prisonnier dans Crante, à la grande irritation d'Henri et d'Anthoine, qui tentent vainement de forcer la place.

Le lendemain, Hertaut, ayant appris que c'est de la main d'Amauri qu'est mort son frère l'amiral, mande le prince chrétien au donjon. Il lui offre la vie sauve, s'il embrasse la loi de Mahomet et renie le Christ. Le chrétien répond avec fermeté qu'il se laisserait plutôt brûler que d'agir ainsi; et comme Hertaut fait apporter ses quatre dieux — quatre idoles d'or — Amauri renverse Mahon, l'une d'elles, et outrage les trois autres. Aussitôt il est décidé que le chrétien sera condamné au même supplice que subit jadis son dieu : il sera comme lui cloué sur une croix et frappé d'une lance, une couronne d'épines sur la tête. — Le narrateur arrête pendant quelques vers ce récit pour nous dire que tous les Chrétiens qui vivaient à Crante (sauf l'exception que l'on va voir), avaient été décapités lors de l'attaque de la ville, leur hôtellerie rasée, et sept dames chrétiennes

qui, entre autres, l'habitaient, mises en prison; parmi lesquelles la reine Plaisance. Après un court résumé de la destinée future de cette princesse, de Constant et de leur fils, on revient au supplice d'Amauri.

Dévélu jusqu'à la ceinture, celui-ci répond avec la même fermeté que précédemment aux dernières exhortations de Hertaut à renier sa foi. Enfin le supplice étant décidé, il s'agenouille et fait à part soi une prière qui tient plusieurs vers du poème. On le cloue sur la croix. Tandis qu'il est torturé de douleurs, il continue à confesser Jésus-Christ et répond aux sarcasmes de Hertaut en maudissant les Sarrasins présents. A peine a-t-il prononcé cette malédiction que le corps du roi sarrasin est réduit spontanément en poussière. A cette vue, Soliman — *alias* Solimart, — neveu de Hertaut, saisit une lance et en frappe Amauri. Mais le sang du martyr, en touchant Soliman, provoque littéralement chez celui-ci un accès de rage; trente païens que mouille le sang du chrétien sont atteints du même mal; ces malheureux se jettent sur leurs compagnons, et les Sarrasins s'entreturent dans un mutuel carnage, tandis qu'Amauri rend le dernier soupir.

Hertaut mort, son parent Madrican lui succède, héritier de son autorité sur la ville et sur l'armée. Avec celle-ci il court sus aux Chrétiens hors de la cité. On se bat un certain temps; mais les Sarrasins plient, et les Chrétiens donnent l'assaut à la ville dont ils finissent par s'emparer. La place prise, on fait un grand massacre de Sarrasins; puis, dans une tour, les barons chrétiens trouvent Plaisance, qui leur conte tout le supplice d'Amauri; et ce récit les émeut aux larmes. — Bientôt s'établit entre Henri et Plaisance cette confiance mutuelle que nous avons déjà vue, plus d'une fois au cours de ce poème, naître avec une surprenante brusquerie entre personnages que le hasard vient de mettre en présence; et, dans un dialogue prolixe de part et d'autre, mais surtout de la part de Plaisance, les deux interlocuteurs se dévoilent réciproquement l'histoire de leur vie. Bien entendu, ils sont ainsi conduits à parler d'Helaine et de Constant; Henri apprend à Plaisance, dans la mesure où il le sait, ce qu'est devenu ce dernier depuis qu'elle l'a perdu de vue; Plaisance expose au roi d'Angleterre comment elle a fait la rencontre d'Helaine.

De cet entretien, nous sommes transportés, avec Anthoine, dans la *mahonnerie*: là sont les quatre dieux des Sarrasins. Le roi de Constantinople s'en empare et les fait mettre en pièces. Il prend aussi un certain cierge miraculeux dont il a été déjà incidemment question dans le poème. Ce cierge qui, depuis longtemps, était au pouvoir des Infidèles, a la propriété de toujours brûler sans décroître. Anthoine l'envoie à Constantinople, où il le fera placer plus tard dans l'église de Sainte-Sophie fondée par ce prince. Revenu auprès de Plaisance et d'Henri, Anthoine, approuvé en cela par le roi d'Angleterre, décide de donner la ville dès maintenant à Plaisance, et aussi à Constant quand il sera retrouvé, et de nommer cette cité du nom même de la princesse. Ensuite on fait élever une église sur l'emplacement où Amauri a subi son supplice; mais, sans qu'il y soit besoin de la main de l'homme, l'église, en un jour, se trouve édifiée miraculeusement, présentant sur le maître-autel la croix du supplice d'Amauri avec l'image

du martyr sculptée par-dessus : cette image, depuis, opère des miracles. Ainsi fut édifiée l'église de Saint-Amauri ; le pape vint la bénir à la demande des deux rois.

Après un mois de séjour dans la ville désormais nommée Plaisance, ceux-ci reprennent une fois de plus la mer pour atterrir en Flandre, à L'Écluse, cité dont ils s'emparent. Alors les Chrétiens se mettent en devoir de conquérir le pays et entreprennent la guerre contre Morandin, qui, résidant à Bruges, régnait sur cette contrée païenne depuis la mort de son père Anthenor. Résumons brièvement les épisodes les plus marquants de cette guerre.

Dans la première bataille, livrée devant Bruges, dont les Chrétiens tentent vainement l'assaut ce jour-là, Henri d'Angleterre est fait prisonnier. On le conduit à Bruges où, pendant quatre mois au moins, en butte aux privations et aux mauvais traitements — son geôlier va jusqu'à le battre quotidiennement, — il languit dans un étroit cachot infesté de serpents. Mais, un jour, sa prison s'éclaire, et un ange lui apparaît qui lui dit :

amis jhesus te mande que ne tesmaies ja
tu seras secourus martin te secoura
et brisse le tien filz que ton cors engendra
car le bon archevesque de tours lez amenra
tu seras delivre venir te convendra
en la chite de tours ou moult noble ville a
la verras tu helaine dieu le te rendra
car en celle chite trouvee elle sera
et te dy que jhesus tresbien te merira⁽¹⁾
le mal que tu endures et as fait de piecha
aime et honneure helaine bonne dame en elle a⁽²⁾

S'étant endormi sur cette bonne impression, Henri est brusquement réveillé par les coups du geôlier ; furieux, le roi prisonnier, qui a les mains liées, mord son gardien au visage et aux poings ; cet homme appelle à l'aide un compagnon qui tombe à coups de bâton sur le malheureux prince. Survient Morandin qui, apprenant les mauvais traitements dont son prisonnier est l'objet, fait trancher la tête au geôlier et fait soigner par son propre médecin les plaies d'Henri, qui est désormais traité par lui avec égards.

Cependant, à l'appel d'Anthoine, l'archevêque de Tours, accompagné des deux fils du roi d'Angleterre, accourt au siège de Bruges avec vingt mille hommes. En apprenant la cause de ce départ, Helaine, qui est toujours à Tours, prie le ciel pour Henri et Anthoine, bien qu'elle les croie animés d'intentions malveillantes à son endroit.

Le lendemain de l'arrivée du renfort venu de Tours, un assaut formidable est donné à la place de Bruges. Ensuite le prince païen promet à Henri de lui rendre sa liberté si celui-ci engage les Chrétiens à lever le siège : le

(1) Dédommagera, avec idée de récompense.

(2) S. 204 r°, l. 1, v. 4 et suiv.

roi anglais refuse. Il est informé en même temps par le comte Morandin, de l'arrivée des nouvelles troupes chrétiennes; et, se souvenant du discours de l'ange, il pense qu'elles sont conduites par ses deux fils.

Maintenant, ayant appris qu'un châtelain des environs avait, la nuit précédente, envoyé piller le camp chrétien, Anthoine, suivi de ses deux petits-fils, laissant devant Bruges le gros de l'armée, dirige un petit détachement contre Lamier ou Lanier, le châtelain en question, seigneur du château de Burc.

vers la forest du buc prindrent a chevauchier
 ung chastel y avoit quon fist forteffier
 sy eubt pluseurs maisons ou manioient adversier⁽¹⁾.
 puis y fist on grant ville faire et edifier
 et si ot a nom lille bien le puis tesmoignier
 car le conte lendry qui tant fist a prisier
 fist la ville fermer et devant et derrier
 et si fist fonder gant qui moult fait a prisier
 or vous diray danthoine qui va pour assegier
 le fort chastel de lille quil vouloit exillier
 cil qui gardoit la ville avoit a nom lamier
 deables a ce matin lavoient fait widier
 entre lille et tournay est venu espier
 le caroy qui aloit et portoit a mengier
 a une petite lieue ⁽²⁾ estoit venus logier
 de tournay la chite qui tant fait a prisier ⁽³⁾.

Malgré l'énergie de l'homme qui commande cette dernière place, — un nain mesurant trois pieds et demi, et que le poème nomme tantôt Malaton ou Malatin, tantôt Malotru, — les Chrétiens, après une violente attaque, s'emparent de la forteresse et font pendre le nain,

et vous dy que au ⁽⁴⁾ chastel on en donna le nom
 pour le cors sarrasin courtray lappella on
 encoirez est courtray et ainsi le nomme on ⁽⁵⁾

Mais Lanier se rend, renie Mahomet, accepte le baptême et livre aux Chrétiens le château de Buc dont la garnison est massacrée.

L'armée entière est de nouveau rassemblée devant Bruges, et, pendant plusieurs jours, elle livre des assauts quotidiens à la place. Un soir enfin, comme le soleil se couchait une fois de plus sans que le siège eût progressé, le jeune Martin prononce une prière; et, aussitôt la porte s'ouvre d'elle-même miraculeusement, les flèches et les autres projectiles lancés par les Sarrasins reviennent spontanément frapper ceux-ci à mesure qu'ils les envoient; aussi les assaillants entrent-ils dans la ville. — Devant ce miracle, Morandin va

(1) L'ennemi, le diable.

(2) Sans doute faut-il, en supprimant *a* : « une petite lieue. »

(3) F. 209 r°, v. 6 et suiv.

(4) Scandez : qu'au.

(5) F. 210 v°, v. 16 et suiv.

trouver son idole, lui assène trente coups de bâton et l'insulte pour ne l'avoir pas défendu, déclarant que maintenant il embrasse la foi chrétienne. Il vient faire part de cette intention à Henri, dont il ouvre la prison et qu'il supplie de lui sauver la vie. Henri promet sa protection au comte; et, en effet, il prie ses fils et Anthoine d'épargner un prince qui s'est montré généreux pour lui. La chose est accordée, et Morandin reçoit le baptême; il prend alors le nom de Morant.

Cependant la ville et toute la contrée sont gagnées à la vraie foi, tous ceux des habitants qui y consentent étant baptisés, les autres mis à mort, selon un procédé familier au poème. Ensuite Morant accompagne ses nouveaux alliés devant Douai, place forte que tenait un géant, sous la suzeraineté de Morandin. Au messenger envoyé à ce géant par Morant, pour annoncer que ce dernier et son peuple ont embrassé le christianisme, le sommer d'en faire de même, ainsi que les siens, et de livrer la place sous peine de la voir prise d'assaut et d'être lui-même mis à mort, le redoutable Sarrasin répond qu'il ne reniera Mahomet à aucun prix; et qu'au reste, il ne craint pas les Chrétiens, le château pouvant tenir indéfiniment contre eux, et un souterrain permettant aux assiégés de déboucher par trois endroits hors de la forteresse à trois lieues de là pour se ravitailler et inquiéter les assaillants. Ceci dit à grand renfort de paroles menaçantes et avec l'approbation des assistants, le géant, sur les conseils de ceux-ci, fait crever un œil, couper un bras et le nez au messenger, et le renvoie ainsi à Morant, en le chargeant pour ce dernier, pour les rois Anthoine et Henri et pour les leurs, des plus terribles menaces.

A la vue du messenger et aux nouvelles qu'il apporte, Henri et Anthoine déclarent qu'ils ont hâte de retrouver Helaine; et l'archevêque dit alors qu'il revient à Tours avec Brisse et Martin. Ces résolutions affligent profondément Morant, qui exprime à ses nouveaux amis la crainte, s'ils l'abandonnent, de tomber à la merci du géant. — Tout à coup, cet entretien est interrompu par un grand tumulte : le géant et ses hommes d'armes viennent par le souterrain de fondre sur les Chrétiens; et on nous explique, à ce propos, que ce souterrain réunissait la tour du géant à celle de Cantin, et que de ce côté la citerne débouchait vers Noble, qu'on nomme, depuis, Arras. Henri, Anthoine et l'archevêque vont abandonner le siège, lorsqu'un espion vient leur exposer la manière, selon lui, de réduire le géant. Conformément aux avis de cet espion, les deux monarques, avec au moins trente mille hommes, entreprennent l'assaut de Cantin, une des tours qui, sous la garde de Maloré, frère du géant, commande un des passages du souterrain; de son côté, Morant, avec vingt mille hommes, tentera de masquer l'autre entrée souterraine. Arrivé devant Cantin, Henri assiège durant quatre mois cette place; et Anthoine coupe les vivres aux défenseurs, en occupant les chemins du Hainaut. — Enfin on livre un suprême assaut, auquel Morant est venu prêter son concours, cependant qu'il laisse à un détachement la garde du château fort de Rivière, qu'il a fait construire en face de la tour du géant pour s'emparer plus aisément de celle-ci.

Le poème a décidément une prédilection pour faire accomplir les belles

prouesses par les Sarrasins convertis. Après Amauri d'Écosse forçant Jérusalem, voici Morant de Rivière, qu'Henri compare d'ailleurs à Amauri pour sa valeur, plantant la bannière anglaise sur la tour de Cantin. A sa suite, montent les Chrétiens; et une mêlée s'engage entre assaillants et assiégés. Mais bientôt le géant tombe, frappé par Morant; et, miracle!

la vit on de sa geule ung tourbillon gecter
 et un tel fumee ce voeult on recorder
 sy orde et si puant quon ny pouvoit durer
 plus de ij^{es} ⁽¹⁾ corbeaux y vy on assamblar
 qui mainent si grant noise que a eulz escouter
 avoient grant paour sarrasin et escler ⁽²⁾
 et no gens ensement se vorrent espoenter
 le jaiaint desfina lame vont emporter
 les deables qui se vorrent en corbeaux transmuer
 la fumee failli et le temps revint cler ⁽³⁾.

Devant ces prodiges, le géant Maloré se rend à Morant et demande le baptême, ainsi que tous ses Sarrasins; puis on ouvre la porte du château où entrent, joyeux de retrouver Morant vivant, les rois Henri et Anthoine. Quant à Brisse, — on omet de parler ici de Martin, — il est resté à Rivière avec l'archevêque. Maloré conduit les Chrétiens jusqu'à la tour de son frère, de laquelle il donne les clefs à Henri. On entre dans la place; les cent Sarrasins qui s'y trouvent, sommés sous peine de mort d'accepter le baptême, y consentent volontiers, au récit des merveilles récentes rapportées par Maloré. Tous les Infidèles présents sont donc baptisés, ainsi que ce dernier. Désormais celui-ci, abandonnant terres et richesses, vivra sous le nom de Pierre, non loin de la Tour du Géant, dans un ermitage que, du nom de son patron, il appellera Saint-Pierre, et où il dédiera à ce saint une église et un monastère richement dotés par Morant, que sa piété fera canoniser.

Les deux rois, au neuvième jour qui suit leur victoire, prennent congé de ce dernier prince. Celui-ci déclare qu'il bâtira une ville forte sur l'emplacement de la Tour du Géant et de ses environs, et qu'à cause des eaux qui entourent ces lieux, il l'appellera Rivière : ainsi fut, en effet, fondée Rivière, nous apprend le narrateur — fort prodigue, comme on voit, de détails concernant la Flandre et l'Artois. Mais, ajoute-t-il, on a depuis changé ce nom pour celui de Douai.

..... car on en ot douwe ⁽⁴⁾

la mere saint morant qui tant ot de bonte.

Embarqués à l'Écluse, les deux rois, l'archevêque, Brisse et son frère atterrissent à *Hautonne*, grande et belle cité gouvernée par le frère d'Amauri d'Écosse; en d'autres termes, cette cité était en Écosse, dont le roi, qui résidait dans cette ville, était frère d'Amauri. Mais il était resté païen et

⁽¹⁾ Deux cents.

⁽²⁾ Esclavons.

⁽³⁾ F. 223 v°, derniers vers.

⁽⁴⁾ Prononcez : dou-oué; f. 226 r°, 4° et 3° vers avant la fin.

même haïssait fort les Chrétiens. Ce prince est ici appelé Amauri, mais sans doute par inadvertance; car, par la suite, on le nommera Gamar ou Agamar. Avec lui, vivait sa sœur Ludiane, dont le poète parle ainsi :

..... et le cors advenant
 navoit telle pucelle en ce siecle vivant
 blanche estoit que neuge qui des chieulz va negant
 voire fut coulouree les yeulz avoit riant
 et se creoit moult bien ou pere tout puissant
 mais ne losoit dire ce scachies ensient
 car elle eust ete arse dedans ung feu bruiant
 se son frere sceusist de lui le convenant ⁽¹⁾

Nouvelle bataille entre Chrétiens et Sarrasins au débarquement des premiers sur la côte écossaise. Agamar — ou encore, Gaman — fait sucesivement prisonniers Anthoine et l'archevêque; il ne peut d'abord s'emparer de Brisse qui le blesse et le jette à terre. Mais Brisse lui-même est bientôt entouré par les ennemis et emmené captif à son tour. Rentré dans sa demeure, Agamar jure qu'il fera pendre ses prisonniers. Il mande devant lui Anthoine, l'archevêque et Brisse; et, saisi de colère à la vue de ce dernier à cause de sa blessure que celui-ci lui a faite, il le frappe violemment à la tête, au point que le sang jaillit. Puis le vindicatif roi d'Écosse fait saisir les prisonniers et ordonne de les pendre. Par bonheur pour eux, Ludiane intervient; voici dans quelles conditions :

ludiane la belle qui creoit en jhesus
 quant elle perchut brisse qui tant fut esleus
 sy tresbel lui sambla grand josne et membrus
 cun dart damer lui est parmj le cœur ferus

ludiane la belle qui fut soeur amauri
 quant elle perchut brisse quon à ainsi servi
 sy tresbeaux lui sambla pour vray le vous affi
 que forment convoita le demoisel joly
 et quant elle oy dire que fut le filz henri
 le seigneur dengleterre adont plus le chiery
 et dist a lui meismes vray dieu qui ne menti
 quor pleust a vo nom queusse ung tel amy
 et fuisse baptisie dieu sil estoit ainsi
 le cuer en aroie joiant et esbaudy ⁽²⁾

Elle va donc trouver son frère — qui, pour cette fois, est appelé Maury — et lui conseille de ne pas faire périr les prisonniers, sous prétexte que les chrétiens useraient, le cas échéant, de représailles sur les barons écossais qui tomberaient entre leurs mains, et elle poursuit :

metez les en prison ou ilz soient pourry
 et naient que du pain et de leaue aultressi

(1) F. 226 v°, v. 18 et suiv.

(2) F. 229 v°, v. 7 et suiv.

et soient chacun jour bien battus je vous pry
trop mieulz vous vengeres se le faictes ainsi
que ce qua une fois vous les feissies morir
pas bien ne se venge ainsi le vous dy⁽¹⁾
ly homs quant il occist le sien fel ennemj
qui est mors il est mors nest pas vengiez de ly⁽²⁾.

Le roi cède à ces bonnes raisons ; mais il est en peine du gardien auquel il confiera de si hauts personnages : car il craint qu'ils n'achètent leur liberté à prix d'or. Ludiane s'offre à prendre les clefs du cachot, assurant qu'elle n'y laissera pénétrer personne ; Agamar accepte cette proposition. Louant Dieu d'avoir la vie sauve, les trois captifs sont conduits en une obscure prison ; l'archevêque surtout, peu désireux du martyre, semble goûter cette atténuation du sort qui les attendait, et il observe :

mieulz vault prison que mort pour vray le vous dist on
car on eschappe bien pour payer raenchon
mais li homs qui est mort ne vaut mie j bouton ;

et, après cette remarque profane, se souvenant sans doute de son caractère sacerdotal :

comment que cy soions en tribulation
jhesus nous aidera quant lui venrra a bon⁽³⁾

— Sans doute, réplique en substance Anthoine, cela est bien dit,
mais on nous a cy mis en moult laide prison.

Ici se place une scène où le comique de la situation n'est pas seulement le fruit d'une naïveté qui s'ignore, mais paraît bien le produit d'une verve consciente d'elle-même. Ludiane survient sur ces entrefaites et, à brûle-pourpoint, fait savoir aux prisonniers qu'elle tient en ses mains leur liberté ; que si, par conséquent, ils la veulent recouvrer, ils n'ont qu'à passer par ses volontés. Anthoine promet d'accorder tout ce qu'elle demandera : bien fou, dit-il en résumé, qui agirait autrement. Elle leur fait alors connaître que, chrétienne de cœur, elle désire le baptême, et qu'elle serait fort aise d'épouser un chevalier chrétien. — Au reste, continue-t-elle, il y a ici un « vassal » qu'elle aime ; qu'il l'épouse, et elle se fait forte de délivrer les captifs avant trois jours. L'archevêque, dont décidément le narrateur tient à colorer le rôle d'une légère teinte comique, de s'écrier :

..... belle nee
se me voles avoir bien seres assenee
messe vous chanterioie chascune matinee
sire dist ludiane je sui bien escollee

(1) Il manque évidemment dans ces vers deux syllabes. On pourrait conjecturer :

« car pas bien ne se venge ainsi je le vous dy »
ou « pas bien ne se vengie ainsi je le vous dy ».

(2) F. 230 r°, v. 8 et suiv.

(3) *Ibid.*, v°, v. 5 et suiv.

que gent de la vostre ordre nont point femme espousee
 et sestes trop viellart la barbe avez merlee
 jaime mieulz cestui la les chelle cheminee
 qua mon frere trencha la main de son espee⁽¹⁾.

A ces mots, Brisse change de couleur; mais l'émotion qui l'étreint n'est pas la joie :

oncquez de femme avoir il not nulle pensee
 il fut si esbahi si que ne dist riens nee⁽²⁾.

Cette attitude indigne l'archevêque; sans doute aussi l'inquiète-t-elle au sujet de sa propre personne :

brisse dist larcheveque ne scay ou vo cors bee
 regardes la pucelle qui est blanche que faee
 qui naroit plus vaillant qune telle acollee
 et fusist nu a nu dencoste tel derree⁽³⁾
 saroit il meilleur tamps a passer la vespree
 que na cieulz qui davoir a une charretee
 je vorroie qua moy se fust habandonnee
 et que messe ne fust jamais par moi chantee
 et quant brisse l'entent mie ne lui agree⁽⁴⁾.

Ludiane, irritée de l'attitude de Brisse, quitte la prison qu'elle referme derrière elle et revient accablée dans sa chambre. On devine la semonce dont le maladroit Brisse est l'objet de la part de l'archevêque et d'Anthoine, qui risquent d'être perdus par sa faute. Brisse répond que Dieu peut les tirer de ce mauvais pas, s'il lui plaît, aussi bien que si l'on avait accepté l'offre de Ludiane. — Sans doute, répond en substance l'archevêque, Dieu est plein de bonté; mais il ne faut pas refuser les biens qu'il envoie. Brisse objecte qu'il n'a aucune disposition à l'amour; le prélat de répartir par un argument dont apparemment le caractère théologique est de nature à impressionner Brisse :

ordre de mariage moult bien prisier doibt on
 ce fut le premier ordre et de vray le scet on
 que dieu establist oncquez ainsi le dist on
 et dist le roi anthoine ves cy ung bon sermon
 sy maieut dieu de gloire ne dictes se bien non⁽⁵⁾.

Enfin Brisse se rend aux avis de ses deux compagnons de captivité.

La nuit suivante, Ludiane retourne à la prison; elle réitère ses conditions, promettant, si elles sont acceptées, de délivrer les captifs avant le jour. Anthoine lui répond affirmativement et l'assure en outre qu'elle sera reine

(1) F. 231 v°, v. 1 et suiv.

(2) *Ibid.*, v. 11 et 12.

(3) Denrée.

(4) F. 231 v°, v. 15 et suiv.

(5) F. 232 r° et v°.

de Constantinople, quand lui-même sera mort. De son côté, Brisse, après avoir donné son consentement à ce qu'on demande de lui,

adont va la pucelle doucement embrachier
tant le vit belle et gente quamours le va lanchier
ung de ses dars au cuer et mettre en tel dangier⁽¹⁾
quil ne se pot tenir de la dame baisier⁽²⁾.

Là-dessus, Ludiane conduit les prisonniers dans sa chambre, où elle leur sert abondamment à boire et à manger; puis, gagnant avec eux l'écurie, elle prend pour eux et pour elle des chevaux sur lesquels ils se rendent ensemble à la porte de la ville. Là, cette princesse dit au portier que le roi l'invite à ouvrir la porte, afin, prétend-elle, de laisser sortir un messager que le monarque envoie « aux tentes par dela ». Le portier répond qu'ayant reçu du roi l'ordre de ne laisser sortir personne, il va s'informer lui-même auprès du prince de ce qu'il faut faire. A ces mots, il s'apprête à quitter son poste et a déjà fait quelques pas, lorsque Anthoine, s'approchant de lui, le perce mortellement d'un grand couteau, s'empare des clefs et ouvre la porte. Ensuite il engage Ludiane et Brisse à chevaucher vers le camp des Chrétiens pour annoncer au roi Henri que la ville lui est ouverte et qu'il peut venir en prendre possession. Brisse et Ludiane suivent ce conseil; l'archevêque demeure près de la porte pour la garder, et Anthoine met le feu à la cité sur vingt points à la fois. Tandis que la ville flambe, survient Henri qui, dès l'aube, s'en rend maître à la faveur du désordre provoqué par le feu parmi les habitants affolés. Quand éclata l'incendie, le roi païen dormait encore. Il s'éveille et court à la prison pour se venger tout d'abord de Brisse qui lui avait tranché une main. Mais trouvant le cachot vide, il sort de la ville et va de désespoir se noyer dans la mer. Le ville prise est brûlée et détruite de fond en comble.

De retour à ses tentes, le roi Henri

ludie la roine doucement festia
adont en fist [les] nopces et brisse lui donna
le gentil damoiseil que loialment ama
la nuit gut avec lui quant la feste passa
en ycelle nuittie quavec elle coucha
fut brisse concheu de ce ne doubtes ja
pour estre serfz a dieu grand roiaume laissa
et servi tout son temps et loiaument ama
et servi saint martin son oncle quil ama
archevesque de tours qui poissamment regna
et puis le fut saint brisse qui maint mal endura
et se fut pour ytant que son oncle mocqua
ainsi que par desdaing bougres il lappella
dont vij ans tous entiers en paine demoura⁽³⁾.

(1) Mettre en dangier, m. à m. mettre sous la domination, d'où ici : mettre en tel état.

(2) F. 233 r°, v. 15 et suiv.

(3) F. 234 v°, 235 r°.

Le poème traînerait décidément en longueur, s'il n'y fallait voir plutôt, comme l'auteur semble lui-même nous inviter à le considérer, une collection de *cunchons* indépendantes, qui se suffisent presque chacune à soi-même, bien qu'on les puisse rajuster tant bien que mal les unes aux autres. Quoi qu'il en soit, cette longue compilation entre enfin dans la dernière phase de ses nombreux développements ; et ici commence le récit des événements qui vont faire retrouver Helaine par les deux rois.

Ludiane baptisée, Henri, Anthoine, l'archevêque, le jeune Martin, Brisse et sa nouvelle épouse prennent la mer. Après avoir atterri en Bretagne, ils se dirigent sur Tours ; car avant de quitter l'Écosse, Henri s'était souvenu que l'ange, dans la prison de Bruges, lui avait prédit qu'il retrouverait Helaine dès qu'il serait à Tours. — Sur ces entrefaites, Dieu envoie un ange ordonner à l'ermite saint Félix de se rendre dans cette ville pour témoigner de l'identité des deux frères qu'il a élevés quinze ans dans les bois, et qui vont bientôt être rendus à leur mère. L'ermite, vêtu seulement, selon sa coutume, des feuilles de la forêt, s'embarque avec des marchands sur un navire qui l'emmène en Bretagne.

Cependant Henri et Anthoine chevauchent vers Tours avec leurs compagnons. La nouvelle de l'approche du jeune Martin remplit de joie les pauvres gens. Mais Helaine, apprenant qu'il est accompagné d'Henri et d'Anthoine, voit renaître ses anciennes craintes et demande à Dieu de n'être pas reconnue. Aussi lorsque arrivent les fourriers chargés de préparer les logements des deux monarques, se tient-elle cachée dans son hôtellerie. Son hôtesse le remarque avec étonnement ; elle lui demande pourquoi se dissimuler ainsi chaque fois qu'arrivent dans Tours des étrangers. — Sans doute, dit-elle en substance à Helaine, vous avez été bannie de votre pays pour quelque vol, et elle ajoute :

pour neent ne vous fut ainsi la main tranchie ⁽¹⁾.

Helaine en pleurant proteste de son innocence. Enfin elle contrefait la malade et se met au lit, décidée à n'en sortir que quand Henri et Anthoine auront quitté la ville.

Ceux-ci, de leur côté, sont arrivés à Tours, devisant ensemble tristement sur Helaine. Ce jour-là, jour de Pentecôte, Anthoine se fait montrer au dîner le *brac* de sa fille, qu'il n'a regardé depuis au moins dix ans : la chair en est aussi fraîche que le jour où il fut amputé. Anthoine le contemple avec amour et, le couvrant de baisers, lui adresse de tendres et tristes paroles, au milieu desquelles nous apprenons qu'Helaine a quitté Constantinople depuis trente-deux ans.

Survient l'ermite. Brisse lui saute au cou, Martin en fait de même. Henri fait alors observer à Anthoine que c'est l'ermite qu'ils ont rencontré jadis et qui leur a conté qu'il avait élevé pendant quinze ans deux enfants recueillis par lui ; il poursuit :

or les a cy congnu je scay a ensiant
que ce sont mes enfans... ⁽²⁾.

⁽¹⁾ F. 236 v°, v. 10.

⁽²⁾ F. 238 r°, v. 24, 25.

et il verse des larmes, ainsi que l'ermite. Celui-ci est fêté, entouré d'honneurs et d'égards; on veut lui faire prendre part au repas; mais il refuse. Alors l'archevêque, toujours peu ami des mortifications :

preudons mengiez de tout et pour lamour de my
et pour les ij enfans qui bien sont vostre amy
se mesfait y aves je le prens tout sur my ⁽¹⁾.

Mais l'ermite persiste dans ses austérités.

Le roi d'Angleterre ayant fait publier par tous les carrefours que quiconque amènerait une femme

ou il faille une main et ung brac aultressi ⁽²⁾,

recevrait cent livres de récompense, chacun d'accourir chez l'hôtesse d'Helaine et de l'engager à conduire celle-ci au palais. Mais elle, craignant en avouant à d'autres la présence d'Helaine de laisser échapper la récompense promise, et afin d'être la première à aller au palais révéler sa présence, répond que la fugitive l'a quittée depuis la veille. Après quoi, elle va trouver cette princesse et lui fait part de sa volonté de la conduire chez l'archevêque pour gagner la récompense. A cette nouvelle, Helaine tombe aux pieds de l'hôtesse et la supplie de ne l'y point mener, affirmant qu'on la ferait brûler. Elle expose alors comment le roi d'Angleterre, son mari, et le roi de Constantinople, son père, qui sont au palais épiscopal, la recherchent pour la mettre à mort; et résumant une fois de plus son existence, elle explique pourquoi elle a de telles craintes. Aussitôt l'hôtesse tombe à son tour à genoux, et, promettant de ne la conduire au palais « pour toute romenie », elle lui demande pardon pour le mal qu'elle a pu lui faire en actions ou en paroles. Helaine lui pardonne en des termes qui, intentionnellement ou non de la part de l'auteur, s'ils prouvent la sincérité du pardon, semblent indiquer qu'elle ne tient pas l'offense pour petite :

dame ce dist helaine la roine agensie
ossi trèsvolentiers le pardon vous ottrie
que jhesus pardonna le filz sainte marie
a longis quant en crois le fery par envie
de la lanche a son cuer quant pour nous perdy vie ⁽³⁾.

Après cette scène, Helaine est à puiser de l'eau à la rivière. Un valet de la maison du roi anglais, qui abreuve là un cheval, la remarque et observe en lui-même :

..... douce vierge marie
veez ⁽⁴⁾ la belle moullier et de beaulte garnie
celle fust bien vestue et tresbien ⁽⁵⁾ appareillie
bien ressamblast helaine mais ce nest elle mie

⁽¹⁾ F. 238 v°, v. 6 et suiv.

⁽²⁾ *Ibid.*, v. 19.

⁽³⁾ F. 240 r°, v. 11 et suiv.

⁽⁴⁾ Ce mot ne compte que pour une syllabe.

⁽⁵⁾ La mesure indique que « tres » est sans doute une addition erronée du copiste.

non pour tant je ne scay moult doit estre changie
 il a trente ans passes quelle fut dechassie
 en terme si loingtain doit bien estre changie⁽¹⁾

et là-dessus il offre à Helaine son aide. Aussitôt, affolée, la malheureuse reine s'en retourne chez elle en courant. Le valet, après avoir vu dans quelle maison elle entrait, accourt dire à Henri qu'il a rencontré sur les bords de la rivière une femme ayant un bras mutilé et qui ressemble plus qu'aucune autre à Helaine : à peine lui a-t-il adressé la parole, ajoute-t-il, qu'elle a pris la fuite. Henri ne doute pas que ce ne soit Helaine, non plus qu'Anthoine à qui il communique ce qu'il vient d'apprendre. Mais pour que cette fois-ci elle ne leur échappe pas comme elle fit précédemment à Rome, Henri demande à l'archevêque de veiller à ce que, de deux heures, aucun être humain ne puisse sortir de Tours. On fait de nouveau crier par la ville que chacun est prié, s'il la trouve, d'amener au palais la femme qui a « une main jus coppee » (2), et, en outre, que l'hôtesse de cette femme sera condamnée au feu, si elle ne la conduit chez l'archevêque. On conçoit l'embarras cruel de l'hôtesse : finalement, sur l'avis d'une voisine, elle se décide à livrer Helaine. Elle annonce à l'infortunée, dans le tas de paille où elle est cachée, que dès le lendemain elle la conduira chez l'archevêque : car, ajoute-t-elle, il n'est pas possible qu'on ne la découvre pas. A cette nouvelle, Helène défaille, puis elle se lamente ; et, durant toute la nuit, ce ne sont de sa part que cris et gémissements. Cependant, les voisins se rassemblent autour d'elle, et chacun ou de la plaider ou d'essayer de la réconforter. Comme elle leur déclare qu'elle sera brûlée dès le lendemain, ils répondent qu'ils iront demander au roi Henri de jurer sur sa couronne de ne lui faire aucun mal : s'il refuse, ils la défendront au péril de leur vie. Helaine les remercie et obtient d'eux la promesse d'intervenir aussi auprès du roi Anthoine. — Mais voici qu'à l'aube, « ung sergent de la ville » (3), homme méchant et déloyal, entre dans la maison en enfonçant la porte et réclame Helaine avec hauteur. Malgré les refus de l'hôtesse qu'il frappe violemment au menton avec son bâton, il saisit la princesse par les cheveux et l'entraîne. Mais bientôt, d'un coup de couteau porté par derrière, l'hôtesse l'étend mort. Elle est aussitôt conduite en prison, tandis qu'Helaine est amenée à la cour de l'archevêque.

Attiré par le bruit, le jeune Martin accourt ; il demande pourquoi on traite ainsi cette femme qui n'a jamais jusqu'ici été prise en faute.

sire dist ung vallet aux ij rois le livres
 cest la femme henri dengleterre fieffe
 je croy que cest vò mere par dieu qui fut pene
 car moult bien vous ressamble et de bouche et de nez
 et quant martin lentent le sang lui est mues⁽⁴⁾.

(1) F. 240 v°, v. 6 et suiv.

(2) F. 241 v°, v. 4.

(3) F. 242 v°, v. 11.

(4) F. 243 v°, v. 13 et suiv.

Aussitôt il supplie Helaine de lui dire comment elle se nomme et qui elle est. Comme elle répond qu'elle est Helaine, fille du roi Anthoine et femme du roi Henri, Martin

sa mere va baisier de lui fut acolee
puis lui dist doucement vous soyés bien trouvee⁽¹⁾,

et tous deux tombent pâmés à terre.

Brisse survient. On lui dit que la femme qui gît défaillante est sa mère. Il s'approche et reconnaît en effet sur elle *la cotte* dont un pan a servi à envelopper la partie mutilée de son bras. A cette vue,

dont acolla la dame quencor ne fut levee
sa faice lui baisa que fut descoulouree
en disant chiere mere roine couronnee
parles a vostre enfant sans nulle demouree⁽²⁾,

et, à son tour, il tombe en défaillance.

Revenue à elle, Helaine demande quel est ce jeune homme qui gît en pâmoison auprès d'elle; on lui répond que c'est son fils et qu'il porte pendu au côté droit un coffre renfermant la *main* qu'elle a perdue. A cette réponse, elle couvre Brisse de baisers.

Martin fait conduire au palais sa mère de nouveau défaillante. Enfin elle prie ses fils qu'ils aillent chercher son mari et son père, et qu'ils plaident sa cause auprès d'eux pour la sauver du supplice que, dit-elle, ils méditent de lui infliger. Les deux jeunes gens la détrompent, en l'assurant que rien ne saurait rendre leur père plus joyeux que de retrouver son épouse.

Martin accourt dans la chambre d'Henri et lui conte la bonne nouvelle. Celui-ci, louant Jésus-Christ, se rend à la salle où est Helaine :

puis acola helaine et baisa sa faichon
ha dist il doulce amie jay au cuer marison
que tant avez souffert de persecution⁽³⁾.

Survient le roi Anthoine qui, lui aussi, tombe en défaillance.

A l'attendrissement succède bientôt la joie; entre Helaine, Henri et Anthoine, s'échangent des paroles d'affection et de pardon. Le roi d'Angleterre apprend à son épouse comment elle a été trahie et comment il a puni la coupable. Helaine demande pardon à son père des peines qu'elle lui a occasionnées; il réplique que c'est à lui d'implorer de sa fille le pardon. — Cependant une voix dit à Henri :

henri roy dengleterre jhesus te va mandant
que le bras ta moullier voises martin baillant
et le voist au moignon vistement atouchant
et je croy que jhesus le roy de bethleant
y fera pour vous tous miracles apparant
dont tous sommes ensamble liez joieux et plaisant⁽⁴⁾.

(1) F. 244 r°, v. 4 et 5.

(2) *Ibid.*, v°, v. 7 et suiv.

(3) F. 245 r°, derniers vers.

(4) F. 246 r°, v. 8 et suiv.

Henri remercie Dieu et, appelant Brisse, le prie de lui donner le membre coupé. A la vue de ce dernier, Helaine s'en saisit et le baise cent fois; puis Henri le donne à Martin qui, le tenant embrassé, le couvre de baisers. Il se jette à genoux et, dans une prière qui tient environ une page du manuscrit, il demande à Dieu de faire un miracle en faveur d'Helaine. Aussitôt après, il entend une voix lui commander d'approcher du moignon la partie du bras détachée : il obéit, et sur le champ les deux parties sont rajustées comme si elles n'avaient jamais été séparées.

Grande fête au palais à l'occasion de ces heureux événements et messe chantée par l'archevêque. Quant à l'hôtesse d'Helaine, sur l'ordre de cette princesse, elle est promptement mise en liberté et reçoit une riche rente.

Huit jours après, les héros de cette histoire quittent Tours pour aller à Rome conter l'heureuse nouvelle au pape. Passant en Lombardie, ils s'arrêtent trois jours auprès de la reine Plaisance, dont Helaine reçoit le meilleur accueil, et qui, au départ de celle-ci et de ses compagnons, se joint à eux pour les suivre à Rome. En route les barons chrétiens, à la requête des populations environnantes, s'emparent d'une tour qui sert de repaire à des brigands. Ils y trouvent Constant de Bordeaux et le délivrent. La joie est alors à son comble. Constant épouse enfin Plaisance; et tous nos gens arrivent à Rome auprès du pape qui, tout heureux des événements survenus, témoigne à ses visiteurs les plus grandes marques d'estime. Le narrateur poursuit :

le pappe prinst helaine et lacolle forment
la lui va recomptant la dame vistement
son estat et sa vie ne lui chela neent
le pappe le fist mettre en escript vistement
et du bon roy henri y mist le pensement
ou livre que treuve on en escript justement⁽¹⁾.

Tous les barons reçoivent l'absolution pontificale, et Constant est fait empereur de « romenie ».

Après un mois de séjour, Anthoine, le premier, prend congé de ses amis; il emmène avec lui Brisse et la femme de ce prince, — futurs parents de saint Brisse, ajoute le narrateur. Quant à Henri, il meurt à Rome peu de temps après, suivi dans la tombe à bref intervalle par Helaine que tue le chagrin d'avoir perdu son époux.

Ses parents morts et ensevelis à Saint-Pierre de Rome, le jeune Martin se retire dans une forêt voisine de Tours, où il vit longtemps en ermite. Après la mort de son parrain, il monte, par la volonté expresse de Dieu, sur le siège archiepiscopal de Tours, où lui succédera ensuite son neveu saint Brisse. Quant à Brisse, père de ce dernier, il régna sur l'Angleterre et devint aussi, après Anthoine, « empereur de gresse » et maître de Constantinople.

(1) F. 247 v°; 248 r°.

Enfin, la *cronique* se termine par ces mots :

mais le rommant ne fait plus cy racomptement
 qui plus en veult scavoir a rome droitement
 sen voist le droit chemin sans nul fourvoiment
 car toute la legende fin et commencement
 y trouveres sans faille et la vie ensement
 du benoit saint martin que dieu ama forment
 cy endroit fineray mon livre bel et gent
 il est temps que dun aultre face racomptement
 jhesus veulle garder de mal et de tourment
 a tous jours de leur vie sans nul empeschement
 tous ceulz qui ont oy et prins esbatement
 alonsment trestous boire il en est temps vraiment
 cy fineray delaine qui tant ot de tourment⁽¹⁾.

Par l'exposé et par les citations qui précèdent, le lecteur se sera fait, je l'espère, une idée exacte de la *cronique delaine* ; d'autant que l'analyse que j'ai tâché de rendre scrupuleusement fidèle ne saurait prétendre — bien au contraire — à en dissimuler la confusion ni à en masquer la diffusion. — Ce poème est un des types les plus représentatifs du roman d'aventures versifié de cette époque, genre qui fut, on le sait, la source et le modèle des romans d'aventures en prose des siècles suivants. Mais quel que soit l'intérêt intrinsèque qu'elle présente à ce titre, c'est pour une autre raison qu'il m'était imposé de m'étendre avec quelques détails sur la *cronique delaine* : une analyse, autant que possible complète, du poème était nécessaire pour faire mieux ressortir les rapports et les différences qu'en présente le contenu, d'abord avec celui du roman en prose de la *Bibliothèque bleue*, ensuite avec celui de la pastorale basque, à laquelle ce dernier semble avoir servi de modèle immédiat. Il était donc tout indiqué d'étudier ce fond commun à sa source première, comme les chapitres qui vont suivre en feront, je pense, la démonstration. — Une considération secondaire s'ajoutait à la principale pour m'engager à exposer, avec une certaine abondance, le modèle versifié : c'est que, par sa nature même, il est peu connu et peu abordable pour le public ; moins connu et moins abordable que son succédané en prose qu'ont vulgarisé de nombreuses éditions.

(1) L'inscription finale que j'ai citée ailleurs (V. ci-dessus, p. 118) se termine par ces mots : *Alexandry manu propria*.

CHAPITRE II

LE ROMAN EN PROSE

De bonne heure, comme presque tous les ouvrages de ce genre, la *cronique delaine* donna lieu à un roman en prose qui n'est guère qu'une traduction littérale. S'il faut en croire Frocheur ⁽¹⁾, cette transformation aurait eu lieu en 1448 et serait l'œuvre d'un certain Jean Wauquelin. Ce qui est certain, c'est que, dès la fin du xvi^e siècle, apparaît une édition de cette traduction en prose sous le titre : « *Le romât de la belle Helayne de Cōstātinople mere de saint Martin de Tours en Touraine et de saint Brice son frere*, imp. à Lyō par Ollivier Arnoullet. » De cette édition il existe un exemplaire à la Bibliothèque de l'Arsenal. Depuis, cet ouvrage fut imprimé nombre de fois à la fin du xvi^e siècle et au cours des trois suivants ; car il jouit durant ce temps d'une vogue persistante et fut un des plus populaires des écrits de cette nature. Parmi ces nombreuses éditions qui ne diffèrent guère que par leur langue, afin d'être intelligibles au plus grand nombre, mais présentent un même fond exprimé dans un même style et — changements grammaticaux à part — dans les mêmes termes ou peu s'en faut, citons : « *Le romât de la belle Helayne etc.*, imp. chez Calvarin, rue Saint-Jacques à l'enseigne de la rose blanche couronnée. » — « *Le rommant de la belle Helaine de Constantinople, mère de saint Martin de Tours et de saint Brice son frère avec lhystoire du roi cōstant et de la royne playsance*. Idem, Nicolas Bonfons 1586 Paris ⁽²⁾. — *L'Histoire de la belle Héleine de Constantinople, mère de saint Martin de Tours en Touraine, et de saint Brice, son frère*, Paris, s. d., in-4^e gothique. » — « *Idem*, Épinal, chez Pellerin, in-12 de 70 pages, avec une gravure sur la couverture ; — *idem*, Charmes, chez Buffet, format elzévirien, de 102 pages, s. d. ; les dernières pages à partir de la 88^e, en petit texte ⁽³⁾. » — Ces éditions furent souvent réimprimées : de celle d'Épinal (Pellerin), la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de 1811 ; c'est à lui, comme au plus accessible, que se rapporteront mes références et mes citations. Ajoutons que le roman en question s'est constamment vendu, tant qu'elle a existé, dans la Bibliothèque bleue de

(1) V. ci-dessus, p. 117, note 2.

(2) Pour les trois éditions sus-mentionnées, V. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. III, p. 86.

(3) Pour ces trois dernières éditions, cf. Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, 2^e vol., ch. XIV, p. 415.

Troyes, qui fut un des principaux agents de propagation de la littérature populaire de colportage.

L'analyse détaillée que j'ai donnée du roman en vers me dispense de longs développements sur son succédané en prose : ce dernier n'est guère en effet que la répétition sous d'autres termes du même contenu. Un simple coup d'œil sur l'analyse qu'en ont donnée tour à tour le comte de Douhet, dans le *Dictionnaire des légendes du christianisme* (1), et Ch. Nisard, dans son ouvrage sur l'*Histoire des livres populaires* (2), suffirait à le faire pressentir. Je me bornerai donc et à indiquer les titres des chapitres, — titres qui prouvent assez éloquemment la ressemblance, disons la quasi-identité quant au fond entre le modèle en vers et l'œuvre en prose, — et à accompagner chacun de ces titres d'un bref résumé destiné à marquer les légères différences qui séparent, pour le contenu des événements, les deux écrits.

CHAPITRE I (3). — « Comme le Roi Antoine de Constantinople voulut avoir sa Fille en mariage pour sa grande beauté, et comme elle s'enfuit de nuit et se mit en mer. »

Sans autre préambule, le chapitre et par conséquent le roman commencent ainsi : « Le temps vint que la Reine accoucha d'une fille qui eut nom Héleine. Quand elle eut quinze ans, sa Mère vint à mourir. Quand le Roi fut veuf quelque temps, il eut volonté d'avoir sa fille en mariage, car il n'en trouvait pas de si belle que son épouse et elle. » Vient ensuite le récit, beaucoup plus concis, des événements que l'on a vus se dérouler dans le poème ; la marche est en gros la même de part et d'autre, depuis le moment où Antoine conçoit le projet d'épouser sa fille jusqu'au retour de ce prince dans sa capitale. Les principales différences sont les suivantes : au lieu d'exprimer à l'ambassadeur du pape ce qu'il désire obtenir du pontife, Antoine se rend d'abord à Rome sur l'invitation de son beau-frère — on nous apprend incidemment cette parenté — qui sollicite son appui contre les « Sarrasins » ou « payens », dont on ne désigne pas ici le chef nominativement. Ce n'est qu'une fois à Rome que le roi demande au pape de lui promettre une grâce, sans quoi il se retirera sans secourir le pontife. — « Quand le Pape l'entendit, il dit : « Vraiment je l'octroie, car je pense que vous me demanderez quelque chose de raisonnable (4). » — Les événements se poursuivent, quoiqu'en raccourci, comme dans le poème : après la déroute des Sarrasins, Antoine réclame au pape l'exécution de sa promesse ; il fait connaître la faveur qu'il désire : le pape se récrie ; mais, sur la menace qu'exprime Antoine de détruire Rome s'il n'obtient

(1) *Dictionnaire des Légendes*, etc., t. XIV de la *Troisième et dernière Encyclopédie théologique*, p. 523 et suiv.

(2) *Histoire des livres populaires*, etc., 2^e édit., t. II, p. 416 et suiv.

(3) Dans l'édition à laquelle je me réfère, les chapitres ne sont pas numérotés ; les numéros indiqués sont ajoutés ici par moi dans le dessein de faciliter l'exposition.

(4) Pages 3-4.

satisfaction, le Saint-Père se retire dans son oratoire et, après y avoir fait une prière, revient annoncer à son beau-frère qu'il aura ce qu'il demande, si seulement il veut auparavant entendre la messe. Tandis que le pape célèbre l'office divin, un ange vient déposer sur l'autel une lettre où, en caractères d'or, Dieu fait savoir au pontife qu'il peut accorder à Antoine la dispense demandée; car le monarque ne pourra pas accomplir son dessein. Le pape fait remettre au roi, sous pli scellé, la dispense en question; les deux beaux-frères prennent ensemble une « soupe au vin » (1), et Antoine regagne Constantinople. La suite du chapitre raconte les événements annoncés dans le titre, de la même manière et presque dans les mêmes termes que le poème. A noter seulement que le sénéchal envoyé par Antoine, dans le récit en vers, pour chercher Héléne dans sa chambre, est remplacé ici par un personnage appelé du nom vague de « messenger »; et que le roman en prose introduit entre le marinier et Héleine un dialogue dont la mention même manque au modèle versifié; — dialogue où le marinier refuse d'abord à la princesse, par crainte d'Antoine, de la conduire au delà des mers et finit par céder sur les promesses magnifiques que lui fait la fugitive.

CHAPITRE II (2). — « Comment Héleine vint arriver à Ecluse en Flandre, qui était pour lors Sarrazine, et comme elle s'en alla à cause que le Roi Cantebron, qui était Seigneur du pays, la voulait avoir, et vint par fortune en Angleterre, où le Roi Henri la prit pour femme. »

Ici sont contées les aventures d'Héleine depuis son départ de Constantinople jusqu'à son débarquement en Angleterre, sans autres changements notables apportés à la *cronique* que le nom de Cantebron et — preuve que le narrateur en prose avait de l'Angleterre une connaissance plus vague que le poète ou que l'un des auteurs dont ce dernier s'est inspiré, et qu'il comprit mal les indications du poème, — le fait qu'Héleine aborde près de Londres sur le rivage de « la rivière de Singe qui passe dedans Londres en Angleterre (3) ».

CHAPITRE III (4). — « Comment le Roi d'Angleterre trouva Héleine à la fontaine, et la mena à Londres en son palais. »

La narration modifie ici légèrement celle du poème, sans toutefois apporter au fond aucune modification essentielle. Henri, qui chasse dans le bois, remarque près de la fontaine une femme habillée de drap d'or et toute souillée de la fange de la mer; elle est évanouie et ne reprend ses sens que grâce à un peu de pain et de vin que le roi fait apporter par son « aumônier ». Le roi, ayant appris d'Héleine la cause de l'état déplorable de ses

(1) P. 5.

(2) P. 7.

(3) P. 8.

(4) P. 9.

vêtements et les aventures de son dernier voyage sur mer, conduit sur son propre cheval la princesse au palais, où il la confie aux soins de la reine-mère et des dames de la cour. Bientôt, frappé de sa beauté, un jour « il la mena ébattre en un verger, et entre eux deux sans plus la questionna et conjura de lui dire qui elle était » (1).

CHAPITRE IV (2). — « Comment le Roi Henri d'Angleterre épousa Héleine, et eut deux beaux enfans, lesquels furent saint Martin et saint Brice. »

L'histoire du mariage d'Héleine est contée avec autant de concision que le poème y met de prolixité : Héleine apprend à Henri non pas qui elle est, mais la cause qui l'a obligée à fuir sa patrie ; Henri, à qui elle semble être « fille de bonne race », lui demande sa main ; elle répond qu'elle n'ose, étant « une pauvre fille qui n'a ni maille ni denier » (3). — « Dame, répond le roi, j'ai assez de bien pour vous et pour moi ; » — puis il la conduit au palais et annonce son dessein de faire de la fugitive une reine d'Angleterre. Remontrances de la reine-mère, qui restent sans effet. On célèbre les noces d'Henri avec Héleine ; et, à cette occasion, de grandes fêtes sont données qui durent vingt jours. Cependant la reine-mère, pour dissimuler ses noirs projets, affecte de traiter avec bienveillance sa belle-fille. Les époux vivent heureux deux années durant, au bout desquelles la jeune reine devient grosse de deux enfans qui seront saint Martin et saint Brice : comme on le voit, le Brisse du poème, de père de saint Brisse qu'il était, devient le saint lui-même.

CHAPITRE V. — « Comme le Pape Clément manda au Roi d'Angleterre, pour qu'il l'allât aider contre les Sarrazins qui l'avaient assiégé (4). »

Nous apprenons très brièvement que le pape Clément, assiégé dans Rome par Buthor, roi d'Arménie, envoie demander du secours par toute la chrétienté, et notamment au roi Henri ; que celui-ci se dispose à se rendre à cet appel avec une armée ; qu'il confie le royaume au comte de Glocester en lui conférant des pouvoirs royaux ; qu'il fait faire trois sceaux, l'un pour lui, l'autre pour le comte, un troisième pour la jeune reine ; et qu'ayant commandé à tous ses sujets d'obéir à son lieutenant et à Héleine, il part pour Rome.

CHAPITRE VI. — « Comme la vieille Reine fit une trahison pour faire brûler Héleine et ses deux Enfans (5). »

Le récit ne s'éloigne pas sensiblement de celui du poète ; il est, en outre, comme toujours plus rapide, moins chargé de développemens et de

(1) Dernière phrase du chapitre.

(2) P. 9.

(3) *Ibid.*

(4) P. 10.

(5) *Ibid.*

discours, aussi nu que le modèle versifié est verbeux. A noter encore l'absence de l'incident de l'orage et de la cave : c'est après dîner, dans une des salles du palais, qu'Héleine s'endort la tête appuyée sur les genoux de sa belle-mère qui, comme elle le faisait fréquemment, était venue partager le repas de la jeune reine; comme dans le poème, elle profite de son sommeil pour dérober le sceau; seulement, contrairement au récit versifié, la reine-mère ne quitte sa belle-fille en emportant le sceau qu'une fois celle-ci éveillée; puis elle va à Douvres, où elle fait contrefaire le cachet par un « Maître Graveur », qu'ensuite, comme l'orfèvre du poème, elle tue et jette à la rivière. — Le reste ne diffère du poème, quand au fond, qu'en ce que la lettre supposée du ministre au roi est écrite directement de la main de la reine: ce changement, qui marque la différence des temps auxquels furent composés la chronique versifiée et le roman en prose, simplifie d'autant l'intrigue.

Dans la lettre écrite sous le nom de Glocester, et qu'elle substitue à celle où le ministre annonce au roi la naissance de deux beaux enfants, la reine-mère, au lieu de parler de monstres vaguement désignés, spécifie qu'Héleine a mis au monde « deux chiens, les plus laides et hideuses bêtes qui furent jamais vues » (1). Ensuite se produisent les événements annoncés dans le titre, débarrassés des épisodes qui, dans le poème, en ralentissent la marche. Le messenger, arrivé à Rome, dit au roi que la jeune reine est accouchée de deux beaux enfants; puis il remet la lettre qu'il porte. Le roi, à la lecture de ce message que démentent les paroles du porteur, est saisi de colère et de douleur; il montre la lettre au pape qui flaire une trahison, et même soupçonne que la lettre, écrite — dit-il — d'une main de femme, est l'œuvre de la reine-mère. Sur la remarque du roi que le sceau est bien celui de Glocester, le pontife répond qu'il a pu être dérobé et contrefait. Cependant, au milieu de cet entretien, Henri conte comment il a épousé sa femme et pourquoi celle-ci avait fui le pays où elle était née: sur ces indices, le pape exprime sa croyance que la jeune reine ne doit être autre qu'Héleine, la fille de sa sœur; ce qui réjouit fort le roi.

Ensuite, sur l'avis de Clément, Henri charge le messenger d'apporter à Londres un message scellé du sceau royal. Le roman néglige ici de nous dire ce que contenait ce message; mais évidemment, il n'était pas défavorable à Héleine, comme cela ressort du contexte et de la suite du récit.

Le reste du chapitre se passe au fond comme dans le poème, y compris les sentences de mort dictées par la vieille reine à son chapelain, qu'elle tue ensuite en lui perçant le cœur avec un « canif » (2); sentences apportées successivement par huit messagers dans l'espace de trois jours.

(1) P. 11.

(2) P. 13.

CHAPITRE VII. — « Comme le Comte de Glocester fit couper un bras à la Reine Héleine, et comme Marie de Glocester fut brûlée au lieu d'Héleine ⁽¹⁾. »

Rien à noter d'essentiellement différent d'avec le poème, si ce n'est qu'il n'est plus fait mention ici d'une prédiction astrologique concernant Marie de Glocester et sa mort fatale par le feu. Peut-être le roman en prose insiste-t-il davantage sur l'émotion provoquée dans le menu peuple par la nouvelle de la condamnation d'Héleine et par la croyance à l'exécution de cette sentence. — Quant au bras d'Héleine, plus exactement, à son poignet, — car il est dit que le bras fut coupé, près du poing, — Glocester charge un « Agent » ⁽²⁾ de l'amputer. Notons, enfin, que Marie de Glocester porte avec elle en allant au supplice, pour simuler les deux fils d'Héleine, « deux enfans de drapeaux » ⁽³⁾.

CHAPITRE VIII. — « Comment la Reine Héleine arriva auprès d'une forêt et comme elle perdit ses enfans ⁽⁴⁾. »

Moins les longs discours des personnages, — car les personnages, quels qu'ils soient, parlent beaucoup moins dans le roman que dans la *cronique*, laquelle fait une place beaucoup plus considérable au dialogue et au monologue, — les événements de ce chapitre sont, à peu de chose près, ce que sont dans le poème les événements correspondants. Les deux seules différences essentielles sont les suivantes : c'est en Bretagne qu'atterrit Héleine avec ses deux enfans ; — il n'est pas question de la chèvre nourricière. — Le chapitre se termine au moment où l'ermite Félix recueille les deux enfans qu'avaient emportés respectivement un loup et un lion.

CHAPITRE IX. — « Comme la Reine Héleine s'éveilla et ne trouva pas ses deux enfans et comme elle vint à Nantes en Bretagne ⁽⁵⁾. »

A son réveil, Héleine, éperdue de ne plus trouver ses enfans, se livre à des lamentations. Comme le bois lui semble vide d'êtres humains, elle est persuadée que ses fils ont été mangés par des bêtes féroces. Cependant un navire la recueille : il est commandé, ajoute le narrateur, par ce même marin qui, seize ans plus tard, repassant par le même endroit, prendra à son bord les deux enfans d'Héleine quand ils quitteront l'ermite pour chercher leurs parents de par le monde.

Oubliant peut-être, mais pas nécessairement, que le rivage où elle s'est embarquée est en Bretagne, l'auteur nous conte qu'au terme de cette seconde navigation, Héleine arrive en Bretagne. Une fois à terre, elle

⁽¹⁾ P. 14.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ P. 15.

⁽⁴⁾ P. 16.

⁽⁵⁾ P. 17.

chemine quelque temps et parvient à Nantes où elle habite seize ans durant, chez une hôtesse qui logeait de pauvres femmes moyennant la moitié du produit des aumônes qu'elles recueillaient.

CHAPITRE X. — « Comme le Roi Buthor, étant allé pour assiéger Rome, fut tué par le Roi Henri ⁽¹⁾. »

C'est ici que se place, dans un récit beaucoup plus sobre que celui du poème, l'histoire de la victoire d'Henri et de saint Clément (200 ans après J.-C.) sur Buthor d'Arménie. La mort de ce dernier est contée à peu près dans les mêmes termes et de la même façon que dans la chronique versifiée. Nous voyons aussi expliquer de la même manière et faire remonter à ce jour la présence des léopards dans les armes d'Angleterre. — Après la victoire, Henri prend congé du pape en promettant de lui faire savoir si la jeune reine d'Angleterre est bien Héleine de Constantinople.

CHAPITRE XI. — « Comme le Roi Antoine convertit le Roi Grambaut qui était Sarrasin et fut chrétien depuis ⁽²⁾. »

Les faits concernant la conversion par Antoine du roi païen de Bavière sont les mêmes que ceux du poème à cet endroit. Remarquons seulement les noms de Grambaut et de sa fille Cloriandre. La rencontre d'Antoine avec cette dernière se produit au moment où celle-ci approche de l'hôtellerie où est logé Antoine et où précisément elle pensait se réfugier. Enfin le chapitre se termine lorsque Antoine, ayant passé de Bavière en Flandre, apprenant à Écluse, de la bouche même de l'abbesse, qu'Héleine avait autrefois séjourné dans l'abbaye qui se trouve là, reprend la mer pour poursuivre ses recherches.

CHAPITRE XII. — « Comme le Roi Henri arriva en Angleterre, et peu après le Roi Antoine; et comme la Mère-Reine et les faux Messagers furent brûlés ⁽³⁾. »

La prose suit presque pas à pas le récit versifié. Le retour d'Henri d'Angleterre, la découverte du malentendu entre lui et Glocester se passent de la même façon; de la même façon aussi on interroge les messagers; on les fait même jurer chacun à leur tour qu'ils disent la vérité. Tous, sauf un, se parjurent. Mais le dernier dévoile la trahison de la reine-mère, trahison qu'Antoine met à nu par le même stratagème que dans le poème. Comme dans le poème aussi, la reine-mère propose au roi de Constantinople d'empoisonner Henri; et c'est décidément avant trois mois qu'il est question de le faire. Au demeurant; toute la conduite des événements est identique à celle de la partie correspondante du poème. Bien entendu,

⁽¹⁾ P. 18.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ P. 20.

d'ailleurs, Henri ayant fait, dans le roman en prose, fabriquer trois sceaux au lieu de deux qu'il fit faire dans le poème, le sceau contrefait porte à quatre le nombre des sceaux existants ; et c'est ce nombre qui démasque la reine-mère. — Le chapitre finit après que Glocester ayant dévoilé aux deux rois comment sa nièce s'est dévouée pour Héleine, Henri confie à nouveau la garde de l'État à son fidèle ministre, donne à celui-ci, en récompense de ses services, la possession héréditaire de la septième partie du royaume, et part accompagné d'Antoine et d'Amauri d'Écosse, un Sarrazin converti au christianisme, à la recherche de la belle Héleine.

CHAPITRE XIII. — « Comme les deux enfans partirent d'avec l'Hermite et vinrent en Bavière, à Londres, à Boulogne, ensuite à Amiens où ils furent baptisés, puis après vinrent à Tours en Touraine⁽¹⁾. »

Le roman continue à traduire presque fait par fait, sinon mot par mot, la *chronique* versifiée. Le séjour des deux jumeaux auprès de l'ermite, leur existence dans la forêt, la différence de leur manière de vivre, leur départ, leur arrivée en Bavière, tout cela est présenté de la même façon dans les deux écrits. Arrivés en Bavière, la reine Cloriande — apparemment la Cloriandre de tout à l'heure — les remarque d'une fenêtre de son palais ; elle les mande auprès d'elle. Le séjour des deux frères à cette cour, desquels l'un, Lion, devint le « dépensier » de la souveraine, l'autre, Bras, a pour fonction d'accompagner celle-ci à l'église ; les démêlés du premier avec un cuisinier ; le départ forcé des deux jeunes gens : tout cela, dans le roman, ne s'écarte pas du récit en vers. Le parallélisme continue jusqu'au moment où Cloriande, devenue la femme de Glocester, offre son amour à Lion : celui-ci, au lieu de protester violemment comme dans le poème, simule un grand contentement ; mais, le lendemain matin, il quitte Londres avec son frère au milieu des mêmes circonstances que dans la chronique. — A Boulogne, ils secondent le châtelain contre le Sarrazin ou « Turc » Athenor « Comte de Flandres », repoussent ses soldats et le tuent lui-même dans le combat. Faits chevaliers par le châtelain, ils gagnent Amiens. Là, rien qui n'ait été raconté dans le poème : il est donc inutile d'insister sur leur rencontre avec l'archevêque de Tours, sur leur baptême et leur changement de noms. Bref, l'archevêque les mène à Tours où il fait de Bras, désormais appelé Brice, son secrétaire ; et de Martin, le ci-devant Lion, son bouteiller.

CHAPITRE XIV. — « Comme Héleine partit de Nantes en Bretagne, et vint demeurer à Tours en Touraine⁽²⁾. »

Après avoir vécu longtemps d'aumônes à Nantes, Héleine se résout à quitter cette ville qui est sarrasine et demande à son hôtesse « en quel lieu on croyait en Dieu ». Apprenant qu'à Tours « ils tenaient la loi de

(1) P. 25.

(2) P. 30.

Jésus-Christ », elle se rend en cette cité. Elle trouve là à se loger dans une hôtellerie pleine de mendiants et même de gens sans aveu. L'un d'eux, la trouvant belle, lui fait des propositions insultantes que l'on devine, et, sur son refus, menace de la contraindre par la force; l'hôtesse a pitié d'elle et la prend sous sa protection. Le lendemain, Héleine se mêle aux pauvres gens à qui Martin distribue la subsistance au palais de l'archevêque. Brice, lui voyant le bras mutilé, recommande à Martin, en souvenir de leur mère, de la mieux traiter encore que les autres pauvres. Martin, en effet, se conforme à cette prière, et il invite Héleine à venir tous les jours au palais, où il promet de lui donner deux fois plus d'aumône qu'aux autres.

CHAPITRE XV. — « Comment Antoine et Amauri, qui étaient partis d'Angleterre, conquièrent Bordeaux, ensuite Gironde, puis vinrent à Tours, et connurent les deux enfans ⁽¹⁾. »

La conquête par Henri, Antoine et Amauri, de Bordeaux dont le roi est appelé ici Roboastres; le baptême de celui-ci qui, parce qu'il avait coûté aux Chrétiens beaucoup d'hommes et de peine, change son nom pour celui de Constant: tout cela ne présente pas avec le poème de différences saillantes. Après ces événements, Henri, Antoine, Amauri, accompagnés de Constant, se rendent à Tours. C'est ici que se placent l'épisode d'Héleine qui tombe défaillante à la vue de son père et de son mari, dont elle craint d'être reconnue; — celui de la maladie qu'elle feint pour ne pas aller au palais recevoir sa subsistance quotidienne; — les reproches de l'hôtesse, qui veut la forcer à se rendre chez l'archevêque et qui manifeste des doutes sur la vérité de cette maladie, émettant l'idée qu'Héleine a été bannie de son pays à la suite de quelque méfait pour lequel on lui aurait précisément coupé le poignet. Vient ensuite l'épisode de la distribution aux pauvres, par le jeune Martin, des vivres destinés au repas de l'archevêque et de ses hôtes royaux, et rendus miraculeusement au double par une intervention céleste. C'est enfin dans ce chapitre que se place, en dernier lieu, la reconnaissance des deux jumeaux par leur père et leur grand-père. A noter, à ce propos, le trait suivant qui est absent du poème: la pièce d'étoffe qui entoure le « bras », qu'ici Brice porte au côté dans un « coussinet », est reconnue par Antoine pour un morceau du manteau d'Héleine. Finalement, après un certain débat, Henri fait promettre à Brice d'abandonner ses idées de vengeance contre Glocester, pour lequel il le charge d'un message. Il lui donne en même temps les trois sceaux — le sceau royal, celui d'Héleine, et celui que fit forger la reine-mère — et le prie de les produire à Londres pour authentifier sa mission. Après quoi, Brice — ordonne le roi — les fera fondre pour en faire faire un crucifix.

(1) P. 32.

CHAPITRE XVI. — « Comme Brice alla en Angleterre, et comme le Crucifix, fait des trois sceaux, fit miracle ⁽¹⁾. »

Comme gage de son retour, Brice laisse à l'archevêque le membre mutilé de sa mère, et se rend en Angleterre. On sait l'histoire de son séjour en ce pays : sauf le voyage à travers les villes du royaume autres que la capitale, qui est omis, tout le reste est transcrit fidèlement du poème, y compris l'incident du sceau qui résiste à la fusion et de la multiplication miraculeuse des deux autres, qui fournissent à eux seuls autant d'argent que les trois sceaux réunis. Le miracle que fit un jour ce crucifix est également rapporté. Enfin Glocester suit Brice jusqu'à Tours, où il reconnaît le membre qu'il a fait trancher à Héleine.

CHAPITRE XVII. — « Comme les gens assiégèrent Jérusalem, et du Roi Constant qui fut pris du Roi Priam d'Escalogne; et comme saint Georges le vint délivrer ⁽²⁾. »

Le récit ne diffère guère du récit versifié correspondant, en ce qui concerne le fond, que par une plus grande brièveté. Le roi de Jérusalem s'y nomme Ardembourch; le père de Plaisance, Priam; la ville dont ce dernier est roi, Escalogne — qui est évidemment Ascalon; — Mardoch enfin, le Sarrasin chambellan de Priam, qui dénonce les amours de Plaisance et de Constant. — Notons aussi que, Priam une fois tué par Constant, Plaisance quitte ce dernier qu'elle ne reverra de douze ans. Constant, resté dans la chambre aux prises avec Mardoch et ses Sarrasins, le frappe mortellement ainsi que trois des siens; enfin saint Georges vient lui prêter main-forte; puis le conduit sain et sauf hors d'Escalogne, et jusque devant Jérusalem.

CHAPITRE XVIII. — « Comme la Reine Plaisance arriva à Rome, et comme son fils fut emblé, puis vint demeurer à Grasse en Lombardie ⁽³⁾. »

Ces événements sont rapportés très brièvement. Plaisance arrive à Rome, se fait baptiser par le pape, et loge chez un sénateur qu'on appelle ici Jaceram : ce dernier devient le parrain du fils que bientôt après Plaisance a de Constant. On sait la suite. — Ajoutons qu'à la fin du chapitre, on rapporte que le neveu du chef des brigands qui tuent le valet chargé de mettre à mort l'enfant de Plaisance, ayant voulu garder pour soi trente florins trouvés sur ce valet, est jeté en un cachot par ses compagnons, la vie lui étant laissée sauve par considération pour son oncle. C'est ce neveu, poursuit le narrateur, que rencontrera plus tard Constant dans le même cachot. — Cependant Plaisance quitte Rome pour Grasse en Lombardie. On omet les incidents qui, dans le poème, se terminent par la combustion spontanée du sénateur et lui font perdre l'usage de ses pieds.

(1) P. 34.

(2) P. 35.

(3) P. 37.

CHAPITRE XIX. — « Comme le Roi Clovis de France qu'on nommait Gaule, trouva l'enfant en la forêt, et comme Dieu envoya l'écu d'azur à trois fleurs de lys d'or, et eut victoire contre le Roi Heurtaut ⁽¹⁾. »

Dans ce chapitre, Clovis, qui apparaît pour la première fois dans le roman, est l'objet d'un assez long épisode. — Sur le chemin de Rome, ce prince rencontre l'enfant Jaceram et lui donne précisément ce même nom, parce que cet enfant est enveloppé de ce que le narrateur appelle un « jaceram », c'est-à-dire cette armure connue au Moyen-Age sous le nom de jaseran. Nous assistons ensuite au siège, par Clovis, de la ville de Grasse, que l'auteur place en Lombardie et qu'il identifie avec la ville actuelle de Plaisance; nous y voyons le roi Clovis promettre, s'il est victorieux, d'embrasser le christianisme; un ange envoyé par Dieu apporter à ce roi, comme gage de protection, un écu à trois fleurs de lys d'or, pour lequel ce prince laisse son ancien écu d'azur à trois crapauds d'or; enfin, Heurtaut défait injurier et briser ses idoles; et Clovis, rentré victorieux dans son royaume, se faire baptiser à Reims. C'est à cette époque que la Gaule reçut de Clovis « nouvelles armes, nouveau nom » ⁽²⁾, et que Paris — « par ce qu'il était sans pareil » ⁽³⁾ — fut appelé ainsi par ce même roi. Remarquons enfin que la femme de Clovis est appelée ici de son véritable nom, Clotilde; et non Clotaire, comme dans le poème.

CHAPITRE XX. — « Comme la Reine Héleine partit de Tours pour aller à Rome, où elle tomba malade, et fut à l'Hopital où était Plaisance; et de Satan qui entreprit de faire renier Dieu à Martin ⁽⁴⁾. »

Le départ d'Héleine pour Rome, lorsqu'elle croit savoir que les Chrétiens ont été défaits en Syrie et que son père et son mari, morts là-bas, ont été transportés à Rome; le séjour de cette princesse à Grasse, la *Crante* du poème; sa maladie dans cette ville et sa rencontre avec Plaisance; enfin son entrevue avec le pape, et sa façon de vivre au palais pontifical, tous ces événements se produisent de la même manière et dans les mêmes circonstances que dans la Chronique. La seule différence un peu sensible est que, dans le roman en prose, Héleine dévoile qui elle est à la reine Plaisance.

La fin du chapitre est occupée par le récit de la tentation à laquelle Satan soumit Martin, lorsque, ayant répandu des pois sur les degrés du dortoir, il fit trébucher le jeune homme qui se blessa la tête; récit suivi de celui du miracle que l'on sait.

⁽¹⁾ P. 38.

⁽²⁾ P. 40.

⁽³⁾ *Ibid.*

⁽⁴⁾ *Ibid.*

CHAPITRE XXI. — « Comme Jérusalem fut conquise, puis le royaume d'Escalogne et celui d'Acre ⁽¹⁾. »

Rien n'est pratiquement changé au récit du poème, si ce n'est qu'on ne dit pas que, pour escalader les murs de Jérusalem, Amauri se soit hissé sur les fers de lance de ses soldats.

CHAPITRE XXII. — « Comme le Roi Constant vint à Rome, et du traître sénateur qui fut pendu; et comme le Roi Constant fut pris par des meurtriers ⁽²⁾. »

Ce chapitre est d'abord consacré à l'entrevue de Constant avec le pape, qui lui conte, comme dans le poème, ce qu'il sait de Plaisance. Il lui parle, à ce propos, du sénateur et des méfaits de celui-ci; il lui apprend comment ce dernier « pensa avoir » Plaisance « à force la nuit en sa chambre, mais Dieu y fit miracle, car il l'aveugla, et lui prit un mal de pieds et de jambes, tellement qu'il ne pouvait se soutenir » ⁽³⁾; aussi est-ce sur une mule que vient le sénateur mandé par le pape, à la requête de Constant. — Le reste des événements, — depuis l'entrevue de Constant avec le sénateur, jusqu'à la captivité du premier dans la tour des brigands où il rencontre le neveu de leur capitaine, — se poursuit comme dans le poème, à quelques minces détails près, qui se réduisent, en fin de compte, aux abréviations introduites par le roman en prose dans la matière de la chronique rimée.

CHAPITRE XXIII. — « Comme Antoine, Henri et Amauri allèrent délivrer Rome des Sarrasins, et comme Héleine vint demeurer à Tours, puis comme Grasse fut assiégée ⁽⁴⁾. »

Les trois princes chrétiens gagnent Rome. Héleine est instruite que leur venue est proche; les détails de sa fuite; de la lettre laissée dans le palais du Pape, et par laquelle Antoine, Henri et le pontife apprennent quelle était la pauvre femme qui logeait sous les degrés du palais; le siège de la ville qui sera plus tard Plaisance et où règne pour l'heure le roi Heurtaut : tout cela est, en son fond, dans le roman en prose comme dans le modèle en vers.

CHAPITRE XXIV. — « Comme le roi Amauri fut crucifié et de la mort du Roi Heurtaut, et comme la cité fut prise et donnée à Plaisance avec le royaume ⁽⁵⁾. »

Le titre en dit assez long pour montrer l'étroite ressemblance qui existe, relativement aux événements qu'il annonce, entre le poème et le roman en prose.

⁽¹⁾ P. 42.

⁽²⁾ P. 44.

⁽³⁾ *Ibid.*

⁽⁴⁾ P. 46.

⁽⁵⁾ P. 48.

Notons seulement les traits suivants :

Le roman passe sous silence, avant la rentrée des Chrétiens à Rome à leur retour de Terre Sainte, la bataille navale où, dans le poème, périt l'amiral de Palerme sous les coups d'Amauri ; mais il est fait allusion à cet événement dans le dialogue qu'introduit, entre ce prince et Heurtaut, le chapitre où nous sommes parvenus. — Comme dans la *cronique*, après la prise de la ville, la reine Plaisance révèle à Henri et à Antoine qu'Héleine a séjourné deux fois avec elle ; et c'est dans cet entretien que nous apprenons qu'après son départ de Rome, ainsi d'ailleurs que le voulait le poème, Héleine s'est arrêtée de nouveau quelque temps dans la ville où résidait Plaisance, jusqu'à l'approche de l'armée chrétienne. — Enfin, dans le roman en prose, le miracle de l'église élevée en un jour, sans le secours de la main des hommes, est complété par le prodige des cloches de cette église qui se mettent spontanément à sonner.

CHAPITRE XXV. — « Comme nos gens partirent de la Cité de Plaisance et vinrent en Flandre, laquelle était Sarrazine, et comme elle fut conquise, et de la mort du géant (1). »

Pour le fond, aucune divergence saillante à noter, à moins qu'on ne veuille compter comme telle le fait que, dans le récit en prose, Morant se fait hisser sur les fers de lance de ses gens à portée des créneaux du château de Cantain. Remarquons en passant les légers détails suivants : le nain, qui mesure ici trois pieds seulement, s'appelle Malostru ; le personnage Lanier du poème devient Bernicle dans le roman, et son château ne porte plus le nom de château de Buc ; enfin, modification légère, Maloré est transformé en Mélore. — Quant à l'origine du nom de Courtrai, on l'explique ainsi : « Comme Malostru était mort, et qu'il était si fort et si court, l'évêque et Martin voulurent que le château portât le nom de Courtrait (2). »

CHAPITRE XXVI. — « Comme nos gens partirent de Cantain et vinrent au royaume d'Ecosse, et comme il fut conquis (3). »

Le récit suit de très près le poème jusqu'au moment où Antoine, l'évêque et Brice sont tous trois captifs dans la capitale, — appelée ici par une singulière bizarrerie Narbonne, — du roi d'Ecosse qui est nommé, par notre auteur, Gramaux. — Malgré l'identité des grandes lignes, la délivrance des prisonniers est contée d'une manière différant légèrement de celle de la chronique en vers.

Tout d'abord, nous apprenons qu'Antoine, l'évêque et Brice sont en prison, sans que soit mentionnée aucune intervention de Ludine pour décider son frère à les retenir seulement captifs, au lieu de les mettre à mort. La nuit, Ludine se rend en secret au cachot ; elle fait connaître aux prisonniers chré-

(1) P. 54.

(2) P. 55.

(3) P. 60.

tiens son désir d'être instruite de leur foi. L'évêque l'endoctrine si bien, qu'elle se déclare convaincue et prête à recevoir le baptême. Après avoir demandé si Brice est marié et obtenu réponse à quelques autres questions relativement à lui, elle lui offre sa main. Celui-ci reçoit d'abord cette proposition d'une façon gauche, pour ne pas dire niaise, mais qui diffère assez sensiblement du brutal refus du poème. Cependant, sans qu'il soit besoin des remontrances dont on l'accable dans la *cronique*, il se décide bientôt à s'en remettre à la volonté de son grand-père. Sur l'avis de ce dernier, il accepte la main de Ludine, avec qui le prélat le fiance sur l'heure. Toute cette scène est menée avec beaucoup moins de verve que dans le poème ; toute la partie un peu bouffonne du rôle de l'évêque est complètement laissée de côté : on sent bien là la différence des temps, et qu'on n'est plus au Moyen-Age. — Les événements se poursuivent ensuite comme dans le modèle versifié, sauf qu'au lieu d'un portier, c'est quatre qui sont tués : un par Antoine, un par Brice et les deux autres par l'évêque, et que le feu n'est mis à la ville que lorsque Henri et Martin sont venus rejoindre Antoine, Brice et l'évêque. Enfin, c'est du haut d'un créneau que Gramaux se jette à la mer. — Le chapitre finit par cette étrange mention qui ne laisse aucune trace dans la suite du roman : « Nos gens qui étaient devant Narbonne partirent pour aller au Royaume de Béarn et le conquirent. »

CHAPITRE XXVII. — « Comme nos gens vinrent à Tours en Touraine, et comme Héleine fut trouvée des serviteurs du roi Henri⁽¹⁾. »

On raconte en peu de mots que les rois Henri et Antoine avec leurs compagnons étant arrivés à Tours, Héleine est reconnue sur les bords de la rivière par un serviteur de la cour d'Angleterre ; que celui-ci lui ayant adressé la parole en lui disant qu'il lui semblait l'avoir rencontrée ailleurs, elle s'enfuit, éperdue, en se cachant le visage ; que ce serviteur rapporte l'incident au roi Henri qui fait crier par la ville : « que celui qui amènerait à la cour la Dame qui n'avait qu'une main aurait son pesant d'or. » Et chacun aussitôt de faire son possible pour trouver « ladite Dame » (2).

CHAPITRE XXVIII. — « Comme Dieu envoya un ange dire à Félix l'Hermite d'aller à Tours dire ce qu'il savait des deux enfans (3). »

Dans ce chapitre, se place un incident inconnu au modèle versifié. — Arrivé à la porte du palais épiscopal de Tours, auquel il se rendait conformément aux instructions de l'ange, Félix est arrêté par le portier qui, le voyant vêtu seulement de feuilles, refuse de le laisser passer ; l'ermite continuant à vouloir pénétrer dans le palais, le portier le frappe à la tête : Félix chancelle et s'assied sur les degrés, en butte aux risées des serviteurs. Survient Martin ; il interroge les assistants, puis Félix

(1) P. 64.

(2) P. 65.

(3) *Ibid.*

lui-même, reconnaît ce dernier et l'embrasse; puis, tout en lui contant que son frère et lui ont reçu le baptême, retrouvé leur père, et en lui apprenant quels nouveaux noms ils ont adoptés, il le prend par la main et le fait monter au palais; non sans avoir asséné sur la tête du portier un violent coup de bâton, pour lui faire perdre l'envie de maltraiter les indigents. Arrivé dans la grande salle, l'ermitte est traité par Martin et Brice de la manière que l'on sait déjà.

CHAPITRE XXIX. — « Comme Héleine fut trouvée en une huche et menée devant les Princes, et comme Martin lui rendit le bras; ensuite on fit les nôces de Brice et de Ludine ⁽¹⁾. »

Ces événements ont lieu d'une manière beaucoup plus expéditive que dans le poème. Le serviteur qui avait découvert Héleine se rend chez l'hôtesse et l'invite à le conduire auprès de la femme qui n'a qu'une main, sous peine d'être elle-même brûlée vive. Elle consent, à la condition, acceptée par le serviteur, qu'il partagera avec elle la récompense promise à qui amènera Héleine au palais. Cependant, cette dernière, effrayée, sort de sa cachette — elle s'était dissimulée derrière une huche — et, se jetant à genoux, supplie l'hôtesse et le serviteur de ne point la conduire au palais. Tout en lui assurant qu'on ne lui fera aucun mal, qu'ils mourront plutôt que de la laisser mettre en péril, ils la conduisent auprès des deux rois. A leur vue, Héleine se jette à genoux, demande pardon à son père des peines qu'elle lui a causées et dont elle explique la raison; puis, dans un long résumé, elle fait le récit de toutes les aventures par lesquelles elle est passée depuis qu'elle débarqua en Angleterre, et termine en assurant Henri qu'elle se livre à sa merci, qu'elle lui pardonne le mal qu'il lui a fait, mais non la mort de leurs deux enfants. A ces mots, qui excitent la compassion générale, Henri s'écrie, s'adressant à Martin et à Brice : « Voilà votre mère; » et s'adressant à Héleine : « Voilà vos deux enfans : ainsi leur mort me soit pardonnée ⁽²⁾. » Alors Henri, Antoine, Brice et Martin embrassent tour à tour Héleine. Tandis que tous se réjouissent et s'attendrissent, un ange vient dire à Henri de « faire poser en place » par Martin « le bras d'Héleine » ⁽³⁾. Et celle-ci recouvre l'intégrité de son bras dans les conditions miraculeuses que l'on connaît.

Après ces événements, le roi d'Angleterre tient une cour plénière où viennent assister Gloucester et son épouse « la Dame de Bavière » ⁽⁴⁾. Là, devant les grands et le peuple, le roi fait narrer tour à tour par Héleine, Gloucester, Félix et les « deux enfans », ce qu'ils savaient « au sujet des deux enfans » ⁽⁵⁾, afin d'établir publiquement leur naissance légitime. Tout cela se passe évidemment au milieu de grandes fêtes, que suivent bientôt

⁽¹⁾ P. 67.

⁽²⁾ P. 69.

⁽³⁾ P. 70.

⁽⁴⁾ *Ibid.*

⁽⁵⁾ *Ibid.*

d'autres réjouissances lors des noces de Brice et de Ludine, laquelle est couronnée reine d'Écosse. Ensuite, laissant l'archevêque à Tours, Antoine et Henri, accompagnés de leurs enfants et de Ludine, se disposent à mener Héleine visiter le pape Clément, tandis que Glocester et sa femme retournent en Angleterre, et Félix à son ermitage.

CHAPITRE XXX. — « Comme le Roi Constant, dit Amauri, fut trouvé dans la tour aux meurtriers, puis épousa la reine Plaisance ⁽¹⁾. »

La fin du roman ne présente aucune modification intéressante de la fin de la chronique, c'est-à-dire des incidents qui, dans le poème, vont de la reconnaissance d'Héleine par les siens jusqu'aux derniers mots de l'ouvrage. Remarquons seulement que le mariage de Constant et de Plaisance a lieu à Rome, lorsque tous les personnages que l'on sait s'y trouvent réunis; que Constant, devenu roi de Grasse, abandonne tout le royaume de Bordeaux à Henri et à ses descendants; qu'Antoine rentre à Constantinople comme dans le poème, où, également comme dans le poème, il emmène Brice avec lui; que Martin retourne à Tours où il se fait moine et où plus tard, à la mort de son parrain, il lui succédera sur le siège épiscopal et mourra en odeur de sainteté; qu'enfin Henri et Héleine demeurent jusqu'à leur mort auprès du pape.

Bornons-nous pour le moment à cette sèche analyse, dont l'objet est de montrer l'étroite parenté du texte en question avec celui de la chronique rimée. Elle suffirait à établir aussi le rapport de filiation qui existe entre le roman en prose et les diverses rédactions du drame basque; mais je me propose plus tard de le mettre davantage en lumière par des citations caractéristiques qui préciseront ce rapport.

(1) P. 70.

CHAPITRE III

LA PASTORALE

D'HÉLÈNE DE CONSTANTINOPLE

I

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Bien que ce titre ne se trouve textuellement sur aucun des manuscrits actuellement existants de la *tragerie* dont il va être ici question et qu'apparemment il n'ait jamais figuré sur aucun *cahier* de celle-ci, j'ai cru devoir choisir cette désignation comme étant la plus propre à indiquer le sujet qui est traité dans cette pastorale. Ce sujet, quant à sa partie essentielle, n'est autre que celui de la *Cronique delaine* et du roman en prose qui en est dérivé. Plus précisément encore, la pastorale qui fait l'objet de ce chapitre n'est qu'une adaptation dramatique de ce dernier ouvrage, dans des conditions dont l'analyse qui va suivre ou les analyses qui vont suivre ont pour but de dégager les traits principaux et caractéristiques.

Qu'on me permette tout d'abord une remarque préliminaire pour expliquer le choix de la marche que j'adopte dans cette analyse. Si, d'une part, les diverses rédactions de notre pastorale qui subsistent actuellement, présentent entre elles trop de ressemblances — non seulement de fond, mais encore de forme et de texte, jusque dans les passages et sur les points, rares d'ailleurs, qui ne doivent rien au roman français — pour qu'on puisse voir en elles autant de succédanés immédiats de ce roman réciproquement indépendants à tous autres égards; d'autre part, ces rédactions offrent en propre certains épisodes du roman populaire, qui ne se retrouvent pas dans toutes les autres : de telle sorte qu'aucune d'elles ne peut être considérée comme la source commune. Dans ces conditions, il n'y a pas à chercher, pour point de départ de notre analyse, une rédaction primitive-type dont on examinerait ensuite les diverses modifications. Si une telle rédaction a existé, — et il en a existé une, puisqu'aussi bien, comme je l'ai dit, toutes celles qui subsistent actuellement n'ont pu être tirées

chacune du modèle français (les traits communs qu'elles présentent ne pouvant être dus qu'à un modèle basque primitif), — elle est aujourd'hui perdue; et nous devons asseoir sur une autre base la méthode à suivre dans l'analyse de la pastorale d'*Hélène*. Examinera-t-on les diverses rédactions suivant l'ordre chronologique de leur apparition? Mais d'abord comment déterminer l'âge relatif de chacune d'elles? — Par celui de leurs manuscrits respectifs les plus anciens? Mais quelle garantie avons-nous que ceux-ci soient entre eux dans le même rapport chronologique que ces rédactions? Qui nous assure que le plus ancien manuscrit, à nous parvenu, d'une rédaction donnée n'est pas, absolument parlant, plus récent que le plus ancien manuscrit connu d'une rédaction en elle-même plus moderne? Car les manuscrits les plus anciens qui subsistent dans chaque cas ne sont pas nécessairement et *a priori* les manuscrits primitifs. — Établira-t-on l'âge des diverses rédactions sur des considérations de langue et d'orthographe? Et d'abord, l'orthographe est bien plus le fait des scribes que des rédacteurs. Ensuite tous les manuscrits qui subsistent, — si l'on excepte une partie de celui de la Bibliothèque Nationale catalogué sous le numéro 132 des manuscrits celtiques et basques, qui n'est qu'une copie toute récente d'une rédaction plus ancienne — appartiennent à une époque où les diverses orthographes respectives étaient également de mise. Quant à la langue, les traces, rares et légères, de formes vieilles qu'offrent certaines rédactions ne suffisent pas à prouver que ces rédactions soient plus anciennes que d'autres, où ces formes n'apparaissent plus ou apparaissent moins souvent : car tout en copiant ou en remaniant, l'un et l'autre, un même modèle basque ou des modèles de la même époque, tel *instituteur* a pu, à une date plus récente, conserver les formes archaïques de l'original; et tel autre, à une date plus ancienne, préférer les corriger en leur substituant des formes plus modernes. Les traces d'archaïsmes d'un manuscrit ne pourraient prouver l'ancienneté plus grande d'une rédaction que si les formes en question étaient devenues depuis inintelligibles pour le public : or, loin qu'il en soit ainsi, il n'est pas une des formes un peu démodées, ou même inusitées, que présentent certains manuscrits de notre pastorale, qui ne puisse encore être comprise par un Souletin d'aujourd'hui. — Il y a plus. Que savons-nous si une rédaction, en soi plus récente, ne tient pas d'un modèle basque plus ancien certaines formes vieilles, qu'une rédaction plus ancienne, mais inspirée d'un modèle plus nouveau que le premier, ne présente pas? De fait, quelle qu'en soit la cause, nous voyons un manuscrit d'*Hélène*, portant, comme date la plus ancienne, celle de 1824, — laquelle se rapporte apparemment à la première représentation à laquelle il a servi, et par conséquent, sans doute à l'année où il fut écrit, — offrir des formes plus vieilles, et en plus grand nombre, qu'un autre manuscrit portant comme plus ancienne date celle de 1803 — Tout autre principe écarté, il reste que l'analyse de la pastorale d'*Hélène* prenne, comme point de départ, la rédaction à la fois la plus achevée et la plus riche en contenu; celle qui, pour ces raisons, risque de reproduire de plus près l'original basque primitif. Mais avant d'aborder cette rédaction, et pour

l'aborder, commençons par exposer en quelques mots quels sont les manuscrits actuellement subsistants de notre *tragerie*.

Outre un manuscrit appartenant à M. J. Oyhamburu, de Viodos, intitulé *Sainte Hélène*⁽¹⁾, que son état délabré rend presque indéchiffrable et dont au reste, autant qu'on en peut juger, le texte ne présente aucune particularité propre à modifier ou à compléter les résultats fournis par les autres *cahiers*, les textes dans lesquels la pastorale qui nous occupe subsiste aujourd'hui, rédigée intégralement, quoique d'une façon plus ou moins développée, sont :

1° *Le manuscrit n° 13* de la Bibliothèque municipale de Bayonne — abrév. : Ms. n° 13, — et une copie de ce manuscrit faite par M. E. Spencer Dodgson ;

2° *Le manuscrit n° 37* de la Bibliothèque municipale de Bordeaux — abrév. : Ms. n° 37 ;

3° *Le manuscrit* déposé à la Mairie d'Ordarp, — abrév. : Ms. d'Ordarp.

Outre ces textes qui, sous une forme plus ou moins développée, présentent un drame complet, il en est trois autres qui ne donnent la pastorale que fragmentairement ; ce sont :

4° *Le manuscrit n° 36* de la Bibliothèque municipale de Bordeaux — abrév. : Ms. n° 36.

5° *Le manuscrit n° 132* du fonds celtique et basque de la Bibliothèque Nationale, — abrév. : Ms. n° 132 ;

6° *Le manuscrit n° 30* de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, — abrév. : Ms. n° 30.

Il faut ajouter à cette liste un manuscrit tout récent où le drame complet en une journée est intitulé : *Le Martyre de sainte Hélène*. Ce manuscrit, qui a servi aux représentations données à Chéraute, le 26 avril et le 10 mai 1908, sous la direction de J. Heguiaphal, n'est qu'une abréviation du texte d'Ordarp avec quelques légères modifications de style, notamment dans les deux *sermons*.

Je ne citerai ici que pour mémoire un dernier texte, court fragment que je donnerai ultérieurement en entier : c'est un texte compris dans le *manuscrit n° 106* du fonds celtique et basque de la Bibliothèque Nationale, — abrév. : Ms. n° 106.

1° *Manuscrit n° 13*. — Ce cahier, récemment cartonné, a été acheté en Soule, l'an 1883, sur les indications de M. Webster. Mesurant 305 sur 215 millimètres, il comprend 34 feuillets de papier à bras numérotés au recto et écrits sur quatre colonnes (deux au recto et deux au verso). L'écriture est de la première moitié du XIX^e siècle. A la première page, on lit : *Trajérie de s^{te} Elaine, première prologue*. Au folio 32, avant le dernier sermon, est indiqué en ces termes le nombre des strophes : « *entoul il y a 1258 vers.* » Sur un feuillet de papier bleu servant de garde, on

(1) Hérèlle, *Les Pastorales basques*, p. 39-41. — *État des manuscrits*, p. 4-5.

lit : *Léon Carricaburu de Cherautte*. La première colonne et une partie de la seconde du verso du feuillet 32 contiennent l'épilogue, intitulé ici : *le dernier dialogue*. Au recto du feuillet 33 est inscrit ce qui suit : *ce cayer appartient au sieur Jⁿ P^{re} Saffores, cordonnier de Tardets le 25 Mai a été représenté à Gotheine 1834 : c'est apparemment pour cette représentation que le manuscrit a été écrit*. — On lit ensuite : *haurda acturen guida* (Voici le guide des acteurs). Puis vient une série de listes de personnages dont chacune, précédée d'un numéro d'ordre, signale autant de venues de ceux-ci sur le théâtre, et comme autant de scènes, à savoir 18. Après cela est écrit : *cette pièce a été représentée par le mademoiselle de Viodos le 22 Août 1870 il y a cinquante neuf acteurs* ; la fin du verso du folio 33 et une grande partie de la page suivante sont occupées par *l'arrivée des aucteurs*, c'est-à-dire par une longue série de noms de personnages, où l'ordre dans lequel ils se succèdent indique celui selon lequel les personnages doivent apparaître sur la scène : dans cette liste le nom de l'héroïne est orthographié *helaine*, évidemment d'après l'édition française qui a servi, indirectement sans doute, à cette rédaction. Cette orthographe se remarque aussi dans le cours de l'action, concurremment avec les graphies *helaina*, forme basque du même mot, *hellaine*, et même, par une interversion de lettres, *helanie*. — Enfin, au verso du folio 33, a été ajouté, par une autre main, un passage lyrique précédé de la mention : *helaina cantaces* (Hélène en chantant). Ce chant, écrit d'une encre plus récente que celle du manuscrit, a sans doute été ajouté après coup à l'occasion d'une nouvelle représentation pour être chanté — conformément à d'autres rédactions de la même pièce, qui présentent un chant analogue — par Hélène lorsqu'elle part en pèlerinage pour Rome. Après ce chant, on lit la mention, relative sans doute à une représentation à laquelle dut servir le manuscrit : *a Tardets 25 Janvier 1840*. Et le cahier se termine par une scène, ajoutée évidemment après coup et destinée à figurer au moment de la guerre contre Brutor, scène dont les interlocuteurs sont les personnages nommés *Malbroug, Sanson, Monsino, François, Alexandre, Lambardo*. Ces adjonctions et les mentions de trois représentations différentes ne sont pas les seules preuves que le manuscrit a été utilisé plusieurs fois : des strophes biffées, des surcharges le prouvent également. Remarquons, pour terminer cette sommaire description, que les indications scéniques sont en basque.

La copie de ce manuscrit, exécutée par M. E. Spencer Dodgson, comprend quatre cahiers de 300 sur 190 millimètres, papier écolier réglé ; le tout formant un ensemble de 180 feuillets écrits seulement au recto sur deux colonnes, dont l'une donne le texte basque et l'autre la traduction anglaise. Le verso des feuillets porte de nombreuses remarques philologiques, linguistiques ou grammaticales, tracées à l'encre et au crayon par M. Dodgson, par le chanoine Inchauspe et le docteur Larrieu. Le folio 1 offre des notes en anglais et en français. Au folio 2, on lit : *tragerie de Sainte Elaine, premier prologue*. Du folio 181 au folio 185, se trouvent des additions et des notes diverses. Au folio 184, on remarque l'inscription

suivante : « Cette copie de la tragerie a été finie par moi E. S. Dodgson, à Cambo, 28 Septembre 1892. »

2° *Le manuscrit n° 37* a été légué en 1880, comme toutes les pastorales basques ou fragments de pastorales que contient cette bibliothèque, par M. le professeur Baudrimont, de la Faculté des Sciences de Bordeaux, à la Bibliothèque municipale de cette ville : état médiocre ; cahier broché de grand format comptant 24 feuillets de papier à bras, écrits sur deux colonnes par page, d'une écriture dont la date doit être assignée entre la fin du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e, et qui a plus de chances de se rapprocher de la première de ces deux limites. Les feuillets seuls, non les pages, sont numérotés, et cela au recto et à droite. Les indications scéniques tracées, semble-t-il, d'une autre main que le texte, et dont l'encre a l'air d'être plus fraîche, sont écrites en français. Sur l'enveloppe, en partie déchirée, est inscrit le titre : *Sainte Hellène*, suivi de quelques mots qui semblent un début ou brouillon de lettre. Au verso, sont marqués les noms des personnages, noms parmi lesquels ceux qui occupent les commencements des premières lignes ont perdu les premières lettres par suite de la déchirure. A la première page on lit comme entête : *Elenaren Lehen prologoua* (premier prologue d'Hélène). Cette orthographe du nom d'Hélène est adoptée au cours du texte, concurremment avec une graphie *Ellena*, qui est la plus commune dans ce cahier. Après l'épilogue qui n'est annoncé que par ces mots : ...*le dernier sermon comance*, on lit : *Etchebarne fin 892*. Ce chiffre représente le nombre total des strophes que comprend le texte. Au reste, au bas de chaque colonne est consigné le nombre de strophes écrites jusqu'à ce point. Sur cette portion, aux trois quarts déchirée, de l'enveloppe qui recouvre la dernière page, se lisent en partie, et en partie se devinent, sur deux colonnes, les noms des personnages.

Au bas de la deuxième colonne, les deux inscriptions suivantes dont j'indique ici par des traits les caractères illisibles (1), la deuxième séparée de la première par un trait horizontal et due, semble-t-il, à une autre main.

1° *le caye appa* — — — — —
de Charitte.

2° *Il y a en tout* — — — — —

Et le 1^{er} prologue — — — — —

Total général — — — — —

3° *Manuscrit d'Ordarp.* — C'est le plus long des textes intégraux de la pastorale qui nous soient parvenus. 97 pages de papier, numérotées depuis et y compris la troisième ; plus deux feuillets non paginés contenant le prologue. Le texte, écrit sur deux colonnes, est fréquemment accompagné d'additions ou d'indications inscrites en marge les unes et les autres. En tête, on lit cette mention, due, semble-t-il, à une écriture plus neuve que le

(1) Dans les textes basques que je citerai désormais, je représenterai par des points (.....) les passages que j'aurai intentionnellement sautés, et par des traits (— — —) les caractères illisibles dans les manuscrits.

corps du texte : *helenaren lehen pheredikia* (premier sermon d'Hélène). — Puis vient le prologue, dont chaque strophe est numérotée. Dans le cours de la pièce, les indications sont le plus souvent en basque, mais quelquefois en français. L'épilogue, qui occupe la page 96 et la première colonne de la page suivante, et dont les strophes sont numérotées, est intitulé : *dernier prologue*. Mais ce titre est précédé de cette indication : *sonu dança eta retira azken pheredikiala.....* — suivent des noms de personnages; — (musique [que les Satans] dansent et se retirent; pour le dernier sermon [arrivent]....). Après le dernier sermon, on lit : *fin de la trageria*. Vient ensuite un chant, aux strophes numérotées, intitulé : *chant de helene lorsqu'elle fut en pelerinage*. A la suite, un timbre collé au feuillet porte imprimée la suscription *basterreix fils sabotier*. La deuxième colonne est occupée par un dénombrement de strophes. Au bas est transcrit : *Michel bidegaray*, suivi de *basterreix*; écrit à l'encre bleue : ce dernier nom est évidemment celui du propriétaire qui posséda le manuscrit après Michel Bidegaray. Au-dessous on devine la même mention *Michel Bidegaray* qu'on a tenté d'effacer et au-dessous de laquelle est écrit : *d'Ordarp*. A la ligne suivante, on lit la date 1824, répétée deux autres fois au crayon sur deux autres lignes. Enfin, un nouveau timbre porte encore l'inscription : *basterreix fils sabotier*. Les deux colonnes de la page 98 sont consacrées au dénombrement des strophes respectives récitées par chaque personnage. A la page 99 se trouvent des noms étrangers à la pièce, qui semblent indiquer que dans une des représentations à laquelle servit le manuscrit, on intercala, ou on avait le projet d'intercaler, quelque spectacle carnavalesque, un *Bacchus*, ou un *Pançart*, ou quelque farce de ce genre; toujours est-il qu'à la deuxième colonne de la page 99, est résumée en basque une sorte de scénario qui n'a rien de commun avec la pastorale d'Hélène. A la suite on remarque l'opération arithmétique effectuée qui suit :

490

909

169

Total 1568 vers (1) entous.

Puis des mots effacés dont on devine encore le premier qui est *Michel*. A la page 100, une écriture toute récente a ajouté :

pastorale

tragédie belle hélène fille d'un roi de

constantinople

Bordenave instituteur Ordarp 37 ans 1904.

4° *Manuscrit n° 36*. — Il contient en entier la première partie de la *tragerie*. Cahier broché de grand format comptant 56 pages de papier à bras écrites sur deux colonnes, plus deux feuillets de garde; sur le recto

(1) C'est-à-dire : strophes.

du premier, on lit ces mots, restes sans doute d'une lettre adressée à un des *instituteurs* qui posséda ce cahier :

Fourcade à Larriory
Citoyen,
Votre très humble et très ob — — — —
auj — — — — M
9 Mauléon
à m^r André Irigoyen Dainharp
André Irigoyen
Fourcade.

Au second de ces feuillets est collée une lettre d'amour, en dialecte mixain tirant sur le souletin, signée :

Marie Etchart, datée en ces termes :

Fait à Uhart-Mitxe le 1^{er} Octobre 1854, où on lit la recommandation de mettre bien exactement sur la réponse cette adresse :

Jaques Oihenart dit Larrondo instituteur de la tragedie à Uhart-Mitxe. Dans ce cahier, la pastorale n'a pas de titre, à moins de considérer comme tel la mention qui termine le dernier sermon. En tête de la première page de texte, on lit seulement : *Lehen pheredikia*. A la fin de chaque page, qui est elle-même numérotée, sont inscrits le nombre des strophes écrites dans cette page, le total de celles contenues dans les pages précédentes, et la somme de ces deux nombres. La page 55 commence par le dernier sermon : *azken pheredikia*; après lequel on lit l'inscription que voici : *fin de la tragedie de lu s^{te} Hellene salut 1214 vers* [entendez : strophes]; puis viennent deux colonnes consacrées à indiquer l'ordre d'arrivée des personnages et le dénombrement de leurs strophes respectives; le tout se terminant par la mention du nombre de celles que comprend le dernier sermon. Après cela le cahier présente les inscriptions suivantes : *si ce cayher perdoil comme faire ce pourroit je vous prie de le rendre au citoyen Pierre Fourcade dit holloton fils aine de la commune de Mauléon à Mauléon le 5 Vendemiaire l'an 12 de la république et le 28 septembre 1803 par moy fourcade 1803*(¹)

Sur la feuille de couverture qui recouvre la dernière page est écrit : *à Mauléon j'appartient cette tragedie d'Hellene*(²) *au citoyen pierre fourcade de la commune de Mauléon*

total cy (1214) vers mil deux cent quatorze; puis vient l'addition effectuée.

Sur une deuxième enveloppe étrangère au cahier, se trouvent et des réflexions sur la dîme et le reçu d'une somme empruntée. Il est à noter que les quatre dernières strophes du premier sermon, desquelles on a depuis voulu effacer la dernière, ont été ajoutées par une autre main, comme en témoignent l'écriture et l'orthographe, différentes du reste

(¹) Il est à peine besoin de remarquer qu'il y a une erreur de date par rapport à l'un ou l'autre calendrier : car le 28 septembre correspond au 7 Vendémiaire, et le 5 Vendémiaire au 26 septembre.

(²) *Hellena* est la graphie adoptée dans le corps du texte.

du cahier. Avant cette adjonction, le prologue se terminait à la strophe qui la précède, et après laquelle on lisait l'indication *premier acte*, effacée depuis quoique encore visible, et reportée sous la forme *premier acte* à la suite des quatre strophes ajoutées. — Nous verrons bientôt le sens de cette indication dont le caractère est exceptionnel dans le théâtre basque. — Après ces strophes on lit cette mention, qui fait sans doute allusion à la représentation donnée par le signataire :

Rospide

à Mauléon le 8 Octobre 1850 D'où moi

Jean-Pierre Rospide.

5° *Manuscrit n° 132.* — Il contient la pastorale en entier; seulement il est fait de deux textes juxtaposés dont l'un reproduit le texte de Bayonne jusqu'au point où commence l'autre; dont le second n'est qu'une deuxième partie de la pastorale. Ce manuscrit, relié depuis que M. Hérelle en a fait don en 1903 à la Bibliothèque Nationale, se compose de deux parties, correspondantes aux deux parties du texte. Sur une feuille de garde, au recto, sont indiquées, par le donateur, les deux parties dont se compose le cahier. La feuille suivante, étrangère elle aussi primitivement aux manuscrits, porte à droite et au recto, en haut, la mention : *basque 132, au milieu Sainte Hélène pastorale basque, 1^{re} partie*. Cette première partie, copiée sur le manuscrit n° 13 de la Bibliothèque de Bayonne, ne s'en distingue que par de négligeables corrections fort rares et par une orthographe qui, sauf l'emploi de l'*é* et de l'*ï*, se conforme aux règles nouvelles de l'orthographe basque dans la transcription de l'explosive gutturale sourde, de la sifflante sourde, presque toujours transcrites ici respectivement par les lettres *k* et *z*, et dans l'emploi très général du caractère *j* pour indiquer le son équivalent à celui du *j* français ou de notre *g* doux. La première partie de ce manuscrit, ou plutôt ce premier manuscrit (car en réalité c'est bien de deux manuscrits qu'il s'agit) comprend 185 pages écrites sur une seule colonne; la pagination n'est indiquée qu'au recto, c'est-à-dire pour les pages impaires, et cela en haut et à droite. Faites de fort papier de fil, celles-ci mesurent 295 sur 210 millimètres. Bien entendu, cette première partie correspondant à une première portion seulement du texte de la Bibliothèque de Bayonne, ne contient pas de dernier sermon. A la dernière page on lit : *La présente pastorale intitulée*

Sainte Hélène

a été copiée pour M. Georges Hérelle, correspondant honoraire du ministère de l'Instruction publique, sur un manuscrit appartenant à la Bibliothèque de Bayonne

par moi soussigné

Léopold Irigaray à Licq-Athèrey

Bayonne le 25 Juillet 1902

Léopold Irigaray.

Entre les deux parties, neuf pages sans texte; puis page 195, le titre : *Sainte Hélène, 2^e partie*. Cette seconde partie est formée de feuillets de papier

à bras, dont six bleuâtres et seize de couleur blanche; les uns et les autres mesurant 295 sur 210 millimètres; plus six feuillets de fort papier de fil rajoutés en 1902 par M. Léopold Irigaray pour combler, par des passages copiés sur le manuscrit de Bayonne — avec l'orthographe de la première partie du manuscrit que nous examinons en ce moment — les lacunes du cahier actuellement en cause. Les feuillets de papier à bras sont écrits sur deux colonnes par page, ceux en fort papier de fil sur une seule.

La pagination est triple. D'une part, la pagination primitive du texte, indiquant le numéro de chaque page, en haut, de cette façon : 1^{re} page, 2^e page, etc.; d'autre part, une pagination conforme à celle de la première partie et la continuant, marquant, à l'encre rouge, pour les pages impaires seulement et à la même place que dans cette première partie, leur numéro d'ordre dans l'ensemble du cahier : « 195, 197, 199..., etc. »; enfin, au milieu et en haut du recto, une pagination indiquant le numéro d'ordre du feuillet relativement à la seconde partie.

Au feuillet 1, commence le premier sermon de cette seconde partie; les strophes en sont numérotées; il est précédé de ce titre : *Hellennaren* (1) *azken parteko lehen pheredikia* (premier sermon de la dernière partie d'Hélène). Au verso de la page 248 du cahier total est un fragment inachevé — c'est le début du dernier sermon — précédé de la mention : *Azken despedida has* (2) (que le dernier *congé* commence). Ensuite est écrit en lettres rouges de la main du copiste de la première partie : *le dernier sermon est inachevé. Les feuillets ci-joints 22 et 23 donnent entièrement le dernier sermon du manuscrit de la Bibliothèque de Bayonne*. Effectivement, à la page paginée 22.249 et à la suivante, l'épilogue annoncé est transcrit. Après quoi, vient la mention : *Fin*. Puis, sur une page en haut de laquelle on lit : 24.253 et dernier, la signature G. Hérelle.

6° *Manuscrit n° 30*. — Il ne contient que le rôle d'Antoine, roi de Constantinople, et seulement ce qui dans ce rôle se rapporte à la première partie de la pastorale. Ce fragment a pour titre : *Antoine roy de Constantinople*. Les silences d'Antoine sont marqués par l'indication *Beha* (*qu'il écoute*). Ce cahier non paginé contient 120 strophes numérotées de 5 en 5. L'écriture révèle une date qui est comprise entre les mêmes limites que celle des manuscrits précédemment décrits. Remarquons enfin que le nom de l'héroïne est orthographié *helaina* ou *helaine* selon les endroits.

Les expressions de première et de seconde partie, dont je me suis servi à propos des trois derniers manuscrits cités, demandent quelque explication. Contrairement à l'usage le plus général du théâtre basque, et marquant ainsi une exception qui, si elle n'est pas unique, est une des deux seules dont, à ma connaissance, le souvenir soit venu jusqu'à nous (3), *Hélène de*

(1) On remarque aussi dans le cours du texte l'orthographe *helaine*.

(2) Remarquez le mot espagnol *despedida* à la place du *pheredikia* habituel.

(3) L'autre étant celle de la pastorale de *Jacob*.

Constantinople, comme maint mystère du Moyen-Age, fut jouée, ou destinée à être jouée en deux journées, bien que sous certaines de ses rédactions elle n'en comporte qu'une; les deux parties dont j'ai parlé ne représentent pas autre chose que ces deux journées. Tel est le sens de l'indication *premier acte* que nous avons remarquée dans un des manuscrits d'*Hélène*; elle est synonyme de *première journée*. Au reste, les derniers mots de l'action dans le manuscrit n° 36 et le prologue de la seconde partie du manuscrit n° 132 sont sur ce point explicites à souhait.

Maintenant, on peut affirmer que c'est sous la forme d'une pastorale en deux journées que la *tragerie d'Hélène* a du être primitivement rédigée, et que les formes que nous possédons actuellement, tant celles qui sont intégrales que celles qui sont fragmentaires, dérivent d'un texte primitif en deux journées. En voici les raisons :

Tout d'abord, on ne voit guère *a priori* pourquoi, si la pastorale d'*Hélène* avait commencé par être rédigée de manière à ne comporter qu'une journée, on aurait éprouvé le besoin de la diluer, pour ainsi dire, en deux journées, alors qu'en principe la littérature dramatique basque ignore les pièces d'une telle étendue; tandis qu'il n'y a rien de surprenant à ce que, s'inspirant d'un procédé usité sur d'autres scènes, le rédacteur primitif ait fait entrer dans un drame en deux journées des éléments trop nombreux et trop étendus pour contenir dans une seule; et qu'ensuite d'autres rédacteurs aient condensé la même donnée pour la réduire aux proportions ordinaires de la tragédie basque; d'autant que la rédaction primitive devant comprendre tout ce qui, dans l'une quelconque des rédactions ultérieures, provient du roman français, — l'hypothèse que celles-ci dérivent directement les unes des autres, étant, comme je l'ai déjà dit, inadmissible, — une seule journée n'aurait pu suffire à une aussi riche matière. Aussi bien une dernière observation semble trancher définitivement le débat dans le sens que j'indique. Il existe, entre le texte du n° 37 et celui du n° 13, de frappantes ressemblances de fond et de forme, qui ne peuvent venir que d'une rédaction antérieure prise comme source commune. Or, une ressemblance aussi accusée, au lieu de se poursuivre tout le long de la pièce, cesse précisément à partir du point qui correspond et à la fin du manuscrit n° 36 — qui représente une première journée — et au commencement de la deuxième partie du n° 132 — qui ne contient qu'une seconde journée. Un tel fait ne peut s'expliquer qu'en supposant que, dans leurs parties dissimilaires, les deux textes en question ne se sont pas inspirés directement de modèles aussi voisins que ceux qui ont servi à établir le reste de ces textes.

S'il en est ainsi, c'est que la pastorale qui a servi de part et d'autre de modèle à nos deux manuscrits, était composée de deux journées; car le fait que l'on vient de remarquer s'expliquerait difficilement, si le modèle eût été d'un seul tenant, sans comprendre de division en deux parties. La chose se conçoit au contraire aisément, si, semblables dans la première partie, les modèles suivis de part et d'autre différaient dans la seconde. Sans doute, en fin de compte, pour les raisons que l'on sait, tous les textes que nous

possédons remontent, soit directement, soit par des intermédiaires, à une rédaction primitive qui est leur source commune. Seulement, une différence telle que celle que nous venons de constater entre deux parties d'un même texte tend à faire supposer que la rédaction prise comme point de départ, dont dérive immédiatement ce texte, comprenait deux parties; et que par conséquent la rédaction primitive, dont l'une et l'autre partie étaient des suites, devait elle aussi comprendre deux journées.

Maintenant, avant d'entreprendre l'analyse de la pastorale d'*Hélène*, il me reste à indiquer la méthode que je vais suivre et à en donner les raisons.

Des divers textes de notre pastorale, parmi ceux qui sont complets, les plus développés, j'entends ceux dont les articulations sont les plus nombreuses et, toutes choses égales d'ailleurs, les plus étendues, sont le texte de Bayonne et celui d'Ordiarp. Le texte de Bayonne est en même temps le plus répandu, puisqu'il est reproduit non seulement dans le manuscrit de M. Dodgson, mais que la première partie en a été transcrite dans le cahier n° 132 de la Bibliothèque Nationale. C'est encore ce texte dont M. Vinson a donné une analyse dans la *Revue de l'histoire des religions* (1). Toutefois, si les deux textes en question sont les plus développés des textes intégraux, la seconde partie du manuscrit de la Bibliothèque Nationale présente un texte plus riche en contenu que n'importe quelle autre partie correspondante des autres textes. Il semble donc naturel de présenter, comme point de départ de l'analyse qui va suivre, un des deux textes intégraux ci-dessus mentionnés, pour la partie où il est le plus développé de tous les textes, complets ou non, de la pastorale; et, pour le reste, le texte de la seconde partie du cahier de la Bibliothèque Nationale. Si maintenant pour l'analyse de la première partie, je préfère recourir au texte de Bayonne plutôt qu'à celui d'Ordiarp, c'est que, plus accessible au public, le texte de Bayonne a en outre l'avantage d'être, à ce qu'il semble, une abréviation du texte dont la seconde partie du manuscrit de la Bibliothèque Nationale nous a transmis la seconde journée: comme si le texte de Bayonne n'était que la rédaction, en une journée, de celui dont le cahier de la Bibliothèque Nationale nous offre une partie, ou tout au moins d'un texte fort voisin, qui aurait servi de point de départ à ce dernier. Au reste, le style de la seconde partie du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, ainsi que les personnages qui y figurent, conduisent à penser que, de tous les textes de la pastorale qui subsistent actuellement, celui qui se rapproche le plus de la première journée qui précédait cette seconde partie, est la portion du texte de la Bibliothèque de Bayonne relative aux épisodes de cette première journée; autrement dit, c'est le texte reproduit dans la première partie du manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

Dans ces conditions, je prendrai pour centre de l'analyse de la pastorale le texte ou les textes du manuscrit n° 132, pour indiquer ensuite, et tour à tour, les principales différences qui séparent ces textes de chacun des

(1) *Rev. de l'histoire des religions*, 1^{re} année, t. I, pp. 141 et suiv.

autres. Toutefois, pour mieux faire ressortir les points de contact de ces textes entre eux et avec le roman français, je joindrai à chaque citation textuelle de la rédaction prise comme point de départ de mon analyse, les variantes des autres textes basques, que j'accompagnerai elles-mêmes de passages correspondants du roman en prose; et pour simplifier l'exposition, je rejeterai sous forme d'annexes, à la fin de ce chapitre, ces variantes et ces passages.

II

ANALYSE DU TEXTE REPRODUIT DANS LE MANUSCRIT N° 132

Comme dans toutes les pièces de cette nature, *Hélène de Constantinople* débute par un prologue: je crois intéressant d'en donner ici, à titre de spécimen du genre, le texte complet.

Egun houn souhetatzen deiziet
Coumpagna ouhouratia
Jinkouak eman dizaziela
Ossagari eta bakia

Je vous souhaite le bonjour,
 Compagnie honorée.
 Que Dieu vous donne
 La santé et la paix.

Trageria baten eguitia
Egun dugu deliberatu
Gouri behatzeko phena
Plazer baduzie hartu

[De] faire une tragédie
 Aujourd'hui nous avons décidé,
 La peine de nous écouter
 S'il vous plaît de prendre.

Parti (¹).

Santa Hélénaren bizitzias
Nahi nitzaiztié mintzatu
Zouiñek changri handirik
Beitu mundu hountan sofritu

De la vie de sainte Hélène
 Je veux vous parler,
 Laquelle [sainte Hélène] grand chagrin
 A souffert dans ce monde.

Constantinoplako erregue zen
Princessa haren aita
Elizabeth aldiz, ama,
Aita saintiaren arreba

Roi de Constantinople était
 Le père de cette princesse-là;
 Sa mère, d'autre part, [était] Elisabeth,
 Sœur du Saint-Père.

Hamabost ourthe zutian
Helenak ama hil zeionian
Noun aita alhargunturik (²)
Baratu beitzen ordian

Quinze ans avait
 Hélène lorsque sa mère mourut,
 De sorte que son père veuf
 Resta alors.

(¹) Le dernier mot est une indication de scène en français qui signifie que le récitant quitte sa première place pour un autre point de la scène, d'après le procédé dont j'ai déjà parlé dans l'Introduction.

(²) *Alhargunturik*, que je traduis, faute de mieux, par *veuf*, est, en réalité, le participe passé d'un verbe dont l'infinitif ou nom verbal *alharguntzia* exprime le fait de devenir veuf, le mot *veuf* proprement dit se disant *alhargun*.

Ezkountzeko fantesia guero
Burian hartu zian
Bere alhabaren espouzatzeko
Deliberatu beitzian

Ensuite la fantaisie de se marier
 Il se mit en tête,
 D'épouser sa fille
 Parce qu'il décida.

Noula beitzen printzesa houra
Edertarzunetz pare gabia
Hareki ezkontu nahi zela
Eguin zeion propositionia

Comme cette princesse était
 Hors de pair en beauté,
 Il lui fit connaître qu'il voulait se marier
 et lui en fit la proposition [avec elle]
 (M. à M. Qu'il voulait se marier avec elle
 Il lui fit la proposition.)

Eztonatu izan zen
Printzessa houra ordian
Eta aitari declaratu
Noula phentsatzen zian

Étonnée fut
 Cette princesse alors
 Et à son père déclara
 Comme elle pensait.

Etzirala kountsentituren
Bere aitaren espousatzera
Lehenago utziren zirala
Bere buria hiltzera

[Elle déclara] qu'elle ne consentirait pas
 A épouser son père,
 Que plutôt elle se laisserait tuer.

Bena ezta har gatik
Aita errebutatzen
Bena bai dispentsa
Aita saintiari galthatzen

Mais le père ne se rebute pas pour cela,
 (1^{er} et 2^e vers.)
 Mais bien la dispense
 Au Saint Père il demande

Luze lizate jente hounak
Ountsa esplikatzeko
Noula ukhen zian dispentsa
Bere alhabaren espouzatzeko

Il serait long, bonnes gens,
 De bien vous expliquer
 Comment il eut la dispense
 D'épouser sa fille.

Helenak ikhoussi zianian
Aita saintiaren dispentsa
Jalkhi zen bere etcherik
Eta ihessi jouan berhala.

Quand Hélène vit
 La dispense du Saint Père,
 Elle sortit de sa maison
 Et s'enfuit sur-le-champ.

Ihessi jouaittez heltu zen
Ostendeko portu batetara
Han embarkatu ountzi batetara
Eta jouan zen Angleterrara

Dans sa fuite elle arriva
 A un port d'Ostende (1);
 Là elle s'embarqua en un vaisseau
 Et partit pour l'Angleterre.

Heltu izan zen irouski
Angleterrako portiala
Han ountziti jalkhi eta
Jouan zen ahal zen lekhiala

Elle arriva heureusement
 Au port d'Angleterre;
 Là elle sortit du vaisseau et
 Alla à l'endroit où elle put.

(1) C'est-à-dire un port qui était Ostende.

*Bere baria ikhousten zian
Herri estranjer baletan
Ezpeitzakian nouat jouan
Hanitch zen phenatzen*

*Henri Angleterrako erregue
Oihan baletan zen suertatu
Noun bere suitareki
Ihizen beitzen guerthatu*

*Susprenitu zen ezinago
Dama haren han edireitez
Bai eta galthatu
Nountik jin zen erraitez*

*Helenak dolore handireki
Berhala eraiten dirozu ⁽¹⁾
Jaouna kartiel horietan
Estranger edireiten nuçu*

*Erregue harek berhala
Hélenari eraiten dirozu
Anderia tristezia hori
Bihotzetik idok eçaçu*

*Othoï etzitiala affliji
Lekhü estrangerian izana gati
Plazer baduçu jin eneki
Ni bezala izanen zira bethi*

*Helenak obeditu zian
Erregue houra berhala
Eta eraman zian bereki
Harturik zamariala*

*Dama haren maneriaz
Hambat zen kounten'atu
Noun demboraren burian
Ukhen beitzian espousatu*

*Erreguek behar ukhen zian jouan
Erroumarat aita saintiak galthaturic
Helena aldiz etchen baratu
Bi haourrez okupaturic*

Quand elle se voyait
Dans un pays étranger,
Comme elle ne savait où aller,
Elle se trouvait très en peine.

Henri, roi d'Angleterre,
Dans un bois se rencontra
Où avec sa suite
Il arriva chassant.

Il fut on ne peut plus surpris
De trouver là cette dame
Et [lui] demanda aussi
De dire d'où elle était venue.

Hélène, avec grande douleur,
Aussitôt lui dit :
« Seigneur, dans ces régions
Je me trouve étrangère. »

Ce roi aussitôt
Dit à Hélène :
« Madame, cette tristesse
Otez du cœur.

Je vous prie, ne vous affligez pas
D'être dans le lieu étranger [que voici].
S'il vous plaît de venir avec moi,
Comme moi vous serez toujours. »

Hélène obéit
A ce roi sur-le-champ;
Et il l'emmena avec lui,
L'ayant prise sur le cheval.

Par les manières de cette dame
Il fut tellement satisfait,
Qu'au bout d'un certain temps
Il l'épousa.

Le roi dut aller
A Rome, mandé par le Saint Père;
Hélène de son côté resta à la maison,
Enceinte de deux enfants.

(M. à M. Occupée par deux enfants.)

(¹) Notez *dirozu* au lieu de *diro* que demanderait la stricte observation des lois grammaticales du souletin propre : *eraiten dirozu* (elle lui dit) ne serait absolument correct que si le prologue s'adressait à une seule personne; cette légère incorrection mise là pour les besoins de la rime, est sans doute due à l'attraction du traitement respectueux (celui qu'on emploie quand on s'adresse à une seule personne qu'en français on ne tutoierait pas) employé régulièrement dans le dernier vers de la strophe et dans les strophes suivantes.

*Hantic landa bi seme
Berhala sorthu zutian
Ministriak igorri lettera
Izkiribaturic mementian*

*Bena noula erregueren amak
Helena ezinago hugu beitzian
Haren börtchaz zeren semiak
Espousatu beitzian*

*Bidiala jalkhi zeron
Ministriaren messengerari
Zouñiek eramaiten beitzian
Lettera erregueri*

*Edateko batën mouienez
Bertan zian lo erazi
Eta guëro ministriaren lettera
Chakolatik ebatchi*

*Lettera houra erra erazi zian
Eta berak izkiribatu beste bat
Iratzarri zemian messagera
Hareki jouan zen Erroumarat*

*Ezari zian emazte gaisto harek
Lettera faltsu hartan
Bi chakur sorthu zutiala
Helenak haourren plazan*

*Lettera kachetatu zian
Bestiaren forma berian
Zeren eta kacheta ordukoz
Eraguinik beitzian*

*Erreguek lettera faltsu houra
Ikhoussi zienian
Susprenimentu handitan
Jarri zen mementian*

*Letteraren arrapostia erreguek
Eguin zian bertan
Eta ordenatu beguira lezen
Helena bere frut[i]ekilan.*

*Khamberan etchekei lezen
Houra jin artio
Eta eman behar ziana hara
Jateko eta edateko.*

Ensuite de cela, deux fils
Aussitôt elle mit au monde,
La lettre envoyée par le ministre
Ayant été écrite à l'instant.

Mais comme la mère du roi
Haïssait-on ne peut plus Hélène,
Parce que malgré elle son fils
L'avait épousée,

Elle sortit à la rencontre
Du messenger du ministre
Qui apportait
La lettre au roi.

Au moyen d'un breuvage
Bientôt elle le fit dormir,
Et ensuite la lettre du ministre
Elle enleva de la pochette.

Cette lettre elle fit brûler,
Et elle-même [en] écrivit une autre;
Quand se réveilla le messenger,
Avec cette [lettre] il alla à Rome.

Cette méchante femme avait mis
Dans cette fausse lettre
Que deux chiens avait enfanté
Hélène au lieu d'enfants.

La lettre elle cacheta
De la même façon que l'autre,
Parce que le cachet pour lors
Elle avait fait faire.

Le roi, cette fausse lettre
Quand il vit,
Dans une grande surprise
Entra à l'instant.

La réponse de cette lettré, le roi
La fit bientôt;
Et il ordonna qu'on maintint
Hélène avec ses fruits,

Qu'ils la retinssent dans sa chambre
Jusqu'à ce qu'il vint,
Et lui donnassent ce dont elle aurait besoin
Pour boire et pour manger.

*Embassadoriari eran zeron
Abiloua oraï berhala
Eta eman ezok ministriari
Lettera haou eskiala*

*Bena emazte gaichto houra
Jalkhi zeron bidiala
Eta lo eraci messagera
Leheneko aldian bezala*

*Atzaman zeron ordian ere
Chakolan zian lettera
Eta khambiatu-ric ezari
Beste guisa batetara*

*Ordenatzen zerolarik ministriari
Helena hil eraz lezan
Demborarik galdu gabe
Bere bi haourrequilan*

*Ministriak errezebitu ondouan
Ordre crudel houra
Ezin phentsatzen zian
Zer zen haren kaousa*

*Hobeki sinhets eraguiteko
Bere tradizionia ministrouri
Bederatzu jakile fallsu
Zutian cherkha erazi*

*Hourak igori zutian
Aldika ministrouagana
Erroumarik jiten zirela
Manhaturik bizia phena*

*Izkiribaturik eman zeien
Orori lettera fallsu bedera
Zouiñez koundenatzen beitzian
Hélène bere bi haourreki hiltzera*

*Lettera hourak oro ministriak
Errezebitu ondouan ere
Etzian nahi ukhen eguin
Etsekuzionerik batere*

*Bena igorri zian Hélène
Dezertialat bere haoureki
Eta haren plazan Maria
Bere illoba hil erazi*

A l'ambassadeur, il dit :
« Va-t-en maintenant tout de suite
Et donne au ministre
Cette lettre en mains [propres]. »

Mais cette méchante femme-là
Sortit à la rencontre [du messager]
Et le fit dormir
Comme la fois précédente.

Elle prit alors aussi
La lettre qu'il avait dans la pochette
Et la remplaça par une autre, tournée
D'une autre façon,

Où elle ordonnait au ministre
Qu'il fit mourir Hélène,
Sans perdre de temps,
Avec ses deux enfants.

Le ministre, après avoir reçu
Cet ordre cruel,
Ne pouvait penser
Quelle en était la cause.

Pour mieux faire croire
Sa trahison au ministre,
Neuf faux témoins
Elle fit chercher.

Ceux-là elle envoya
A tour de rôle vers le ministre,
Leur ayant ordonné sous peine de la vie (4^e vers).
[De dire] qu'ils venaient de Rome (3^e vers).

Ayant écrit elle leur donna
A chacun une lettre fausse
Par laquelle elle condamnait
Hélène avec ses deux enfants à mourir.

Toutes ces lettres, le ministre,
Après avoir reçu, néanmoins
N'avait voulu faire
Aucune exécution.

Mais il envoya Hélène
Dans le désert avec ses enfants,
Et en sa place Marie,
Sa propre nièce, il fit périr.

*Helenak lo zagouelarik
Bi haourrak galdu zutian
Lehou batek eta otso batek
Eraman ukhen beitzutian*

Hélène, tandis qu'elle se livrait au
Perdit sès deux enfants, [sommeil,
Parce qu'un lion et un loup
Les avaient enlevés.

*Ermithain bat oihan hartan
Suertes errekontraturic
Animal hourak jouan ihessi
Haourrak nigarez utzirik*

Un ermite dans ce bois
S'étant par hasard rencontré,
Ces animaux s'enfuirent,
Laissant les enfants en pleurs.

*Ermithain harek guero
Haourrak bereki eraman
Hamasei ourthez hazi
Eta eskola handi bat eman*

Cet ermite ensuite
Emmena avec lui les enfants ;
Seize ans il les nourrit,
Et leur donna une grande éducation.

*Phentsa ezazie gente hounak
Iratzari zenian Héléna
Zoumbal handi ahal zen
Haren biotzeko mina*

Pensez, bonnes gens,
Quand Hélène fut réveillée
Combien grande pouvait être
La peine de son cœur.

*Bere bi semiak galdurik
Lo zelarik oihanian
Heiagoraz eta marrakaz
Abiatzen da ondouan*

Ayant perdu ses deux enfants
Tandis qu'elle dormait dans le bois,
Poussant gémissements et cris de détresse,
Elle se met à leur recherche.

*Bena etzutian ediren
Ez eta jakin berririk
Jugez, bonnes gens,
Si elle avait du chagrin.*

Mais elle ne les trouva pas
Et n'en reçut pas de nouvelles.

*Henri Hélénaren senharra
Erroumarik erretiratu zen
Eta berri trichte hori entzunik
Hanitch afflijitu izan zen*

Henri, le mari d'Hélène,
Se retira de Rome,
Et ayant appris cette triste nouvelle,
Fut très affligé.

*Constantinoplako erregue
Bere alhabaren ikhoustera
Dembora berian heltu zen
Angleterrako hiriala*

Le roi de Constantinople,
Pour voir sa fille,
En même temps arriva
A la ville [capitale] d'Angleterre.

*Bena etzen gutiago izan
Erregue haren afflikzionia
Etzianian han ediren Héléna
Bere alhaba maïtia*

Mais ne fut pas moindre
De ce roi l'affliction,
Quand il ne trouva pas là Hélène,
Sa chère fille.

*Erreguiñaren tradiziona
Ordian zen deskoubritu
Eta merechi zian bezala
Segurki ounlsa punitu*

La trahison de la reine
Alors fut découverte ;
Et comme elle le méritait,
Sûrement bien punie.

*Su handibat eguinik
Londreseko plaza handian
Erra erazi zien errequiña zaharra
Bere jakile faltsiekilan*

Ayant fait un grand feu
Sur la grande place de Londres,
Ils firent brûler la vieille reine
Avec ses faux témoins.

*Ermithaiñak deskoubritzen derie
Haour ediren elibat zirela
Hourak aita eta amen cherkhatzera
Abiatu ordian berhala*

L'ermite découvrit [aux enfants]
Qu'ils étaient des enfants trouvés :
Eux à la recherche de leurs parents
Partirent alors aussitôt.

*Hanitch herri trebesaturic
Heltu zien bavierrara
Eta han jarri izan ziren
Errequiña Cloriandaren zerbutchatzera*

Ayant traversé beaucoup de pays,
Ils arrivèrent en Bavière
Et là se mirent
Au service de la reine Cloriande.

*Hantik jelkhi zien
Coziner bateki aharraturik
Eta malerous harek errequiñari
Gaichki arraportaturic*

De là ils partirent,
S'étant querellés avec un cuisinier,
Et ce malheureux à la reine
Ayant fait un mauvais rapport.

*Tourseko Archebiskouaren zerbutchian
Jarri izan ziradian ⁽¹⁾
Eta Martin anaïetarik bata
Aumônier ezari ukhen zian*

Au service de l'Archevêque de Tours
Ils se mirent ;
Et Martin, l'un des frères,
Il plaça aumônier.

*Heléna hiri hartan edireiten da
Eta ikhoussiren duzie ordian
Noula bere semen eskutik
Ezagutu gabe amoïna harturen dian*

Hélène se trouve dans cette ville ;
Et vous verrez alors
Comment de la main de ses propres fils,
Sans le savoir, elle prendra l'aumône.

*Constantinopleko eta angletterrako erreque
Bethi Helénaren cherkhatzen
Hanitch lekhitan ebilirik
Hiri hartara dira azkenekoz heltzen*

Les rois de Constantinople et d'Angle-
Toujours cherchant Hélène [terre,
Ayant parcouru beaucoup d'endroits,
A cette ville arrivèrent enfin.

*Hélénak bere aita eta senharra
Ikhoussiren dutu ordian
Bena lotsaz atzaman eta erhonahiziren ⁽²⁾
Ihessi badoua instantian*

Hélène, son père et [son] mari
Verra alors ;
Mais par crainte qu'ils ne veuillent la saisir
Elle s'enfuit à l'instant. [et la tuer,

*Angleterrako errequek bere semiak
Han ezaguturen dutu
Noula eta zer guisaz sarri
Izanen zaizie errerepresentatu*

Le roi d'Angleterre ses fils
Là reconnaîtra :
Comment et de quelle manière, bientôt
Vous sera représenté.

(¹) La forme *ziradian*, pour *ziren*, est aujourd'hui inconnue : ce terminatif de la troisième personne du pluriel de l'imparfait intransitif, du traitement indéfini, est l'analogue de *dirade*, employé encore aujourd'hui à côté de *dira* comme terminatif intransitif de la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif, traitement indéfini.

(²) Notez l'emploi du terminatif intransitif *ziren* avec des régimes (*atzaman erho*, *saisir et tuer*) exprimant une action transitive. N'y a-t-il pas là une erreur de copiste et ne faudrait-il pas lire *zien* qui est la forme transitive ?

Helena pellegri aropan jarririk
Erroumarat jouan izan zen
Etan han miserablia
Eritarzunak janik egon zen

Hélène, s'étant mise en robe de pèlerine,
 Alla à Rome;
 Et là, la malheureuse
 Restait en proie à la maladie.

Bi erregue hourak Toursen egonik
Hantik dira phartitzen
Helena behar ziela ediren
Mundian bizirik bazen

Ces deux rois, ayant séjourné à Tours,
 De là partent [estimant] qu'il leur fallait
 Trouver Hélène,
 Si elle était vivante au monde.

Sarrasier guerla emaitez
Aitzina dira jouaiten
Baï eta harietarik
Hanitch khiristi erasten

Faisant la guerre aux Sarrasins,
 Ils poursuivent leur course,
 Et aussi d'entre eux
 Beaucoup ils font chrétiens.

Azkenekoz Flandresera
Heltu izan ziren
Angleterrako erreguia han
Presouner eguin ziren (1)

Enfin en Flandre
 Ils arrivèrent :
 Le roi d'Angleterre là
 On fit prisonnier.

Presountegui hartan zirelarik
Ginkouak igorri zerion berhala
Helena bere emastia
Toursen ukhenen ziala

Tandis qu'ils étaient dans cette prison,
 Dieu lui envoya [dire] aussitôt
 Qu'Hélène sa femme
 Il trouverait à Tours.

Bena hartara heltu beno lehen
Zoumbait tribulazione
Archebichkoua eta Briça bere semia
Presouner dutu ikhoussiren

Mais avant d'arriver là,
 Il subira quelques tribulations.
 L'Archevêque et Brice, son fils,
 Il verra prisonniers.

Guero erregue Gamoc goithurik
Haren alhaba (2) khiristi erazirik
Utzuli zien Tourserat
Hanitch phena segurki ikhoussirik

Ensuite ayant vaincu le roi Gamoc,
 Converti au christianisme sa fille,
 Ils retournèrent dans Tours,
 Ayant éprouvé beaucoup de peines sûrement.

Ikhousiren duzie noula
Han Hélène sainta edirenen dien
Zoumbat alagrantziareki
Algar bessarkaturen dien

Vous verrez comment
 Ils trouveront là Hélène la Sainte,
 Avec quelle joie
 Ils s'embrasseront les uns les autres.

ERDIAN

AU MILIEU (4)

Ordian plazer handirik
Ikhousiren duzie algarri
Noula bata bestiaren
Consolatzen dien (3) ari.

Alors un grand plaisir
 Vous [leur] verrez [se donner] mutuelle-
 [Et] comment l'un l'autre [ment,
 Ils vont se consolant.

(1) Est-ce une erreur d'écriture pour *zien*? ou existait-il jadis une forme *ziren* pour la troisième personne de l'auxiliaire transitif du pluriel à l'imparfait de l'indicatif, traitement indéfini?

(2) Est-ce inadvertance du copiste ou du rédacteur pour *arriba*, *sœur*, qui serait seul d'accord avec la trame de l'action?

(3) Par erreur d'écriture ou pour toute autre cause, *dien* tient lieu de la forme ordinaire intransitive *diren* que réclame l'auxiliaire *ari*.

(4) C'est-à-dire que le récitant doit prononcer ce qui suit au milieu du devant de la scène.

*Laburski baizik gente hounak
Enitzaitzie mintzatu
Zeren demborak eni
Ezpeteit permetitu*

*Bena ene lagunek obeki
Deicie coumpreni eraziren
Zien permissioniareki hen cherkhara
Berhala niz partituren*

Passeia eta erretira (1).

Fin avec 73.

Que brièvement, bonnes gens,
Je ne vous ai parlé,
Parce que le temps à moi
Ne m'a pas permis [de faire autrement].

Mais mes compagnons mieux
Vous feront comprendre :
Avec votre permission, les chercher
Je pars tout de suite.

Qu'il se promène et se retire.

Après le prologue, l'action s'ouvre par la scène de satanerie que voici entre Satan et Bulgifer, qui sont les deux satans de la pastorale dans le texte que j'analyse ici (2).

Satan eta Bulgifer jin zamariz

SATAN

*Bulgifer arauz ordi iz
Edo nitaz iz trufatzen
Hire buruzaguia nizala
Ezpenaik ezagutzen*

BULGIFER

*Jauna enuzu ez ordi
Bena bai ountsa egarri
Zoure dihariaren khostuz
Edanen beitul sarri*

SATAN

*Hobeki loth adi
Aren oraiko aldian
Lephoua hauts etezadan
Eben igaraïtian*

Igaiñ

SATAN

*Jaounak ezteia haur
Palazio agradablia
Eztuta nik oïthian
Egun bonur handia*

BULGIFER

*Bai jaouna agradamentu
Ederrik baduzu heben
Sonu eguliak ere
Dantzatu nahi dienen*

Dantza eta retira (3).

Que Satan et Bulgifer arrivent à cheval.

SATAN

Bulgifer, sans doute tu es ivre,
Ou tu te moques de moi,
Parce que tu ne reconnais pas que
je suis ton chef (3^e et 4^e vers).

BULGIFER

Seigneur, je ne suis certes pas ivre,
Mais au contraire bien altéré,
A vos frais
Au point que je boirai bientôt.

SATAN

Tiens-moi mieux
Donc pour l'instant d'à présent,
[Afin] que je ne [me] casse pas le cou
En montant ici.

Qu'ils montent [sur le théâtre].

SATAN

Messieurs, ce palais n'est-il pas
agréable (1^{er} et 2^e vers.)
N'ai-je pas moi, vraiment,
Aujourd'hui le grand bonheur?

BULGIFER

Où, seigneur, vous avez ici un bel
[agrément (1^{er} et 2^e vers);
Aussi les musiciens,
Pour ceux qui veulent danser.

Qu'ils dansent et se retirent.

(1) V. annexes et variantes, note I.

(2) P. 15, 16.

(3) Voir annexes et variantes, note II.

La scène suivante a pour interlocuteurs Hélène et Antoine; je la cite encore textuellement, ce passage étant de ceux où se marquent le mieux les rapports des divers textes de la pastorale entre eux et avec le modèle français (1).

Jalkhi Hélène eta Antoine biak jar

Qu'Hélène et Antoine sortent, que les deux s'asseyent.

ANTOINE

*Badakizu ene alhaba
Aspaldian alhargun nizala
Eta zoure amaren parerik edertarzunez
Ezin edireiten ahal dudala*

*Hanitch probentziatan
Passeiatu nuzu ni
Bena zu bezaiñ ederrik
Eztizut ahal ikhoussi*

*Eta nahi deizut oraï
Segretia declaratu
Zoureki nahi nuzu
Ene haourra ezkounlu*

HÉLÈNE

*Hélas ene aïla maïtia
Zer phensatzen duzu
Desseñ hori burian
Nourk ezari deizu*

*Eztakizia zuk aïta
Bekhatu handia dela hori
Legue dibinouaren Kountre
Nahi zireia jarri*

*Aïta pharka izadazut
Hori eztil eguinen
Milla aldiz lehenago
Segurki nuzu hilen*

ANTOINE

*Beha zite Hélène
Etzitiala har gati lotsa
Ezi Aïta Saintia ganik
Ukhenen dizugu dispensa.*

*Zoure ossaba eta
Ene kuiñat duzu
Emaiten badeiku dispensa
Zer phena eguiten deizu*

ANTOINE

Vous savez, ma fille,
Que je suis vœuf depuis longtemps,
Et que [personne] semblable à votre mère
Je ne puis trouver. [par la beauté

Dans beaucoup de provinces
Je me suis promené, moi :
Mais aussi belle que vous
Je n'ai pu voir.

Et je vous veux maintenant
Déclarer le secret [que voici] :
Avec vous je veux,
Mon enfant, me marier.

HÉLÈNE

Hélas! mon cher père,
Que pensez-vous?
Ce dessein dans la tête
Qui vous a mis?

Ne savez-vous pas, vous, père,
Que cela est le grand péché?
Contre la loi divine
Voulez-vous vous mettre?

Père, pardonnez-moi;
Je ne ferai pas cela.
Mille fois plutôt
Sûrement je mourrai.

ANTOINE

Écoutez, Hélène :
N'ayez pas peur pour cela :
Car de la part du Saint-Père
Nous aurons la dispense

Votre oncle et
Mon beau-frère il est :
S'il nous donne la dispense,
Quelle peine [cela] vous fait-il?

(1) P. 16-17.

HÉLÈNE

*Ene aïta othoïtzen zutut
Phentsamentu horen kitatziaz
Nik ja eztizut obedituko
Baloua ere ene biziaz*

HÉLÈNE

Mon père, je vous prie
De quitter cette pensée;
Moi déjà je n'obéirai pas,
Même s'il [y] allait de ma vie.

ANTOINE

*Guitian retira
Zuk plazer baduzu
Orano sarri berriz
Minizaturen gutuzu⁽¹⁾*

ANTOINE

Retirons-nous,
S'il vous plaît.
Encore bientôt de nouveau
Nous parlerons.

Retira

Qu'ils se retirent.

Nous sommes ensuite transportés devant Rome qu'assiège le roi Occupa. Il s'entretient avec ses fidèles Lombardo (ou Lambardo), Malbroug (appelé aussi Malemboure, Malbourg), Mounsino (alias Monsino et Montesino). Il leur déclare son intention de s'emparer de Rome et de ruiner la puissance du pape. Ses fidèles l'assurent de la victoire avec d'hyperboliques flatteries, et Malbourg prononce des paroles de défi à l'adresse du pontife. — Aussitôt après, nous voyons ce dernier remettre à un certain Sanson un message pour le roi de Constantinople. A la scène suivante, Sanson arrivé devant le roi Antoine, lui remet le message pontifical. Le roi le fait lire par son secrétaire Lambert, et apprend par cette lecture, faite à haute voix sur la scène, que le pape, assiégé par les infidèles, sollicite l'aide du roi de Constantinople. Celui-ci décide de se rendre avec une armée à cet appel; et il annonce son intention au Saint-Père dans un message écrit qu'il charge Sanson de lui remettre.

L'action change encore de place et revient à Rome. Sanson rend compte au pape de sa mission et lui remet la lettre d'Antoine: après l'avoir lue, le Saint-Père à genoux rend grâces à Dieu et implore sa protection.

Vient ensuite un court intermède de satanerie:

Satan propose à Bulgifer un liard pour prix de ses services; Bulgifer se récrie; Satan menace de trancher la tête de son serviteur à coups de sabre, et la scène se termine par une bataille entre les deux démons.

Après avoir fait de tendres adieux à sa fille en présence de Lambert et d'Amale, Antoine arrive devant le pape. Voici leur entretien⁽²⁾:

Jalkhi Sanson, aïta saintia jar

Que sortent Sanson, le Saint-Père;
qu'ils s'asseyent.

ANTOINE

*Aïta saintia, haur naizula
Jiten zoure sokhorritzera
Eta equin ahalaz
Zoure sustengatzera.*

ANTOINE

Saint Père, me voici
Venu pour vous secourir,
Et dans la mesure du possible
Pour vous soutenir.

⁽¹⁾ Voir annexes et variantes, note III.

⁽²⁾ P. 28-29.

AÏTA SAINTIA

*Hounki jin zirela
Oi erregue handia
Enakike noula erremestia
Zoure majestatia.*

ANTOINE

*Ginkouarequi batian Occupa
Atakatzen ahal badugu
Behar deitazut guero
Grazia bat akordatu.*

AÏTA SAINTIA

*Erregue handia hori
Gogo hounez eguinen dit
Edireiten bada deusere
Ene photerian denik.*

Retira oro escuiñ⁽¹⁾.

LE SAINT-PÈRE

Soyez bien venu,
O grand roi!
Je ne saurais comment remercier
Votre Majesté.

ANTOINE

Avec le concours de Dieu, Occupa
Si nous pouvons attaquer,
Il vous faut ensuite m'
Accorder une grâce.

LE SAINT-PÈRE

Grand roi, cela
Je ferai de bon cœur,
Si c'est rien
Qui soit en mon pouvoir

Qu'ils se retirent tous à droite.

Aussitôt après, arrive Occupa à cheval, avec ses compagnons. Il se livre ainsi qu'eux à des propos où, au milieu d'injures et de provocations à l'adresse du pape et des Romains, ils exaltent leur propre force. Plus d'un trait de ces discours se retrouve dans les différents autres textes de la pastorale.

Sur ces entrefaites, apparaît Antoine accompagné d'Amale et de Lambert : après un échange de défis injurieux entre Occupa et le roi de Constantinople, une bataille s'engage ; et ce dernier, frappé par Occupa, s'écrie ⁽²⁾ :

*Ah ! erregue occupa
Eman deitadak kolpu bat
Bena eztiat luzaturen
Ordaria emanen deiat.*

Ah, roi Occupa !
Tu m'as donné un coup.
Mais je ne serai pas long
A prendre sur toi ma revanche.

A quoi Occupa répond :

*Eztuk ezagutzen hik
Orano Erregue occupa
Ez eta ere haren
Bessouaren indarra⁽³⁾.*

Tu ne connais pas, toi,
Encore le roi Occupa,
Ni non plus de son
Bras la force.

La bataille recommence et se termine par la mort d'Occupa et la déroute des infidèles. Viennent ensuite des scènes assez importantes au point de vue de la comparaison des textes pour que je croie devoir les transcrire intégralement⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Voir Annexes et variantes, note IV.

⁽²⁾ P. 31, dernière strophe.

⁽³⁾ P. 32. A l'orthographe près, cette strophe se rencontre textuellement dans le texte d'Ordarp (p. 8, 2^e colonne, 1^{re} strophe).

⁽⁴⁾ P. 32 et suiv.

*Antoinek har Occuparen khoroua eta
sabria.
Aita saintia jalkhi
eta jar*

ANTOINE

*Aita saintia haur duzula
Erregue Occuparen khoroua eta sabria
Oraï libre zira hare ganik
Ukhenen dazu trankilitatia*

*Eman aïta saintiari eta m.
Aita Saintia.*

*Ah! Konstantinoplako
Erregue noublia
Ala zuk eni eguin
Karitate handia.*

ANTOINE

*Zerbulchatu zutut segurki
Ene eguin ahalaz
Eta enaizu behar arrafusatu
Nik galthatzen deizudanaz*

*Alhargun nizala
Dembora handi dizu
Eta harzara ezkontzeko
Fantesia banikezu.*

*Ene emazte zenaren
Edertarzunekorik
Ezin edireiten dit
Ene alhaba baizik*

*Hartakoz aren zouri
Behar deizut deskoubritu
Helena ene alhabareki
Nahi nuzu ezkontu.*

*Zuk plazer baduzu
Dispensa behar deitazu eman
Guero Konstantinoplarat
Nahi nundukezu jouan.*

AÏTA SAINTIA

*Ah! erregue handia
Eta zer phentsatzen duzu
Zoure diskousak hanitch
Susprenitzen nizu.*

Qu'Antoine prenne la couronne et le
sabre d'Occupa
Que le Saint-Père sorte et s'asseye.

ANTOINE

Saint-Père, voici
La couronne et le sabre du roi Occupa.
Maintenant vous êtes délivré de lui;
Vous aurez la tranquillité.

Qu'il donne [ces objets] au Saint-Père
et que le Saint-Père parle.

Ah! de Constantinople
Noble roi,
Certes vous m'avez fait
Une grande charité

ANTOINE

Je vous ai servi sûrement
Selon mon pouvoir;
Et il ne vous faut pas me refuser
Ce que moi je vous demande.

Que je suis veuf
Il y a grand temps,
Et de me marier de nouveau
J'aurais la fantaisie.

De feu ma femme
Personne ayant la beauté
Je ne puis trouver
Que ma fille.

Donc c'est pourquoi à vous
Il me faut découvrir
[Qu'] avec Hélène ma fille
Je veux me marier.

S'il vous plaît, [quant à] vous,
Il vous faut me donner la dispense;
Ensuite à Constantinople
Je voudrais aller.

LE SAINT-PÈRE

Ah! grand roi
Et que pensez-vous?
Votre discours beaucoup
Me surprend.

*Eztakizia zuk ountsa
Hori bekhatu orriblia dela
Animal brutalen artian baizik
Pratikatzzen eztela.*

ANTOINE

*Auher duzu zuk oraï
Horen errepresentatzia
Eman izadazut dispensa
Edo hil behar dut bestela.*

*Bena nihaour hil beno lehen
Besterik erhoren dit
Eta errouma erhaoutsetan
Ezar eraziren dit.*

Antoinek idek ezpata.

AÏTA SAINTIA

*Sira zoure furia
Othoï ema ezazu
Eta zer phensatzzen duzun
Gogouan ⁽¹⁾ emazu.*

*Banouazu kountsultatzero
Ene ainguru beguirariaren
Eta ziek ere khamberalat
Oro algarreki gouatzen.*

*Retira oro
Sataneria jalkhi.*

SATAN

*Oh erregue Occupa
Possible deia hil izan
Khiristi hourak iretako
Buruzagui zirena oïthian.*

*Bena eztiala phenarik
Behar duk ountsa berotu
Heben harat iÿfernian
Izanen iz plazatu*

BULGIFER

*Palazio ederriki bat
Badiagu hiretako
Eta koumpaña eder bat
Hire lagunetako.*

Ne savez-vous pas bien, vous,
Que c'est l'horrible péché;
Que cela n'est pratiqué (4° vers)
Que parmi les bêtes brutes! (3° vers)

ANTOINE

Il est inutile maintenant que vous
[Me] représentiez cela.
Donnez-moi la dispense,
Ou autrement il me faut mourir;

Mais avant de mourir moi-même,
J'en tuerais d'autres;
Et Rome en poussière
Je ferai mettre.

Qu'Antoine tire l'épée.

LE SAINT-PÈRE.

Sire, votre fureur,
Je vous prie, calmez;
Et à ce que vous pensez
Prenez garde.

Je vais consulter
Mon ange gardien;
Et vous tous aussi dans cette
chambre venez ensemble avec moi
[(3° et 4° vers).

Que tous se retirent.
Que la satanterie sorte.

SATAN

Oh! roi Occupa
Est-il possible que tu sois mort?
Se peut-il que ces chrétiens l'aient
emporté sur toi? (3° et 4° vers).

Mais ne t'afflige pas;
Il faut que tu te chauffes bien:
Désormais dans l'enfer
Tu seras placé.

BULGIFER

Un beau palais
Nous avons pour toi,
Et une belle société
Pour te tenir compagnie.

(1) Locatif de *gogo*, mot d'un sens très large qui désigne l'élément spirituel de notre nature et peut se traduire selon les cas par : « pensée, cœur, intelligence, volonté, etc. ».

SATAN

*Ale, Bulgifer, ale loth akio
Animal houni buruti
Ifernialan eraman dezagun
Arteka hebentik.*

*Eraman biek.
Jalkhi aïta saintia.*

AÏTA SAINTIA

*Jinko Jauna zuk othoï
Grazia eguidazut
Eguiteko présent hountan
Zihaurk guida nezazu.*

*Aïtia saintia beharika,
(L'ange Gabriel de derrière les
rideaux.)
Ainguriak arideü guibeletik
Ainguria khantatzez.*

*Goïti, goïti, koragia
Aïta saintu handia
Gu behar ordu orotan
Zelutik eraisten quira.*

*Berri handibateki houna niz
Aïta eternalak igorririk
Emok erregeri dispensa
Jinkouak permetitzen dik.*

KHANTATU GABE

*Clémant, zuk lurrian eguina
Zelian eguinik dukezu
Erreguek galthatzen diana
Accordatzen ahal duzu.*

*Eztizu ez koumplituren
Bere desseiña Antoinak
Eztizu ez kountsentituren
Aïtaren espousatzia Hélénak*

*Bekhatu hori zenian
Kometilu Gomorrako hirian
Su batek erro zutian
Guziak oro instantian.*

*Zouaza oraï berhala
Erregue hare gana
Eta eman ezozu
Dispensa galthatzen diana.*

*Ainguria retira
Aïta saintiak izkiriba
Jalki eta passeia
Jalkhi Sanson, Lambert,
Amale, Antoine.*

SATAN

*Allez, Bulgifer, allez, saisis
Cet animal par la tête :
Emportons-le en enfer
Par la fente que voici.*

*Que les deux l'emportent.
Que le Saint Père sorte.*

LE SAINT PÈRE

*[O] vous Seigneur Dieu, je vous prie :
Faites-moi la grâce que je vous demande;
Dans cette présente affaire
En personne guidez-moi.*

Que le Saint Père s'agenouille.

*L'ange de derrière les rideaux :
L'ange en chantant.*

*Élève, élève ton courage,
Grand Saint Père.
Chaque fois qu'il est besoin de nous,
Nous descendons du Ciel.*

*Avec une grande nouvelle je suis ici
Envoyé par le Père Éternel :
Donne au roi la dispense,
Dieu le permet.*

SANS CHANTER

*Clément, ce que vous faites sur terre
Sera fait au Ciel.
Ce que le roi demande
Vous pouvez accorder.*

*Non, il n'accomplira pas,
Antoine, son dessein ;
Non, elle ne consentira pas,
Hélène, à épouser son père.*

*Quand ce péché fut
Commis dans la ville de Gomorrhe,
Un feu les brûla
Dans l'instant, tous tant qu'ils étaient.*

*Allez maintenant tout de suite
Vers ce roi,
Et donnez-lui
La dispense qu'il demande.*

*Que l'ange se retire.
Que le Saint Père écrive,
Qu'il se lève et se promène.
Que sortent Sanson, Lambert,
Amale, Antoine.*

AÏTA SAINTIA

*Erregue handia, haur duzula
Zoure dispensa-eguinik
Zoure alhabareki ezkontzeko
Desseiña duzunez gueroztik.*

Aïta saintiak eman dispensa.

ANTOINE

*Oräi ene desseiñaren
Koumplitzera banouazu
Zoure benedikziona othoi
Plazer baduzu emaduzu.*

*Eman benedikziona
Sanson eta aïta saintia
retira erdiala
Bestiak passeia (1).*

LE SAINT PÈRE

Grand roi, voici
Rédigée votre dispense,
De vous marier avec votre fille
Puisque vous avez le dessein.

Que le Saint Père donne la dispense.

ANTOINE

Maintenant mon dessein
Je vais accomplir;
Votre bénédiction, je vous prie,
S'il vous plaît, donnez-moi.

Qu'il donne la bénédiction.
Que Sanson et le Saint Père se
retirent au milieu.
Que les autres se promènent.

De retour à Constantinople, Antoine, après avoir embrassé sa fille qui lui adresse quelques mots de bienvenue, lui conte qu'il a triomphé des Infidèles. Il lui apprend ensuite qu'il a reçu du pape la permission de l'épouser, et il lui montre la dispense écrite : Hélène s'indigne et proteste. Antoine resté seul s'écrie (2) :

*Gente hounak, eta haour
Zer eran nahi da?
Eztuta nik koumplituren
Othian ene desseiña?*

Retira (3).

Bonnes gens, qu'est-ce que
cela veut dire? (1^{re} et 2^e vers).
N'accomplirai-je pas, moi,
Est-il possible, mon dessein?

Qu'il se retire.

Viennent ensuite des scènes où les rapports de ressemblance et de différence des divers textes basques entre eux et avec le roman français en prose se présentent d'une manière trop caractéristique pour ne pas mériter une citation textuelle (4) :

*Clariça, Hélène jalkhi
passeia*

HÉLÈNE

*Oh! Jinko zelakoua
Aïta ezinago photeretsia
Celiaren eta lurraren
Ororen creazalia*

*Helas, othian Jaouna,
Souffrituren duzia
Ene aïta eta senharra
Bat izan ditian algarrekila*

Que Clarisse, qu'Hélène
sortent. Qu'elles se promènent.

HÉLÈNE

Oh Dieu céleste,
Père on ne peut plus puissant!
Du ciel et de la terre
[Et] de tout créateur.

Hélas, est-ce possible? Seigneur,
Souffrirez-vous
Que mon père et mon mari
Soient un seul et même homme?

(1) V. annexes et variantes, note V.

(2) P. 40, 1^{re} strophe.

(3) V. annexes et variantes, note VI.

(4) P. 40, 2^e strophe et suiv.

*Ez, segurki, Jaouna,
Eztit hori kontsentituren
Bena lehenago milatan
Bizia dit galduren*

Har ganibet bat

*Adio, aïta, banouazu
Zu zirela kaousa hiltzera
Eta mundu hounen
Sekulakoz kitatzera*

*Hélénak inkara
sartzera
Clarizak bara*

CLARIZA

*Helas, éta anderia
Eta zer phensatzen duzu
Desseiñ lotsagarri hori
Othoï kita ezazu.*

*Zoure buriaren bourreu
Nahi ziradia zerbutchatu
Desesperatzia duzu hori
Gogoua eman ezazu.*

*Espalinbaduzu nahi
Zoure aïta espousatu
Baduzu beste mouienik
Ihessiari emazu.*

*Jalkhi zite hebertik
Eta jar komentu batetan
Aitak noun ziren jakin gabe
Biziren zira han.*

HÉLÈNA

*O Clariza ala zu beitzira
Eni ountsa mintzatu
Memento berian
Nahi nuzu phartitu*

*Héléna retira erdialat;
Clariza bazterialat
Jalkhi Lambert, Amale,
Antoine.*

*Zouaza bertan Amale
Ene alhabaren khamberala
Erozu haren espousatzeko
Haiduru nagouela.*

Amale jouan eta jin

Non, sûrement, Seigneur,
Je ne consentirai pas à cela;
Mais avant, mille fois
Je perdrai la vie.

Qu'elle prenne un couteau.

Adieu, père, je m'[en] vais
A cause de vous mourir,
Et ce monde
Quitter pour toujours.

Qu'Hélène s'apprête à [s]'introduire
[le couteau dans le corps.]
Que Clarisse l'arrête.

CLARISSE

Hélas, Madame
Eh! que pensez-vous!
Ce dessein effrayant
Veuillez quitter.

De bourreau à vous-même
Voulez-vous servir?
Cela est le désespoir:
Réfléchissez.

Si vous ne voulez pas
Épouser votre père,
Il y a d'autres moyens:
Fuyez.

Sortez d'ici
Et entrez en un couvent;
Sans que votre père sache où vous êtes,
Vous vivrez là.

HÉLÈNE

O Clarisse, certes, comme vous avez
Bien parlé à moi!
Au moment même
Je veux partir.

Qu'Hélène se retire au milieu,
et Clarisse au coin.
Que sortent Lambert,
Amale, Antoine.

Allez vite, Amale,
A la chambre de ma fille:
Dites-lui pour l'épouser
Que je l'attends.

Qu'Amale [y] aille et [re]vienne.

AMALE

*Sira izan nuzu
Zoure alhabaren khamberan
Bena Clariza baizik
Eztuzu besterik han*

ANTOINE

*Nourat debru jouan da
Ene alhaba oithian
Eran ezozu C[l]arizari
Houna jin dakidan.*

Amalek Clariza erakhar.

ANTOINE

*Eran ezadan, Clariza
Noun da ene alhaba Helena
Edo nourat jouan den
Deus badakina*

CLARIZA

*Sira, pharka ezadazut
Deusere nik eztakit
Andere Helena
Zer equin den berririk*

ANTOINE

*Ale phuta debria
Eztakiñala noun den
Ago hik dereitan
Oraï ounsa phakaturen*

*Ezpata idokirik
Clariza belharika*

CLARIZA

*Sira, Jinkouaren izenian
Bizia emadazut
Zuk ouste duzun beno
Oguen gabe nuzu*

*Ikhousi dit zoure alhaba
Ganibel bat eskian
Zouiñ bihotzian
Sarthu nahi beitzian*

*Desseiñ haren koumplitzetik
Empechatu ukhen dit
Eguia duzu ihessi jouaitera
Kountseillatu ukhen dit.*

*Bena araouz hobeki egin dit
Kountseillatzez jouaitera
Eziez eta ulzi nezan
Bere buriaren erhaitera.*

AMALE

*Sire, j'ai été
Dans la chambre de votre fille;
Mais que Clarisse
[personne] autre n'est là.*

ANTOINE

*Où diable est allée
Ma fille donc?
Dites à Clarisse
Qu'elle vienne ici vers moi.
Qu'Amale amène Clarisse.*

ANTOINE

*Dis-moi, Clarisse :
Où est ma fille Hélène?
Ou sais-tu en quelque façon où
elle est allée (3° et 4° vers) ?*

CLARISSE

*Sire, pardonnez-moi.
Je ne sais aucune nouvelle sur } 2°, 3°,
ce qu'est devenue Madame } 4° vers.
Hélène.*

ANTOINE

*Allez diablesse [de] p .. !
Ne sais-tu pas où elle est ?
Attends, toi tu me le paieras } 3° et 4°
bien maintenant. } vers.
Qu'il tire l'épée.
Que Clarisse s'agenouille.*

CLARISSE

*Sire, au nom de Dieu,
Laissez-moi la vie !
Plus que vous vous ne le croyez
Je suis innocente.*

*J'ai vu votre fille
Un couteau à la main
Que dans le cœur
Elle voulait introduire.*

*D'accomplir ce dessein
Je l'ai empêchée;
Il est vrai, de prendre la fuite
Je [lui] ai conseillé.*

*Mais sans doute j'ai mieux fait
De [lui] conseiller de [s'en] aller
Que si je l'eusse laissée
Se tuer.*

ANTOINE

*Ale fripouna debria
Kountseillatu duna jouaitera
Zeren ehian kountseillatzen
Eneki ezkountzera.*

*Alo, bertan ezar ezazie
Fripouna haur presounteguian
Eta bizi erazi han
Oguian eta hourian*

*Lambertek eta Amalek
ezar presounteguian.*

ANTOINE

*Jaounak juratzen dut
Oraï presentian
Helenaren cherkhatzeko
Lurreko kantou orotan.*

*Eta edireiten badut
Nitzaz oharturen dela
Mundu oro haren punizioniaz
Mintza erazien dudala.*

*Retira oro.
Hélène jalkhi erditik
eta belharica*

HÉLÈNE

*Jesus, Jaouna, zuk othoï
Guida nezazu Ostendera
Hel nadin bertan
Hanko seroren komentura.*

*Ene aïtak enezan guida⁽¹⁾
Ez sekula ikhous haboro
Jaouna, othoï emadazut
Zoure sekoursa osso.*

Passeia⁽²⁾.

ANTOINE

*Allez, diablesse de friponne!
[Lui] as-tu conseillé de [s'en] aller?
Pourquoi ne [lui] conseillais-tu pas
De [se] marier avec moi?*

*Allons vite, mettez
Cette friponne en prison,
Et la faites vivre là
Au pain et à l'eau.*

*Que Lambert et Amale
la mettent en prison.*

ANTOINE

*Messieurs, je jure
Maintenant même
De chercher Hélène
Par tous les cantons de la terre;*

*Et si je la trouve,
Qu'elle s'apercevra de ma présence,
Que le monde entier de sa punition
Je ferai parler.*

*Que tous se retirent.
Qu'Hélène sorte par le
milieu et s'agenouille.*

HÉLÈNE

*Jésus, Seigneur, vous, je vous prie,
Guidez-moi à Ostende,
[Afin] que j'arrive bientôt
Au couvent des sœurs du lieu;*

*Et guidez-moi, afin que mon } 1^{er} et 2^e
père ne me voie jamais plus. } vers.
Seigneur, je vous prie, donnez-moi
Votre secours entier.*

Qu'elle se promène.

Satan et Bulgifer viennent alors tenter Hélène : ils lui reprochent sa conduite, lui représentent qu'elle quitte un magnifique palais pour mener une existence malheureuse ; qu'elle désobéit à son père, allant ainsi contre la volonté de Dieu lui-même ; qu'enfin il lui est permis d'épouser Antoine, puisque le pape a octroyé une dispense à cet effet. A chacun de ces propos, Hélène répond en invoquant la protection du ciel contre les esprits malins et en leur ordonnant de s'éloigner ; elle finit par les écarter en les sommant, au nom de Jésus, de se retirer.

⁽¹⁾ *Guida* est sans doute une erreur du copiste, attiré par le *guida* de la strophe précédente.

⁽²⁾ Voir annexes et variantes, note VII.

L'action se transporte dans un couvent de femmes. Claire, une des religieuses, va, sur l'invitation de l'abbesse, voir qui sonne les cloches; elle revient dire qu'elles sonnaient d'elles-mêmes: l'abbesse crie au miracle. Claire reprend qu'elle a vu se diriger vers le monastère « une dame » (damabak⁽¹⁾), pour damabat) qui « apparemment » (aperentziaz)⁽²⁾ est « quelque sainte » (zoumbait sainta)⁽³⁾. Là dessus l'abbesse ⁽⁴⁾:

Prossessione eguitez

Jouan behar gultozu bidiala

Eguiten ahal dugun bezaiñ

Ountsa erezebitzera.

Il nous faut aller en procession } 1^{er} et 2^e
à sa rencontre } vers.

Pour la recevoir du mieux que } 3^e et 4^e
nous pourrons. } vers.

L'indication scénique ajoute immédiatement après ⁽⁵⁾:

Har khurutchia eta
passeia khantatzet ⁽⁶⁾.

Qu'elle prenne la croix
et se promène en chantant.

Arrive Hélène. Après un échange de compliments entre elle et l'abbesse, la princesse, sans révéler qui elle est, demande et obtient l'hospitalité dans le couvent; mais bientôt après, passant sous silence les événements qui ont déterminé ce changement dans la situation d'Hélène, le drame nous montre celle-ci qui, seule en scène, se désole de ne pouvoir rester au monastère et déclare son dessein de prendre la mer. Surviennent Zénon et Patron: apprenant de leur bouche qu'ils vont en Angleterre, la fugitive obtient, conformément à sa requête, d'être admise à leur bord pour passer avec eux dans ce pays. Tandis qu'elle vogue vers ces rivages, intervient un épisode qu'on me permettra de citer textuellement avec ceux qui lui font immédiatement suite; car la manière différente dont ils sont traités dans les diverses rédactions, surtout en ce qui concerne le premier, est bien propre à faire ressortir les divergences caractéristiques qui séparent les divers rédacteurs ⁽⁷⁾:

Sar ountzian eta

passeia

Larron capitaiña jalkhi

ountzütik

Qu'ils entrent dans le vaisseau et se
promènent

Que Larron le capitaine sorte
de son vaisseau.

LARRON

LARRON

Arrasta zitie, kokiak

Aitzinago jouan gabe

Behar duzie errendatu

Edo biziak galdu heben.

Arrêtez, coquins,

Sans aller plus avant:

Il vous faut rendre

Ou perdre la vie ici-[même]

⁽¹⁾ P. 49, avant-dernière strophe, 1^{er} vers.

⁽²⁾ *Ibid.*, 3^e vers.

⁽³⁾ *Ibid.*, 4^e vers.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, dernière strophe.

⁽⁵⁾ P. 50, début.

⁽⁶⁾ *Histoire de la Belle Héleine*, p. 7.

« Alors l'abbesse dit que ce pouvait être une s^{te} dame qui venait en leur couvent. Aussitôt prirent la croix, et vinrent en procession au devant d'Héleine. »

⁽⁷⁾ P. 53 et suiv.

ZENON

*Jaouna, zouri errendatzeko
Ezkira desseinētan
Manhatzen zutut ezartez
Espata eskietan.*

LARRON

*Voilà qui est fet, Jaounak
Badakit armelan
Estrenatu nahi tut
Oraï ziren khorpilzetan*

BATAILLA

Larron kolpa eta m.

LARRON

*Kolpu gaichtoua eman deitadak
Bena bortcha handia
Salbu, fripou debria
Ordaria emanen derial.*

*Kapitañak thira bi pistolet
Kolpu, Zenon eta Patron hil.*

LARRON

*Ah! anderia beitzira zu
Ezin haboro eijer.
Ene bihotzak eztaki
Zertan den plazerez.*

*Nik eztit desiratzen
Zoure ganik deusere besterik
Zoure lili eder hortzaz
Heben gozatzia baizik.*

*Plazer eguiten badeitazut
Ohart⁽¹⁾ etchekiren zutut
Bestela aldiz heben berian
Sakrifikatzen zutut.*

Helena belharica m.

*Oh! Jinko eguiazkoua
Othoï sokhorri nezazu
Langer hanti⁽²⁾ hountarik
Zuk beguira nezazu.*

ZÉNON

Monsieur, de [nous] rendre à vous
Nous ne sommes pas dans l'intention;
Nous vous sommons de mettre
L'épée dans vos mains.

LARRON

Voilà qui est fait, Messieurs;
Je me connais aux armes;
Je veux les étrenner
Maintenant sur vos corps.

BATAILLE

Que Larron soit frappé et parle.

LARRON

Tu m'as donné un mauvais coup
Mais sans une grande force } 2° et 3°
diable de fripon } vers.
Je prendrai ma revanche sur toi.

Que le capitaine tire deux coups de pistolet. Que Zénon et Patron tombent
[morts.]

LARRON

Ah! Madame, parce que vous êtes, vous,
On ne peut plus jolie,
Mon cœur ne sait
De quoi il est charmé.

[Quant à] moi, je ne désire
Rien autre de vous
Que de jouir ici (4° vers)
De votre belle fleur (3° vers).

Si vous me satisfaites,
Pensez-y, je vous garderai [avec moi];
Que s'il en est autrement, ici-même,
Je vous sacrifie.

Qu'Hélène s'agenouille, qu'elle parle.

Oh! Dieu véritable!
Je vous prie, secourez-moi!
De ce grand danger,
Vous, gardez-moi!

(¹) Radical d'un verbe qui veut dire remarquer, et qui sert en quelque sorte de locution interjective signifiant: Pense, pensez; remarque, remarquez.

Cf. *othoi*, radical d'un verbe signifiant prier, employé dans le sens de: je vous prie.

(²) Il doit falloir lire *handi*.

Zuk libratu zunian, Jaouna
Judith Holopherna tyrantotik,
Daniel profeta aldiz
Lehouen furiatik.

Larron chuti.

Ah! ezteia haou othian
Gaïza ountsa drolia
Ouste duna bai hebe dela
Jinkouari hersatzeko lekhia.

Loth bessotik.

Eztun ez Jinkorik
Gutiago orano debrurik
Ene eskietarik oraï
Libraturen aïanik ⁽¹⁾.

Debria bezaiñ fier bahiz ere
Ezpadun eguïten ene mania
Bortchaz ezpere eguïnen diñat
Ene eguïn bidia.

Hélène belharika.

Ah! Jaun miserikordiousa!
Othoï lagunt nezazu
Insolent hounen biolentzia[ti]k
Othoï beguïra nezazu.

Kapitaïña eta
ountzia foundi
Helena bara taoula batetan
Hélène belharika

Oh! Jinko gloriousa
Hountarzunetz bethia
Ala zuk eni eguïn
Egun grazia handia

Oraï nourat jouanen niz
Edo zer eguïnen dut
Nourat nahi jouanik ere
Phaoussurik ezin ukhenen dut

Banoua oïhan hountara
Memento bat phaoussatzera,
Aguian nourbait jinen zait
Sokhorri emaïtera

Retira oïhanialat
(triate bazterrian).
Sataneria jalkhi.

Vous qui délivrâtes, Seigneur,
Judith du tyran Holopherne,
D'autre part le prophète Daniel
De la fureur des lions.

Larron debout.

Ah! n'est-ce donc pas
Chose bien drôle?
Crois-tu certes que ce soit ici
Le lieu de se recommander à Dieu?

Qu'il la saisisse par le bras.

Non, il n'est pas de Dieu,
Encore moins de diable
Qui te délivre (4° vers)
Maintenant de mes mains (3° vers).

Quand tu serais aussi fier que le diable,
Si tu ne fais pas ce que j'ordonne,
Au moins je ferai par force
mon devoir (3° et 4° vers).

Qu'Hélène s'agenouille.

Ah! Seigneur miséricordieux!
Je vous prie, aidez-moi!
De la violence de cet insolent,
Je vous prie, gardez-moi.

Que le capitaine et le
vaisseau coulent.
Qu'Hélène demeure sur une planche.
Qu'Hélène s'agenouille.

Oh! Dieu glorieux,
Plein de bonté,
Certes par vous m'[a été] faite
Aujourd'hui une grande grâce.

Maintenant où irai-je?
Ou que ferai-je?
Où que ce soit que j'aïlle,
Je ne pourrai avoir de repos.

Je m'en vais dans ce bois
Pour me reposer un moment;
Vraisemblablement, je l'espère, quelqu'un
Porter secours. [me viendra]

Qu'elle se retire dans le bois
(au coin du théâtre)
Que la satanerie sorte.

(1) Avec une nuance à la fois dubitative — indiquée par terminaison *ik*, — et de futur — indiquée par la forme *libraturen*; — double nuance qui se traduit en espagnol par le futur du subjonctif que *te librare*.

SATAN

*Oh! Larron, Larron,
Ene kapitaiñ handia
Possible deia othian
Hi hil izala.*

*Hélène dela kaousa
Eben izan iz peritu
Haren erekountria
Ounsa duk phakatu.*

BULGIFER

*Helena, hiretako
Buruzaguissa zia
Ezin aoutenitu duk
Deüsere harekila.*

*Biek har Larron
eta retira.
Jalkhi Alexandre, Gloucester,
Henri fusuileki.*

HENRI

*Jaounak, ihezera egun
Nahi niz zieki jouan
Zoumbait ihize arraro
Atzamanen dugu aguian.*

*Passeia
Helenaren erekountriala.*

HENRI

*Madama, zoure ikhoustiaz hebe
Hanitch susprenitzen nuzu
Desertu hountan zihaour
Nourat jouaiten ziren errazu.*

*Zoure abillamentiak
Uduri likezu madama
Zoumbait familia illustretarik
Jalkhiten zirela*

HELENA

*Jaouna edireiten nuzu
Ezinago afflijiturik
Eztakit jouan nourat
Lekhu estranger hountarik.*

HENRI

*Madama, plazèr baduzu
Eneki jin behar duzu
Ezi nik ukhenen dit
Zouretako alojamentu.*

SATAN

*Oh! Larron, Larron,
Mon grand capitaine,
Est-il donc possible
Que toi tu sois mort?*

*A cause d'Hélène
Tu as péri ici :
Sa rencontre
Tu as bien payée.*

BULGIFER

*Hélène a eu le dessus
sur toi. } 1^{er} et 2^e
 } vers.
Tu n'as pu obtenir
Rien avec elle.*

*Que les deux prennent
Larron et se retirent.
Que sortent Alexandre,
Gloucester, Henri avec les fusils.*

HENRI

*Messieurs, à la chasse aujourd'hui
Je veux aller avec vous;
Quelque gibier rare
Nous prendrons, il y a lieu d'espérer.*

*Qu'ils se promènent à
la rencontre d'Hélène.*

HENRI

*Madame, de vous voir ici
Je suis très surpris.
Vous-même dans ce désert
Où vous allez dites-moi.*

*Votre habillement,
Semble [témoigner], Madame,
Que vous sortez (4^e vers)
De quelque famille illustre (3^e vers).*

HÉLÈNE

*Seigneur, je me trouve
On ne peut plus affligée;
Je ne sais pour où quitter
Ce lieu étranger.*

HENRI

*Madame, s'il vous plaît,
Il vous faut venir avec moi;
Car moi j'aurai
Logement pour vous.*

HELENA

Ah! jaouna, ni zoureki
jin nahi nundukezu
Bena aïlak jahin dezan
Ene berri lotsa nuzu.

HENRI

Madama, eztuzu lanjerik
Eneki jin behar duzu
Nik segurtatzen zutut
Deliberatzen ahal duzu

HELENA

Jaouna, karitate hori
Ezin dut arrafusatzen
Jinko hounak zelian
Zutu phakaturen

HENRI

Jarraïki zite, madama
Hots emazu algarreki
Bizi zireneko oquia
Badukezu eneki.

*Retira oro jalkhi
Hélène eta Henri
passeia.*

HENRI

Madama, plazer baduzu
Eran behar deitazu
Zer kalitaterik ziren
Jakin nahi nikezu.

HELENA

Sira, zouri plazer eguilera
Prest nuzu bethi ere
Hanitch obligazione beteizut
Nik merechi gabe.

*Helena, Constantinoblako
Erregueren alhaba nuzu
Eta ene aïla dela kaousa
Etcherik jalkhirik nuzu*

*Nahi nindizun espousatu
Bortchaz edo amorious (¹)
Houra dela kaousa bethi
Ihessi nabilazu gueroz*

HÉLÈNE

Ah! Seigneur, [pour] moi avec vous
Je voudrais venir;
Mais que mon père apprenne
Des nouvelles de moi je crains.

HENRI

Madame, il n'est pas de danger:
Il vous faut venir avec moi.
[C'est] moi [qui] vous [l'] assure,
Vous pouvez [vous] décider.

HÉLÈNE

Seigneur, cette charité
Je ne puis refuser:
Le bon Dieu dans le ciel
Vous récompensera.

HENRI

Suivez-[moi], Madame,
Allons ensemble:
Tant que vous vivrez, le pain
Vous aurez avec moi.

*Que tous se retirent.
Qu'Hélène et Henry sortent.
Qu'ils se promènent.*

HENRI

Madame, s'il vous plaît,
Il vous faut me dire
Quelle est votre qualité:
Je voudrais le savoir.

HÉLÈNE

Sire, à vous faire plaisir
Je suis toujours prête,
Parce que je vous ai beaucoup d'obligation
Sans que je le mérite.

Je suis la fille du roi (2^e vers)
De Constantinople, Hélène (1^{er} vers);
Et mon père est cause
Que je suis partie de ma demeure.

Il voulut m'épouser
De force ou de gré;
Il est cause que toujours
Depuis j'erre fugitive.

(¹) Graphie fautive pour *amourioz*.

HENRI

*Madama ountsa plazeretan
Nuzu segurki halere
Zoure aïta dela entzutez
Counstantinoblako erregue*

*Zoure kalitatia duzu anderia
Ezin haboro noublia
Eta zihaur aldiz
Mundian pare gabia.*

*Anderia, plazer bazunu
Zuk eneki espousatu
Munduko ene plazerak
Koumpliturik lutukezu*

HELENA

*Deüsere gabetarik, Sira
Jalkhi nuzu ene etcherik
Nik ezti mundu hountan
Jinkouaren grazia baizik*

HENRI

*Anderia, pharka ezadazut
Aski aberats zirade
Boronthatia duzun bezaiñ sarri
Nik ezti dothe beharrik batere.*

*Engaju hortan eneki
Nahi bazira sarthu
Hountarzun eta ouhoure
Franko ukhenen duzu.*

HÉLÈNE

*Ene aphallarzunaz
Plazer bazira kountentatu
Zoure hitzaren konforme
Sira, ni zouria nuzu.*

HENRI

*Anderia, ezti deusere
Desiratzen mundian besterik
Baizik eta izatia
Zourekila juntaturik.*

*Banouazu oraï berian
Amari proposatzera
Ukhen ahal dezadan
Haren kountsentimentia.*

*Retira biak
Jalkhi Soffia, Henri,
jav.*

HENRI

*Madame, bien satisfait
Je suis sûrement ainsi
D'entendre que votre père est
Roi de Constantinople.*

*Votre qualité est, Madame,
On ne peut plus noble;
Et quant à vous même,
[Vous êtes] sans égale au monde.*

*Madame, s'il vous plaisait
Vous marier avec moi,
Mes plaisirs terrestres
Seraient complets.*

HÉLÈNE

*Sans rien, Sire,
Je suis sortie de ma demeure;
Moi je n'ai en ce monde
[D'autre bien] que la grâce de Dieu.*

HENRI

*Madame, je vous demande pardon,
Vous êtes assez riche,
Aussitôt que vous en aurez la volonté :
[Quant à moi, j'en'ai aucun besoin de dot.*

*Dans cet engagement avec moi
Si vous voulez entrer,
Vous serez comblée de bonté et } 3^e et 4^e
d'honneur. } vers.*

HÉLÈNE

*De mon humble condition
S'il plaît vous contenter,
Conformément à votre parole,
Sire, je suis vôtre.*

HENRI

*Madame, je ne désire rien } 1^{re} et 2^e
autre au monde } vers.
Que d'être
Uni avec vous.*

*Je vais maintenant même
Proposer la chose à ma mère,
Afin que je puisse avoir
Son consentement.*

*Que les deux se retirent.
Que sortent Sophie, Henri,
qu'ils s'asseyent.*

HENRI

*Ene ama maitia
Jiten nuzu zoure gana
Kontzetziako eguiteko batez
Zouri mintatzera.*

*Badakizu, ene ama maitia
Ezkount adinian nizala
Egun hartu dit desseña
Zoure plazera ala bada*

SOFIA

*Ene semia horez
Ezin haboro plazer dit
Eskentzen bazaizu
Partida koumbenablerik*

HENRI

*Goure etchen den
Andre hareki
Desiratzen nikezu
Zoure plazerareki*

SOFIA

*Ah! ene semia, zer diozu
Hartzaz mintatzen zira
Lasterkatu bateki
Phentsatzen duzia ezkontzia*

*Eztezazula desouhaura
Zoure kalitatia
Eztuzu ene ganik ukhenen
Sekula kountsentimentia.*

HENRI

*Othoï, sinhets nezazu
Ene ama maitia
Zuk ouste beno handiago
dizu harek kalitatia.*

*Segurtatu izan nuzu
Constantinoplako erregueren alhaba dela
Eta mundu hountan bere paria
Edertarzunetz harek eztiala*

SOFFIA

*Eztizu apperentziarik
Erregueren alhaba dela
Guezurra sinhets erazi deizu
Ikhoussirik gazte zinela*

HENRI

*Ma chère mère,
Je viens à vous
D'une affaire de conséquence
Vous parler.*

*Vous savez, ma chère mère,
Que je suis en âge de me marier;
Aujourd'hui j'[en] ai formé le dessein,
S'il vous plaît ainsi.*

SOPHIE

*Mon fils, de ceci
J'ai on ne peut plus de plaisir,
Si s'offre à vous
Un parti convenable.*

HENRI

*Avec cette dame (2^e vers)
Qui est dans notre maison (1^{er} vers)
Je désirerais [me marier]
Avec votre agrément.*

SOPHIE

*Ah! mon fils, que dites-vous?
Parlez-vous de cette [personne]-là?
Avec une fugitive
Pensez-vous à vous marier?*

*Ne déshonorez pas
Votre qualité.
Vous n'aurez de moi
Jamais le consentement.*

HENRI

*Je vous prie, croyez-moi,
Ma chère mère;
Plus grande que vous ne pensez
Est sa qualité.*

*Je suis certain
Qu'elle est fille du roi de Constantinople,
Et son égale au monde
Qu'elle n'a pas pour la beauté.*

SOPHIE

*Il n'y a pas d'apparence
Qu'elle soit fille de roi;
Elle vous a fait croire un mensonge,
Voyant que vous étiez jeune.*

*Eta nahi balimbaduzu
Andere houra espousatu
Zuk eta nik algarganik
Behar dizugu separatu*

*Retira biak
Jalkhi François, Alexandre,
Glocester, Marie, Hélène,
Henri azken jar.*

HENRI

*Anderia, goure promesak
Egun behar tugu koumplitu
Goure ezkontze saintiak
Behar du sollennisatu*

*Oro passeia
Archebichkoua jalkhi
erditik.*

HENRI

*Mounseiñeur, jiten gutuzu
Zoure aitziniala
Ben ditzione saintiaren
Zoure ganik hortzera.*

ARCHEBISKOUA

*Sira, plazer duzia, eta hartzen duzia
Printzessa heben present duzuna
Zoure espousa legitimotako
Elizak manhatzen dian bezala?*

HENRI

« Baï, jaouna »

ARCHEBICHKOUA

*Anderia, plazer duzia eta hartzen duzia
Erregue present duzuna
Zoure espous legitimotako
Elizak manhatzen dian bezala?*

HELENA

« Baï jaouna. » ⁽¹⁾

ARCHEBISKOUA

*Ematzie algarri oraï
Eskuñeko eskiak
Eguinen dutut nik guero
Beste zeremoniak*

Et si vous voulez
Épouser cette dame,
Vous et moi l'un de l'autre
Il faut nous séparer.

Que [tous] les deux se retirent.
Que sortent François, Alexandre, Glo-
cester, Marie, Hélène, Henri; que le
dernier s'asseye.

HENRI

Madame, nos promesses
Il nous faut aujourd'hui accomplir;
Notre saint mariage
Doit être solennisé.

Que tous se promènent.
Que l'Archevêque sorte par le milieu.

HENRI

Monseigneur, nous venons
Devant vous,
Pour recevoir de vous (4° vers)
La sainte bénédiction (3° vers).

L'ARCHEVÊQUE

Siré, agréé-vous et prenez-vous
La princesse ici présente
Pour votre épouse légitime,
Ainsi que l'Église l'ordonne?

HENRI

« Oui, Monsieur. »

L'ARCHEVÊQUE

Madame, vous plaît-il de prendre
Le roi ici présent
Pour votre époux légitime,
Ainsi que l'Église l'ordonne?

HÉLÈNE

« Oui, Monsieur. »

L'ARCHEVÊQUE

Donnez maintenant l'un à l'autre
La main droite;
Je ferai quant à moi ensuite
Les autres cérémonies.

(1) Il est à peine besoin de remarquer que les paroles de l'Archevêque et les réponses d'Henri et d'Hélène sont en prose, malgré la manière dont elles sont graphiquement disposées,

Ego conjungo vos

In matrimonium

Aitaren eta semiaren

Eta ezipritu saintiaren izenian

Benedika erhaztuna

ezar Henrik.

Au nom du père et du fils et du

[Saint Esprit.

Qu'il bénisse l'anneau.

Qu'Henri le mette [au doigt d'Hélène].

ARCHEBICHKOUA

Zelako beneditzione saintia

Zien gaiña erraits dadila

Eta bizitze luze othoi

Jinkouak eman dizaziela

L'ARCHEVÊQUE

Que la bénédiction sainte du Ciel

Descende sur vous;

Et qu'une longue vie, je le prie,

Dieu vous donne!

HENRI

Monseigneur, erremestialzen zutut

Eguin deitadazun zerbutchiaz

Bena oharit izanen nuzu

Zoure errenkoumpentsaltiaz.

HENRI

Monseigneur, je vous remercie

Du service que vous m'avez rendu;

Mais je songerai

A vous récompenser.

Passeia oro eta retira ⁽¹⁾.

Que tous se promènent et se retirent.

L'action nous ramène pour un instant auprès d'Antoine. Sur ordre de ce roi, Lambert demande à un passant qui, sans doute pour ne pas multiplier les rôles, est le « *Graveur*, » *gravura*, que nous reverrons bientôt, s'il a rencontré une « dame étrangère (*Andere estrangerik*) ⁽²⁾ qu'Antoine et les siens cherchent depuis longtemps à travers le monde. Le passant répond qu'il a entendu dire que le roi d'Angleterre, ayant trouvé dans un bois « une dame étrangère » *andere estranjer bat* ⁽³⁾, d'une grande beauté, l'avait épousée. Lambert n'hésite pas à reconnaître Hélène sous ce vague signalement; et il donne à son maître le conseil de se diriger vers l'Angleterre, conseil que le prince se déclare disposé à suivre sur-le-champ: car il ne doute pas, lui non plus, de trouver Hélène dans ce pays.

Antoine, Lambert et le passant sont bientôt remplacés sur la scène par Brutor, roi d'Arménie, et ses trois compagnons. Il est aisé de découvrir dans le premier le Buthor du roman en prose. Quant aux autres, Lambardo, Montsino, Malbourg, il faut remarquer que dans la rédaction présentement envisagée, ils accompagnent tous les rois infidèles, comme nous les avons déjà vus à la suite d'Occupa; ils représentent ainsi des types plutôt que des individus, et cela sans doute pour éviter de multiplier les personnages, par conséquent les acteurs.

Brutor et ses acolytes sont donc devant Rome qu'ils sont venus assiéger; ils se livrent contre cette cité et contre le pape à une série de menaces du même goût que celles précédemment proférées par Occupa et les siens.

Le tableau change, et le pape entre en scène avec Sanson. Il remet

⁽¹⁾ Voir annexes et variantes, note VIII.

⁽²⁾ P. 67, 2° et 5° vers.

⁽³⁾ P. 67, vers 17.

à celui-ci une lettre pour le roi d'Angleterre et le charge d'implorer le secours de ce prince contre le roi d'Arménie. A la scène suivante, Sanson remet au monarque anglais le message dont il lui expose l'objet. Henri décide, avec l'approbation de ses conseillers, Alexandre et François, de conduire une armée au secours du Saint-Père. Viennent ensuite les adieux d'Henri et de sa femme et les recommandations du prince à son ministre; celles-ci, quant au fond, n'ajoutent rien de nouveau à la donnée du roman en prose.

Après un échange de compliments entre Henri et le pape, nous voici de nouveau en Angleterre. Tandis qu'Hélène dort sur le siège où elle est assise, Sophie profère contre elle des menaces de mort. Arrivent les deux satans, qui l'encouragent dans ses mauvais desseins; ils lui suggèrent de dérober le cachet que le roi a donné à son épouse et d'en faire faire un tout semblable, pour en sceller une lettre apocryphe destinée à perdre Hélène.

Les satans partis, Sophie suit leur avis et prend dans la poche d'Hélène le cachet en question; puis elle envoie Claire, sa servante, mander un graveur qui se rend bientôt à l'appel de la reine-mère; elle lui montre le cachet et lui en commande un semblable. Il sort et, au bout d'un instant, rapporte le cachet demandé. Sophie, pour se débarrasser d'un témoin importun, tue le graveur, et se retire après avoir mis le cachet d'Hélène dans la bourse de celle-ci.

Entre Gloucester, qui s'excuse auprès d'Hélène d'interrompre son sommeil. Elle le remercie de cette sollicitude et lui témoigne les craintes que lui inspire pour sa vie l'approche imminente de ses couches : le ministre cherche à la rassurer.

La scène suivante peut se résumer ainsi :

Gloucester remet à Lazare un message pour le roi Henri et le charge de dire à ce prince que la jeune reine a mis au monde deux fils; de demander au monarque quels noms on doit leur donner; enfin, de lui faire savoir qu'on a allumé des feux de joie dans tout le royaume et que l'allégresse est au palais.

Lazare se met en route; mais bientôt il rencontre Sophie. Interrogé par elle, il lui apprend l'objet de son voyage et qu'Hélène a mis au monde deux beaux garçons. Sophie, malgré la résistance de Lazare, le force à s'asseoir et à boire « un coup, *kolpu bat* » (1). Claire verse donc à boire au messenger qui s'endort aussitôt. Sophie lui dérobe alors la lettre qu'il porte et dit à Claire qu'elle veut brûler cette lettre et en envoyer à Henri une autre à sa place; elle demande du papier et un encrier et rédige une lettre qu'elle met dans la poche de Lazare; puis elle réveille ce dernier qui reprend son voyage.

Arrivé à Rome, il expose l'objet de sa mission, en présence d'Henri, du pape et de leur suite; puis il remet la lettre dont il est porteur. Le roi l'ayant lue, on voit se dérouler la scène ci-après, où il est assez intéressant

(1) P. 85, 2^e strophe, 4^e vers.

de noter les sentiments que les divers rédacteurs prêtent au roi dans la circonstance et la façon différente dont ils les lui font exprimer ⁽¹⁾).

HENRI

Ah! *malerousa nounti debru*
Lettera haou ekhartén duk
Edo nourk eman deian
Deklaratu behar duk.

Hik cran duk Helenak
Bi seme sorthu dutiala
Lettera hounek zioh aldiz
Bi chakhur sorthu dutiala.

Ezpata idekirik m.

Gogoua emac malerousa
Aïthor ezak eguia
Bestela ezpata hounez
Idokiren derat bizia.

LAZARE

Sira Glocester ministriak.
Lettera hori eman ditadazut
Tradizionerik balimbada.
Haren aldetik duzu.

Ezpata sar

HENRI

Aïta Saintia, eztuzu possible
Eta eztakil zer eguin nik
Changri hounek behar nizu
Ezari desesperaturik.

AÏTIA SAINTIA

Sira, heltu bada eztuzu eguia
Lettera hounek diouana
Eguruk ezazu dembora
Zihaour jouan artio hara

HENRI

Ah! *Helena, Helena*
Eta haour zer berri da
Holako changri bat nik
Hire ganik behar niana.

Ale fripouna insolenta
Ene desouhourazalia
Oraï ohartzen zitadan
Ene amaren errana.

HENRI

Ah, malheureux! d'où diable
 Apportes-tu cette lettre?
 Ou qui te l'a donnée
 Il te faut déclarer.

Toi, tu as dit qu'Hélène
 A mis au monde deux fils.
 Cette lettre de son côté dit
 Qu'elle a mis au monde deux chiens.

Ayant tiré l'épée, qu'il parle.

Prends garde, malheureux!
 Avoue la vérité:
 Autrement avec cette épée
 Je t'ôterai la vie.

LAZARE

Sire, le ministre Glocester
 M'a donné cette lettre:
 S'il y a trahison,
 Elle est de sa part.

Qu'il rengaine l'épée.

HENRI

Saint-Père, ce n'est pas possible;
 Et je ne sais que faire, moi!
 Ce chagrin pense me
 Mettre au désespoir.

LE SAINT-PÈRE

Sire, peut-être n'est pas vrai
 Ce que dit cette lettre;
 Attendez le temps
 De votre retour là-bas.

HENRI

Ah! Hélène, Hélène!
 Quelle nouvelle est celle-ci!
 Me fallait-il avoir de toi (4° vers)
 Moi un tel chagrin (3° vers).

Allez! friponne insolente
 Qui me déshonore!
 Maintenant me vient à l'esprit
 Le dire de ma mère.

(1) P. 87, vers 14 et suiv.

AÏTA SAINTIA

*Sira zuk plazer baduzu
Zoure permissioniareki
Lettera ori nik ere
Nahi nikezu ikhoussi.*

*Har lettera so
eguin eta m.*

*Sira troumpa etzitian
Gogoua emazu
Ezi emazte izkiribia dela
Haur uduri zitadazut*

*Angleterran phartituz gueroz
Adichkide maïtia
Ihoun baratu zirenez
Olhoï eradazut eguia*

LAZARE

*Aïta saintia, enuzu baratu
Segurki ihoun ere
Lettera hartus gueroz
Lasterka jin nuzu bethiere*

AÏTIA SAINTIA

*Sira, zuk plazer baduzu
Madama, zoure emazia
Eradazut nounko den
Ala aments Konstantinoplako da*

*Han badit nik illoba bat
Helena deitzen beita
Zourekî ezkonturik dena
Aments heure othe da?*

HENRI

*Aïta saintia, egun batez
Ihizera jouan nunduzun
Eta printzessa houra desertian
Ediren ukhen nizun*

*Printzessa houra bere aïtak
Nahi ukhen zizun espousatu
Houra zela kaousa zizun
Bere etchia kitatu*

*Harez ukhen zian
Aïtaren bekhatia ebitatu
Eta Helena deitzen zela
Zitadazun deklaratu*

LE SAINT PÈRE

Sire, s'il vous plaît à vous,
Avec votre permission,
Cette lettre moi aussi
Je voudrais voir.

Qu'il prenne la lettre, qu'il la regarde
et qu'il parle.

Sire, ne vous trompez pas;
Prêtez votre attention :
Car que ce soit l'écriture [d'une] femme
Il me semble.

Depuis qu'[étant] en Angleterre vous
Cher ami, [êtes parti,
Si vous ne vous êtes arrêté nulle part,
Je vous prie, dites-moi en vérité

LAZARE

Saint Père, je ne me suis arrêté
Sûrement nulle part;
Depuis que j'ai pris la lettre,
Je suis venu toujours courant.

LE SAINT-PÈRE

Sire, s'il vous plaît à vous,
Dites-moi d'où est (3^e vers)
Madame votre femme (2^e vers);
Ou du moins est elle de Constantinople?

J'ai là moi une nièce :
Comme elle s'appelle Hélène,
Du moins serait-ce elle (4^e vers)
Qui est mariée avec vous (3^e vers)?

HENRI

Saint Père, un jour
J'allai à la chasse,
Et cette princesse au désert
Je trouvai.

Son père voulut épouser
cette princesse (1^{er} et 2^e vers) :
Telle fut la cause pour laquelle
elle quitta sa maison.

Par ce moyen elle évita le
péché de son père (1^{er} et 2^e vers);
Et qu'elle s'appelait Hélène
elle me déclara (3^e et 4^e vers).

AÏTA SAINTIA

Ene illoba zira
 Zoure emaztia Helena deitzen bada
 Houra duzu Elisabeth
 Ene arrebaren alhaba

Sira, lettera bedera
 Behar dizugu eguin
 Berri hori hala denez
 Behar guinikezu jakin
 Izkiriba biek.

AÏTIA SAINTIA

Abertitzen zutut, ene adichkidia
 Ez ihoun ere bara
 Zer nahi okasionetan
 Hel artio errequiña gana

LAZARE

Aïta saintia jouanen nuzu
 Ezinago dilijentki
 Eta deskargaturen letterak
 Errequiñari segurki
 Lazara passeia — bestiak
 retira ⁽¹⁾.

LE SAINT-PÈRE

Vous êtes mon neveu,
 Si votre femme s'appelle Hélène.
 Celle-ci est d'Élisabeth,
 Ma sœur, la fille.

Sire, une lettre chacun
 Il nous faut faire;
 Si cette nouvelle est ainsi [qu'on le dit],
 Il nous faudrait savoir.
 Que les deux écrivent.

LE SAINT PÈRE

Je vous avertis, mon ami :
 Ne vous arrêtez nulle part,
 A quelque occasion que ce soit,
 Jusqu'à ce que vous arriviez auprès de
 [la reine.

LAZARE

Saint-Père, j'irai
 Avec on ne peut plus de diligence,
 Et je délivrerai les lettres
 A la reine sûrement

Que Lazare se promène. Que
 les autres se retirent.

De retour en Angleterre, Lazare rencontre tout d'abord Sophie. Comme précédemment, elle commence par lui offrir à boire; il accepte, et auparavant, questionné par Sophie, il lui apprend qu'il était porteur de deux lettres dont l'ont chargé le roi et le pape. Claire, sur les indications de la reine-mère, apporte alors à boire à Lazare; à peine a-t-il bu que le sommeil le gagne. Tandis qu'il dort, Sophie lui dérobe les deux lettres et en écrit deux autres qu'elle substitue aux premières dans la poche du messenger.

Arrivé devant Gloucester, il engage avec lui le dialogue suivant ⁽²⁾ :

LAZARE

Mounseigneur, haour naizula
 Oraï erroumarik heltzen
 Aïta saintiaren eta Erregueren
 Letterak beitutut heben

Eman letterak
 irakour.

GLOCESTER

Erroumarik jiten zirela
 Zuk erraiten deitadazut
 Lettera horik othian
 Noun debru hartu tuzu?

LAZARE

Monseigneur, me voici
 Qui arrive maintenant de Rome.
 Du Saint-Père et du roi
 J'ai ici les lettres

Qu'il donne les lettres
 Que [Gloucester] lise.

GLOCESTER

Que vous venez de Rome
 Vous me dites, vous :
 Où diable avez-vous pris (4° vers)
 Donc ces lettres (3° vers)?

(1) V. annexes et variantes, note IX.

(2) Dernière strophe de la page 93 et strophes suivantes.

LAZARA

Mounseiñeur, pharka ezadazut
 Enuzu baratu ihoun ere
 Letterak hartu dufudanian
 Jin nuzu lasterka ßethi ere

GLOCESTER

Guezura diozu, hoïec
 Ezlutuzu Erreguek emanik
 Nik ezagutzen dit Karactera
 Eztiela harek izkiribaturik

LAZARA

Mounseiñeur, egonik ihounere
 Jakiten baduzu
 Lephoua ondotik
 Mouzten ahal deitazu

LAZARE

Monseigneur, pardonnez-moi :
 Je ne me suis arrêté nulle part ;
 Quand je pris les lettres,
 Je suis revenu toujours courant.

GLOCESTER

Vous mentez, ces [lettres]-là
 N'ont pas été données par le roi ;
 Moi, je reconnais aux caractères
 Qu'il ne les a pas écrites.

LAZARE

Monseigneur, [que je me suis] arrêté
 Si vous savez, [quelque part
 Ensuite le cou
 Vous pouvez me couper.

Et là-dessus, Glocester d'exprimer son douloureux étonnement au sujet du message qu'il vient de recevoir et qui renferme une sentence de mort contre Hélène ⁽¹⁾.

Survient Marie, nièce du ministre ; il l'informe de la triste nouvelle. Elle répond qu'il faut chercher quelque moyen de sauver « cet innocent agneau, *achouri innocent houra* » ⁽²⁾. Glocester réplique qu'il va réunir « le Parlement (parlamentia) » ⁽³⁾ pour lui faire connaître l'ordre qu'il vient de recevoir.

Les passages qui suivent nous montrent Sophie soudoyant, pour en faire les complices de ses machinations, six hommes qui répondent respectivement aux noms de Abidon, Barsabas, Calista ou Calixte, Dacian ou Dacien, Eloque, Ferreol. Ils s'engagent par serment solennel à se donner à tour de rôle auprès du Ministre pour autant d'envoyés du roi chargés d'un ordre de mort contre la jeune reine.

Vient ensuite un intermède bouffon entre le géant Ferragus et Satan : après s'être mutuellement injuriés, ils en viennent aux mains dans un combat qui se termine par la fuite du diable. — Maintenant les six hommes à la solde de la reine-mère viennent défilier un à un devant le Ministre en débitant leur faux message, à la stupéfaction de Glocester. Marie, qui survient immédiatement après, demande à son oncle la cause de sa tristesse. Il informe sa nièce des derniers événements et lui fait connaître sa résolution d'exécuter l'ordre qu'il a reçu, craignant de se perdre lui-même s'il désobéit ; il ajoute qu'il ne sait qui aura le courage d'annoncer à Hélène le triste sort auquel elle est condamnée. Marie proteste contre l'arrêt qui frappe l'innocente princesse et s'offre elle-même à mourir à sa place. Glocester se révolte contre cette idée et déclare qu'il veut s'entretenir

⁽¹⁾ V. annexes et variantes, note X.

⁽²⁾ P. 96, v. 18.

⁽³⁾ *Ibid.*, avant-dernier vers.

au sujet d'Hélène avec la reine-mère; il fait donc mander celle-ci par Lazare. Sophie se rend à cet appel. Le ministre l'informe qu'il a reçu du roi l'ordre de faire périr Hélène : mais lui-même ne voyant rien que de parfait dans la conduite de cette princesse, il ne sait ce qu'il doit faire. — Si tel est l'ordre du roi, répond en substance Sophie, il faut s'y conformer; car ce n'est pas sans raison qu'il l'a donné. Que si le Ministre n'obéit pas, poursuit-elle, c'est lui que le monarque fera périr. — Elle ajoute qu'elle va faire connaître à Hélène l'ordre royal qui la concerne. Alors se déroulent les scènes que voici (1).

*Helena jalkhi bere bi
haourak bessouan.*

SOFFIA

*Ene haour maïtia
Houna nuzu zoure aïtziniala
Eta berri tristebaten
Zouri eraïtera*

*Glocestereko countiak
Zouiñ bere etchen beita
Errezebitu dizu egun
Erregue ganik ordria*

*Ordenatzen diala
Hil erazi zitzañ berhala
Bestela bera izanen dela
Zoure plazan punitia*

*Ezlizu nahi ukhen sinhelsi
Erregueren lehen mezia
Bena igorri tizu 8 edo 9 (2)
Ordre berarekila*

*Ene desplazeraz aldiz
Profeiturik bazunu
Hanitch dudala segurki
Erakouts nereikezu.*

*Soffia jar Helena
passeia*

HELENA

*Hélas! haou da berria
Nik erezebitu behar niana
Hélas! ene espous maïtia, eta zer da
Nik oguen eguin deizudana*

Qu'Hélène sorte, ses
deux enfants au bras.

SOPHIE

Ma chère enfant,
Je suis [venue] ici devant vous
Une triste nouvelle
Vous dire :

Le comte de Gloucester
Qui est [actuellement] dans sa maison
A reçu aujourd'hui
Du roi l'ordre

Par lequel il lui ordonne
Qu'il vous fasse mourir sur-le-champ;
Qu'autrement lui-même sera
Puni à votre place.

Il n'a pas voulu croire
Le premier message du roi;
Mais il en a envoyé huit ou neuf
Avec le même ordre.

D'autre part, si à mon déplaisir
Vous aviez quelque profit,
Que certainement j'en ai beaucoup
Je vous apprendrais.

Que Sophie s'asseye.
Qu'Hélène se promène.

HÉLÈNE

Hélas! quelle est la nouvelle
Qu'il me fallait, moi, recevoir!
Hélas! et en quoi est-ce, mon cher époux,
Que, moi, je vous ai fait tort?

(1) P. 114, v. 9 et suiv.

(2) Cette énumération est évidemment le souvenir d'une rédaction où le nombre des faux messagers n'est pas comme ici réduit à six. Énoncez : *zortzi edo bederatzu*.

*Othian eguin deizuta
Haiñ oguen handirik
Zouiñ merechi dudan
Biziaren galtzia nik*

*Ene azken orenian
Enikezu beste desirik
Ene arazouak oro
Entzun zintzan baizik
Betharica erdian*

*Badakit mundu haou
Eztela passagé bat baizik
Heben eztela changri
Eta desplazer baizik*

*Oh! Jinko eternala
Ororen creazalia
Counplitu dadila bethi
Zoure boronthate saïntia*

*Zuk errezebi nezazu
Zoure coumpaiña saintian
Parteliant eguin nezazu
Paradussuko glorian
Chutik*

*Bena, ene hiltzia ezta deüs
Errazu, ene ama maitia
Balimba, ene haourrek eztizie
Hil behar enekila*

SOFFIA

*Ene haourra, horiek ere
Hil behar dizie zourekila
Hala eman ukhen dizu
Zoure espousak ordenantza*

HELENA

*Oh! aïta crudela
Tyrano paregabia
Haour gacho horiek ere
Behar dieia kitatu mundia*

*Ah! ene haour khariouak
Eia ziek ere oïthian
Behar zuniena izan tratatu
Haiñ Krudelki mundian
Betharika*

Quoi! vous ai-je fait
Si grand tort
Que je mérite,
Moi, de perdre la vie?

A ma dernière heure
Je n'aurais d'autre désir
Sinon que vous m'entendissiez [exposer]
toutes mes raisons (3^e et 4^e vers).

Qu'elle s'agenouille au milieu [de la
scène].

Je sais que ce monde
N'est qu'un passage;
Qu'ici[-bas] il n'y a que chagrin
et déplaisir (3^e et 4^e vers).

Oh! Dieu éternel,
Créateur de toutes choses,
Que soit toujours accomplie
Votre volonté sainte!

O vous, recevez-moi
En votre sainte compagnie!
Faites-moi participer
A la gloire du Paradis!
Debout.

Mais ma mort n'est rien;
Dites, ma chère mère:
J'espère qu'il ne faut pas que mes
enfants meurent avec moi (3^e et 4^e v.).

SOPHIE

Mon enfant, eux aussi
Il leur faut mourir avec vous:
Ainsi a donné
L'ordre votre époux

HÉLÈNE

Oh! père cruel,
Tyran sans égal!
Ces pauvres enfants aussi
Doivent-ils quitter le monde?

Ah! mes enfants chéris,
Quoi! est-ce que vous aussi
Il vous fallait être traités
Si cruellement en ce monde?
Qu'elle s'agenouille.

*Jaouna, zuk othoï har ezazu
Ene haourren proteccionia
Haïetara egoïtch ezazu
Zoure benedictionia*

Seigneur, [ô] vous, je vous prie, prenez
La protection de mes enfants!
Sur eux envoyez
Votre bénédiction!

*Aguyan egun batez
Ezaguturen ditizie
Eta ama innocentaren haourak
Deithuren beitutie*

Il y a lieu d'espérer qu'un jour
On connaîtra
Qu'enfants d'une mère innocente
Ils pourront être appelés

*Chuti
Lazare, Glocester, jalkhi*

Debout.
Que Lazare, Glocester sortent.

HELENA

HÉLÈNE

*Haur dazula, jaouna
Trenka ezadazut eskia
Hountzaz eman nirozun
Erregueri fedia*

Voici, seigneur :
Tranchez-moi la main ;
[C'est] par elle [que] je donnai
Ma foi au roi.

*Harek eman erhaztuna
Ideki ezadazut
Ez tit nahi harenik deüs
Bertan trenka ezadazut*

L'anneau donné par lui
Otez-moi ;
Je ne veux rien de ce qui vient de lui :
Tranchez-moi vite [la main]

GLOCESTER

GLOCESTER

*Madama, ouste duzia
Nik equinen dudala
Eta zoure bourreü
Zerbulchatu nahi nizala*

Madame, croyez-vous
Que, moi, je ferai cela,
Et de votre bourreau
Que je veux jouer le rôle?

*Ez, madama, nik
Eniozu equin hori
Hala nahi baduzu
Adressa zite Lazarari*

Non, Madame, moi,
Je ne saurais vous faire cela.
Si vous le voulez ainsi,
Adressez-vous à Lazare.

HELENA

HÉLÈNE

*Trenka ezadak aren hik
Bertan ukhaïa
Enezala hik arrafusa
Equin ezadak berhala.*

Toi, tranche-moi donc
Vite le poignet.
Ne me refuse pas, toi [aussi] ;
Fais moi tout de suite [ce que je te commande].

*Lazarak moutz ukhaïa
eta ezar boutharian
Brassi semiari*

Que Lazare coupe le poignet
et qu'il le mette sur la
poitrine de Bras, fils [d'Hélène].

SOFFIA

SOPHIE

*Zoumbaït persouna gaichtok
Ene haourra segur duzu
Equin dila Erregueri
Zoumbaït araport falsu*

Mon enfant, il est certain (2° vers)
Qu'a fait au roi (3° vers)
Quelque faux rapport (4° vers)
Quelque personne méchante (1^{er} vers).

*Bene noula behar dutugu
Mundu haou horok Kitatu
Houra kontsideraturik
Eztuzu behar afflijitu •*

HELENA

*Prépara ezazu Jaouna
Ene supplizioua bertan
Enuzu nahi egon mementik
Haboro mundu hountan*

*Helena eta Soffia
biak retira¹.*

Mais comme il nous faut
Tous quitter ce monde,
Considérant cela,
Il ne vous faut pas affliger.

HÉLÈNE

Préparez, seigneur,
Vite mon supplice;
Je ne veux pas rester un moment
[De] plus en ce monde.

Qu'Hélène et Sophie
se retirent [toutes] les deux.

Marie revient renouveler à Gloucester la proposition de mourir pour Hélène : elle apporte, dit-elle, de « l'hôpital » *ospitaleti* (2), deux enfants qu'elle destine à faire périr avec elle pour sauver les deux jumeaux royaux. Cette fois, Gloucester accepte le sacrifice de sa nièce, en lui faisant observer qu'elle doit se laisser couper la main pour que la supercherie soit complète et efficace. Marie y consent et se fait trancher la main par Lazare. Après quoi, ayant prié à genoux pour le salut de son âme et dit adieu à son oncle, elle monte sur le bûcher.

On voit ensuite Gloucester arpenter la scène en prononçant quelques paroles attendries sur la perte de sa nièce dont il tient la main coupée. Survient Hélène avec ses deux enfants. Gloucester calme ses plaintes en lui apprenant qu'elle ne sera pas mise à mort; mais il tait la cause à laquelle elle doit la vie sauve. Il l'engage à se retirer au désert jusqu'au retour du roi, ajoutant que d'ici-là ce monarque sera revenu à l'égard de sa femme à ses sentiments d'autrefois. Hélène remercie le ministre et, sur son avis, se dispose à gagner une forêt.

Voici maintenant qu'Hélène dort assise dans cette forêt. Pendant son sommeil, un loup et un lion emportent chacun un des enfants de cette infortunée; mais l'ermite Félix survenant aussitôt arrache aux deux fauves leur proie. Hélène se réveille : éperdue, elle s'afflige de ne plus retrouver ses enfants; elle soupçonne les loups et les ours de les avoir dévorés; et elle se lamente sur le dernier malheur qui vient s'ajouter à ceux qui l'accablaient.

Félix entre de nouveau en scène. Il explique au public comment il a trouvé les deux enfants et demande si personne ne sait à qui ils sont; il observe qu'ils semblent être frères jumeaux et conte que l'un d'eux porte attachée au côté une main coupée.

Nous voici revenus devant Rome. Brutor, escorté de ses trois compagnons, adresse à Sanson, à l'intention du pape, un défi provoquant. Arrivent le pape et Henri, accompagnés de Sanson, François et Alexandre. Après d'insolents propos échangés entre Brutor d'une part, le Saint-Père et

(1) V. annexes et variantes, note XI.

(2) P. 120, 2^e vers. Cf. ms. n° 36, p. 40, 2^e colonne, strophe 7, 1^{er} vers, et *ospitaleti*. Ms. d'Ordriarp, p. 33, 2^e colonne, 3^e vers.

le roi anglais de l'autre, la bataille s'engage. Une première fois, Henri frappe le roi sarrasin, ce qui est l'occasion d'une recrudescence d'invectives entre les deux combattants. Finalement, Brutor tombe mort et ses hommes prennent la fuite. Ensuite tous les Chrétiens à genoux chantent une hymne d'actions de grâces. En quelques mots, Satan et Bulgifer viennent narguer Brutor et l'emportent en enfer.

Henri prend congé du pape; et la scène, représentant un nouveau point du monde, est occupée par le roi païen Grambaut, entouré des inévitables Malbroug, Monsino et Lambardo. Bientôt après arrive sa fille Clorinde (Clorinda). Il engage avec elle un court dialogue : il lui déclare qu'il la veut épouser; mais elle répond par un refus formel. Nous la voyons ensuite arpenter seule la scène et expliquer en deux strophes qu'elle quitte son pays pour ne pas épouser son père et qu'elle désire recevoir le baptême. Les deux satans viennent alors lui reprocher de quitter son pays et ses dieux, et ils la taxent de sottise : elle leur enjoint de se retirer.

Voici maintenant Antoine accompagné de Lambert et d'Amale. Il leur exprime l'espoir qu'il a de retrouver Hélène; car il voit sur la route une « dame (andere bat) (1) » qu'il croit bien être sa fille. C'est Clorinde; il la salue et lui demande où elle va; elle répond qu'elle désirerait recevoir le baptême. Antoine la convie à le suivre pour accomplir ce dessein.

A la scène suivante, Grambaut annonce à ses compagnons que les Chrétiens ont envahi sa terre. Puis Chrétiens et Païens sont en présence. Antoine somme Grambaut et les siens d'abandonner leurs dieux et leurs croyances; Grambaut refuse. La bataille s'engage. Nouvelles sommations d'Antoine; nouveau refus de Grambaut, qui demande vainement au roi de Constantinople une trêve de trois ans. La bataille recommence. Finalement Grambaut blessé renie ses dieux et demande le baptême. Antoine ordonne de réduire les idoles en pièces; Amale et Lambert, après avoir injurié ces statues, déchargent chacun son fusil contre elles. Antoine déclare qu'il va continuer ses pérégrinations à la recherche d'Hélène. Grambaut le remercie de ses bontés; il l'informe qu'il va lui-même quitter le royaume pour faire pénitence et qu'il laisse l'État aux mains de sa fille, à laquelle il recommande de gouverner sagement et de toujours maintenir la loi du Christ. Clorinde remercie son père de ses conseils et exprime à Antoine sa gratitude. Ce dernier, après avoir fait ses adieux, part avec ses compagnons. Arrivés auprès de l'abbesse que nous avons déjà rencontrée, il lui demande si elle sait « aucune nouvelle d'une dame étrangère »

*andere estranger baten berririk
batere (2)*

qui s'appelle Hélène. L'abbesse répond que cette dernière a séjourné dans le couvent, mais qu'elle a été obligée de le quitter pour se soustraire aux

(1) P. 137, 3^e vers.

(2) P. 142, strophe 3, 3^e et 4^e vers.

poursuites du roi Cantabran. Antoine prend alors congé de l'abbesse en lui exprimant sa reconnaissance pour la bonne grâce avec laquelle elle a accueilli Hélène.

La scène est occupée, pour un instant, par Henri et ses deux serviteurs, Alexandre et François, afin de permettre au roi d'Angleterre de prononcer les deux strophes suivantes :

Berrien emaitera, François
Etchera jouan behar duzu
Erroumarik phartiturik oraï
Noula helthu nizan erezu

Pour donner de mes nouvelles, François,
 Il vous faut aller chez moi :
 Dites-leur comment, ayant quitté Rome,
 je suis arrivé maintenant (3° et 4° v.).

Eran ezozu Helenari
Alaguera dadila
Jinkouaren plazerareki
Sarri harako nizala ⁽¹⁾

Dites à Hélène
 Qu'elle soit joyeuse,
 Avec l'agrément de Dieu
 Que je serai bientôt là.

Arrivé devant Glocester, François déclare qu'il lui annonce, ainsi qu'à la reine Hélène, la venue prochaine du roi. En entendant le nom d'Hélène, le ministre s'étonne : le roi ne se souvient-il donc pas qu'il a ordonné lui-même de la faire périr? — Prenez garde à vous, malheureux, si vous avez fait périr la reine, réplique en substance François. Mais Glocester lui assure n'avoir agi que sur les ordres du roi.

Surviennent bientôt, d'une part Sophie, de l'autre Henri, accompagné d'Alexandre. Toute en pleurs, la reine-mère embrasse et salue son fils. Celui-ci lui demande la cause des larmes qu'elle verse; elle répond qu'elle pleure sur la mort d'Hélène, que Glocester a fait périr avec ses deux enfants. Hors de lui, le roi saisit son sabre et accable de reproches et de menaces le ministre, qui proteste à genoux n'avoir agi que sur les ordres du monarque : il en a reçu des instructions écrites, il peut les montrer. Henri accuse alors le ministre d'avoir prétendu par lettre qu'Hélène avait mis au monde deux chiens, tandis que la reine-mère vient d'affirmer que ce sont deux garçons. Glocester, toujours à genoux, nie avoir écrit rien de semblable. Sophie intervient et presse son fils de punir de mort le ministre; mais le roi le fait mettre en prison, en attendant que l'affaire soit éclaircie.

Ici un intermède comique entre le géant Ferragus et les satans. Le géant arrive sur la scène en vantant sa force; puis il s'endort. Satan et Bulgifer viennent le surprendre pendant son sommeil; il se réveille et, après un échange d'injures de part et d'autre, Ferragus qui tente vainement de leur échapper et de les frapper, est saisi et ligotté.

L'action reprend au moment où l'on vient annoncer à Henri l'arrivée d'un grand seigneur qui désire lui parler. Le roi d'Angleterre fait avancer ce personnage qui se trouve n'être autre qu'Antoine. Aux salutations de ce

(1) V. annexes et variantes, note XII.

prince, Henri répond en lui demandant qui il est et d'où il vient. Puis le dialogue suivant s'engage ⁽¹⁾ :

ANTOINE

Sira, ni jiten nuzu
Constantinoblarik
Entzunik ene alhaba
Zoureki dela ezkonturik.
Igaiñ triatila Antoine ⁽²⁾

ANTOINE

Ountsa ekharten deia
Plazer balim baduzu?
Helena bada zoure emazia
Houra ene alhaba duzu

HENRI

Sira, ene emaztiaz
Zerentako gallhatzen naizu
Ene phenak haboro
Doblatzen deiztazut
Bi erreguiak jar
Bestiak herroka khistien
gaintiala

HENRI

Jouan nintzanian Erroumarat
Glocester utzi nizun Kargutan
Harek hil'erazi diala eran dilazie
Eztakit zer igaran den arte hountan

Berri triste hori dit
Sira, zouri khontatzeko
Eta ez aldiz remediorik
Haren arraparatzeko

ANTOINE

Hélas, eta zer da haur
Ene alhaba maïtia
Ala beitut enzuten
Zutzas berri tristia.

Haiñbeste ourthez ebili nuzu
Bethi zoure ondouan
Eta zu hilik ediren
Behar zuntudana othian

ANTOINE

Sire, moi je viens
De Constantinople,
Ayant ouï dire que ma fille
Est mariée avec vous.
Qu'Antoine monte sur le théâtre.

ANTOINE

Se porte-t-elle bien,
S'il vous plaît?
Si Hélène est votre femme
Celle-ci est ma fille.

HENRI

Sire, sur ma femme
Pourquoi m'interrogez-vous?
Mes peines [d'autant] plus
Vous redoublez pour moi.

Que les deux rois s'asseyent
Que les autres [aillent se placer]
dans le rang des chrétiens.

HENRI

Quand j'allai à Rome
Je laissai à Glocester la charge [du royaume]
On m'a dit que celui-ci avait fait périr [Hélène];
Jé ne sais ce qui s'est passé durant cet inter-
[valle de temps.

J'ai cette triste nouvelle,
Sire, à vous conter;
Et d'autre part je n'ai pas de remède
Pour réparer ce mal.

ANTOINE

Hélas! eh! qu'est-ce ceci?
[O] ma chère fille!
Certes, j'entends
De vous triste nouvelle.

Depuis tant d'années j'ai cheminé
Toujours à votre recherche;
Et fallait-il donc que je vous
trouve morte (3° et 4° vers)?

(1) P. 155, strophes 3 et suiv.

(2) Durant la dernière strophe qu'il vient de prononcer, il était encore à cheval.

Ah! ene alhaba kharioua
 Ene-bihotzaren phaoussia
 Eniana nik ikhoussi behar
 Zoure beguitharte ezlia

Ez, ez, badit ezagutzia
 Eztudala houra merechitu
 Zeren nihaourek beitzutut
 Lehenik gaiski tratatu

Sira, Gloucester houra
 Plazer badazu erakharri
 Zér eranen dian harek
 Entzun nahi nikezu.

HENRI

François, Glocesteregana
 Berhala jouan behar duzu
 Ene phartez houna drano
 Jin dadin eran ezozu.

François jouan cherkha
 eta ekhar estekirik ⁽¹⁾.

Ah! ma fille chérie,
 Repos de mon cœur!
 Ne fallait-il pas que je visse, moi,
 Votre doux visage?

Non, non, j'en ai conscience
 Que je n'ai pas mérité ce [bonheur],
 Parce que moi-même je vous ai
 D'abord traitée mal.

Sire, ce Gloucester
 S'il vous plaît faire venir,
 Ce que dira cet [homme]
 Je voudrais entendre.

HENRI

François, auprès de Gloucester
 Il vous faut aller tout de suite
 Dites-lui qu'il vienne (4° vers)
 De ma part jusqu'ici (3° vers).

Que François aille le
 chercher et qu'il l'amène attaché.

Interrogé par Antoine, Gloucester répond qu'il n'a agi que sur l'ordre du roi; et comme preuve, il produit les lettres. Antoine observe que les caractères ont l'air de provenir d'une main féminine, et il suggère l'idée que les messages envoyés de Rome ont été changés en route. Henri, tout en reconnaissant qu'elles ont l'air d'être scellées de son sceau, affirme n'avoir jamais écrit les lettres qu'on lui montre. Il conclut à quelque machination traîtresse et fait mettre le ministre en liberté. Là-dessus, Antoine fait observer sans ménagement à son nouvel hôte que son royaume est plein de traîtres; et il l'engage à sévir d'une façon exemplaire contre les coupables.

Gloucester ayant émis l'opinion que la trahison, s'il y en a une, ne peut venir que de la reine-mère, Henri poursuit son enquête. A une question du roi d'Angleterre, Lazare répond que les lettres n'ont pu être changées que par la reine Sophie; il explique comment. — Sire, reprend en substance Antoine, la trahison ne peut venir d'ailleurs; permettez-moi d'en faire justice. Henri remarque qu'il n'avait fait faire à son départ pour Rome que trois cachets, et qu'il les retrouve tous trois présentement, alors que les lettres qu'on vient de produire ont dû être scellées par un quatrième cachet semblable au sceau royal et qui a dû être en possession de l'auteur de la machination. Il ajoute que, si Antoine découvre cet autre cachet, il laisse ce prince agir comme il l'entendra; en conséquence il lui remet tous les pouvoirs. Aussitôt le roi de Constantinople exprime le désir de parler à la reine Sophie. Voici le texte de l'entretien qui, après cette scène, se déroule entre ce monarque et cette princesse ⁽²⁾.

(1) Voir annexes et variantes, note XIII.

(2) P. 161, strophes 5 et suivantes.

ANTOINE

*Madama, zoure majestatiari
Ene respectien errrendatzeko
Hartu dit libertatia
Zouri bisita eguiteko.*

Passeia biak.

SOFFIA

*Ah! monarca handia
Mundian pare gabia
Behar niana errezebitu
Haiñ ouhoure handia.*

ANTOINE

*Madama bazakit ezudala eguin
Ene eguimbidia baizik
Bena haboro eguin ahal baneza
Eguin niro zoure amourekatik*

SOFFIA

*Sira, ezagutzen dit oraï
Nahi naizula flatatu
Enuzu haiñ perfeitu
Eztit hainbeste merechitu.*

ANTOINE

*Bazunu zuk hountartzuna
Favorableki eresponditzez
Ene desira lukezu madama
Bethi zoureki izatez.*

SOFFIA

*Ene arrapostia, sira
Zutarik duzu dependitzen
Zoure desira hala bada
Enia zeren ezta izanen.*

ANTOINE

*Jalkhi nuzu ene errezoumatik
Eta jin zoure aitziniala
Beste eguitekorik gabe
Zoure grazien akisitzera*

*Eta enirozu eran ahal
Zoumbat alagrantzia dudan
Desiratzen nian sendimentian
Zeren edireiten zutudan*

SOFFIA

*Sira, hola bada zoure desira
Noun nahi naizun espousatu
Abantailla handi bat
Nahi deizut proposatu*

ANTOINE

*Madame, à votre Majesté
Pour rendre mes respects,
J'ai pris la liberté
De vous faire visite.*

Que les deux se promènent.

SOPHIE

*Ah! grand monarque
Sans égal au monde!
Me fallait-il recevoir
Un si grand honneur?*

ANTOINE

*Madame, je sais que je n'ai fait
Que mon devoir;
Mais si je pouvais faire plus,
Je le ferais par égard pour vous.*

SOPHIE

*Sire, je connais maintenant
Que vous voulez me flatter;
Je ne suis pas si parfaite,
Je n'ai pas mérité tant [d'honneur].*

ANTOINE

*Si vous aviez la bonté
De [me] répondre favorablement,
Mon désir serait, Madame,
D'être toujours avec vous.*

SOPHIE

*Ma réponse, Sire,
Dépend de vous;
Si votre désir est ainsi,
Pourquoi le mien ne le sera-t-il pas?*

ANTOINE

*Je suis sorti de mon royaume
Et venu devant vous
Sans autre objet
Que d'acquérir vos grâces.*

*Et je ne saurais pouvoir dire
Combien de joie j'ai
De ce que je vous trouve (4° vers)
Dans les sentiments que je désire (3° v.).*

SOPHIE

*Sire, si tel est votre désir
Que vous voulez m'épouser,
Un grand avantage
Je veux vous proposer.*

*Phozouaturen dit ene semia
Zoure amourekatik
Eta Angleterrako erregue
Izentaturen zutut nik*

ANTOINE

*Madama, hori ezinago
Phentsamentu houna duzu
Horen ereusitzeko
Eguin ahala eguizu*

SOFFIA

*Goure promesen gajetako
Oizu ene cintura
Eta plazer baduzu aldiz
Eman izadazut zouria.*

ANTOINE

*Bai eta bai madama
Berhala ni prest nuzu
Zuk hala plazer baduzu
Ni zoure obedient nuzu*

Khambia cinturak.

SOFFIA

*Ah! erregue handia cinturan
Cachet bat baratu zitazut
Eta zuk plazer baduzu
Errendatu behar deitazut.*

ANTOINE

*Madama, nik emaiten dudana
Ezti harzara galthatzen
Ez eta hartzen dudana ere
Haboro errendatzen.*

SOFFIA

*Erregue handia, bursa
Cinturan baratu zitazut
Haren retiratzia
Othoi permiti ezadazut*

ANTOINE

*Madama, auher ari zira
Erreguek emana eman duzu
Erreguñek emana ere
Hala izan behar dizu*

*Soffia retira
Antoinek ikher
bursa.*

*J'empoisonnerai mon fils
Pour l'amour de vous,
Et roi d'Angleterre,
Moi, je vous nommerai.*

ANTOINE

*Madame, cela est une pensée
on ne peut meilleure (1^{er} et 2^e vers);
Pour la [faire] réussir
Faites le possible.*

SOPHIE

*Pour gage de nos promesses
Prenez ma ceinture;
Et d'autre part, s'il vous plaît,
Donnez-moi la vôtre.*

ANTOINE

*Deux fois oui, Madame;
Quant à moi, je suis prêt tout de suite,
Si vous, vous l'avez agréable ainsi,
Moi je suis à vos ordres.*

Qu'ils échangent les ceintures.

SOPHIE

*Ah! grand roi, dans la ceinture
M'est resté un cachet;
Et, s'il vous plaît à vous,
Il vous faut me le rendre.*

ANTOINE

*Madame, ce que moi je donne,
Je ne le redemande pas;
Ni non plus ce que je reçois,
Je ne le rends davantage.*

SOPHIE

*Grand roi, ma bourse
Est restée dans ma ceinture;
De la retirer,
Je vous prie, permettez-moi.*

ANTOINE

*Madame, vous insistez en vain:
Ce que le roi donne est donné;
De même pour ce que donnent les reines,
Il faut qu'il en soit ainsi.*

*Que Sophie se retire
Qu'Antoine fouille la
bourse.*

Ah! ha! haour duziela cacheta
 Zouñnek caousatu beilu tradizionia
 Bena hounen équiliak eta bestek
 Ukhenen die punitionia

Antoine retira (¹)

Ah! ha! voici le cachet
 Qui a causé la trahison,
 Mais son auteur et autres [personnes]
 Auront la punition.

Qu'Antoine se retire.

Aussitôt Antoine rapporte à Henri ce qui vient de se passer : l'entretien qu'il a eu avec la reine mère, la découverte à laquelle l'a conduit l'échange des ceintures. Le roi d'Angleterre déclare n'avoir plus de doute sur l'auteur de la trahison et se répand en invectives à l'adresse de sa mère; puis, sur le conseil d'Antoine, il mande celle-ci pour l'interroger au sujet de la provenance du cachet qui vient d'être découvert. Sophie se rend à cet appel. Une courte discussion s'engage entre elle et son fils; finalement elle proteste que Gloucester est le seul coupable du meurtre d'Hélène et de ses deux enfants. Sommé par le roi de se justifier sous peine de mort, le ministre conte l'incident des faux messagers. Ceux-ci, tirés de leur prison, viennent tour à tour subir un interrogatoire. Tous, sauf le dernier, affirment que les lettres dont ils étaient respectivement porteurs leur ont été données à Rome. Henri les qualifie de fripons et de traîtres, déclare qu'il les châtierait et promet la vie sauve à qui dira la vérité. Alors le dernier messager révèle toute la machination : Sur les ordres d'Henri, il est mis en liberté, et ses compagnons sont reconduits en prison. On remarquera qu'ici le ministre mentionne neuf messagers, tandis que précédemment il n'en paraît que cinq sur la scène. Visiblement il y a là une inadvertance du rédacteur; il a dû reproduire l'indication des neuf messagers qu'il avait trouvée dans une rédaction antérieure, bien que, pour abrégé la pièce, ou faute d'un personnel suffisant, il n'en ait produit que cinq sur la scène.

Henri fait de vifs reproches à sa mère et prononce que justice sera faite de son crime. Elle proteste de son innocence; mais Antoine la confond en lui parlant du cachet. Ce prince ordonne ensuite de la livrer au bûcher, ainsi que les faux messagers qui sont en prison.

Restée seule avec Lambert et Amale, Sophie les supplie de la sauver et de l'accompagner dans sa fuite; mais n'essayant que des refus, elle s'agenouille, demande à Dieu pardon de ses fautes et monte sur le bûcher représenté sur le théâtre par une table. Elle meurt et les satans viennent l'emporter en la narguant.

Surviennent les messagers condamnés, qui se répandent en injures contre Ferreol qui les a trahis; il leur répond sur le même ton et se retire, tandis qu'eux montent sur le bûcher.

Suit une scène de satanerie; Satan et Bulgifer se félicitent de leur riche butin.

A la scène suivante, Gloucester montre à Henri la main coupée de Marie qu'il donne comme étant celle d'Hélène; le roi d'Angleterre ayant protesté

(¹) Voir annexes et variantes, note XIV.

que cette main n'est pas celle de sa femme, le ministre lui dévoile la vérité. Henri le remercie d'avoir sauvé Hélène, promet de l'en récompenser et ajoute (1) :

*Probentzia hountan sekulakoz
Ezarten zutui gobernadore
Zoure haourrentako primizia
Reserbatzen dudalarik bethi ere*

Dans cette province pour toujours
Je vous place gouverneur,
En réservant toujours (4° vers)
Les prémices [du pays] pour vos enfants (2).

Glocester répond par quelques paroles de remerciement et en assurant le roi du zèle qu'il mettra à s'acquitter de sa charge.

Henri déclare son intention de parcourir le monde avec une armée pour retrouver Hélène; Antoine décide de l'accompagner.

Ici finit, non pas la première journée (puisque le texte considéré est rédigé en une seule), mais la partie de cette rédaction qui correspond à la première journée du texte dont la deuxième journée, qui subsiste seule, nous a été conservée par le manuscrit n° 132. C'est cette seconde journée qu'il s'agit maintenant d'analyser.

Elle débute par un *premier sermon* dont voici les strophes initiales :

*Trageria baten representatceko
gente hounac guq dugu resolutu
hartçaz mincatcen hasteko
egun houn nahi deiciet souhetatu*

De représenter une tragédie,
Bonnes gens, nous, nous avons résolu :
Pour commencer à vous en parler,
Nous voulons vous souhaiter [le] bonjour.

*Eguin deikucie ouhouria
goure jkhouslera giteko
nahi nuke ounça mincatcen nakin
merechi ducien becala remestitceco*

Vous nous avez fait l'honneur
De venir nous voir;
Je voudrais savoir bien parler
Pour vous remercier comme vous le méritez.

*desir handibat Bagunuke
cier plaçer Emaiteko
eztakit jeanen ahal guirenez
çien contentamentutako*

Nous aurions un grand désir
De vous plaire:
Je ne sais si nous serons capables } 3° et 4°
de vous contenter } vers.

*othoï eztucie so Eguinen
goure jnoranciai
bena attencione ukhen Eçaçie
sujetaren Edertarcunary*

Je vous prie, vous ne regarderez pas
Notre ignorance;
Mais faites attention
A la beauté du sujet.

*Hourada (3) princessa justobat
çouin Beita haillena dêitcen
haren biçitçe amiragarriaz
nahi nitcaicie hassy mincatcen*

Ce [sujet] est une princesse juste
Qui s'appelle Hélène;
De sa vie admirable
Je veux commencer à vous parler.

(1) P. 182, strophe 2.

(2) Voir annexes et variantes, note XV.

(3) Pour *houra da*.

haren jstoriaren lehen partida
jčan çaiçie representatu
eta hantie haren Edireitialano
nahi dugu captivatu(?)

La première partie de son histoire
 Vous a été représentée
 Et depuis ce point jusqu'au moment où elle
 Nous voulons vous retenir(?). [est retrouvée]

Lehen phartia Baratu cen
Soffia errequigna punituriq
Constantinoblako Erregueq
haren tradicionia descoubrituriq

La première partie s'était arrêtée
 A la punition de la reine Sophie
 [Et au moment où] le roi de Constantinople
 [A] découvert la trahison de cette [femme].

Puis vient une analyse détaillée de la deuxième partie dans le goût des analyses des autres prologues, et particulièrement des prologues d'*Hélène*. Ce premier sermon conclut ainsi :

Bena cien afflictionetan
houra jmitaturen ducie
eta etzeçieta phenxa
gincouary ciriela ahateren

Mais dans vos afflictions
 Vous imiterez cette [princesse];
 Et ne pensez pas
 Que vous serez oubliés de Dieu.

Bagouatça arren gente hounac
goure trageriaren haztera
pharka jcadacie Libertatia
banoua Lagunen avertitcera

Nous allons donc, bonnes gens,
 Commencer notre tragédie;
 Pardonnez ma liberté:
 Je vais avertir mes compagnons.

L'action s'ouvre par un monologue d'*Hélène*, bien propre à faire ressortir une des différences qui distinguent cette deuxième partie de tous les autres textes — exception faite pour le n° 36, qui d'ailleurs n'embrasse pas les épisodes contenus dans cette deuxième journée — : c'est à savoir la plus grande étendue des développements; aussi je demande la permission de citer en entier ce monologue (1).

Hellainna bera jalkhy
pasejuz minca

Qu'*Hélène* seule sorte, qu'elle
 parle en se promenant.

Gente hounac jkhousacie
egun niq dudal estatia
eta dugun oroc admira
gincouaren photere handia

- Bonnes gens, voyez
 L'état où je suis, moi, aujourd'hui;
 Et admirons tous
 Le grand pouvoir de Dieu.

Jkhousi nunducien jgaran Egunetan
segurky Beste estatu Batetan
khrouabat Ene Burian
jarririq trono Batetan

Vous me vîtes aux jours passés
 Certainement dans un autre état,
 La couronne sur la tête,
 Assise sur un trône.

Hourac oro galdu dutut
halako ouhoureriq Eztut
amouna galthatcen dudalariq
ene Bicia Eremaiten dut •

J'ai perdu tous ces [biens];
 Je n'ai plus de tels honneurs;
 Je passe ma vie (4° vers)
 En demandant l'aumône (3° vers).

(1) P. 199 et suiv.

*Gincouac placer beitcian hala
ny niz Erregue Baten alhaba
oroc Badakicie noula
hanco cucenac galdu dutudala*

*Fortuna nahi ukhen nai flatatu
Anglaterrako Erreguigna guerthatu
Bena hanty jean niz cazzatu
eta ene phenac oro emendatu*

*Horiq oro chipy dira Bena
ah malenconia handia
ohartciaq Berakeq
jkharatcen deit khorpitz gucia*

*galdu nutian ene haurraq
ah ene seme khariouac
ala cieq Beitcinandien
mundu hountako malerousac*

*Gente hounac eniro eran ahal
combat handi den tristecia
amabalentako Bere haurren
guisa hartan galcia*

*Borogua artio eliro jhourk sinhetx
combat handi den phena
gincouac oro beguira ditcala
borogatceez Bat Bedera*

Eliçate Enia estonaceko
Et ici une lacune ⁽¹⁾

*Ene biçi orotan guida neçaçu
çuq othoy ginco handia
ene phenen Soffritceko
eman jçadacu oray pacencia*
Hallena retira ⁽²⁾.

Parce qu'il plaisait ainsi à Dieu,
Moi, je suis fille d'un roi;
Vous savez tous comment
J'ai perdu les prérogatives de ce rang.

La fortune a voulu me flatter,
[Quand] je parvins au rang de reine d'Angle-
Mais j'ai été chassée de ce poste, terre;
Et toutes mes peines ont été augmentées.

Tout ceci est peu de chose; mais,
— Ah [quelle] grande tristesse!
Le seul souvenir
M' [en] fait trembler tout le corps! —

Je perdis mes enfants.
Ah! mes fils chéris!
Vous qui, certes, vous êtes trouvés
[Parmi] les malheureux de ce monde.

Bonnes gens, je ne saurais pouvoir dire
Combien est grande la tristesse
Pour une mère de perdre de cette
façon ses enfants (3^e et 4^e vers).

Jusqu'à ce qu'il l'éprouve, nul ne pourrait croire
Combien grande est la peine [dont je parle].
Que Dieu garde sans exception
Chacun de l'éprouver.

Le mien [sort?] ne serait pas pour
étonner.

Durant toute ma vie guidez-moi,
[O] vous, grand Dieu, je vous prie!
De souffrir mes peines
Donnez-moi maintenant la patience
Qu'Hélène se retire.

Le théâtre est occupé immédiatement après par Félix, accompagné de Lion et Bras, les deux enfants d'Hélène qui ont grandi depuis le jour où l'ermitte les recueillit. Celui-ci leur propose de choisir entre continuer à vivre avec lui ou le quitter pour voir le monde. Lion répond qu'ils ne se sépareront pas de leur père. Félix leur apprend alors qu'il n'est pas leur père et comment, il y a seize ans de cela, il les arracha aux fauves.

(1) La phrase étant inachevée, on ne peut décider à quoi se rapporte ce pronom possessif *enia*.

(2) Voir annexes et variantes, note XVI.

Pénétré de reconnaissance, Lion persiste à dire que lui et son frère ne s'éloigneront pas de leur bienfaiteur; mais, sur les conseils pressants de ce dernier, ils décident qu'ils partiront à la recherche de leurs parents. Lion exprime ensuite sa gratitude envers Félix, qui l'assure d'un dévouement sans fin et sans borne. L'ermite fait de touchants adieux aux deux jumeaux qui, par la bouche de Lion — lequel est décidément le porte-parole du couple — lui répondent sur le même ton. Nos trois interlocuteurs sont en ce moment, à ce qu'apprend l'ermite aux deux frères, sur l'emplacement même où il les rencontra pour la première fois. Enfin, avant de les quitter, il leur donne de sages conseils : qu'ils soient toujours pieux et humains, honnêtes et réservés.

Survient dans ces parages un certain Hilarion. L'ermite lui confie les deux frères en lui demandant de les conduire dans quelque grande ville. Apprenant, par Félix qu'il interroge, comment cet ermite a trouvé jadis les deux enfants, Hilarion lui conte que précisément à cette époque il a lui-même rencontré en ces lieux « une dame belle comme le soleil »

anderebat.
ekhia beçain ederriq⁽¹⁾

à laquelle manquait une main et qui semblait être de haute naissance : or elle pleurait sur ses deux enfants, qu'à son réveil elle n'avait plus retrouvés auprès d'elle. Hilarion ajoute qu'il la conduisit à Nantes et ne la revit plus depuis; sans doute était-ce la mère des deux frères. Félix en tombe d'accord; et, après avoir prié Hilarion de mener Bras et Lion à Nantes, il échange avec eux de touchants adieux.

Le tableau suivant nous montre Hilarion prenant congé des deux jeunes gens, qu'il laisse sur la grande route de Nantes, en leur faisant cadeau de quelque argent et en leur recommandant de chercher à s'employer comme serviteurs; Bras remercie ce personnage qui disparaît.

Tandis que les deux frères se demandent ce qu'ils vont devenir, survient un certain Amodis, qui, par le rôle qu'il jouera dans la suite, se révélera comme l'intendant de la reine Gloriande. Nous savons que le pays sur lequel règne cette princesse est la Bavière.

Répondant aux interrogations d'Amodis, Bras lui apprend que Lion et lui sont deux frères, trouvés jadis dans une forêt, qui ignorent leurs père et mère; dépourvus de ressources, poursuit-il, ils cherchent à louer leurs services. Bras ajoute que leur mère est privée d'une main; et il demande à Amodis s'il ne sait rien au sujet de cette femme. Après avoir répondu négativement à cette dernière question, Amodis propose aux deux jeunes gens de leur procurer un emploi de serviteur.

A la scène suivante, ce personnage présente les deux jeunes gens à Gloriande (Glorianda) : il les a choisis, dit-il en substance, pour le service de cette princesse, parce qu'ils lui semblent propres à s'acquitter de n'importe quel emploi. Aux interrogations de la reine, Lion répond, qu'enfants

(1) P. 201, 2° colonne, 7° strophe, vers 1 et 2.

trouvés dans les bois, lui et son frère n'ont jusqu'alors eu d'autre occupation que la chasse. Gloriande réplique⁽¹⁾ :

*E bien harturen çutiet niq
egonen çiradie eneky
jhiçen arieraçiren çutiet niq
ezpacirie bestetako propy*

*Ukhenen ducie guage
merechituren ducien becala
bena fidel jçan citie
edo eta bestela gogoua*

*Nahy çutiet beztieracy
eçin haboro propiky
hy ginen jicait lagunçera
elicalat bethy eneky⁽²⁾*

Eh bien, je vous prendrai moi;
Vous resterez avec moi;
Je vous ferai, moi, vous livrer à la chasse,
Si vous n'êtes pas propres à autre chose.

Vous aurez des gages
Selon ce que vous mériterez;
Et soyez fidèles
Ou autrement gare [à vous] !

Je vous veux faire vêtir
On ne peut plus convenablement;
[[S'adressant à Bras]] tu viendras m'accom-
Toujours à l'église avec moi. [pagner

L'action se transporte un instant auprès d'Henri et d'Antoine. Le premier déclare que la saison est bonne pour partir à la recherche d'Hélène; il ne retournera pas en Angleterre, affirme-t-il, qu'il n'ait appris quelque nouvelle de cette reine ou de ses enfants; il se propose entre temps de faire la guerre aux Sarrasins. Quant à Antoine, il manifeste qu'il n'a pas abandonné le projet d'accompagner Henri. Restés seuls, Henri et celui que la rédaction actuellement envisagée appelle « le ministre (ministria) » s'entretiennent d'Hélène. Le ministre explique comment, pour soustraire cette princesse à la mort, il l'a engagée à se diriger dans les bois déserts avec ses deux enfants. Sans doute, ajoute-t-il, elle aura gagné le rivage de la mer et peut-être est-ce dans ces parages qu'on a quelque chance d'entendre parler d'elle; le ministre avoue n'en pas savoir davantage; toutefois il a encore conseillé à la jeune reine de se réfugier dans quelque couvent et de confier ses fils à quelque hôpital. Pour conclure l'entretien, Henri déclare qu'il va partir à la recherche de sa femme, dût-il aller jusqu'en Égypte et parcourir les quatre coins du monde; puis il confie la charge du royaume à son ministre, qui le remercie de cet honneur et proteste du zèle qu'il mettra à s'acquitter de cette charge.

Dans une courte scène qui vient immédiatement après, Henri déclare, en présence d'Antoine, Godefroy et Laurent (Laurean), que le moment est venu de commencer leur voyage d'investigations.

Nous voici revenus chez Gloriande. Tout d'abord elle témoigne à Amodis combien elle est satisfaite de ses deux nouveaux serviteurs. Bientôt c'est à eux-mêmes qu'elle fait part de sa satisfaction. C'est alors qu'elle institue Bras son page et Lion intendant de sa table⁽³⁾.

(1) P. 203, 1^{re} colonne, 3 dernières strophes.

(2) Voir annexés et variantes, note XVII.

(3) P. 204, 2^e colonne, vers 24 et suiv. :

*Lion Hy ccarten ail
ene mahaigñaren forniçala*

Lion, toi je t'institue
Fournisseur de ma table

La scène est ensuite occupée par deux pauvres, Janet et Guillenton. Le premier se lamente sur leur misérable sort et nous apprend à cette occasion que la ville — il s'agit de la cité ou règne Gloriande — est investie par les ennemis. Guillenton réconforte son compagnon, en l'engageant à venir avec lui au palais de la reine, où se trouve un jeune serviteur très charitable, qui tous les jours distribue force aumônes. Ici se place un épisode où un Chaho n'aurait pas manqué de reconnaître un produit original de l'âme basque; il est cependant aisé d'y retrouver une traduction presque littérale d'un épisode du roman français. Toutefois il faut avouer qu'il devait plaire particulièrement au public souletin; car nous le rencontrons, plus ou moins développé, dans toutes les rédactions de la pastorale intégralement conservées. Voici ce passage (1) :

*Lion jalkhy janet
minga.*

*Jauna gincouaren amourekatic
amouina eman icaguçu
bestela hebenche berian
gossez hillcera gouatçu*

*hirico probesioniac oro
ousté dit abançu diren
eta kaporat deus cherkha
exaiac guilicu defendatcen*

Lion minca

*Ene adiskidiac jkhouston dut
necessitatetan ciriela
ekhartén deiciet cerbait
ukhan eçaçie paçençia*

Que Lion sorte, que
Janet parle.

Monsieur, pour l'amour de Dieu,
Donnez-nous l'aumône;
Autrement ici-même précisément
Nous allons mourir de faim.

Je crois qu'ont été mises en réserve ici (2^e vers)
Toutes les provisions de la ville (1^{er} vers);
Et de rien aller chercher dehors
L'ennemi nous empêche

Que Lion parle.

Mes amis, je vois
Que vous êtes dans [la] nécessité;
Je vous apporte quelque chose :
Ayez patience.

En marge de cette strophe, et remontant jusqu'à la quatrième de cette colonne du manuscrit, est écrit :

*Praubec benedicite
eran. —*

*Lion retira eta jalkhy
cerbaiteky eta minca
Lion*

*Jar çitie ene adiskidiac
Jan eçaçie bouchibedera*

*Bras hy aldiz jeanén hiz
hebenty harat ene page.*

*Guisa hortan cerbutcha neçaçie
obedient jean çitie
errecompensa houniq
quero niq emanen deiciet*

Cf. Note n° XVII, Annexes et variantes.

(1) P. 205, strophe V et suiv.

Que les pauvres disent le
Benedicite. —

Que Lion se retire et [ensuite] qu'il
sorte avec quelque chose [en
main] et que Lion parle.

Asseyez-vous, mes amis,
Mangez chacun un morceau;

Bras, toi de ton côté, tu seras
Désormais mon page.

De cette façon servez-moi,
Soyez obéissants;
Bonne récompense
Ensuite moi je vous donnerai.

banoua ny harçara
çien edateko cherkhara

Lioneq ekhar ardou
eta eman godaliq ⁽¹⁾
eta cozinera jalkhy
eta minca

Behacite jaouna
Ouste dit gutcaz trufatcen ciren
goure apairiac eskele horier
jan eraciten dutuçunian

Praubiac retina
Burkhegnuz Cozinera
minca

Eztucia jkhouston exaiatz
noula gaudian unguraturiq
eta kirian barnen eztugula
Kassi probesioneriq

Eta çuq hiriko bagamontac oro
asse eraciten beituçu
ounça punitu etcitian jean
gogoua eman eçaçu

Eguiten badut niq
arraportbat erreguignary
ukhenen ducu açotia segurky
bourreuaren eskuly

Lion minca

Egon ady ichiliq erhousa
ezluq hory hire eguitekoua
prauben hiltcen gossez jkhousteko
othian hain houn ukia gougoua

Praubiac sologatcen dutianac
gincoua cerbutchatcen diq
hareq erreguignaren hounaq
omentaeraciren citik

Guihauren buria beno lehen
gincouac behar diagu cerbutchatu
praubeq gincoua representatcen beitie
aren houraq behar tiagu solojatu

Moi je m'en vais de nouveau
Vous chercher à boire.

Que Lion apporte du vin et
qu'il donne un peu de godale ⁽²⁾
et que le cuisinier sorte et
parle.

Écoutez, Monsieur!
Je crois que vous vous moquez de nous,
Lorsque vous faites manger (4° vers)
Tous nos repas à ces mendiants (3° vers).

Que les pauvres se retirent.
Que le cuisinier parle en
hochant la tête.

Ne voyez-vous pas de l'ennemi
Comment nous nous trouvons entourés
Et que dans la ville nous n'avons
Presque [pas] de provisions?

Et parce que, vous, vous rassasiez tous
les vagabonds de la ville (1^{er} et 2^e v.).
Prenez garde (4° vers)
A ce que vous ne soyez bien puni (3° v.).

Si je fais, moi,
Un rapport à la reine,
Vous aurez sûrement le fouet
De la main du bourreau.

Que Lion parle.

Garde le silence, fou!
Cela n'est pas ton affaire!
Se peut-il que tu eusses si bonne inten-
De voir mourir les pauvres de faim ? [tion

Qui soulage les pauvres
Sert Dieu;
Cela les biens de la reine
Accroît.

Avant notre propre personne
Il nous faut servir Dieu :
Parce que les pauvres représentent Dieu,
Donc [c'est] eux [qu']il nous faut soulager.

(1) Est-ce une erreur de transcription pour *godaletiq* (gobelet ou verre)? Cette conjecture ne pourrait guère se justifier; car on ne voit pas comment expliquer en ce cas la forme dubitative ou partitive en *iq*, à moins qu'il ne faille lire encore *godaletetiq* (du (*ex*) gobelet).

(2) Mélange de bouillon et de vin.

Cozinera minca

Arrancura diat hire gincouaren
ez haren cherbutchiaren
eztiat acholariq haren
haboroçiez hour gaigneko erorianen

Ginco aberaxa duq houra
provecietan representatcen bada
ore ginco eta praubeky
jouaiten ahal hiz passeyura

Probesioniac akabatcen baçaizku
hire gincoua dela causa
guero gossez haregaty egon guilian
erac hoy justo deya

Nahy baduq ginco houra cerbutchatu
eta esse eracy praubiac
jnfamia eguin eçaq ore Kostuz
eta utey goure probesioniac

Lion minca

Ale jnaxolenta behar duka hiq
ene gincouaz hola minçatu
respatureky baicy behar duk
hiq houra aiphatu

Merechy uke oray berian
eçar encan jnfernieren colan
bena han erra eraciren hay
hary ordu çaikonian

Miserable ukhatia eztakiq houra
çouinen photerexu den
eta eztiala haren acholiq
erraiten jçait heben arilcen

Mundia oro creiatu dianac
ouste duka eztiala hılan photere
nahy baliz hebenche berian
eçar jndiro foudituriq ere

Encuten badat hastara
hartcaz holako discousiq
tripa eçariren derat
hebenche berian jraurririq

Cozinera minca

Noulaz erraiten deitac
ezteçadan eran holako discousiq
hic ez hire gincoua baducieya
ene defendatceco eskuriq

Que le cuisinier parle.

Je [n']ai souci de ton Dieu
Ni de son service;
Je n'en fais pas plus cas
Que de tomber dans l'eau.

Ce Dieu est riche
S'il est représenté par la pauvreté;
Avec ton Dieu et tes pauvres
Tu peux aller te promener.

Si les provisions arrivent à nous manquer,
Ton Dieu est cause qu'
Ensuite à cause de lui nous demeurions
Dis-[donc], cela est-il juste? [affamés;

Si tu veux servir ce Dieu-là
Et rassasier les pauvres,
Infâme, fais-le à tes frais
Et laisse nos provisions.

Que Lion parle.

Allez, insolent! te faut-il, toi,
Parler ainsi de mon Dieu?
Si ce n'est avec respect, il ne te faut,
Toi, le mentionner.

Tu mériterais maintenant même
D'être placé au fond de l'enfer;
Mais [Dieu] t'y fera brûler,
Quand le moment sera venu.

Misérable renégat, tu ne sais pas } 1^{er} et 2^e
combien lui est puissant; } vers.
Et que tu n'as pas souci de lui
Tu te prends à me dire ici.

Celui qui a créé tout le monde :
Crois-tu qu'il n'a pas pouvoir sur toi?
S'il le veut précisément ici-même,
Aussi bien il pourra t'écraser.

Si j'entends encore.
Pareil discours sur lui,
Je répands tes boyaux ici même.

Que le cuisinier parle.

Comment me dis-tu
Que je ne dise pas pareil discours?
Toi ni ton Dieu avez-vous
Quelque droit à me défendre [quoi] que ce soit?

Lion minca

*Blasfemio horiq ouste duka
soffrituren ahal dutudala heben
ale fripou jmfamia
eracouzy nahy derat mincatcen*

*Lion lot cozinera et
ourthouky lurrila et
etchekeky lephoty lurrary
contre amodis jalkhy
eta minca*

*Âte kokia baya bay
guisa hortan jça aharratcen
pharty citie bertan
edo biac cutiet erhaiten*

*Pharty cozinera
minca*

*Jauna koky hounec
heben erho nahy ukhen nicu
Ago ago segurtatcen ait
jcanen jz orano gaztigatu*

Amodis minca

*Certan gaignen ukhen ducie
cer causagatiq hassicirie ⁽¹⁾
alo jaunac eny
heben declara jcadaçie*

Cozinera minca

*Jauna niq behar dirot
erreignary khounta erendatu
çer probessione eman dukian ⁽²⁾
nahy dirot hary declaratu*

*Lion retira Glorianda
jarguiala jalkhy
Cozinera minca.*

*Madama coure cerbutcharibatec
egun gaizky tratatu nicu
justicia galthatcen deicut
bestela congît galthatcen deicut*

*Jaun hounegaty baicy madama
lioneq jthotcen nindicun
othoitcen cutul herecha hoyer
othoy soguin diçadacun*

Que Lion parle.

*Crois-tu que ces blasphèmes
Je pourrai souffrir ici?
Allez! fripon infâme,
Je veux t'apprendre à parler*

*Que Lion saisisse le cuisinier
et le jette à terre, et qu'il le tienne
par le cou contre terre.
Qu'Amodis sorte et parle.*

*Allez! coquin que tu es!
Te querelles-tu de la sorte!
Séparez-vous,
Ou je vous tue [tous] les deux.*

*Qu'ils se séparent. Que le
cuisinier parle.*

*Seigneur, ce coquin
A voulu me tuer ici.
Attends, attends, je t'assure,
Tu seras bientôt chatié!*

Qu'Amodis parle.

*Sur quoi avez-vous eu [votre dispute]?
Pour quelle cause vous êtes-vous querellé?
Allons! Messieurs, à moi
Ici déclarez-le.*

Que le cuisinier parle.

*Seigneur, moi il me faut
Rendre compte à la reine;
Quelles provisions il a données
Je veux lui déclarer.*

*Que Lion se retire. Que
Gloriande sorte [et vienne s'asseoir]
sur le trône. Que le cuisinier parle.*

*Madame, un de vos serveurs
Aujourd'hui m'a maltraité:
Je vous demande justice;
Autrement je vous demande [mon] congé.*

*N'était grâce à ce seigneur,
Madame, Lion m'étouffait;
Je vous prie, ces marques,
Veuillez regarder!*

⁽¹⁾ Pour *haci cirie*.

⁽²⁾ Le texte correct doit être *dutian*.

by saihetx eçur ecary diztadacu
 belhain khalduz hauzeriq
 hoyeq oro recebitu citit
 coure hounaren conserbatciagaty

Hiriko bagamontaq oro
 bil erazten ticu houna
 eta hourac asse eraciten ticu
 hory propy çaiçia madama

Erran dirot eztinez jkhouston
 exayez unguraturiq guirela
 eta coure magasiac oro
 hustu huillen ciradiala

Abertitu dit ortan gaignen
 arraport eguinen necula
 eta merechy cien becala
 puny eraciren cuniala

Hory erran becaïn sarry
 lephoty lothu çitadacu
 eta lurrila ourthokiriq
 han jtho nahy ukhen niçu

Madama goure exayekila
 complot eguiniq dicu
 gossia heben eçar eta
 erenda erracy nahi guiticu

Egun berian hebenche
 niq prestatu oundouan barazcaria
 praube elibat ekar eraciriq
 eman diecu hayar acia

Coure photeriaç heben harat
 nahy badutucu conserbatu
 bester exemplan emaiteko
 hourac urkha eracy behar tucu

Glorianda m.

Ah Lion koky handia
 hola çena hire eguin bidia
 areta segurtatcen ait
 jçanen hiz ounxa punitia

Çeren harlu undudan niq hy
 ala ene hounen emplegatceko
 eta beste alte ene miskandien
 guisa hountan gaztigatceko

Deux os des côtes il m'a brisé } 1^{er} et 2^e
 à coup de genoux. } vers.
 J'ai reçu tous ces [coups]
 Pour conserver votre bien.

Tous les vagabonds de la ville
 Il rassemble ici,
 Et il rassasie ces [gens]-là!
 Cela est-il convenable, Madame?

Je lui ai dit s'il ne voyait pas
 Que nous étions entourés par les ennemis.
 Et que tous vos magasins
 Étaient presque vides,

Je l'ai averti que je vous ferai un } 1^{er} et 2^e
 rapport là-dessus } vers.
 Et comme il le méritait
 Que vous le feriez punir.

Sitôt dit cela,
 Il m'a saisi par le cou;
 Et, m'ayant jeté à terre,
 Il a voulu m'étouffer-là.

Madame, avec vos ennemis
 Il a comploté;
 Il veut introduire la famine ici et
 nous forcer à nous rendre (3^e et 4^e v.).

Aujourd'hui même et ici même,
 Après que j'eus préparé le dîner,
 Ayant fait venir des pauvres,
 Il leur a donné de quoi les rassasier.

Vos pouvoirs désormais
 Si vous voulez conserver,
 Pour donner exemple aux autres,
 Il vous faut faire prendre [ces] gens-là.

Que Gloriande parle.

Ah! Lion, grand coquin!
 Était-ce là ton devoir?
 Certes, je te l'assure,
 Tu seras bien puni.

Pourquoi, moi, t'avais-je pris toi?
 Est-ce pour que tu emploies mes biens
 Et d'autre part pour que tu châties } 3^e et 4^e
 de la sorte mes serviteurs? } vers.

*Abiloua cozinera
koki houra gaztigatu nahi diat
goury eguin deizkun afrountiac
ohart eraciren ditcouat*

*Haren persounan eracouxiren dut
exemplu erregourousbat
noula behar dien gobernatu
jkhousiren die besteg heben harat*

*Amodis etçaicia handy
koki haren hardieça handia
dudariq gabe merechy dicu
hareq oray urkha eracilia*

*Jkhosten cilariq noula ninçan
exayez unguraturi
bena segur nucu hareq badiala
hayekin cerbait complot eguiniq*

*Eta orano han deçan libertatia
ene miskandien çaflatceko
othian baliçatia aski punicione
khoky haren gaztigatceko*

*Eran dudan becala amodis
urkha eracy behar diat
hartakoz nahy diat eman
bestor orory exemplubat*

Amodis m.

*Madama etçitiala colera
eguicu oray reflecione
cozineraren erranetan
eztecacula har sobera fede*

*Hory paganobat ducu
Lion aldiz khiristy houmbat
hala algar hugu diela
gaiça segurra ducu*

*Sinhesten dit niq Lioneq
noula ecinago debot beita
praubiac gossez jkhousiriq
solojatu dutukiala*

*Amouingna eguiten jkhoustiac
cozinera errabiaten dicu
hala Lioni gaizky minçatu cayola
gaiça segura dukecu*

Va-t'en, cuisinier :
Je veux châtier ce coquin-là ;
Des affronts qu'il nous a faits
Je le ferai se souvenir.

En sa personne je montrerai
Un exemple rigoureux ;
Comment il leur faut administrer [ma maison]
Les autres verront désormais.

Amodis, ne te paraît-elle pas grande
La grande hardiesse de ce coquin ?
Sans [aucun] doute, il a mérité,
Cet [homme], maintenant d'être pendu.

Voyant comme j'étais
Entourée par les ennemis,
Je suis sûre néanmoins que cet [homme]-là a
Quelque complot engagé avec eux.

Faudrait-il en outre qu'il ait la liberté
De battre mes serviteurs ?
Pourrait-il y avoir une punition suffisante
Pour châtier ce coquin ?

Comme je l'ai dit, Amodis,
Il me faut le faire pendre ;
Par là je veux donner
Un exemple à tous les autres.

Qu'Amodis parle.

Madame, ne vous irritez pas ;
Faites maintenant réflexion ;
Aux paroles du cuisinier
N'ajoutez pas trop foi.

Cet homme est un païen ;
Lion, au contraire, un bon chrétien :
Ainsi qu'ils se haïssent mutuellement
C'est chose certaine.

Je crois, moi, que Lion,
Comme il est on ne peut plus dévot,
Ayant vu les pauvres affamés,
Les aura soulagés.

Voir faire l'aumône
Enrage le cuisinier :
Qu'ainsi il a mal parlé à Lion
Ce doit être chose certaine.

*Encun dit lehen ere cozinera
gincouaren contre mincatcen
lioneq oray ere halabada
hassy çioçu çaflatcen*

*beste althe segurtatcen çutut
eztila eguin complotiq
ez hiriaren hiriaren galeraciteko
secula ukhen halako deseigniq*

*Gaizky eguin dicu securky
coure miskandibalen çaflatcia
bena segur nuçu cozinera
eman derola occassionia*

*Ofenza çiniro hanitz
goure ginco handia
congît hebenche ema jçaçu
hourea asky gaztigu dikecu*

*haur çurtz Elibat dutucu
eta pietate ukhen jçeçu
ene dama mailia
celia jrabaciren duçu*

*Bras jalkhy Glorianda
minca*

*Bras eran jcadacu
Lion noun den
mincatu nahy nîkecu
by hitçez heben*

*Badakika othian Bras
hire annayac cer Eguin dian
ene hounac barreyalcen tiq
eçary nahy niq miserian*

*Hiria gal eracy nahy diq
cozinera Egun caflatu diq
eta othian cer Eguin behar dut
koky harlçaz oray niq*

Bras minca

*Madama jkhouston dit
desplaçer handirekila
ene annayeren contre
arrazoureyk khechu ciradiala*

*Eguia ducu hareq jkhousiriq
praube Elibat gossez hiltcen
amouina eman direcu
dolu eguiten Betcen*

J'ai entendu d'abord le cuisinier
Parler contre Dieu ;
Et alors Lion, puisqu'il en était ainsi,
A commencé à le battre.

D'autre part, je vous assure
Qu'il n'a pas fait de complot,
Non certes, pour perdre la ville;
Il [n'a] jamais eu tel dessein.

Il a mal fait certainement
De battre un de vos serviteurs;
Mais je suis sûr que le cuisinier
Lui a donné l'occasion [d'agir ainsi].

Vous pourriez offenser beaucoup
Notre grand Dieu [en sévissant davantage];
Donnez ici congé [à Lion] :
Cela sera [un] châtement suffisant.

Ce sont de sages enfants;
Ayez donc pitié d'eux :
Ma chère dame,
Vous gagnerez le Ciel.

Que Bras sorte, que
Gloriande parle.

Bras, dites-moi
Où est Lion;
Je voudrais parler
Ici en deux mots.

Sais-tu bien, Bras,
Ce qu'a fait ton frère?
Il dilapide mes biens;
Il veut me mettre dans la misère,

Il veut perdre la ville;
Aujourd'hui il a battu le cuisinier.
Et que me faut-il donc faire,
Moi, maintenant de ce coquin?

Que Bras parle.

Madame, je vois
Avec grand déplaisir
Que contre mon frère
Avec raison vous êtes fâchée.

Il est vrai que lui, ayant vu
Des pauvres mourir de faim,
Leur a donné l'aumône,
Parce que cela lui faisait de la peine.

*Hortan gaignen cozinera
arraprochatu dieu
gincouaren amourekaty eguin ciala
annayeq arrapostu eman dirocu*

*Gincouaren contre hassy çuçun
pagano houra mincatcen
anayeq Blasfemio hourac ecin sof[ritu]
haci ciocun caflatcen*

*Madama arauz oray çor diegu
gourè leguiaren sustengatcia
ene annayeq etzeicu eguin
ousté becain coury ougen handia(?)*

GLORIANDA

*noulaz dioq hory
etzeitala eguin ogu[e]n handy
cozinera gaizky minco bacen
çeren elceitan arraportalcen eny*

*Bestalde premis deya
eny eran gabe amouina eguitia
horieq oroc merechy die
khordaren⁽¹⁾ lephouan khordaren ecartia*

*Braseq nigar
amodis minca*

*Madama gaztetarcun bateq
houra eraguin dirocu
bena guizon gazte hoyér
pharkatu behar dærecu*

*Ounestalez eta debocionez
etzicie jhoun ere bere pareriq
ougen eguin badie ere
badicie dolumen handiriq*

Glorianda minca

*Ebien hire annayary
pharkalcen douat hire amourekaty
bena jalkhy behar ducie bieq
ene erresoumetariq*

*Utciten deitciet abillamentiac
ecagut deçacien ene hounlarcuna
merechy cunukien besteriq
bena etzeitala aguer haboro en[e]gana*

Le cuisinier sur ce [point]
Lui a fait des reproches :
Qu'il le faisait pour l'amour de Dieu
Mon frère lui a répondu.

Contre Dieu commença
Ce païen à parler.
Mon frère, n'ayant pu souffrir ces blasphèmes,
commença à le frapper.

Madame, sans doute maintenant nous devons
Soutenir notre loi;
Mon frère ne vous a pas fait,
A vous, aussi grand tort que vous le croyez.

GLORIANDE

Comment dis-tu qu'[en] cela
Il ne m'a pas fait grand tort ?
Si le cuisinier parla mal
Pourquoi [Lion] ne me rapportait-il pas
à moi [la chose] ?

D'autre part est-il permis
De faire l'aumône sans me le dire ?
Toutes ces choses ont mérité
Qu'[à leur auteur] on mette la corde au cou.

Que Bras pleure.
Qu'Amodis parle.

Madame, c'est la jeunesse
[Qui] lui a fait faire cela;
Mais à ces jeunes hommes
Il vous faut pardonner.

Pour l'honnêteté et la dévotion
Personne n'est leur égal :
Que si ils ont commis [quelque] faute
Ils ont grande affliction.

Que Gloriande parle.

Eh bien ! A ton frère
Je pardonne à cause de toi ;
Mais il vous faut sortir [tous] les deux
De mes royaumes.

Je vous laisse les vêtements
[Afin] que vous connaissiez ma bonté ; —
Vous mériteriez autre chose ; —
Mais ne reparaissiez plus devant moi.

(1) Ce premier Khordareñ est de trop ; le copiste l'avait sans doute mis par erreur avant sa place normale, et il a ensuite oublié de l'effacer.

*Amodis eta Glorianda retira
Lion jalkhy Bras minca
Liony*

*Annaye jouan behar dicugu
cougita madamac dikuçu
erreguigna couretako
ecinago khechu ducu*

*Urkha eracy etcutinian
ounxa jrous gutacu
amodiseq conserbatu çutu
obligacione diocugu*

Lion minca

*Hox arren annaye oray
jalkhy guitian hebentiq
noumbait burucagui edirén[en] dugu
gincouaren placerareky*

*Cozinera jalkhy
buruz minca*

*Egurioc hounat fripoua
behar diagu jkhousy heben
çouineq hobeky jkhasy dugan
ezpataren maneiacten*

Lion m.

*Guçona aparta akit ait cinety
eztiçadala eman occasioneriq
utcy neçaq arrapausuz
ezteriat eguiten oguenic*

COZINERA

*Oray'drano asky eguin duq
eta ehiz jean punitu
erreguignaq acholiq ezpadu
ny nahy nitcaiq mendecatu*

Lion minca.

*Retira ady othoy hebenty
utci neçaq bertan jouailera
othoitcen ait enegala obliga
ezpataren eskila ecartera*

Cozinera m.

*Erraiten derat corageriq baduq
eçar deçan bertan
edo eta bestela oray
sartcen derat haur bihotzian*

*Qu'Amodis et Gloriande
se retirent. Que Lion sorte.
Que Bras parle à Lion.*

*Frère, il nous en faut aller;
Madame nous donne le congé;
La reine à cause de vous
Est on ne peut plus fâchée.*

*Quand elle ne vous fait pas pendre
Nous sommes bien heureux;
[C'est] Amodis [qui] vous a sauvé:
Nous lui avons obligation.*

Que Lion parle.

*Donc, allons maintenant, mon frère;
Sortons d'ici;
Quelque part nous trouverons un maître,
Avec l'agrément de Dieu.*

*Que le cuisinier sorte au bout
[de la scène]; qu'il parle.*

*Attends! ici fripon!
Il nous faut voir ici
Lequel d'entre nous a mieux appris
A manier l'épée.*

Que Lion parle.

*L'homme! Éloigne-toi de devant moi;
Ne me donne pas l'occasion [de te frapper];
Laisse-moi en repos:
Je ne te fais pas de tort.*

LE CUISINIER

*Jusqu'à présent tu en as assez fait,
Et tu n'as pas été puni;
Si la reine n'[en] a pas souci,
Moi, je veux me venger de toi.*

Que Lion parle.

*Retire-toi, je te prie, d'ici;
Laisse-moi vite passer;
Je te prie, ne m'oblige pas
A mettre l'épée à la main.*

Que le cuisinier parle.

*Je te dis, si tu as du courage,
Que tu l'[y] mettes bientôt;
Ou autrement maintenant
Je t'introduis celle-ci dans le cœur,*

Bras m.

*Annaye eguiçu coure eguin bidia
edo eguiten dit enianiq⁽¹⁾
erho eçaçu pagano hory
eçar jçoçu tripa jraurririq*

Bataillia Lion⁽²⁾ eta cozinera erho

Bras mi[nea]

*Annaye bego oray aren
guitian bertan ezka
atçamaiten bagutie
berhala galcera gouatca*

*Retira by annayeq
Amodis eta glorianda
jalkhy glorianda
min⁽³⁾*

*Amodis abilloua
ene magasin bisitacera
badugunez amenx oguiriq
orai abil jakitera*

*Amodis jouan eta gin
berhala eta minca
amodis*

*çoure odren executatcen
madama jcan nucu
bena alaguera cite
ogviz orano probesione baducu*

*Ouste beitchunian ecy Lioneq
oro houndikatu caicula
niq ouste dit bere oracionez
omenta eracy dutiala*

*Haren eskielaraz gueroz
coure houna omentatu ducu
guiçon gazte debolagorriq
eztit secula ecagutu*

GLORIANDA

*Ah amodis ecagutcen diat
houa gincouaren haurra çia
gaizki eguin diat haren
hebenty dereceraztia*

⁽¹⁾ Pour enia niq.

⁽²⁾ Ceci n'ayant pas de sens le texte correct ne peut être que *Lionec* (ou telle orthographe qu'on voudra) *cozinera erho*, à moins qu'il ne faille lire *Lion eta Brassec...* (ou toute autre orthographe) : que *Lion et Bras tuent le cuisinier*. Cette seconde leçon est d'accord avec l'indication à cet endroit du texte de Bayonne, qui donne : *Biac cozinera erho*, que les deux tuent le cuisinier.

⁽³⁾ Abréviation pour minça.

Que Bras parle.

Frère, faites votre devoir,
Ou moi je fais le mien;
Tuez ce païen;
Répandez ses boyaux à terre.

Bataille. Que Lion tue le cuisinier.

Que Bras parle.

Frère, laissons-le maintenant;
Échappons-nous vite;
Si on nous attrape,
Nous allons être perdus aussitôt.

Que les deux frères se retirent;
qu'Amodis et Gloriande sortent;
que Gloriande
parle.

Amodis, va-t'en
Visiter mes magasins;
Si du moins nous avons du pain
Maintenant va savoir.

Qu'Amodis [s'en] aille et
qu'il [re]vienne aussitôt et
parle.

Exécuter vos ordres,
Madame, j'ai été;
Mais soyez joyeuse,
Il y a encore des provisions de pain.

Vous croyiez que par Lion
Tout vous avait été outrageusement dérobé :
Moi, je crois que par ses prières
Il a accru [vos vivres].

Puisque dans ses mains
Votre bien a augmenté :
Homme plus dévot
Je n'ai jamais connu.

GLORIANDE

Ah! Amodis, je connais :
Ce [jeune homme] était enfant de Dieu;
J'ai mal fait de le
faire partir d'ici.

<i>Ordian coleratu nundia</i>	Alors j'étais en colère;
<i>enakia cer ary ninçan</i>	Je ne savais ce que je faisais.
<i>oray heben baliz hebe.</i>	Maintenant s'il était ici,
<i>eniroq utey jouaitera secula</i>	Je ne le laisserais jamais [s'en] aller.

<i>Benuraz heben banu espousa niroc</i>	Peut-être, si je l'avais ici, je pourrais
<i>eta erregue jçenta</i>	Et le nommer roi; [l'épouser]
<i>benà houra oray jouan guq</i>	Mais maintenant il s'en est allé. Nous,
<i>guilian hebenty retina</i>	Retirons-nous d'ici ⁽¹⁾ . »

C'est maintenant au tour d'un nouveau personnage d'entrer en scène : c'est l'archevêque, que la suite du drame nous apprendra être l'archevêque de Tours. Il aperçoit les deux jeunes gens, et aussitôt un certain Felician est chargé par lui de les interroger sur leur origine et de leur demander s'ils veulent entrer au service du prélat. Felician s'acquitte de cette mission et amène les deux jumeaux devant l'archevêque, auquel il les présente. Aux questions de ce dernier, Bras répond en racontant toute leur histoire. Après le récit des événements que nous connaissons déjà, il rapporte un épisode de leur existence qui n'a pas été mis en scène dans cette rédaction et qui n'est même pas mentionné dans les autres textes de la pastorale parvenus jusqu'à nous ; voici en quels termes il est relaté ici ⁽²⁾ :

<i>Gueroz hastara compte baten armadan</i>	« Puis ensuite dans l'armée d'un Comte
<i>jçan gutucū kabalier</i>	Nous avons été comme chevaliers;
<i>eta oray aldiz hiry hountari</i>	Et, quant à maintenant, cette ville
<i>gabiltacu estranger ⁽³⁾</i>	Nous parcourons en étrangers. »

Le jeune homme termine son récit en exprimant le désir que Lion et lui ont de trouver leur père et leur mère.

L'archevêque les invite alors à entrer à son service; ils acceptent avec plaisir par la bouche de Bras. Le prélat, apprenant les noms de ses nouveaux serviteurs, remarque avec étonnement que ce ne sont pas là des noms de saints : sans doute les deux jeunes gens ne sont pas baptisés? S'il en est ainsi, il leur faut recevoir le baptême, afin d'être sauvés. Bras répond qu'ils ignorent s'ils sont baptisés, mais qu'en tout cas ils souhaitent de l'être. L'archevêque décide donc de donner satisfaction à ce désir; il les engage à se préparer à ce sacrement et à demander tout d'abord les lumières du Saint Esprit.

Ils disparaissent pour reparaître bientôt baptisés; le prélat leur dit quelques mots sur le baptême par lequel ils viennent d'être lavés du péché originel. La suite de l'entretien nous apprend que Bras, sous le nom de Brice qu'il portera désormais, sera dorénavant le secrétaire de l'archevêque; et Lion, qui s'appellera à l'avenir Martin aumônier ou distributeur des aumônes du même prélat.

(1) Voir annexes et variantes, note XVIII.

(2) P. 209, 1^{re} colonne, avant-dernière strophe.

(3) Voir annexes et variantes, note XIX.

L'action change; et Antoine et Henry apparaissent avec leur suite. En peu de mots, Antoine, s'adressant au roi d'Angleterre, nous apprend qu'après avoir parcouru beaucoup de pays sans rien découvrir concernant Hélène, ils sont présentement sur les terres du roi Roboastre, prince sarrasin auquel — réplique Henry — ils vont faire la guerre, s'il ne veut se convertir. A cela et à une autre allusion faite plus loin par Henry, se réduisent dans la présente rédaction et, sous une forme presque identique, dans le manuscrit de Bayonne, les traces de la guerre contre Roboastre, laquelle ne fait pas l'objet de la moindre mention dans aucun des autres cahiers d'*Hélène* parvenus jusqu'à nous.

Après la scène dont je viens de parler, dans une sorte d'intermède comique, Janet et Guillenton ont un entretien qui commence en ces termes (1) :

... Janet minca

*Nountache jz guillenton
baduka ossagarririq
noula darramaq thempora
ukheiten duka amouinariq*

Guillenton m.

*Ene laguna trankilki bicinuc (2)
eztiat arrancura handiriq
ene hounac eçin arrangatuz
eztiat harteen phena handiriq*

*Ene etchiac lurrac ela kabaliac oro
ecinago ounxa dutuq
niq cer jan balinbadut
ounxa baicy eçin jçaten nuc*

*Encun Baduq secula
noula den proberbio caharra
ourde gosseq ezkur ametz (3)
hortan berian duq ene jcatia*

*Nouiz ere beitut cerbait bilduriq
alaguera nuq ordian
pintou ardou coumbait edaten diat
sacolan diharrru dudanian*

*Bena orai gentiac
gaistotu dutuc...*

... Que Janet parle.

Comment donc es-tu, Guillenton?
As-tu [bonne] santé?
Comment passes-tu le temps?
As-tu de l'aumône?

Que Guillenton parle.

Mon compagnon, j'ai vécu tranquillement;
Je n'ai pas grand souci;
Ne pouvant arranger l'état de mes biens,
Je ne prends pas grand'peine.

Toutes mes maisons, toutes mes terres
[et tous mes troupeaux
Sont on ne peut mieux :
[Pour] moi, si j'ai de quoi manger,
Je ne puis être que bien.

Si tu as jamais entendu
Comment est le vieux proverbe :
« Porc affamé rêve gland, »
Tu as là même mon état.

Où que j'aie quelque chose à recueillir,
Je suis alors joyeux;
Je bois quelques pintes de vin,
Quand j'ai argent en poche.

Mais maintenant les gens
sont devenus mauvais...

(1) P. 210, 2^e colonne, v. 4 et suiv.

(2) Pour bici nu.

(3) Proverbes basques recueillis par Arnauld Oihenart, 2^e édition, imprimerie de Prosper Fay, Bordeaux, 1847, page 75 « vrde goffec escur amets », traduit page 76 : « Le pourceau affamé songe aux glands. »

Et les deux compères s'entretiennent sur la dureté des temps pour les personnes de leur état. Leur conversation se termine de la façon suivante (1) :

*oray tousserat jouaiteko phantian
nahi jça gin eneky
ousté diat han cerbait ukhenen dugun
hotx emaq algarreky*

Je suis maintenant sur le point d'aller à
Veux-tu venir avec moi? [Tours
Je crois que là nous aurons quelque chose
Allons, suis-moi, partons ensemble.

*Hanco archebescouac umen diq
guiçon karitatousbat amounierbat
jouaiten caitcon praube orory
emaiten diq karitate handibat*

L'archevêque du lieu a, dit-on,
Pour aumônier un homme charitable
[Qui] à tout pauvre qui va vers lui
Fait une grande charité.

Guillenton m.

Que Guillenton parle.

*janet hory eguia bada
jouanen gutuq algarreky
guitian pharty tourserat
lagunturen ait bethy (2).*

Janet, si cela est vrai,
Nous irons ensemble.
Partons pour Tours;
Je t'accompagnerai toujours.

Suit un long monologue, où Hélène, s'adressant au public, oppose d'abord dans une série d'antithèses sa grandeur passée et sa misère présente, récapitule ensuite ses aventures et finit par des paroles de résignation à la volonté divine.

Nous revenons aux deux mendiants : Janet déclare à son camarade qu'ils sont arrivés à Tours et qu'il leur faut aller au « château de l'archevêque (Archevescouaren jaureguiala) ». Ils se présentent donc devant Martin ; sur leur demande, il leur donne l'aumône, qu'il accompagne de paroles bienveillantes. Aussitôt après, nous voyons Hélène qui chemine vers Tours en se plaignant de la longueur du trajet ; elle expose qu'elle va dans cette ville pour prendre sa part des libéralités qu'y prodigue aux pauvres l'aumônier de l'archevêque. Elle conclut en se recommandant à Dieu.

Arrivée à Tours, elle rencontre une nommée Sabine, à qui elle apprend qu'elle est une pauvre femme vivant d'aumônes et attirée de Nantes en ce lieu par la renommée du jeune serviteur de l'archevêque. Puis le dialogue continue en ces termes (3) :

*...nahi cuntuket othoïtu
eya coure etchen gayazco
placer neicunez recebitu*

...Je voudrais vous prier
S'il vous plairait me recevoir la nuit
dans votre maison (3° et 4° vers)

*Eneganiq eztukeçu phakuriq
çeren ezpeitut diharuriq
bena hiltz emaiten deïçut
gincoua othoituren dudala couregatic*

De moi vous n'aurez pas de paiement
Parce que je n'ai pas d'argent ;
Mais je vous promets
Que je prierai Dieu pour vous.

(1) P. 211, 1^{re} colonne, avant-derniers vers.

(2) V. annexes et variantes, noté XX.

(3) P. 213, strophe 6 et suivantes.

Sabina m.

*Anderia errecebituren culut
gogo hounez segurky
çu becalakouentako ene borthac
jdekiriq diaudelçu bethy*

*Egunian behin jouanen cira
çoure karitde phartiaren cherkha
eta guero ginen cira ene etchera
çoure themporaren jgaraitera*

*Archevescouaren etchen ukhenen ducu
mundian behar ducuna oro
eta niq aldiz badit ourthian
khamberabat çoure cerbulchuko ⁽¹⁾*

Que Sabine parle.

Madame, je vous recevrai
Sûrement de bon cœur;
Pour les personnes comme vous, mes portes
Sont toujours ouvertes.

Le jour vous irez d'abord
Chercher votre part de charité;
Et ensuite vous viendrez à ma maison
Pour passer votre temps.

A la demeure de l'archevêque vous aurez
Tout ce qu'il vous faut au monde;
Et moi, de mon côté j'ai pour l'année
Une chambre à votre service.

Sabine continue en interrogeant Hélène sur son lieu de naissance, sur ses malheurs, sur la manière dont elle a perdu la main. Toujours méfiante, la princesse fugitive répond qu'elle est du pays de Nantes; et pour expliquer la mutilation, elle invente cette fable : comme elle se trouvait un jour dans un bois, un vaurien lui a coupé la main d'un coup de sabre, parce qu'elle résistait à ses coupables exigences; après quoi il s'était éloigné, la laissant pour morte; c'est depuis lors qu'elle vit d'aumônes.

Sabine répond à ce récit par quelques paroles de consolation. A la scène suivante, Martin distribue son aumône quotidienne aux pauvres; et nous voyons reparaître à cette occasion Janet et Guillenton qui viennent recevoir leur part de ces libéralités. Apercevant Hélène parmi les mendiants, Brice s'écrie ⁽²⁾ :

*Houra segurky ahalcor ducu
besteta hounat huillent liteçu
eçagun ducu officio hory
eztiala hanbat pratikatu*

*Goure ama cen becala
hory ere esku bakhoitz duçu
hartakoz oharturiq arren
karitate hounbat eman jçoçu*

Cette [femme] est certainement confuse;
Autrement elle se serait approchée ici.
On connaît qu'elle n'a guère
Pratiqué ce métier.

Comme celle qui fut notre mère,
Elle aussi n'a qu'une main :
C'est pourquoi vous souvenant de notre mère,
Faites-lui une bonne charité.

Et la scène continue ainsi :

Martin m.

*Huillant cite hounat anderia
oricu coure amouina phartia
etcitiala ahalke jean
eztucu desouhoure amouinaren galthalcia*

Que Martin parle.

Approchez-vous ici, Madame,
Prenez votre part d'aumône
Ne soyez pas honteuse;
Il n'y a pas déshonneur à demander l'aumône.

⁽¹⁾ V. annexes et variantes, note XXI.

⁽²⁾ P. 213 dernière strophe, et strophes suivantes.

*Eran jeadacu nounko ciren
orano etcinen jean heben
ecy coure manerac coure estatia
beno goragoriq diçu markatcen*

HELAINÉ

*Jauna enucu hanbat hurruneco
hoyetan gainiko nucu
ene manieretan miserablebat baicy
eçin erremoustratcen ahal dicut*

Martin m.

*Eran jcaguçu anderia
eya çer guisaz galdu ducun eskia
edo jçan cirenez secula
jhoureky establitia ⁽¹⁾*

Dites-moi d'où vous êtes;
Vous n'avez pas encore été ici :
Car vos manières portent une { 3^e et 4^e
marque supérieure à votre état } vers.

HÉLÈNE

Seigneur, je ne suis pas de si loin;
Je suis de ces parages;
Je ne puis absolument révéler (4^e vers)
(M. à m. : Je ne puis pouvoir révéler.)
Par mes manières qu'une malheureuse
[(3^e vers).]

Que Martin parle.

Dites-nous, Madame,
Si [et] de quelle façon vous avez perdu la
Ou bien si vous avez jamais été [main
Mariée à personne.

Hélène de répondre, pour expliquer la perte de sa main, par un récit analogue à celui qu'elle a précédemment fait à Sabine. Martin lui adresse quelques paroles de consolation et de pitié, et l'invite à avoir recours à lui, quand elle en aura besoin. Hélène exprime sa gratitude, et restée seule elle remercie Dieu qui semble vouloir alléger ses peines.

De retour auprès de Sabine, Hélène lui conte l'accueil qu'elle a reçu de Martin. Puis, brusquement, l'action se déplace une fois de plus : Antoine et Henry ont vaincu et fait baptiser Roboastre — c'est Henry qui nous l'apprend; — et ils se disposent à recommencer leurs investigations au sujet d'Hélène. Dans ce but ils décident de se rendre à Tours et dépêchent Laurent à l'archevêque pour annoncer leur venue. Le messager s'acquitte de cette mission, et le prélat lui témoigne combien il est honoré de la visite des souverains. Il se dirige à leur rencontre avec Brice et Martin et commande à Felician de préparer aux monarques une réception digne d'eux. Du haut de la scène, l'archevêque souhaite la bienvenue aux deux princes, qui arrivent à cheval. Henry expose qu'ils viennent de guerroyer contre les Sarrasins; et, après un échange de compliments de part et d'autre, les rois mettent pied à terre, et toute la compagnie de gagner le palais du prélat. Hélène vient un moment occuper seule la scène. Elle se lamente sur son sort : le malheur s'acharne à la poursuivre; à peine goûtait-elle un peu de répit dans Tours, qu'arrivent son mari et son père, qui la feront mourir, s'ils la trouvent. Là-dessus elle reprend une fois de plus la récapitulation de ses malheurs. Elle voit bien, conclut-elle, qu'il n'y a plus pour elle de repos à espérer dans ce monde; et elle aspire aux joies célestes de l'autre. Comme elle se demande ce qu'elle doit faire, survient Sabine, qui l'interroge sur la cause de son affliction : c'est, répond-elle à son hôtesse, parce qu'elle va la quitter; car elle veut partir en pèlerinage pour Rome. Sabine l'assure qu'à quelque moment qu'elle revienne, sa porte lui sera toujours ouverte.

(1) V. annexes et variantes, note XXII.

Sur la crainte exprimée par l'hôtesse des dangers qu'Hélène peut courir en chemin, celle-ci — on en conçoit la vraie raison — manifeste l'intention de revêtir un habit de pèlerine afin, dit-elle, d'être mieux respectée. Sabine dit adieu à Hélène, forme des souhaits pour que son voyage soit heureux, et les deux femmes se séparent en s'embrassant.

A la cour de l'archevêque, Antoine expose au prélat le vrai motif de sa venue. Il conte, sans en donner la raison, que sa fille a dû fuir sa présence; puis il rapporte tout au long les autres aventures d'Hélène, celles du moins dont il a connaissance, à savoir : l'arrivée de cette princesse en Angleterre et tout ce qui s'ensuivit. Il conclut en demandant au prélat s'il peut fournir quelques données au sujet de la fugitive. L'archevêque répond négativement, mais il y a là, observe-t-il, deux jeunes gens recueillis jadis par un ermite, et qui n'ont jamais connu leur père ni leur mère. A ces mots Henri (1) :

*Monseigneur aspaldin so niaukocu
brica deitcen den horry
bena horren beguieq badicie
helainarenen guisa handy*

ANTOINE

*Sira etcira troumpalcen
helainarenac udury citica beguiac
martin deitcen den horrec aldiz diçu
çoure çihaturen persouna*

*ounxa eder lukeçu othian
eta hanitz guinateke alaguera
çoure by semiac heben
oray ediren ahal baguinça*

ARCHEVESCOUA

*sira nourq daky othian
benturaz eta hourac dutukeçu
ecy briçaq saihezian eskubat
belhi kharreyatcen diçu*

HENRY

*Benturaz eta hora beila
helainaren beraren eskia
bena erran jçadaçu Brica
nouizez gueroz khareyatcen dia*

BRAS

*sira ene ohartçe orotan
esku haur kharreyatcen dit
eta çer guisaz heben dudan
nihaureq ere eçin jakiten dit*

Monseigneur, [depuis] longtemps je
[demeure à regarder
Ce [jeune homme] qui s'appelle Brice;
Mais ses yeux ont
Grande conformité avec ceux d'Hélène.

ANTOINE

Sire, vous ne vous trompez pas :
Il a les yeux semblables à ceux d'Hélène;
Quant à celui-là qui s'appelle Martin, il a
[L'aspect de] votre propre personne.

Ce serait certes bien beau,
Et nous serions très joyeux,
Vos deux fils ici
Si nous pouvions trouver maintenant.

L'ARCHEVÊQUE

Sire, qui peut savoir ?
Peut-être aussi bien ce sont eux;
Car Brice une main au côté
Porte toujours.

HENRY

Et peut-être celle-ci est-elle
La main d'Hélène elle-même.
Mais dites-nous, Brice,
Depuis quand la portes-tu ? (*sic*).

BRAS

Sire, dans tous mes souvenirs
Je [me vois qui] porte cette main;
Et de quelle façon je l'ai ici
Moi-même je ne puis non plus le savoir.

(1) P. 217, 2^e colonne, strophe 6 et strophes suivantes.

Henry m.

*Esku hory helainarena bada
niq ecaguturen dut houra
brica solta eçac horty
eracouxu behar deikuq behala*

*Bricaq eskia lacha
eta eman henriry
jkher eta henry
m.*

*Helas eta haur bera da
helainaren beraren eskia
haur da niq hari eman erhaztuna
ah esku preciatia*

*Heben dut othian
cherkhatcen dudanetariq pharte
bay ene seme khariouac
cieq eniac ciradie segurky halere ⁽¹⁾*

Qu Henry parle.

Si cette main est celle d'Hélène,
Moi je la [re]connaîtrai.
Brice, détache-la de là;
Il faut que tu nous la montres tout de suite.

Que Brice détache la
main et la donne à Henry
pour la considérer et
qu'Henry parle.

Hélas! Voici précisément
La main d'Hélène elle-même;
Voici l'anneau donné par moi à elle;
Ah! main précieuse!

J'ai ici, ciel!
Partie de ce que je cherche.
Oui, mes fils chéris,
Vous, vous êtes bien les miens.

Henri continue à se récrier et à s'attendrir, et conclut en apprenant à ses fils, pour leur plus grande joie, de quel sang ils sont issus, tandis qu'Antoine prend sa part de l'allégresse générale. Pour terminer la scène, l'archevêque prononce quelques paroles pleines de déférence et d'enthousiasme à l'adresse des deux jeunes princes d'Angleterre. Les personnages disparaissent un moment de la scène, qu'Hélène ne fait que traverser en chantant une complainte qui se réduit à une strophe ou dont le manuscrit ne donne que la première strophe. Ensuite apparaissent l'archevêque, ses hôtes et leur suite. Henri déclare qu'il faut se remettre à la recherche d'Hélène, et qu'il ne se reposera qu'il ne l'ait retrouvée; entre temps, il n'en continuera pas moins la guerre contre les Sarrasins. Antoine approuve ces desseins et suivra Henry dans ces pérégrinations; car il désire, autant que son gendre, revoir Hélène; et d'autre part, il est toujours plein d'ardeur à combattre les Sarrasins. Avant de s'en séparer, l'archevêque affirme à ses hôtes royaux qu'il sera toujours prêt à venir à leur aide avec tout son monde, quand ils en manifesteront le désir; enfin Henry fait de tendres adieux à ses deux fils, et tous les personnages de cette scène disparaissent.

Moradin disserte avec Tiburon sur sa propre puissance et sur son propre bonheur. Ils tombent d'accord que ce prince sarrasin est invincible. — Les deux interlocuteurs se retirent pour faire place sur la scène à Antoine et à Henry, qui surviennent à cheval avec leurs deux acolytes. Arrivés, ainsi que l'annonce Henry, sur les terres du roi Moradin, les deux rois décident de lui déclarer la guerre, s'il ne veut se convertir; et Antoine charge Laurent et Godefroy de faire connaître cette intention au prince sarrasin. Les deux monarques chrétiens s'éloignent sur leur monture; et Laurent, de son cheval, fait connaître à Moradin, qu'accompagne Tiburon, l'ultimatum des deux

(1) Voir annexes et variantes, note XXIII.

rois. La réponse négative de Moradin à leurs injonctions est d'abord d'un ton dont la modération relative étonne dans la bouche d'un infidèle de pastorale; elle se borne en somme à invoquer le droit de pratiquer dans son royaume la religion qu'il entend, comme il laisse les deux princes chrétiens pratiquer la leur en paix. Mais Godefroy ayant répliqué que Moradin devait choisir entre le baptême ou une guerre qui aboutirait à une extermination de son peuple, le prince païen s'emporte et ordonne de pendre les messagers. Ces derniers s'échappent. Moradin encourage alors son monde pour le futur combat.

La scène est de nouveau occupée par les deux rois chrétiens et leurs deux compagnons. L'un d'eux, Laurent, ayant rendu compte de la démarche auprès de Moradin, les chrétiens, à la voix d'Henry, se préparent à la bataille. Après un échange de propos dont on devine le ton entre Henry et Moradin, les deux armées en viennent aux mains, et Henry tombe au pouvoir de l'ennemi. L'engagement reprend; mais les chrétiens malgré les exhortations d'Antoine, sont mis en fuite. Alors Moradin adresse à son prisonnier des paroles insolemment sarcastiques.

Dans le camp des chrétiens, Antoine, après avoir déploré la captivité du roi d'Angleterre, envoie Laurent à Tours demander à l'archevêque et aux deux jeunes princes d'accourir pour délivrer le monarque anglais. Laurent arpente quelque temps la scène pour simuler son voyage et se trouve bientôt chez l'archevêque; il s'acquitte auprès de lui de sa mission. Aussitôt Martin, Brice et le prélat expriment tour à tour leur intention de voler au secours du roi d'Angleterre.

Dans la scène suivante, celui-ci gémit dans sa prison; il pense bientôt être mis à mort; et, en évoquant le souvenir de ses enfants et d'Hélène, il leur adresse un dernier adieu. Mais soudain un ange vient le visiter, qui lui annonce sa prochaine délivrance et qu'il retrouvera finalement Hélène à Tours; il lui apprend également que ses fils et l'archevêque sont partis pour accourir à son aide. L'ange disparu, Henry rend grâces à Dieu.

Mais l'archevêque est arrivé avec les deux jeunes princes et exprime à Antoine leur affliction à tous trois. Antoine essaie de reconforter ses petits-fils, en leur assurant que leur père ne doit pas être mort; et l'on s'apprête au combat. — De son côté, Moradin vient exciter ses compagnons contre les chrétiens, on en vient aux mains, et ces derniers sont repoussés.

Comme Antoine expose à ses compagnons son intention d'essayer encore de rentrer dans la place assiégée, il en sort un chrétien, Morant, qui offre de faire pénétrer les assaillants dans la ville par une porte dont les chrétiens du lieu ont tué les gardes, d'autant que les habitants païens sont tous endormis. L'armée chrétienne envahit donc la cité: on se bat, et Moradin prend la fuite. Apostrophant alors ce dernier, Antoine le somme de choisir entre le baptême ou la mort; et il engage les chrétiens à venir délivrer le roi Henry. Seul sur la scène, Moradin se lamente sur son sort et déclare que sa défaite ne peut être due qu'à une trahison. Il préfère mourir, affirme-t-il, qu'embrasser la loi du Christ: car il n'adorera jamais un Dieu crucifié; il restera fidèle jusqu'au bout à ses dieux, par qui jusqu'alors il fut toujours

victorieux; peut-être ceux-ci le trouvant trop grand pour ce monde l'appellent dans leur royaume pour le placer dans un poste d'honneur; mais aucun homme ne portera la main sur lui; et, pour ne pas mourir sous les coups de l'ennemi, il se donnera lui-même la mort. Effectivement il se perce de son épée. Antoine, ses petits-fils, l'archevêque et leurs compagnons ordinaires arrivent avec Morant à la prison où est enfermé Henry; celui-ci échange quelques compliments avec Antoine et l'archevêque et leur conte la visite de l'ange et ses prédictions. Le roi de Constantinople déclare qu'il faut aller sur-le-champ au palais voir ce qu'est devenu Moradin. Tous les personnages de cette scène se mettent à la recherche de ce dernier; mais bientôt on ne retrouve que son cadavre. Antoine exprime ses regrets que le sarrasin soit mort dans l'impénitence; mais Morant observe que Dieu lui a sans doute refusé de mourir dans la vraie foi, parce que ce roi s'était montré trop cruel envers les chrétiens. Henry prononce que le moment est venu de se mettre à la recherche d'Hélène; et Antoine déclare qu'en récompense de ses services il fait Morant gouverneur de la ville. Celui-ci accepte avec gratitude, mais supplie ses nouveaux alliés de débarrasser le pays du géant qui, d'un château des environs, terrorise les chrétiens d'alentour. Antoine répond qu'on va accéder à cette requête et porter la guerre chez le géant pour le convertir ou le tuer. Cependant Henry émet le désir d'aller d'abord à Tours à la recherche d'Hélène, pour revenir ensuite attaquer le géant; mais, sur les supplications de Morant qui lui fait observer qu'alors il serait trop tard, le monarque anglais se détermine pour une guerre immédiate. Bientôt on en vient aux mains avec le monstre, dans un combat entrecoupé, selon l'usage, d'injures et de provocations réciproques. Finalement, les chrétiens se retirent et leur ennemi s'endort. Peu après, la bataille reprend; et, entouré de tous côtés, le géant qui combat armé d'une massue, tombe mort. Sur l'invitation d'Antoine, les vainqueurs entonnent tous le « Te Deum ».

Nous voici de nouveau à Tours. Sabine adresse la bienvenue à Hélène, qui est de retour auprès d'elle, et elle lui demande des nouvelles de son voyage. Hélène résume ainsi qu'il suit⁽¹⁾ les événements dont la plus grande partie a été portée directement sur la scène par d'autres rédactions (celles du manuscrit d'Ordiarp et du manuscrit n° 37).

*anderia jçan nuçu bay
segurky hanitz lekhtan
eta eritarcun handiricq ukhan
ene oraiko bidagian*

« Madame, j'ai été, oui,
Certainement dans beaucoup d'endroits;
Et j'ai eu [une] grande maladie
Dans mon voyage d'alors

*goffra⁽²⁾ deilcen den herry batetan
hil⁽³⁾ exituriq egon nucu
bena persouna karitatous bateq
han ounxa erekeitatu nicu*

Dans un pays qui s'appelle Goffre,
Je suis restée mortellement accablée;
(m. à m. : infectée à la mort)
Mais une personne charitable
L'âme a bien rétabli.

(1) P. 229, strophes 5 et suivantes.

(2) Évidemment la « Grasse » du roman français.

(3) A moins qu'il ne faille lire *hel*, et en ce cas traduire le 2^e vers : Étant arrivée accablée, je suis restée.

*guero hanly jouan erroumarat nunducun
han orai artio egon nuça
aita saintiac karitatez bethiere
oray artio hac y ukhen niçu*

De là ensuite j'allai à Rome;
J'y suis restée jusqu'à maintenant:
Le Saint-Père, par charité, toujours
Jusqu'à maintenant m'a nourrie.

*ene aita eta ene senharra
hara hellu dulucu guero
eta hounat ezkapy nucu
loxaz nahi nundien hayec erho ⁽¹⁾*

Mon père et mon mari
Sont venus ensuite là;
Et je me suis échappée d'ici
Par crainte que ceux-ci me voulussent tuer.

A ces derniers mots, Sabine manifeste sa surprise d'entendre Hélène, qui lui avait jadis affirmé n'être pas mariée, mentionner son mari. Hélène lui avoue alors qu'elle est et fait le récit de ses aventures depuis le jour où arriva en Angleterre une sentence de mort contre elle. Elle termine en exprimant la crainte d'être mise à mort, si son père ou son mari la découvrent. Son hôtesse lui répond qu'elle veillera sur elle. A son tour, Hélène lui témoigne sa gratitude pour toutes les bontés qu'elle a eues jusqu'à ce jour. Sabine reprend, en émettant l'idée que peut-être le père et le mari d'Hélène ne pensent pas à la faire périr. Cette princesse réplique qu'elle est certaine que telle est leur intention : car, dit-elle, on a fait au roi d'Angleterre un faux rapport sur elle. Après des paroles de compassion, Sabine, sur la prière d'Hélène, promet de ne révéler à personne ce qu'elle vient d'apprendre; et elle clôt l'entretien en assurant la fugitive de son dévouement.

Maintenant, Henry, Antoine, l'archevêque, Brice, Martin et la suite ordinaire de ces personnages occupent la scène. Nous apprenons, par les propos des deux rois, qu'ils sont, avec leurs compagnons, sur le point de rentrer en guerre avec Gamoq, — le Gramaux du roman français, — un roi sarrasin sur les terres duquel ils viennent de pénétrer. Une seule strophe, prononcée par Antoine, est l'unique souvenir laissé dans la présente rédaction par Amauri d'Ecosse, dont au reste le nom n'est pas mentionné. Dans ce passage, il exprime l'espoir que Gamoq se convertisse « comme son frère » (*haren annaya becala*) ⁽²⁾.

A la voix d'Antoine, Gamoq se présente et un dialogue s'ensuit, semblable, quant au sens général, à celui qu'eurent précédemment les chrétiens avec Moradin avant de combattre.

Au cours d'une série d'engagements, l'archevêque, Brice et Antoine tombent successivement aux mains de l'ennemi. Les chrétiens prennent alors la fuite; Gamoq, en termes narquois, manifeste à ses captifs la joie qu'il a de s'être emparé de leurs personnes; puis il les fait mettre en prison, en assurant

⁽¹⁾ Voir annexes et variantes note XXIV. — La manière dont tout ou partie des événements ainsi résumés se présente développée dans le roman français et dans deux rédactions de la pastorale diffère par trop de points du passage cité ici pour que je croie utile de donner ces textes. Je regrette que la longueur de ces passages m'interdise leur reproduction, intéressante en elle-même, mais que ne réclame pas l'objet de mon travail. Cf. sur les points indiqués *Histoire de la belle Hélène*, p. 40 et suivantes; — Ms. d'Ordiarp, p. 65, strophe 2 et suiv.; p. 68, 1^{re} colonne, dernière strophe et strophes suivantes; — Ms. n° 37, feuille 19 verso; 2^e colonne et feuille 20.

⁽²⁾ P. 230, 1^{re} colonne, deux strophes et demie avant la fin.

qu'avant vingt-quatre heures ils seront pendus. Resté seul en scène, il est bientôt rejoint par sa sœur Ludine. Elle le félicite sur sa victoire; il lui répond que les dieux l'ont favorisé et qu'il a même fait trois prisonniers. Elle l'engage à faire de ceux-ci aux dieux un sacrifice d'actions de grâces. Tiburon et Sitero, sortes de compagnons-types des rois infidèles dans la présente rédaction, émettent chacun à leur tour l'avis de mettre les prisonniers à mort. Gamoq repart que telle est son intention et les interlocuteurs quittent la scène.

Voici maintenant les captifs chrétiens dans leur prison. Antoine se lamente sur son sort et celui de ses compagnons, sur la mort à laquelle ils sont destinés pour le soir même. L'archevêque le réconforte en lui disant que tout le monde doit mourir et que leur mort leur vaudra la gloire des martyrs. Il termine par une prière où il demande à Dieu de les admettre au ciel en sa présence.

Entre Ludine: elle s'informe du motif de leur affliction; sans doute redoutent-ils le courroux de son frère. Antoine répond affirmativement, mais il ajoute qu'ils ont confiance en Dieu. — Il y a longtemps, répond en substance Ludine, que j'ai entendu parler du grand pouvoir de votre Dieu; mais je n'ai jamais pu connaître sa loi. — Sur quoi l'archevêque pour satisfaire au désir exprimé par Ludine d'être instruite dans la loi chrétienne (1) :

*madama niq esplikaturen deicut
goure jincouaren leguia
houa ducu jçatebat
couineq creyatu beitu mundia*

Madame, moi je vous expliquerai
La loi de notre Dieu :
Ce [Dieu] est un être
Qui a créé le monde.

*jçate houa ducu jñfinito
eta oro pholerezia
hartan ducu hirour persouna
couin beitira aita semia eta spîritu saintia*

Cet être est infini
Et tout-puissant;
En lui il y a trois personnes,
Qui sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

*hayetariq biguerrena
mundiala gin jean çuçun
spîritu saintiaren obras
virginabateq concevitu ukhen cicun*

La seconde d'[entre] elles
Est venue au monde :
Par l'opération du Saint-Esprit ;
Une vierge l'a conçu

*houa gin jean ducu mundiala
goure bekhatietariq arrerostera
eta hellu virgina Belemera
han satbacaliaren sortcera*

Cette [personne divine] est venue au monde
Pour nous racheter de nos péchés;
Et la vierge [est] venue à Bethléem
Pour y donner le jour au Sauveur.

*hoguey eta ama hirour ourthe
egon cucun mundu hountan
eta hanitz miracuillu jçigarririq
eguin ukhen çicun ourthe hartan*

Trente-trois ans
Il resta dans ce monde,
Et maints miracles merveilleux
Il fit la dernière année
(m. à m. : il avait fait cette année-là).

(1) P. 232; 1^{re} colonne, deux derniers vers et strophes suivantes.

*hamaby apostolu beilçutian
hayetariq judas deitcen cenbateq
saldu ukhen çicun judiouer
eta crucifikatu çicien ordian hayeq*

Comme il avait douze apôtres
Un d'eux qui s'appelait Judas
Le vendit aux Juifs;
Et eux le crucifièrent alors.

*phena loxagarririq khurutche hatetan
hareq soffritu çian [gaignen]
bena mundiaren salbatciagaty
hourac oro eguin çutian*

[Une] peine effroyable sur une croix
Lui il souffrit;
Mais pour sauver le monde
Toutes ces [choses] il fit.

*haren hiltciaren amourekatiq
jçan gutucu bekhatuty chahatu
hartakoz batheyubat harec berac
çicun ordian ordenatu*

Par la vertu de sa mort
Nous avons été lavés du péché;
C'est pourquoi lui-même un baptême
Il ordonna alors.

*hourbat emaiten dicie
aitaren semiairen eta spiriti saintiaren
eta batheyu houra gabe [jçenian]
eztitecu jhour salbatu jean*

On donne une eau
Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Et sans ce baptême,
Personne ne peut être sauvé.

*bena salbacale adorable houra
hilcenety hirour gueren egunian
erreçuçitatu çuçun eta jean
bere apostolu ororen artian*

Mais ce Sauveur adorable
De la mort le troisième jour
Ressuscita et fut
Au milieu de tous ses apôtres.

*berroquey egoniq lurrian
bere apostolu ororekila
trioumfa handibatetan
jgan jean çuçun celiatar*

Étant resté quarante [jours] sur terre
Avec tous ses apôtres,
Dans un grand triomphe
Il monta au cieux.

*Apostoliac baratu beirciren
ordian afflicione handitan
spiritu saintiac ⁽¹⁾ aytelara jgorri cicien
susko mihise batetan*

Comme les apôtres étaient restés
Alors en grande affliction,
On leur envoya l'Esprit Saint
Dans une langue de feu.

*çeliatarat jgan guisa berian
mundiaren urhencian ginen ducu
ordian goure obren arau
oro jçanen gutucu jugatu*

Il [est] remonté aux cieux sous la même forme.
A la fin du monde il viendra;
Alors selon nos œuvres
Nous serons tous jugés.

*houner emanen diçu recompensa
harec bere pharaducia
gaistouer suz betheriq den egongiabat
çouin deitcen beita jfernica.*

Aux bons il donnera [comme] récompense,
Lui, son paradis;
Aux méchants un séjour qui est plein de feu,
Qui s'appelle l'enfer.

*bere apostolu baty eman cicun
lurrian bere photeria
hantiq guero establitu jçan ducu
mezako sacrificio saintia*

A un de ses apôtres il donna
Son pouvoir sur terre;
Puis ensuite il a établi
Le saint sacrifice de la messe.

(1) Erreur de transcription pour saintia.

guq adoratcen dicugu goure gincoua

Althare batetan gaignen

eguiaren eta ardouaren uduripenenpian

an dela beitugu sinhesten ⁽¹⁾

Nous, nous adorons notre Dieu

Sur un autel

Sous les apparences du pain et du vin,

Parce que nous croyons qu'il est là.

Telle est cette leçon de théologie, ou plutôt ce catéchisme que j'ai cru intéressant de donner comme spécimen du genre.

L'archevêque remet un livre à Ludine : si après cette lecture il lui reste encore des points à élucider, le prélat les lui expliquera lui-même.

C'est maintenant au roi d'Angleterre et à Martin d'occuper la scène en compagnie de Godefroy et de Laurent. Ils se demandent comment ils vont délivrer les prisonniers et les arracher à la mort; et, sur l'avis de Martin, Henry les invite à la prière.

Voici de nouveau la prison. Ludine — ou Ludiene — revient visiter les captifs et leur propose de les délivrer; mais elle désire auparavant savoir quel est le jeune homme qui est parmi eux. L'archevêque lui apprend que c'est Brice, un grand prince, fils du roi d'Angleterre et petit-fils du monarque présent dans le cachot. Ludiene reprend en exprimant sa compassion pour les prisonniers et en les informant qu'ils sont condamnés à mourir sans qu'il y ait à espérer de grâce de la part de son père; mais par égard pour eux et particulièrement pour le jeune prince, elle fera tous ses efforts pour les délivrer. Elle y met toutefois la condition qu'elle épousera Brice, pour lequel elle déclare qu'elle a ressenti un violent amour dès la première fois qu'elle le vit.

Antoine accepte avec empressement cette condition, pourvu toutefois que Ludiene se fasse chrétienne; en ce cas, Brice rompra le vœu de chasteté qu'il a formé et qui, déclare le monarque, ne peut être enfreint que pour des considérations de grande conséquence. Ludiene promet de se faire baptiser et se dispose à faire ouvrir les portes de la ville, afin de sortir de la cité avec les captifs. Elle se rend auprès du portier Florimon et le prie d'ouvrir les portes. Celui-ci refusant de le faire sans un ordre exprès du roi, Ludiene s'emporte et le menace d'un châtement. Le portier persiste dans son refus, dût-il y perdre la vie, et va même jusqu'à émettre la supposition que Ludiene pourrait introduire les ennemis. Celle-ci lui répond indignée que, puisqu'il parle ainsi, elle lui épargnera la peine d'aller auprès du roi; et là-dessus, l'étend mort d'un coup de fusil; après quoi elle retourne à la prison inviter les captifs à la suivre. Ensuite se déroule la scène ci-après : Henry exprime à Antoine sa joie de le revoir, lui et ses compagnons de captivité. Ce dernier, sur la demande du roi de Constantinople, explique à Antoine comment lui, l'archevêque et son fils ont été délivrés; et il conclut en sollicitant pour Brice et Ludiene l'autorisation de se marier ensemble. Henry y consent et déclare se charger lui-même d'obtenir la dispense pontificale; en attendant, il les fiance sur l'heure. Ludiene témoigne une joie extrême et une

(1) Voir annexes et variantes note XXV.

reconnaissance sans bornes; Brice y répond en termes courtois, mais plus froids. Alors Henry (1) :

ukhenen ducie guero ere thempora
complimentu horien eguileko
*guitian oray determina **
hebenty nourapait jouaiteko

Aussi bien vous aurez ensuite le temps
 De faire ces compliments;
 Déterminons-nous maintenant
 A sortir d'ici [pour aller] quelque part.

Conformément à l'avis de Ludiene, on se prépare à entrer dans la ville, afin de convertir Gamoq; ou sinon de le tuer avec ses sujets, dans le cas où ceux-ci refuseraient aussi le baptême. Les scènes ordinaires de batailles entrecoupées de défis se renouvellent, les interlocuteurs étant d'une part Antoine, de l'autre Gamoq, Tiburon et Solimero. Finalement le roi païen, se voyant perdu, se jette d'une fenêtre à la mer. Henri apprend cette nouvelle à Ludiene, qui répond qu'elle eût été heureuse de voir son frère converti; mais que Dieu ne l'a pas permis, sans doute parce que Gamoq ne l'avait pas mérité. Enfin, conclusion inévitable de chacun des nombreux épisodes de cette pièce, Henry invite ses compagnons à se rendre avec lui à Tours pour trouver Hélène.

La scène qui suit peut se résumer ainsi: Nous sommes à Tours, Hélène et Godefroy surviennent chacun de son côté; l'Anglais aborde Hélène et lui demande d'où elle est: car il croit l'avoir déjà rencontrée. Hélène répond que la chose est possible; car elle est de ces parages et se trouve souvent sur ces routes. Puis les deux interlocuteurs disparaissent, chacun dans une direction différente.

Antoine, en présence de tous ceux qui l'ont accompagné à Tours, demande, en s'adressant à Henry, qui pourrait indiquer la retraite d'Hélène, puisqu'aussi bien cette princesse doit se trouver à Tours d'après la vision du roi d'Angleterre. Godefroy fait alors connaître qu'il croit avoir rencontré la fugitive, mais qu'elle n'a pas avoué qui elle était et a disparu sur-le-champ. Aussitôt Henry commande à Godefroy de se mettre à la recherche de la reine et de promettre une récompense à qui la découvrirait.

Dans une autre scène, Godefroy se présente à Sabine; il la prie, en lui promettant une récompense de le conduire, si possible, auprès d'une dame étrangère qui n'a qu'une main et que recherche le roi d'Angleterre. Sabine répond qu'elle a vu l'étrangère et que celle-ci vit dans la crainte incessante d'être mise à mort par le monarque anglais: en ce cas, l'hôtesse observe qu'elle préférerait mourir elle-même que de livrer cette malheureuse. Godefroy proteste que cette dernière n'a rien à craindre, le roi n'ayant d'autre dessein que de l'élever au premier rang; il atteste par un serment la vérité de ses dires. Sabine persuadée se rend auprès d'Hélène, à qui elle annonce qu'un page du roi d'Angleterre vient la demander de la part de ce souverain. Hélène réplique qu'elle ne veut pas se rendre à cet appel. L'hôtesse lui répète les attestations de Godefroy; mais Hélène répond qu'ayant été déjà condamnée, elle ne se rendra auprès du roi que si on l'y

(1) P. 235, strophe 8.

traîne enchaînée. Godefroy, intervenant alors, lui affirme que sa condamnation a été l'œuvre des machinations de Sophie, qui en a reçu le châtiment ainsi que ses complices. Il ajoute que depuis de longues années le roi d'Angleterre est à la recherche de son épouse; et il termine en apprenant à la jeune reine que ses fils sont dans la même ville qu'elle. Cette dernière nouvelle décide Hélène : puisque ses fils sont vivants, elle se rendra auprès du roi pour les voir, fût-ce au péril de sa vie; et elle se retire pour changer de vêtements. Alors se déroule la scène suivante (1) :

*Godefroi Sabine Helaine
jalky bestituriq eta
passeyä*

*jalky Laurean, felician
Brica martin antoine
henri archevescoua helaina
minca belhariko*

HELAINÉ

*ah ene aita eta ene-espous maitia
haur duciela helaine herratia
ogueniq batere gabe
çieq hiltcera condenatia*

Henri m.

*jaiky cite ene espousa maitia
eta ene beguietako arguia
ezticugu ez guq phenxatu
çoure hil eracitia*

*çu cirade jçan othian
ene phena ororen objetta*

Que Godefroy, Sabine, Hélène
revêtue [de nouveaux habits] sortent
et se promènent.

Que sortent Laurent, Felician,
Brice, Martin, Antoine, Henry,
l'archevêque. Qu'Hélène
parle à genoux.

HÉLÈNE

Ah! mon père et mon cher époux!
Voici Hélène l'infortunée vagabonde
Condamnée à mort par vous (4° vers)
Sans [avoir commis] aucune faute (3°)

Qu'Henry parle.

Levez-vous, ma chère épouse,
Et la lumière de mes yeux!
Non, nous n'avons pas pensé, nous,
A vous faire mourir.

Certes! vous, vous avez été
L'objet de toutes mes peines.

Ici, une lacune, qu'a comblée M. Hérelle, en intercalant une copie du passage qui y correspond dans le manuscrit n° 13. Dans ce passage Henry continue à adresser les paroles les plus tendres à sa femme et exprime la joie profonde qu'il éprouve à la retrouver. Puis il dit à ses fils d'embrasser leur mère qui est là devant eux; et la scène continue en ces termes :

MARTIN

*bessarka bat umilki
ene ama galthatzen deizut
ene bihotz oroz
desiratzen zutut*

*ene anaie, haur duzula
goure aita maitia
bai eta haiñ ountsa
goure ama herratia*

MARTIN

Un embrassement humblement,
Ma mère, je vous demande;
De tout mon cœur
Je vous désire [voir]

Mon frère voici,
Notre cher père,
et aussi bien
notre mère qui errait infortunée.

(1) P. 240 fin, 241 et suivantes.

BRIÇA

*ene ama so eguizu
saihetsian dudan esku houni
eia haour ezagutzen duzunez
zihaourek badakizu*

*haur nourî ezari zunian
ohart balimbaduzu
ene ama maitia
aïsa phentsaturen duzu*

aïtak bessarka ⁽¹⁾

BRICE

Ma mère, regardez
Cette main que j'ai au côté,
[Pour voir] si vous la connaissez :
Vous-même vous savez [ce que c'est].

Vous me la mîtes sur moi ;
Si vous vous en souvenez,
Ma chère mère,
Vous y penserez facilement

Que le père l'embrasse.

Hélène regarde la main et la reconnaît avec attendrissement. — Ici finit le raccord copié sur le manuscrit de la Bibliothèque de Bayonne, et la rédaction présentement analysée reprend. Hélène exprime la joie que ressent son cœur, puis adresse au ciel des paroles de reconnaissance. Henry l'engage à prendre du repos et à écouter le récit qu'il va lui faire. Il lui expose comment ses enfants recueillis jadis par un ermite ont été reconnus à Tours par leur père et leur grand-père. Alors Hélène s'écrie que Martin est l'aumônier de la main duquel elle a si souvent reçu la charité. — Ici une nouvelle lacune, comblée comme la première par la copie d'un passage du manuscrit n° 13 d'après laquelle je poursuis cette analyse. Martin répond qu'en effet il est cet aumônier : ayant appris que sa mère avait eu une main coupée, il avait interrogé Hélène sur son pays ; et que celle-ci ayant répondu qu'elle n'était pas mariée, il n'avait pas cru qu'elle fût sa mère. Hélène atteste la vérité de cet incident, explique quels motifs de crainte la poussaient alors à cacher son identité, et conte comment, à la nouvelle de l'arrivée des deux rois à Tours, elle gagna Rome dans ses habits de pèlerine. — A cet endroit reprend le texte primitif du manuscrit n° 132 ; — elle expose qu'elle quitta ensuite cette ville, lorsqu'y furent parvenus son mari et son père, et comment enfin elle revint à Tours. Elle termine en offrant toutes ses peines à Dieu. Henry alors de raconter sommairement comment, à son retour en Angleterre, il fut surpris d'apprendre qu'Hélène avait été condamnée à mort sur un prétendu ordre de lui ; comment Antoine et lui découvrirent les auteurs de cette machination et leur infligèrent le dernier supplice. Hélène se récrie que, si elle avait été présente, elle n'eût pas consenti au châtimement de sa belle-mère ; bien que devant à celle-ci tous ses malheurs, il lui est pénible d'avoir été la cause de la mort de la reine Sophie : puisse Dieu pardonner à cette dernière ses péchés ! Antoine répond que rien ne fut plus juste qu'un tel châtimement. Ayant appris par le ministre, poursuit Antoine, qu'Hélène était encore en vie, Henry et lui se mirent aussitôt à la recherche de cette princesse ; depuis, ils parcoururent le monde sans trêve ; dans leurs pérégrinations ils ont éprouvé plus d'une traverse : c'est d'abord Henry qui est tombé en captivité ; plus tard, c'est Antoine avec

(1) V. annexes et variantes, note XXVI.

L'archevêque et Brice : tous les trois attendaient la mort quand ils furent délivrés grâce à Dieu par la sœur du roi Gamoq. Là-dessus Antoine explique à quelles conditions Ludine a contribué à cette délivrance : et la scène finale se termine ainsi (1) :

HELAINÉ

*madama othoy pharka eçadaçu
etçuntudan oray artio ecagutu
hainbeste obligacione dugunaz gueroz
ciaury nahi cutut besarkatu*

*hanitz ouhoure eguiten deitadacu
çeren ene semia haitatu beilucu*

bessarka

*etçaïçu ez doluturen goureky juntatcia
ela niq mila plazereky nahi dit consentitu*

Ludiene m.

*madama gaicariq eztil secula
hain borthizky desiratu
oray nuçu plazer ossouan
çeren ene deseigna beitut complitu*

HENRY

*hainbeste obligacione
dugunaz gueroz gincouary
ez orai besteriq phenxa
haren erremestiatcia baicy*

*hareq hainbeste langeretariq
oray drano beguiratu gutu
ela goure desirac oro
egun compli eraçy deizku*

ANTOINE

*sira hory eguia duçu
hanitz obligacione dioçugu
hainbeste langeretariq harec
libratu guitiçu*

*hainbeste exayen contre
jdoky guitiçu victoriously
oray erremestia ezpagueña
ounxa guntukecu malerous*

HÉLÈNE

Madame, je vous prie, excusez-moi :
Je ne vous connaissais pas jusqu'à présent ;
Puisque nous vous avons tant d'obligation,
Venez, je veux vous embrasser.

Vous me faites beaucoup d'honneur
De ce que vous avez choisi mon fils.

Qu'elle l'embrasse.

Vous ne vous repentirez pas d'être unie
[avec nous,
Et [pour] moi avec mille plaisirs je veux
[y consentir.

Que Ludiene parle.

Madame, je n'ai jamais désiré } (1^{er} et 2^e
autre chose si fortement. } vers)
Maintenant je suis dans le plaisir complet,
Parce que j'ai accompli mon dessein.

HENRY

Tant d'obligations
Puisque nous avons à Dieu,
Ne pensons pas maintenant à autre chose
Que le remercier

[C'est] lui [qui] de tant de dangers
Jusqu'à présent nous a gardés
Et tous nos désirs
A comblé aujourd'hui.

ANTOINE

Sire, cela est vrai,
Nous lui avons beaucoup d'obligation :
De tant de dangers [c'est] lui
[Qui] nous a délivrés.

Contre tant d'ennemis
Il nous a fait sortir victorieux :
Maintenant si nous ne le remercions,
Nous serions bien malheureux.

(1) P. 247, 1^{re} colonne, avant-dernière strophe et strophes suivantes.

*ezteçagula orai har beste sougniq
ez beste arrankurariq
dugun adora gincó justo houra
umilky belharikaturiq*

*dugun bethy sustenga haren leguia
jkhousy dutugu haren photeriac
sustout goure erelecian eguin dulu
hain miracuillu handiac*

helaine aitary

*hoç aita arren bertan
guitian erretira hebenty
hoç gincouaren adoracera
galdu gabe themporarie (1)*

Ne prenons maintenant d'autre soin
Ni d'autre souci;
Adorons ce Dieu juste,
Humblement agenouillés.

Soutenons toujours sa loi
Nous avons vu ses pouvoirs;
Surtout à notre égard il a fait
De si grands miracles!

* Hélène à son père

Or, allons bientôt, père!
Retirons-nous d'ici;
Allons adorer Dieu
Sans perdre de temps.

La pièce est suivie, bien entendu, d'un épilogue ou *dernier sermon*.
Je transcris le passage :

*gente hounac jkhousy ducie
goure trageriaren suita
çer guisaz erema dien
sainta helainac bicilecia*

*hanitz phena eta dolore
soffritu ukhen çutian
bena bay placerac ere guero
algarreky juntatu cirenian*

*ezla arrosariq batere
noun eztian bere elhorria
ordenarizky plazereq ere
aitcinian edo oundouan du bere tristecia*

*jkhousy ducie sainta helaina
combat miseriatan injustoky
guero gincouac premetituriq
noula den bere familiareki*

Bonnes gens, vous avez vu
Le déroulement de notre tragédie,
Quelle sorte de vie a menée (3^e et 4^e v.)
Sainte Hélène.

Beaucoup de peines et de douleurs
Elle avait souffert :
Mais ensuite [elle a eu] certes des joies,
Lorsqu'ils furent réunis ensemble.

Il n'y a aucune rose
Qui n'ait son épine :
Ordinairement de même le plaisir
A sa tristesse avant ou après [lui].

Vous avez vu Sainte Hélène
[Tomber] injustement dans combien de misères;
Ensuite comment avec la permission de Dieu,
Elle a été réunie avec sa famille.

Ici s'arrêterait le *dernier sermon*, visiblement incomplet dans la rédaction du manuscrit n° 132, si, pour combler cette lacune, M. Hérelle n'avait mis à la suite la transcription du *dernier sermon* du texte de Bayonne. Voici cet épilogue, tel qu'il a été transcrit à la fin du cahier n° 132.

*Jinkouak gaihoun deiziela
Koumpaiña ouhouratia
Eta goza eraz dezagula (2)
Bere gloria saintia*

Que Dieu vous donne le bonsoir,
Compagnie honorée,
Et vous fasse jouir
De sa sainte gloire,

(1) Voir annexes et variantes, note XXVII.

(2) Le texte original porte *eraçi dieçagula*, même sens.

Egun zien eretzian
 Hanitch obligazionetan guirade
 Zeren guk merechi beno haboro
 Attentzione ukhen beitzie.

Ga izan baguinande donez
 Behar bezalako koumplitu
 Materia bat propirik
 Gunukian erepresentatu ⁽¹⁾.
 passeia.

Bena goure inkapabletarzunaz
 gomendatzen guitzaitzie
 Eta goure defauten ez duplicatzez
 Ber guisan othoïtzen ere

Adam goure aitak lehen
 Oro khozatu guntian
 Pharadussu terrestouan
 Hutşa equin zianian.

Patriarca erregue eta profetak
 Zien ere guizoun handiak
 Bena haien artian izan dira
 Hanitch huts eguiliak.

Eta hanitchetan eguiten
 Gutienik ouste zienian
 Etzide ⁽²⁾ aren estonaturen
 Izanik ere goure artian.

Sainta helenaren bizitzia
 Egun representatu zaizie
 Zouiñen berthule handiak zutian
 Orok ikhoussi duzie

Hainbeste phena eta dolore
 Soffritu beitzian
 bena recoumpentsa ere
 Guero ukhen zian.

Ezta arrosarik batere
 Noun eztian bere elhorria
 Ordenariozki plazerek ⁽³⁾ ere
 Aitzinian edo ondouan die tristezia ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Original : *representatu*, même sens.

⁽²⁾ Original : *etpiradie*, même sens.

⁽³⁾ La correction grammaticale demanderait *plazerek*.

⁽⁴⁾ Original :

Ordenariozki plazereq ere
 Aitzinian edo oundouan du bere tristezia

Aujourd'hui à votre égard
 Nous sommes très obligés,
 Parce que plus que nous ne le méritons
 Vous avez prêté attention.

[Quant à] nous, si nous nous étions de notre
 Acquitté comme il convient, [tâche
 Une matière convenable
 Nous aurions représenté.
 Qu'il se promène.

Mais par notre incapacité
 Nous nous recommandons à vous;
 Et de ne pas grossir nos défauts,
 De la même façon nous vous prions aussi.

D'abord notre père Adam
 Nous contamina tous
 Dans le paradis terrestre,
 Quand il fit la faute.

Les patriarches, les rois et les prophètes
 Aussi bien étaient de grands hommes :
 Mais parmi eux ont été
 Maintes personnes fautives.

Et quand en commettant beaucoup de ^{(1^{er}}
 [fautes] et 2^e
 ils croyaient en faire le moins possible. } vers)
 Vous ne vous étonnerez donc pas
 Qu'il y en ait aussi parmi nous

La vie de Sainte Hélène
 Aujourd'hui vous a été représentée
 De laquelle [sainte] les grandes vertus
 Vous avez tous vu; [qu'elle avait

[Et] qu'elle souffrit tant de peines
 et de douleurs (1^{er} et 2^e vers)
 Mais aussi la récompense
 Ensuite elle eut.

Il n'y a aucune rose
 Qui n'ait son épine
 Ordinairement de même les plaisirs
 ont leur tristesse avant ou après [eux]
 [(3^e et 4^e vers).

Ordinairement de même le plaisir
 A sa tristesse avant ou après [lui].

*Ikhoussi duzie santa Helena
Zoumbat miseriatan injustoki
Guero, jinkouak permetiturik (1)
Noula den bere familiareki.*

(V. p. 282, str. 7.)

*Jinkouari bihotzez dagouena
Harek berak du lagunturen
Eta zer nahi langeretarik
Ere bai beguiraturen.*

Celui qui reste de cœur [uni] à Dieu,
Dieu (m. à m. celui-là) lui-même l'accom-
Et de n'importe quel danger [pagnera]
Aussi le gardera

*Ditzagun umilki juñta (2)
Haren etsempliak mundian
Mouien harez irousitatia
Akisi desagun zelian.*

Imitons humblement
Dans le monde les exemples de cette [sainte],
[Afin] que par ce moyen le bonheur
Nous acquérions dans le ciel.

Erdian.

Au milieu [de la scène]

*Helas oraï bi hiltzetan barnen
Finitzen dut ene discousa
Zeren ikhouston beilut
Debeiatu ziradiela.*

Hélas! maintenant en deux mots
Je finis mon discours,
Parce que je vois
Que vous vous êtes ennuyés.

*Bena zien recoumpensatzeko
Zien attentzione hounen
Plaza hountara dantzatzera
Oro zutiet khumitatzen*

Mais pour vous récompenser
De votre bonne attention,
Je vous convie tous (4° vers)
A cette place pour danser (3° vers).

*Populu admiragarria
Ziren (3) zerbulchari niz baratzen
Gai houn eta aihaitera zutiet
Nour zien etchetara khumitatzen (4).*

Peuple admirable,
Je reste votre serviteur.
Bonne nuit, et à souper je vous
Convie à vos maisons respectives.

III

MANUSCRIT DE BAYONNE

On peut suffisamment en juger par les citations de l'un et l'autre texte consignées dans le présent ouvrage; ce qui caractérise surtout la rédaction de Bayonne par rapport à la seconde journée que je viens d'analyser, c'est que la plupart des développements de celle-ci existent dans celle-là sous une forme appauvrie et tronquée : comme si une rédaction commune prise pour point de départ avait ici été à dessein restreinte et abrégée. Et de fait, le texte du manuscrit de Bayonne donne l'impression d'un résumé; on sent

(1) Original: *premetiturik*, même sens.

(2) Original: *junta*, même sens.

(3) Original: *gien*, même sens.

(4) Voir annexes et variantes, note XXVIII.

que, pour faire rentrer un nombre relativement considérable d'événements dans la limite d'une pièce en une journée, le rédacteur a intentionnellement évité d'étoffer les développements.

Outre ces différences, il existe entre la seconde partie du n° 132 et la portion du manuscrit de Bayonne envisagée dans ce chapitre, des divergences de fond qui peuvent être groupées sous deux chefs : d'une part, l'entretien où Hélène, dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fait à Sabine le récit de son voyage à Rome est purement et simplement absent du manuscrit de Bayonne. En second lieu, ce dernier contient un certain nombre de *sataneries* dialoguées. Sans doute le texte primitif de la pastorale devait-il, selon l'usage le plus ordinaire des *trageries* qui ne sont pas toutes récentes, contenir des scènes de ce genre. Quoi qu'il en soit, dans la partie du manuscrit n° 13 qui correspond à la seconde journée du n° 132, il faut noter les courts dialogues ci-après indiqués entre Satan et Bulgifer :

1° Après la première entrevue des deux jumeaux avec l'archevêque, les deux diables viennent, des propos narquois à la bouche, emporter en enfer le cuisinier (1).

2° Après la mort du géant, Satan et son acolyte viennent, avec les discours d'usage, chercher le géant et Moradin, qu'ils font marcher à coups de fouet (2).

3° Une scène analogue se produit, lorsque les deux compères infernaux arrivent, après sa mort, pour s'emparer de Gamoq pour le conduire dans leur empire, tandis qu'ils se réjouissent alors de leurs nombreuses prises (3).

4° Entre le moment où Hélène se décide à se rendre auprès de son mari et la scène de la reconnaissance finale, se place le court intermède suivant (4) :

satanaria jalqui
Satan m..

Que la satanerie sorte
Que Satan parle.

sonu eguiliag eguicie sonu
ahal deçain ederqui
dancatu nahi beiquirade
guciaq algarrequi

Musiciens, faites de la musique
De façon aussi belle que possible,
Parce que nous voulons danser
Tous ensemble.

BULGIFER

BULGIFER

jaouna dancaçera
hain ibeya duçia
ni aldiz prestago nunduqueçu
bouchibaten jatera

Seigneur, de danser
Avez-vous tant envie ?
Quand moi, je serais plus prêt
À manger un morceau.

benà couri placer eguitera
jauna ecaria (5) nuçu
hala plaçer baduçu
dancatu behardicugu (6)

Mais à vous faire plaisir,
Seigneur, je suis porté :
S'il vous plaît ainsi,
Il nous faut danser.

danca eta retira.

Qu'ils dansent et se retirent.

(1) P. 24, 2° colonne.

(2) P. 28, 2° colonne.

(3) F. 29, 2° colonne.

(4) F. 30 v°, 2° colonne.

(5) Représente évidemment *ekharria*, porter, et non *eçaria*, placer.

(6) Pour *behar dicugu*.

Les autres différences entre les deux rédactions se réduisent à des nuances sans importance. Signalons seulement quelques particularités relatives aux noms des personnages secondaires :

Dans le texte de Bayonne, les compagnons de Moradin se nomment Tiburon et Maraut, le nom de ce dernier pouvant se lire aussi — semble-t-il — tantôt Moront et tantôt Maront. Quant à Morant, son nom a été surchargé ultérieurement par la mention Miron; de même que le nom de Florimon, que portait primitivement le portier dans le manuscrit de Bayonne, a été remplacé plus tard par la surcharge Citto. Enfin les acolytes de Gamoq — *alias* Gamont — sont Tibio, — Tibura ou Tiburon, — Citeron et Solimero.

IV

MANUSCRIT D'ORDIARP

De toutes les rédactions intégrales en une seule journée qui nous ont conservé la pastorale d'*Hélène*, celle-ci est assurément la plus riche; celle qui, sous les développements les plus fournis, contient le plus d'événements.

Elle se distingue des autres textes d'*Hélène* et notamment de celui du manuscrit n° 132, par des particularités de forme et de fond. Les premières concernent la manière différente dont sont exprimés ici des épisodes identiques dans leur contenu à ceux de telle autre rédaction; les secondes sont relatives au fond même des événements ou à leur succession: de celles-là, j'espère que les citations données dans ce travail suffisent à donner une idée; de celle-ci, le moment est venu de dire quelques mots.

Notons tout d'abord, en ce qui regarde les personnages, qu'aux deux *satans* du texte de Bayonne vient s'adjoindre un troisième démon, Jupiter, qui paraît dans toutes les scènes de *satannerie* faisant pendant à celles du n° 13; que les compagnons des rois sarrasins sont ici: Pantallon, Lambardo, Millan et Solimero; qu'enfin le pape est toujours accompagné non seulement de Sanson, mais encore d'un second personnage, nommé François.

Ceci dit, passons aux articulations principales des événements, dans la mesure où cela est nécessaire à l'objet de ces lignes.

Le premier entretien d'Occupa avec ses compagnons est interrompu — pour reprendre ensuite et se terminer sur un défi au pape — par une *satannerie*, où les trois compères infernaux se congratulent sur l'entreprise d'Occupa, à laquelle ils se promettent de collaborer; à la fin de la scène, Jupiter et Bulgifer se retirent en dansant, tandis que Satan prononce encore quelques mots.

L'entrevue d'Antoine et de Sanson, l'envoyé du pape, — entrevue qui a lieu, pour le dire en passant, en présence du seul Laurent, — se déroule d'une façon sensiblement différente de la scène correspondante du texte que j'ai

analysé tout d'abord. Dans le texte d'Ordiarp, le message du pape n'est transmis que verbalement au roi, dont la réponse est également toute verbale; l'entretien est d'ailleurs fort bref. En trois strophes, Sanson déclare *ex abrupto* l'objet de sa mission et informe le monarque que le pape réclame le concours de ce dernier contre « Occupa roi des Maures » (*Occupa morouen ereguia*). Suivent deux strophes, qui suffisent à Antoine pour répondre qu'il va se rendre à l'appel du Saint-Père; et la scène se termine par quatre vers où Laurent, s'adressant à son maître, informe en réalité le public du départ des interlocuteurs.

Ensuite, et sans autre intermédiaire, se place la première rencontre d'Antoine et du pape, suivie d'une scène de *satanerie*; cette dernière fait pendant à celle qui, dans le texte de Bayonne et de la Bibliothèque Nationale, suit le retour de Sanson auprès du Saint-Père.

Aussitôt après la demande de dispense faite par Antoine au pape, le texte de Bayonne introduit, on s'en souvient, une scène de *satanerie* : rien de semblable ici, mais le pape se met tout de suite en prières.

Pareillement les adieux d'Hélène à Clarisse sont suivis immédiatement, et sans autre scène préalable, d'un dialogue d'Antoine avec cette dernière. Après quoi, Hélène, seule sur la scène, se dispose à fuir. Comme on peut le voir par une citation textuelle consignée dans ce travail, la fugitive ne parle pas d'aller à Ostende : c'est que le texte présentement envisagé a laissé de côté l'épisode relatif au séjour dans l'abbaye; aussi la scène de *satanerie* où Hélène résiste aux tentations des démons est-elle immédiatement suivie de l'embarquement de cette princesse pour l'Angleterre et des aventures qu'elle traverse durant ce voyage. Rien à noter de particulier depuis l'arrivée d'Hélène sur la terre anglaise, jusqu'au moment du mariage de cette princesse avec Henry; les deux textes que je rapproche présentement ne diffèrent en effet ici que par des divergences de forme, d'ailleurs assez sensibles par endroits, et que l'on verra en se reportant aux citations textuelles que je donne de ces passages.

Après qu'Henry et Hélène se sont retirés pour se marier, nous voyons en scène Sophie, qui s'entretient avec Lazare et Godefroy. Elle manifeste sa colère au sujet du mariage que veut contracter son fils, et demande à ses deux interlocuteurs de l'aider à chasser Hélène. Mais l'un et l'autre refusent tour à tour par crainte du courroux du roi; et Sophie, indignée, termine l'entretien en promettant à son fils qu'elle ne mourra pas sans se venger.

Dans la scène suivante, Laurent et Antoine conversent au sujet d'Hélène, sur la vanité des recherches faites par eux jusqu'à ce jour pour la retrouver et des pérégrinations auxquelles s'est livré Laurent dans ce but sur les côtes du royaume. Laurent conclut que la fille d'Antoine a quitté les états de son père; et Antoine commande à son serviteur — qu'il appelle, par inadvertance du rédacteur, « Amal » — « de fouiller » (*ikhertu*) toute l'Europe; et il exhale une fois de plus sa tristesse.

Avec la première apparition de Brutor devant Rome, recommence le parallélisme des deux textes qui dure jusqu'à l'entretien d'Henry avec le

pape ; mais ensuite les deux textes divergent à nouveau, et les événements dans le texte d'Ordarp se succèdent dans l'ordre que voici :

Brutor cause avec ses compagnons de la ruine totale qu'il médite de faire subir à Rome, si elle ne se rend sur l'heure. Puis, les païens faisant mine d'entrer dans Rome, vient un engagement entre eux et les Chrétiens en présence d'Henry et du pape qui y prend une part active ; Henry échange force injures avec les Infidèles ; et, finalement, ceux-ci battent en retraite. — Ensuite l'action se transporte en Angleterre : Hélène se plaint à sa belle-mère de se sentir envahie d'une grande tristesse ; et elle ajoute que, la nuit dernière, elle a rêvé que quelqu'un voulait la perdre auprès d'Henry. Sophie l'engage à chasser de telles pensées : ces visions, conclut-elle, ne sont dues qu'au trouble du sang, et Hélène recevra des nouvelles d'Henry plus tôt qu'elle ne le croit. Là-dessus, Hélène s'endort ; et le parallélisme des textes reprend à cet endroit. Il faut noter seulement ceci : au lieu de mander le graveur auprès d'elle, Sophie lui envoie par Claire le cachet à imiter ; celle-ci rapporte le faux cachet contrefait ; et c'est elle, non le graveur, absent dans l'espèce, que tue Sophie, nommément en l'étouffant après l'avoir jetée à terre. Elle retourne auprès de sa belle-fille endormie et remet le cachet dérobé à sa première place. Mais ici le texte d'Ordarp diffère à nouveau, par le fond, de la rédaction de Bayonne ; car Hélène s'éveille aussitôt, en s'excusant d'avoir ainsi dormi ; Sophie lui répond hypocritement qu'elle est au contraire fort heureuse de ce sommeil.

Ensuite apparaît Satan tout seul, qui prononce deux strophes narquoises à l'adresse de Claire, sur la récompense qui vient de payer ses services et sur le sort qui l'attend en enfer.

Après des provocations échangées de part et d'autre, survient un engagement entre Brutor et les siens d'une part, Henry et ses compagnons de l'autre ; le tout précédé d'un entretien entre le roi sarrasin et ses compagnons, où celui-ci prend directement à partie ses dieux, Mahomet et Apollon : il les accuse de tarder à lui donner la victoire et conclut que, pour obtenir ce résultat, il compte plus sur son bras que sur eux. L'engagement se termine par la mort de Brutor et la déroute des Sarrasins.

Les événements reprennent un cours semblable à celui du texte de Bayonne, depuis le départ de Lazare pour Rome afin d'y délivrer au roi le message de Glocester, jusqu'au retour du messenger auprès du ministre ; puis l'action continue de la façon suivante : Après avoir exprimé le douloureux étonnement que lui inspire le message que vient de lui remettre Lazare, Glocester mande, par ce dernier, la reine mère pour en conférer avec elle. Celle-ci étant venue, il manifeste les sentiments que l'on sait. Sophie émet l'avis qu'il faut exécuter l'ordre reçu ; il témoigne de sa répugnance à en informer la jeune princesse ; la reine mère déclare alors se charger elle-même de cette mission.

C'est immédiatement après cela que se place, avec quelques variantes insignifiantes, la scène entre Ferragus et Satan, qui, dans le texte de Bayonne n'a lieu qu'après l'entrevue de Sophie avec les faux messagers. Inversement, cette entrevue, également avec quelques variantes, se produit

ici immédiatement à la suite de l'intermède mentionné. C'est après cela que se déroule le dialogue où Hélène apprend de Sophie la fatale nouvelle. Ensuite, la reine-mère vient engager Glocester à exécuter les ordres donnés. Puis vient le défilé des faux messagers, au nombre de neuf, qui viennent débiter leur mensonge devant Glocester. Celui-ci, dans la scène suivante, fait part à Hélène de l'angoisse que lui cause l'ordre qu'il a reçu et du désir qu'il a de la sauver. J'ai cité textuellement cette scène, qui se termine par l'amputation de la main d'Hélène⁽¹⁾. C'est seulement après ces événements que le texte d'Ordiarp fait intervenir Marie, la nièce du ministre; elle offre de mourir à la place d'Hélène. La scène, pour le fond, est identique à celle où, dans le texte de Bayonne, Marie vient, pour la seconde fois, proposer son sacrifice, qui est alors accepté par son oncle; sauf toutefois qu'au lieu de nous conduire jusqu'au supplice de Marie, la scène, dans le texte d'Ordiarp, se termine comme suit : Glocester finit par accepter la substitution proposée et avertit sa nièce qu'elle devra se laisser couper la main; Marie déclare y consentir et se fait amputer le poignet par Lazare⁽²⁾; puis elle se retire après avoir exprimé sa joie de mourir pour sa souveraine. L'action est alors interrompue par un court intermède : Ferragus, gorgé de nourriture, — il a, déclare-t-il, mangé un « beuf » entier avec la peau et les « pattes », — vient vanter son appétit et s'endort finalement, en menaçant d'écraser de sa massue quiconque le réveillera⁽³⁾.

Aussitôt après, vient la scène où Hélène, apprenant du ministre qu'elle ne périra pas, gagne, avec ses deux enfants, sur ses conseils une forêt. A la différence de la rédaction que j'ai examinée en premier lieu, le texte d'Ordiarp place cette scène antérieurement au supplice de Marie. Mais il existe une divergence autrement importante à noter, et qui prouve chez le rédacteur du manuscrit de Bayonne une plus grande intelligence des convenances dramatiques : dans la rédaction qui fait l'objet des présentes lignes, le ministre ne passe pas sous silence la cause à laquelle Hélène doit d'avoir la vie sauve; et la jeune reine, loin de s'opposer au sacrifice d'une autre, se borne à une brève et banale formule de remerciements à l'adresse de celle qui se sacrifie pour elle.

Hélène partie, Marie, survenant avec les deux enfants de l'hôpital, vient déclarer au ministre qu'elle est prête pour le supplice. Aux pleurs et aux lamentations de son oncle, elle répond en prédisant qu'Henri, désespéré de ne plus retrouver sa femme, se mettra à sa recherche et aura la joie de rejoindre finalement ses deux enfants et leur mère. Puis, ayant embrassé Glocester, elle invite Lazare à préparer un grand feu pour elle et les deux enfants. Le ministre se retire, et sa nièce monte sur le bûcher⁽⁴⁾, après une prière du même genre que celle que lui prête le texte de Bayonne.

Nous sommes dans la forêt où s'est réfugiée Hélène. Elle dort; et, durant

(¹) Voir annexes et variantes, note XI, 2°.

(²) A Chéraute, cette opération ne fut pas représentée.

(³) A Chéraute, ce géant arrivait à cheval sous l'uniforme de caporal de zouaves.

(⁴) Représenté à Chéraute, les 26 avril et 10 mai, par une chaise sur laquelle s'assied Marie et sous laquelle Lazare fait brûler du papier.

son sommeil, un lion et un ours (1) — qui remplace ici le loup du roman français — emportent chacun un des enfants. Mais l'ermite Félix survient, qui arrache aux fauves leur proie; ce dont il exprime sa joie et remercie Dieu. A son réveil, Hélène se lamente de ne plus trouver ses fils. — Ici une scène qui fait défaut aux textes déjà analysés, bien que la seconde journée du manuscrit n° 132 et la partie correspondante du manuscrit n° 13 se réfèrent ultérieurement à l'événement représenté ici sur le théâtre: il s'agit de l'embarquement d'Hélène pour Nantes, à bord du navire monté par Hilarion (2). La présence de cet épisode montre que, sur ce point, le texte présentement envisagé suit presque pas à pas le roman français, au nom d'Hilarion près.

Nous sommes ramenés vers Antoine. Il exprime à Laurent sa détermination de retrouver Hélène, morte ou vive. Il lui demande où il pense qu'il faille l'aller chercher. Celui-ci lui répond en substance: — «Vraisemblablement Hélène ne peut être qu'en Angleterre; car je l'ai cherchée dans tous les autres royaumes, et j'ai interrogé à son sujet toutes les personnes rencontrées sur les routes. Au reste, il s'est perdu en mer un vaisseau où était, dit-on, une «dame très belle (andere eder eder bat).» (Il veut sans doute donner à entendre que la dame mentionnée a été jetée à la côte.) Apparemment cette personne n'est autre qu'Hélène.» — Aussitôt Antoine déclare se mettre en route à la recherche de sa fille. Il rencontre Gloriande, qu'ici il ne commence pas par prendre pour Hélène, et il lui demande qui elle est. Sa réponse est identique, pour le fond à celle qu'elle fait dans le texte de Bayonne; notons seulement que le nom du père de Gloriande est ici orthographié *Grambeau*. La scène se termine lorsque Antoine, après avoir écouté le récit de Gloriande et pour complaire au désir de celle-ci, la convie à le suivre pour recevoir le baptême. De la guerre contre le père de cette princesse et de la conversion de ce dernier, il n'est pas question dans cette rédaction, où ce personnage ne paraît même pas.

Henri, de retour dans son royaume, apprend de sa mère en pleurs qu'Hélène a été mise à mort: elle a été brûlée vive, prétend Sophie, par les ordres de Glocester. Henri s'indigne contre son ministre, qui proteste n'avoir agi que d'après les instructions du roi. Ce dernier le menace de son épée, tandis que Sophie presse son fils de châtier Glocester. Mais, finalement, celui-ci est conduit en prison sur les ordres du souverain. La scène se termine par les plaintes qu'exhale Henri sur la perte de son épouse et les menaces qu'il profère contre l'auteur de sa mort, quel qu'il soit.

Nous revoyons Gloriande, et Antoine qui prend congé de cette princesse.

Maintenant, les événements se succédant plus vite que dans le texte de Bayonne, voici le roi de Constantinople à la cour d'Angleterre auprès d'Henri; il s'informe de sa fille; Henri répond qu'elle est morte, et cela, apparemment, par les ordres du premier ministre. On amène ce dernier: interrogé par Antoine, il expose les faits de la même façon, quant au fond,

(1) A Chéraute, c'étaient deux ours représentés par des hommes revêtus de peaux de bêtes semblables aux paletots que portent les automobilistes.

(2) Voyez ci-dessus, pp. 184 et 253.

qu'il les expose dans le texte de Bayonne; notons qu'il mentionne ici neuf messagers. Godefroy observe alors qu'il doit y avoir trahison, que les messages allégués ne venaient pas du roi et qu'il faut rechercher qui a substitué une fausse lettre à celle du monarque. Lazare rapporte alors les faits que nous connaissons et conclut en émettant l'idée que la reine-mère a pu être l'auteur de la substitution. Henri observe qu'il a fait faire à son départ trois cachets, et qu'il les retrouve tous trois : comment donc le coupable a-t-il pu se procurer un sceau semblable au sceau royal? Antoine fait rendre la liberté à Gloucester, et il demande qu'on apporte les lettres alléguées. Resté seul avec le roi de Constantinople, Henri lui déclare que, si sa mère est la coupable, il donnera à ce prince tout pouvoir d'en faire justice. Au reste, il le charge de démêler lui-même la vérité et conclut : « Je veux m'en laver les mains » (*Eskiac nahi diti chahatu*) (1). Arrivent les faux messagers ou « témoins » (*jakiliaq*). Deux seuls prennent la parole; le septième affirme que les lettres qu'ils ont apportées leur ont été données à Rome; à quoi Henri oppose une formelle dénégation; Godefroy, intervenant dans le débat, déclare aux messagers qu'il leur est inutile de chercher à s'excuser, et qu'ils doivent ou subir le châtiment ou avouer la vérité; il ajoute, au nom du roi, que la vie sera laissée sauve à qui fera un aveu véridique. Le neuvième messenger révèle alors la vérité; Henri le fait mettre en liberté, tandis qu'il renvoie ses compagnons en prison.

Antoine annonce son intention de s'entretenir un moment avec la reine-mère. Dans cet entretien, qui fait l'objet de la scène suivante, le roi de Constantinople découvre de la façon que l'on sait la preuve de la machination ourdie par Sophie. Puis il fait à Henri le récit de sa découverte; et le roi d'Angleterre, qui ne conserve plus de doutes sur la culpabilité de sa mère, donne à Antoine toute liberté de prendre contre celle-ci telles mesures qu'il lui plaira; il l'engage aussi à châtier avec la dernière rigueur les faux messagers. Aussitôt le roi de Constantinople ordonne de livrer aux flammes la reine coupable et ses complices. Les deux rois se retirent alors avec le premier ministre. Laurent, tenant Sophie enchaînée, lui adresse de sanglants reproches et lui déclare qu'elle va recevoir le châtiment de son crime. Cependant Godefroy et Lazare vont à la prison chercher les faux messagers, auxquels Godefroy adresse une strophe d'invectives, qui visent également la reine-mère; puis chacun des huit « témoins » condamnés à mort épanche tour à tour sa colère contre le compagnon qui les a trahis. Il leur répond sur le même ton, en leur reprochant leur crime; et tous les coupables subissent le supplice du feu.

Après cela, une scène de *satannerie* : les trois démons viennent, avec des propos sarcastiques, chercher Sophie et ses complices; puis ils dansent et se retirent.

Les deux monarques apprennent de Gloucester qu'Hélène ni ses enfants n'ont été mis à mort; et le gouvernement du royaume étant laissé au

(1) P. 41, 6^e strophe, dernier vers. — Cf. ms. n° 36, p. 50, 1^{re} colonne, 8^e strophe, dernier vers : *eskic nahi dit sahata*.

ministre, Henri décide de partir avec Antoine à leur recherche; la texture générale de cette scène est la même que la scène correspondante du manuscrit de Bayonne.

Les événements qui vont suivre ⁽¹⁾ correspondent à cette phase de la pastorale qu'embrasse la seconde journée du manuscrit n° 132; c'est ce dernier texte qui va servir de point de comparaison à l'analyse ci-après.

Tout d'abord se présente l'entretien de Félix avec Bras et Lion; il leur apprend comment il les a recueillis seize ans auparavant, et leur bienfaiteur confie les deux jeunes gens à Hilarion qui prend ensuite congé d'eux sur la route de Nantes. De là, nous passons immédiatement à leur arrivée chez Gloriande ⁽²⁾, au service de laquelle ils sont introduits non plus par Amodis, personnage absent de notre rédaction, mais par le cuisinier. Aussitôt après nous assistons à la conversation entre les deux pauvres, à la querelle à leur sujet entre le cuisinier et Lion, et aux événements qui s'ensuivent: c'est-à-dire le départ des deux frères et la mort du cuisinier. Comme celle de tous les mauvais personnages, cette mort est suivie d'une scène de satanterie: Satan vient brièvement narguer sa nouvelle proie et se retire en dansant. Survient le géant qui vante sa force et s'endort. Durant son sommeil, arrivent les trois démons: ils s'entretiennent ensemble du projet qu'ils ont de l'attaquer. Le géant se réveille, échange avec eux des provocations, et, finalement, est emporté aux enfers par ses adversaires diaboliques.

C'est ensuite la première rencontre des deux jumeaux avec l'archevêque: cette scène est conduite d'une façon quelque peu différente de ce qu'elle est dans le texte de la Bibliothèque Nationale. Notons tout d'abord l'absence du personnage de Felician, non seulement dans cette scène, mais partout ailleurs; dans le texte d'Ordriarp, le personnage qui accompagne toujours l'archevêque est Sanson — orthographié Sançon — qui représente ainsi moins un individu concret que le type du serviteur des personnes ecclésiastiques, puisque c'est aussi lui qui accompagne le pape. Au reste, son rôle comme serviteur de l'archevêque est beaucoup plus restreint que celui de Felician dans le texte de la Bibliothèque Nationale. — Cette remarque faite, revenons à la rencontre entre les deux frères et le prélat. Lion et Bras apparaissent sans autre préambule en présence de ce dernier: ils lui déclarent leur désir d'être baptisés. Interrogés sur leur naissance, ils exposent qu'ils ont été trouvés dans une forêt et qu'ils ignorent quels sont leurs parents. L'archevêque demande ce que contient un coffret de cuir que porte un des deux jeunes gens; Bras répond que c'est une main dont la provenance lui est inconnue. Le prélat déclare alors qu'il va baptiser les deux frères, Bras sous le nom de Brice, Lion sous le nom de Martin, qui est celui même de l'archevêque; et qu'il les prend à son service, Martin comme « aumônier », Brice comme secrétaire.

⁽¹⁾ Toute cette partie, que je vais analyser, fut très abrégée à la représentation du 10 mai 1908 donnée à Chéraute.

⁽²⁾ Toutes les scènes relatives au séjour des deux frères chez Gloriande ont été supprimées à la représentation du 10 mai 1908.

Immédiatement après, se place le dialogue des deux mendiants, Janet et Guillenton. Puis, deux scènes du texte de la Bibliothèque Nationale faisant défaut, nous voyons Hélène annoncer qu'elle se met en route pour la ville de Tours. A partir de cet endroit, le parallélisme des deux rédactions se poursuit jusqu'au départ d'Hélène pour Rome inclusivement. Dans les passages qui occupent cette phase de la pastorale, la seule différence de fond un peu importante entre les deux textes présentement comparés est que, dans celui d'Ordiarp, Hélène se borne à passer sous silence les causes de sa mutilation, sans conter à ce propos ni à Sabine ni à Martin la fable qu'elle imagine de leur faire croire dans le texte de la Bibliothèque Nationale.

En partant, et tandis qu'elle chemine, Hélène chante une chanson dont le texte est écrit à la fin du manuscrit. Qu'on me permette de la citer comme exemple du genre lyrique dans les pastorales :

*herraturiq ny banabila mundu hountan
hemeretçu edo hogeibat ourthe hountan
behin aitarén ichiliq jouan nunduçun
enetçat lekhu segurriq ihoun ere etçuçun*

Moi, je vais errant dans ce monde
durant ces quelques dix-neuf ou vingt ans;
d'abord de chez mon père en secret je m'en allai;
pour moi nulle part il n'y avait de lieu sûr.

*hantiq ere gaiherdy bathez itchasouan
enbarcatu içan nunduçun eta jouan
sarrasy ⁽¹⁾ haren ihessy ez jakin nourat
oxouary ezcapa eta bathu citadaçun harlç
[bat ⁽²⁾*

Puis ensuite une [nuit à] minuit sur mer
je m'embarquai et m'en allai,
fuyant ce sarrasin, sans savoir où.
J'échappai au loup et un ours me
[rencontra ⁽²⁾.

*oncy hartaco capitaigna amourousturiq
bortchatu nahi ukhen nindičun male-
[rousky
gincouary oihuz hassiriq ençun nindičun
durunda zaparta batec oncia fonditu çičun*

Le capitaine de ce vaisseau s'étant ena-
[mouré de moi
voulut malheureusement me faire violence :
m'étant mise à crier vers Dieu, il m'entendit ;
[Et] un coup de tonnerre coula le vaisseau.

*oncia eta gentiac oro galdu ciren
taulla bakhoizbat hounen gaignen baratu
[cen
hartan gaignen irousky ediren ninçan
jujalcen ahalducie çoignen alaguera ninçan*

Le vaisseau et tous les passagers furent
[perdus ;
une seule planche resta sur les eaux :
je me trouvai heureusement sur elle ;
vous pouvez juger combien j'étais joyeuse.

*hirour gay egun egon ninçan
guisa hartan guero lur idorrialat heltu
[ninçan
anglaterraco oihan bat ediren nian
gay hary luheras etçan
oustez hil behar nian*

Trois nuits [et trois] jours, je restai
de cette sorte ; ensuite à la terre ferme
[j'arrivai ;
je trouvai une forêt d'Angleterre,
m'y étendis à terre la nuit
croyant qu'il me fallait mourir.

(1) Le roi Cantebron, qui d'ailleurs n'est pas mentionné ni représenté dans le cours de l'action.

(2) Oihenart, *Proverbes basques*, p. 64, n° 392 : *otfoaren iheffi nenbibela* — transcription fautive pour *nenbicela* —, *bat nendin harzarequi*, en fuyant le loup, j'ay fait rencontre de l'ours.

*Changry dolorez bihozminez
accablirig
desertu hartan ecin hilez
nengouelariq
henry ihicen helturiq
bere laguneki
ediren ukhen nundien
eta eraman bereky*

*ounxa tratatu nundian
guisa oroz
bihotça hounkiriq iça ceron
amourioz
nounco cer noula nanbilan
jakin cianian
jaun haree generousky
espousatu nundian*

*erreguignatu iça ninçan
hain irousky
bena thempora laburen
malherousky
henry jouan iça ceitan
guerla equitera
aita saintiaren sokhorry
sarrasien casatcera*

*ny haldiz by semez içorra
han baratu
ama guiharrebasary
gomendatu
haurdunturiq sendoturiq
nanbilanian
ene by haur maiteky
gal eracy nundian*

*besso moutz ene by haureky
arraincurea
itchasoualat arraignekin
passeyura
igorry ukhen nundien
gayaz ichiliq (1)
eniz ohart ala ninçan
hiliq ala biciriq*

*biciriq noula ezcapy ninçan
gincouac daky*

De chagrin, de douleur, d'afflictions
accablée,
dans ce désert ne pouvant mourir
comme je restai,
Henry étant arrivé en chasse
avec ses compagnons,
ils me trouvèrent
et m'emmenèrent avec eux.

[Ce roi] me traita bien
de toutes façons :
son cœur avait été touché
d'amour.
D'où, pourquoi, comment je venais
lorsqu'il sut,
ce seigneur généreusement
m'épousa.

J'avais régné
si heureusement !
Mais dans peu de temps
malheureusement
Henry s'en fut allé d'auprès de moi
pour faire la guerre
au secours du Saint Père
[Et] chasser les Sarrasins.

Quant à moi enceinte de deux fils,
je demeurai là,
à ma belle mère
confiée ;
Quand je me trouvai (6° vers)
ayant accouché et étant rétablie (5° v.),
avec mes deux chers enfants
elle me perdit.

Un bras mutilé, avec mes deux enfants
soucieuse (2)
à la mer pour me promener avec } (3° et 4°
les poissons } vers)
on m'envoya
de nuit en secret ;
je ne me souviens pas si j'étais
morte ou vive.

Comment j'échappai vivante
Dieu le sait !

(1) Noter cet incident du roman français que l'action n'a pas reproduit.

*ahal beçala jalkhy ninçan
by haurreky
oyhan çar baletan louac
hartu nundian
nihaur lo nengouelariq
haurrac galdu nutian*

Comme je pus, je débarquai
avec les deux enfants.
Dans un bois antique le sommeil
me prit;
tandis que moi-même je dormais,
je perdis les enfants.

*gueroz hounat lastercatu dut
hanich herry
hiry hountara hellu niz
oray berry
jaunac othoy pietale
ene bicitciaz
eta sokhorry neçacie
cien qarilatiaz*

Depuis lors jusqu'à maintenant j'ai parcouru
maintes contrées,
à cette ville je suis arrivée
maintenant récemment.
Messieurs, je vous prie, ayez pitié
de ma vie,
et secourez-moi
par votre charité!

*ene miseriaz hounkiriq
ciec ere
compassione gente hounac
ukhacie
gincouac phacaturen gutu
bere graciaz
ciec cien hountarçunaz
eta ny pacenciaz ⁽¹⁾*

Touchés par ma misère,
vous aussi
ayez (4^e vers)
compassion, bonnes gens : (3^e vers)
Dieu nous paiera
par sa grâce,
vous de votre bonté;
et moi, de [ma] patience.

Hélène partie, le texte présentement envisagé s'écarte de nouveau de celui auquel je le compare dans ces lignes. C'est d'abord un passage qu'il est intéressant de rapprocher du roman français; et qu'à ce titre on me permette de le citer ⁽²⁾ :

*jalkhi sancon mahaïna
eçar eta retina jalkhi
by praubiac jalkhi
martin jatera eman
prauber jalkhi sancon
eta minça*

Que Sanson sorte mettre
la table et se retire; que les deux
pauvres sortent; que Martin
sorte; qu'il donne à manger
aux pauvres; que Sanson sorte
et parle.

*jauna accione hory
gaizky eguïn duçu
goure buruçaguy jauna
khechu içanen duçu*

Monsieur, cette action
est mal faite:
Le seigneur notre maître
sera fâché.

martin minça

Que Martin parle.

*gincouaren haurtho horiec
gossetu çutuçun
eta ascal ordia ere
igareiten cieçun.*

Ces petits enfants de Dieu
étaient affamés;
Et de plus [il] se trouvait pour eux } (3^e et 4^e
[être] le moment de déjeuner. . } vers)

(1) Voir annexes et variantes, note XXIX.

(2) P. 60, 1^{re} colonne, dernière strophe et strophes suivantes.

sonü praubiac retira
bestiac passeia jalkhi
godefroi laurean brica
henry antoine eta
archevescoua jartera
3 azkenac hau
minça

jaunac erregue ilustre hoyec
fatigaturiq dirade
colacione berhala
prepara içagucie

Sancon m.

monseigneur colacionia
cerbutchatu guiniçun
bena jaun amonierrac
prauber eman ciçun

Archevesque.

martin oguen handy duq
segurky accione horrez
bena particularky
houlaco occasionez

nahi diat souein handy
ukhen deça praubez
bena guq jan ondouan
har içaç arrastez

martin m.

monseigneur ciec beno
gincoua handyago duçu
arren ciec beno lehen
harec behar diçu

sancon retira erdity
bestiac passeia by
anayac belharica
eskerreco burian
martin minça
bera ⁽¹⁾

oh aila eternala
çoury guiaudetçu
goure behar ordu handia
memento hountan beituçu

Musique. Que les pauvres
se retirent; que les autres se
promènent. Que Godefroy,
Laurent, Brice, Henry, Antoine
et l'archevêque, sortent. Que
les 3 derniers [viennent] s'asseoir
Que le dernier (m. à m. celui-ci) parle.

Messieurs, ces rois illustres
sont fatigués;
[une] collation tout de suite
préparez-nous.

Que Sanson parle.

Monseigneur, la collation
nous avons servi;
mais monsieur l'aumônier
la donna aux pauvres.

L'Archevêque.

Martin, tu as grand tort
sûrement dans cette action;
mais particulièrement
en pareille circonstance.

Je veux grand soin
que tu aies des pauvres.
Mais [seulement] après que nous avons mangé,
prends des restes [pour leur donner]

Que Martin parle.

Monseigneur, Dieu est plus
grand que vous autres; } (1^{er} et 2^e
donc avant vous [autres] } vers)
Lui a besoin [d'être servi]

Que Sanson se retire par le
milieu. Que les autres se pro-
mènent. Que les deux frères s'age-
nouillent à l'extrémité gauche
[de la scène]. Que Martin parle
seul.

Oh! père éternel!
Nous nous trouvons devant vous,
parce que nous avons en ce moment même
grand besoin de vous.

(1) Entre le premier et le deuxième vers de la strophe qui suit, on a écrit cette indication : *bera belharica*, qu'il s'agenouille seul.

chuti junta ohy noula
passeia jalkhi sancon
eta minça

jaana p'acer ducienian
ginèn ciradie
cien colacionia oray
prest presta ducie

Archeveque.

cer dioc sancon
arauz trufatcen ciradie
eta noula hain sarry
prestatu ahal ducie

sancon m.

eztakigula noula
prestatu cikuçu
eta mahaïna garnituriq
guerthatu cikuçu.

Archevesque.

ah martin' ala hy behiz
goure ginouaz mailatu
behar ago hunduket
nihaurec cerbutchatu

sonu jar mahaïnan
by erreguiac eta arche-
vescoua annayec cerbut-
chatu jan ondouan ⁽¹⁾.

Debout à côté l'un de l'autre comme
d'habitude qu'ils se promènent
que Sançon sorte et parle.

Seigneur, quand il vous plaira [à vous et
vous viendrez [tous]; [à vos hôtes]
maintenant votre collation
est tout à fait prête.

L'Archevêque.

Que dis-tu, Sanson?
Sans doute, vous vous moquez, vous autres;
et comment sitôt
pouvez-vous l'avoir préparée?

Que Sanson parle.

Elle nous a été préparée (2° vers)
nous ne savons comment (1^{er} vers);
et nous avons trouvé la table } (3° et 4°
garnie. } vers)

L'Archevêque.

Ah! Martin, il est certain que toi, tu es
aimé de notre Dieu;
c'est plutôt moi-même qui } (3° et 4°
devrais te servir. } vers)

Musique. Que les deux rois et
l'archevêque s'asseyent à table après
que les [deux] frères ont servi
à manger.

Vient ensuite la scène où Antoine et Henri sont amenés à reconnaître dans Brice et Martin les enfants d'Hélène (2). Après quoi — nouvelle trace du roman français absente des rédactions précédemment envisagées. — Henri remet à son fils une lettre pour Gloucester et l'invite à se rendre en Angleterre; il lui remet également trois cachets: le sien propre, celui d'Hélène et celui qui servit à la machination de Sophie. Ces cachets, ordonne le roi, ainsi que celui du ministre, seront fondus pour qu'on en tire un crucifix dont il sera fait présent à l'église de Saint-Jean (3). — Nous sommes ensuite transportés en Angleterre. Brice remet à Gloucester la lettre du roi, lui présente les cachets et l'informe de l'ordre royal relatif au crucifix. A la lecture du message du roi, Gloucester se récrie joyeusement en embrassant le fils de son souverain; puis il charge Lazare de porter les quatre cachets à un orfèvre, pour qu'il en soit fait l'usage que l'on connaît. Bientôt Lazare

(1) Voir annexes et variantes, n° XXX.

(2) A la fin de cette scène, à Chéraute, les 26 avril et 10 mai 1908, tous les acteurs de la pièce se réunissaient autour d'une table et mangeaient un gâteau; puis ils entonnaient en chœur: *Ave Maris stella*.

(3) Cet épisode, ainsi que tout ce qui s'y rattache, a été sauté, à la représentation donnée le 10 mai 1908 à Chéraute.

revient annoncer que le « quatrième (laur guerren) » cachet est rebelle à la fusion, sans doute par l'effet de quelque charme magique. Gloucester saisit l'objet enchanté et s'écrie :

*haur duq goure malhurrac
causatu dian cacheta
khuruteche baletan içan dadin
permetilcen ezpeitu gincouac ⁽¹⁾*

Celui-ci est le cachet qui a } (1^{er} et 2^e
causé nos malheurs, } vers)
de sorte que Dieu ne permet pas } (3^e et 4^e
qu'il soit incorporé dans une croix. } vers)

et il promet au jeune prince de fournir lui-même la quantité d'or qui est encore nécessaire pour la confection de la croix. Enfin, Brice prend congé du ministre pour retourner en France. Suit la satanterie ci-après, assez typique pour mériter une citation (2).

*jalky satan bera passeyuz
m.*

*oh errabiaren handia
eta fortuna tristia
ezpeitut khambiaracy ahal
helena maradicatia*

*milhilac igorrry nutian
beste erresoumetarat
hourac utçun balite
bertan eneganat*

*ezpeitut niq equin
batere caturariq
oray jakin nahi nuke
bertan hayen berry*

*aigu bulgifer jupiterreky
lasterra harturiq bertan
ecy impacienky nago
mundu ororen aitsinian*

*Passeia jalkhi by mithilac
bulgifer m.*

*adio satan hey
goure buruçaguy maitia
ounxa khosta cikuça
çoure gana helcia*

satan m.

*soyez bien venu
ene mithil abillac
dugun jakin oray
cien bidagiarien feitac*

Que Satan sorte seul, qu'il
parle en se promenant.

Oh! grande rage
Et triste sort!
Que je n'aie pu faire changer
la maudite Hélène!

J'envoyai mes valets
dans les autres royaumes :
si seulement ils retournaient
bientôt vers moi!

Comme moi je n'ai fait
aucune capture,
maintenant je voudrais savoir
bientôt de leurs nouvelles.

Viens, Bulgifer, avec Jupiter
bientôt en courant;
car je reste [ici] à m'impatienter
devant tout le monde.

Qu'ils se promènent. Que les deux
valets sortent. Que Bulgifer parle.

Ohé! Bonjour Satan,
notre cher chef!
Il nous a beaucoup coûté
de venir à vous.

Que Satan parle.

Soyez bienvenus,
mes valets habiles!
Sachons maintenant
les faits de notre voyage.

(1) P. 63, 2^e strophe.

(2) P. 63, 6^e strophe et strophes suivantes.

jar satan
jupiter m.

goure bidagiaz sira
oray minçatceco
badiçugu hanich berry
çoury khountalceco

satan m.

minça citie bertan
ene milhil pherestiac
sarry ukhenen dutucie
cien phacamentiac

bulgifer m.

sira iğan nuçu
— — — eta oungrian
turkian eta normandian
flandresen eta anglaterran

orano iğan nuçu
mexikan eta tartarian
eta beste ehun bat
miliou erresoumatan

hourac oro unguraturic
houna gin nuçu
hanich mundu dit
ederky khambiatu

jupiter m.

ny ere iğan nuçu sira
pharadusa terrestrouan
bay eta hain sarry
ifernuco dilubiouan

ifernian ikhousy dit
sarjant eta notary
procuradore eta avocata
conseiller eta jujetariq

laborary bat ere bay
cedarribat bizcarrian
houa errendatu nahiz
eta eçary bere lekhian

nescatilabat ere bay
nigarrez eta marrascaz
mundu hountan guiçonac
paseya eraciz gayaz

Que Satan s'asseye;
Que Jupiter parle.

Sire, de notre voyage
pour parler maintenant,
nous avons beaucoup de nouveau
à vous conter.

Que Satan parle.

Parlez vite,
mes laborieux valets !
Bientôt vous aurez
vos paiements.

Que Bulgifer parle.

Sire, j'ai été
en — — — et en Hongrie,
en Turquie et en Normandie,
en Flandre et en Angleterre.

J'ai été encore
au Mexique et en Tartarie,
et dans une centaine de millions } (3° et 4°
d'autres royaumes. } vers)

Les ayant tous parcourus,
je suis venu ici;
beaucoup de monde j'ai
joliment changé.

Que Jupiter parle.

Moi aussi, sire, j'ai été
au Paradis terrestre,
et également aussitôt [après]
au déluge de l'enfer.

Dans l'enfer j'ai vu
des sergents et des notaires,
des procureurs et des avocats,
des conseillers et des juges;

Aussi un laboureur
une borne sur le dos,
qui voulait la rendre
et la remettre à sa place;

Une fille aussi
qui pleurait et poussait des cris de détresse
pour avoir dans ce monde fait prome- } (3° et
ner les hommes la nuit. } 4° v.)

*paradusian aldiz
eztuçu laborary baicy
hourac oro dutuçu
ounxa glorificaturiq*

*hayen ororen hartian
chapeldun ⁽¹⁾ bat baduçu
frutu berry oyhuz
hak ary cilçoçu*

*khambia eracy dit hanich
goure leguiala niq
bena ifernian eztuçu
batere lekhuriq*

satan m.

*equinen diagu bertan
ifernubat berririq
eta houra eçariren
berhala betheriq*

*pardie jaunac çiec
equin ducie balentia handiriq
cien abilitate ederrac
eçarten nay animaturiq*

Chuti

*eta oray guilian
aphurbat arren passeia
deçagun goraty khanta
eta equin combat cinkha*

bulgifer m.

*ah cer buruçaquia debria
han beste passeia ondouan
eztugun behar deucere
ez jan ez edan gin ondouan*

jupiter m.

*hare gaty orano horry
jarraikiren guluq
khanta eta cinkha
eguiten ahal badugu*

D'autre part au Paradis
il n'y a que des laboureurs :
tous ceux-là sont
bien glorifiés.

Parmi eux tous,
il y a un monsieur à chapeau :
on pousse des cris d'étonnement } (3^e et
devant ce fruit nouveau. } 4^e v.)

J'ai converti beaucoup de gens
moi à notre loi ;
mais dans l'enfer il n'y a
aucune place.

Que Satan parle.

Nous ferons bientôt
un nouvel enfer,
et nous le remplirons } (3^e et 4^e vers)
aussitôt.

Pardieu, Messieurs, vous
faites grandes prouesses ;
votre belle habileté
me met en animation.

Debout

Et maintenant promenons-nous } (1^{er} et
donc un peu ; } 2^e v.)
chantons à haute voix,
et poussons quelques cris de joie.

Que Bulgifer parle.

Ah ! quel diable de chef !
Après nous être tant promenés,
nous n'avons à notre retour rien de ce } (3^e et
dont nous avons besoin, } 4^e v.)
ni à boire ni à manger.

Que Jupiter parle.

Néanmoins encore nous } (1^{er} et 2^e vers).
le servirons,
en chantant et en poussant des cris de joie } (3^e et
si nous pouvons. } 4^e v.)

(1) *Chapeldun*, qui porte chapeau, littéral. qui a un chapeau. On appelle ainsi le citadin, le bourgeois, l'homme de la ville, par opposition au campagnard, à l'ouvrier, à l'homme du peuple qui est coiffé du béret.

*satanec khanta bestec
eskernia satanec
cinkha bestec orobat
bulgifer minça*

*aphoua hy hy satan
cer cer khantaria
hiry behatu beno
nahiagio nikec ayharia*

*hainbeste erresouma
igaran ondouan
khanta eta cinkha
goure ayhaiteco*

Satan m.

*bulgifer segur nuq
ciec gosetu ciriela
hartacoz hobe dugu
jouanic barazcailera*

Sonu retira.

Que Satan chante; que les
autres grimacent; que Satan
pousse des cris de joie, et les autres
de même; que Bulgifer parle.

* Crapaud que tu es, toi, Satan!
Quel, quel chanteur!
J'aimerais mieux le souper (4°)
que t'écouter (3°).

Tant de royaumes
après avoir traversé,
chanter et gambader
pour notre souper!

Que Satan parle.

Bulgifer, je suis sûr
que vous, vous avez faim:
c'est pourquoi il vaut mieux que nous
allions dîner.

Musique. Qu'ils se retirent.

Ici commence un épisode que les textes précédemment envisagés ne mettent pas sur la scène. Voici la première phase de cet épisode, séparée de la seconde, comme nous le verrons, par d'autres scènes. Hélène demande l'aumône au pape; à une première question du pontife, elle répond qu'elle est née à Tours (1°); à une seconde, que la main lui fut coupée à coups de sabre par deux voleurs. Le pape lui demande si elle n'a pas, durant son voyage, rencontré une « dame » (*damabat*) (2°), du nom d'Hélène, privée également d'une main. Elle répond qu'elle connaît en effet Hélène, ayant vécu longtemps auprès d'elle dans la ville nommée « Goffre »; elle ajoute :

*eta erran citadaçun ihessy
çabilala aïtaren eta senharraren
loxaz ikharaz çagouela
oustez hil eracy nahi cien (3)*

Et elle me dit qu'elle allait fuyant par
crainte de son père et de son mari } 1^{er}, 2^e et
parce qu'elle se trouvait trembler } 3^e vers)
à la pensée qu'il voulait la faire mourir.

Le Saint-Père proteste que le mari et le père d'Hélène, loin de lui vouloir aucun mal, ne la recherchent que pour son bien; et il poursuit (4°) :

*çuq ene ilobareky eçagutcia
eguïn datuçunaz gueroz
errecompensatu nahi çutut
ene eguïn ahal oroz*

Puisque vous, vous avez fait la } (1^{er} et
connaissance de ma nièce, } 2^e vers).
je veux vous récompenser
selon tout mon pouvoir.

(1°) Le séjour d'Hélène chez le pape fut passé sous silence le 10 mai 1908, non moins que le passage des monarques par cette ville.

(2°) P. 65, 2^e colonne, 1^{er} vers.

(3°) P. 65, 2^e colonne, 3^e strophe.

(4°) P. 65, 2^e colonne, 5^e et 6^e strophes.

*sançon emazte haur
ounsa soueigna eçacie
khamberabat bere postuco
emanen derocie* ⁽¹⁾

Sanson, [toi et mes autres serviteurs],
soignez bien; [cette femme
une chambre pour son séjour
vous lui donnerez.

Nous voici de nouveau à Tours. Les deux monarques expriment leur intention de partir à la recherche d'Hélène; et ils prennent congé de l'archevêque et des deux frères d'une manière fort semblable à celle du manuscrit n° 132.

La scène suivante a pour objet la guerre contre Ardembourc et la conversion de ce dernier. Après la scène traditionnelle de défis et de combats entre les deux armées, le roi sarrasin se rend à ses adversaires et promet de recevoir le baptême avec son peuple; désormais il s'appellera Amory, ainsi que le décide Antoine; et tout le monde se rend auprès du pape, pour qu'en personne il baptise Amory. Cette dernière invention a sans doute pour objet de ménager un semblant de transition avec les scènes qui vont suivre. Sitôt décidé le départ pour Rome, Antoine dépêche Godefroy auprès du pape, pour lui annoncer la visite des deux rois et de leur nouvel allié. La scène qui se déroule ensuite nous présente Godefroy s'acquittant de sa mission auprès du Saint-Père.

Immédiatement après arrivent les hôtes annoncés. Le pape leur souhaite la bienvenue; et le roi de Constantinople expose qu'ils viennent solliciter le baptême pour Amory. Le pape en exprime sa satisfaction, et l'on se retire pour célébrer la cérémonie.

La scène est alors occupée par Hélène, qui se lamente sur sa destinée; elle se plaint que ses malheurs ne lui laissent pas de répit: car, dit-elle en substance, la voilà contrainte de s'éloigner et de recommencer une vie misérable, pour fuir son père et son mari qui viennent d'arriver à Rome. Elle nous avertit qu'avant de partir, elle écrit et laisse une lettre adressée aux rois; puis elle se recommande à Dieu et disparaît.

Voici le pape accompagné de Sanson et de ses nouveaux hôtes. Henri fait connaître au pontife qu'il a parcouru maintes contrées sans pouvoir recueillir de nouvelles d'Hélène; peut-être le Saint-Père pourrait-il le renseigner? Celui-ci répond que dans le palais loge une femme privée d'une main, et qui dit avoir demeuré un certain temps avec Hélène; il conduit donc ses visiteurs à la chambre de cette femme, et la pièce continue en ces termes ⁽²⁾:

AITA SAINTIA

*jaunac haur duciela
emazte haren khambera
bera oray bera ezta heben
eliçalat arauz jouan da*

LE SAINT-PÈRE

Seigneur, voici
la chambre de cette femme;
mais elle-même n'est pas là maintenant.
Sans doute elle est allée à l'église.

(1) Voir annexes et variantes, note XXXI.

(2) P. 69, strophe 4 et strophes suivantes.

cer den paper hory
sancon soguin eçac
cachetaturiq balin bada
adreça iracour eçac

sanconec har lettera
eta minça

mønseigneur letterabat duçu haur
bay eta cachetareky
eta adreçaturiq duçu
henriry eta antoynary

antoine m.

goure adresan denaz gueroz
othoy jracour eçaguq
eta cer erraiten dian
jakin ahal deçagun guq

sanconec iracour
lettera

ny deitcen niz helena
constantinoblaco alhaba
eta aldiz senharra dut
henry anglaterracoua

oro nigarrez
has espres

çazpy ourthez egon niz
aita saintiaren palaciouan
çouin beita ene osaba
harec eçagulu gaban

oray artio bicy içan niz
phena eta doloretan
ene bicia charkhatcen dudalariq
borthaz bortha amoynan

umiliatcen nitçaicie
antoine ene aitary
bay etare henry ene
espous maitiari

Couignec cherkhatcen benaicie
hilceco ogueniq equin gabe
bena gincouareky bathian
ezcapiren niz ediren gabe

Certçaz niçan coupable
ginco jaunac badaky
nahy bada içan niçan
jujatia injustoky

Sanson, regarde (2^e vers)
qu'est ce papier (1^{er} vers);
s'il est cacheté,
lis l'adresse.

Que Sanson prenne
la lettre et parle.

Monseigneur, c'est une lettre,
et' aussi avec le cachet;
et elle est adressée
à Henry et à Antoine.

Qu'Antoine parle.

Puisqu'elle est à notre adresse,
je te prie, lis-la nous;
et ce qu'elle dit,
que nous puissions savoir, nous.

Que Sanson lise
la lettre.

Moi, je m'appelle Héène,
Fille de Constantinople;
et, d'autre part, j'ai pour mari
Henry d'Angleterre

Que tous (les acteurs présents) se
mettent à feindre de pleurer.

Sept ans je suis restée
au palais du Saint-Père,
qui est mon oncle,
sans qu'il le sache.

Jusqu'à présent j'ai vécu
dans les peines et les douleurs,
cherchant à gagner ma vie
en demandant l'aumône de porte en porte.

Je salue humblement tous deux
Antoine, mon père,
et aussi Henry, mon
cher époux,

Qui me cherchez
pour me faire mourir sans que j'aie fait de tort;
mais, avec le concours de Dieu,
j'échapperai sans être trouvée.

De quoi je suis coupable
le Seigneur Dieu le sait,
quoique j'aie été
jugée injustement.

*adio othian ene aila
eta henry ene espous maitia
desiralcen deiciet hargaty
ossagarry eta bakia*

nigarrez oro

henry minça

*ah celuco gincio jauna
haur cer erran nahi da
çoure boronthatiac eztiçu placer
ediren deçadan secula*

*eztit arauz merechy
placer houra ukhen deçadan
ezpeitlut asky phena hartu
niq çoure eretçian*

aita saintia m.

*leheniq hellu cenian houna
mesfidatu nincioçun
escu bakhoitz celakoz
intorrogatu ukhen niçun*

amory m.

*jaunac ene abisa lçuie
grasseco hiriaren asiejateia
hojetan gaily balimbada
han behar du içan helena*

antoine m.

*çoure abis hory amory
net houn harcèn dereiçut
eta horay berian oroc
phartitu behar dugu*

*oro chuti aita
saintia m.*

*jaunac arren çouazte
gincouaren graciareky
eta helena edireniq
utsul alagueraky⁽¹⁾*

Adieu donc, mon père
et Henry, mon cher époux !
Je vous désire malgré cela
la santé et la paix.

Que tous pleurent.

Qu'Henry parle.

Ah ! Seigneur, Dieu du ciel !
Que veut dire ceci ?
* Il ne plait pas à votre volonté
que je la retrouve jamais !

Sans doute je n'ai pas mérité
d'avoir ce plaisir,
parce que je n'ai pas assez pris de peine,
moi, pour votre service.

Que le Saint-Père parle.

D'abord quand elle arriva ici,
je me suis méfié [qu'elle pouvait être Hélène],
parce qu'elle n'avait qu'une main :
[Aussi] je l'interrogeai

Qu'Amory parle.

Seigneurs, mon avis serait
d'assiéger la ville de Grasse :
Peut-être, espérons-le, Hélène doit } (3° et
être dans ces parages. } 4° vers)

Qu'Antoine parle.

Cet avis que vous donnez
je l'adopte avec vous comme tout à fait bon.
Et, maintenant même, tous
il nous faut partir

Tous debout. Que le
Saint-Père parle.

Seigneurs, ainsi donc allez
avec la grâce de Dieu ;
et, ayant retrouvé Hélène,
retournez joyeusement

La fin de ce passage nous fait savoir que les scènes que je vais maintenant résumer se déroulent devant Grasse ⁽²⁾. Tout d'abord Amory apostrophe Urteaud encore invisible, — on reconnaît le Heurtaut du roman français. — Il le somme de se convertir s'il ne veut être « massacré » (*massacratu*).

(1) Voir annexes et variantes, note XXXII.

(2) Passages supprimés à la représentation du 10 mai 1908.

Urteaud se présente d'abord avec ses compagnons; il refuse avec hauteur d'abandonner sa loi et défie à son tour Amory. Une bataille s'engage, et ce dernier tombe aux mains de l'ennemi. Au milieu d'un échange d'aigres propos entre le captif et son vainqueur, le premier nous rappelle — singulière déformation de l'Écosse du roman français, — qu'il est roi de Corse (il l'a déjà dit un peu auparavant) et nous apprend qu'il a tué le frère du roi Urteaud. Puis, sur l'ordre du Sarrasin, il est chargé de liens et conduit en prison, cependant qu'il sonne la trompette pour appeler les Chrétiens à son aide.

La scène change. Antoine demande à ses compagnons s'ils savent où est Amory. Ce dernier a sonné de la trompette, mais il n'a point paru. Laurent observe que la veille au soir Amory est monté à cheval et que, s'il s'est fait entendre, quelque malheur lui est arrivé. Godefroy émet l'opinion qu'il doit être perdu; car il a suivi les ennemis qui regagnaient la ville, et il a dû entrer avec eux dans la place. Laurent, Henri, Antoine, expriment tour à tour le désir et l'intention d'aller arracher leur compagnon des mains du chef infidèle, et les Chrétiens se disposent à l'assaut. — Nous sommes de nouveau parmi les Sarrasins. Urteaud ordonne qu'on lui amène son prisonnier. L'ordre étant exécuté, un vif dialogue s'engage entre l'infidèle et Amory. Le premier promet au second la vie sauve, si celui-ci veut renier son Dieu. Amory reste inébranlable: il subira plutôt mille martyres que d'abandonner sa foi. A son tour, il engage Urteaud à quitter le culte des idoles pour celui du vrai Dieu; il lui rappelle que, malgré des forces dix fois plus considérables, ses faux dieux ne l'ont pas empêché d'être défait par Clovis, roi de France, que protégeait « le Dieu juste » (*ginco justouac*); et il le sollicite de recevoir le baptême, ainsi que le fit Clovis lui-même. Irrité de cette obstination, Urteaud donne l'ordre suivant :

.....
jaounac behar du hounec
heben eçary itçaturiq ⁽¹⁾

.....
 Messieurs, il faut que cet [homme]
 soit cloué ici.

Solimero approuve fort cette sévérité, qui inspirera une crainte salutaire aux assiégeants; alors Urteaud :

millan abilloua fitez
ekhar eçaq laur itçe
eta laur membrietariq
nahi diat itçatu hebeche ⁽²⁾

millanec ekhar laur
itce eta marteillia

Milan, va-t-en vite;
 apporte quatre clous;
 et par les quatre membres
 je veux le clouer ici-même.

Que Milan apporte quatre
 clous et le marteau.

Urteaud ayant inutilement renouvelé ses menaces et ses promesses, on enfonce les clous dans les membres d'Amory. Urteaud promet de le déclouer et de guérir ses plaies s'il abjure. Le martyr répond par des paroles de

(1) P. 73, 1^{re} strophe, 3^e et 4^e vers.

(2) P. 73, 3^e strophe.

mépris, qu'il termine en demandant à Dieu non pas de le délivrer, mais de châtier Urteaud. Aussitôt ce dernier tombe mort, frappé miraculeusement; et Milan, des mots de vengeance à la bouche, achève Amory d'un coup de sabre. Littéralement fous de rage, les compagnons du roi sarrasin s'entre-tuent; et « Plaisance, la supérieure » (*Plaisance superiura*)⁽¹⁾, survenant sur ces entrefaites, prononce à genoux une courte prière. Satan vient ensuite railler Urteaud et ses compagnons et annoncer qu'il les conduit en enfer.

Entrés dans la ville, les Chrétiens trouvent Plaisance, qui leur demande de lui laisser la vie sauve : car elle est chrétienne. Elle apprend à Antoine et aux siens qu'Amory a été martyrisé et que son corps a reçu « à l'hôpital » (*ospitalian*) les honneurs de funérailles solennelles. Laurent proposant alors d'aller fouiller le palais pour s'emparer de la personne du roi Urteaud et le faire périr, Plaisance fait connaître de quelle façon miraculeuse est mort ce prince, et comment ses compagnons se sont entretués. Antoine déclare qu'il nomme Plaisance reine de la contrée, et il l'engage à bâtir une église sur l'emplacement du martyr d'Amory. Plaisance remercie le roi de Constantinople, et tous les interlocuteurs se dirigent vers l'emplacement où l'église projetée doit être érigée. Mais à peine y sont-ils parvenus qu'ils sont témoins du miracle célébré en ces termes par Plaisance ⁽²⁾ :

*Ah miracuilla handia
mundian pare gabia
languileriq gabelariq
eliça hounen eguitia*

Ah ! grand miracle
sans égal au monde,
[que] l'érection de cette église que voici (4°)
sans [la participation d']aucun ouvrier !

*sira çoure phensamentia
içan duçu aprobatia
heben travaillatu iça duçu
ginco jaunaren photeria*

Sire, votre pensée
a été approuvée;
ici s'est employée à ce travail
la puissance du Seigneur Dieu

*amoris saintu dela
eztiçugu behar dadatu
eliça hounen gay bakhoitz eguitiac
erakasten betereiku*

Qu'Amory est saint
il ne nous faut pas douter :
car [c'est ce que] nous apprend l'érec- } (3° et
tion de cette église en une nuit. } 4° v.)

Antoine de reprendre :

*miracuilla handy hounez
arras mututuriq niagoçu
giten dela gincouaganiq
berac eracousten dikuçu*

Par ce grand miracle
je reste tout à fait frappé de mutisme;
lui-même nous apprend (4° vers)
qu'il vient de Dieu (3° vers)

*amoriren khorpitça hounat
erakharry behar duçu
calomnisatu ondouan
hor barnen eçar eçaçu*

Ici le corps d'Amory
il vous faut transporter;
après qu'il aura été canonisé
placez-le là-dedans

(1) P. 73, 2° colonne, indication avant la 5° strophe.

(2) P. 75, strophes 3 et suivantes.

Et le roi de Constantinople promet de doter cette église d'une rente annuelle de dix mille livres (1).

Fidèle à sa méthode d'investigations, Henri demande à Plaisance si elle ne sait rien au sujet d'une femme étrangère qui n'a qu'une main et qui s'appelle Hélène. Plaisance répond que, demeurée longtemps à Grasse, cette personne en est partie à la nouvelle qu'Antoine et Henri venaient assiéger la ville. Ainsi se termine l'épisode de la prise de Grasse.

Notre texte rejoint de nouveau par le fond, sinon entièrement par la forme, la rédaction de la Bibliothèque Nationale, dans un parallélisme qui se poursuit depuis l'arrivée des Chrétiens sur les terres de Moradin — *alias* Maradin (2) — jusqu'au moment où, vainqueurs de ce dernier, ils décident de faire la guerre au géant de la contrée. La seule particularité qui vaille d'être notée dans cette partie du texte présentement envisagé, c'est le caractère en quelque sorte plus condensé des événements : par exemple, les Chrétiens lancent directement leur défi au roi, sans l'intermédiaire d'un messenger; et l'on ne voit pas la scène où, dans la rédaction du manuscrit n° 132, le monarque infidèle disserte sur sa puissance avec ses compagnons.

La marche parallèle des deux rédactions est un moment interrompue par l'introduction, dans le texte d'Ordiarp, d'un court intermède de *satanerie* : Moradin mort, les trois satans viennent le chercher et l'emportent avec eux. Après cela, notre texte rejoint celui de la Bibliothèque Nationale avec la lutte des Chrétiens et du géant; les seules différences, clairsemées d'ailleurs, sont dans l'expression. Vient une autre *satanerie*, — cette rédaction multiplie à plaisir ses sortes d'intermèdes — : les trois démons se réjouissent de pouvoir enfin s'emparer du géant; ils conviennent de découper leur nouvelle proie en morceaux pour la faire passer par la porte de l'enfer; ils l'enlèvent et reparaissent un moment pour danser.

La scène qui suit est, sous des proportions très réduites, semblable, dans les grandes lignes, à celle qui, dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, succède à la victoire des Chrétiens sur le géant. C'est l'entrevue de Sabine et d'Hélène après le retour de celle-ci. La seule différence un peu notable entre les deux manuscrits consiste en ce que, dans celui d'Ordiarp, Hélène se borne à avouer à Sabine qu'elle est mariée, sans lui révéler qui elle est.

Nous arrivons à l'épisode de la guerre contre Gamoq, ou, selon les orthographes du texte d'Ordiarp (3), Gamaux, Gamos, Gamox et même dans un passage, Gamaude (4). Cette partie est traitée, en gros, comme dans le manuscrit n° 132.

Les différences qui méritent d'être notées sont les suivantes :

1° Serrant ici de plus près le roman français que ne font les textes précédemment analysés, la présente rédaction, au lieu de nous montrer, sans préambule et sans explication, les Chrétiens sur les terres du roi païen ci-dessus mentionné, explique, par la bouche de Martin, qu'ils ont

(1) Voir annexes et variantes, note XXXIII.

(2) On lit à un endroit, au datif, *maradegni*.

(3) P. 84, 6^e strophe, 2^e vers.

(4) Remarquer aussi le génitif *Gamoren*, p. 88, 3^e strophe, 1^{er} vers.

été jetés là par une tempête, tandis qu'ils voguaient avec l'intention de regagner Tours.

2° Il n'est plus fait allusion ici à un frère du prince sarrasin qui se serait jadis converti.

3° Il n'y pas trace d'un exposé verbal par l'archevêque des principaux points de la religion chrétienne; le prélat se bornant, pour édifier Ludine, à lui remettre un traité écrit.

4° Le dialogue qui précède la délivrance des prisonniers et dans lequel il est convenu que Brice épousera leur libératrice, est beaucoup plus rapidement mené que dans le texte de la Bibliothèque Nationale, et il n'est plus fait mention d'un vœu de chasteté fait par Brice (1). Ce long épisode est suivi d'une brève scène de *satanerie*: les trois démons viennent narguer Florimon, qu'ils emportent en enfer, non sans exécuter quelques pas de danse avant de se retirer.

L'action se transporte à Tours. Hélène, seule, arpente la scène en se lamentant sur l'existence vagabonde que l'oblige à mener la crainte d'être trouvée par son père et son mari. Elle se demande où maintenant diriger ses pas. — La rencontre d'Hélène avec son mari, son père et ses enfants est amenée et conduite de la même façon que dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, depuis la première entrevue d'Hélène avec Godefroy jusqu'à l'arrivée de cette princesse en présence des siens. Il faut noter cependant qu'à la seconde rencontre de Godefroy et d'Hélène, il apprend à cette reine que la sentence de mort portée contre elle fut l'œuvre de Sophie, et que cette dernière a reçu son châtiment, ainsi que ses complices. A peine Hélène, Henri, Antoine et les deux jeunes princes ont-ils épanché leur joie de se trouver tous réunis, que l'action est brusquement interrompue par un intermède sans aucun rapport avec le sujet, semblable par le ton et par son caractère de hors-d'œuvre à cette *satanerie* du *Fils Prodigue* dont M. Vinson a donné la traduction dans le *Folk-Lore* du Pays Basque (2). C'est un dialogue fort libre entre les trois démons sur les jeunes filles de conduite légère, proie destinée à l'enfer.

L'action introduit ensuite un épisode qui fait complètement défaut aux rédactions précédemment analysées. Comme dans le roman français, un ange envoyé par Dieu vient inviter l'ermite Félix à se rendre au palais de l'archevêque et lui apprend les événements dont ce palais vient d'être le théâtre. Également comme dans le roman français, Félix se présente à la porte de la demeure du prélat en demandant au portier d'être introduit auprès du roi d'Angleterre. Le portier indigné réplique qu'un pauvre homme de cette sorte n'a pas le droit de prétendre se présenter devant un tel monarque: aussi bien, pour paraître devant un roi, devrait-il changer son accoutrement. L'ermite objecte qu'il n'a pas d'autres vêtements, et que d'ailleurs l'orgueil du costume déplaît à Dieu: ne nous a-t-il pas lui-même enseigné la pauvreté en venant au monde dans une méchante étable? Félix conclut en renouvelant sa

(1) A la représentation du 10 mai 1908, la scène de la prison et les événements qui s'y déroulent ont été complètement passés sous silence.

(2) *Folk-Lore*, p. 335 et suivantes.

requête. Pour toute réponse, le portier le menace du bâton s'il ne quitte la place. Surviennent Martin et Brice : celui-ci, tenant son épée en main, adresse une sévère réprimande au portier et va le frapper de son épée malgré les prières de Félix, quand ce dernier, arrêtant le bras du jeune prince, permet au portier de prendre la fuite. Soudain, Brice reconnaît son père nourricier ; et c'est entre celui-ci et les deux jumeaux un échange de protestations affectueuses. Félix leur dit en peu de mots qu'il est venu à la nouvelle qu'ils étaient là et qu'ils avaient retrouvé leurs parents ; et comme il les questionne sur la manière dont s'est produit ce dernier événement, il en obtient de Brice le récit à grands traits. L'entretien se termine par cette réflexion de Félix⁽¹⁾ :

*ene haurrac behar dugu
gincoua hirourec othoitu
eya placer dienez escu hory
amaren ikharayary juntatu*

Mes enfants, il nous faut
[tous] les trois prier Dieu,
[pour voir] s'il lui plaît cette main
réunir au poignet de votre mère.

A la dernière scène de la pièce proprement dite, Henri, en présence de l'archevêque, d'Antoine, de Brice et de Martin, de Ludine et des personnages secondaires qui les accompagnent, présente Félix à Hélène et conte à celle-ci les bienfaits dont les deux jumeaux royaux sont redevables à l'ermite. Hélène exprime au saint homme sa vive reconnaissance ; et l'ermite, à son tour, remercie la reine de sa gratitude. A une question de sa mère, Martin répond que c'est effectivement lui-même qui, comme aumônier de l'archevêque, l'a si souvent secourue. Puis il demande à son frère de donner à Félix la main coupée, afin d'essayer si, grâce à une intervention miraculeuse de Dieu, Hélène recouvrera l'intégrité de ses membres. Félix prend cette main ; tous tombent à genoux ; et les deux frères, ainsi que l'ermite, prononcent une prière pour obtenir le miracle désiré. Puis tous trois mettent la main en contact avec le bras mutilé, et le prodige s'accomplit. Antoine prononce alors les derniers mots de l'action proprement dite, que j'ai cités ailleurs. Mais, avant le dernier sermon, la pièce, dans ce texte riche en *sataneries*, offre un dernier intermède de ce genre : après une courte altercation, Satan se bat avec ses deux serviteurs, à qui il refuse leur salaire, — c'est le thème ordinaire des querelles entre les démons de pastorale ; — et, rejetant violemment ses satellites loin de lui, il conclut ainsi avant la danse finale :

*eztereta ounxa eguin
niq ene mithiller
ola eguin eçacie
ciec ere cien miscandier*

N'ai-je pas bien agi,
moi, avec mes valets ?
Faites ainsi,
vous aussi, avec vos serviteurs

*nahi ciria batere gin
oray erracie enekila
hox emacie oro
pintouen edatera*

Aucun de vous veut-il venir
maintenant avec moi ? Dites-le.
Allons ! venez tous
boire des pintes !

(¹) P. 93, 2^e colonne, 1^{re} strophe.

V

MANUSCRIT N° 37

Ce texte, extrêmement condensé dans la forme, contient, à quelques exceptions près, importantes d'ailleurs, les mêmes épisodes que le texte d'Ordiarp. Des particularités de forme, comme telles, je n'ai pas à parler ici; des citations assez nombreuses en ont suffisamment donné l'idée. Quant au fond, les analyses qui précèdent nous ont assez familiarisé avec le sujet, pour qu'il suffise d'indiquer sommairement la succession des scènes en insistant seulement sur les détails qui font défaut aux rédactions préalablement examinées. Aussi bien le texte qu'on va envisager est lui-même plutôt, du moins dans un grand nombre de passages, une suite d'ébauches et d'esquisses que de scènes proprement dites : quelques indications nécessaires à l'intelligence de l'action, à cela se réduit ici plus d'une phase de la pièce qui, dans son ensemble, laisse plus l'impression d'un résumé dialogué que d'un drame proprement dit; l'effort pour condenser en une seule journée un modèle primitif rédigé en deux journées éclate visiblement.

L'action s'ouvre par la scène où Antoine déclare à sa fille qu'il veut l'épouser. Moins les *sataneries*, dont il faut toujours faire abstraction en comparant aux textes de Bayonne et d'Ordiarp la présente rédaction, où ces sortes d'intermèdes font complètement défaut, les événements se succèdent ensuite pendant un certain temps comme dans le manuscrit de Bayonne, à quelques nuances négligeables près; telles que, par exemple, l'absence de la scène des adieux d'Antoine à sa fille, lorsqu'il part pour Rome. Semblablement, l'écrit accordant la dispense à Antoine, au lieu d'être rédigé de la main du pape, est transmis à celui-ci par l'ange. De plus, certaines scènes, par exemple le dialogue qui se termine par la défaite d'Occupa, sont beaucoup moins développées que dans le texte qui a été examiné en premier lieu. Cette quasi-parité entre les deux rédactions que je viens de rapprocher dure jusqu'à l'emprisonnement de Clarisse. Ensuite Hélène, après avoir déploré son sort et rappelé pourquoi elle fuit son père, prononce la prière relativement longue dont j'ai donné ailleurs (1) une citation textuelle. Immédiatement après se place la rencontre d'Hélène et du roi d'Angleterre. Cet épisode, et les événements qui suivent jusqu'au moment où la reine-mère proteste contre le projet de mariage de son fils avec Hélène, tout cela ressemble de très près aux passages correspondants du texte de Bayonne. Après un court entretien entre Florine — c'est le nom que porte ici la reine-mère — qui les consulte sur les moyens d'éviter le mariage redouté, et d'autre part Lambert et Balenty qui, à la grande consternation de celle-ci,

(1) V. annexes et variantes, note VI, 3°.

refusent de seconder les projets de la reine-mère, nous assistons à la célébration par un archevêque du mariage du roi anglais avec Hélène.

Brutor vient un moment débiter quelques fanfaronnades à l'adresse du pape; ensuite celui-ci donne ses instructions à Sanson, qu'il dépêche au roi d'Angleterre pour demander du secours. A partir de là jusqu'à l'arrivée d'Henri auprès du Saint-Père, les choses se passent comme dans le texte de Bayonne, sous cette réserve qu'elles sont menées plus rapidement; notons seulement qu'à son départ d'Angleterre, Henri ne parle pas des cachets laissés à Glocester et à Hélène, bien que la suite de l'action implique cet incident.

Après une courte conversation entre Hélène et sa belle-mère, conversation semblable, à deux ou trois mots près, à celle qui a lieu à cet endroit dans le texte d'Ordarp, Hélène s'endort; Florine lui dérobe le cachet et en fait l'usage que l'on sait; du moment où commence le sommeil de la jeune reine à celui où le graveur est tué, aucune divergence sensible, quant au fond, d'avec le manuscrit de Bayonne. Hélène, réveillée ensuite par sa belle-mère, échange avec elle de brèves protestations; et les deux princesses disparaissent de la vue des spectateurs. Alors Glocester charge Lazare d'apporter au roi la nouvelle de la naissance des deux jumeaux; cette scène est conduite comme dans les manuscrits n°s 13 et 132, et le parallélisme se maintient jusqu'au moment où Lazare remet au ministre la prétendue lettre du roi et jusqu'à l'entretien qui s'ensuit entre eux. Consulté par Glocester sur le parti à prendre, Lambert et François déclarent ne pouvoir donner de conseil, et ils s'en remettent à l'avis du ministre. C'est alors que celui-ci dépêche Lazare vers la reine-mère, qu'il mande auprès de lui. Bientôt après arrive Florine, qui engage Glocester à exécuter l'ordre du roi; ajoutant que, puisqu'il ne veut pas se charger de faire connaître la sentence à Hélène, elle va elle-même s'acquitter de cet office. On lit ensuite dans le manuscrit l'indication suivante: « Ils se retiret et apres sort Florine avec son secretere et fait écrire huit lettres et apres ele tue et elle parle (1). » Elle prononce des paroles de dérision à l'adresse de son secrétaire et commande à Claire (*Clere*) de lui amener huit hommes; sur quoi: « Clere sen va chercher les huit hommes et le fait venir et Clere se retire (2). »

La reine-mère donne à ces huit « témoins » les instructions qu'on sait. Immédiatement après, elle annonce à Hélène désespérée la sentence qui la frappe et lui montre l'écrit qui contient l'ordre fatal. Puis, c'est le défilé des « témoins » devant Glocester qui, après avoir entendu leurs déclarations, les fait emprisonner, en attendant de prendre une décision. Il exprime ensuite à Hélène combien il désirerait pouvoir la délivrer. Marie, nièce du ministre, assiste à l'entretien. La jeune reine répond qu'il lui faut mourir; elle implore la clémence divine pour son âme, lance une apostrophe à l'adresse du père cruel qui condamne à mort ses enfants et, dans des termes que j'ai cités textuellement, demande et obtient du ministre qu'il lui coupe le poignet.

(1) Feuille 11 v°, 1^{re} colonne, indication précédant l'avant dernière strophe,

(2) F. 11 v°, 1^{re} colonne, dernière ligne.

Hélène partie, Marie propose de mourir à sa place. Gloucester se borne à lui faire observer qu'elle doit alors se faire couper le poignet; elle y consent et subit effectivement cette mutilation. Gloucester informe la jeune reine qu'elle doit aller en quelque désert, Marie se sacrifiant pour elle. Hélène se contente de répondre qu'elle remercie le ministre et qu'elle priera pour lui; puis elle s'éloigne avec ses enfants « et Marie se présente avec deux enfans à mourir pour Ellene » (1).

L'oncle et la nièce s'étant fait leurs adieux avec la brièveté caractéristique de cette rédaction, « Closester se retiret et Marie tue et coupe le coup et apres se retiret et Ellene sort avec ses enfans et se drom (2) et un ermitain luy porte (3) les enfans en dormant (4). » Hélène, à son réveil, se lamente, presque dans les mêmes termes que dans le manuscrit de Bayonne, de ne pas retrouver ses enfants.

La scène suivante a pour centre la mort de Brutor et se termine par les adieux d'Henri au pape.

Le passage qui vient après nous montre Antoine et Amale déclarant qu'ils vont à la recherche d'Hélène; le courroux du roi de Constantinople n'est pas encore apaisé; car il parle de pendre sa fille, s'il la retrouve. Alors se place la rencontre d'Antoine avec Gloriande; leur conversation est identique pour le fond à ce qu'elle est dans le manuscrit d'Ordarp. Ensuite « Tous se retiret et Closester sort l'Embassadeur du roy se présente » (5). Il annonce au ministre la venue du monarque anglais. Depuis ce moment jusqu'à l'emprisonnement de Gloucester inclusivement, aucune notable divergence de fond avec le manuscrit de Bayonne. On peut dire avec vérité que les événements se précipitent; en une succession de scènes très courtes, Antoine, arrivé devant Henri, lui expose l'objet de sa visite; et, apprenant du roi d'Angleterre le sort que celui-ci croit avoir été celui d'Hélène, il exprime le désir de parler sur le champ à Gloucester. Interrogé par Antoine, le ministre affirme n'avoir agi que sur les ordres du roi Henri, et il produit les fausses lettres. Antoine déclare y reconnaître une écriture de femme; Henri observe alors qu'elles ont l'air d'avoir été scellées de son sceau et nie les avoir jamais écrites; puis, rapprochant ces faits du message qu'il reçut à Rome, il n'hésite plus à déclarer qu'il y a trahison. Alors il mande Florine, sur le désir exprimé par Antoine. Balenty, chargé de cette mission, obtient de la reine Florine la réponse qu'elle va se rendre à l'appel de son fils; il retourne avertir le roi. — Arrive Florine; elle persiste à accuser le ministre et à demander avec insistance son dernier supplice. Celui-ci conte l'incident des huit messagers; il les fait tirer de leur prison, afin qu'ils soient interrogés. Sous cette réserve que les messagers présents sont au nombre de huit, leur interrogatoire ne diffère pas sensiblement de ce qu'il est dans les autres rédactions. Après la révélation du huitième « témoin », Henri éclate en

(1) F. 12 v°, 2^e colonne, indication précédant la 3^{me} strophe avant la fin.

(2) C'est-à-dire, elle dort. Ce mot est béarnais.

(3) Entendez: lui emporte.

(4) F. 13 r°, 1^{re} colonne, indication avant la 4^{me} strophe.

(5) F. 14, début.

reproches contre sa mère, qu'il menace de châtier « sur ce théâtre (triate hountan) ». Puis Antoine demande au roi d'Angleterre la permission d'avoir avec Florine quelques moments d'entretien ; le prince anglais lui répond qu'il lui donne tout pouvoir d'agir dans cette affaire comme il l'entendra. Restés seuls en scène, Florine et Antoine ont le dialogue qui se termine par l'échange des ceintures et la découverte du cachet qu'on sait. Antoine montre cet objet à Henri qui renouvelle ses invectives contre sa mère. Enfin, sur l'avis du roi de Constantinople, on amène celle-ci devant les souverains. Après un interrogatoire, qui ressemble jusque dans les termes au dernier interrogatoire de Sophie dans le texte de Bayonne, Henri ordonne qu'on livre aux flammes Florine et les faux messagers « *mesager falxu hourac* » (ces faux messagers-là), ordre qui est aussitôt après exécuté.

A partir de cet endroit, notre texte s'éloigne décidément de celui de Bayonne, auquel d'ailleurs depuis un moment il cesse de ressembler autant que dans les passages précédents. Désormais il n'aura pas, avec les manuscrits n° 13 et 132, plus de points de contact qu'avec la rédaction d'Ordarp ; pour le manuscrit n° 36, qui ne contient qu'une première partie, il n'embrasse aucun des événements dont il nous reste à parler.

Félix prend congé des deux jumeaux, auxquels il révèle qu'il n'est pas leur père ; la scène est, en traits extrêmement raccourcis, assez semblable, quant au fond, au morceau équivalent du texte d'Ordarp ; remarquons toutefois l'absence complète de la tirade où l'ermite donnait aux jeunes gens des conseils pour se diriger dans la vie, ou de toute tirade similaire ; en outre, il n'est pas question d'Hilarion ni du départ des deux frères pour Nantes.

Immédiatement après et sans préambule, les jeunes gens se présentent à Gloriande. A ses questions, ils se bornent à répondre avec concision qu'ils cherchent leur père et leur mère de par le monde ; puis elle les engage à son service sans spécifier les fonctions qu'elle leur donne : tout cela se passe avec une rapidité excessive. Il en sera de même des scènes suivantes, jusqu'à la retraite des deux frères. Saint Martin — il ne porte pas d'autre nom dans ce texte — se querelle avec le cuisinier, qui lui reproche d'avoir donné l'aumône à un pauvre ; mais qui, plus heureux que dans les autres rédactions, s'en tire avec un soufflet. Gloriande demande à Martin la cause de ce différend ; il lui répond, dans les termes concis que j'ai cités, qu'ils se sont disputés à propos d'aumônes ; et la reine chasse les deux frères.

Ils se présentent ensuite à l'archevêque ; tout ce qu'alors il apprend sur leur sort se réduit à ces mots de Martin :

*Monseigneur aspaldian
paseian gabilçaçu
eta norat jouailen giren ere
casic etçaquiçigu* ⁽¹⁾

Monseigneur, [depuis] longtemps
nous sommes à errer,
et où est-ce que nous allons
nous ne savons presque.

Ils demandent et obtiennent le baptême, qui leur est donné sur la scène, et entrent au service de l'archevêque avec les fonctions que l'on sait. Au cours

(1) F. 18 r°, 7^e strophe.

de l'entretien, le prélat a déjà avisé le coffret que Brice porte au côté; le jeune homme lui apprend ce qu'il contient. On remarquera que, bien que les indications scéniques précédentes ne donnent jamais aux deux jumeaux d'autres noms que ceux de saint Martin et saint Brice, l'archevêque n'en dit pas moins ici, comme dans les précédents textes, que désormais Brice et Martin seront les noms respectifs des deux frères.

Dans l'espace d'une seule colonne, nous voyons tour à tour Hélène recevoir l'aumône de la main de Martin, lequel engage l'infortunée à revenir le lendemain; les deux rois affirmer leur intention de partir à la recherche d'Hélène; enfin ces souverains arriver chez l'archevêque. Notons que Brice fait à Martin, au sujet de la femme privée d'une main qui vient leur demander l'aumône, des réflexions semblables à celles qu'en cette circonstance les textes déjà analysés mettent dans sa bouche. A l'archevêque, après qu'il leur a souhaité la bienvenue, les deux rois exposent l'objet de leur voyage; sur Hélène, plus sobres de renseignements que dans d'autres rédactions, ils se contentent de dire, outre qu'elle est la fille de l'un d'eux et la femme de l'autre, qu'à son retour de Rome Henri ne l'a plus retrouvée. Vient ensuite la reconnaissance des deux jumeaux par leur père et leur grand-père amenée, quant au fond, comme dans les autres textes. Henri ensuite écrit une lettre qu'il charge Brice de porter en Angleterre, à Glocester; en outre, comme dans le texte d'Ordarp, il lui donne les trois cachets que l'on sait, pour en faire l'usage que l'on connaît; mais ici il n'est plus question de faire entrer le cachet de Glocester dans la confection du crucifix; et en cela notre texte est plus fidèle au roman français que celui d'Ordarp; tout de même, non plus que dans le roman en prose, n'est mentionnée l'église à laquelle est destinée le crucifix.

Brice se rend en Angleterre; et les événements qui marquent son séjour sont les mêmes que dans le texte d'Ordarp avec, relativement aux cachets et au crucifix, les réserves impliquées par les divergences que je viens de signaler dans la scène précédente. De retour auprès de son père, Brice lui rapporte le sceau de la reine-mère et lui conte le miracle dont ce cachet a été l'objet.

Hélène est à Rome. Elle vient demander l'aumône au pape. En répondant à ses questions, elle lui dit qu'elle est de Tours et donne au sujet de sa main coupée la même explication que dans le texte d'Ordarp. Interrogée sur Hélène, que le pape dit être sa nièce, elle réplique qu'elle la connaît, mais sans dire comment; et à la prière du Saint-Père, elle promet de lui communiquer tout ce que, le cas échéant, elle apprendra concernant cette princesse.

A la scène suivante, les deux rois déclarent qu'ils vont à Rome s'informer auprès du pape s'il ne sait rien au sujet d'Hélène. — Les voici à Rome. Le pontife ne peut donner aux souverains les renseignements qu'ils cherchent; mais il envoie Sanson mander la pauvre qui demeure au palais. Sanson rapporte la lettre que l'on sait, et les deux rois consternés prennent congé de leur hôte.

Ici, mais détachée de tous les événements qui l'accompagnent et la précèdent dans toutes les autres rédactions, la visite de l'ange à Henri; il lui prédit

en peu de mots qu'il retrouvera Hélène. Suit cette indication : « Ils se retirent et le géant arrive devant le triate à cheval ⁽¹⁾. » Ce géant, après des paroles de défi à l'adresse du roi Morant, descend de cheval et monte sur le théâtre pour se retirer peu après.

Les deux rois viennent manifester leur intention de continuer à chercher Hélène, lorsque arrive Morant; il les décide à l'aider à combattre le géant qui est venu l'attaquer. Morant et ses deux alliés s'engagent, en effet, contre le géant, qui est finalement tué par Henri, dans une lutte mêlée — comme d'ordinaire — d'invectives échangées entre les adversaires.

La scène est ensuite occupée par Gamous — le Gamoq de la première rédaction analysée — et l'espion (Lespion). L'information qu'il donne au roi sarrasin présente cet intérêt particulier qu'elle mentionne des détails du roman français que toutes les autres rédactions subsistantes ont passés sous silence; à savoir que le roi d'Angleterre a tué « le géant de Cantin » (*khan-tinako giganta*) ⁽²⁾, et donné le château de celui-ci à Morant. Gamous se récrie à la nouvelle de cette mort, et l'espion réplique qu'il vient demander l'appui du prince sarrasin. Il prie ce dernier de venir avec lui, afin de l'attaquer, à la rencontre du roi d'Angleterre qui se rend en France; et les deux interlocuteurs se retirent, après que Gamous a exprimé le désir de venger la mort du géant. — C'est maintenant au tour des rois chrétiens à apparaître. Henri prononce :

*Jaounac behar dugu jouan
goure bidagian atcina
eta celuco gincouac
eracouxiren dianez Ellene* ⁽³⁾.

Seigneur, il nous faut poursuivre	} (1 ^{er} et 2 ^e v.) (3 ^e et 4 ^e v.)
notre voyage	
et [chercher] si le Dieu du ciel nous	
fera voir Hélène.	

Dès que le roi d'Angleterre a prononcé ces mots, Gamous intervient. Après quelques invectives, on en vient aux mains. Saint Brice, l'archevêque et, peu après, Antoine sont faits prisonniers. Henri déplore cet événement et Martin cherche à le reconforter par des paroles d'espoir en Dieu.

De là, nous passons brusquement, sans aucune scène intermédiaire, à la visite de Ludiene aux captifs. Elle demande aux chrétiens comment ils ont été pris, et l'archevêque lui fait un récit succinct — ce récit ne tient qu'une strophe — des circonstances qui ont amené le combat. Ludiene manifestant le désir d'entendre raconter les miracles du Dieu des chrétiens, l'archevêque lui promet de satisfaire à cette requête, si elle délivre les captifs. Sur quoi, elle demande que lui soient exposées les vérités de la loi chrétienne, et l'archevêque lui fait le résumé que l'on sait. Ludiene le remercie de cette « belle histoire » (*istoria ederic*) ⁽⁴⁾; et, sans attendre les éclaircissements qu'elle juge nécessaires dans la rédaction du manuscrit n° 132, elle déclare son intention formelle de se faire chrétienne. Elle promet en même temps de délivrer les prisonniers, si Brice consent à l'épouser. Celui-ci objecte que,

(1) F. 20 v°, 1^{re} colonne, fin.

(2) F. 21 r°, 2^e colonne, 1^{er} vers.

(3) F. 21 r°, 2^e colonne, 7^e strophe.

(4) F. 22, 3^e vers.

depuis longtemps, il se destine à la prêtrise ; mais l'archevêque reprend que le Saint-Père donnera la dispense. Ils se disposent tous à quitter la prison, lorsque le geôlier arrive et ferme la porte. Ludiene lui demande de n'en rien faire. Il refuse, et Ludiene, lui adressant une strophe irritée, « done un sufllet et le Jaulier tombe mort et Ludiene, l'Archeveque, Brice et tous sortet du prison (1) ; » le prélat les invite à rejoindre les Chrétiens qui campent hors de la ville.

Henri complimente les captifs délivrés et remercie leur libératrice ; puis, après avoir décidé le mariage de Brice, il se dirige avec ses compagnons vers le roi Gamous. Une bataille s'ensuit, — accompagnée des invectives usuelles, — qui se termine par la mort de Gamous sous les coups de Brice.

Henri et Antoine se demandent avec anxiété si, cessant de guerroyer, ils pourront enfin retrouver Hélène. Puis le roi d'Angleterre charge Alexandre de faire des recherches au sujet de la princesse fugitive et de venir ensuite rendre compte de ses investigations, si elles obtiennent quelque succès. — La scène suivante peut se résumer ainsi : Alexandre, arrivé auprès d'Hélène, affirme, malgré les dénégations de celle-ci, qu'il l'a déjà vue et qu'il la reconnaît pour la reine d'Angleterre. Il lui demande de lui indiquer son logement, à quoi elle répond qu'elle n'en a point, n'ayant d'autre bien en ce monde que la grâce de Dieu. Il réplique que le roi est depuis longtemps rempli d'affliction de ne point trouver son épouse et que le roi de Constantinople est actuellement avec lui, ainsi que les deux fils du roi d'Angleterre. L'interlocutrice, qui persiste à dissimuler son identité, proteste que, si les deux rois trouvent Hélène, ils la feront périr ; et, malgré les attestations contraires d'Alexandre sur le sentiment d'affection des deux souverains à l'égard de la jeune reine d'Angleterre, elle s'éloigne en déclarant qu'elle ne sait rien concernant cette princesse.

Alexandre rapporte à son maître qu'il a vu Hélène à Tours et dans quelles circonstances. Henri en loue le ciel et charge Alexandre d'aller déclarer à tout venant qu'une belle récompense est promise à qui amènera la femme privée d'une main. Sur quoi « ils se retiret et Alexandre va devant Lostese » (l'hôtesse d'Hélène) (2). — Ici se place, entre l'hôtesse et Alexandre, une scène très voisine par le fond de celle où, dans le manuscrit de Bayonne, Godefroy obtient de Sabine qu'elle amène Hélène auprès d'Antoine et d'Henri. Ensuite Alexandre rapporte au roi anglais le résultat de son entrevue avec l'hôtesse, et Hélène se présente devant les souverains. Là, une scène de reconnaissance qui, dans les grandes lignes, ne diffère que par son extrême concision du passage correspondant de la rédaction de Bayonne.

La visite de l'ange à l'ermite, le colloque de ce dernier avec le portier — qualifié ici de portier du roi d'Angleterre, — la reconnaissance entre Martin et son père nourricier, tout cela se passe en gros comme dans le texte d'Ordiaarp ; remarquons seulement que le portier, au lieu de menacer Félix du bâton, le soufflette effectivement ; et que saint Martin, qui intervient sans

(1) F. 22 r°, 2^e colonne, indication avant la 2^e strophe.

(2) F. 23 r°, indication après la 10^e strophe.

Brice au milieu de cette scène, se borne à adresser une réprimande à ce méchant homme.

L'ermite introduit auprès des souverains et d'Hélène, « S' Martin demande la main du frere et le f[r]ere luy done ⁽¹⁾; » et saint Martin exprime l'espoir que Dieu fasse un miracle en faveur de sa mère pour la remettre en possession de sa main. « Icy prend la main et ce joint à sa mere ⁽²⁾; » et Martin de louer Dieu qui vient d'accomplir un tel prodige. — Mais l'action ne se termine pas là; et de toutes les rédactions de la pastorale qui nous soient parvenues, celle dans laquelle tant d'épisodes du roman français ou font défaut ou ne se présentent que d'une façon tronquée, est la seule qui termine le drame de la même façon et au même point que ce roman fait l'intrigue proprement dite.

Après que le prodige s'est accompli, Antoine annonce que le moment est venu de célébrer le mariage de Brice et de Ludiene; car la dispense du pape est arrivée. Ludiene opine dans le même sens. — La scène qui suit est consacrée à la célébration de cette cérémonie par l'archevêque. Henri, s'adressant aux nouveaux époux, leur déclare qu'ils sont maintenant roi et reine; puis il ajoute :

*Madama Ellena oray
çuc plaçer baduçu
oray eromarat behalla
jouan behar diçigu*

*Aila Saintia goure bery
jakin nahiz dagoçu
eta gu haurec alagrançia
eraman behar dioçugu*

*Hoz guitian eretira
apurbat erepausatçera
oray jouanen gira oro
aila Sai[n]tiaren edireitera*

*Tous se retiret et apres un peu sortet
tous et non Larcheveque quy reste et
vont devant St Père qui sort.*

HANRY

*Aila Saintia hau duçula
Ellena çoure iloba
giten beita heben egonçeneko
obligacioniaren pakatçera*

*Hoiec dutuçula coure lobac
Ellenaren eta ene semiac
coïn desiratçen beitie
çoureganic beneditçionia*

Madame Hélène, maintenant,
s'il vous plaît à vous,
maintenant à Rome sur-le-champ
il nous faut aller.

Le St Père de nos nouvelles
se trouve désireux de savoir;
et nous-mêmes [l'information de] notre
il nous faut lui apporter. [allégresse]

Allons, retirons-nous
pour nous reposer un peu;
bientôt nous irons tous
trouver le St Père

HENRY

St Père, voici
Hélène votre nièce
qui vient payer l'obligation
[qu'elle. vous doit] pour le } (3° et 4°
séjour qu'elle fit ici. } vers)

Voici vos neveux
les fils d'Hélène et les miens
qui désirent
, [recevoir] de vous la bénédiction

(1) Feuille 24 r°, 2° colonne, indication avant la 4° strophe.

(2) Feuille 24 r°, 2° colonne, indication avant la 6° strophe.

*Aldiz dama hory duçu
Briça ene semiaren emastia
coinec conserbatu beleigu
goury orory biçia*

ST PERE

*Celuquo ginco handia
çu çirella laidattu
familia hartu algarequy
— — — — alagueratu*

*Icy St pere done les mains a tout et beset
audarier ⁽¹⁾ la main.*

ST PERE

*Gincouary graçiac oray
behar dutugu rendatu
çeren algargan juntaçeko
gracian eguin betheisku*

HARRY

*ginco jauna core hontarçunety
oro dependitçen gutuçu
tedeombat oroc algarequy
cantaturen deiçugu*

*Icy toute chantet le tedeom
laudamus a genous et apres se
levet et le denier sermon comance ⁽²⁾*

Quant à cette dame, elle est
la femme de mon fils Brice,
laquelle nous a conservé
à nous tous la vie

SAINT PÈRE

Grand Dieu du ciel,
[O] vous, soyez loué!
Je suis (?) rempli de joie } (3° et 4°
de recevoir la famille ensemble. } vers)

SAINT PÈRE

A Dieu grâces maintenant
il nous faut rendre,
parce que de nous réunir ensemble
il nous a fait la grâce.

HENRY

Seigneur Dieu, de votre bonté
tous nous dépendons;
tous ensemble un *Te Deum*
nous vous chanterons.

On le voit, la présente rédaction se termine par un passage dont le fond, pas plus que la forme, dont pas même le germe, ne se trouvent dans aucune des autres rédactions connues.

VI

MANUSCRIT N° 36

Ce texte ne contient que la première journée d'une rédaction dont la seconde partie est perdue ou échappe jusqu'à présent à la connaissance du public et des chercheurs. Toutefois, un simple coup d'œil comparatif sur les noms des personnages conduit à croire que le texte que M. Webster vit à Montory soutenait — si même il ne lui était à peu près identique et n'en dérivait immédiatement, — des rapports plus étroits qu'aucun autre avec la rédaction intégrale dont le manuscrit n° 36 conserve la première journée. Les mêmes raisons m'inclinent à penser que c'est cette première journée — telle à peu près que la donne notre manuscrit, mais réduite et

(1) Le dos de la main.

(2) V. annexes et variantes, note XXXIV.

abrégée dans les proportions indiquées par le nombre des strophes de l'un et de l'autre texte ⁽¹⁾, — dont la représentation fut donnée ou plutôt commencée à Garindein, le 21 avril 1879 ⁽²⁾.

Quoi qu'il en soit, ce qui semble certain, c'est que la première journée transmise par le manuscrit présentement en cause appartient à une autre rédaction que la seconde journée du manuscrit n° 132 : non seulement certains personnages du premier de ces textes font défaut au second, qui, s'il s'agissait d'une même rédaction, devraient figurer dans celui-ci ; non seulement certaines particularités de langue diffèrent de l'un à l'autre ; mais encore la première journée conservée à Bordeaux se termine avant les événements que la seconde journée de la Bibliothèque Nationale suppose déjà représentés ; à savoir : avant que Gloucester n'ait révélé à Antoine et Henri qu'Hélène n'était pas morte.

Le texte dont il est ici question donne à la phase du drame qui y est consignée plus de développement que les autres rédactions actuellement subsistantes de la même phase de la pastorale ; cela est naturel, puisque ces épisodes, au lieu de ne constituer qu'une partie d'un drame destiné à être joué d'un seul tenant, composent à eux seuls, dans le présent manuscrit, toute la trame d'une première journée. Ce n'est pas que le texte en question soit à tous égards le plus riche en événements proprement dits ; mais les épisodes qu'il contient sont chacun plus étendus que dans les autres rédactions.

L'analyse qui va suivre a pour but de montrer comment se succèdent les événements dont le fond nous est déjà connu ; il suffira de signaler en outre, quand besoin sera, les nuances les plus importantes qui caractérisent ceux-ci dans le texte considéré, et que des citations expresses n'auront pas mises en lumière.

Après un monologue d'Occupa, qui vient à cheval provoquer les Romains, se place la scène où Antoine dévoile à Hélène indignée ses criminels projets.

⁽¹⁾ La pièce qu'on devait jouer à Garindein ne contenait que 3,500 vers, soit 875 strophes ; tandis que la rédaction du n° 36 comprend 1,258 strophes et par conséquent 5,032 vers.

⁽²⁾ M. Webster (*Loisirs*, chapitre VIII, p. 243-244) donne la liste suivante des personnages du manuscrit de Montory, dans laquelle sont écrits en italique les noms des rôles qui n'ont pas figuré ou n'auraient pas figuré, si elle avait continué jusqu'au bout, dans la représentation entreprise à Garindein. — *N. B.* Les explications mises entre parenthèses sont ajoutées par moi.

Henry, roi d'Angleterre ; Sofia, sa mère ; ministria (le ministre) ; Godefroi, Léonor, Ferdinand, Antoine, roi ; Hélène, Clarica, Lauréant, Gilbert, aita santua (le Saint-Père) ; Benoît, Félix, ainguria (l'ange), Léon, Larran (dans les autres rédactions Larron), *Amodis*, *Glorioda* (la même que Gloriande), *Cozinera* (le cuisinier), Maria (Marie de Gloucester), *Sabina*, Ludivec (sans doute, transcription défectueuse de Ludine, ou Ludina, ou Ludinec, au cas sujet actif), *Bras*, *Liou* (Lion), *Larchevèque*, *Felician*, *Sannet* (le même que Jannet), *Guillento* (celui qu'ailleurs on nomme Guillenton), *Gloeister* (Gloucester, évidemment ne diffère pas de ministria, et par conséquent malgré l'italique a paru ou devait paraître à Garindein), *Hilarion*, *Occupa*, *Brutor*, *Moradin*, *Gamams* (Gamoq ou Gamous des autres rédactions) *Soudan*, *Milan*, *Rogues*, *Gigante* (le géant), *Opulan*, *Solimero Citero*, 9 Jakilik (les neuf témoins), Azkarat, Zenan, Ermithagno (satans).

Il est aisé de voir que, sauf les exceptions insignifiantes de Léon et des trois satans, tous les personnages qui devaient paraître à Garindein figurent dans le manuscrit n° 36 ; il contient également, avec la réserve que je viens d'indiquer, précisément tous ceux du manuscrit de Montory que leur rôle ne rejette pas dans la partie de la pastorale que n'embrasse pas le manuscrit n° 36, c'est-à-dire dans une seconde journée.

Puis apparaît le pape, qui, en une seule strophe, charge son secrétaire Benoît d'aller demander le secours d'Antoine contre Occupa.

Nous voici de nouveau à Constantinople, où Benoît s'acquitte avec succès de sa mission. On remarquera qu'ici, comme dans le texte d'Ordarp, la réponse d'Antoine n'est faite que verbalement. Arrivé à Rome, Antoine, après avoir échangé avec le pape compliments et salutations, informe ce dernier qu'il a une grâce à solliciter de lui. Le pontife promet de la lui accorder, si cela est en son pouvoir.

Occupa, un instant seul sur la scène, vient encore défier les Chrétiens : ceux-ci se présentent : Antoine, accompagné de ses barons et de Gilbert, Benoît et Laurent, lance une strophe agressive à l'adresse d'Occupá ; le pape bénit en silence les Chrétiens ; et, après une brève exhortation du roi sarrasin à ses troupes, un combat s'engage, qui se termine par la mort d'Occupá et la déroute des siens. Antoine présente au Saint-Père le sabre du roi infidèle et on lit l'indication suivante :

*Biac jar satan
jalky cherka* ⁽¹⁾

Que les deux s'asseyent. Que Satan
sorte pour chercher [Occupá] — à
moins qu'il ne faille interpréter :
pour chercher les sarrasins morts. —

On observera à ce propos que, bien que Satan, seul ou accompagné de « Belxdebru », apparaisse à plusieurs reprises dans la pièce, bien qu'ils soient l'un et l'autre mentionnés dans la liste des personnages qui figurent à la fin du manuscrit, ils ne prennent jamais la parole. Toutefois, leur rôle ne devait pas être primitivement muet dans le texte dont le manuscrit présentement envisagé est une copie : comment s'expliquer autrement que, dans le dénombrement des strophes appliquées à chaque personnage inscrit à la fin du cahier, on lise la mention suivante : Satan 49, Belxdebut 46 ? Sans doute, la suppression de la partie dialoguée du rôle des satans est le fait du copiste, soit qu'on eût décidé de ne pas faire parler ces personnages dans la représentation à laquelle cette copie était destinée, soit qu'on ait jugé inutile de reproduire ici ces dialogues épisodiques, dont on se sera contenté de donner le texte à part aux acteurs chargés de les débiter.

L'entretien entre Antoine et le pape se poursuit par la requête du roi au sujet de la dispense pour épouser sa fille ; on connaît ce dialogue et son issue. Suit cette indication :

*Retira oro eta aita
saintia bera jalki
eta minça
Satan Belxdebru* ⁽²⁾
jalki ⁽³⁾

Que tous se retirent ;
que le Saint-Père seul
sorte et parle ;
Que Satan et
Belzébut sortent.

⁽¹⁾ P. 8, après la 1^{re} strophe.

⁽²⁾ Le nom de Belxdebru est intéressant comme exemple de ce qu'on appelle l'étymologie populaire, si ma conjecture est exacte : apparemment le désir de donner un sens basque au terme Belzébut explique cette déformation ; car Belxdebru, sans avoir par soi-même une signification basque, évoque néanmoins les idées de « diable noir » (belx ou belz, noir ; debru, diable). Je dis qu'il les évoque, non qu'il les exprime régulièrement ; car le terme correct serait *debru belxa* ou *beltza* ou *belza*, l'adjectif devant toujours se mettre, en basque, après le substantif qu'il qualifie.

⁽³⁾ P. 8, avant-dernière indication.

Le pape ayant prié Dieu de l'éclairer, l'ange vient lui ordonner d'accorder la dispense. A la scène suivante, le Saint-Père la fait consigner par écrit à son secrétaire; puis il la transmet au roi, qui en exprime sa gratitude en prenant congé du pape. — L'action se poursuit dans ses grandes lignes jusqu'à l'emprisonnement de Clarisse inclusivement, comme dans la rédaction de Bayonne, celle que notre texte rappelle le plus; à peine quelques nuances distinguent-elles les deux manuscrits dans les passages en question, comme par exemple l'appellation de « *Laurean* (Laurent) » que porte ici le personnage chargé du rôle attribué à cet endroit, dans le manuscrit de Bayonne, à un certain Amale.

Après les événements que je viens de rappeler, Antoine décide d'aller avec ses compagnons à la recherche d'Hélène. Ils trouvent un voyageur, Zénon, auquel Gilbert demande s'il a rencontré une étrangère d'une grande beauté, promettant au voyageur une belle récompense, s'il peut fournir une indication sur ce point. Zénon répond qu'il n'a point vu l'étrangère ou, qu'en tout cas, il ne l'a point remarquée; et Antoine avec ses compagnons disparaît de la scène. — Survient Hélène, qui interroge Zénon pour savoir sur quel chemin elle se trouve; il lui apprend que cette route conduit en Angleterre et que lui-même se dirige vers ce pays; il consent avec empressement à y conduire la fugitive.

Suit la série des scènes qui s'ouvre par l'attaque de Larron, se poursuit par l'arrivée d'Hélène sur la terre anglaise et se termine par le premier entretien d'Hélène et de Sophie, auquel Henri prend part.

C'est ensuite au tour d'Antoine et de ses deux compagnons à occuper la scène. Depuis longtemps, ils errent vainement à la recherche d'Hélène; ils s'entretiennent maintenant sur la direction dans laquelle il leur convient de pousser leurs investigations: Laurent suppose qu'Hélène a fui par mer, et que, si elle a quitté le royaume, elle ne peut être allée qu'en Angleterre; Gilbert croit, au contraire, qu'elle n'a pas osé sortir de Constantinople; car, pense-t-il, une femme craindrait de s'aventurer seule; du moins ne doit-elle pas être loin de là; sans doute se cache-t-elle dans quelque couvent; et sur l'avis d'Antoine, les interlocuteurs s'éloignent.

L'action revient une seconde fois en Angleterre. Hélène conte à Henri qui elle est, et il lui demande sa main. Nous voyons ensuite Henri et sa mère engagés dans une contestation au sujet du mariage que veut contracter ce prince; puis, Sophie partie, Henri déclare à Hélène que le moment est venu de célébrer leur union. A la scène suivante, Hélène et Henri, maintenant mariés, échangent des protestations de tendresse et vantent leur bonheur; puis ils se retirent pour prier Dieu. La scène d'après est celle où Antoine, apprenant d'un passant qu'Hélène est en Angleterre, décide de s'y transporter.

Nous sommes à Rome. Benoît avertit le pape de l'arrivée d'une terrible armée sarrasine conduite par Brutor, roi d'Arménie. Le pape tombe à genoux et « chante (*khanta*) » une prière dont on nous donne le texte; puis il charge Benoît d'aller de sa part solliciter l'appui du roi d'Angleterre.

Voici le messenger pontifical dans ce pays; il s'adresse à Godefroy pour obtenir une audience du souverain. Dans la scène suivante, il expose l'objet

de sa mission en présence d'Henri, d'Hélène et de leur suite habituelle. Viennent alors les tendres adieux des deux époux, prolongés plus longtemps que dans les autres rédactions. Rien de saillant au reste dans cet entretien; on y retrouve tout l'essentiel des passages qui y correspondent dans les rédactions de Bayonne et d'Ordarp, y compris la remise à Hélène et au ministre des deux cachets semblables au sceau royal.

Enfin, Henri fait en peu de mots ses adieux à sa mère, à qui il confie Hélène; Sophie promet de la traiter avec sollicitude.

Après que nous avons assisté à un échange de salutations entre Henri et le pape qui déclarent aussitôt se retirer pour combattre, vient la scène où Sophie, durant le sommeil de sa belle-fille, dérobe le cachet et en fait l'usage que l'on sait. C'est Ferdinand qu'elle envoie vers le graveur et qui rapporte, bientôt après, l'objet contrefait. Remarquons que Sophie ne tue pas Ferdinand, mais qu'elle se borne à le menacer de mort, s'il révèle ce qui vient de se passer.

Survient le ministre, qui trouve Hélène seule au moment qu'elle se réveille; la conversation qu'ils ont alors est identique jusque dans les termes, à quelques mots près, au passage correspondant du manuscrit de Bayonne.

Tour à tour, Brutor menaçant et arrogant vient débiter ses fanfaronnades; le pape implore le ciel pour obtenir la victoire et expose à Henri quel service il réclame de lui; Brutor recommence ses rodomontades; le roi d'Angleterre lui répond sur le même ton. Une bataille interrompt cet échange d'injures, qui reprend bientôt après pour faire place encore à un nouveau combat, où Brutor est frappé mortellement de la main du roi anglais, tandis que les Sarrasins prennent la fuite.

Après que le sabre de Brutor a été remis par le vainqueur au pape, qui lui en exprime sa reconnaissance, les Chrétiens entonnent un chant d'actions de grâces. A la suite des cinq strophes de ce chant, on lit :

(Sonu) *satanaç jalki retira*
oro ministria jalki Leonor erebai (1).

Musique. Que les satans sortent;
Que tous se retirent; que le ministre
sorte, ainsi que Léonor.

Le ministre charge Léonor d'aller à Rome porter une lettre au roi et d'annoncer au souverain la naissance de deux fils. Les choses se passent ensuite comme dans le manuscrit de Bayonne, jusqu'au moment où Sophie opère la première substitution de lettres; sauf que Lazare est remplacé ici par Léonor et que le rôle qui était tenu par Claire l'est ici par Ferdinand, secrétaire de la reine-mère; on peut remarquer aussi que cette dernière expose beaucoup plus abondamment qu'elle ne le faisait à Claire, les détails de la machination qu'elle médite. On lit ensuite (2):

Soffia, Ferdinand retira
Belxdebüt jalki eta ma (3).

Que Sophie [et] Ferdinand se retirent
Que Belzébuth sorte et parle.

(1) P. 26, 1^{re} colonne, indication après la 8^e strophe.

(2) P. 27, 2^e colonne, indication avant la 5^e strophe.

(3) Ce dernier mot semble être une preuve de plus que, dans le texte qui a servi de modèle au manuscrit, le rôle de Satan n'était pas muet: Le mot *ma* a pu, il est vrai, être écrit machinalement attiré par les mots précédents.

Les événements continuent à se suivre en gros comme dans le manuscrit de Bayonne; seulement la scène entre le messenger, — dans l'espèce, Léonor, — Henri et le pape est plus courte dans la présente rédaction et d'un ton quelque peu différent, comme on peut le voir en se reportant aux citations que j'ai données. Au contraire, la nouvelle substitution de lettres, opérée par Sophie au retour du messenger, est l'objet d'une scène plus étendue que dans le premier texte analysé; la reine-mère y développe notamment, avec une certaine complaisance, ses plans à Ferdinand; le secrétaire en approuve la subtilité; mais il la met en garde contre un danger: puisque le roi écrit au ministre avoir reconnu une écriture de femme dans la lettre qu'on lui remit à Rome, que la reine n'écrive pas de sa main le faux message qu'elle veut substituer à celui du roi; car la trahison pourrait être découverte. La reine se range à cet avis et dicte à Ferdinand un message où le roi est censé ordonner qu'Hélène et ses enfants soient mis à mort avant vingt-quatre heures.

L'action se continue dans une marche à peu près parallèle avec la rédaction de Bayonne. A remarquer les longs développements auxquels se livre Marie en apprenant la sentence de mort dont Hélène est l'objet; la nièce du ministre se répand en lamentations sur cet événement et en éloges sur la vertu de la jeune reine. Le ministre termine cette scène en annonçant qu'il va convoquer le Parlement pour le consulter sur ce qui est à faire.

C'est maintenant Sophie et Ferdinand qui occupent le théâtre. La reine-mère expose que, pour s'entourer de plus de garanties, elle va recourir au stratagème des « témoins »; et Ferdinand part recruter ces complices.

Après un très bref dialogue entre Hélène, qui s'informe de son mari, et le ministre qui répond qu'il a reçu de bonnes nouvelles d'Henri et les communiquera bientôt à Hélène, vient la scène où Sophie donne des instructions aux neuf témoins. L'action se déroule ensuite, quant à l'essentiel, comme dans la rédaction de Bayonne; il faut toutefois noter que le défilé des faux messagers est interrompu, après le dialogue entre le ministre et le septième témoin, par l'apparition de Marie: elle demande à son oncle le motif de sa tristesse; il le lui apprend; elle éclate en paroles indignées et en lamentations, qu'elle entremêle d'éloges de la jeune reine; elle termine en déclarant qu'elle ne laissera pas mourir sa souveraine et cherchera quelque moyen de la sauver, « dussions-nous tous mourir, » conclut-elle en substance. Ce discours, assez semblable à la seconde tirade de Marie dans le manuscrit de Bayonne, est coupé par l'arrivée d'un huitième témoin. Celui-ci parti, Marie recommence à protester contre l'ordre de mort qui menace la reine, dont elle vante de nouveau les vertus avec enthousiasme; et pour la sauver elle et ses enfants, elle offre de mourir à leur place « avec deux enfants de l'hôpital » (*hospitaleco by haurrekila*) ⁽¹⁾; puis elle tombe à genoux et supplie Dieu qu'il approuve son dessein.

Le ministre charge alors Léonor de faire venir la reine Sophie. La suite, dans les grandes lignes, se passe presque complètement comme dans le

(1) P. 36, 4^e strophe avant la fin.

surtout par la place particulière qu'elle occupe, manifeste une fois de plus que la faculté d'invention et le sentiment des moyens dramatiques étaient un peu plus développés chez l'auteur du texte actuellement en question que chez les autres rédacteurs de la pastorale d'*Hélène*. Tandis que Ferdinand dort sur une chaise, arrive Sophie qui se réjouit de son œuvre. Mais cela ne suffit pas ; il existe des témoins de son crime : son secrétaire et les faux messagers ; il faut les faire disparaître. Pour ces derniers, elle déclare qu'elle les fera pendre ; et là-dessus elle frappe Ferdinand à mort en le traitant de « grand coquin » (*coki handia*) et en lui déclarant que telle est la récompense qu'elle lui réservait. Avant d'expirer, celui-ci se plaint d'une telle ingratitude ; Sophie l'achève d'un coup de couteau et conclut en exprimant sa satisfaction de s'être débarrassée d'un complice que ses services ne faisaient que lui rendre suspect.

Nous voyons ensuite Henri prendre congé du pape ; c'est alors que celui-ci apprend au monarque qu'Hélène est fille de sa sœur et qu'Henri conte au pontife comment il épousa cette princesse. Après cela, le roi d'Angleterre envoie Godefroy annoncer dans son royaume sa prochaine arrivée. Godefroy s'acquitte de cette mission auprès du ministre qui, à la mention du nom de la reine Hélène, répond qu'il a fait périr cette princesse d'après les ordres du roi : on connaît la marche de l'entretien, car elle est la même dans la rédaction de Bayonne. De retour dans ses états, Henri rencontre sa mère, qui lui conte de la manière que l'on sait que sa femme a péri par les machinations du ministre. Le roi apostrophe violemment celui-ci et va même jusqu'à le frapper de son épée ; Godefroy essaye de calmer le souverain et l'adjure d'examiner la question avec attention ; Henri suit ce conseil ; et, avant de prendre une décision, fait emprisonner le ministre, qui s'y prête de bonne grâce, en affirmant qu'il est prêt à mourir s'il l'a mérité. Après quoi, Henri se lamente sur la mort de sa femme et va même jusqu'à proférer de terribles menaces contre le coupable, quel qu'il soit.

L'arrivée d'Antoine, son entretien avec Henri, n'offrent rien de particulier.

La scène suivante, où le ministre s'explique sur la condamnation d'Hélène, rappelle d'assez près le passage correspondant de la rédaction de Bayonne. Avant de produire les lettres qui condamnaient la jeune princesse, le ministre expose en détail la question, depuis l'envoi à Rome par lui d'un message au roi jusqu'à la réponse qu'il croit avoir reçue de ce monarque et aux lettres remises successivement par chacun des neuf « témoins ». Jusque-là, le passage est presque exactement identique au passage correspondant du manuscrit de Bayonne. A la lecture des lettres, Henri, comme subitement éclairé, se frappe le front, et, rapprochant ces faits de l'avis qu'il reçut à Rome, déclare en pleurant qu'il y a là une trahison. Il conte alors comment la lettre qu'il reçut à Rome lui annonçait qu'Hélène avait mis au monde deux chiens, et quelle réponse écrite il y fit. En conséquence, il ordonne à Godefroy de mettre le ministre en liberté, attendu que ce n'est pas lui le coupable. Les choses se poursuivent ainsi, comme dans le manuscrit de Bayonne, jusqu'au moment où Léonor, — comme Lazare dans ce manuscrit, — met les interlocuteurs sur la voie de la solution, en indiquant comment les lettres dont il était

porteur ont pu être changées. Antoine émet alors une sentence sur la méchanceté des femmes, et Henri fait connaître à son hôte l'embarras dans lequel le met le problème des cachets. Il ordonne qu'on fasse venir sans retard « ces porteurs de lettres » (*letera ekharle hourac*) (1). Le ministre part pour chercher les messagers. Antoine demande à Henri quels motifs auraient pu amener Sophie à perdre Hélène. Henri répond que la reine-mère haïssait la jeune princesse parce que le mariage s'était fait contre sa volonté. Antoine, qui aime décidément les sentences de portée générale, prononce qu'une telle action est abominable de la part d'un chrétien. Alors le ministre revient avec les témoins; quatre d'entre eux affirment que la lettre leur fut remise à Rome, le premier par un grand personnage, le deuxième par un « monsieur » ou un « seigneur » (*jaun batec*); le troisième et le quatrième ne précisent pas par qui, mais agrémentent de réflexions ce mensonge; l'un ajoute qu'il n'avait pas pensé que le message qui lui était confié portât tort à personne; l'autre se plaint de la récompense dont on paie une action qu'il a faite pour rendre service.

Henri nie ces allégations avec emportement, appelle ces hommes traîtres et menace de les châtier. Le cinquième et le sixième témoins protestent qu'ils ont reçu sans penser à mal les lettres à Rome de la main d'un serviteur du pape. Henri reprend que tous ces hommes ont été soudoyés pour parler ainsi; aussi les fera-t-il brûler, eux et la personne au service de laquelle ils se sont employés. Le septième témoin proteste contre ces dernières accusations; lui et ses compagnons subiront le châtiment, puisque Henri a le pouvoir de le leur infliger, mais ils sont innocents. A son tour, le huitième messenger d'affirmer qu'aucun d'eux n'avait pensé commettre une trahison, et encore moins servir un traître. « Vaines excuses, répond en substance Henri. Il faut subir le châtiment ou avouer la vérité », et il promet l'impunité à qui fera un aveu sincère. Le neuvième messenger fait cette révélation de la manière qu'on a déjà vue, à la forme près, dans le manuscrit de Bayonne; et tout se passe, quant au fond, comme dans ce manuscrit, jusqu'au moment où les huit autres messagers sont conduits en prison. Alors Antoine exprime l'horreur que lui inspire l'acte de la reine-mère; car il n'a pas l'air de douter que ce ne soit elle la coupable. Henri témoigne à son tour son profond déplaisir et proteste qu'il n'est pas responsable d'avoir une si mauvaise mère, ce dont convient avec empressement le roi de Constantinople. Il ajoute que Sophie mérite la mort; et, sur la remarque du monarque anglais qu'il est très pénible à un fils de condamner sa mère, il demande la permission de prendre lui-même l'affaire en main et se charge, le cas échéant, de la condamnation. Henri expose à nouveau sa perplexité relativement aux cachets; et il conclut en déclarant que, si Antoine découvre le sceau qui a dû être l'instrument du crime, il lui remet tous pouvoirs pour agir à sa guise.

Ici se place l'entretien que l'on sait entre Antoine et Sophie, et qui se termine par la découverte du cachet en question. Antoine rapporte à Henri ce qui vient de se passer. Henri déclare ne plus avoir de doute sur le compte

(1) P. 48, 1^{re} colonne, 4^e strophe, 2^e vers.

de sa mère : puisque le dessein de cette méchante femme était de perdre tout le monde, il n'y a plus à hésiter, elle mérite la mort ; et, ce disant, Henri remet tous les pouvoirs à Antoine, afin qu'il fasse justice. Il l'engage à faire subir aux faux messagers un châtement exemplaire. On lit ensuite :

*Henrey eta Godefroy
retira Bestiac han
bara Anthoina m^a (1)*

Qu'Henry et Godefroy
se retirent ; que les autres
restent là ; qu'Antoine parle.

Et Antoine invite tous ceux qui sont présents à le suivre pour s'emparer de la personne de la reine et à se tenir prêts à exécuter les ordres qu'il a donnés.

C'est maintenant un vif dialogue entre Antoine et Sophie, sa prisonnière, ainsi qu'il la nomme lui-même. Elle lui demande pourquoi il agit ainsi avec elle ; il lui donne les explications que l'on devine ; elle réplique qu'elle n'a pas commis ce dont on l'accuse. Antoine lui oppose que neuf témoins ont parlé contre elle : « *çoure contre minçatū tuçu, ont parlé contre vous* (2). » Aux dénégations de Sophie, il objecte que le cachet qu'elle portait dans sa bourse suffit seul à la condamner ; alors Sophie, se parlant à elle-même, se lamente sur sa détresse :

*Ah eniça ni malerousa
oroc traditu naie
tradicionez unguraturio
ene odolian asse citie*

— Ah ! ne suis-je pas, moi, malheureuse ?
Tous m'ont trahie,
[moi qui suis] entourée de trahison ;
rassasiez-vous de mon sang.

*Oro mendeca citie
cien imbiadiac compli itçatcie
ni hil niçanian orai
phaussia ukhenen ducie* (3).

Vengez-vous tous !
Accomplissez vos desirs !
Quand moi je serai morte,
alors, vous aurez le repos.

Alors Antoine à ses barons :

*Jaunac reguigna hori
executa eçacie
sū handibat eguin eta
han erra eraci eçacie*

— Seigneurs, cette reine
exécutez ;
ayant fait un grand feu,
faites-l'y brûler.

*Hiltce crudelagoric baliz
hourac merechitu dutu
hortan gaignen behar die
beste oroc hartu exemplu*

S'il y avait morts plus cruelles,
elle les a méritées ;
il faut que sur son sort
tous les autres prennent exemple.

*Jakile fakxu hourac
idoki itçatcie presounteguitic
eta hebentche eçar
oro massacraturic.*

Ces faux témoins-là
tirez de la prison,
et faites ici même
massacre d'eux tous.

(1) P. 52, indication après la première strophe.

(2) P. 52, 1^{re} colonne, dernière strophe, 2^e vers.

(3) P. 52, 2^e colonne, strophes 3 et 4.

*Ni gin niçaneco
horic oro eguin itçatcie
ikhoustera sarri
nihau giten nitçatcie.*

Pour le temps que moi je serai revenu
faites toutes ces choses;
moi-même je [re]viendrai vers vous (4° v.)
bientôt pour voir (3° v.).

Et sur ces paroles il s'éloigne.

Après avoir vainement essayé de fléchir Gilbert et Laurent chargés d'exécuter la sentence qui la frappe, Sophie prononce à genoux une prière pour le pardon de ses péchés et le salut de son âme; puis elle s'apprête à subir le supplice du feu. Les huit « témoins », amenés sur les lieux par le neuvième, accablent celui-ci tour à tour d'injures à qui mieux mieux; il leur réplique sur le même ton; et chacun des condamnés tombe frappé d'un coup de pistolet. Antoine survient; Laurent, lui montrant les corps des « témoins », lui dit qu'il a exécuté ses ordres. Antoine répond :

*Jaunac khen itçatcie
infamu saldo horic (1) hortie
nourapait eçar itçatcie
beguien aitcinetic (2).*

Messieurs, enlevez
d'ici cet infâme troupeau;
placez-le quelque part
hors de devant mes yeux.

Et l'indication suivante porte :

*(Sonu) Orai Satan
eta Belxdebit jalkhi
Santan (3) m^a.*

Musique. Maintenant que Satan
et Belzébuth sortent; que
Satan parle.

Mais, bien entendu, Satan ne parle pas; et immédiatement après commence la scène finale. Il est intéressant de la citer pour mesurer la distance qui la sépare de ce que devait être apparemment la fin de la première partie du texte dont la Bibliothèque Nationale ne nous a conservé que la seconde; fin dont le début de cette seconde partie nous permet de conjecturer les grandes lignes.

*Gaudefroy eta
Hanrey jalkhi
Hanrey caiderala
Anthoina m^a.*

Que Godefroy et Henry
sortent; qu'Henry [vienne
s'asseoir] sur la chaise;
qu'Antoine parle.

*Sira egun çoure résouma
phaussian eçari duçu
ceren coupabliac oro
puni eraci beitutuçu.*

Sire, aujourd'hui votre royaume
a retrouvé le repos,
parce que tous les coupables
ont été livrés au châtement.

*Inocencia içan duçu
segurki gaiski tratatia
bena gaiski eguilia ere
bai ounxa punitia.*

L'innocence a été
sûrement traitée mal;
mais à son tour la personne qui fait le mal
a été aussi punie bien.

(1) Le pluriel s'explique par attraction avec le pluriel logiquement contenu dans *saldo* (troupeau), qui lui-même doit être entendu au singulier.

(2) P. 54, 1^{re} colonne.

(3) Pour *Satan*.

Hanrey m^e.

*Sira eguia duçu
gaistokeria ičan dela punituric
bena nic hargatic
eztikeçut arrapausuric*

*Ceren galdu beitut
ene espousa maitia
harekila galdu dit
ene bihotceco phaussia*

*Galduz geroz ene espousa
eztit mement baten phaussia
hartacoz hartu dit desseigna
herriz herri jouailia*

*Nahi dit composatu armadabat
ela jouan harekila
sarr[as]ien contre
guerla nihauc emaitera*

Anthoina m^e.

*Sira nic lagunturen çutut
jouanen gutuç algarreki
bena orano phartilceco
dugun sasoua eguriki*

*Hoxt emaçu goulaçan ora
hebentic liberticera
eta guitian isseia
goure phenen ahaztera.*

*Dugun eguriki bedaxia
ordian phartilceco
ela arrapausa har
aldiz orai anhartino.*

(Sonu) oro retira.

Qu'Henry parle.

Sire, il est vrai
que la méchanceté a été punie ;
mais moi, malgré cela
je ne retrouverai pas le repos,

Parce que j'ai perdu
ma chère épouse :
avec elle j'ai perdu
le repos de mon cœur.

Depuis que j'ai perdu mon épouse,
je n'ai pas un moment de repos ;
c'est pourquoi j'ai formé le dessein
d'aller de pays en pays.

Je veux composer une armée
et aller avec elle
porter moi-même la guerre (4° vers)
contre les Sarrasins (3° vers).

Qu'Antoine parle.

Sire, moi, je vous accompagnerai ;
nous irons ensemble ;
mais attendons encore la saison } (3°, 4°
de partir. } vers)

Hors ça ! venez, allons maintenant,
[sortons] d'ici pour nous divertir ;
et essayons
d'oublier nos peines.

Attendons le printemps
pour partir alors,
et prenons du repos
quant à présent cependant.

Musique. Que tous se retirent.

Le dernier sermon présente un caractère tout particulier qui ne lui a pas permis de trouver place parmi les épilogues que j'ai cités aux annexes et variantes. Il comprend, en effet, deux éléments distincts : par l'un, il est un véritable *dernier sermon* comparable à tous les autres et, plus particulièrement jusque dans les termes, à ceux qui couronnent les diverses autres rédactions de la pastorale d'*Hélène*. Mais en même temps qu'il est l'épilogue d'une première journée, il est par son second élément une manière de prologue réduit de la seconde journée. Il est ainsi comme une réplique du *premier sermon* qui, dans le ms. n° 132, prélude à la seconde journée, et qui en même temps résume et rappelle une première journée.

DERNIER SERMON DU MANUSCRIT N° 36

*Gente hounac aperenki
debeieraci çutiëgu
bena pharkamentu umilki
galthatcen deiciegu*

Bonnes gens, apparemment
nous vous avons ennuyés ;
mais pardon humblement
nous vous demandons.

*Eguin ahala eguin dugu
cien diberti eraciteco
desplazer dugu ezpaguira iça
cien contentutaco*

Nous avons fait le possible
pour vous divertir ;
nous avons déplaisir, si nous n'avons pas été
à votre satisfaction.

*Gihaurk declaratcen dugu
huxt hanixt eguin dugula
cien hountarçunac esparaincha dugu
arrapaturen deiscula*

Nous-mêmes, nous déclarons
que nous avons fait beaucoup de fautes ;
nous espérons que votre bonté
nous le passera.

*Eguin badugu deus ederric
hourac considera itçatie
goure faltac aldiz
othoi gorde behar dutucie*

Si nous avons fait quoi que ce soit de beau,
considérez ces choses-là ;
d'autre part, nos fautes,
il vous faut, je vous prie, les cacher.

*Badakicie huza
orolan commun dela
eta mundu oro huxt eguitera
sujet guiradiala*

Vous savez que le défaut
est ordinaire en tous [les hommes]
et que tout le monde, à faillir
nous sommes sujets.

*Ceren eta goure aila adamec
falta eguin beiclian
nouiz ere frutu devetatutic
jan ukhen beiclian*

Parce que notre père Adam
a commis la faute
lorsque du fruit défendu
il mangea,

*Haren faltaz iça guira
gu oro colpaturic
eta estatu inocenteti
bekhatiala eroriric*

De sa faute nous avons été,
nous tous, frappés ;
et de l'état d'innocence
[sommes] tombés dans le péché.

*Gueroz eguin die falta
hanixt persona handic ere
hala noula saulec davitec
eta salamon cuhurra ere*

Ensuite ont commis des fautes
aussi maints grands personnages,
tels que Saül, David
et même le sage Salomon

*haïec falta eguin badie
ezta estrange goure huza eguitia
hala arren esparai[n]cha dugu
ezkirela içanen desfamatia*

Si eux ont commis des fautes,
il n'est pas étrange pour nous de faillir :
aussi donc nous avons l'espérance
que nous ne serons pas déconsidérés.

*Bena noula houlaco sujetetan
bethi beita cerbait erraile
imbidious coumbait içanen da
seguniz ⁽¹⁾ hountan ere*

Mais comme dans de tels sujets
il y a toujours quelque chose à reprendre,
je suis sûr qu'à propos de celui-ci aussi (4° vers)
il y aura quelque envieux (3° vers).

*Bena baliz batere compaigna hountan
cerbait erran lirouanic
ohart bedi cerdiouan ⁽²⁾
evangelio batetan goure salbaçalic*

Mais s'il y avait personne dans cette compaignie
qui pût émettre quelque critique,
qu'il se souvienne de ce que dit
notre Sauveur dans un évangile :

*Erraiten du evangelio harec
eci judiouec sabbat egunian
eçari ciela emaztebat
jesusen aïtcinian*

Cet évangile dit
que les Juifs au jour du sabbat
présentèrent une femme
devant Jésus.

*Ciouelarie emazle houra jauna
adulteriouan atçaman diçugu ⁽³⁾
eta moisaren leguiaren conformu
lapidatu behar dugu*

Comme ils lui disaient : Seigneur, cette femme
nous avons prise en adultère ;
et conformément à la loi de Moïse,
il nous faut la lapider.

*Goure salbaçalic eguin ceren
judiouer arrapostia
bekhatu gabe denac
eman leçan hari lehen harri khaldia*

Notre Sauveur fit
aux Juifs la réponse [que voici] :
que celui qui est sans péché
lui donne le premier coup de pierre

*Ciec ere arren gente hounac
hitz horic phenza itçatie
ihourer gaiski erraileco
sujetie eztukecie*

Vous aussi donc, bonnes gens,
pensez à ces paroles :
vous n'aurez sujet [4° vers]
de dire du mal de personne [3° vers]

*Nahi bacirie mincatu
goure faltetan gaignen
falta eguitera sujet ezlena
has bedi mintçatcen*

Si vous voulez parler
sur nos fautes,
que celui qui n'est pas sujet à commettre
commence à parler. [des fautes]

*Gente hounac ikhousi ducie
goure trageriaren suita
cer guisaz eraman dian
sainta Hellenac bicitcia*

Bonnes gens, vous avez vu
le déroulement de notre tragédie,
de quelle sorte
Sainte Hélène a passé la vie.

*Hanixt phena eta dolore
soffritu ukhen çutian
bena guero plazerac ere
berriz ediren dunian ⁽⁴⁾*

Beaucoup de peines et de douleurs
elle souffrit ;
mais ensuite aussi les plaisirs
de nouveau elle trouva.

(1) Pour *segun niz*.

(2) Pour *cer diouan*.

(3) in adulterio deprehensam... (Evangelium secundum Joannem, VIII, 3). "

(4) Erreur de transcription pour *çutian*.

*Ezla arrosarie batere
noun eztian bere elhorria
ordenariz plazerac ere
badu bere tristecia*

Il n'y a aucune rose
qui n'ait son épine;
d'ordinaire de même le plaisir
a sa tristesse.

*Ikhousi ducie sainta Hellena
çoumbat miseria ikhousirie
noula den bere familiareki
gincouac premetituric*

Vous avez vu sainte Hélène,
[et] combien de misères elle a vues
et comment Dieu a permis } (3^e et 4^e
qu'elle fut avec sa famille. } vers)

*Ikhousiren ducie orano
beste phecaren eguitian
Hellena juntaturic
bere senharrarekilan*

Vous verrez encore
dans la représentation d'une autre pièce
Hélène réunie
avec son mari.

Hellenaren aita eta bi semiac ⁽¹⁾
descoubrituren dutie
eta amaren escu mouztia
seme batek ekharriren ere ⁽²⁾

Ils découvriront (2^e vers) ⁽¹⁾.
le père et les deux fils d'Hélène (1^{er})
et la main mutilée de la mère
aussi un de ses fils portera.

*Luce liçateke gente hounac
orai hemen explicatcia
coumbat ederden* ⁽³⁾
phastoral hounen eguiteco phartia

Il serait long, bonnes gens,
de vous expliquer maintenant ici
combien est belle
la partie de la représentation de cette pastorale.

*Daigun bedaxian
finituren dugu
ordian nahi çutiegu
hobeki satisfatu*

Au printemps prochain
nous finirons;
alors je vous veux
mieux satisfaire.

*Egunco goure trageriac
emaiten deicie exemplu
gihaurec nahi* ⁽⁴⁾ *eztuguna
eztugula behar desiratu*

La tragédie d'aujourd'hui
vous donne exemple
qu'il ne nous faut pas désirer (4^e vers)
ce que nous-mêmes nous ne voulons pas (3^e vers)

*Eci reguigna soffiac
ikhousi ducie noula
gal eraci nahi uken dian
Hellena sainta houra*

Car la reine Sophie
vous avez vu comment
elle voulut perdre
cette sainte Hélène.

(1) A moins qu'il ne faille voir dans *semiac* une erreur — inadvertance de rédacteur ou de copiste — pour *semiec* (cas sujet actif), et traduire :

Le père d'Hélène et ses deux fils
la découvriront.

(2) Ou : *lui apportera*. Les deux traductions sont grammaticalement possibles, et l'intrigue les comporte toutes les deux.

(3) Pour *eder den*.

(4) N'est-ce pas un lapsus pour : « *behar, ce qu'il ne nous faut pas* » ?

*Bena sependent biciric baratu
ikhousi ducien beçala
soffia aldiz ounxa punitu
merechi beitcian hala*

*Hala dio salamonec
bere proverbionetan
ihau atçamana içanen iz
besteri hedatcen dia cepouelan*

*Bena orai gente hounac
ene discousaren finitcera
eta gai houn baten aldiz
cier souhelatcera*

*beste trageria daigun egunetan
eguïn nahi beituğu
hau beno hobeki eguitera
nahi guirade isseiatsu*

*goure ikhoustera ordian gileco
eguïn içagucie ouhouria
eta aldiz eni pharka
hartu dudan libertatia*

*Jaun anderiac adio
exortalcen çutiet orano
guc badugu desseigna
cieki dantçatceco*

*Fin de la
tragédie de la
S^{te} Hellene salut.*

Mais cependant [Hélène] resta vivante,
comme vous l'avez vu,
tandis que Sophie fut bien punie
comme elle le méritait.

Ainsi dit Salomon
dans ses proverbes :
Toi-même tu seras pris
dans les cepts que tu tends aux autres

Mais maintenant, bonnes gens,
[je vais] finir mon discours,
et d'autre part une bonne nuit
vous souhaiter.

Une autre tragédie les jours à venir
parce que nous voulons vous jouer,
la représenter mieux que celle-ci
nous voulons essayer.

Alors de venir nous voir
faites-nous l'honneur.
Quant à moi, pardonnez-moi
la liberté que j'ai prise.

Messieurs [et] dames, adieu.
Je vous exhorte encore [à répondre à mon
Nous, nous avons le dessein [invitation] :
de danser avec vous.

VII

CONCLUSION DU CHAPITRE III

Des analyses et des citations que contient ce chapitre, les conclusions suivantes se dégagent, qu'il est à peine besoin d'indiquer, tant elles se manifestent d'elles-mêmes :

1° Comme je l'avais fait prévoir, les diverses rédactions de la pastorale d'*Hélène* présentent trop de traits identiques à ceux du roman en prose pour ne pas avoir été toutes tirées, d'une façon ou d'autre, de ce roman ; — et trop de ressemblances entre elles, sur des points qui — forme et fond — ne peuvent venir de cette source commune, pour qu'il ne faille pas décider que celle-ci n'a pu alimenter chacune de ces rédactions qu'indirectement et comme par le canal commun d'un modèle primitif.

2° Ce modèle ne peut être une des rédactions subsistantes, puisqu'aucune ne contient la totalité des épisodes du roman français, dispersés à travers les autres versions de la pastorale ; par exemple, le voyage final à Rome des héros du drame n'est représenté que dans le n° 37 ; les campagnes contre Ardembourc et Urteaud ne figurent que dans la rédaction d'Ordarp ; Roboastre n'est mentionné que dans le texte n° 132 et dans celui de Bayonne, qui, à certains égards, en semble une réduction ; le séjour d'Hélène dans l'abbaye, quoique rappelé par les *premiers sermons* du manuscrit n° 36 et de celui d'Ordarp, n'est introduit dans le corps de l'action que par le texte commun au manuscrit n° 13 et à la première partie du manuscrit n° 132.

3° Le premier texte, source de tous les autres, qui peut être reconstitué en gros à l'aide de ses divers succédanés, devait être une traduction en vers basques dialogués, et en termes scéniques, sous la forme d'un drame en deux journées, du roman français en question, sans autres changements essentiels introduits dans le fond du récit que ceux que nécessitaient les conditions de son transport au théâtre et les règles traditionnelles de l'art tragique souletin. C'est ainsi que, lorsque les indications du roman étaient trop brèves pour qu'on pût se contenter de les transposer telles quelles en forme dialoguée, le rédacteur basque a été amené à inventer de son propre fond un minimum de contenu, pour développer de telles indications en scène ; surtout lorsqu'un pareil développement prêtait à l'introduction de passages conformes à certaines habitudes du théâtre basque. Tels sont, par exemple, les dialogues entre les deux mendiants, où l'on reconnaît la marque personnelle de l'auteur basque, et plus encore des traditions dramatiques de la Soule, héritées, semble-t-il, de notre théâtre médiéval. Au reste, le récit français paraissait comme de lui-même offrir un cadre à certaines règles plus ou moins impératives du théâtre basque ; car il fournissait, sans qu'il fût besoin de chercher ailleurs, non seulement des Chrétiens et des Infidèles aux prises, mais jusqu'à un géant. Pour tirer parti de ces traits dans le sens demandé par la technique des pastorales, le rédacteur basque n'eut qu'à introduire dans les combats entre Chrétiens et Sarrasins, et dans l'épisode où figure le géant, des formes d'action et de langage fixées par la tradition.

Maintenant, il va sans dire que, parmi les modifications subies par le récit français en passant sur la scène basque, il faut comprendre les quelques scènes de *satanerie* qui, non seulement sont présentes à la fois dans les rédactions de Bayonne et d'Ordarp, mais pour la plupart se ressemblent trop d'un texte à l'autre pour ne pas provenir de la rédaction primitive de la pastorale.

En passant sur le théâtre, le roman français a subi encore un autre genre de modification qui tient de près aux précédentes : les nécessités scéniques ont obligé d'introduire plus d'un personnage épisodique, inutile dans une narration proprement dite, ou dont l'identité n'y avait pas besoin d'être fixée par un nom. Tels sont les compagnons des protagonistes dans la pastorale d'Hélène : ils proviennent de la nécessité de dramatiser certaines

indications du texte français, et aussi du fait que le théâtre basque veut que les personnages principaux soient accompagnés de tels acolytes. Le caractère secondaire de ces personnages explique assez que le nom de certains d'entre eux ait pu varier d'une rédaction à l'autre, et que, dans l'espèce, tous les rédacteurs ne se soient pas fait scrupule de conserver toujours avec fidélité les noms, en soi sans importance et choisis un peu au hasard, du texte basque primitif. Quoi qu'il en soit, quelques exemples montrent assez la manière dont on a procédé dans le choix de ces appellations; on a, pour la plupart d'entre elles, puisé purement et simplement parmi les noms que leur théâtre, les romans étrangers ou d'autres causes rendaient familiers aux Basques, donnant par exemple aux personnages secondaires de la pastorale d'*Hélène* les noms fameux d'Alexandre, de Godefroy, de Lazare, de Sanson, d'Amadis — dont Amodis semble une corruption. Le principe s'applique même à Ferragus, qui n'est pas un personnage introduit de toutes pièces dans la pastorale, mais qui, pour être présent dans le récit français, ne s'y nomme que « le géant ». Ce n'est pas là le seul exemple dans notre pastorale d'une nouvelle appellation ou simplement d'une appellation imposée à un personnage du roman français : deux rôles importants ont en effet subi le même sort; n'étant point désignés par un nom propre dans le récit français, la reine-mère et le roi païen contre lequel Antoine est appelé à défendre le pape ne purent transmettre à la pastorale basque une appellation qui leur faisait défaut; aussi le premier rédacteur de la *tragerie* leur imposa-t-il de lui-même les noms de Sophie et d'Occupa, tandis que l'auteur de la rédaction n° 37 a préféré remplacer, je ne sais pourquoi, le nom de Sophie par celui de Florine. Pour Occupa, quelle que soit l'origine de ce nom bizarre, il semble assez évident que le personnage ait emprunté des traits à Attila; car il s'intitule lui-même le fléau de Dieu (1).

Les réserves précédentes étant faites, il reste que le premier rédacteur de la pastorale d'*Hélène* n'a rien innové en ce qui touche à l'essentiel de la matière traitée, et même à la succession des événements. En reconstituant, à l'aide des éléments épars à travers les différentes rédactions, le texte primitif qu'elles ont mis à contribution, on voit que l'auteur de ce texte, loin d'avoir été préoccupé du soin de refondre pour son compte dans une unité plus cohérente et dans une action intrinsèquement plus dramatique la série d'épisodes présentés par le modèle français, semble, au contraire, s'être donné comme tâche de suivre, sans omettre presque aucune articulation, le détail des événements racontés par le roman en prose, d'aussi près que le permettaient les conditions de la scène en général et de la scène basque en particulier. A supposer même que tel épisode réduit dans telle rédaction, — comme celui de Roboastre dans le manuscrit de Bayonne, — à une brève indication, ne fût pas plus développé dans le texte basque primitif, toujours est-il qu'en prenant soin de rappeler les événements du roman qui, ainsi condensés et esquissés, n'offraient, même d'un point de vue extérieur, aucun intérêt scénique, la pastorale basque montrait d'autant

(1) *Gincouaren utçurri handia*, le grand fléau de Dieu. — Ms. n° 36, p. 6, 2^e strophe, 2^e vers.

plus à quel point elle était attachée, d'une manière en quelque sorte superstitieuse, à la lettre de son modèle; comme si le dramaturge avait tenu à indiquer qu'il avait lu, d'un bout à l'autre, le roman dont il s'inspirait et qu'il n'ignorait pas les événements qu'il avait l'air de passer sous silence.

Quant aux variantes qui séparent entre elles les diverses rédactions que j'appellerai secondaires, on a vu qu'elles tendaient moins à remanier le fond qu'à pratiquer dans la trame primitive ce qu'en style de métier on appelle des *coupures*, pour adapter la pièce à des nécessités actuelles de représentation. Maintenant, que dans le choix de ces coupures les préférences personnelles des acteurs, du public ou de l'*instituteur* aient pu intervenir, en invitant ce dernier à raccourcir plutôt tel épisode, à allonger tel autre, la chose paraît hors de doute; c'est pourquoi telle rédaction aura préféré éliminer le séjour d'Hélène à Rome; tel autre, la guerre contre Urteaud et le martyre d'Amory; tels autres, la visite finale des héros de la pièce chez le pape. Une chose semble certaine: c'est que des considérations de goût proprement dit, d'esthétique ou simplement de convenances dramatiques, ont été absentes en général des modifications apportées au contenu du récit français, soit par le texte basque primitif, soit par ses succédanés. Je ne vois que deux cas où l'intervention directe de considérations de ce genre semble se manifester; sans parler d'une application un peu plus marquée, dans le manuscrit n° 36 que dans les autres rédactions, à agencer les événements d'une façon moins inhabile. Tout d'abord, s'il n'est pas un épisode important du roman français dont on ne puisse retrouver la trace dans l'une ou l'autre des diverses rédactions d'*Hélène* actuellement subsistantes, toujours est-il qu'il ne reste du personnage de Plaisance qu'une «supérieure» qui, dans le texte d'Ordriarp, devient souveraine de la ville où la trouvent les Chrétiens victorieux. Si l'on ne retrouve présentement dans notre pastorale aucun autre souvenir de l'histoire de Plaisance et de Constant, c'est sans doute que les auteurs des rédactions en question, peut-être même l'auteur du texte basque primitif, ont estimé choquante la combinaison d'adultère et d'histoire édifiante que renfermait l'épisode dans le roman français.

Un second exemple d'un choix personnel basé sur des considérations de goût et de convenances qui interviennent directement dans la modification du fond original se trouve lorsque, contrairement aux autres textes basques, *Hélène*, dans celui de Bayonne et dans celui du manuscrit n° 36 — d'une façon assez différente dans les deux cas, — apprenant qu'elle a la vie sauve, ignore qu'elle en est redevable au sacrifice de Marie.

Au sujet du texte basque primitif dont l'existence ne paraît pas douteuse, mais dont le contenu intégral ne peut être reconstitué qu'approximativement et par conjecture, une dernière question se pose. On peut se demander laquelle, de plusieurs rédactions d'un même passage, est la plus voisine de la rédaction première, consignée dans ce texte originaire. Il va de soi que souvent toute réponse est impossible, principalement lorsque ces passages traduisent d'une façon également fidèle le roman français. On

peut cependant, pour le cas où il est applicable, poser le principe suivant : Est la plus proche de la rédaction première celle dont la langue est la plus archaïque ; ou, si l'on veut, la moins moderne. Cela ne veut pas dire, on a déjà vu pourquoi, qu'une telle rédaction ait été écrite effectivement plus tôt, mais seulement qu'elle s'est moins écartée de son modèle basque. Il faut faire entrer dans cette catégorie des archaïsmes, quant au point de vue qui nous occupe ici, les deux traits suivants. Le premier est l'orthographe « Helaine, Helaina » des manuscrits n° 132, 2° journée, n° 30 et n° 13. Il est certain que cette orthographe, conforme à certaines éditions du roman français, a dû être celle du premier texte de notre pastorale. S'il en était autrement, on ne verrait aucune raison pour que les rédactions ultérieures, inspirées directement de cette première rédaction, eussent modifié le nom d'Hélène dans un sens que ni l'orthographe moderne ni la prononciation ne suggèrent.

Le second trait est beaucoup plus curieux ; il s'agit de l'expression « Tours en Tourena » par laquelle nous voyons traduit dans le manuscrit n° 37 (1) — et une fois dans la deuxième partie du cahier n° 132, sous la forme de « Tours atourenan » (2) — le « Tours en Touraine » du roman français. Il est évident qu'une telle expression n'aurait pu éclore, pour la première fois, dans l'esprit d'un auteur qui n'aurait pas eu sous les yeux le français « Tours en Touraine » ; nous sommes là en présence d'une particularité du texte primitif de la pastorale, reproduite telle quelle dans les passages dont je viens de parler.

Quant aux autres particularités linguistiques, que leur caractère démodé doit faire remonter jusqu'au texte primitif, les pages qui suivent, en traitant sommairement de la langue de la pastorale d'*Hélène*, rappelleront quelles elles sont.

(1) *Tours en Tourenaguo hiriko*, de la ville de Tours en Touraine, f. 19 v°, 2° colonne, 4^e strophe, 2° vers ; — *Tours en Tourenaren hirian*, dans la ville de Tours en Touraine, f. 22 v°, 2° colonne, dernière strophe, 2° vers ; *Tours Antou[r]enerat gin duçu*, il est venu à Tours en Touraine, f. 21, r°, 2° colonne, 1^{re} strophe, 4° vers.

(2) Au locatif : à Tours en Touraine, p. 223, 3° vers.

ANNEXES ET VARIANTES

(APPENDICE AU CHAPITRE III)

NOTE I (1)

1°. — PREMIER SERMON DU TEXTE D'ORDIARP

*Ginkouac egun houn deiciela
compaigna ouhouratia
eta eman dieçagula
hil ondouan paradusia*

*houngy gin ciradiela
jaunac eta anderiac
halaber çahar eta gazte
handiac eta chipiac*

*constrein ycaniz (2) egun
cien aiciniata giteco
ceren obligatu benaye
cier sujet baten esplicatceco*

*avisatceco hux hanich
guç equinen beitugu
othoitcen cutiet oro
behar deizkucie pharcatu*

*behar ducie consideratu
guçona hux eguile dela
eta cien beithan examinatu
cieq ere equin dirokeciela*

*bena goure sujeta cerden (3)
oroc ençun deçaçien
phunta hartan hasteniz (4)
princesa sainta batez mintçatçen*

Dieu vous donne,
Compagnie honorée,
et nous donne
après la mort le paradis.

Soyez les bienvenus,
messieurs et dames,
semblablement vieux et jeunes,
grands et petits.

J'ai été contraint aujourd'hui
de venir devant vous,
parce qu'on m'a obligé
de vous expliquer un sujet.

Beaucoup de fautes à remarquer
parce que nous ferons,
nous [en] prions vous tous,
il vous faut nous pardonner.

Il vous faut considérer
que l'homme est tel qu'il commet des fautes
et examiner en vous-[mêmes]
que vous aussi vous pourrez en commettre.

Mais quel est notre sujet
afin que tous entendent,
sur ce point je commence
à parler d'une sainte princesse.

(1) Voir ci-dessus, p. 214.

(2) Pour içan niz.

(3) Pour cer den.

(4) Pour hasten niz.

*in principio creavit
celum deus et terram
omnis quae in illis sunt
ipse dixit in facta sunt
ipse mandavit et creata sunt*

Passeya.

*houra da princesa justobat
helen a beita deiteen
antoyne constantinoblaco
erregeren alhaba beiteen*

*cazpy ourthez alhargun
antoyne egon içan cen
helenaren malurrac hantý
guertatu içan beiteiren*

*Erre — — (¹) — — cian berriz
behar ciela ezcontu
emazte cena uduribat
behar ciela cherkhatu*

*ben a etcian ediren ahal
lehenecoua udury emazeriq
bere contentamentuco
helen a bere alhaba baiciq*

*aïta crudel harec cerion
helenari deseigna declaratu
erraiten cerolariq
harekila behar ciela ezcountu*

*helenac ençun çenian
aitaren hitz inçamu houra
etcheric jalkiric gayaz
enbarcatu cen itchasouan*

*onçico chefac erranig
jouaiten cela flandresera
ben a ayria khambiaturiq
jalki ciren ostandara*

*cantabron errequec ençuniq
princessa ederbat han bacela
gallheguin cian aïtciniala
eta espousatu nahi ciela*

Qu'il se promène.

Celle-là est une juste princesse
qui s'appelle Hélène,
qui est fille d'Antoine, roi } (3° et 4° vers)
de Constantinople.

Sept ans veuf
Antoine était resté,
de sorte que les malheurs d'Hé- } (3° et 4° vers)
lène de là sont arrivés.

le roi — — — (¹) — — — de nouveau
qu'il lui fallait se marier,
qu'une [personne] semblable à son an-
il lui fallait chercher. [cienne femme]

Mais il ne put trouver
de femme semblable à la première
à sa satisfaction
qu'Hélène sa fille.

Ce père cruel déclara son dessein } (1° et 2° vers)
à Hélène
en lui disant
qu'il lui fallait se marier avec elle (²).

Hélène, lorsqu'elle entendit
cette infâme parole de son père,
sortie de la maison la nuit,
s'embarqua sur la mer.

Le patron du vaisseau dit
qu'il allait en Flandre;
mais le vent ayant changé,
ils gagnèrent Ostende.

Le roi Cantabron, ayant entendu
qu'une belle princesse était là,
la manda devant lui
et [dit] qu'il voulait l'épouser.

(¹) Sans doute *eïregue*, puis un verbe tel que : *pensa*, *dit*, *affirma*, ou quelque autre exprimant une intention ou une déclaration.

(²) Ou : avec lui; il n'y a pas de raison grammaticale ou autre pour choisir entre les deux traductions.

haren ⁽¹⁾ *ihessy harçara*
jouan cen itchas ondora
patron chefa othoitu
erouan leçan anglaterrara

Donc, ayant fui de nouveau,
 elle alla au bord de la mer,
 ayant demandé à Patron le chef
 qu'il la passât en Angleterre.

jouaiten cirelariq itchasouan
pirates cien ⁽²⁾ *errecontratu*
oncia pillatu beitscian eta
helen a berarganat hartu

Tandis qu'ils allaient sur mer,
 ils furent rencontrés par le pirate
 qui pilla le vaisseau et
 prit Hélène à son bord.

hain sarri proposatu ceron
harez jouitu nahi cela
ben a gincouaren probidenciag
beguiratu cien ⁽³⁾ *helen a*

Aussitôt il lui exposa
 qu'il voulait jouir d'elle.
 Mais la providence de Dieu
 garda Hélène.

oncia fonditu cerien
durunda zaparta batec
eta helen a conserby
taula baten gaignen

Leur vaisseau fut coulé
 par un coup de tonnerre;
 et Hélène conservée
 sur une planche.

irousky hellu cen guero
anglaterraco lurretara
itchassouan eguin cielarig
saldoua nigar eta heyagora

Heureusement elle arriva ensuite
 aux terres d'Angleterre,
 après avoir fait sur mer
 force pleurs et gémissements.

anglaterraco oyhan batetan
hirour gay egunez egon cen
hasperen dolore eta nigar baicy
haren beithan ezpeitçen

Dans un bois d'Angleterre
 elle resta trois nuits et [trois] jours
 qu'elle ne fut que soupir,
 douleur et pleur en cet endroit.

hanrry hanco erreguia
oihan hartan çen guerthatu
eta helen a erratia
harec cian errecontratu

Henri, le roi de ce pays,
 arriva dans ce bois;
 et celui-là rencontra } (3° et 4° vers)
 Hélène l'égarée.

suspreniturig jarri cen
erregue houra berhala
han ediren behar cienez
andere eder houra

Se mit à être surpris
 ce roi aussitôt,
 de ce qu'il dût trouver là
 cette belle dame.

eraman ukhen çian
berareki elcherat
bay etare ezcontu içan
guero algarrekila

Il la conduisit
 avec soi dans sa demeure;
 et même aussi ils se marièrent
 ensuite ensemble.

⁽¹⁾ Il faut sans doute lire *aren*, *donc*; car *haren*, génitif du pronom démonstratif, ne peut s'expliquer grammaticalement.

⁽²⁾ Pour *cien*.

⁽³⁾ Pour *cian*; peut-être même est-ce *cian* mal écrit.

*bena dembora laburrentaco
ezcontu ičan ciradian
hanrriq aita saintiren sokhorritcera
jouan behar ukhen beitician*

*ministriari gomendatu cian
hanrriq bere emazte maitia
bena erreguigna çaharrac
formatu cian tradicionia*

*hanrry phartitu ičan cen
içorra utciriq helena maitia
bena malerousa hareq
nahi ukhen çon idoki bicia*

*helenac sorthu çutian
bi seme trionphantiq
ministriac leterac igorry
boztario handireky*

*bena erreguigna çaharrac
letera bidian atçeman cian
eta bi chakhur sorthu çutiela
igorry beste lettera batian*

*bederatçu jakile falxu
erakharry çutiam etcherra
lettera bedera emaniq
igorry ministriagana*

*harec phensatu cian
tradicione infamubat
ikhousiren ducie noula eta cer guisaz
pâcenciarekila gente hounac*

*gincouac placer beitician
helena conserbatu ičan cen
maria closester haren plaçan
hil eraçy beiticien*

*helena hantiq jalky cen
bi haurrac bessouetan
eta gay hora iragan
oyhan çar batetan*

*haurrac galdu çutian
bera lo çagouelariq
lehov batec eta harç batec
eraman çeitçen khandutic*

Mais pour [un] court temps
ils furent mariés,
parce qu'il fallut qu'Henri } (3^e et 4^e vers)
allât secourir le saint Père.

Au ministre recommanda
Henri sa chère femme;
Mais la vieille reine
forma la trahison.

Henri partit,
laissant enceinte [sa] chère Hélène.
Mais cette malheureuse-là ⁽¹⁾
lui voulut enlever la vie.

Hélène mit au monde
deux fils triomphants;
le ministre envoya les lettres
avec grande allégresse.

Mais la vieille reine
intercepta la lettre à son passage,
et qu'[Hélène] avait mis au monde deux chiens
manda dans une autre lettre.

Neuf faux témoins
elle fit venir à [sa] demeure;
ayant donné une lettre à chacun,
elle les envoya au ministre.

Celle-là mérita
une trahison infâme,
vous verrez comment et de quelle façon,
avec la patience, bonnes gens.

Parce qu'il plut à Dieu,
Hélène fut conservée,
Marie Glocester à sa place
parce qu'ils firent mourir.

Hélène quitta ces lieux,
ses deux enfants dans les bras,
et passa ce soir-là
dans un méchant bois ⁽²⁾.

Elle perdit ses enfants,
tandis qu'elle-même était en train de dormir;
par un lion et par un ours
ils furent enlevés d'à côté d'elle.

(1) La vieille reine.

(2) A moins qu'il faille traduire : dans un bois antique — çar pouvant avoir les deux sens.

iratçarry içañ cenian
haurrac menx çutian
oihuz eta marracas jarry cen
bere buriary callaz mementian

Lorsqu'elle fut réveillée,
 ses enfants lui firent défaut ;
 elle se mit à crier et à pousser des
 [hurlements de détresse,
 se meurtrissant elle-même à l'instant
 (m. à m. en portant tort à sa tête
 dans le moment).

benà ırousky ermithainbat
iragaiten heltcen da
eta animal hayer haurrac
ideky ceitcen berhala

Mais heureusement un ermite
 arrive en passant [par là] ;
 et à ces animaux les enfants
 furent enlevés aussitôt.

16 (1) *ourthez ermithain harec*
hacy çutian haur ouraq
combat khosta ceitçon
badaky gıno jaunaq

Seize ans cet ermite
 nourrit ces enfants ;
 combien ils lui coûtèrent
 le Seigneur Dieu le sait.

hanrry retiratu içañ cen
erroumaco hirity etcherat
helenà by haurreky hil cela
annonçatu ceron bere amaç

Henri s'était retiré
 de la ville de Rome pour [revenir] chez lui ;
 qu'Hélène était morte avec les deux enfants
 lui-annonça sa mère.

erraiten celorariq (2) ministriac
hil eracy çutiela
bere burian harturiq
cerbait gelosqueria

Tout en lui disant que le ministre
 l'avait fait périr,
 ayant conçu dans sa tête
 quelque jalousie.

hanrriq berhala ministria
presounteguian eçarten du
hain sarry antoyne erregue
helenaren ondouan hara heltu

Henri tout de suite le ministre
 met en prison.
 Aussitôt le roi Antoine
 [étant] arrivé là à la poursuite d'Hélène,

enfin by erregue hayec
hain ounxa descouvritcen die
hanrriren amac eguin ciela
jakile batec erraiten derie

Enfin ces deux rois
 découvrent très bien
 que la mère d'Henri a fait [le crime] ;
 un témoin le leur dit.

mementian ministria cien
libratu presounteguity
eta emazte gaichto houra
erreracy bere jakileky

A l'instant ils délivrèrent }
 le ministre de prison } (1^{er} et 2^e vers)
 et firent brûler cette méchante } (3^e et 4^e
 femme avec ses témoins. } vers)

ministriac declaratcen du
helenà by semeky bicy cela
eta maria haren iloba
helenaren plaçañ hil cela

Le ministre déclare
 qu'Hélène vit avec ses deux fils
 et que Marie, sa propre nièce,
 est morte à la place d'Hélène.

(1) Énoncez : *hamasei*.

(2) Faute de transcription pour *celorariq*.

*by erregue hayec behala
helen a ediren behar ciela
phartitu ičan ciradian
bere armada ororekila*

Ces deux rois sur-le-champ,
[attendu] qu'il leur fallait trouver Hélène,
partirent
avec toute leur armée.

*erreguiac hemen utciriq
ermithaignac erran ceren haurrer
haur ediren elibat cirela
haurrac aita amen cherkhatcera
abiatu ciren behala*
— — — — —

Laissant là les rois,
[contons que] l'ermite dit aux enfants
qu'ils étaient des enfants trouvés.
Les enfants pour chercher leurs parents
s'en allèrent sur-le-champ.

(Ici deux strophes déchirées).

— — — tourseco archev — — (¹)
*guero jarry ciradian
eta marty hetariq bata
amonier eçary ukhen cian*

— — — — chez l'archevêque de Tours
ensuite ils s'établirent;
et [Martin, l'un d'eux,
il institua aumônier.

*helen a hiry hartara heltcen da
eta ikhoussiren ducie ordian
bere semiarenen escutj
noula amoina harturen dian*

Hélène arrive en cette ville,
et vous verrez alors
de la main de son fils
comment elle recevra l'aumône.

*hanrriq bere semiac tourçen
eçagaturen dutu
noula eta cer guisaz
içanen çaiçie errepresentatu*

Henri ses fils à Tours
connaîtra,
comment et de quelle façon,
[cela] vous sera représenté.

*helen a pelegrinagian
erroumarat jouan cen
bidian eritarcun handy ukhen
guero hara heltu ičan cen*

Hélène en pèlerinage
alla à Rome;
en route elle eut [une] grande maladie;
ensuite elle arriva là.

*hanrri eta antoyne touren egoniq
hantj dira phartitcen
helen a behar ciela ediren
mundian biciriq balimbacen*

Henri et Antoine, après être restés à Tours,
parlent de là,
[affirmant] qu'il leur faut trouver Hélène,
si elle est vivante au monde.

*luce liçate gente hounac
oray cîer explicatceco
erregue hayec helenaren cherkh — (²)
igaran çutien bidiaç oro*

Il serait long, bonnes gens,
de vous expliquer maintenant,
ces rois en cherchant Hélène
tous les chemins par lesquels ils ont passé.

*ben a hanich herry unguraturiq
sarrasieky guerla handy ukheniq
heltu ciren erroumara
libraturiq exayen escutiq*

Mais ayant parcouru maintes contrées,
ayant fait grande guerre aux Sarrasins,
ils arrivèrent à Rome,
échappés à la main des ennemis.

(¹) Sans doute faut-il lire : *archevescoua beithan* ou *archevescouaren beithan*.

(²) Sans doute *cherkhatceç* ou *cherkhatcian*.

<i>han hanrriq eta antognac berr — — (1)</i>	Là Henri et Antoine des nouvelles
<i>jakin cien helenaren</i>	surent d'Hélène;
<i>helen aaldiz tourserat</i>	Hélène de son côté à Tours,
<i>hayen loxaz utculy cen</i>	par crainte d'eux, retourna.
<i>hanich herry eta erresouma</i>	Beaucoup de pays et de royaumes
<i>travesatu cien ordian</i>	ils traversèrent alors;
<i>guerla sarrasier eguite — — — (2)</i>	de faire la guerre aux Sarrasins,
<i>obligatu ciradian</i>	ils furent obligés.
<i>moradeignac hartu cian</i>	Moradein prit
<i>hanrri anglaterracoua presoun — (3)</i>	Henri d'Angleterre comme prisonnier.
<i>ben a presou cegouelariq gincouac</i>	Mais tandis qu'il restait emprisonné, Dieu
<i>igorri ceren consolacione</i>	leur envoya consolation.
<i>Ainguria minçatu ceron</i>	L'ange lui parla,
<i>erraiten cerolariq</i>	lui disant
<i>ediren ciela helena</i>	qu'il trouverait Hélène
<i>tourçeco tronouan bertariq</i>	sur le trône de Tours bientôt.
<i>ben a toursera heltu beno lehen</i>	Mais avant d'arriver à Tours,
<i>çombat guerla etcien ukhaiten</i>	combien de guerres n'eurent-ils pas!
<i>archevescoua eta bere semia</i>	l'archevêque et son propre fils
<i>presouner dutu ikhousten</i>	[Henri] voit prisonniers.
<i>erregue gamox goithuriq</i>	Ayant vaincu le roi Gamox
<i>haren arreba chiristý eraciriq</i>	et fait chrétienne sa sœur,
<i>heltu ciren oro tourçera</i>	ils arrivèrent tous à Tours,
<i>hanich phena sofririturiq</i>	après avoir enduré beaucoup de peine.
<i>ikhousiren ducie noula</i>	Vous verrez comment
<i>helena ediren dien</i>	ils ont trouvé Hélène
<i>eta çombat alagranciareky</i>	et avec combien d'allégresse
<i>algar besarkaturen dien</i>	ils s'embrassèrent les uns les autres.
<i>ala beitukie hayec han</i>	Ainsi parce qu'ils auront là
<i>placer ecinago handiac</i>	des plaisirs on ne peut plus grands,
<i>ikhousiren ducie algarri noula</i>	vous verrez comment les uns aux autres
<i>countaturen dutien istoriaq</i>	ils conteront [leurs] histoires.
<i>admira eçaçie helena</i>	Admirez Hélène
<i>eta haren verthute handia</i>	et sa grande vertu;
<i>soguicie noula gincouaz</i>	regardez comme par Dieu
<i>içan den consolatia</i>	elle a été consolée.
<i>omnis mirabilis fecit</i>	

(1) Sans doute *berririq*.(2) Sans doute *eguilera*.(3) Sans doute *presouner*.

Erdian.

*oray cerbait gora behera
hory dateke oro
egunco goure trageriaren
sustancia oro*

*eniz nahy occasioniaz
sobera prevalitu
bena bay ene discousa
mementian finitu*

*banu profeta baten dona
apostolien mihia
obeky esplicatceco
sainta haren bicitcia*

*bena esparanchac nay
azcarky consolaten
niq erran beno obeky
duciela comprenituren*

*bena nahy baducie
ounxa comprenitu
hasteti q urhenciala behar ducie
atencionekey behatu*

Chapau a la main.

*Adi q compaigna ouhouratia
othoy pharca içadaçie
ene laguneky berhala
ginen niçaycie*

*cien cerbutchary umil
ene bihotz oroz
manhatçen banaicie
muthil ene eguin ahal oroz*

*Saluta eta passey a
sonu soné.*

Au milieu (1°).

Maintenant avec quelque variation
tout cela sera
de notre tragerie d'aujourd'hui
toute la substance.

Je ne veux pas de l'occasion
trop me prévaloir,
mais bien le discours
finir à l'instant.

Si [seulement] j'avais le don d'un prophète,
la langue des apôtres,
pour mieux expliquer
la vie de cette sainte!

Mais je suis fortement consolé { (1^{er} et 2^e
par l'espoir } vers)
que vous comprendrez mieux { (3^e et 4^e
que je ne dis. } vers)

Mais si vous voulez
bien comprendre,
du commencement à la fin il vous faut
écouter avec attention.

Adieu, compagnie honorée;
je vous prie, pardonnez-moi :
avec mes compagnons tout de suite
je vous [re]viendrai.

Votre humble serviteur
de tout mon cœur,
si vous me commandez,
[votre] valet de tout mon pouvoir.

Qu'il salue et se promène;
musique. —

2°. — PREMIER SERMON DU MANUSCRIT N° 37

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

*egun hon desiratcen deicit
compaina ouhouratia
Gincouac eman diçaciela
ossagarry eta bakia*

Je vous souhaite [le] bonjour,
compagnie honorée;
que Dieu vous donne
la santé et la paix!

(1°) Indication de la position du récitant.

pastoral baten equitera
dugu deliveratu
apurbat goury behatcera
placer baducie phena hartu

De faire une pastorale
 nous avons décidé;
 de nous écouter un peu
 s'il vous plaît de prendre la peine.

moralla baten cier emaitera
lagunec houna igorrry naye
eta egin ahala eguinen dugu
behatu placer baducie

Pour vous donner une moralité ⁽¹⁾,
 mes **comp**agnons m'ont envoyé ici;
 et nous ferons le possible,
 s'il vous plaît d'écouter.

Sainta Elenaren biciteciaz
nahy ninçacie minçatu
çoinec changry eta malenkonia
mundu hontan bician soffritu beitu

De la vie de sainte Hélène
 je veux vous parler
 qui le chagrin et la mélancolie
 dans ce monde en sa vie a souffert.

Constanty noblaquo ⁽²⁾ *eregue*
çuçun ⁽³⁾ *dama haren aita*
eta aita saintiaren arvea
Elisabet aldiz ama

Roi de Constantinople
 était le père de cette dame;
 et sœur du saint père,
 Elisabeth, d'autre part, sa mère.

hacy ukan cicien ⁽⁴⁾
gincouaren crenatan
ama hil ceion guero
cerbait demboraren⁵ burian

Ils l'avaient nourrie
 dans la crainte de Dieu.
 Sa mère mourut ensuite
 au bout de quelque temps.

Eregue handy houra
alhargun dabaratu ⁽⁵⁾
beriz ceion eresolitu
behar cialla hastara escontu

Ce grand roi
 est resté veuf.
 Il pensa qu'il lui fallait prendre
 la résolution de se marier à nouveau. } ^{(3^e et 4^e}
 vers)

Eregue harec etcian edireiten
bere emaztia becein ederice
ez bere contentamentuko
Ellena beraren alhaba baicie

Ce roi ne trouvait [d'autre personne]
 aussi belle que sa propre femme
 ni qui pût le contenter,
 qu'Hélène sa propre fille.

Bere alhabary cirioçun ⁽⁶⁾
berhala desena descroubitu
eraiten ceiolarie oitian
behar ciala algareky escontu

A sa fille il découvrit
 aussitôt son dessein, } ^(1^{er} et 2^e vers)
 lui disant assurément
 qu'il leur fallait se marier ensemble.

(1) C'est-à-dire : pour vous exposer la moralité de la pièce.

(2) Littéralement : Roi de Constanty la noble, par suite d'une étrange interprétation du nom de cette ville.

(3) Notez *çuçun* (il était) avec la forme du traitement respectueux en s'adressant à une seule personne qu'en français on ne tutoierait pas; au lieu de la forme du traitement indéfini *cen* que préfère le souletin, lorsque, comme ici, on s'adresse à plusieurs personnes. Cet emploi du traitement respectueux est proprement bas-navarrais.

(4) Remarquez encore cette forme respectueuse du terminatif de la 3^e pers. plur. imparf. de l'indic., à la place de la forme indéfinie *cien*.

(5) Pour *da baratu*.

(6) 3^e pers. sing. imparf. de l'indic. du terminatif transitif, indiquant un rapport avec un complément indirect de la 3^e pers. du sing., traitement respectueux; au lieu de la forme *ceion* ou *cerion*, du traitement indéfini qu'on attendrait en souletin strictement correct.

Ellenac ençun dianian
Aita guisa hartan mincatcen
estu ez bere aita obeditcen
bena bay berhala berac etciakitancen ⁽¹⁾

Hélène, quand elle a entendu
son père parler de cette façon,
n'obéit pas non [certes] à son père,
mais bien quitte aussitôt seule la maison.

berhala jouaiten duçu ⁽²⁾ *hantic*
ostandaquo portu batetara
han enbarkatcen oncy batelan
eta phartitcen anglatererac ⁽³⁾

Aussitôt elle part de là
pour un port d'Ostende;
là elle s'embarque en un vaisseau
et part pour l'Angleterre.

helcen duçu ⁽⁴⁾ *irousqui*
anglatereco portiala
jalky denian onctic
badouaçu ahal den lekhiata

Elle arrive heureusement
au port d'Angleterre;
quand elle est sortie du vaisseau,
elle va à l'endroit où elle peut.

bere buria ikousten cian
hiry estranger batetan
espeicaquian norat jouan
eta espiritia haniz penatan

Elle se voyait
dans un pays étranger
[au point] qu'elle ne savait où aller,
[et voyait] son esprit en grande peine.

hasperenez dagouelari
bere buriareky nigarez
tristeciac garhaituric
eta ecinago dolorez

Elle allait soupirant
et pleurant avec soi-même,
vaincue par la tristesse
et dans une douleur on ne peut plus forte.

Anglateraco ereguec guero
helcen duçu ⁽⁵⁾ *guero Elena — —* ⁽⁶⁾
bere suitarequilla
ihicen dabilala

Le roi d'Angleterre ensuite
arrive vers Hélène
avec sa suite,
comme il allait chassant.

Ereguec dama houra
jouanic cantialla
nountic edo nolaz den han
placer badu eran diçoualla

Le roi, de cette dame
étant allé à côté,
[demande] qu'elle lui dise, s'il
lui plaît, d'où elle vient ou
[comment elle est là.] ^(3° et 4° vers)

Ellenac dolore handirequy
berhala eraiten dioçu ⁽⁷⁾
Jauna cartier hoietan
estranger edireiten nuçu

Hélène avec grande douleur
aussitôt lui dit :
« Seigneur, dans ces régions
» je me trouve étrangère. »

(1) Transcription fautive pour *etchia kitatcen*.

(2) Forme respectueuse du terminatif intransitif de la 3° pers. sing. du prés. indic. au lieu de la forme indéfinie *da*.

(3) Mauvaise transcription de *anglaterrerat*.

(4) *Da* serait plus correct en souletin strict; cf. la note 2 ci-dessus.

(5) Cf. ci-dessus les notes 2 et 4.

(6) Sans doute après *Elena*, faut-il lire *gana*, qui paraît être le mot ou le suffixe actuellement illisible.

(7) Remarquez ici encore, pour la 3° pers. du terminatif transitif du sing. prés. indic. avec complément indirect de 3° pers. sing., la substitution de la forme respectueuse à la forme indéfinie *dio*.

Erregue harec bertan
eraiten dirioçu ⁽¹⁾
madama ⁽²⁾ *tristecia hory*
bihotcety idokhy eçaçu

Ce roi bientôt
 lui dit :
 « Madame, cette tristesse
 » ôtez du cœur. »

Madama elcitiala afflegui
lekhu estrangerian ičanegaty
placer baduçu gin eneky
ny beçala ičanen cira segurquy

« Madame, ne vous affligez pas
 » pour être dans un lieu étranger;
 » s'il vous plaît venir avec moi,
 » vous serez sûrement comme moi. »

Ellenac obeditcen diçu ⁽³⁾
erregue houra berhala
eta eramaiten berequilla
harturic çamarialla

Hélène obéit
 à ce roi sur le-champ;
 et il la conduisit avec soi,
 l'ayant prise sur le cheval.

Dama ⁽⁴⁾ *haren maneriez*
hanbeste çuçun ⁽⁵⁾ *contentatu*
non demboraren burian
algarequy beiciren êscontu

Par les manières de cette dame
 il fut tellement satisfait
 qu'au bout de quelque temps
 ils se marièrent ensemble.

miserable ellena bere oustez
placeretan ičanen celâ ouste ciçun ⁽⁶⁾
benâ haren phenac eta doloriac
ordian ordian hasy çutuçu ⁽⁷⁾

La malheureuse Hélène, selon son opinion,
 croyait qu'elle serait heureuse.
 Mais ses peines et ses douleurs
 alors, seulement alors, commencèrent.

Erreguec behar ukhan cian jouan
Eromerat Aita saintiac galdathuric
Ellena aldiz etchen baratu
miserabilia onxa tristeric

Le roi fut obligé d'aller
 à Rome, demandé par le saint père;
 Hélène, de son côté, de rester à la maison,
 la malheureuse, très triste.

bere amaren bortchaz ciçun ⁽⁸⁾
ereguec Ellena espousatu
çouin erreguigna harec beician
Ellenaren maleurac oro causattu

Malgré sa mère avait
 le roi épousé Hélène;
 et cette reine là causa
 tous les malheurs d'Hélène.

(1) Cf. la note précédente.

(2) *Madama* traduit *Madame* appliqué à une personne d'un haut rang ou d'un rang supérieur à celui de la personne qui parle; tandis que le mot purement basque *anderia* traduit *Madame* ou *Mademoiselle* quand on s'adresse à une personne qui est à la fois de même rang que la personne qui parle et qui n'occupe pas une situation sociale éminemment élevée. Toutefois, en tout état de cause, *Madama* peut s'employer lorsqu'on tient à être particulièrement cérémonieux.

(3) Forme respectueuse au lieu de la forme indéfinie *du*, de la 3° pers. sing. prés. indic. de l'auxiliaire transitif.

(4) Même différence, *mutatis mutandis*, entre *dama* et *andere* qu'entre *madama* et *anderia*.

(5) Cf. ci-dessus p. 347, note 3.

(6) 3° pers. sing. imparf. indic. du terminatif transitif, forme respectueuse au lieu de la forme indéfinie *cian*.

(7) Terminatif intransitif, 3° pers. plur. imparf. de l'indic., forme respectueuse, au lieu de la forme indéfinie *ciren*.

(8) Cf. ci-dessus note 6.

bortchatu iğan çuğun
amoinaren galdalcera
bere biçïaren cherkatcen
mundiaren lastercaturie

Elle fut forcée
 de demander l'aumône,
 en cherchant sa vie,
 courant le monde.

amoinan cabilalarie
dembora handiren ondouan
bere seme galdiac causitu çutian
Tours entorenaço⁽¹⁾ archebeskouaren
[etchian]

Tandis qu'elle allait après l'aumône,
 Au bout d'un long temps,
 elle rencontra ses fils perdus
 à Tours en Touraine dans la demeure
[de l'archevêque.

bestetan usatçen çian beçalla
bere semer amoina galdatçedu⁽²⁾
semec eman amoina amari berhala
eta amac ez sem[i]ac ez ahar eçagutu

Au reste, comme elle avait accoutumé,
 elle demande l'aumône à ses fils;
 les fils donnent l'aumône à la mère aussitôt,
 et la mère ne reconnut pas ses fils.

hantý demboraren buriñ
gincouac permetitu ukan çian
S^t Ellena bere aytarequy
senharaquy eta semequy juntatu çira-
dian⁽³⁾

A un certain temps de là,
 Dieu permet
 que sainte Hélène avec son père,
 son mari et ses enfants fut réunie.

gente hounac nic banaquy
esplikatcen hobequy
equin ahalla egin niroque
cier entelegua eracitez segurquy

Bonnes gens, si moi je savais
 expliquer mieux,
 je ferais mon possible
 sûrement pour vous faire comprendre.

Bena ordenario guiçounac
houxac eguiten beituñe
nic ere onxa emaiten ezpadut
othoy parqua içadaçie

Mais comme d'ordinaire les hommes
 font des fautes,
 moi aussi, si je ne fais pas bien,
 je vous prie, pardonnez-moi.

Adio gente hounac
oray ny banoua
bena ene compagnarequy
berhalla ginen niz houna.

Adieu, bonnes gens;
 maintenant je m'en vais.
 Mais avec mes compagnons
 bientôt je reviendrai ici.

3°. — PREMIER SERMON DU MANUSCRIT N° 36

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

houunkigin⁽⁴⁾ ciradiela
compagna ouhouratia
egun houn batez cier desiratcez
hartu dut libertatia

Soyez bienvenus,
 compagnie honorée;
 de vous souhaiter un bonjour
 j'ai pris la liberté.

⁽¹⁾ Voir p. 337, note 1.

⁽²⁾ Pour *galdatcen* du.

⁽³⁾ Ce pluriel s'explique par attraction avec le sujet logique qui est à la fois Hélène, son père, son mari et ses fils.

⁽⁴⁾ Pour *houunki gin*.

*Goure desira liçate egun
cien diberti eacetia
edo exemplu ederbaten
heben cier eracoustia*

*benà jakin deçacien
ceriçan mincoren guiren
edo goure trageriaren sujeta
noula deitcen ohicen ⁽¹⁾*

*houra date Helena Santa
Sujet berthutez betia
desfortunaren exemplia
eta graciaren ithurria*

*Hartçaz egun mintçacceco ⁽²⁾
libertatia dut hartu
amourecatic haren frutiez
içan citien instruitu.*

*Antoina Constantinobleco erreguia
eta Elizabech haren emaztia
hourac ciren Hellena saintaren
aita eta ama maitiac*

*hamabost ourthe cianeco
ama hil içan ceion
guisa hartan aldiz aita
alhargun baratu ceion*

*benà noula Hellena beiten
Edertarçunaz paregabia
bere aitaç equin ceion
behin proposicionia*

*ezcontceco fantesiabat
burian sartu içan ceiola
benà ezcouncecoz ere
hareki berareki nahi dela*

*soicie orai jente hounac
aita haren brutalitatiari
couin nahi beiten ezcountu
bere alhaba bakhoitçareki*

*bekhatu haren handitarçuna
Hellenak bere aitari
Representatu ceion
harditcia handi bateki*

Notre désir serait aujourd'hui
[de] vous faire divertir,
ou un bel exemple
ici de vous montrer.

Mais sachez
de quoi nous vous parlerons,
ou le sujet de notre tragerie,
comme on a coutume de l'appeler.

Celui-ci sera Hélène la sainte,
sujet plein de vertu,
exemple d'infortune
et source de la grâce.

De vous parler d'elle
j'ai pris la liberté,
afin que de ses fruits
vous soyez instruits.

Antoine, le roi de Constantinople,
et Élizabeth, sa femme,
étaient d'Hélène la sainte
le père et la mère chéris.

Du temps qu'elle avait seize ans,
sa mère mourut :
De cette façon, de son côté son père
demeura veuf.

Mais comme Hélène était
hors de pair par la beauté,
son père lui fit
la proposition [que voici] :

[Il lui fit savoir] qu'une fantaisie de se marier
lui était entrée dans la tête,
mais que d'ailleurs se marier
avec elle-même il voulait.

Regardez maintenant, bonnes gens,
la brutalité de ce père
qui voulait se marier
avec sa fille unique.

La grandeur de ce péché
Hélène à son père
représenta
avec une grande hardiesse,

⁽¹⁾ Pour *ohi cen*.

⁽²⁾ Pour *mintçatceco*.

*etciala consentituren
bere aitarien espousatcia
lehenago utciren ciala
erhaustera bere buria*

[Disant] qu'elle ne consentirait pas
à épouser son père;
qu'avant, elle laisserait
réduire sa personne en poussière.

*ezla hargatic rebutatcen
aita brutal houra
bena galthatcen diala dispenxa
aita saintiari berhala*

Ne se rebute pas néanmoins
ce père brutal;
mais [il déclare] qu'il demande la dispense
au Saint Père tout de suite.

*luce liçate jente hounac
orai cier esplicatceco
aita harec noula ukhen ceion dispenxa
alhabaren espousatceco*

Il serait long, bonnes gens,
de vous expliquer maintenant
comment ce père eut la dispense
d'épouser sa fille.

*Bena aita saintia ganic obtenu
ikhousiren ducien beçala
eta bere alhabari cin eracoux
guerlati gin cenian etchera*

Mais il l'obtint du Saint Père,
comme vous verrez,
et la montra à sa fille
quant il [re]vint de la guerre au logis.

*Hellenac ikhousi ondouan
aita saintiaren dispenxa
jalkitcen duçu etcheric
eta iheski jouaiten berhala*

Hélène, après avoir vu
la dispense du Saint Père,
sort de la maison
et s'en va tout de suite en fuyant.

*itchasoco ountei batetan
sarthu içan cen berhala
eta gero hellu hala
Frandrezen hiri batetara*

En un vaisseau sur mer
elle entra tout de suite,
et ensuite arriva ainsi
à une ville des Flandres.

*Han religious elibatec
hartu ukhen cien compagnian
ceigniac berac minçatcen ciren
haieki cegonemian*

Là des religieuses
la prirent dans leur compagnie;
les cloches d'elles-mêmes parlaient,
quand elle restait avec elles.

*Kentabrou errequiac entçun cianian
hara hellu cela Hellena
labessadari odre igorri ceion
hara igortez princessa houra*

Quand le roi Cantabron entendit
qu'Hélène était arrivée là,
il envoya l'ordre à l'abbesse
d'envoyer chez lui cette princesse,

*Bestela erra eraciren ciela
labessada handia
Hellenac kitatu cian
erreligiouen ⁽¹⁾ comentia*

[Ajoutant] qu'autrement il ferait brûler
la grande abbesse.
Hélène quitta
le couvent des religieuses,

*Eta hartu cian bertan
Anglaterraraco bidia
nahi beitician evitatu
maleur ikharagarria*

Et prit bientôt
le chemin de l'Angleterre,
parce qu'elle voulait éviter
ce malheur épouvantable.

(¹) Sans doute erreur pour *erreligiouen*.

*ichaso bazterrila cengan
capitain bat othoitu cian
ountei hartarat othoi
berareki har lezan*

*hori duciela gente hounac
princessa baten corthia
couignee ezpeitu ihounere
mement baten phaussia*

*benà noula Hellenà beitecen
erran dudan beçala
ederiarçun ororen
mirail admiragaria*

*Coressiouen capitaina Hellenaz
amoureux rendatu içan cen
eta bere passione infamia
berhala dero declaratecen*

*erraiten cerolaric behar ciala
bere passionia contentatu
amourioz plazer bacian hala
bestela nahi ciala borchatu*

*Bena danger handi hartan
goure creaçaliari adreçatcen da
gincouac haren oihiac ençunic
ordian libratu içan da*

*Durunda gincouac cian
egoichi ountei hartan gaigna
guiçon malerous harec deliberaturic
Hellenaren borchatcera*

*ountei houra icancen ⁽¹⁾
memento hartan fricaçatia
coursterouc oro aldiz
ichasouan fonditiac*

*irouski taula batetan gaignen
Hellenà baratu icancen ⁽²⁾
bi egun eta bi gai
taula hartan ebili cen*

*Bere taulan heltu cen
anglaterraco ichas bazterrila heltu cen
eta hanti abar elibaten moyanez
idorrialat jalki cen*

Quand elle fut [rendue] aux bords de la mer,
elle pria un capitaine
qu'il daignât à son bord
la prendre avec lui.

Voici, bonnes gens,
le sort d'une princesse
qui n'a nulle part
un moment de repos.

Mais comme Hélène était,
ainsi que j'ai dit,
de toute beauté
le miroir admirable,

Le capitaine des corsaires, d'Hélène
devint amoureux;
et sa passion infâme
tout de suite il lui déclare,

Lui disant
qu'il lui faut contenter sa passion :
de gré, s'il lui plaisait ainsi;
autrement, qu'il voulait la contraindre.

Mais dans ce grand danger,
à notre Créateur elle s'adresse :
Dieu ayant entendu ses plaintes,
alors elle fut délivrée.

Dieu lança le tonnerre } (1^{er} et 2^e vers)
sur le vaisseau,
ce malheureux homme ayant décidé
de contraindre Hélène.

Ce vaisseau fut
dans ce moment fracassé;
et tous les corsaires de leur côté,
coulés dans la mer.

Heureusement sur une planche
Hélène demeura;
deux jours et deux nuits,
sur cette planche elle vogua.

Sur sa planche elle arriva,
elle arriva sur la côte d'Angleterre,
et de là, moyennant des branches,
elle aborda sur la terre ferme.

(1) Pour içan cen.

(2) Pour içan cen.

*Henry Anglaterraco erreguia
ihicen guero ari cela
recontratu ukhen cian
oihan batetan Hellena*

Henri, le roi d'Angleterre,
étant ensuite à la chasse,
rencontra
Hélène dans un bois.

*Haren edertarçun handiac
berhala charmaturic
tratatu ukhen cian magnificoki
bere echerat eramanic*

Par sa grande beauté
tout de suite charmé,
il la traita magnifiquement,
l'ayant amenée dans sa propre demeure.

*anfin Anglaterraco erreguec
haren edertarçuna cela causa
espousatu ukhen cian
bere amaren borchaz beçala ⁽¹⁾*

Le roi d'Angleterre,
à cause de la beauté de celle-ci,
l'épousa,
comme malgré sa propre mère.

*Couimbait ourthez bici içan ciren
hanixt plazerekila
Henri jouan artino
aita saintiaren sokhorritcera*

Quelques années ils vécurent
avec beaucoup de satisfactions,
jusqu'à ce qu'Henri alla
au secours du Saint-Père.

*thempora hartan Sarrasac
guerla emaiten beitiçien eliçari
Henri partitu ican cen
sokhorry emaitera aita saintiari*

En ces temps, comme les Sarrasins
faisaient la guerre à l'Église,
Henri partit
porter secours au Saint Père.

*Hellena erregueren pharti ondouan
baratu cen bi semez icorra
eta clozesterreco comptiaren
gomendian utci cian Hellena*

Hélène, après le départ du roi,
demeura grosse de deux fils;
et, du comte Clocester
au soin, [Henri] laissa Hélène.

*hanti landan berhala Hellenac
bi seme sorthu çutian
eta lehen ministriac erregueri
letera batetan eçari mementian*

Aussitôt après cela, Hélène
mit au monde deux fils;
et le premier ministre au roi
transmit [la nouvelle] dans une lettre à l'instant.

*Bena noula erregueren amac
Hellena ecinago hugu beitiçian
haren borchaz semiac ceren
espousatu ukhen cian*

Mais, comme la mère du roi
haïssait Hélène on ne peut plus,
parce que son fils malgré elle
l'avait épousée,

*emazte harec ordian
debriez phousaturic
phenxatcen du tradicionc
ecinago loxagarriric*

Cette femme alors,
poussée par le diable,
médié une trahison
on ne peut plus effrayante.

*Bidiala jalki ceion
ministriaren meciari
couignec eramaiten beitiçian
letera erregueri*

Elle sortit à la rencontre
du messenger du ministre
qui apportait
la lettre au roi.

(1) Sans doute il faut lire *berhala*, et alors traduire : « tout de suite malgré sa propre mère ».

*edateco baten moianez
berhala cian loô eraci
eta erregueri emaiten caion letera
chacolati ebaxi*

*ordian erreguina chaharra[c]
era eraci ondouan ministriarena
hartu ukhen cian dessein
gal eraci behar ciala Hellena*

*Iskiribatu cian beste bat
cacheta berriaz cacheta[tu]
bi chakhur itchousiz Hellenac
ican cela humaduatu*

*ikhousiren ducie orano erreguinac
cacheta ebax eta
eraguin beitician beste bat
beste hirouren guisala*

*Eçari cian emazte gaisto harec
letera falxû hartan
bi chakhur sorthu ciala
Hellenac hauren plaçan*

*letera cachetatu cian
bestiaren forma berian
ceren eta cacheta
eraguin beitician*

*erreguec errecebitu ondoan
erranden letera falxia
susprenimentu handitan
jarri içan cen mementian*

*benà bertan eguin·cian
leteraren arrapostia
bai eta ordenatu Hellena
beguira lecen bere frutiekila*

*khamberan behar ciela⁽¹⁾
Hellena beguiratu
houra gin artino
bertan nahi cela retiratu*

*Arrapostia eman ceion
bertan jouaitez manhatu
eta guero eguitecouez
nahi cela han informatu*

Au moyen d'un breuvage
tout de suite elle le fit dormir,
et la lettre qui était donnée pour le roi
elle retira de la pochette.

Alors la vieille reine,
après avoir fait brûler la [lettre] du ministre,
conçut le dessein
de perdre Hélène.

Elle écrivit une autre [lettre]
cachetée avec le nouveau cachet,
[où elle annonçait] qu'Hélène de deux
avait accouché. [chiens dégoûtants]

Vous verrez encore que la vieille reine
ayant dérobé le cachet
[en] fit faire un autre
à la façon des trois autres.

Cette méchante femme mit
dans cette fausse lettre
qu'avait enfanté deux chiens
Hélène, à la place d'enfants.

Elle cacheta la lettre
de la même façon que l'autre,
parce que le cachet
elle avait fait faire.

Le roi, après avoir reçu
la susdite fausse lettre,
en grande surprise
entra à l'instant.

Mais bientôt il fit
la réponse de la lettre,
et aussi ordonna qu'Hélène
on gardât avec ses fruits;

qu'il leur fallait dans sa chambre
garder Hélène,
jusqu'à ce que lui-même vînt,
et qu'il voulait bientôt se retirer.

Il donna [au messenger] la réponse,
lui ayant ordonné de partir de suite,
et [ajoutant] qu'ensuite de l'affaire
il voulait être informé là.

(¹) Les verbes de cette strophe dépendent encore du *cian...*, *ordenatu*, il ordonna..., de la précédente.

*emazte gaisto houra
jalki ceion bidiala
eta Leonor lo eracy
erroumarakouan beçala*

Cette méchante femme
sortit à la rencontre [du messager]
et fit dormir Léonor,
comme lorsqu'il se rendit à Rome.

(Les vers qui suivent, jusqu'à la fin du prologue, sont d'une autre écriture.)

*Leonor lo celariq
lettera ebaxi ceron
eta Ferdinanti esplikatu
cer egorritcen cerion*

Tandis que Léonor dormait,
elle lui déroba la lettre
et expliqua à Ferdinand
ce qu'elle envoyait [au ministre].

*Lettera houra erra eta
ordaria eguiniq
sakolan ecari cerion
Leonor iratcary gabetarie*

Ayant brûlé cette lettre,
en ayant fait une autre à la place,
elle la plaça dans la pochette
sans réveiller Léonor;

*Noun egorri beitceion
lettera hartan ministriary
Hellenna gal eracy leçan
bere bi haureky*

[de sorte qu'] elle manda
au ministre dans cette lettre
qu'il fit périr Hélène
avec ses deux enfants.

Comme on le voit, ce prologue du manuscrit n° 36, à la différence des trois autres, se réfère uniquement à une première journée du drame, — celle qui, comme nous l'avons vu, constitue à elle seule tout ce *cahier*.

NOTE II (¹).

TEXTE D'ORDIARP

(3° feuille, non paginée.)

*L'arrivée avec ses serviteurs
Bulgifer parle à cheval.*

*alla hiry brillanta
hiry parerit gabia
erran içaguçu satan
bertan oray noun guira*

Oh ! la brillante ville,
la ville sans pareille !
Dites-nous, Satan :
où sommes-nous bientôt maintenant ?

Satan m. camariz.

*corage ene barouac
behar dugu placer hartu
occupa erregueren palacioula
oray guirade hellu*

Que Satan parle à cheval.
Courage, mes barons ;
il nous faut prendre plaisir :
au palais du roi Occupa
maintenant nous sommes arrivés.

*hoz emacie aitcina
ez batere duda
behar dugu libertitu
egun jaun harekila*

Allons, donnez de l'avant ;
sans aucun doute
il nous faut divertir
aujourd'hui avec ce seigneur.

(¹) V. ci-dessus, p. 214.

Camariz jupiter m.

*gouatçan beraz gouatçan
oro algarrekyla
libertitceco discousaq
alagueratçen deit bihotça*

Satan m. camarity.

*salutatcen cutut occupa
o erregue illustria
giten nuçu oray çoury
ene bisitaren egutitera*

*jalky cite jalky
çoure suita ororeky
bay eta omage eguin
ifernuco erreguiary*

BULGIFER minça

*ezkitian heben abusa
hoz emachu aitecina
benturaz barazkaiten
edo jokian ari dira*

JUPITER m.

*aguery ez tiren guero
hemen cery guirade egonen
banoua ny aitecina
eny cire jarraikiren*

iragan triatera.

*iragan triatera jupiter
eta minça.*

*ekharrac eskia bulgifer
ene lagun maitia
biec guero har deçagun
goure erregue handia*

eman eskia bulgifer igain.

SATAN minça

*jaunac arauz hordy cirie
edo nitçaz trufatcen
cien buruçagui a nıçala
ezpenaie eçagutcen*

BULGIFER minça

*sira ez kutuçu ez hordy
bena bay ounsa egarry
çoure diharien costuz
edanen beitu gu sarry*

Que Jupiter parle à cheval.

Allons donc, allons
tous ensemble :
lorsqu'on parle de se divertir,
cela me réjouit le cœur.

Que Satan parle, du cheval.

Je vous salue, Occupa,
ô roi illustre !
Je viens à vous maintenant
pour [vous] faire ma visite.

Sortez, sortez
avec toute votre suite,
et aussi faites hommage
au roi de l'enfer.

BULGIFER

N'abusons pas ici [de notre temps] ;
allons, [Occupa,] donnez de l'avant.
Peut-être à dîner
ou à jouer ils sont.

JUPITER

Puisqu'ils n'ont pas paru,
pourquoi attendrons-nous ici ?
Je vais, moi, en avant ;
vous me suivrez.

Qu'il monte sur le théâtre.

*Que Jupiter monte sur le théâtre
et qu'il parle.*

Tends-moi la main, Bulgifer,
mon cher compagnon ;
ensuite prenons, nous deux,
notre grand roi [par la main].

*Ayant donné la main, que Bulgifer
monte.*

SATAN

Messieurs ⁽¹⁾, sans doute vous êtes ivres,
ou vous vous moquez de moi,
parce que vous ne reconnaissez pas } (3^e et 4^e
que je suis votre chef. } vers)

BULGIFER

Sire, nous ne sommes certes pas ivres
mais au contraire bien altérés,
à vos frais
au point que nous boirons bientôt.

(¹) Ou *Seigneurs*, *jauna* signifiant indifféremment *Monsieur* ou *Seigneur*.

SATAN

*hobeky aplika citaye
jaunac oraico aldian
lephoua haux ezteçadan
hemen igaraitian*

JUPITER

*cihaureq ere behar duçu
aren hobeky fingatü
ny ja çoureky erortera
enuçu nahy erriscatu*

*igan triatera satan
jar eta minça.*

*jaunac ezleya haur
palacio agradablia
eztuta niq othian
egon ⁽¹⁾ bonheur handia*

*admiraturic nago hemenco
prepario ederrez
ene bihotçaq eztaquy
certan den placerez*

*oray behar dugu jaunac
guq sarthu placeretan
cerbail fortunaren bidia
badugu hiry hountan*

BULGIFER minça

*bay jauna agradamentu
ederriq baduçu hemen
sonu eguiliac ere
dançatu nahy denaren*

*hiq cer dioc jupiter
baduca sastifacione
hebenco prepario ederrez
eztucu erraiten deusere*

JUPITER minça

*jaunac ezta kestione
ebenco agradamentiez
behar dugu minçatu
goure equitecouez*

*badiçu hanich dembora
cerbutchalcen çutugula
deusere ukhen gabe
çoureganiq secula*

SATAN

Appliquez-vous mieux,
Messieurs, à l'instant de maintenant
à ce que je ne [me] casse pas le cou
en montant ici.

JUPITER

Quant à vous aussi, il vous faut
donc mieux poser le pied;
moi déjà de tomber avec vous
je ne veux pas risquer.

Que Satan monte sur le théâtre;
qu'il s'asseye et parle.

Messieurs, ce palais n'est-il } (1^{er} et 2^e
pas agréable ? } vers)
N'ai-je pas, moi, vraiment
Aujourd'hui le grand bonheur ?

Je demeure en admiration } (1^{er} et 2^e
devant les beaux préparatifs d'ici ; } vers)
mon cœur ne sait
de quoi il est [plus] satisfait.

Maintenant nous devons, messieurs,
nous, entrer dans les plaisirs;
quelque chemin de la fortune
nous avons dans cette ville.

BULGIFER

Oui, seigneur, vous avez } (1^{er} et 2^e
ici un bel agrément, } vers)
et aussi les musiciens
pour celui qui veut danser.

Toi, que dis-tu, Jupiter ?
as-tu satisfaction ?
Des beaux préparatifs d'ici
ne dis-tu rien ?

JUPITER

Messieurs, il n'est pas question
des agréments d'ici :
il nous faut parler
de nos affaires.

Il y a beaucoup de temps
que nous vous servons
sans avoir rien
de vous jamais.

(1) Évidemment erreur de transcription pour *egun*.

SATAN minça chuty

*ago jupiter eziala
soldataz arrancurariq
ceren ezpeituc orano
pretencione handiriq*

JUPITER minça

*placer baduçu oray
gêntè hoyen aïtcinïan
dîtçagun khountiaq eguin
garbiky presentian*

BULGIFER minça

*arrazou duc jupiter
khountiaq eguiniq garbiky
hobe ukhenen diagu
beldur nuc jaun houneky*

SATAN minça

*jaunac eniz enebeithan
oray khountien eguiteco
emadacie dembora
errefletcionen eguiteco*

*beste aldy batez jaunaq
eguinen dutugu hobeky
hox (¹) emacie oray aldiz
phausatcera hebety*

JUPITER minça

*ezcûtuçu ez unheriq
nahy gutuçu libertitu
sonu eguiliac eguicîe sonu
nahy beiniz ny dançatu*

Sonu dança eta retira.

Que Satan parle debout.

Attends, Jupiter, n'aie pas
souci de la solde,
parce que tu n'as pas encore
grande prétention.

JUPITER

S'il vous plaît, maintenant
devant ces gens-là,
faisons nos comptes
nettement dans le moment présent.

BULGIFER

Tu as raison, Jupiter;
ayant fait nos comptes nettement,
nous nous en porterons mieux;
je crains ce seigneur.

SATAN

Messieurs, je ne suis pas chez moi
maintenant pour faire mes comptes.
Donnez-moi le temps
de faire mes réflexions.

Une autre fois, messieurs,
nous les ferons mieux.
Allons d'autre part maintenant,
sortons d'ici nous reposer.

JUPITER

Nous ne sommes pas certes fatigués;
nous voulons nous divertir :
musiciens, faites de la musique;
car moi je veux danser.

Musique; qu'ils dansent et se retirent.

NOTE III (²)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINÉ (³)

(P. 1, alinéa 1.)

... Quand le Roi fut veuf quelque temps, il eut volonté d'avoir sa fille en mariage, car il n'en trouvait pas de si belle que son épouse et elle. Il lui en parla dont elle fut bien surprise, et se jetant en pleurs aux genoux de

(¹) Interjection qui traduit : *allons !* — *emacie*, m. à m. *donnez* ; — *hox emacie*, expression toute faite qui peut se traduire par : *allons !*

(²) V. ci-dessus, p. 216.

(³) V. ci-dessus, ch. II, p. 194, fin.

son Père, le priant qu'il fasse réflexion, qu'il y en avait d'autres sans elle. Il lui dit qu'il n'en voulait point d'autre : mais Héleine lui dit qu'elle mourrait plutôt que de souffrir une pareille chose, qu'elle aimait mieux courroucer son Père que son Créateur.

2°. — TEXTE D'ORDIARP

(3° feuille v°, colonne 2 ; 4° feuille r° ; feuilles non paginées.)

*Jalky eskuignety laurean
clariça helena eta antoyne
azken hirourac jar.*

ANTOYNE minça

*ene alhaba badakiçu
aspaldy handy badiala
çoure ama cena hiliq
alhargun baratu nınçala*

*çazpy ourthe hountan
phena handitan nuçu
çoure ama cena uduribat
ezpeitut errecontratu*

*bená oray nahy deicut
declaratu ene deseigna
determinatu ukhen dit
berriz ezcountu behar dudala*

*eta voto eguin niçun
çoure ama uduribat behar niela
bestela ja secula
ezcounturen eminçala*

*bená haren filosomia
oro çutan ikhousten beitut
ene beguiac çutara
erory içan duluçu*

HELENA chuty m.

*helas ene aita maitia
cer phensatçen duçu
desein hory burian
nourc eçary deiçu*

*phensamentia bera ere
duçu loxagarry
legue divinouaren countre
beitoua discous hory*

Que sortent à droite Laurent,
Clarisse, Hélène et Antoine.
Que les trois derniers s'asseyent.
Qu'Antoine parle.

Ma fille, vous savez
qu'il y a grand temps,
votre feue mère étant morte,
que je suis demeuré veuf.

Ces sept ans [passés]
je suis en grande peine
de ce que [personne] semblable à votre
je n'aie rencontré. [feue mère]

Mais maintenant je vous veux
déclarer mon dessein :
j'ai déterminé
qu'il fallait me marier de nouveau.

Et je fis vœu
qu'il me fallait une [femme] semblable
autrement jamais plus [à votre mère ;
que je ne me marierais.

Mais sa physionomie
toute [entière] comme je vois en vous,
mes yeux sur vous
sont tombés.

HÉLÈNE, debout.

Hélas ! mon cher père,
que pensez-vous ?
ce dessein dans la tête
qui vous a mis ?

Même la pensée seule
est effrayante,
contre la loi divine
parce que ce discours va.

ezteya othian ⁽¹⁾ *mundian*
edireiten ahal damariq
çoure emazte içateco
ihour ere ny baicq

aita pharka içadaçu
eziq ⁽²⁾ *ez hory eguinen*
milla aldiz lehenago
segurky nuçu hilen

ANTOINA minça chuty

eztuçu ez kestione
espousatu nahy çutut
aita eta çoure buruçaquia
behar duçu obeditu

HELENA minça

errefletcione eguitera amenz
othoy utçy behar naiçu
bihotcez ezpada ere
mihiaz erranen dereiçut

ANTOINA minça

guitian arren retira
hox placer baduçu
orano sarry ere
minçaturen guçuçu

Sonu retira.

Quoi! ne se peut-il au monde
 trouver aucune autre } (2° et 4°
 dame que moi } vers)
 pour être votre femme?

Père, pardonnez-moi;
 je ne ferai pas cela;
 mille fois plutôt
 sûrement je mourrai.

ANTOINE, debout.

Non, cela ne fait pas question :
 je veux vous épouser ;
 [à votre] père et votre chef
 il vous faut obéir.

HÉLÈNE

Au moins pour faire réflexion,
 je vous prie, il faut me laisser ;
 si ce n'est pas de cœur, du moins
 je vous répondrai de bouche.

ANTOINE

Retirons-nous donc
 allons, s'il vous plaît!
 Encore bientôt aussi
 nous parlerons.

Musique. Qu'ils se retirent.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(F. 2 v°, F. 3 r°.)

Ils aleret et aprez arrive tous.
Ellene sort et Antoine suivit.

ANTOINE

Ellene badakhiçu ecy
aspaldian alhargun niçala
eta çoure amaren pareric edertarçunez
eçin edireiten ahal dudala

paseiatu nuçu segurkhy
haniz probençietan ny
benà çu becein ederic
eziçut ahal ikousy ⁽³⁾

ANTOINE

Hélène, vous savez que
 [Depuis] longtemps je suis veuf,
 et [personne] égale à votre mère par la
 que je ne puis trouver. [beauté]

Je me suis promené sûrement
 dans beaucoup de provinces, moi;
 mais aussi belle que vous
 je n'ai pu voir.

⁽¹⁾ L'interjection *othian* peut se traduire à peu près par : *Quoi!* — *se peut-il!*

⁽²⁾ Transcription fautive pour *eztit*.

⁽³⁾ On lit ici les deux vers suivants, qu'on a ensuite essayé d'effacer :

benà ene contentamentuko

ez Ellene çoure pareric.

Ces deux vers figurent dans la strophe suivante, avec la modification relevée ci-après.

*probençia haietan baduçu
haniz dama ederic
bena ene contentamentuko
ez Ellene ene* ⁽¹⁾ *pareric*

*eta nahy deiçut oray
segretquy declaratu
cuc behar duçula
enequila escontu*

ELLENE

*Ah aita cer dioçu
ala cu goraty minçatu
çoure intrepnimentiac
haniz susprenitçen niçu*

*Esteya othian mundian
edireiten ahal damaric
çoure emazte içañ ahal
deitiane ny baiçic*

*Badaquiçu ene aita ny
çoure alhaba nuçu
eta othian desein hory
cer guisaz harçen duçu*

*Ene aita parkha içadaçu
hory estiçut segurquy eguinen
milla herios hemen berian
lehen nuçu hilen*

ANTHOINE

*Beha cite Ellena
etçitialla haregaty loxa haregatic* ⁽²⁾ *ecy aita saintia ganic
ukanen diçuqu dispenxa*

*Çourè osaba eta
ene cugnat duçu
emaiten badeiku dispenxa
cer phena eguinen deiçu*

ELLENE

*Ene aita otoičen çutut
pensamentu hory idoc eçaçu
ecy ny ja segurquy
obedituren çutut*

Dans ces provinces là, il y a
maintes belles dames;
mais aucune à ma satisfaction,
pareille à vous, Hélène.

Et je vous veux maintenant
en secret déclarer
que vous, vous devez
vous marier avec moi.

HÉLÈNE

Ah ! père, que dites-vous !
Ou bien vous, [avez-vous] parlé sérieusement ?
Votre entreprise
me surprend beaucoup.

Quoi ! ne peut-il se trouver au } (1^{er} et 2^e
monde de dame } vers)
autre que moi qui } (3^e et 4^e
puisse être votre femme ? } vers)

Vous le savez, mon père, moi
je suis votre fille;
et vraiment ce dessein
de quelle façon prenez-vous ?

Mon père, pardonnez-moi :
je ne ferai sûrement pas cela ;
de mille morts ici même
avant je mourrai.

ANTOINE

Écoutez, Hélène ;
ne craignez pas pour cela ;
car de la part du Saint Père
nous aurons la dispense.

Votre oncle et
mon beau-frère il est.
S'il nous donne la dispense,
quelle peine [cela] vous fera-t-il ?

HÉLÈNE

Mon père, je vous prie,
enlevez cette pensée [de votre esprit] :
car moi sûrement plus
je ne vous obéirai.

(1) *Ene*, de moi, évidemment transcription fautive pour *çoure*, de vous, que donne le second des deux vers effacés.

(2) Cette reproduction sous une autre forme de *haregaty*, que le sens n'exige pas et qui contrarie la rime, doit être d'autant plus jugée comme l'effet d'une inadvertance de copiste, qu'on ne la retrouve pas dans la 5^e strophe du manuscrit n° 30 ; strophe qui, à l'orthographe près, est absolument identique à celle que je viens de citer. V. ci-après, *Texte du ms.* n° 30.

*ny haur gastia niçala
orano cuc badakhiçu
eta eny libertatia orano
nahy diçut goçatu*

ANTHOINE

*guitian erretira
hoç placer baduçu
orano beriz
minçaturen gutuçu*

Ils se retiret.

Que je suis jeune enfant
encore vous savez, vous ;
et encore [de] la liberté pour moi
je veux jouir.

ANTOINE

Retirons-nous.
Allons ! s'il vous plaît,
encore de nouveau
nous parlerons.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 30

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(Rôle d'Antoine. Strophes 1 à 7.)

*badaquiçu ene alhava
aspaldian alhargun niçala
eta çoure amaren pareriq edertarçunez
ecin edireiten ahal dudala*

*Hanitz provencietan
passeyatu nuçu ny
bena çu beçain ederriq
eztiçut ahal ikoussy*

*provencia hayetan baduçu
hanitz dama ederriq
bena ene contentamentuco
ez çoure pareriq*

*eta nahy deiçut oray
segretia declaratu
çourequy nahy nuçu
ene haurra ezcontu*

Beha.

*Beha cite Helaina
etcitiala haregaty loxa
ecy aita saintiaganiq
ukanen diçugu dispenxa*

*Çoure ossaba eta
ene cugnat duçu
emaiten badeiku dispenxa
cer phena eguinen deiçu*

Beha.

Vous savez, ma fille,
que je suis veuf depuis longtemps,
et que [personne] semblable à votre mère
je ne puis trouver. [par la beauté]

Dans beaucoup de provinces
je me suis promené, moi ;
mais aussi belle que vous
je n'ai pu voir.

Dans ces provinces là il y a
maintes belles dames ;
mais aucune, à ma satisfaction,
pareille à vous, Hélène.

Et je vous veux maintenant
déclarer le secret [que voici] :
avec vous je veux,
mon enfant, me marier.

Qu'il écoute.

Écoutez, Hélène ;
n'ayez pas peur pour cela :
car de la part du Saint Père
nous aurons la dispense.

Votre oncle et
mon beau-frère il est ;
s'il nous donne la dispense
quelle peine [cela] vous fera-t-il ?

Qu'il écoute.

*Guilian erretira
hox placer baduçu
orano sarry berriç
minçaturen gutuçu*

Retira.

*Retirons-nous,
s'il vous plaît;
encore bientôt de nouveau
nous parlerons.*

Qu'ils se retirent.

5°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(P. 6, col. 2.)

*Antoina eta Hellena anderia jalki
biac jar, Antoina minça has*

*Qu'Antoine et madame Hélène sor-
tent; qu'ils s'asseyent; qu'Antoine
parle; qu'il commence.*

*Badakiçu ene alhaba
cerbait dembora diala
çoure ama hillic
alhargun niçala*

*Vous savez, ma fille,
qu'il y a quelque temps,
votre mère étant morte,
que je suis veuf.*

*gueroz ene bihotca
ecin consola diteçu
ceren persona bat ederric
galdu ukhen beitut*

*Depuis, mon cœur
ne peut se consoler,
parce qu'une personne belle
j'ai perdu.*

*Ene afflitcioniaran
orai ahaxi erazteco
dessein hartu ukhen dit
hastara ezcontceco*

*Mon affliction
maintenant pour faire oublier,
j'ai pris dessein
de [me] marier de nouveau.*

*Bena ecin ediren dit
ihour ere partituric
ene emazte cenari ⁽¹⁾
edertarçunez huillantcen çationic*

*Mais je n'ai pu trouver
aucun parti,
de feu ma femme
qui s'approche par la beauté.*

*Noula çuc beituçu ene haurra
ama cenaren guisa handiric
hartacoz çoure espousatceco
desseigna orai hartu ukhen dit*

*Comme vous, vous avez, mon enfant,
grande ressemblance avec votre feuve mère,
pour cela de vous épouser
j'ai maintenant pris le dessein.*

*Esparancha dit ene^a haurra
çoure aita obedituren ducula
gincouac bere manietan
ordenatcen deiçun beçala*

*J'ai l'espoir, mon enfant,
qu'[à] votre père vous obéirez,
comme Dieu dans ses commandements } (3° et 4°
vous l'ordonne. } vers)*

Hellena aitari ma ⁽²⁾.

Qu'Hélène parle à son père.

*Helaz ene aita maitia
eta cer phenxatcen duçu
dessein hori burian
nourc eçari ukhen deiçu*

*Hélas! mon cher père,
et que pensez-vous?
ce dessein dans la tête
qui vous a mis?*

(1) *Cen*, qui était, ajouté à un nom, peut jouer le rôle d'un adjectif déclina- ble ayant le sens d'ancien, ci-devant ou feu, selon les cas : *emazte cena*, m. à m. celle qui fut ma femme.

(2) Pour *minça*.

*Eztakicia çuc ounxa
hori bekhatu orriblia dela
legue divinouaren eta humanouaren
contre cometitia dela*

*Baduçu mundian besteric
hanixt princessa ederric
escountceco desseïn baduçu
har eçaçu bat hayetarie*

*Aita alhaba elibaten
algarreki ezcontcia
eztuçu khiristien artian
gaiça horren praticatcia*

*Dessein ikharagarri hori
othoi kita eçaçu
gincouac puni elcitçan
gougoua eman eçaçu*

*Segurtatcen cutut
banu ere milla bici
oro lehenago gal nitçakiala
eciez hori consenti*

Antoina ma alhabari.

*Aikeneça⁽¹⁾ ukhen ahal
aita saintia ganic dispensa
orano isseia beikintake
cerbait guisaz gogatcera*

*(Sonu) retira
bedera aldetarat.*

Ne savez-vous pas bien, vous,
que cela est l'horrible péché,
contre la loi divine et humaine
qu'il est commis?

Il y a au monde mainte, (1^{er} et 2^e
autre belle princesse : } vers)
si vous avez desseïn de [vous] marier,
prenez une de celles là.

Des pères qui } (1^{er} et 2^e vers)
épousent leur fille, }
ce n'est pas là le } (3^e et 4^e vers)
fait de chrétiens. }

(m. à m. de quelques père et fille
ensemble le marier
n'est pas parmi les Chrétiens
le pratiquer de cette chose).

Ce desseïn épouvantable,
je vous en prie, quittez!
[à ce] que Dieu ne vous punisse
faites attention.

Je vous assure,
même si j'avais mille vies,
que je les perdrai toutes plutôt
que de consentir à cela.

Qu'Antoine parle à sa fille.

Plût au ciel que je pusse avoir
la dispense de la part du Saint Père!
D'ailleurs nous pourrions essayer encore
d'y penser en quelque façon.

(Musique.) Qu'ils se retirent
chacun de son côté.

NOTE IV ⁽²⁾

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 3 et 4.)

Dès qu'il (Antoine) fut arrivé, il salua le Pape, et lui dit : Père, je viens pour vous secourir, et ne m'en retournerai que vos ennemis ne soient détruits et mis à mort, et dès que la guerre sera finie, vous me ferez un don, ou autrement je me retire sans vous secourir.

(¹) *Aikeneça* a en réalité la valeur d'un optatif futur de la 1^{re} pers. plur. du terminatif transitif; c'est cet optatif que je traduis par : *plât au ciel que*.

(²) V. ci-dessus, p. 217.

Quand le pape l'entendit il lui dit : Vraiment je l'octroie, car je pense que vous me demanderez quelque chose de raisonnable.

2^o. — TEXTE D'ORDIARP

(P. 6, col. 1 et 2.)

Jalky aita saintia
Antoina minça eta besarka.

aita saintia haur naiçula
constantinoblaco erreguia
çouignec ofritcen beteïçu
oray bere cerbutchia

AITA SAINTIA minça

houunky gin cirela
erregue ecinago ilustria
enakike noula erremestia
çoure majestate handia

çoure handitarçunaq hanich
gracia eguiten ditaçu
ginco jaunac celian
recompensaturen çutu

ANTOINE minça

gincouareky batian occupa
atakatcen badugu
behar deitadaçu guero
gracia bat acordatu

AITA SAINTIA minça

segurtatcen çutut sira
ahal badut niq
deusere eztatkiela
çoury arrafusatcecoriq

ANTOYNE

aita saintia occupa
behar diçugu traditu
çuq çoure gente ororeky
guibelety jouan behar duçu

guisa hartçaz fermoky
attakatcen balimbadugu
occuparen bicia securky
guq ukhenen diçugu

Que le Saint Père sorte.
Qu'Antoine parle et l'embrasse.

Saint Père, me voici,
[moi], le roi de Constantinople,
qui vous offre
maintenant son service.

Que le Saint Père parle.

Soyez bien venu,
roi on ne peut plus illustre,
je ne saurai comment remercier
votre grande majesté.

Votre grandeur beaucoup
de grâce me fait;
le Seigneur Dieu dans le ciel
vous récompensera.

ANTOINE

Avec le concours de Dieu, Occupa
si nous attaquons,
il vous faut ensuite m'
accorder une grâce.

LE SAINT PÈRE

Je vous assure, sire,
si je peux [quant à] moi,
qu'il n'y aura rien
qui puisse vous être refusé.

ANTOINE

Saint Père, Occupa
il nous faut surprendre :
vous, avec tout votre monde,
il vous faut marcher derrière.

De cette façon, fermement
si nous attaquons,
la vie d'Occupa sûrement,
nous, nous aurons.

AITA SAINTIA minça

*hox guitian retira
placer balimbaduçu
aphurbat phausatcera
jouan behar diçugu*

Sonu retira erditi oro.

LE SAINT PÈRE

Allons, retirons-nous,
s'il vous plaît !
nous reposer un peu
il nous faut aller.

Musique. Que tous se retirent
par le milieu.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(F. 4 r°.)

*S^t pere sort et Antoine
luy présente et luy parle.*

ANTHOINE roy

*Aita saintia hau naiçulla
giten çoure meçialla
ene egin ahalarèn
çoure cerbutchuko emplegaçera*

*Changry haniz hartu niçun
ençunic çoure beria
assjegaturic etchekhiten
çeçiella hiria*

*Bèna gincouetan
hargatic esparancha dit
libraturen cirella
exaiaren esquietaric*

S^t PERE

*Ah honquy gin çirella
Constanty noblaquo ereguia
enaquique çu (1) nolla eremestia
çoure magestate handia*

*Çoure magestatiac haniz gracia
eguiten ditadaçu
bena çoury eçagutce eguitequo
cer eguin enakhiqueçu*

ANTHOINE

*Gincouac placer balin badu
oray jouanen gutuçu
eta ere fier hourac
ikousiren ditiçigu*

(1) Évidemment pour enaquiqueçu.

LE ROI ANTOINE

Saint Père, me voici
venu [au reçu de] votre message,
selon mon possible
pour m'employer à votre service.

Je pris beaucoup de chagrin,
en apprenant que votre propre
ville est retenue } (3° et 4° vers)
assiégée.

Mais en Dieu
malgré cela j'ai l'espoir
que vous serez délivré
des mains de l'ennemi.

LE SAINT PÈRE.

Ah! soyez le bienvenu,
roi de Constantinople!
je ne saurais comment remercier
votre grande Majesté.

Votre Majesté beaucoup de grâce
me fait.
Mais pour vous manifester ma reconnaissance,
je ne saurais que faire.

ANTOINE

S'il plaît à Dieu,
nous partirons maintenant,
et aussi ces fiers [guerriers]
nous verrons.

*Gincouarekhy batian occupa
atakatçen ahal badugu
behar deitaçu guero
gracia bat acordattu*

S^t PERE

*Eregue handia hory
gogo honez eguinen dit
edireiten bada deus
ene photerian denic*

*Hoz guitian eretira
placer balimbaduçu
apurbat pausatçera
jouan behar dugu*

Ils se retiret.

Avec le concours de Dieu, Occupa
si nous attaquons,
il vous faut ensuite m'
accorder une grâce.

LE SAINT PÈRE.

Grand roi, cela
je ferai de bon cœur,
si [cela] se trouve rien
qui soit en mon pouvoir.

Allons ! retirons-nous,
s'il vous plaît !
nous reposer un peu
il nous faut aller.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(P. 7, col. 1 et 2.)

*Antoina bere laguneki passeia,
aita Saintia jalki eta saluta.*

ANTOINA m^r.

*Goure aita saintia
haur duçula Antoina erreguia
çouin çoure sujet beçala
giten beiniz çoure aiticiniala*

*Giten nuçu arren egun
çouri sokhorri emaitera
çoure segretariac erranic
guerla handi bat duçula*

*çoure persona saintiaren
exaietariac defendatceco
eta goure religioniaren
bethi sustengatceco*

*horigatic prest nuçu
ni biciaren galtceco
bena gracia bat dit
guero çouri galtçatceco*

AITA SAINTIA ma erregueri

*Hounki gin ciradiala
erregue ecinago ilistria
ene gatic hartu duçu
çuc egun phena handia*

Qu'Antoine avec ses compagnons se
promène;
Que le Saint-Père sorte et [le] salue.

ANTOINE

Notre Saint-Père,
Voici Antoine le roi,
[Moi] qui comme votre sujet
Viens devant vous.

Je viens donc aujourd'hui
vous porter secours,
votre secrétaire ayant dit
que vous avez une grande guerre;

Votre sainte personne
pour délivrer des ennemis,
et notre religion
pour toujours soutenir.

Pour ces choses je suis prêt,
[quant à] moi, à perdre la vie;
mais une grâce j'ai
ensuite à vous demander.

LE SAINT-PÈRE au roi.

Soyez bien venu,
roi on ne peut plus illustre !
Pour moi vous avez pris,
vous, aujourd'hui une grande peine.

*ene photerian balin bada
çouri plazer eguitecoric
eztit nic deusere
çouri arrafutatcecoric*

S'il est en mon pouvoir
de vous faire un plaisir quelconque,
je n'ai rien, [quant à] moi,
qui soit à vous refuser.

*bena hoxt arren orai
gincouaren graciën galthacera
exaiaren goitceco othoi
eman deçagun othoi gracia*

Mais allons donc maintenant
demander les grâces de Dieu
[afin] que de vaincre l'ennemi, nous l'en prions,
il nous donne la grâce, nous l'en prions.

(Sonu) oro retira
aita saintiaren etcherat.

(Musique.) Que tous se retirent
dans la maison du Saint-Père. —

5°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 30

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(Strophes 16 et 17.)

*aita Saintia haur naiçula
giten çoure meciala
eta ene eguin ahalaz
çoure soccorritcera*

Beha.

Saint-Père, me voici
venu à votre appel,
et selon mon pouvoir
pour vous secourir.

Qu'il écoute.

*gincouarequy batian occupa
attaquatcen ahal badugu
behar deitaçu guero
gracia bat accordatu*

Beha.

Avec le concours de Dieu, Occupa
si nous pouvons attaquer,
il vous faut ensuite m'
accorder une grâce.

NOTE V⁽¹⁾

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 4 et 5.)

... Mais Antoine, criant Constantinople, abattit les Payens et les suivit jusqu'aux vaisseaux; et quand il ne put aller plus avant, il retourna vers Rome, et dit qu'il voulait avoir le don qu'il avait requis, et qu'il voulait s'en retourner. Oui-da, frère, dit le Pape, vous l'aurez, car vous l'avez bien mérité, demandez ce qu'il vous plaira; mais il ne vous est besoin de partir si-tôt. — Saint-Père, dit le Roi, je vous demande la plus belle qui soit en toute la Chrétienté; c'est Héleine votre nièce, ma fille, laquelle je veux avoir pour femme et non autre. Quand le Pape l'ouït, il le regarda, et dit: Demandez autre chose, beau-frère, car ceci est une requête contre Dieu. — Saint-Père, dit-il, vous n'êtes pas droit pape, si vous n'avez pouvoir de ce faire, et encore plus grandes choses, car nous devons tous croire, que ce que

(1) Voir ci-dessus, p. 221.

vous faites Dieu l'accorde. — Mon frère, dit le Pape, ce que je donne demeure sur moi, et m'en faut faire pénitence; je vous prie que vous demandiez autre chose, car ceci est requête contre votre foi. — Père, dit-il, vous m'avez accordé un don tel que je voudrais demander; je veux donc ce don et non autre, et me le faites bientôt sceller, ou bien je ne pars de Rome qu'elle ne soit pillée et tout le pays détruit. Le Pape, entendant ces choses, fut fort triste; il entra en son oratoire, et se jeta à genoux, élevant les mains vers le ciel, priant Dieu qu'il lui plût changer les sentiments du Roi et lui inspirer ce qu'il devait faire à ce sujet.

Après, le Pape lui dit: Mon frère vous l'aurez; mais vous ne partirez point que vous n'ayez ouï la Messe au plaisir de Dieu, et la dirai tout à cette heure même, et puis nous prendrons ensemble une soupe au vin avant votre départ. Le Roi l'accepta contre son gré. Comme le Pape célébrait la messe, un Ange du ciel descendit qui lui apporta une lettre devant lui sur l'Autel, puis disparut. Quand le Pape vit la lettre, il la prit et l'ouvrit, et là trouva par écrit en lettres d'or, que Dieu lui mandait qu'il ne parviendrait point à ce qu'il prétendait faire.

Alors le Pape fut joyeux, et remercia Dieu dévotement, puis appela un des Secrétaires, lui dit qu'il allât promptement écrire et sceller ce que le Roi lui demandait.

Aussi-tôt le Secrétaire s'en alla écrire et sceller les lettres pour le Roi; puis le Pape prit une soupe au vin avec son beau-frère, et lui donna les lettres et absolution de ses péchés.

Le Roi fut fort joyeux, prit congé de lui, monta à cheval, s'en alla...

2° — TEXTE D'ORDIARP

(P. 8, col. 2 et p. 9.)

*Antoinac har ezpata
occupary Khiristiac paseya
jalky aita saintia.*

ANTOINE minça

*aita saintia haur duçula
occuparen sabria
noun eçary ukhen beitu
erroumaren phausia*

*Aita saintiac har
besoty eta jar biac.*

AITA SAINTIA minça

*ala' çuq eny eguiten
favory ecinago handia
ginco eguiaczoua içanen duçu
çoure phacaçalia*

Qu'Antoine prenne l'épée
à Occupa; que les Chrétiens se
promènent; que le Saint-Père sorte;
Qu'Antoine parle.

Saint-Père voici,
le sabre d'Occupa,
de telle sorte qu'il a laissé
Rome en repos.

— Que le Saint-Père prenne [Antoine]
par le bras et que les deux s'asseyent.

LE SAINT-PÈRE

Certes, vous me faites
la faveur la plus grande qui se puisse:
[c'est] le Dieu véritable
[qui] vous récompensera.

ANTOINE minça

*aita saintia badakiçu nitçaz
içan cirela cerbutchatu
justo duçu ny ere oray
içan nadin recompensatu*

AITA SAINTIA

*jauna ahal diro daniq⁽¹⁾
galtha içadaçu
ene eguin ahala segurky
fallaturen etçiçu*

ANTOINE minça

*aspaldian alhargun niçala
aita saintia badakiçu
eta harçara ezconceco
fantasia banikeçu*

*resolitu ukhen nienian
berriz ezcountu behar niela
voto eguin niçun
emazte cena uduri bat behar niela*

*benä ecin ediren diçut
luropa oro unguraturiq
desiraren compliteco
helena ene alhaba baiciq*

*çuq placer baduçu dispensa
behar deitadaçu eman
amourecaty niq ene alhaba
espousa ahal deçadan*

AITA SAINTIA

*sira coure discous horrec
icigarry estonatu niçu
cabalen guisa bicy nahy cirela
uduritcen citadaçu*

*eztakicia sogorra eta mogorra
noula galdu içañ ciren
bekhatu hory cielacoz
gincouac hiria fonditu ciren*

ANTOINE

Saint-Père, vous savez, par moi
que vous avez été servi :
il est juste moi aussi maintenant
que je sois récompensé.

LE SAINT-PÈRE

Seigneur, quelque chose que je puisse
demandez-moi :
mon pouvoir certainement
ne vous manquera pas.

ANTOINE

Que [depuis] longtemps je suis veuf,
Saint-Père, vous savez ;
et de [me] marier de nouveau
j'aurais la fantaisie.

Quand j'eus résolu
qu'il fallait me marier de nouveau,
je fis vœu
qu'il me fallait une femme semblable à
[celle qui fut la mienne.

Mais je n'ai pu trouver,
ayant parcouru toute l'Europe
pour accomplir mon désir,
qu'Hélène, ma fille.

[Quant à] vous, s'il vous plaît, la dispense
il vous faut me donner,
afin que, moi, ma fille
je puisse épouser.

LE SAINT-PÈRE

Sire, le discours que vous tenez là
m'étonne singulièrement ;
que vous voulez vivre à la manière des
il me semble. [bestiaux,

Ne savez-vous pas, Sogorre et Mogorre⁽²⁾
comment elles furent perdues ;
parce qu'elles commettaient ce péché,
la ville fut rasée par Dieu.

(¹) Transcription fautive pour *dirodaniq*, que je puisse, plus exactement que je peux avec nuance dubitative.

(²) Entendez : Sodome et Gomorrhe.

Chuty Antoine minça.

*aïta saintia erraiten deiçut
ezpadeitacu emaiten dispensa
çoure hiriy eta gente ororeky
erreraciren çutudala*

AITA SAINTIA

*sira banouaçû
ainguriareky consultacera
pacencia ukhaçu
hitz deiçut fitez utçulcera*

*Sonu retira antoyne
bere suitareky erdity
aïta saintia belharico minça.*

*oh gincou eternal cirena
çoury hersatcen nuçu
noula eguin behar duğan
çuq inspira içadaçu*

Jalky ainguria eta minça.

*eman eçoq antognary
galthatcen beteiq dispensa
eztiq bardin reusituren
egun ez bician secula*

*arren emaiten ahal deroq
galthatcen derana liberalky
amourecaty pharty citayen
biac unioniareky*

*banouac ny oray hebenty
ousten dit ⁽¹⁾ benedictioniareky
eta bethiere bicy ady
gincouaren creintareky*

*retira ainguria
aïta saintiac iskiriba dispensa
jalky sancon lorean eta antoine
aïta saintia minça*

*erregue handia haur duçula
çoure dispensa eguiniq
çoure alhabareky ezcounceco
deseigna duçunaz gueroztzy*

*çuq galthatcen duçuna
gincouaq acordatcen deiçu
bena khiristly fidel içan
bestella gougoua emaçu*

Qu'Antoine parle debout.

Saint-Père, je vous dis,
si vous ne me donnez pas la dispense,
avec votre ville et tout votre monde,
que je vous ferai brûler.

LE SAINT-PÈRE

Sire, je vais
consulter l'ange.
Ayez patience;
je vous promets de revenir vite.

Musique. Qu'Antoine se
retire avec sa suite par le milieu.
Que le Saint-Père parle à genoux.

O Dieu qui êtes éternel,
je me recommande à vous :
comment je dois faire,
vous, inspirez-moi.

Que l'ange sorte et qu'il parle.

Donne à Antoine
la dispense qu'il te demande;
aussi bien il ne réussira pas
aujourd'hui ni jamais dans sa vie.

Donc tu peux lui donner
libéralement ce qu'il te demande,
afin que vous vous sépariez
tous les deux en bonne intelligence.

[Pour] moi maintenant, je m'en vais d'ici ;
je [te] laisse avec ma bénédiction ;
et vis toujours
avec la crainte de Dieu.

Que l'ange se retire.
que le Saint-Père écrive la dispense ;
que Sanson, Laurent et Antoine
sortent ;
que le Saint-Père parle.

Grand roi, voici
rédigée votre dispense,
de [vous] marier avec votre fille
puisque vous avez le dessein.

Ce que vous demandez, vous,
Dieu vous l'accorde.
Mais à être chrétien fidèle,
d'ailleurs, faites attention.

(1) Ousten dit, je crois, erreur évidente pour *uzten*, je laisse.

ANTOINA minça

*aita saintia berriz ere
ene beharriq baduçu
behala igor eçaçu
gogo hounez ginen nuçu*

*monseig^r oray niq hebenty
behar diçut pharritu
çoure beneditcionia
othoy eman içadaçu*

*Eman beneditcionia
eta retira sancon eta
aita saintia*

ANTOINE

Saint-Père, de nouveau encore
si vous avez quelque besoin de moi,
tout de suite envoyez [moi mander];
de bon cœur je viendrai.

Monseigneur, maintenant moi d'ici
il me faut partir :
votre bénédiction,
je vous prie, donnez-moi.

Qu'il donne la bénédiction,
et que Sanson et le Saint-Père se
retirent.

3°. — TEXTE D'ORDIARP

(P. 10, col. 2.)

Jalky jupiter bulgifer et[a] satan.

SATAN minça

*oho erregue occupa
posible deya hil içan
khiristy hourac hiretaco
buruçaguy cirena othian*

*benaz eztiala phenariq
behar duq ounxa berotu
heben harat ifernian
içanen hiz plaçatu*

BULGIFER

*palacio bat ederrig
badiagu hiretaco
eta compaigna eder bat
hire lagunetaco*

Sonu

eraman eta retira danca.

Que Jupiter, Bulgifer et
Satan sortent.
Que Satan parle.

Oh! ho! roi Occupa,
est-il possible que tu sois mort?
Se peut-il que ces chrétiens
l'aient emporté sur toi? } (3^e et 4^e v.)

Mais ne t'afflige pas;
il faut que tu te chauffes bien;
désormais dans l'enfer
tu seras placé.

BULGIFER

Un beau palais
nous avons pour toi,
et une belle société
pour ta compagnie.

Musique.

Qu'ils l'emportent et se
retirent; qu'ils dansent.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(F. 4 v°.)

*Ils se batet et ocupa tombe
mort et Antoine porte le sabre.*

ANTHOINÉ

*Aita Saintia hauduçula
eregue ocuparen sabria
oray hareganic libratu cira
akhaby duçu haren furia*

ANTOINE

Saint Père, voici
le sabre du roi Occupa;
maintenant, vous êtes délivré de lui;
sa fureur a pris fin.

*haren ençegna ere
ekarten diçigu
oray hoiec plaçer dutuçularie
çouriac dutuçu*

Sⁱ PERE

*ah Constanty noblako
Eregue ilustria
ala çuc eny eguin duçu
kharitate handia*

Il se met à genoux.

*Ginco jauna eremestiaçen çutut
egin deitaçun graziez
eta exay crudel hoien
irouskhy libratçiac ⁽¹⁾*

*Çoure hontarçunac haniz dutuçu
bethiere gouretaquo
eta gu aldiz ingrat
desobedient elibat çouretako*

*Othoy jauna esteçaçulla soguin
goure apurtarçunary
soguçu onçiren beçalla
çoure khalitatiary*

ANTHOINE

*Aita Saintia oray guc
behar diçigu phartitu
eta çuc placer baduçu
graciabat behar deitadaçu acordatu*

*Cerbutchatu çutuc ⁽²⁾ segurquy
ene eguin ahalin
eta enaiçu behar erefusatu
niq galdatcen deiçudanaz*

*Alhargun niçala
dembora handi diçu
eta haztara esconçequo
fantesia niqueçu*

*Ene emazte cenaren
edertarçunekhoric
ecin edireiten dit
Ellene ene alhaba baiciq*

Son enseigne aussi
nous apportons;
maintenant l'un et l'autre, dès qu'il
sont à vous. [vous plaira,

LE SAINT PÈRE

Ah! de Constantinople
Roi illustre,
certes par vous m'a été faite
une grande charité.

Seigneur Dieu, je vous remercie
de la grâce que vous m'avez faite
et de m'avoir délivré heureusement } (3° et 4°
de ces cruels ennemis. } vers)

Vos bontés sont multiples
toujours pour nous;
et nous, de notre côté, [sommes] } (3° et 4°
des ingrats et des désobéissants } vers)
[pour vous.]

Je vous prie, Seigneur, ne considérez pas
notre petitesse;
considérez la bonté } (3° et 4° vers)
de votre nature. }

ANTOINE

Saint Père, maintenant nous
il nous faut partir;
et s'il vous plaît à vous,
il vous faut m'accorder une grâce.

Je vous ai servi certainement
selon mon pouvoir;
et il ne vous faut pas me refuser
ce que je vous demande.

Que je suis veuf
il y a grand temps;
et de [me] marier de nouveau
j'aurais la fantaisie.

De feu ma femme
possédant la beauté, personne
je ne puis trouver,
qu'Hélène ma fille.

(¹) Erreurs sans doute pour *libratçiez*.

(²) Pour *çutut*.

*Eta hartakhos oray cōury
 behar deiçut declaratu
 Ellena ene alhabarequy
 desir nikeçu escontu*

*Çuq placer baduçu dispenxa
 behar deitaçu eman
 guero Constanty noblerac ⁽¹⁾
 nahy nundukheçu jouan*

S^t PERE

*Ah erregue handia
 eïa cer galdatçen duçu
 çoure diskoursac haniz
 susprenitu niçu*

*Badakhiçu ecy hory
 gaiça handia della
 eta haren emaitequo
 consellatu behar dudala*

*Banouaçu coxellatçera
 ene anguriu gardienary
 etçitiala apurbat debeya
 uguruquy neçaçu hemen*

*S^t pere sen va au coin du triate
 et se met à genoux et dit.*

*Ginco jauna çuc ofhoy
 graciabat egin içadaçu
 Constanty noblaco ereguec ditadaçu
 dispenxabat galhattu*

*Hartan gaignen oray cōury
 maïestate saintiary hersatçen nuçu
 erepostia behar niqueçu
 çoure handitarçuneti placer baduçu*

LANGE parle

*Clemant çu ⁽²⁾ lurian egina
 celian eguinic dukeçu
 eta ereguec galdatçen diana
 gincouac acordatu deiçu*

*Lange luy gete une letre
 au S^t pere et la done au roy et luy dit.*

S^t PERE

*erreguë handia hauduçula
 çoure dispenxa eguinic
 çoure alhabarequy esconçeko
 desena duçunaz guero harturic*

(1) Pour noblerat.

(2) Sans doute pour çuq.

Et pour cela, maintenant à vous
 il me faut déclarer,
 [qu'] avec Hélène ma fille
 je désirerais [me] marier.

[Quant à] vous, s'il vous plaît, la dispense
 il vous faut me donner.
 Ensuite à Constantinople
 je voudrais aller.

LE SAINT PÈRE

Ah! grand roi
 et que demandez-vous?
 Votre discours beaucoup
 m'a surpris.

Vous savez que cela
 est la grande chose,
 et pour la donner
 qu'il me faut prendre conseil.

Je m'en vais consulter
 mon ange gardien;
 [pour] un peu [de temps] ne vous
 attendez-moi ici. [ennuyez pas;

LE SAINT PÈRE

Seigneur Dieu, vous, je vous prie,
 faites-moi une grâce :
 le roi de Constantinople m'a
 demandé une dispense.

Sur ce [point] maintenant à vous
 [et] à votre sainte majesté je me recommande;
 il me faudrait la réponse
 de la part de votre grandeur, s'il vous plaît.

L'ANGE

Clément, ce qui est fait par vous sur terre
 sera fait dans le ciel;
 et ce que le roi demande
 vous a été accordé par Dieu.

LE SAINT PÈRE

Grand roi, voici
 rédigée la dispense,
 [de vous] marier avec votre fille
 puisque vous avez formé le dessein.

*Çuc galdatu duçuna
gincouac acordattu deiçu
bena cristy fidel iğan cite
bestalla gogoua eman eçaçu*

Ce que vous avez demandé, vous,
Dieu vous a accordé;
mais soyez fidèle chrétien,
autrement prenez garde.

*Gincouari fidel içatia
conservaçen balin baduçu
çoure deseinac oro
araus içanen dutuçu*

La fidélité à Dieu
si vous conservez,
tous vos desseins
sans doute se réaliseront.

ANTHOINE

*Aità Saintia beriz ere
ene beharic baduçu
berhalla igor eçaçu
ecy gogo honez ginen nuçu*

Saint Père, de nouveau encore
si vous avez quelque besoin de moi,
tout de suite envoyez-[moi mander];
car je viendrai de bon cœur.

*Aita Saintia oray ny
Constanty noblerat banouaçu
eta çoure benedictionia
placer baduçu eman içadaçu*

Saint Père, maintenant moi
je vais à Constantinople;
et votre bénédiction,
s'il vous plaît, donnez-moi.

*S^t pere lui done la
bénédiction et après se retire.*

5°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(P. 7 et suiv.)

*Occupa eror hilic espres
bestic escapa Antoina har sabria
eta eraman aita sainti gana.*

Qu'Occupa soit censé tomber mort;
(m. à m; tombe mort exprès) ⁽²⁾.
Que les autres échappent; qu'An-
toine prenne le sabre [d'Occupa] et
qu'il l'apporte vers le Saint Père.

ANTOINA m^a

*Aita saintia hau duçula
occuparen sabria
çoin deitcen ahal beita
khiriristien ⁽¹⁾ sabria uçuria*

*Biac jar Satan jalky
cherka.*

Saint Père, voici
le sabre d'Occupa,
qui peut s'appeler
le sabre-fléau des Chrétiens.

ANTOINE

Que tous les deux s'asseyent; que
Satan sorte, qu'il cherche [les Infir-
mès morts].

*hark eztiçu loxaric
ihouri aboro kausaturen
haren loxagatic oro
trankilki gutuçu biciren*

Celui-là ne causera plus }
de crainte à personne: } ^(1^{er} et 2^e vers)
Tous, quant à la crainte [qu'il inspirait]
nous vivrons tranquilles.

(1) Il faut évidemment lire *Khristien*.

(2) Pour indiquer — précaution étrange — qu'il ne s'agit que d'une mort figurée sur le théâtre.

*benà badakiçu phena oroc
bere phakiac merechi tiela
gracia bat dit çouri galthatceco
erran deiçudan beçala*

AITA SAINTIA m^a

*Sira baçakiçut ene gatic
phena handi hartu duçula
eguinen deiçut gracia houra
ene photerian balim bada*

ANTONIA m^a

*Aita saintia badakiçu
cerbait dembora dila
Elizabeth ene espousa hilic
alhargun baratu niçala*

*ezcountceco desseigna
orai hartu ukhen dit
benà bat baicic aski ederric
ecin edireiten dit*

*benà nour den jakin deçaçun
houra duçu Hellenà ene alhaba
ezpeitu edertarçunen
mundian bere paria*

*Arren haren espousatceco
eman behar deitaçu dispenxa
hori duçula gracia
çouri galthatceco niana*

*Aita saintia susprenituric haren
galthouaz eta aita saintia ma.*

*Ho helas eta sira
cer erraiten deitadaçu
çoure centçu hounian cireia
gogoa eman eçaçu*

*eztakiçu çue ounxa
hori bekhatu orriblia dela
animal brutalen artian baici
praticatcen eztela*

*eztakicia orano çuk
Sodoma eta Gomorra
bekhatu hori dela kausa
galdu içañ direla*

*phenxamentu hori othoi
idoki eçaçu burutic
punituric hourac beçala
içañ etcitïan amoureaçi*

Mais vous savez que toute peine
a mérité ses paiements :
j'ai une grâce à vous demander,
comme je vous l'ai dit.

LE SAINT PÈRE

Sire, je sais pour moi
que vous avez pris grand'peine.
Je vous ferai cette grâce,
si c'est en mon pouvoir.

ANTOINE

Saint Père, vous savez
qu'il y a quelque temps,
Elizabeth mon épouse étant morte,
que je suis demeuré veuf.

De [me] marier le dessein
maintenant j'ai formé;
mais qu'une [seule personne] assez belle
je ne puis trouver.

Mais [pour] que vous sachiez qui elle est,
celle-ci est Hélène ma fille,
parce qu'elle n'a pas de beauté
sa pareille au monde.

Donc de l'épouser
il vous faut me donner la dispense :
voilà la grâce
que j'avais à vous demander.

Que le Saint Père [soit] surpris de sa
demande et que le Saint Père parle.

Oh ! hélas ! Eh, sire,
que me dites-vous !
Etes-vous dans votre bon sens ?
Faites attention.

Ne savez-vous pas bien, vous,
que c'est l'horrible péché,
que cela ne se pratique (4° v.)
que parmi les bêtes brutes ? (3° v.)

Ne savez-vous pas encore, vous,
Que Sodome et Gomorrhé
à cause de ce péché
ont été perdues ?

Cette pensée, je vous prie,
ôtez de la tête,
comme ces [villes]-là puni
afin que vous ne soyez pas

ANTOINA m^a

*Auher duçu eni orai
horien representatcia
eman icadaçu dispenxa
edo hil behar dit bestela*

*Bena nihau hil beno lehen
besteric erhoren dit
eta Errouma erhauzetara
eçar eraciren dit*

*Desodre handi houra
nahi baduçu ebitatu
dispenxa eman icadaçu
bestela ezpata hounec arrasdu ⁽¹⁾*

*Eçar ezpata eskian
eta aita saintia ma.*

*Sira çoure furia
othoi amodera eçaçu
eta cer phensatcen duçun
gogoa eman eçaçu*

*Nic ecin emaiten dit
çuc galthatu dispenxa
noun eztudan ukheiten
celietarie odria*

*Guitian arren orai
hebeti retira
sarri emanen deiçut
horren arrapostia*

*(Sonu) retira oro
eta aita saintia bera jalki eta ma
Satan Belxèdebru jalki.*

*Ginco celucoua
aita eternala
celiaren eta lurraren
ororen creaçalia*

*Çuc othoi çoure argiac
egun igor itçaçu
eguiteco present hountan
othoi guida neçaçu*

Ainguriac khanta celuti.

*goiti coragia
goure aita saintu handia
behar ordu orotan
erachi gutuc espresuki*

⁽¹⁾ Pour arras du.

ANTOINE

Il est inutile, à moi maintenant
de faire ces représentations :
donnez-moi la dispense,
ou autrement il me faut mourir.

Mais avant de mourir moi-même,
j'en tuerai d'autres;
et Rome en poussière
je ferai mettre.

Ce grand désordre
si vous voulez éviter,
donnez-moi la dispense;
autrement cette épée peut beaucoup.

Qu'il mette l'épée à la main, et
que le Saint Père parle.

Sire, votre fureur,
je vous prie, modérez;
et [à] ce que vous pensez
faites attention.

[Pour] moi, je ne puis donner
la dispense demandée par vous
que je n'aie
l'ordre [venu] des cieux.

Retirons-nous donc { ^(1^{er} et 2^e vers)
maintenant d'ici;
Bientôt je vous donnerai
la réponse de cette [question]

(Musique). Que tous se retirent;
et que le Saint Père seul sorte et parle;
Que Satan [et] Belzébuth sortent.

Dieu céleste,
Père éternel,
du ciel et de la terre
[et] de tout Créateur,

[O] vous, je vous prie, vos lumières
aujourd'hui envoyez;
dans cette présente affaire,
je vous prie, guidez-moi!

Que l'ange chante du [haut du] ciel.

Elève ton courage,
notre grand Saint Père!
Chaque fois qu'il en a été besoin,
nous sommes descendus exprès.

*Hire ohoitce umilac
aita eternalac entçunic
embassade gin gutuc
celuco erresoumatic*

Tes humbles prières
ayant été entendues par le Père éternel,
nous sommes venus, [en] ambassadeurs,
du royaume du ciel.

*Accordatcen ahal derioc
Antoinari gracia
beste guisaz içanen duc
gincouaz disposatia*

Tu peux accorder
à Antoine la grâce [qu'il demande] :
il [en] sera d'autre façon
disposé par Dieu.

*consoladi consola
patriarkha handia
hire gana jalki nuc
espresuski celuco eresoumati*

Console-toi, console-toi,
grand patriarche;
[pour venir] vers toi je suis sorti
exprès du royaume du ciel.

*Aita eternalac entçun dic
egun hire othoicia
acorda içoc Antoinari
galthatcen dian gracia*

Le Père éternel a entendu
aujourd'hui ta prière;
accorde à Antoine
la grâce qu'il demande.

*Are eta baçakie
segurki Antoinac
bekhatu hori etçiala consenticen
secula aita eternalac*

Aussi le saura
sûrement Antoine
que ne consentira pas [à] cet horrible péché
jamais le Père éternel.

*Hellenaren voto Justuac
ah patriarkha handia
dutuc errecevitia
celuco khorté noublian*

Les justes vœux d'Hélène,
Ah! grand patriarche!
ont été reçus
dans la noble cour du ciel.

*Photere oroz gaigneco
erregue imortela
çoure tronouan har guitçaçu
entçute (?) horiekila*

Roi immortel (2° vers)
supérieur par la toute-puissance,
prenez-nous sur votre trône
avec ces Gloires qui vous écoutent.

Ainguria ma.

Que l'ange parle.

*Eci bekhatu hori cenian
cometitu Gomorra hirian
su batec galdu citia
guçiac istantian*

Quand ce péché fut
commis par la ville [de] Gomorrhe,
un grand feu les perdit
tous à l'instant.

*benacorda içoc
dispença Antoinari
odre horreki nuk orai
espres erachi celutic*

Mais accorde
la dispense à Antoine;
avec cet ordre je suis maintenant
exprès descendu du ciel.

*Eztic ez complituren
bere desseigna Antoinac
eztic ez espousaturen
secula Hellena*

Non, n'accomplira pas
Antoine son dessein;
non, il n'épousera
jamais Hélène.

*Ceren Hellena beita
persona saintia
celuco graciac dutuc
egochiren hartan gaigna*

Parce qu'Hélène est
une personne sainte,
les grâces du ciel seront
versées sur elle.

*abiloua berhala
orai Antoina gana
eta eman icoc
dispenxa berhala*

Va-t'en sur-le-champ
maintenant vers Antoine,
et donne-lui
la dispense tout de suite.

*Antoina jalki
Gilbert gorda
eta Laurean minça
aita saintiaren segretaria jalki.*

Qu'Antoine sorte.
Que Gilbert se cache
et que Laurent parle (2).
Que le secrétaire du Saint Père sorte.

*Çuc (1) galthatu gracia Sira
acordatu nahi deiçut
eta berhala dispenxa
izkiriba erazten deiçut*

La grâce demandée par vous, sire,
je veux vous accorder;
et tout de suite la dispense
je vous fais écrire.

*aigu ene segretaria
izkiriba eçadac berhala
eta emadac gero
nihuri eskiala*

Viens, mon secrétaire;
Ecris-moi sur-le-champ [la dispense],
et donne-la moi ensuite
en ma propre main.

*Segretariac izkiriba
eta eman aita saintiari
eta aita saintia ma.*

Que le secrétaire écrive [la dispense]
et la donne au Saint Père;
et que le Saint Père parle.

*Sira hau duçula
galthatcen duçun dispenxa
plazer eta benedicione
Gincouac othoi deiçula*

Sire, voici
la dispense que vous demandez.
Plaisir et bénédiction
je prie que Dieu vous donne!

*Har Antoina
eta ma.*

Qu'Antoine prenne [la dispense]
et parle.

*Goure aita ecinago saintia
hanixt erremestiatcen çutut
hanixt hountarçun securki
çuc enetaco baduçu*

Notre très Saint Père,
je vous remercie beaucoup;
beaucoup de bonté sûrement,
vous, vous avez pour moi.

*orai ene desseignaren
complitera banouaçu
çoure othoitce saintietan
bethi gomenda neçaçu*

Maintenant mon dessein
accomplir je pars;
Dans vos saintes prières
recommandez-moi toujours.

*Segretaria eta aita saintia
retira.*

Que le secrétaire et
le Saint Père se retirent.

(1) C'est le Saint-Père qui continue à parler.

(2) Le manuscrit n'a pas donné suite à cette dernière indication; peut-être ces deux mots sont-ils la copie machinale d'un texte où en effet Laurent prenait la parole à cet endroit.

6°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 30

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(Strophes 23 et suiv.)

*Aita Saintia haur duçula
Erregue occuparen sabria
oray libratia cira harenganiq
akabi duçu haren furia*

*haren enseigna ere
ekharten diçugu
oray placer duçulariq
hoyeq çouriaq dutuçu*

Beha.

*Cerbutchatu çutut segurquy
ene eguin ahalaz
eta enaiçu behar refusatu
niq galdatcen deiçudanaz*

*Alhargun niçala
dembora handi diçu
eta harçara ezconceco
fantesia niqueçu*

*Ene emazte cenaren
edertarçunecoriq
ecin edireiten dit
Helaina ene alhava baiciq*

*Eta hartacoz oray çoury
behar deiçut descoubritu
Helaina ene alhavarequy
desir nikeçu ezcontu*

*Çuq placer baduçu dispenxa
behar deitaçu eman
guero Constantinoplarat
nahy nundukeçu jouan*

Beha.

*Auher duçu oray eny
horien representatcia
eman içadaçu dispenxa
edo hil behar dut bestela*

Saint Père, voici
le sabre du roi Occupa;
maintenant vous êtes délivré de [cet] ennemi;
sa fureur a pris fin.

Son enseigne aussi
nous apportons;
Maintenant, dès qu'il vous plaira,
l'un et l'autre sont à vous.

Qu'il écoute.

Je vous ai servi certainement
selon mon pouvoir;
et il ne vous faut pas me refuser
ce que, moi, je vous demande.

Que je suis veuf
Il y a grand temps,
et de [me] marier de nouveau
j'aurais la fantaisie.

De feu ma femme
possédant la beauté,
je ne puis trouver
qu'Hélène ma fille.

Et pour cela maintenant à vous
il me faut vous découvrir
[qu'] avec Hélène ma fille
je désirerais me marier.

Vous, s'il vous plaît, la dispense
il vous faut me donner.
Ensuite à Constantinople
je voudrais aller.

Il est inutile maintenant, à moi
de faire ces représentations :
Donnez-moi la dispense,
ou autrement il me faut mourir.

Bena nihaur hil beno lehen
besteriq erhoren dit
eta Errouma erhauzetara
eçar eraciren dit

Beha.

Aita Saintia berriz ere
ene beharriq baduçu
berhala igor eçaçu
ecy gogo hounez ginen nuçu

Oray ene desseignaren
complitcera banouaçu
çoure benedictionia
placer baduçu emadaçu

Beha.

Mais avant de mourir moi-même,
 j'en tuerai d'autres;
 et Rome en poussière
 je ferai mettre.

Saint Père, de nouveau encore
 si vous avez quelque besoin de moi,
 tout de suite envoyez- [moi mander];
 car je viendrai de bon cœur.

Maintenant mon dessein
 accomplir je pars;
 Votre bénédiction,
 s'il vous plaît, donnez-moi.

NOTE VI (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 5.)

Ensuite, le Roi commanda qu'on parât et tendît la tapisserie aux chambres et les courtines, et à Clarice qu'elle parât sa Dame, car il voulait l'épouser au point du jour; chacun dit qu'il le ferait, car nul n'osait le contredire....

2°. — TEXTE D'ORDIARP

(P. 10, col. 2.)

helena retira antoina minça.
amale odre eman eçaçu
ene hiri orotan
errejouissance eguin decen
ene ezcouciaren ouhouretan

Qu'Hélène se retire. Qu'Antoine parle.
 Amale, donnez l'ordre
 dans toutes mes villes
 qu'on fasse des réjouissances
 en l'honneur de mon mariage.

La strophe 40 du ms. n° 30 ne diffère que par l'orthographe de celle du ms. n° 132 donnée page 221. Il en est de même de la 2° strophe, f. 5 v°, du ms. n° 37.

NOTE VII (2)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 5-7.)

Héleine s'en alla en sa chambre, tendant les mains vers le Ciel et tirant ses cheveux, disant qu'elle se tuerait; Clarice, sa chambrière, se jeta à

(1) V. ci-dessus, p. 221.

(2) V. ci-dessus, p. 224.

genoux devant elle, disant : — Madame, pour Dieu apaisez-vous, et ne faites autre chose dont il vous soit de pis. — Clarice, dit Héleine, j'aime mieux me tuer que d'attendre le jour d'épouser, ni de coucher avec le Père qui m'engendra.

Puis elle dit de rechef :

— Si tu ne m'occis, je m'occirai. — Dame, dit Clarice, puisque ainsi est, vous serez bien autrement, et j'aiderai à vous sauver. Nous irons au port sur la mer, et vous mettrai en un navire, et ainsi échappée, car vous serez bien loin avant qu'il soit jour, et tandis, s'il plaît à Dieu, le Roi votre Père aura d'autre volonté, avant qu'il vous trouve. — Amie, dit Hélène, fais de moi ce qu'il te plaira, car je ne veux plus demeurer ici.....

Clarice..... s'endormit jusqu'à ce qu'il fit jour que le Roi envoya voir si Héleine était prête et parée. Alors Clarice s'éveilla, et dit que non, dont le Messager se courrouça fort, et dit que le Roi était prêt. Alors elle se leva, vint tâter au lit, faisant semblant qu'elle ne sait rien de son départ, et dit qu'elle ne la trouvait point. Elle sortit de la chambre comme une forcenée, courut dire au Roi qu'Héleine était perdue, et qu'on ne savait où elle était. Quand le Roi son père l'entendit, il faillit enrager de deuil, et dit : — Ah ! perfide, je t'ai donné ma fille en garde, et tu me l'as perdue ; mais je promets à Dieu que jamais ne mangerai pain que je ne t'aie fait brûler toute vive. Quand Clarice vit les menaces du Roi, elle lui dit la vérité du fait. — Sire, je l'ai sauvée de mort, car elle voulait se tuer d'un couteau, et quand je la vis je me suis jetée sur elle, lui disant que puisqu'elle se voulait tuer, il valait mieux qu'elle s'éloignât de vous. Je la menai au port, elle se mit en un vaisseau, et s'en va par mer en la garde de Dieu.

2°. — TEXTE D'ORDIARP

(P. 10, col. 2.)

*Jalky clariça eta hellena biaz jar
helena minça.*

Que Clarisse et Hélène sortent ; qu'elles
s'asseyent [toutes] les deux.
Qu'Hélène parle.

*clariça ezteya ene aita
othian guïçon crudela
noun espousatu nahy dian
bere alhaba batchoitça*

Clarisse, mon père n'est-il pas
vraiment homme cruel
qu'il veuille épouser
sa fille unique ?

*eztit ez hory consentituren
lehen dit bicia galduren
ecie ez ene aitaren crimoua
beitut niq cometituren*

Non, je ne consentirai pas [à] cela :
je perdrai plutôt la vie
que le crime de mon père
moi je commette.

*ganibet hounez nahy dit
niq ene buria erho
ecie goure gincouaren
desgracian egon*

Avec ce couteau je veux,
moi, me tuer
[plutôt] que de mon Dieu
dans la disgrâce rester.

Clariça m. has.

*madama holaco phensamenturiq
eztuçu behar hartu
goure leguiaren contre
desesperatcia lukeçu*

*goure gincó handia
eguiáz ofensa ciniro
lehen deseigna har eçaçu
nourapait jouaiteco*

*conseillu hobiagoriq
madama niq enakiķeçu
eta cer combeny çaiçun
cihaureq soguin eçaçu*

HELENA m.

*clariça ala çu eny
oray ounsa minçatu
enikeçun ez abis hoberiq
ihoun ere hartu*

Chuty.

*adio othian clariça
oray ny banouaçu
enegaty bethy ere
gincoua othoy eçaçu*

CLARIÇA m.

*madama souhetatcen deiçut
ossagarry luce bat
gincouaq guida citçala
bide chuchenialat*

*Sonu retira helena esker
clariça paseya
jalky lorean eta antoine
Antoine jar etã minça.*

*erran içadan clariça
noun dagouen helena
espousatcera jouaiteco
erron aiduru nagouela*

CLARIÇA

*helenaren berririq
sira niq etçaquit
eztit ez ykhousy
segurky bardaz gueroztty*

Antoine m. chuty.

*cer erraiten deitadan
helena eztiala ikhousy
certaco ait hy etchen
haren beguiratceco baicy*

A. LÉON.

Que Clarisse parle; qu'elle commence.

Madame, une telle pensée
il ne vous faut pas prendre :
contre notre loi
ce serait désespérer.

Notre grand Dieu
véritablement vous pourriez offenser;
Formez plutôt le dessein
d'aller quelque part [ailleurs].

Un meilleur conseil,
Madame. [quant à] moi, je ne saurais [donner].
Et qu'est-ce qui vous convient
vous-même regardez.

HÉLÈNE

Clarisse, certes vous à moi
vous avez bien parlé maintenant.
Non, je n'aurais un meilleur avis
pris nulle part.

Debout.

Adieu donc, Clarisse!
Maintenant moi, je m'en vais :
Pour moi toujours
priez Dieu.

CLARISSE

Madame, je vous souhaite
une longue santé;
Que Dieu vous conduise
à bon port!

(m. à m. au droit chemin.)

Musique. Qu'Hélène se retire à gauche
Que Clarisse se promène.
Que Laurent et Antoine sortent.
Qu'Antoine s'asseye et parle.

Dis-moi, Clarisse,
Où se tient Hélène.
Qu'elle vienne m'épouser
dis-lui que j'attends.

CLARISSE

De nouvelles d'Hélène,
Sire, moi je ne connais pas;
je ne l'ai pas vue, non
certes depuis hier soir.

Qu'Antoine parle debout.

Que me dis-tu?
Que tu n'as pas vu Hélène!
Pourquoi t'ai-je, toi, à la maison,
sinon pour la garder?

*etçakinat cer nadukan
hebenche berian
ezpata haur sarthu gabe
hiri bihotçaren erdian*

CLARICA m.

*sira oguen dun balimbañiz
prest nuçu hilcera
çuq placer duçun phenen
gogo hounez sofrircera*

*egua duçu cerbaitez
coupable niçala
bena ez haregatiq
çuq ouste duçun beçala*

*helen aţçaman diçut
ganibet bat eskian
sarthu nahy beitçian
bere bihotçaren erdian*

*ihour hillcen denian
desesperacionian
debrier emaiten diçu
bere arima ordian*

*bena arauz hobeky eguin dit
conseillatceç jouaitera
eciez eta utcy neçan
bere buriaren erhaitera*

ANTOYNA minça

*Alle fripouna handia
conßeillatu duna jouaitera
ceren ehien conseillatcen
eneky ezcountcera*

*alo bertan eçar eçaq
fripouna haur presouan
eta bicy eracy han
oguian eta hourian*

Clarica eçar presou.

ANTOINE minça

*jaunac juratcen dut
oray presentian
helenaren cherkhatceco
lurreco climat orotan (¹)*

Je ne sais ce qui me retient
ici même
de passer cette épée
au travers de ton cœur.

CLARISSE

Sire, si je suis coupable,
je suis prête à mourir ;
les peines qu'il vous plaira, à vous,
à souffrir de bon cœur.

Il est vrai qu'en quelque chose
je suis coupable ;
mais pas pour cela
comme vous le croyez, vous.

J'ai surpris Hélène
un couteau à la main,
comme elle voulait le passer
au travers de son cœur.

Quand quelqu'un meurt
dans le désespoir,
il donne aux diables
alors son âme.

Mais sans doute j'ai mieux fait
de [lui] conseiller de [s'en] aller,
que si je l'eusse laissée
se tuer.

ANTOINE

Allez, grande friponne !
[Lui] as-tu conseillé de s'en aller ?
Pourquoi ne lui conseillais-tu pas
de se marier avec moi ?

Allons, vite mets
cette friponne en prison,
et la fais vivre là
au pain et à l'eau.

Que Clarisse soit emprisonnée.

ANTOINE

Messieurs, je jure
maintenant même
de chercher Hélène
par tous les climats de la terre ;

(¹) Dans la représentation du 10 mai 1908 à laquelle j'ai assisté à Chéraute, Antoine montait debout sur une table pour prononcer ce serment.

*eta edireiten balimbadut
niñaz oharturen dela
mundu oro haren punicioniaz
minça eraciren dudala*

LOREAN minça

*sira ny prest nuçu
çoure manien eguiteco
eta hurity jalky ezipada
fitez dereçut ekharrico*

*retira biag
jalky helena eskerrety
eta erdian minça.*

*nourat jouanen niz jauna
edo cer bide harturen
itchas bazter hountan balima ⁽¹⁾
ounçy çombait dut ediren*

paseya.

Et si je la trouve,
qu'elle s'en apercevra;
que le monde entier de sa punition
je ferai parler.

LAURENT

Sire, moi je suis prêt
à exécuter vos ordres;
et si elle n'est pas sortie de la ville,
je vous l'amènerai vite.

Que [tous] les deux se retirent.
Qu'Hélène sorte par la gauche,
et qu'elle parle au milieu [de la scène].

Où irai-je, Seigneur?
ou quel chemin prendrai-je?
Sur ce bord de la mer j'espère
que je trouverai quelque vaisseau.

Qu'elle se promène.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(F. 5 v°).

*Ils se retirent tous et Ellene
sort et Clarice et parle Ellene.*

*Soguçu otian Clariça
ene aita crudelary
eran dilâdaçu behar dudala
escontu harequy*

*lehenago ganibet honez
ene buria hilen dit
eciey eta consentituren
halaquo crimaric*

*Clarice luy tire
le coutou et dit.*

CLARICE

*Ah madama esteçaçula
othoy çoure buria erho
ecy oray hilçen bacira
etçirate guero haboro*

*Beste avis bat nic
nahy deiçut eman
çoure aitaran etcheric
behar duçu jouan*

HÉLÈNE

Regardez donc, Clarisse,
mon père cruel :
il m'a dit qu'il me fallait
me marier avec lui.

Plutôt de ce couteau
je me tuerai,
que de consentir
[à] un tel crime.

CLARISSE

Ah ! Madame, ne vous
tuez pas, je vous prie : ^{{ (1^{er} et 2^e vers)}
Car si vous mourez maintenant,
ensuite vous ne serez plus.

Un autre avis, quant à moi,
je veux vous donner :
de la maison de votre père
il vous faut partir.

⁽¹⁾ Balima, comme balimba et balimbada, — ce dernier terme présentant la locution sous sa forme achevée, signifie s'il était.

*Combait hirry estrangeretarat
 behar duçu jouan
 eta moien harçaz
 libraturen cira aguian*

*Conxellu hoberic ja
 nic enakhiqueçu eta ⁽¹⁾
 çer udury ceiçun oray hor
 ciharec soguin eçaçu*

ELLENE

*Ah Clariça alla çu eny
 onxa minçatu
 enikheçu consellu hoberic
 ihon ere ahal hartu*

*Oray ny banouaçu
 combat hirry estrangerilat
 ene aitaren etcheric
 ahal nadin lequillat*

*Adio othian Clariça
 oray ny banouaçu
 eta enegatic bethy
 gincoua othoy eçaçu*

*Ils s'embrasent et
 Clarice se retire et Ellene
 sen va et après Antoine sort
 avec ses gens et dit Anthoine.*

*Eraçar eçadacie Ellene
 bere anderaurenarequy
 minçatu nahy beitut
 biac heben algarrequy*

*Amale sen va et vient
 avec Clarice et dit au roy.*

AMALE

*Sira hauduçula Clariça
 besteric estuçu
 madama Ellenaren bery
 berac emanen dereuçu*

ANTHOINE

*Clariça eran eçadaçu
 Ellena ene alhaba non duçu
 edo norat jouan den
 çuc ahal dakhiçu*

En quelque ville étrangère
 il vous faut aller;
 et par ce moyen
 vous serez vraisemblablement délivrée.

Je ne saurais plus vous donner } ^{(1^{er} et 2^e}
 moi, meilleur conseil; et } vers)
 que vous [en] semble là maintenant
 regardez vous-même.

HÉLÈNE

Ah! Clarisse, certes vous à moi
 vous [avez] bien parlé :
 Je n'aurais un meilleur conseil
 pu trouver nulle part.

Maintenant moi je m'[en] vais
 en quelque ville étrangère,
 [allant] de la maison de mon père
 au lieu où je pourrai.

Adieu donc, Clarisse!
 Maintenant moi, je [m'en] vais;
 et pour moi toujours
 priez Dieu.

ANTOINE

Faites venir Hélène
 avec sa gouvernante;
 car je veux parler
 ici aux deux ensemble.

AMALE

Sire, voici Clarisse;
 il n'y a [personne] d'autre.
 Des nouvelles de madame Hélène
 elle-même vous donnera.

ANTOINE

Clarisse, dites-moi :
 où est Hélène ma fille ?
 ou si vous pouver savoir } ^{(3^e et 4^e}
 où elle est allée. } vers)

(1) La terminaison du 4^e vers, lequel doit rimer avec le 2^e, montre que c'est évidemment par erreur qu'on a écrit ce dernier comme devant se terminer à *eta*, et qu'il faut l'arrêter à *enakhiqueçu*.

CLARICE

*Sira pharkha eçadaçu
deusere nic etçaquit
madama Ellene
çer egin den beriric*

ANTHONE

*Ecın eraiten duçu çuc
estakhiçula haren beriric
ecy houra egin jouaiten duçu
çuc jaquir̃ gabelaric*

CLARIÇA

*Sira edireiten banaçu oguenin
prest nuçu behala hilçera
çuc plaçer duçun
herio suerte orotara*

*Ecıy madama Ellenaren ohialla
jouan niçanian
susprenitric egon nundun
enianian ediren han*

ANTHOINE

*Hory içanen dun causa
eçariren behait presontegian
eta espehiz jalkhiren hanty
secula hire bicia[n]*

AMALE

*Sira etcitialla affleguy
hoz arapausatçera
jalkhiren gutuçu sarıy
haztara beriz consultatçera*

*Clarice mit en
prison et se retiret et
Ellene sort et dit.*

ELLENE

*norat jouanen niz ny oray
edo çer bide harturen dut
ene aitaren etcheric jalkhi nis
eta eresomatic ere behar dut*

*Segur nis meinx ediren naientian
ene ondouan ginen direla
eta edireiten balin banaie
hil eraçiren naiella*

CLARISSE

Sire, pardonnez-moi :
je ne sais, moi, aucune
nouvelle sur ce qu'est
devenue madame Hélène. } (2°, 3° et 4° vers)

ANTOINE

Vous ne pouvez dire, vous,
que vous ne savez de ses nouvelles;
car elle ne peut s'[en] aller
sans que vous le sachiez.

CLARISSE

Sire, si vous me trouvez en faute,
je suis prête à mourir sur-le-champ
de tout sort mortel (4° vers).
qui vous plaira à vous (3° vers).

Car au lit de madame Hélène
quand j'allai,
je restai surprise
quand je ne la trouvai pas là.^a

ANTOINE

Cela sera cause
que je te mettrai en prison,
et que tu n'en sortiras
jamais de ta vie.

AMALE

Sire, ne vous affligez pas;
Allons nous reposer;
Nous sortirons bientôt,
pour tenir conseil de nouveau encore.

HÉLÈNE

Où irai-je moi maintenant ?
ou quel chemin prendrai-je ?
Je suis sortie de la maison de mon père,
et il me faut [sortir] aussi du royaume.

Je suis sûre, quand ils m'auront trouvée
qu'ils viendront après moi; [absente,
et s'ils me trouvent,
qu'ils me feront mourir.

Ah eniça eta ny oithian
desfortunatu mundian
enequy behar dialla escontu
ene aitat ⁽¹⁾ eran diçadan

Il se met à genoux et dit.

Ginco jauna çuc othoy
beguira ⁽²⁾ neçaçu bethy
hala noula begiratu beiçunian
Isac abraham bere aitarenen eskutic

Mouisa ere beguiratu çunian
Ereg[ue] faronen persecucione
Sidrac misac eta abdenego
nabuko damosor Ereguiaren labe goritic

Susana gaistoua ⁽³⁾ ere
çuc çunian conservatu
coin beiteian injustoquy
falxu khargiaz aquasattu

Jondane Phetri eta Jondane Paile
beguiratu çuntian çasteluko burdu-
[gnetarie]
ginco jauna othoy beguira neçaçu
ene aitarenen eskietarie

Icy se lève et continue.

Oray nic behar dut jouan
es jakhin nourat
ene aitarenen eresomatic
combait hiry estrangearat

Ah ! ne suis-je pas certes moi
infortunée au monde,
lorsque mon père me dit (4^e vers)
qu'il lui faut se marier avec moi ! (3^e vers)

Seigneur Dieu, vous, je vous prie,
préserved-moi toujours,
comme vous préservâtes
Isaac de la main de son père Abraham.

Vous sauvâtes aussi Moïse
de la persécution du roi Pharaon ;
Sidrac, Misac et Abdenego
du four rouge du roi Nabuchodonosor.

La chaste Suzanne aussi
vous conservâtes, vous,
qui fut injustement
accusée sous une fausse charge.

Saint Pierre et Saint Paul
vous sauvâtes des fers de la prison.
Seigneur Dieu, je vous prie, sauvez-moi
des mains de mon père !

Maintenant moi il me faut aller,
sans savoir où,
du royaume de mon père
à quelque ville étrangère.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(P. 10, str. 7 et suiv.)

Antoina bere laguneki retira
hellena han bara eta belharico
ma.

ginco celucoua
aita ecinago photerexia
celiaren eta lurraren
oron creiaçalia

Qu'Antoine se retire avec ses compa-
gnons.
Qu'Hélène reste là et qu'elle parle à
genoux.

Dieu céleste,
Père on ne peut plus puissant,
Créateur du ciel et de la } (3^e et 4^e
terre et de toutes choses } vers)

⁽¹⁾ Pour aitat.

⁽²⁾ Beguira ou begira : garder.

⁽³⁾ Evidemment inadvertance pour gastoua ; gaistoua, la méchante, étant inadmissible.

Çoure begui misericordiousac
nitara egoigt itzatzu
eta çoure beguiazco bidian
othoi eçar neçaçu

Vos yeux miséricordieux
jetez sur moi;
et sur la route de votre regard,
je vous prie, mettez-moi !

Helas eta othian jauna
sofrituren ducia
ene aitaren desseigna
içan dadin complitia

Hélas ! eh quoi, Seigneur !
Souffrirai-je
que le dessein de mon père
soit accompli !

Ikhousiren duta nic
gaiça terrible houra
ene aita eta senharra
biac bat direla

Verrai-je, moi,
cette chose terrible
que mon père et mon mari
soient un seul et même être !

Ez segurki jauna
eztit hori consentituren
bena lehenago millatan
bicia dit galduren

Non certainement, Seigneur,
je ne consentirai pas [à] cela;
mais plutôt mille fois
je perdrai la vie !

Bekhatu orrible houra
nic cometi bança
segurda ⁽¹⁾ ekhiac bere argia
gal litzirodala

Cet horrible péché
si, moi, je commettais,
il est certain que le soleil sa lumière
pourrait perdre.

Jauna çu othoitcen çutut
idaki içadaçu bicia
danger terrible hountaric
libra deçadan ene buria

Seigneur, vous, je vous prie,
Enlevez-moi la vie,
de ce terrible danger
[afin] que je délivre ma personne.

Çoure compagna saintialat
othoi retira neçaçu
eta han çoure gloriaz
goça eraci neçaçu

En votre sainte compagnie,
je vous prie, retirez-moi;
et là de votre gloire
faites-moi jouir.

jauna çoure ez offenxatcia gatic
banouaçu mundiaren kitacera
çuc othoi hel neçaçula
çoure gloria saintiala

Seigneur, pour ne pas vous offenser
je vais quitter le monde;
je vous prie de me faire arriver
à votre sainte gloire.

Hellenac ganibet bat har eskian.

Qu'Hélène prenne un couteau à la main.

Adio ene aita banouaçu
çu cirela causa hilcera
celian bethi othoituren dit
çoure conserbatcia gatic gincoua

Adieu, mon père : je vais
à cause de vous mourir !
Au ciel toujours je prierai
Dieu pour votre conservation.

(1) Pour segur da.

*Adio gente gaztiac
ene lagun maittiac
ene beno fortuna hobe
eman diçaciela gincouac*

Clariça jalki.

HELLENA m^a

*Adio seculacoz Clariça
ene cerbutchari maitia
ene gati othoi eçaçu
bethi gincou celucoua*

*incara ganibeta bihotoian
sartcera Clariças bara eskia
Hellenari eta Clariça ma*

[has]

*Helas madama
eta cer phenxatcen duçu
dessein loxagarri hori
othoitcen çutut kita eçaçu*

*Çoure buriaren bourreu
cerbutchatu nahi cireia
gogoa eman eçaçu
hori duçu desesperatcia*

*ezj alimba cirade nahi
çoure aitareki ezcountu
baduçu beste moian bat
ihessiari emaçu*

*Jalki cite hebenti
eta sar comentu batetan
çoure aillac noun ciren jakin gabe
biciren cira han*

HELENA m^a

*hire abisari arren
nahi nun orai jarraiki
adio clariça ene cerbutcharia
bici adi allageraki*

(sonu)

*Retira biao, jalki Antoina
Laurean eta Gilbert.*

ANTOINA m^a

*Abiloua Laurean
ene alhabaren khamberala
erran içoc haren espousatceco
haiduru nagouela*

*Adieu, chère
et jeune compagne! (1^{er} et 2^e vers)
Que Dieu vous donne (4^e vers)
une meilleure fortune que la mienne! (3^e vers)*

Que Clarisse sorte.

HÉLÈNE

*Adieu pour toujours, Clarisse,
ma chère servante!
Priez pour moi
toujours le Dieu du ciel!*

*Qu'elle se dispose à [s']introduire le
couteau dans le cœur. Que Clarisse
arrête la main d'Hélène, et que Cla-
risse parle. Qu'elle commence.*

*Hélas! Madame,
Eh! que pensez-vous?
Ce dessein effrayant,
je vous prie, quittez.*

*De bourreau à vous-même
voulez-vous servir?
Prenez garde!
Cela est désespérer.*

*Si vous ne voulez
vous marier avec votre père,
il est un autre moyen:
Fuyez.*

*Sortez d'ici
et entrez en un couvent;
sans que votre père sache où vous êtes,
vous vivrez là.*

HÉLÈNE

*Ton avis donc
je veux suivre maintenant:
Adieu, Clarisse, ma servante!
Vis joyusement.*

(Musique.)

*Que les deux se retirent. Qu'Antoine,
Laurent et Gilbert sortent.*

ANTOINE

*Va-t-en, Laurent,
à la chambre de ma fille;
dis-lui que pour l'épouser
je l'attends.*

*Laurean jouan Hellenaren
Khamberala eta gin bera
ma.*

*Sira ičan nuçu
çoure alhabaren khamberan
bena ihour ere ecin ediren dit
ounxa cherkhatu oundouan.*

*Unguratu dit etchia
segurki bospaseietan
bena Clariça baicic
ecin ediren ahal dut han*

ANTOINA coleran m^a

*Nourat debu jouan da
ene alhaba Hellena
erran içoc Clariçari
houna gin dakidala*

*Laurean jouan Clariçaren
cherkha biac gin.*

ANTOINA m^a

*Erran eçan Clariça
noun da othian Hellena
entçun dinat⁽¹⁾ ihoun ere
ecin edireiten diela*

CLARIÇA m^a

*Sira nic etçakiçut
noun ahal den Hellena
ez ihourat jouan denez
inocent nuçu ni ja*

ANTOINA furia handi batetan m^a

*Ale phuta debria
eztakignala noun den
ago ago hic dereistadan
orai ounxa phakaturen*

*Ceren intçan othian hi
haren beguirateco baicic
hemen erho behar ait
edo lahardecatu biciric*

CLARIÇA belharico m^a

*Sira gincouan amourecati
bicia eman içadaçu
çuc ouste duçun beçain
segurki oguen gabe nuçu*

Que Laurent aille à la chambre d'Hé-
lène et qu'il [re]viennne seul. Qu'il
parle.

Sire, j'ai été
dans la chambre de votre fille;
mais je n'ai pu trouver personne
après avoir bien cherché.

J'ai parcouru la maison
sûrement cinq ou six fois;
mais que Clarisse
je n'ai absolument pu trouver là;

ANTOINE, en colère

Où diable est allée
ma fille Hélène?
Dis à Clarisse
qu'elle vienne ici vers moi.

Que Laurent aille chercher Clarisse;
que [tous] les deux viennent.

ANTOINE

Dis-moi, Clarisse,
où est donc Hélène?
J'ai entendu [dire] que nulle part
on ne peut la trouver.

CLARISSE

Sire, je ne sais, moi,
où peut être Hélène,
ni si elle est allée quelque part.
Je suis, quant à moi, innocente.

ANTOINE, dans une grande fureur

Allez, diablesse [de] p...
ne sais-tu pas où elle est?
Attends, attends, toi, tu me
le paieras bien maintenant.

Pourquoi donc étais-tu, toi,
sinon pour la garder?
Il me faut te tuer ici,
ou t'écorcher vive.

CLARISSE, à genoux

Sire, pour l'amour de Dieu,
laissez-moi la vie.
Autant que vous le croyez
certainement je ne suis pas coupable.

(1) Le manuscrit porte, par suite d'une fautive intervention de lettres, *diant*.

*ikhousi dit çoure alhaba
nabelabat eskian
couin estomaketi
sarthu nahi beiteian*

*Dessein haren complitcetic
emphachatu ukhen dit
egouia duçu ihessi jouaitera
conseillatu ukhen dit*

*bëna araus hobeki eguin dit
conseillatuz jouaitera
ecieç eta utci rieçan
bere buriaren erhaitera
(fin).*

ANTOINA m^a

*Ale fripona handia
ceren conseillatun⁽¹⁾ jouaitera
ceren ehian conseillatu
eneki ezcountcera*

*Alo bertan eraman eçacie
fripona hau presounteguiala
eta bici eraci han
ogui eta hourarekila*

*Laureanec eta Gilbertec
eraman presounteguiala
Clariça eta cerra gin biac
ohico lekhila.*

ANTOINA m^a

*Alo jaunac behar dugu
ora[i] jouan berhala
Hellenaren cherkhatcera
bada ere mundiaren bazterrera*

*Eci eniz utçuliren
ene erresoumalat secula
noun eztudan edireiten
hilic edo biciric Hellena*

Laurean ma erregueri.

*Sira gu prest gutuçu
çoureki phartitcera
eta erran içaguçu
nourat jouanen gira*

(¹) Pour conseilatu dun,

J'ai vu votre fille,
un couteau de poche à la main,
que dans l'estomac
elle voulait s'introduire.

D'accomplir ce dessein
je l'ai empêchée;
il est vrai qu'à fuir
je l'ai engagée.

Mais sans doute j'ai mieux fait
de [lui] conseiller de [s'en] aller
que si je l'eusse laissée
se tuer.

ANTOINE

Allez, grande friponne,
pourquoi [lui] as-tu conseillé de [s'en] aller ?
Pourquoi ne lui conseillas-tu pas
de se marier avec moi ?

Allons, conduisez vite
cette friponne à la prison,
et la faites vivre là
au pain et à l'eau.

Que Laurent et Gilbert amènent à la
prison Clarisse, et qu'ils ferment [la
prison]. Que tous les deux [re]vien-
niennent au même endroit que pré-
cédemment.

ANTOINE

Allons, messieurs, il nous faut
maintenant nous [en] aller tout de suite
au bout du monde, s'il y a lieu (4^e vers)
chercher Hélène. (3^e vers)

Car je ne retournerai
jamais dans mon royaume
que je ne trouve
Hélène morte ou vive.

Que Laurent parle au roi.

Sire, [pour] nous, nous sommes prêts
à partir avec vous ;
et dites-nous :
où irons-nous ?

ANTOINA m^a

*eniçate ni phenatan
nourat jouan banaki
bena noumbait edirenen dugu.
hoxt bide horri gaiti*

Gilbert has mincatcen

[has]

*Sira placer baduçu
nahi çutut conseillatu
cihauc hambeste phena
eztuçula behar hartu*

*egon cite çoure etchen
etcitïala cotuça (¹)
jouanen nuçu jaun houneki
Hellenaren cherkhatcera*

*Jouanen gutuçu gu
mundiaren lastercalcera
eta biciric edo hilic
errakharrico diçugu Hellena*

ANTOINA m^a

*Ez nahi nuc gin
ni ere ciekila
bestela ene bihotça
eztilet (²) consola ez arrapausa*

(sonu).

ANTOINE

Je ne serais pas en peine, moi,
si je savais où aller.
Mais nous trouverons bien quelque part
[ce que nous cherchons].
Allons, prenons ce chemin.

Que Gilbert commence à parler; qu'il
commence.

Sire, s'il vous plaît,
je veux vous conseiller
qu'il n'est pas nécessaire que vous } (3° et
preniez vous-même tant de peine } 4° v.)

Restez dans votre demeure;
ne vous déplacez pas :
j'irai avec ce monsieur
cherchez Hélène.

Nous irons, nous,
parcourir le monde;
et vivante ou morte,
nous ramènerons Hélène.

ANTOINE

Non, je veux aller,
moi aussi, avec vous;
autrement mon cœur
ne peut se consoler ni se reposer.

(Musique.)

5°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 30

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(Strophes 41 et suiv.)

*Çouaça bertan amala
ene alhavaren kamberala
erroçu haren espousatceco
aiduru nagouela*

Beha.

*nourat debu jouan da
ene alhaba othian
erran eçoçu Clariçary
houna gin daquidan*

Beha.

Allez vite, Amale,
à la chambre de ma fille;
Dites-lui, pour l'épouser
que je l'attends.

Qu'il écoute.

Où diable est allée
ma fille donc ?
Dites à Clarisse
qu'elle vienne ici vers moi.

(¹) Il faut évidemment lire *çotuca*.

(²) Le *t* final est évidemment de trop.

*Erran eçadan Clariça
noun da othian Helaina
edo nourat jouan den
deus badaquina*

Beha.

*Comment misérable
je t'ai donné ma fille en garde
et tu me l'as laissée perdre de ma main
il faut que tu meures.*

*ale puta debria
eztaquinala non den
ago ago hiq deritadan
oray onxa phacaturen*

*Ceren hinçan hy othian
haren beguiratceco beciq
hemen erho behar ait
edo laurdencatu bicirig*

Beha.

*Ale fripouna handia
conseillatu duna jouaitera
ceren ehian conseilhatcen
enequy ezconcera*

*Alo bertan eçarcie
fripouna haur presonteguiā
eta bici eracy han
oguiā eta houriā*

*Jaunaq juratcen dut
oray presentian
Helainaren chercatceco
lurreco climat orotan*

*Eta edireiten badut
nitaz oharturen dela
mundu oro haren punicioniaz
minça eraciren dudala*

Retira.

Dis-moi, Clarisse :
où est ma fille Hélène ?
Ou bien sais-tu en quelque façon { 3^e et
où elle est allée. } 4^e v.)

Allez, diablesse de p... !
Ne sais-tu pas où elle est ?
Attends, attends, toi, tu me
le paieras bien maintenant.

Pourquoi donc étais-tu, toi,
sinon pour la garder ?
Il me faut te tuer ici,
ou te couper vive en quatre.

Allez, grande friponne !
[Lui] as-tu conseillé de [s'en] aller ?
Pourquoi ne [lui] conseillais-tu pas
de se marier avec moi ?

Allons, vite mettez
cette friponne en prison,
et la faites vivre là
au pain et à l'eau.

Messieurs, je jure
maintenant même
de chercher Hélène
par tous les climats de la terre ;

Et si je la trouve,
qu'elle s'apercevra de ma présence ;
que le monde entier de sa punition
je ferai parler.

Qu'il se retire.

NOTE VIII (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 7 et suiv.)

..... Peu après, elle vit venir des marchands à qui elle pria qu'elle pût monter avec eux. Ils la mirent dans leur navire et firent voile : mais

(1) V. ci-dessus, p. 233.

incontinent ils eurent une merveilleuse aventure, car rencontrèrent une barque pleine de larrons, desquels ils furent assaillis; les marchands furent tous tués et leur vaisseau effondré. Lors prirent Héleine et la mirent dans leur vaisseau, et le Maître dit que ce serait sa Dame. Alors il embrassa Héleine, et dit qu'il coucherait avec elle. Quand Héleine vit cela, elle fut ébahie, et se mit fort en défense; mais quand elle vit que cela ne servait de rien autre chose qu'elle pût faire, se jeta à genoux devant lui, et lui dit: Sire, je suis à ta volonté, car je ne puis sortir d'ici: mais je te prie de me donner un peu de temps pour adorer mon Createur; puis après, fais de moi à ton bon plaisir. — Hé bien! dit le Maître, marche, dépêche-toi, car je ne puis plus attendre. — Lors Héleine entra dans un coin, se jeta à genoux, et fit sa prière à Dieu; elle n'eut pas si-tôt fini son oraison, que les vents et les foudres vinrent fondre sur leur vaisseau, par telle manière que l'un courût aux mâts, et l'autre au gouvernail pour tenir le vaisseau droit; mais rien ne leur valut, car Dieu était très-courroucé de leur péché, et pour punition ils eurent le vaisseau confondu et furent noyés et tous leurs effets perdus, il n'en demeura pièce entière, hors une planche sur laquelle Héleine demeura flottant dessus la mer deux jours et deux nuits sans boire ni manger, et sans voir aucune créature, en grande peur et tristesse, en attendant la grâce de n. s. j. c. Il lui plut que le vent entrât en la rivière de Singe qui passe dedans Londres en Angleterre, elle atteignit un rameau qui pendait sur l'eau, et entra en un verger où il y avait une fontaine, elle s'assit auprès, fort faible et éperdue.

Comment le Roi d'Angleterre trouva Héleine
à la fontaine, et la mena à Londres en son palais.

Il arriva que le Roi d'Angleterre était mort, lequel eut un fils qui avait nom Henri; il gouvernait le Royaume avec sa mère. Un jour qu'Henri partit de Londres avec sa Cour, il entra dans le verger où Héleine était fort pâle et éplorée. Sitôt qu'il l'aperçut, il la regarda et vit qu'elle était vêtue de drap d'or, mais elle était toute souillée de la fange de la mer. Le Roi mit pied à terre, et s'assit auprès d'elle et lui demanda qui elle était, et d'où elle venait. Lors le Roi dit à son Aumônier: Apportez du pain et du vin; mais la Dame était évanouie sur le giron du Roi, il lui mit du pain et du vin dans la bouche dont elle revint. Dame, dit le Roi, à quoi avez-vous gâté ainsi vos robes? Sire, dit-elle, j'étais avec des Marchands en mer, nous trouvâmes des gens qui mirent tout à mort, hors moi, et voulurent faire de moi à leur plaisir; mais Dieu envoya tels foudre et orage que tout fut enfondré et noyé, et je demeurai sur une planche flottante sur la mer, où j'ai été deux jours et deux nuits sans aucun confort que de Dieu.

Quand le Roi l'eut ouïe, il en eut pitié et vit bien qu'elle était femme de Dieu, et qu'elle aimait Notre-Seigneur. Lors la monta sur son cheval et la mena à Londres et l'enchargea à sa Mère et à ses Dames, qu'elles ne lui fissent ni pis ni mieux qu'à elles. Elles dirent qu'ainsi le feraient, et la nettochèrent tant qu'elle fût en point par raison.

Cela fait, le Roi la vit si belle qu'un jour il mena ébattre en un verger, et entr'eux deux sans plus la questionna et conjura de lui dire qui elle était.

Comment le Roi Henri d'Angleterre
épousa Héleine.....

Alors Héleine lui conta tout le fait. Il arriva que mon Père, Dieu veuille le garder, eut une tentation merveilleuse; car il lui prit volonté de m'avoir en mariage, ce qui était contre Dieu, et notre Loi, pour ce je m'enfuis. Et quand le Roi parlait, la couleur lui changeait, et dit en soi-même qu'elle lui semblait bien être fille de bonne race. Il la vit si belle qu'amour lui toucha au cœur si fort qu'il la prit par la main, disant: Dame, vous me semblez si belle, de si grand lieu extraite, que vous êtes digne de tenir ce Royaume; et dès-ici je vous fais Reine d'Angleterre, et vous promets la foi que jamais autre j'aurai que vous, et vous épouserai. Quand elle l'entendit, elle se jeta à genoux, et dit: Très-cher Sire, je suis à votre merci; mais vous parlez follement, car vous ne savez qui je suis; je suis une pauvre fille qui n'a ni maille ni denier. Alors le Roi la releva fort gracieusement et lui dit: Dame, j'ai assez de bien pour vous et pour moi, puis la mena en son palais, et lors commanda qu'on lui rendit honneur comme à lui-même. Chacun lui dit: Votre bon plaisir soit fait. Lors la Mère du Roi tira son fils à part et lui dit: Chétif, voudrais-tu prendre cette femme qui est commune à tous, qui rôde par le pays et n'ose se montrer à ses parents? Si tu le fais, je te ferai un mauvais trait..... Quand le Roi l'ouit, il lui dit qu'il la voulait avoir, et se partit d'avec sa Mère tout triste et courroucé. Le Roi fit donc mander la Noblesse, et sa Cour étant assemblée il fit tapis tendre; et quand ce vint au jour, il y eut une noble fête qui dura plus de vingt jours;..... et quand les noces furent passées, chacun s'en retourna en son lieu.

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 106 DU FONDS CELTIQUE ET BASQUE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (1)

Le début de fragment correspond, dans le Manuscrit n° 132, à la scène reproduite ci-dessus à partir de la page 225, après qu'Hélène ayant quitté le couvent s'est embarquée.

(Pour éviter les répétitions, je procéderai par différences, ne reproduisant pas les parties communes aux deux manuscrits, mais signalant les modifications de détail et donnant en entier les variantes de texte — je passe sous silence les simples différences orthographiques.)

(1) V. ci-dessus, p. 197. — Sous ce numéro est compris un lot de manuscrits basques, dont le fragment d'*Hélène* que je reproduis. Ainsi que nous l'apprend M. Dodgson en tête de ces cahiers, ils lui ont été donnés par M. le chanoine Gratien Adéma le 6 novembre 1891; et à son tour, M. Dodgson en fit don, le 16 du même mois, à la Bibliothèque Nationale. Il a publié, avec une traduction anglaise dont il est l'auteur, ce fragment de la pastorale dans la *Rev. de Linguistique*, du 15 avril 1892, p. 49 et suiv.

Le Manuscrit n° 106 ne porte pas en tête d'indications de personnages, non plus que le jeu de scène du début (sar outzian, etc.); — l'interlocuteur Zénon du manuscrit 132 devient ici Patron; — le dernier mot de la 1^{re} strophe est *hebe*, au lieu de *heben* — qui sans doute, comme semble l'indiquer la rime, est une erreur de copiste.

Page 226.

1^{re} strophe — 1^{er} vers : *jaunac, messieurs*, au lieu de *jaouna, monsieur*; — *cier*, à vous, datif du pronom pluriel de la 2^e personne, au lieu de *zouri*, datif du pronom singulier respectueux de la 2^e personne; — 3^e vers : *manhatcen çutiel, je vous ordonne*, en s'adressant à plusieurs, au lieu de *manhatzen zutut* qui s'adresse à une seule personne; — 4^e vers : *espatac, les épées*, au lieu de *espata, l'épée*.

A partir de la 2^e strophe, page 226, le manuscrit n° 106 porte :

Kapitaïna minça.

*Voilà ky est fet Jaunac!
badakiçu armetan!
estrenatu nahy tugu
oray cien khorpitzetan!*

*Bathaila
capitaïna colpa.*

*ah fripon debrial
colpu gaïstoua eman deïtaç
bena bortcha handia salbu
ordaria eremanen deïtaç*

*Kapitaïnac eta larronec,
pistoletez thira
Zenon eta patron eror hiliç,
capitaïnac eçar Helaina bere
ouncin. Kapitaïna minça
Larron, Hailaina eta Kapitaïna
ouncian. Capitaïna minça.*

*Ah anderia ala beïtciraçu
ecin haboro eger
coki hoyen dihariatz beno
çutçaz haboro dit placer.*

*Çuq badakiçu orai
ene eskian cirelaç;
eta eni placer eguitia
commenitcen çaïçula*

*Niq ezitit desiratcen anderia
çureganiq deusere besteriç
çoure lili eder hortçaz
heben goçatcia baicy*

*placer hori eguiten badeitadaçu
ohart ukhenen deiçut:
bestela aldiz heben berian
sacrificatcen çutut!*

Que le capitaine parle.

Voilà qui est fait, messieurs !
Nous nous connaissons aux armes !
Nous voulons les étreñner
maintenant sur vos corps !

Bataille.

Que le capitaine soit frappé.

Ah ! diable de fripon !
tu m'as donné un mauvais coup ;
Mais sans une grande force
tu [en] emporteras la récompense.

Que le capitaine et Larron
tirent des coups de pistolet.
Que Zenon et Patron tombent morts.
Que le capitaine mette Hélène dans son
vaisseau. Que le capitaine parle.
Larron, Hélène et le capitaine
dans le vaisseau. Que le capitaine parle.

Ah ! certes, madame, parce que vous êtes
on ne peut plus jolie,
vous me donnez plus de satisfaction (4^e vers)
que l'argent de ces coquins. (3^e vers)

Vous savez maintenant
que vous êtes en mon pouvoir
et qu'il vous convient } (3^e et 4^e vers)
me faire plaisir.

[Quant à] moi, je ne désire, Madame,
rien autre de vous
que de jouir ici (4^e vers)
de cette belle fleur. (3^e vers)

Si vous me faites ce plaisir,
j'aurai pitié de vous :
que s'il en est autrement, ici même
je vous sacrifie !

*Eztiit ouste sacreblu hory
arrafusaturen deitaçula ;
eci arrafusatcen badeitadaçu
gaiski jouanen çaiçu anderia!*

HELAINA agenouxan

*Oh Gincou eguiaczoua
othoy socorri neçaçu!
langer handi hountariq
çuq beguira neçaçu!*

Page 227.

1^{re} strophe, 2^e vers : *tyranoti*, au lieu de *tyranotik*.

Après la 1^{re} strophe, ajouter :

*libra neçaçu ni ere othoy
langer handi hountariq;
eta conberty eracy guiçon haur
bere desein ynjamuti!...*

*Chuty
capitaïna minça.*

Après la 2^e strophe, ajouter :

*Ouste dinat bay hy
debria beçain supervious içala!
ousto duna Gincoua celuty
sokhorritcera ginen çaignala?*

Loth bessoty orai eta minça.

4^e strophe, à partir du 4^e vers :

niq ene eguin bidia

HELAINA minça

*Ah Jaun misericordiousa
othoy soguin yçadaçu!
inxolent hounen biolenciatig
othoy beguira neçaçu!*

*yl tombe la foudre sur le vaisseau
qui se met en pièces...
oncia gal. capitaïna hil. Helaine
bara taula batetan, eta belharico minça.*

*O Gincou gloriousa,
hountarçunez bethia!
ala çuq egun eguin
eny gracia handia!*

*eniçun, ez, merechy
hain fabory handia:
bena çu sira enetako
hountarçunez bethia*

Chuti.

Je ne crois pas, sacrebleu! cela
que vous me refuserez ;
car si vous me le refusez,
il ira mal pour vous, Madame!

Oh ! Dieu véritable! etc.

Délivrez-moi, moi aussi, je vous prie,
de ce grand danger,
et détournez cet homme
de son infâme dessein !

Debout.

Oui, je crois que toi
tu es aussi orgueilleuse que le diable!
Crois-tu que Dieu, du ciel,
te viendra secourir?

Qu'il la saisisse maintenant par le
bras et parle.

HÉLÈNE

Ah ! Seigneur miséricordieux !
Je vous prie, regardez-moi !
De la violence de ces insolents,
je vous prie, gardez-moi !

Que le vaisseau soit perdu. Que
le capitaine meure. Qu'Hélène
demeure sur une planche et parle
à genoux.

O Dieu glorieux,
plein de bonté !
Certes par vous aujourd'hui [a été] faite
à moi à une grande grâce !

Non, je ne méritais pas
la faveur aussi grande ;
mais vous, vous êtes pour moi
plein de bonté.

Debout.

Orai nourat jouanen, etc. (p. 227, str. 7).

Après cette strophe, ajouter :

*Gincouac eguin nundian
erregue baten alhaba :
ene edertarçuna dela causa
galdu dut hanko çucena*

Dieu me fit
la fille d'un roi ;
à cause de ma beauté
j'ai perdu les droits de mon rang.

8° strophe, 1^{er} vers.

Banoua oihan hountarat (1)

Je vais m'établir dans ce bois.

Après cette strophe :

*Retira oihanialat
Larron hiliq. Sataneria jalkhy
Satan minça.*

Qu'elle se retire dans le bois.
Larron mort, que la Satanerie
sorte. Que Satan parle.

*Ah Larron Larron eta
hy capitain handia!
chimistac erre çutie
ala malheur handia!*

Ah ! Larron, Larron ! Et
toi, grand capitaine !
L'éclair vous a brûlés :
quel grand malheur !

*Helaina dela causa
heben peritu cirie :
haren recontria
ounxa khosta çacicie!*

A cause d'Hélène
vous avez péri ici :
sa rencontre
vous a bien coûté !

BULGIFER minça

BULGIFER

*Helaina cientako
buruçaguisa cia :
ecin autenitu ducie
deusere harekila*

Hélène sur vous
l'a emporté ;
vous n'avez pu obtenir
rien avec elle.

JUPITER minça

JUPITER

*Otx orai behar tucie
emaztiac kitatu ;
eta seculakoz yfernian
erratcera phartitu*

Allons ! il vous faut maintenant
quitter les femmes
et partir pour brûler } (3° et 4° vers)
toujours en enfer.

ereman yfernialat.

Qu'ils les emportent en enfer.

Comme le roi d'Angleterre rencontra
Helaine et l'emmena dans son palais
sur son cheval.

*François, Alexandre, Gloucester, Henry
jalkhy fusilky. Henry minça.*

Que François, Alexandre, Gloucester,
Henry sortent avec des fusils.
Qu'Henry parle.

*Jaunac, yhicera egun
cieky nahi niz jouan :
çoumbait yhice arraro
atçamanen dugu aguian !*

Messieurs, à la chasse aujourd'hui, etc.

(V. p. 228, str. 4.)

(1) *Oihan hountarat* indique — ou du moins indiquerait en toute rigueur grammaticale — qu'Hélène va dans le bois pour y séjourner ; tandis que *oihan hountara* signifiait — si la règle est strictement appliquée — qu'Hélène est dans le bois sans l'intention d'y rester un certain temps.

Henry bere laguneky jouan camariz
eta gin berhala Helaina oyhanila
Henry minça.

Madama çoure ykhoustiaz hebe
hanitz surprenitcen nuçu

Qu'Henri vienne avec ses compagnons
à cheval, et qu'Hélène vienne tout
de suite au bois. Qu'Henri parle.

Madame, de vous voir ici
je suis très surpris!

(A cet endroit, M. Dodgson remarque, *Rev. de Linguistique*, 15 avril 1892, p. 58 : « *Here there is a provoking gap of four pages.* » Ici il y a une fâcheuse lacune de 4 pages.)

Page 230.

A partir de la strophe 6 :

Engaju hortan eneky
nahy bacira sarthu
hountarçun eta onhourè
franco ukhenen diçugu

HELAINA minça

Çoure majestatiary, sira,
hanitz çordun nuçu;
çoure arrafusacera
ecin ausaricen niçu ⁽¹⁾

Ene aphaltarçunaz
placer bacira contentatu,
çoure hitzaren conforme,
sira, ni çouria nuçu

HENRY minça

Madama estit desiratcen
mundian deus besteriq
baiciq eta yçatia
çourekila juntaturiq

banouaçu orai berian
ene amary proposacera,
ukhen ahal deçadan
haren consentimentia

Retira biac.
Jalkhy Soffia eta Henry jar.

HENRI minça

ene ama maitia orai
giten nuçu çouregana
consekenciazko eguiteco batez
çouri minçacera

badakiçu ene ama maitia, etc. (p. 231, 2^e strophe).

Dans cet engagement avec moi
si vous voulez entrer,
bien et honneur
nous aurons à foison.

HÉLÈNE

A votre Majesté, sire,
je suis très redevable;
vous refuser
je ne puis oser.

De mon humble condition, etc.

(V. p. 230, str. 7.)

HENRI

Madame, je ne désire
rien autre au monde
que d'être
uni avec vous.

Je vais maintenant même, etc.

(V. p. 230, dernière strophe.)

Que [tous] les deux se retirent.
Que Sophie sorte et qu'Henri s'as-
seye.

HENRI

Ma chère mère, maintenant
je viens à vous
d'une affaire de conséquence
vous parler.

(1) Erreur sans doute pour nuçu.

P. 231.

3° strophe, 4° vers.

partitu, au lieu de *partida*, même sens.

4° strophe, 2° vers.

dama, au lieu de *andre*.

5° strophe, 2° vers.

nouriçaz minçatcen cira?

De qui parlez-vous?

Après cette strophe, ajouter :

*Ezteiçut consentituren
hareky ezcounceriq;
çuq ukheiten ahal duçu
beste phartitu hoberiq*

Je ne consentirai pas pour vous
[à] un mariage avec elle :
Vous, vous pouvez avoir
un autre meilleur parti.

*Ezteçaçula desouhoua
çoure calitatia
ez eta gal eracy
ene pacencia!*

Ne déshonorez pas
votre qualité,
et ne faites pas perdre
ma patience.

HENRY minça

HENRI

*Ene ama maitia
othoy sinhetz neçaçu,
çuq ouste beno kalitate
handiagouetariq duçu.*

Ma chère mère,
je vous prie, croyez-moi ;
elle est de plus grande (4° vers)
qualité que vous ne croyez (3° vers).

*Segurtatu yçan nuçu ;
houa deitcen duçu Helaina,
Constantinoplako
erregueren alhaba*

J'en ai été assuré :
Elle s'appelle Hélène,
fille du roi (4° vers)
de Constantinople (3° vers).

*Beste althe edertarçunez
eztiçu mundian bere pariaq :
houa ezipadut espousatcen
galdu behar dut bicia*

D'autre part, en beauté
elle n'a pas au monde ses égales :
si je ne l'épouse pas,
il me faut perdre la vie.

SOFFIA

Eztiçu aparenciariq, etc. (p. 231, dernière strophe.)

Page 232.

1° strophe, 2° vers.

dama, au lieu de *andere*.

Après cette strophe, l'indication est :

Comme Henry d'Englaterra epousa
Helaine de la quelle il eut deux beaux
enfants, dont l'un fut Martin et l'autre Brice.

*François, Alexandre, Glocester, Marie,
Helaine, Henry jalkhy
Helaine eta Henry jar; Henry
minça.*

Que François, Alexandre...
... sortent.
Qu'Hélène et Henri s'asseyent.
Qu'Henri parle.

2° strophe. 1^{er} vers :

Madama, au lieu de Anderia.

Après cette strophe, ajouter :

*Hotx arren jaun anderiac!
gouaçan oro algarreky
ikhous neçacien espousatcen
erregue baten alhabareky*

*Paseya oro
jouan oro elicalat
paseya archevescoua jalky
eta jar Henry minça.*

4° strophe :

ARCHEVESCOUA minça

*Gincouareky batian, sira,
emanen deiçut beneditcionia
bena ukhen eçaçu bethy
bihotcian devocioniq*

*Sira plazer
. dian bezala?*

Henriq eran.

« *bai, jaouna* »

ARCHEVESCOUA minça

*Madama, placer ducia.
. dian bezala?*

Helaine fait une révérence.

ARCHEVESCOUA minça

*Ematcie algarri orai
escuineko eskiac :
eguinen dutut guero
niq beste ceremoniac*

*Niq Juntatcen çutiet
biac algarrekilan ;
biciren cirie bethy
unione hounian*

*Ego conjungo vos
In patrimoniam
aitaren eta semiaren
eta spiritu saintiaren ycenian*

Erhaztun benedika platian.

*Jauna benedika eçaçu othoi
erhaztun haur celuty
espous hoyeq algarrentako
fidel yçan ditian amourekaty.*

Allons, seigneurs [et] dames,
allons tous ensemble,
[afin] que vous me voyiez épouser
la fille d'un roi.

Que tous se promènent.
Que tous aillent à l'église.
Qu'ils se promènent. Que l'archevê-
que sorte et s'asseye. Qu'Henri parle

L'ARCHEVÊQUE

Avec le concours de Dieu, Sire,
je vous donnerai la bénédiction ;
mais ayez toujours
la dévotion au cœur.

Qu'Henri dise.

(V. p. 232.)

(V. p. 232, str. 6.)

Je ferai ensuite,
moi, les autres cérémonies.

Moi, je vous unis
[tous] les deux ensemble :
vous vivrez toujours
en bonne union.

(V. p. 233.)

Qu'il bénisse l'anneau dans le plateau.

Seigneur, bénissez, je vous prie,
cet anneau [du haut] du ciel
Afin que soient fidèles (4° vers)
ces époux l'un pour l'autre (3° vers).

Sira! eçar eçoçu erhaztuna
Helainary eskerreko eskian
erhi chipiaren oundoko
erhy usatcen denian

Sire, mettez l'anneau
 selon l'usage (4° vers)
 (m. à m. au doigt qui est coutumier)
 au doigt voisin du petit doigt (3° vers)
 (m. à m. à côté du petit doigt)
 à la main gauche à Hélène (2° vers).

3°. — TEXTE D'ORDIARP

(P. 13, col. 2.)

Sar oncian paseya jalky capitain
erdity eta minça.

Que [Cantebron et Hélène] entrent
 dans le vaisseau (2). Qu'ils se promènent. Que Capitaine sorte par le milieu et qu'il parle.

jaun eta anderia
fitez arrasta sitie
eta berhala moursaq
eman itçatacie

Monsieur et Madame,
 arrêtez vite,
 et tout de suite vos bourses
 donnez-moi.

CANTEBRON (1)

CANTEBRON

goure moursaq dutuc
ezpata phunta hountan
erretirady hebentiq
hire profeitutan

Nos bourses sont
 à cette pointe d'épée.
 retire-toi d'ici
 pour ton profit.

CAPITAIGNA

LE CAPITAINE [des pirates.]

eztuc Ez questione
Eman itçatacie
bestella cien onciareky
fondiraciren çutiet

Non, il n'en est pas question;
 donnez-les moi,
 autrement avec votre vaisseau
 je vous ferai couler.

jalky ouncity biac.

Que tous les deux sortent du vaisseau.

PATRON chefa

PATRON le chef

moursaq eman beno lehen
combatituren gutuq
aigu huillant ady
mundia kitatu behar duq

Avant de donner nos bourses,
 nous combattons.
 Viens, approche-toi ;
 il te faut quitter le monde.

Sonu batailla hil patron
capitaigñaq har helena
eta minça capitaina.

Musique. Bataille. Que Patron tombe mort. Que le Capitaine prenne Hélène et que le Capitaine parle.

Anderia erran jçadaçu
çuq placer baduçu
çouin herrilat jouaiteco
deseгна hartu duçu

Madame, dites-moi,
 s'il vous plaît,
 d'aller à quel pays
 avez-vous formé le dessein ?

(1) Ce nom a été mis en surcharge, en place de *Patron* primitivement écrit. Ce personnage portait à Chéraute un uniforme de capitaine de dragons.

(2) A Chéraute, les 26 avril et 10 mai 1908, ce vaisseau était représenté par une sorte de caisse montée sur des roulettes ; le « capitaine », habillé en matelot de deuxième classe, placé à l'intérieur, le faisait avancer en appuyant sur le plancher de la scène un bâton dont il se servait comme d'une perche.

*guiçon galant leguian
hitz dereiçut anderia
eramanen çutudala
placer duçun lekhiala.*

HELENA minça

*jauna anglaterrarat jouaiteco
deseigna diçut hartu
ounsa phacaturen çutut
hara guidatcen banaïçu*

CAPITAIGNA

*milla gogo hounez anderia
hara eramanen çutut
ceren çoure edertarçunaq
segurky merechy beitu*

*Paseya ouncian eta khanta
jalky ouncity eta jar bïaq
capitaïgna minça.*

*Amourio particular batez
andera çoure ereician
prest nundukeçu hiltcera
oray hebeche berian*

*çuq sokhorritcen ezpanaïçu
ha hiltcera nouaçu
othoy çoure bihotcian
errecevitü behar naïçu*

HELENA

*jauna pharkamentureky
ene bihotça duçu engajaturiq
ginco jaunarena duçu
eztiçu beste buruçaguiriq*

*Houra eman nirouan beno lehen
gal niroçu bicia
jauna othoitcen çutut
eman içadaçu phausia*

CAPITAIGNA m.

*bortchaz edo amourioz
sinhexy behar naïçu
eta oray berian enekila
khamberalat gin behar duçu*

HELENA m.

*Ene ginco justoua
othoy urgaix neçaçu
eta malherous ⁽¹⁾ haur nitariq
othoy hurrunt içadaçu*

(1) *Malherous* est peut-être pour *malheur*; en ce cas, il faudrait traduire : « Et ce malheur... éloignez. »

A la façon d'[un] galant homme,
je vous promets, Madame,
que je vous transporterai
à l'endroit qu'il vous plaît.

HÉLÈNE.

Monsieur, d'aller en Angleterre
j'ai formé le dessein :
je vous paierai bien,
si vous m'y conduisez.

LE CAPITAINE

Mille fois de bon cœur, Madame,
je vous y transporterai,
parce que votre beauté
sûrement le mérite.

Qu'il se promène sur le vaisseau
et qu'il chante. Que [tous] les deux
sortent du vaisseau et s'asseyent.
Que le Capitaine parle.

Par un amour particulier,
Madame, à votre égard,
je serais prêt à mourir
maintenant ici même.

Si vous, vous ne me secourez pas,
Ah ! je vais mourir.
Je vous en prie, dans votre cœur
il vous faut me recevoir.

HÉLÈNE

Monsieur, excusez-moi,
mon cœur est engagé :
il est au Seigneur Dieu,
il n'a pas d'autre maître.

Avant que je pusse le donner,
je perdrais la vie,
Monsieur, je vous prie,
laissez-moi en repos.

LE CAPITAINE

De force ou de gré,
il vous faut me croire ;
et maintenant même, avec moi
il vous faut venir dans la chambre.

HÉLÈNE

Mon juste Dieu,
je vous prie, ayez pitié de moi ;
et ce misérable de moi,
je vous prie, éloignez.

CAPITAIGNA m.

*Ezleya haur othian
gaiça ounsa drollia
ousto duna bay heben dela
gincouary hersatceco lekhia*

Lot besoty.

*Eztun ez
. ayaniq*

*debria beçain fier bahiz ere
ezpadun eguiten ene mania
bortchaz eguinen dignat
ezpere niq ene eguin bidia*

HELENA m.

*jaun misericordiousa
othoy soguin içadaçu
insolent hounen violenciaty
othoy libra neçaçu*

*Thira ouncialat tabala
eraguin et feu capitaigna
eror hiliq Helena a genous m.*

oh gince gloriousa

*.
. belhia*

Chuti.

*oray nourat jouaneniz
edo cer eguinen dut
nourat nahy jouaniq
phausieriq ecin ukheiten dut*

*Banoua oyhan hountarat
memento bat phausatcera
aguian nourbait ginen çait
sokhorry emaitera*

*Sonu retira oyhan harat
jalky sataneria
satan minça by hiller.*

*ha larrin larron larran
hy capitain handia
othian finitu iça
ala malheur handia*

LE CAPITAINÉ

N'est-ce donc pas
chose bien drôle ?
Crois-tu que ce soit ici
le lieu de se recommander à Dieu ?

Qu'il la saisisse par le bras.

(V. str. 3, p. 227.)

Quand tu serais aussi fière que le diable,
si tu n'exécutes pas mon commandement,
par la force je ferai
moi du moins ma volonté.

HÉLÈNE

Seigneur miséricordieux,
je vous prie, regardez-moi :
de la violence de cet insolent,
je vous prie, délivrez-moi !

[Qu'un coup de foudre] tombe sur le
(m. à m. soit tiré sur...)
vaisseau, [imité par] un coup de
tambour

(m. à m. qu'on fasse [résonner] le tambour)
et [que le] feu [apparaisse]. Que le
Capitaine tombe mort. Qu'Hélène
à genoux parle.

(V. str. 6 et 7, p. 400 et p. 227.)

Debout.

Maintenant où irai-je ?
ou que ferai-je ?
Où que j'aille,
je ne puis avoir de repos.

Je vais dans ce bois
pour me reposer un moment.
Apparemment, je l'espère, quelqu'un
porter secours. [me viendra]

Musique. Qu'[Hélène] se retire
dans ce bois. Que la satanerie sorte.
Que Satan parle aux deux morts.

Ha ! larrin, larron, larran !
Toi, grand capitaine !
Se peut-il que tu sois achevé !
Quel grand malheur !

*helen a dela causa
heben peritu iz
haren errecontria
ouns a khostariq iz*

BULGIFER

*helen a hiretaco
buruçaguissa cian
ecin autenitu duq
deusere harekilan*

Jupiter m. bier

*hoz oray behar tucie
emaztiaq kitatu
eta seculacoz ifernian
erratcera phartitu*

*Eraman eta retira sonu
jalky fusuilleky laurean
Godefroy eta harry hau m.
fusuillac har hanrriq eta suitac.*

*jaundc ihicera egun
cieky nahy niz jouan
combait ihice arraro
atçamanen dugu aguian*

*Paseya hanrry m. oihanian
beita helenary.*

*anderia çoure ikhoustex heben
susprenituriq nuçu
noulaz ciradian heben
othoy erran içadaçu*

HELENA

*jauna edireiten nuçu
oyhan hountan herraturiq
ez jakinez nourat jouan
lekhu belz hountariq*

HANRRY

*anderia guidaturen çutut
placer bacira eneky gin
oyhan hountan içanagaty
çutçaz souein ukhenen dit*

*ene fediaren pian
hitz deiçut anderia
çoury oguen equin beno lehen
kitaturen dudala mundia*

A cause d'Hélène
tu as péri ici :
Sa rencontre
t'a bien coûté !

BULGIFER

(V. p. 228, str. 3 et p. 401, str. 4.)

Que Jupiter parle aux deux.

Allons, maintenant il vous faut
quitter les femmes
et partir brûler (4° vers)
pour toujours en enfer. (3° vers)

Qu'ils les emportent et se retirent.
Musique. Qu'avec les fusils sortent
Laurent, Godefroy et Henry. Que
celui-ci parle. Qu'Henri et sa suite
prennent les fusils.

Messieurs, à la chasse aujourd'hui
je veux aller avec vous.
Quelque gibier rare
Nous prendrons, il y a lieu d'espérer.

Qu'il se promène. Qu'Henri, une fois
dans le bois, parle à Hélène.

Madame, de vous voir ici
je suis surpris.
Comment vous êtes ici,
je vous prie, dites-moi.

HÉLÈNE

Seigneur, je me trouve
égarée dans ce bois,
sans savoir pour où, quitter
ce sombre lieu.

HENRI

Madame, je vous guiderai,
s'il vous plaît venir avec moi :
parce que vous êtes dans ce bois,
j'aurai soin de vous.

Sur ma foi,
je vous promets, Madame,
que je quitterai le monde (4° vers)
avant que de vous faire tort (3° vers).

HELENA

*hitz hortan gaignen jauna
giten nuçu coureký
ceren juramentu hory
eguin duçun hain goraty*

*Hannry helena paseya
Hannry minça...*

*anderia çuq placer baduçu
erran behar deitadaçu
cer qualitatetariq çiren
jakin desir nikeçu*

HELENA

*eztuçu ez profeituriq
ene qualitatiaç jakiniq
eta nihauren beithariq
nuçu defendaturiq*

HANRRY minça

*Curious eguy balimbaniz
çoure eretcian pharca içadaçu
bena ene arrazouaq
repausuriq bihotcian ezticie*

*othoitcen çutut aren anderia
esplica içadaçu
hitz emaiten deiçut segretia
beguiraturen dereiçut*

HELENA m.

*segretiareen pian jauna
declaratcen dereiçut
constantinoblaco errequiren
alhaba bakhoitça nuçu*

*ene aita dela causa
behar ukhen dit kitatu
bekhatu handy batetara
beinundian cometitu*

*nahy ago ukhen dit quitatu
ecieç gincoua ofensatu
haren borontate gaistoua
içan eladin complitu*

HANRRY

*ounsa placeretan nuçu
oray encuten anderia
çoure aita jauna dela
constantinoblaco erreguia*

HÉLÈNE

Sur cette promesse, seigneur,
je viens avec vous,
parce que ce serment
vous avez fait si solennellement.

Qu'Henri et Hélène se promènent.
Qu'Henri parle...

Madame, s'il vous plaît,
il vous faut me dire
quelle est votre qualité :
je désirerais le savoir.

HÉLÈNE

Vous n'avez pas de profit
à connaître mes qualités.
D'ailleurs de chez moi
l'accès m'est défendu.

HENRI

Si je suis trop curieux
à votre endroit, pardonnez-moi ;
mais [j'ai] mes raisons
[qui] ne laissent pas de repos à mon cœur.

Je vous prie donc, Madame,
expliquez-moi [ce que je vous demande] :
je vous en donne ma parole, le secret
je vous garderai.

HÉLÈNE

Sous le secret, seigneur,
je vous le déclare :
dû roi de Constantinople
je suis la fille unique.

Mon père est cause
que j'ai dû le quitter,
parce qu'à un grand péché
il me convia.

J'ai préféré le quitter
qu'offenser Dieu,
afin que la volonté mauvaïse de ce [prince]
ne fût pas accomplie.

HENRY

Je suis bien satisfait
en apprenant maintenant, Madame,
que monsieur votre père
est le roi de Constantinople.

*çoure qualitatia duçu
ecinago noublia
eta cihaur ere aldiz
mundian pare gabia*

*ounsa damu duçu ceren
hain malherous ciren
çoure gracia ederrac ja
elikeçu merechitcen*

*bena çoure irous eguîteco
niq moyen bat baçaquit
çouretaco placer baduçu
haura procuraturen dit*

*çoure gracia ederra
ene bihotcian sarthu duçu
arrapausuriq ihoun ere
esin ukheiten ahal diçu*

*Enfin hitz batez erraitera
ene desira lukeçu
eliça ama saintaz
biac içan quintian unitu*

HELENA m.

*niq merechy beno haboro
ouhoure eguiten deitadaçu
bena niq eztudala deus
berhain hory badakiçu*

HANRRY

*niq eztiçut galthatcen
çoure ganiq doteriq
çoure bihotceco amouriouaz
aitcinago besteriq*

HELENA

*enikeçun merechy niq
houlaco abantaillariq
çu beçalaco erreque bat
den nitçaz occupaturiq*

*bena hainbeste hountarçun
duçunaz gueroz enetaco
bay erraiten dereiçut
sira ene bihotz oroz*

HANRRY

*banouaçu andere maitia
feitaren amary erraitera
amourecaty ukhen deçagun
haren consentimentia*

Votre qualité est
on ne peut plus noble;
et quant à vous-même,
[vous êtes] sans égale au monde.

Il est bien dommage que
vous soyez si malheureuse :
votre belle grâce certes
ne le mériterait pas.

Mais de vous rendre heureuse,
Moi, je sais un moyen ;
pour vous, s'il vous plaît,
je le procurerai.

Votre belle grâce
a pénétré dans mon cœur ;
de repos nulle part
il ne peut absolument avoir.

Enfin pour le dire en un mot,
mon désir serait
que nous fussions unis [tous] les deux [(4° v.)
par notre sainte mère l'Église.

HÉLÈNE

Plus que je mérite
vous me faites honneur ;
mais que moi je ne possède rien,
pourtant vous le savez.

HENRI

[Quant à] moi, je ne demande
de vous de dot
autre en plus (4° vers)
que l'amour de votre cœur (3° vers).

HÉLÈNE

Je n'aurais pas mérité, moi,
un avantage tel
qu'un roi semblable à vous
se soit occupé de moi.

Mais tant de bonté
puisque vous avez pour moi,
je vous dis oui,
Sire, de tout mon cœur.

HENRI

Je vais, chère dame,
dire le fait à ma mère,
afin que nous ayons
son consentement.

*Sonu retira biag
jalky hanrry eta sophia
hanrry minça*

*badakiçu ene ama maitia
ezcounceco adinian niçala
eta egun hartu dit d[es]eigna
çoure placera hala bada*

SOPHIA

*hanrry ene seme maitia
hory ene placera duçu
bena partitu abantaillous bat
othoy hartu behar duçu*

HANRRY m.

*çombait egun diela
oyhan batetan edireniq
badakiçu ekharry niala
andere bat ecinago ederriq*

*andere harec ene bihoça
ecin haboro charmatu diçu
oray haren espousatceca
ene desira lukeçu*

SOPHIA m.

*ene semia cer dioçu
eta nourlçaz minço cira
lastercatu bateky
ezcountu nahy cireya*

*eztit ez consentituren
harekilaco ezcounceriç
çuq ukheiten ahal beituçu
houra beno partitu hoberiq*

HANRRY m.

*Ama maitia eztit ouste
desouhoure dukedala
espousatcen badut ere
erregue baten alhaba*

*hallaz arren haren qualitatia
eztuçu enia beno aphilago
hartacoz desein hartu dit
haren espousatceco*

SOPHIA

*ene semia erraiten deiçut
nahy baduçu espousatu
çuq eta niq algarganiq
behar diçugu separatu*

Musique. Que les deux se retirent
Qu'Henri et Sophie sortent.
Qu'Henri parle.

Vous savez, ma chère mère,
que je suis en âge de me marier;
et aujourd'hui j'ai formé le dessein
s'il vous plait ainsi. [de le faire],

SOPHIE

Henri, mon cher fils,
cela me plaît;
mais un parti avantageux,
je vous prie, il vous faut prendre.

HENRI

Vous savez que j'amènai [ici] (3° vers)
il y a quelques jours (1^{er} vers)
une dame on ne peut plus belle (4° v.)
rencontrée [par moi] dans un bois (3° v.)

Cette dame mon cœur
a on ne peut plus charmé;
maintenant de l'épouser
mon désir serait.

SOPHIE

Mon fils, que dites-vous!
Et de qui parlez-vous?
Avec une fugitive
voulez-vous vous marier?

Non, je ne consentirai pas
[à] un mariage avec elle,
parce que vous, vous pouvez avoir
meilleur parti que cette [femme]-là

HENRI

Chère mère, je ne crois pas
que j'aurai déshonneur
si aussi bien j'épouse
la fille d'un roi.

Ainsi donc sa qualité
n'est pas plus humble que la mienne;
c'est pourquoi j'ai formé le dessein
de l'épouser.

SOPHIE

Mon fils, je vous le dis:
si vous voulez l'épouser,
vous et moi l'un de l'autre
il faut nous séparer.

*enekila ezluçu haboro
elcheriq iraganen halaz
eguin eçaçu placer duçuna
bena ez eneganañ huillant*

*Sonu sophia retina erdity
hanrry paseya jalky helena
hanrry minça.*

*Oray goure promesac oro
complitu behar tiçugu anderia
bay eta solemnizatu
goure ezounce saintia*

*Sonu hanrrig escuty har
helena eta retina.*

Ainsi avec moi vous ne passerez } (1^{er} et 2^e
plus [le seuil de] cette maison. } vers)
Faites à votre gré;
mais ne vous approchez pas de moi.

Musique. Que Sophie se retire par le
milieu. Qu'Henri se promène.
Qu'Hélène sorte. Qu'Henri parle.

Maintenant toutes nos promesses
il nous faut accomplir, Madame,
et solenniser aussi
notre saint mariage

Musique. Qu'Henri prenne Hélène
par la main et se retire.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(F° 6 r°, col. 2.)

*Ellene sen va au coin du triate
et Hanry roy sort et dit*

ERREGUE

*Jaunac ehiçera egun
nahy niz jouan
combait basaorde ede orkhax
atçamanen dugu aguian*

*Francoues çoaça
ekarçu fusilat (1) bertan
ecy nahy nuçu oray
phartitu mementouan*

*Francoua sen va chercher
les armes et la done au roy
et il se vont tous et Hanry
truve à Ellene*

HANRY

*Madama çoure ikoustiaz heben
susprenituric nuçu
eta noulaz ciradian chihau
plaçer baduçu eradaçu*

*Ecy çoure abilamentiac
udury liqueçu
combait famillia ilustrataric
ciradiela heben çu*

LE ROI

Messieurs, à la chasse aujourd'hui
je veux aller;
quelques sangliers ou boucs
nous prendrons, il y a lieu d'espérer.

François, allez
[et] apportez les fusils bientôt;
car j'en veux maintenant
partir dans le moment [même].

Madame, de vous voir ici
je suis surpris;
et comment vous [y] êtes, vous-même,
s'il vous plaît, dites-moi.

Car votre habillement
semblerait [indiquer]
que vous que voici, vous êtes (4^e v.)
[issue] de quelque famille illustre (3^e v.).

(1) Transcription fautive de *fusilac*.

ELLENE

*jauna edireiten nuçu
eçinago afflegituric
eta etçaquit norat jouan
leku estranger hontaric*

Le roy la prant par la main.

HENRY roy

*Madama plaçer baduçu
enequy gin behar duçu
ecy niq ukanen diçut
çouretaquu logamentu*

*Madama etcitialla affleguy
lequi estrangerian içanegaty
içanen duçu çouretako logamentu
gin plaçer baduçu eneky*

ELLENE

*Jauna çoure bolontatiaz
eremestiatçen çutut
bena heben cerbait dembora
egoitera delivera diçut*

HANRY

*Madama cêr plaçer duçu
heben egonic equin
nic eramanen çutu[t] ene etcherat
plaçer baduçu enequy gin*

ELL[E]NE

*Ah jauna ny çourequy
gin nahy nunduqueçu
bena ene aitac jakhin deçan
ene berry loxa nuçu*

HANRY

*madama estuçu dangeric
enequy gin plaçer baduçu
nic eramanen çutut eneky
madama delivera eçaçu*

ELLENE

*Jauna oithian aren
ginen nuçu çourequy
enaiculla gaisky egotçiren
çoure hitsaren pian esparanchareky*

HÉLÈNE

Seigneur, je me trouve
on ne peut plus affligée,
et je ne sais pour où quitter
ce lieu étranger.

(V. str. 8, p. 228.)

Madame ne vous affligez pas
d'être dans le lieu étranger :
il y aura logement pour vous,
s'il vous plaît venir avec moi.

HÉLÈNE

Seigneur, de votre volonté
je vous remercie.
Mais quelque temps ici
de rester j'ai décidé.

HENRI

Madame, vous pouvez faire } (1^{re} et 2^e
ce qu'il vous plaît en restant ici. } vers)
[Pour] moi, je vous conduirai à ma maison,
s'il vous plaît venir avec moi.

(V. str. 1, p. 229.)

HENRI

Madame, il n'est pas de danger ;
s'il vous plaît venir avec moi,
moi, je vous emmènerai avec moi ;
madame, décidez-vous.

HÉLÈNE

Seigneur, oui certes
je viendrai avec vous,
dans l'espoir, sur votre promesse (4^e v.),
que vous ne me traiterez pas mal (3^e v.).

HARRY

*Madama lecu estranger hontan
cer plaçer çunian eguin
ciaury indacu esquia
jouan guitian algarequy*

*Il la pran par le main
et sen vont et se retiret et
après un peu sortet*

HARRY

*Madama çuc plaçer baduçu
eran behar deitadaçu
cer qualitataraic çiren
jaquin nahy niqueçu*

[ELLENE]

*Sira ny niçala causa
pena haniz hartu duçu
eraiten deiçut aren
çuc plaçer balin baduçu*

*Constanty noblaco eregueren
alhaba nuçu ny
eta ene aita dela causa
jalky nuçu ene etcheric*

*Eran citadaçun berärequy
espousatu behar niala
eta houra della causa
ene etcheric jalkhy nunduçun behala*

*ceren eta espenian nahy
halaquo crimaric cometitu
houra dela causa diçut
ene hiria quitatu*

HARRY

*Madama ciradienez gueroz
goraty minçatu
eta Constanty noblaquo eregueren
alhaba cirela declaratu*

*Madama ene livretatiaz
ny pharcamentu galdo nauçu
ceren eta espeniz çoure eretçian
behar den erespetiarequy minçatu*

*Constanty noblaco eregueren
alhaba beiçirade çu
ny ere Anglaterrequo
eregueren seme nuçu*

HENRI

*Madame, en ce lieu étranger
vous pouvez faire ce qu'il vous plaira.
Venez, donnez-moi la main,
partons ensemble.*

(V. str. 5, p. 229.)

*Sire, je suis cause que
vous avez pris beaucoup de peine;
je vous dis donc [ce que vous me demandez]
si vous l'avez, vous, agréable.*

*Du roi de Constantinople.
moi, je suis la fille;
et mon père est cause que
je suis parti de ma maison.*

*Il me dit avec lui
qu'il fallait me marier;
et telle est la cause pour laquelle
je partis de ma maison aussitôt.*

*Parce que je ne voulus pas
commettre [un] tel crime,
cela est cause que j'ai
quitté ma ville.*

HENRI

*Madame, puisque vous vous êtes
prononcée hautement,
et que du roi de Constantinople
[vous] vous êtes déclarée la fille,*

*Madame, de ma liberté,
moi, je vous demande pardon,
pour n'avoir pas devant vous
parlé avec le respect qu'il faut.*

*Du roi de Constantinople,
si vous, vous êtes la fille,
pour moi du roi d'Angleterre } (3^e et 4^e
je suis fils. } vers)*

*eta çuc eneky espousatu
plaçer balin baduçu
nic deia segurquy
çourequy desira nikheçu*

ELLENE

*Sira haniz ouhoure
eguiten deitadaçu
bena nic estudala deus
çuc badakhiçu*

*Ihourc ere jakin gabe
jalkhy nuçu ene etcheric
nic estiçut mundu hountan
gincouaren gracia bacit (1)*

HANRY

*Madama pharkha içadaçu
çu asquy aberax çira
solamente eradaçu
bolonthateric baducia*

*Ene amary ere nahy dit
entelega eracy
eta jakinen dicigu
haren desenaren bery*

ELLENE

*Sira estit merechy nic
halaquo avantalaric
çu beçalaquo erequebat
den niłçaz ocupaturic*

HANRY

*Madama çoure handitarçunac
haniz merechi diçu
ceren eta goraty
jalkhiten beiçira çu*

*Bena nic ene persona
offritcen direiçut
çuc plaçer balin baduçu
bihoz oros ny çouria nukheçu*

ELLENE

*Sira çoure maieztatiaz
haniz çor deiçut
hartakos çoure arafusatçera
esin ausatcen nuçu*

Et vous, [de] vous marier avec moi
si vous avez agréable,
moi, dès maintenant sûrement
je désirerais [me marier] avec vous.

HÉLÈNE

Sire, beaucoup d'honneur
vous me faites;
mais que moi je ne possède rien,
vous, vous savez.

Sans que personne le sache,
je suis sortie de ma demeure;
moi, je n'ai dans ce monde
[d'autre bien] que la grâce de Dieu.

HENRI

Madame, pardonnez-moi,
vous êtes assez riche;
dites-moi seulement :
Avez-vous volonté [de m'accorder votre main]?

A ma mère aussi je veux
faire connaître [ce projet],
et nous serons instruits
de ses intentions. } (3° et 4° vers)

HÉLÈNE

Sire, je n'ai pas mérité, moi,
[un] tel avantage
que se soit occupé de moi (4° vers)
un roi semblable à vous (3° vers).

HENRI

Madame, votre grandeur
a mérité beaucoup [d'honneur],
parce que de haut
vous êtes issue, vous.

Mais moi, ma personne
je vous offre;
s'il vous plaît, [quant à] vous,
moi je serai vôtre de tout cœur.

HÉLÈNE

Sire, à votre Majesté
je dois beaucoup;
c'est pourquoi vous refuser
je ne puis oser.

(1) Transcription défectueuse de baçik.

*Ene apaltarçunaz
placer bacira contentatu
çoure hizaren comforme
sira ni çouria nuqueçu*

HARRY

*Madama estit desiratçen
mundian deus besteric
baicic ere içatia
çourequilla juntaturic*

*Ils sembracet et après retiret
et un peu après le roy avec
sa mère.*

HARRY à sa mère

*Ene ama maitia
oray jakhin behar duçu
esconçequo fantesiabat
burian sartu içan çitadaçu*

FLORINE reine

*Harry ene semia
milla plaçer dit
eskhençen baceçu
partitu combenableric*

HARRY

*goure
. plaçerarequy*

FLORINE reine

*Ah ene semia cer dioçu
eta norçaz minçatçen çira
lasterkhatu batequy oithian
penxatçen duçia esconçera*

*Estiçut consentituren
harequy esconçera
çuc ukaiten ahal duçu
beste partituriç*

*Esteçaçula desohora
çoure kalitatia
es etare gal eracy
ene paçençia*

*Hory eguiten baduçu segurquy
esteiçut emanen beneditçioneric
es eta eneganic ukhanen
secula plaçer hounic*

De mon humble condition
s'il vous plaît vous contenter,
conformément à votre parole,
Sire, je serai vôtre.

HENRI

Madame, je ne désire
rien autre au monde
si ce n'est [d']être
uni avec vous.

Ma chère mère,
maintenant il vous faut le savoir :
une fantaisie de me marier
m'est entrée dans la tête.

Henri, mon fils,
j'en suis mille fois contente,
si s'offre à vous
un parti qui soit convenable.

(V. st. 4, p. 231.)

Ah, mon fils, que dites-vous !
et de qui parlez-vous !
Se peut-il qu'avec une fugitive
vous pensiez à vous marier !

Je ne consentirai pas
au mariage avec elle.
Vous pouvez avoir, [quant à] vous,
quelque autre parti.

Ne déshonorez pas
votre qualité,
et aussi ne faites pas perdre
ma patience.

Si vous faites cela, sûrement
je ne vous donnerai pas de bénédiction ;
et vous n'aurez de moi
jamais satisfaction que ce soit.

HARRY

*Ene ama segurquy
eraïten dereiçut
çuc ouste beno kalitate
handiagotic duçu*

FLORINE

*Estiçut cinhesten nic
cer nahy çuc eranic
egin eçaçu plaçer duçuna
bena ez nic consentituric*

*Eçy neskhatala estranger hory
nahy baduçu espousatu
çuc eta nic algarganic
behar dicigu phartitu*

*Ils se retiret
vont devant Larcheveque
ausy le roy lui parle.*

HARRY

*Jauna giten gutuçu
oray çoure aïtçiniala
beneditçione saintiaren
çoureganie harçera*

LARCHEVEQUE

*Sira gincouarequy batian
nic emanen deiçut beneditçionia
bena ukhan eçaçu bethiere
bihotçian devotçionia*

*Ecy gincouaren beldurian
eta graçian bichy denary
etçiouçu falthatu secula
behar diana behin ere hary*

*Sira plaçer duçia el[a] harçen ducia
madama prinsesa eskian duçuna
çoure emaste ligitimataquo
eliça ama saintiac manhatçen dian
[hessala]*

Le roy dit

Bay jauna

*Madama plaçer ducia eta harçen ducia
eregue jaun eskian duçuna
çoure senhar ligitimataquo
eliça ama saintiac manhatcen dien
[bessala]*

HENRI

*Ma mère, assurément
je vous le dis,
elle est de plus grande (4° vers).
qualité que vous ne croyez (3° vers)*

FLORINE

*Je ne crois pas, moi,
quoi que vous disiez ;
faites ce qu'il vous plait ;
mais ce ne sera pas avec mon consentement.*

*Car cette fille étrangère
si vous voulez épouser,
vous et moi l'un de l'autre
il faut nous séparer.*

*Monsieur, nous venons
maintenant devant vous
pour recevoir de vous (4° vers)
la bénédiction sainte (3° vers).*

*Sire, avec le concours de Dieu,
je vous donnerai moi la bénédiction ;
mais ayez toujours
la dévotion au cœur.*

*Car à celui-là qui vit dans la } (1^{re} et 2^e
crainte de Dieu et dans la grâce, } vers)
à celui-là pas une fois ce qu'il lui faut (4° vers)
ne lui manquera de sa vie (3° vers).*

*Sire, agréez-vous et prenez-vous
Madame la princesse qui est à votre côté
pour votre femme légitime,
ainsi que notre sainte mère l'Eglise
[l'ordonne ?]*

Oui, monsieur.

*Madame, agréez-vous et prenez-vous
le seigneur roi qui est à votre côté
pour votre mari légitime,
ainsi que notre sainte mère l'Eglise
[l'ordonne ?]*

*Madame fait une révérence
icy Benoit⁽¹⁾ Larcheveque
Lagneau⁽²⁾ et le roy mit au
doit à Ellene et Larchebeque
les épouse en disant Larcheveque*

ARCHEVEQUE

*Gincouarequy batian
nie juntatçen çutiet othian⁽³⁾
aitaren eta semiaaren
eta espiritu saintiaren icenian*

*Sira gomendatçen deiçut
gincouaren graciarequy biçitcera
bay çoury ere madama
edukaçu ereguery fedia*

Tous se retiret

L'ARCHEVÊQUE

*Avec le concours de Dieu,
moi, je vous unis
au nom du Père et du Fils } (3^e et 4^e
et du Saint Esprit. } vers)*

*Sire, je vous recommande
de vivre avec la grâce de Dieu;
à vous aussi, Madame;
gardez [en outre] votre foi au roi.*

5°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(P. 12, col. 2.)

*Har ouncin barnen Helenna
Zenon eta Helena passeia
larron jalki eta m^a buruz.*

*Arrastadi hoz
Jaun foudre handia
errenda içadac bourssa
edo idokitcen dat bicia*

ZENON m^a

*Ene bourssa cokia
ene ezpata phuntan duc
houra nahy balimbaduc
eneki combatitu beharduc*

LARRON m^a

*boila qui est fet
bena gogoa eman eçac
combata hassi beçeïn bertan
bicia idokiren derat*

*(Sonu) batailla
Larron blessa eta m^a.*

*Ah hou fripon debria
hau colpu gaistoua eman deitadac
bena bortcha handia salbu
ordaria eramanen deitadac*

*Que [Zénon] prenne Hélène dans le vaisseau.
Que Zénon et Hélène se promènent.
Que Larron sorte et parte au bout [de la
scène].*

*Allons, arrête,
grand J. F. !
Livre-moi ta bourse -
ou je t'ôte la vie !*

ZÉNON

*Ma bourse, coquin,
est à la pointe de mon épée :
si tu la veux,
il te faut combattre avec moi.*

LARRON

*Voilà qui est fait.
Mais prends garde !
Sitôt le combat commencé,
je t'ôterai la vie.*

*Musique, bataille. Que Larron soit
blessé et parle.*

*Ah ! oh ! diable [de] fripon,
quel mauvais coup tu m'as donné !
Mais sans déployer une grande force,
je prendrai sur toi la revanche.*

(1) C'est-à-dire : bénit.

(2) C'est-à-dire : l'anneau.

(3) Othian, dans l'espèce, est intraduisible littéralement ; il est là pour donner de la force et de la solennité à l'affirmation, et comme pour la consacrer ; on peut en traduire l'esprit par : au nom du ciel, — ou quelque formule analogue.

*Larronec thira pistolet
colpu bat Zenon eror
eta m^a.*

ZENON

*Ah fripon malerouxa
othian traditu naic
espataz combatitcen eta
pistolet colpuz erho naic*

LARRON m^a

*ezpataz nahi bahiz
ezpataz erhoren hait
beste mundialat gorainci
nic echi gomendatcen nitçaic*

*Larronec erho Zenon espataz
eta Hellenari ma Larron.*

*Ah anderia ala beitcira
çu ecin haboro eger
coki hounen dihariez beno
sutçaz haboro dit plazer*

*Çuc badakiçu orai
ene eskian ciradiala
eta ene plazer eguitia
segurki comeni çaïçula*

*Nic eztiit desiratcen
çoure ganic deusere besteric
çoure lili eder horiçaz
hemen goçatcia baicic*

*Plazer hori eguiten badeitaçu
ohart ukhenen deiçut
bestela haldiz hemen berian
sacrificatu nahi çutut*

*Eztiit ouste sacrebleu
hori arrafutaturen deitadaçula
eci arrafutatcen badeitaçu
gaiski jouanen ceiçu*

*Belharico Hellena adreça
gincouari buruz m^a.*

*Oh gincou eguiaczoua
othoi sokhorri neçaçu
eta danger handi hountaric
othoi libra neçaçu*

*Çuc libratu çunian
Judiq Olhoferna tiranotic
Daniel profheta aldiz
lehounen juriatic*

Que Larron tire un coup de pistolet.
Que Zénon tombe et parle.

ZÉNON

Ah! misérable fripon !
Certes tu m'as trahi
en combattant à l'épée et
en me tuant d'un coup de pistolet !

LARRON

Si tu veux [que ce soit] par l'épée,
par l'épée je te tuerai.
Mes compliments dans l'autre monde
je te recommande [de transmettre].

Que Larron tue Zénon avec l'épée et
que Larron parle à Hélène.

Ah! Madame, parce que vous êtes, certes,
vous, on ne peut plus jolie,
vous me donnez plus de satisfaction (4° vers)
que l'argent de ces coquins (3° vers).

Vous savez, vous, maintenant
que vous êtes en mon pouvoir,
et que faire mon plaisir
il vous convient certainement.

(V. p. 399, str. 5.)

Si vous me faites ce plaisir,
j'aurai pitié de vous.
Dans le cas contraire, ici même
je veux vous sacrifier.

Je ne crois pas, sacrebleu !
que vous me refusiez cela :
car si vous me le refusez,
il ira mal pour vous.

Qu'Hélène à genoux s'adresse à Dieu
au bout [de la scène] ; qu'elle parle.

O Dieu véritable,
je vous prie, secourez-moi !
Et de ce grand danger,
je vous prie, délivrez-moi !

Vous qui délivrâtes
Judith du tyran Holopherne ;
d'autre part le prophète Daniel
de la fureur des lions ;

*Delibera neçaçu ni ere
danger handi hountaric
eta comberti eraci guiçon hau
bere dessein infamutic*

*Helena passeia,
bi larronec trufa Hellena
Larron ma.*

*Ah ha ha ezteia othian
hau gaiça drolia
ousto duna bai hemen dela
gincouari herssatceco lekhia*

*Ouste diant ⁽¹⁾ baihi ⁽²⁾
debria becein superbious içaçala ⁽³⁾
ousto duna gincoua celuti
sokhorritcera ginen çaignala*

*Eztun ez gincoric
gutiago orano debruric
ene eskielaric hi
ezcapa erazten ahal ayanic*

*Debria becein fier bahiz ere
ezpadun eguiten ene mania
isseiaturen ez pere
hiri bortcha eguitera*

Helena belharica ma.

*Oh jaun misericordiousa
othoi soguin içadaçu
eta inxolent hounen biolenciatic
othoi delibra neçaçu*

*Helena jalki Larrona eror
triate cilo batetara eguiten
dielaric brut handibat triaten barnen,
Helena passeia eta m^a.*

*Oh gingo gloriosa
hountarçunez bethia
ezteitacia çuc eguin eni
gracia handia*

*Eniçon ez nic merechi
hau fabori handia
bena çu cira enetaco
hountarçunez bethia*

délivrez-moi, moi aussi,
de ce grand danger,
et détournez cet homme
de son infâme dessein !

Qu'Hélène se promène.
Que les deux larrons se moquent
d'Hélène. Que larron parle.

Ah ! ha ! ha ! n'est-ce donc pas
là chose drôle !
Crois-tu certes que ce soit ici
le lieu de se recommander à Dieu ?

(V. p. 400, str. 4.)

Non, il n'y a pas de Dieu,
encore moins de diable
qui puisse te faire échapper (4^e vers).
toi, de mes mains.

Quand tu serais aussi fière que le diable,
si tu ne fais pas ce que j'ordonne,
j'essaierai au moins
de te faire violence.

Hélène s'agenouille. Qu'elle parle.

O Seigneur miséricordieux,
je vous prie, regardez-moi,
et de la violence de cet insolent,
je vous prie, délivrez-moi !

Qu'Hélène sorte. Que Larron tombe
dans un trou du théâtre. tandis
qu'on fait un grand bruit à l'inté-
rieur du théâtre. Qu'Hélène se pro-
mène et parle.

Oh ! Dieu glorieux,
plein de bonté,
ne m'avez-vous pas fait, vous,
une grande grâce ?

Non, je ne méritais pas
cette grande faveur.
Mais vous, vous êtes pour moi
plein de bonté.

(1) Transcription fautive de *dinat*.

(2) Pour *bai hi*.

(3) Pour *içala*.

*Ah nour liçateke digne
çoure laidorio equiteco
equin deistatçun graziez oroz
çoure remestiatceco*

*Jauna acte batere banouaçû
çouri adreçatcera
othoi çuc ençun neçaçu
ginco houn ciren beçala*

Belharica eta khanta.

Ah ! qui serait digne
de célébrer votre louange,
de vous remercier (4° vers)
de toutes les grâces que vous m'avez faites ! (3° v.)

Seigneur, je m'en vais une action de grâces
vous adresser
je vous prie, écoutez-moi,
selon que vous êtes Dieu bon.

Qu'elle s'agenouille et chante.

Ici la prière chantée par Hélène, qui tient toute la première colonne de la page 14. Après quoi, l'action reprend comme suit :

Helena passeia eta m^a.

*Nourat jouanen niz
edo cer equinen dut
nourat nahi jouanic ere
phausuric ecin ukheiten dut*

*Eztuta nic othian
çortce ecinago tristia
eniça ni othian
oren malerousian sorthia*

*Ah sorthe malerousa
nousiz artino turmentaturen naic
errac othian nouiz
phaussian ulçuren naic*

*Ah edertarçuna
mundiaren troumpagarria
hic causatcen dutuc
ene urhax trendiac*

*Gincouac equin mundian
erregue baten alhaba
ehe edertarçuna dela causa
galdu dut hanco çucena*

*Gueroz ere banabila
tristeciaz acablaturic
edertarçuna dela causa
bethi thurmentaturic*

*Nitan exemple har eçacie
orai gente hounac
batec ere ez desira
munduco edertarçunac*

Qu'Hélène se promène et parle.

Où irai-je ?
ou que ferai-je ?
Où que j'aïlle,
je ne puis avoir de repos.

N'ai-je pas, moi, hélas !
un sort on ne peut plus triste ?
Ne suis-je pas, moi, hélas !
née dans une heure malheureuse ?

Ah ! sort malheureux !
Jusqu'à quand me tourmenteras-tu ?
Dis-moi donc, quand
me laisseras-tu en repos ?

Ah ! beauté,
piège du monde,
c'est toi qui me forces
à errer tremblante !
(m. à m. : c'est toi qui causes mes tendres pas.)

Dieu me fit dans le monde
la fille d'un roi :
ma beauté fut cause que
j'ai perdu les droits de ce rang.

Depuis, j'erre
accablée de tristesse,
[et] à cause de ma beauté
toujours tourmentée.

Prenez exemple sur moi !
Maintenant, bonnes gens,
que personne ne désire
les beautés du monde.

*Ah ginco celucoua
ororen creiaçalia
ceren enaiçu eguin çuc
ecinago ichocia*

*Bena houla soffri deçadan
çoure plazera balimbada
ene phenen soffritceco
emadaçu othoi pacentcia*

*Tentacionen buhurtceco
emadaçu othoi gracia
eta hil ondouan aldiz
çoure gloria saintia*

(Sonu) *Helena retira oihanialat
Hanrry bere baroueki jalki fusaillac
bizcaretan Godefroi, Leonor eta jouan
oihanialat eta ediren Helena.*

HENRY m^a

*Hemen cer guisaz ciren
anderia othoi erradaçu
desertian çoure edireitiac
ounxa estonatcen nuçu*

*Çoure minac uduri likeçu
çoumbait princessa cirela
bena hemen cer guisaz ciren
ecin ciroçut ahal phenxa*

HELENA m^a

*Jauna eni anderia erraitez
sobera ouhoure eguiten deitadaçu
ceren miserablia baicie
ecin deitcen ahal naiçu*

*Ene sortceco herritic
içan nuçu exilatia
hala ene sortcia duçu
ecinago tristia*

*Gueroz ere desfortunaz
belhi perssecutaturic
soffritu ukhen diçut
ecinago miseria handiric*

*Bena ene maleur ororen
orai çouri countatceco
elukeçu aski eguna luce
haien çouri erraiteco*

Ah ! Dieu céleste,
Créateur de toutes choses,
pourquoi ne m'avez-vous fait, vous,
on ne peut plus laide ?

Mais que je souffre ainsi
si c'est votre plaisir,
de souffrir mes peines
donnez-moi, je vous prie, la patience.

De résister aux tentations
donnez-moi, je vous prie, la grâce ;
et d'autre part, après la mort,
votre sainte gloire.

Musique. Qu'Hélène se retire dans le
bois. Qu'Henri avec ses barons sorte,
[chacun] le fusil sur l'épaule, Gode-
froi, Léonor ; et qu'ils aillent dans
le bois et qu'ils trouvent Hélène.

HENRI

Madame, je vous prie, dites-moi (2^e vers)
comment vous êtes ici ;
de votre rencontre dans le désert
je m'étonne bien.

Votre mine semblerait [indiquer]
que vous êtes quelque princesse ;
mais comment vous êtes ici,
je ne saurais absolument pouvoir le
[comprendre.

HÉLÈNE

Seigneur, en me disant : « Madame »,
vous me faites trop d'honneur,
parce qu'[autre chose] que malheureuse
vous ne pouvez absolument m'appeler.

De mon pays de naissance
j'ai été exilé :
ainsi mon sort est
on ne peut plus triste.

Depuis également par l'infortune
toujours persécutée,
j'ai souffert
on ne peut plus de grandes misères.

Mais tous mes malheurs
à vous conter maintenant,
le jour ne serait pas assez long
pour vous les dire.

*Jauna debeia cintake
haien ençulez
ecinago dolorousac
ceren eta beitirade*

HENRY m^a

*Çoure maleurrez anderia
desplazer handi diçut
bena gincouaren amourecati
behar dutuçu recevitu*

*Gincouac bere haurrer
phenac dituçu igorten
amourecatic haren gloria
hobeki merechi decen*

*Çoure desfortunez oroz
mortificaturic nuçu
ceren eta uduritcen betçait
eztuçula merechitu*

*Bena beude anderia horic
enekila gin behar duçu
hoxt emaçu ene etcherat
gin plazer baduçu*

*Han biciren cira ounxa
eta segurki alageraki
badit nic houn franco
hoxt anderia eneki*

HELENA m^a

*Jauna ouhoure hori
nic enikeçu merechi
bena çoure hountarçuna duçu
enetaco ounxa handi*

*Caritate hori enetaco
ukheiten baduçu
ginco hounac celian
recoumpenzaturen çutu*

*Çoure mahain peco arrastetarie
emaiten badeitadaçu
ni segurki haietçaz
ecinago content nukeçu*

HENRY m^a

*Jarraiki cite gouri
hoxt arren anderia
nic emanen deiçut
bici cireneco oguiä*

Seigneur, vous pouvez vous ennuyer
de les écouter :
on ne peut plus douloureux
car ils sont.

HENRI

De vos malheurs, Madame,
j'ai grand déplaisir,
mais pour l'amour de Dieu
il vous faut les recevoir.

Dieu à ses enfants
envoie les peines,
afin que sa gloire
ils méritent mieux.

De toutes vos infortunes
je suis mortifié,
parce qu'il me semble
que vous ne les avez pas méritées.

Mais laissons cela, Madame;
il vous faut venir avec moi.
Allons, venez à ma maison,
s'il vous plaît d'y venir.

Là vous vivrez bien
et sûrement dans le contentement.
J'ai, [quant à] moi, du bien à foison :
Allons, Madame, [venez] avec moi.

HÉLÈNE

Seigneur, cet honneur,
moi, je ne mériterais pas ;
mais votre bonté est
pour moi bien grande.

Cette charité pour moi
si vous avez,
le bon Dieu dans le ciel
vous récompensera.

Des restes de dessous votre table
si vous me donnez,
moi certainement d'eux
je serai on ne peut plus contente.

HENRI

Suivez-nous
donc, allons, Madame !
Moi je vous donnerai
le pain pour le temps que vous vivrez.

(Sonu) oro passeia eta jalki Soffia
buruz Hanry m^a.

Ene ama maitia
egun ihicen içan gutuçu
eta andere hau oihan batetan
edirenec ekharten diçugu

Recountratu ukhen dugu
herraturic bidian
eta segurki miserablia
afflitcione handitan

Caritatez bihotça
hounkiric nihaureki erakharri dit
esperainchareki çouri
eniala equinen desplazic

Soffia has mineatcen.
[has]

Ene semia hortçaz desplazic
ezdeitadaçu eguiten
Gincouaren amourecati
behar diçugu soin ukhen

Helena ma Soffiari.
Madama çoure hountarçunaz
remestiatcen çutut
ginco hounac celian
recoumpexaturen çutu

Ene cerbutchu simplez
plazeric eguiten ahal badut
çoure nescalo bat beçala
othoi manha neçaçu

(Sonu) retira oro anglaterrarat⁽¹⁾.

Hanry eta Helena jalki
Hanry m^a jarriric.

Anderia plazerbat orai
eguin behar deitadaçu
eta ene curiositatia
behar deitadaçu contentatu

HELENA m^a

Sira çouri plazer eguitera
bethi ere prest nuçu
ceren nic merechi gabe
hanixt obliçacione beteçut

Musique. Que tous se promènent et
que Sophie sorte.
Qu'Henri parle au bout [de la scène].

Ma chère mère,
aujourd'hui nous avons été en chasse;
et cette dame, dans le bois
trouvée, nous amenons.

Nous l'avons rencontrée
égarée sur le chemin,
et certainement misérable
[et] en grande affliction.

Le cœur de compassion
touché, je l'ai faite venir avec moi;
avec l'espoir, à vous
que je ne ferais pas de déplaisir.

Que Sophie commence à parler;
qu'elle commence.

Mon fils, par cela déplaisir
vous ne me faites pas;
pour l'amour de Dieu,
nous devons avoir soin [de cette infortunée].

Qu'Hélène parle à Sophie.

Madame, de votre bonté
je vous remercie;
le bon Dieu dans le ciel
vous récompensera.

Par mes simples services
si je peux vous complaire,
comme une de vos servantes,
je vous prie, commandez-moi.

Musique. Que tous se retirent en
Angleterre.

Qu'Henri et qu'Hélène sortent.
Qu'Henri parle assis.

Madame, un plaisir maintenant
il vous faut me faire,
et ma curiosité
il vous faut contenter.

Qu'Hélène parle.

Sire, à vous faire plaisir
je suis toujours prête,
parce que, sans que je le mérite,
je vous ai beaucoup d'obligation.

(1) Les acteurs, en disparaissant, sont censés aller en Angleterre; ou plutôt, l'Angleterre est censée disparaître avec eux, puisque l'action va pour un moment se transporter sur un autre point du monde (V. ci-dessus, pp. 48-49).

HENRY m^a

*Behar deitadaçu anderia
çuc erran arren hemen
noula den çoure icena
edo cer calitatetarie ciren*

*Eta cer guisaz ciradian
çoure herritic exilatia
haren jakitez ene desira
lukeçu anderia*

HELENA m^a

*Sira jakin deçaçun
ni deitcen nuç Helena
Costantinobleco erregue
duçu aldiz ene aita*

*ene aita dela causa
ene herriti jalki nuçu
ceren nahi beinundian
berareki ezcountcera obligatu*

*Etçakit cer guisaz
aita saintiac emanic
ekharri ciçun dispenxa
berareki erroumaric*

*nahi nindiçun espousatu
borchaz edo amourioz
houa dela causa
ihesi nabilaçu gueroz*

*gueröz lastercatu diçut
hanixt herri segurki
entçunic ondouan cabilala
ene aita bethi*

*Hori duçu arren sira
ene bicitce dolorousa
ene çorthia iça duçu
ecinago malerousa*

HENRY m^a

*Ounxa plazeretan nuçu
orai entçutez anderia
çoure aita dela
Constantinobleco erreguia*

*Çoure calitatia beita
ecinago noublia
eta cihaur aldiz
mundian pare gabia*

HENRI

Il vous faut, Madame, me
dire donc, vous, ici
comment est votre nom
ou quelle est votre qualité ;

et de quelle manière vous avez
été exilée de votre pays :
de savoir cela mon désir
serait, Madame.

HÉLÈNE

Sire, sachez-le :
Moi, je m'appelle Hélène ;
d'autre part mon père est (4° vers)
roi de Constantinople.

Mon père est cause que
je suis partie de mon pays,
parce qu'il me voulut
obliger à me marier avec lui.

Jé ne sais de quelle façon
donnée par le Saint Père,
il apporta la dispense
de Rome avec lui.

Il voulut m'épouser
de force ou de gré :
telle est la cause pour laquelle
j'erre, depuis, en fuite.

Ensuite j'ai parcouru
maint pays assurément,
ayant entendu [dire] que marchait à ma suite
mon père toujours.

Voilà donc, Sire,
ma vie douloureuse ;
mon sort a été
on ne peut plus malheureux.

HENRI

Je suis bien satisfait
d'entendre maintenant, Madame,
que votre père est
le roi de Constantinople,

Parce qu'[ainsi] votre qualité est
on ne peut plus noble,
et vous-même d'autre part
hors de pair dans le monde.

*Ounxa damu citadaçu
ceren hain malerous ciren
çoure gracia ederrac ja
elikeçu hala merechitcen*

*Çoure edertarçuna duçu
ekhiarenaren pare
çoure modestiac eztiçu
bere parerie batere*

*Çoure irous eguiteco anderia
nïc moien bat baçakit
çouretaco plazer baduçu
houça procuraturen dit*

*Bena eniatukeçu orai
ez mementic haboro
çouri declaratu gabe
ene desseigna oro*

*Çoure gracia ederrac
ene bihotcian sarthu tuçu
arrapausuric ihour ere
ecin ukheiten ahal diçu*

*Enfin hixt batez erraitera
ene desira lukeçu
eliçaz goure ama saintiaz
biac içan guitian unitu*

*Ezcount ondouan guero
gu biac algarreki
goberna deçagun erresouma
goure sujet ororeki*

HELENA m^a

*Ah sira çutçaz ounxa
estonalcen nuçu
cer phenxatcen duçun
gogoà eman eçaçu*

*Eztakicia çuc ounxa
nescatila praube bat niçala
gincouac ⁽¹⁾ celian baicic
beste hounic eztudala*

*Çuc ukheiten ahal duçu
princessa aberas bat
hounez eta edertarçunez
complituristic datekianbat*

Il me peine bien
que vous soyez si malheureuse ;
certes votre belle grâce
ne mériterait pas [qu'il en fût] ainsi.

Votre beauté est
égale à celle du soleil ;
votre modestie n'a
rien qui lui soit pareil.

De vous rendre heureuse, Madame,
moi, je sais un moyen :
je le procurerai (4^e vers)
pour vous, s'il vous plaît (3^e vers).

Mais maintenant je ne resterai
plus un moment
sans vous déclarer
tout mon dessein.

Vos belles grâces
ont pénétré dans mon cœur ;
aucun repos
il ne peut absolument avoir.

Enfin, pour le dire en un mot,
mon désir serait
par l'Eglise notre sainte mère,
que nous soyons unis [tous] les deux.

Ensuite, après le mariage,
nous deux ensemble
que nous gouvernions le royaume
avec tous nos sujets.

HÉLÈNE

Ah ! Sire, de vous bien
je m'étonne.
Prêtez l'attention (4^e vers)
[à] ce que vous pensez.

Ne savez-vous pas bien, vous,
que je suis une pauvre fille,
que je n'ai d'autre bien (4^e vers)
que Dieu dans le ciel.

Vous, vous pouvez avoir
une princesse riche,
une qui sera comblée (4^e vers)
de biens et de beautés (3^e vers).

(1) *Gincouac*, nominatif actif, paraît un lapsus *calami* pour le régime *gincoua* ; car il ne peut s'agir d'un régime pluriel, *gincouac*, les dieux.

*nic ezudala merechi
eçagultcen dit ouhoure houra
houra merechi banu
irous nundukeçu sobera*

Que moi je n'ai pas mérité
cet honneur, vous le savez;
si je le méritais,
je serais trop heureuse.

*Kila eçaçu arren sira
hartu duçun desseigna
eneki ezcount bacinte
çoure lukeçu desouhouria*

Quittez donc, Sire,
le dessein que vous avez formé :
si vous vous mariez avec moi,
ce serait votre déshonneur.

HANRY m^a

*Obeditu plazer banaçu
ene galthouan anderia
hixt dereičut bestereki
eniçala ezcounturen secula*

HENRI

S'il vous plaît obéir
à ma demande, Madame,
je vous promets avec [une] autre
que jamais je ne me marierai.

*Nic ezleiçut galthatcen
çoure ganic doteric
çoure bihotceco amourioua baieic
eztit nahi besteric*

Moi, je ne demande pas
de dot de vous :
sinon l'amour de votre cœur,
je ne veux rien autre.

*Engaju hortan enekila
nahi bacira sarthu
houn eta ouhoure franco
segurki ukhenen diçugu*

Dans cet engagement avec moi
si vous voulez entrer,
bien et honneur à foison
sûrement nous aurons.

*Nic ukheiten ahal nikeçu
princessa ounxa ederric
bena eztuçu mundian
edertarçunez çoure pareric*

[Sans doute] moi, je pourrais avoir
quelque princesse bien belle;
mais il n'est pas au monde
votre égale par la beauté.

.

HELENA m^a

*Ikhouston dit partitu horrentaco
sira indigne niçala
bena obedituren çutut
çoure nescato niçan beçala*

HÉLÈNE

Je vois pour ce parti,
Sire, que je suis indigne;
mais je vous obéirai
comme votre servante que je suis.

HANRY m^a

*Banouaçu arren anderia
eguitecouaren amari erraitera
amourecati ukhen ahal deçadan
haren consentimentia*

HENRI

Je m'en vais donc, Madame,
parler de l'affaire à ma mère,
afin que je puisse avoir
son consentement.

(Sonu) biac retira
berhala jalki Deonor Ferdinand
Godefroi Hary eta Soffia.

(Musique). Que les deux se retirent;
qu'aussitôt sortent Léonor, Ferdi-
nand, Godefroi, Henri et Sophie.

HENRY m^a

*Ene ama maittia egun
houná nuçu çoure gana
conçekentciazco eguiteco batez
çoure miniçatcera*

HENRI

Ma chère mère, aujourd'hui
je suis [venu] ici vers vous
pour vous parler (4° vers)
d'une affaire de conséquence (3° vers).

*Badakiçu ene ama
ezcount adinian niçala
egun hartu dit desseigna
çoure plazera hala bada*

*Çouimbait egun dïala orano
oihan batetan edirenic
badakiçu ekharri nïala
anderebat ecinago ederric*

*Andere harec ene bihotça
ecin haboro charmatu diçu
orai haren espousatceco
ene desira lukeçu*

SOFFIA ma semiari

*Helas eta ene haurra
eta cer phenxatcen duçu
çoure centçu hounian cirenez
gogo eman eçaçu*

*Ezcountceco dessein baduçu
hori ene plazera duçu
princesse eder eta aberas bat
nic cherkhaturen deiçut*

*guisa hartan goure resouma
bethi segurtaturen duçu
eta aliança ouhourable bat
oroc ukhenen diçugu*

*Aldiz çuc oraico egunian
erakharri nescatila
ene semia segur duçu
çoumbait desbosatu dela*

*Houra espousatcen baduçu
calitatiari oguen eguinen duçu
çoumbat desouhoure aldiz
çoure sujeter causaturen duçu*

*Cihaurentaco ere erraçu
eztatia desohoure handia
erregue puissant batentaco
nescatila ediren baten espousatcia*

*Hori consideraturic ene semia
kita eçaçu çoure desseigna
nic cherkhaturen deiçut
nahi baduçu emazte gueia*

Vous savez, ma mère,
que je suis en âge de me marier;
aujourd'hui j'en ai formé le dessein,
s'il vous plaît ainsi.

Vous savez que j'amenai [ici] (3^e vers),
il y a quelques jours de là (1^{er} vers),
une dame on ne peut plus belle (4^e vers)
rencontrée [par moi] dans un bois (2^e vers).

(V. p. 411, str. 4.)

SOPHIE à son fils

Hélas! mon enfant,
et que pensez-vous?
veillez [à voir] (4^e vers)
si vous êtes dans votre bon sens.

Si vous avez dessein de vous marier,
j'en suis bien aise;
une princesse belle et riche,
moi, je vous chercherai.

De cette façon notre royaume
nous affermirons [pour] toujours,
et une alliance honorable
nous aurons tous.

Au contraire, la fille que vous avez fait } (1^{er} et 2^e
venir l'autre jour, } vers)
mon fils, il est sûr
que c'est quelque débauchée.

Si vous l'épousez,
vous ferez tort à votre qualité;
d'autre part, quelque déshonneur
vous causerez à vos sujets.

Dites-moi, pour vous-même aussi
le déshonneur n'est-il pas grand?
pour un roi puissant
d'épouser une fille trouvée [sur le chemin]!

Par ces considérations, mon fils,
quittez votre dessein;
moi, je vous chercherai,
si vous le voulez, la fiancée [qu'il vous faut].

HENRI m^a

*Ama maitia ezti ouste
desouhoure dukedala
espousatcen badut ere
erregue baten alhaba*

*Çuc ouste balimbaduçu
nescatila desbochatubat dela
nic erraiten deiçut aldiz
princessa handibat dela*

*Ni segurtatu içan nuçu
houra deitcen dela Hellena
Constantinoublaco erregue
haren aita dela*

*Beste althe edertarçunez
eztiçu mundian bere paria
houra ezpadut espousatcen
galdu behar dit bicia*

SOFFIA m^a

*Ah ene semia çu
orano gazte cira
eta cihaurec markatcen duçu
buria arhin duçula*

*Eztiçu ez aperentciariec hourea
erregueren alhaba dela
gueçurra sinhexit eraci deiçu
ikhousiric gazte cinela*

*Ezpalimbaduçu nahi
çoure ama obeditu
eguiçu plazer duçuna
enetaco orobat dukeçu*

*Eniçun ouste secula
desobedituren nunduçula
bena orai eçagutcen dît
ingrat bat ciradiala*

*Espousa eçaçu othian
erranden Hellena hourea
ene beguien aiteciniala
elcitiela aguer secula*

*Ferdinand eta Soffia retira
Hanry eta Helena jar
barouac chuli Leonor Godefroi
Hanry ma jarriric.*

*Orai gourea promesac
complitu behar dutugu anderia*

HENRI

Chère mère, je ne crois pas
que j'aurai déshonneur,
si aussi bien j'épouse
la fille d'un roi.

Si vous, vous croyez
qu'elle est une fille débauchée,
moi, je vous dis au contraire
qu'elle est une grande princesse.

Moi, j'ai été assuré
qu'elle s'appelle Hélène,
que son père est (4^e vers)
roi de Constantinople.

D'autre part, en beauté
elle n'a pas au monde son égale.
Si je ne l'épouse pas
il me faut perdre la vie.

SOPHIE

Ah! mon fils, vous,
vous êtes encore jeune;
et vous marquez vous-même
que vous avez la tête légère

Non, il n'y a pas d'apparence qu'elle
soit fille de roi.
Elle vous a fait croire un mensonge,
voyant que vous étiez jeune.

Si vous ne voulez pas
obéir à votre mère,
faites ce qu'il vous plaît :
ce sera tout un pour moi.

Je ne croyais pas que jamais
vous me désobéiriez;
mais maintenant je connais
que vous êtes un ingrat.

Épousez donc
cette dite Hélène;
devant mes yeux
ne paraissez jamais [ni l'un ni l'autre].

Que Ferdinand et Sophie se retirent.
Henri et Hélène assis, les barons
debout, Léonor, Godefroi;
Qu'Henri parle assis.

Maintenant nos promesses
il nous faut accomplir, Madame;

*bai eta solemnisatu
goure ezcountce saintia*

et aussi solenniser
notre saint mariage.

*Hoxi arren jaunac eneki
aphezcupiaren edireitera
ikhous neçacien · espousatcen
erregue baten alhabarekila*

Allons ! [venez] donc, Messieurs, avec moi
trouver l'évêque,
[afin] que me voyiez me marier
avec la fille d'un roi.

*(Sonu) eta retira oro.
jalki ohicouac eta ministria
ere bai.*

(Musique), et que tous se retirent;
que sortent les personnages pré-
cédents et aussi le ministre.

HANRY m^a

HENRI

*Hau duçula madama
aspaldian desira nian eguna
couin ikhousi nahiz saldouetan
bihotça phena deitana*

Voici, Madame,
le jour que je désirais [depuis] longtemps
et que le désir de voir, maintes fois
a peiné mon cœur.

*Ene desirac oro madama
egun complitu ukhen ditit
eta mundu hau goçatcen
egun danic hasten dit*

Tous mes désirs, madame,
j'ai accompli aujourd'hui;
et à jouir de ce monde
à partir d'aujourd'hui je commence.

*Egun eliça saintiac eguin
gutianaz gueroz khorpitxbat
haren obedient içatez
dugun har soin handibat*

Puisque a de nous un seul corps (2^e v.)
fait aujourd'hui la Sainte Eglise,
de lui être obéissants
prenons un grand soin.

Helena m^a.

Qu'Hélène parle.

*Sira egun hounec çouri
plazer eguiten badeçu
milla beno haboro eni
eguin behar ditadaçu*

Sire, ce jour, à vous
s'il fait [un] plaisir,
à moi plus de mille
il doit m'en faire.

*Hau balimbada eguna
aspaldian desiratcen çuniana
hau duçula enetaco aldiz
iroustarçunezco eguna*

Si celui-ci est le jour
que [depuis] longtemps vous désiriez,
d'un autre côté voici pour moi
le jour du bonheur.

*Oh ginco gloriouxa
othian preparatcen çuniana
çoure haur herratiarentaco
hain grado handia*

Oh, Dieu glorieux !
Se peut-il que vous prépariez
pour votre enfant errante
un poste aussi grand ?

Henry m^a.

Qu'Henry parle.

*Hoxi hebeli madama
diçagun gincouari galtha
olhoi benedica diçagun
goure ezcountce saintia*

Allons, madame, sortons d'ici;
demandons à Dieu,
en prière, qu'il bénisse
notre saint mariage.

(Sonu) retira oro...

Musique. Que tous se retirent.

NOTE IX (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(Pages 14 et suivantes:)

« Le Roi les prit (les lettres) et rompit le sceau qui était semblable au sien ; mais quand il eut commencé à lire, il s'arrêta et fut tout éperdu. Lors il ferma le poing à toutes les lettres, les montra au S^t Père dont il fut étonné, et lui demanda de quelle manière se gouvernait sa femme. Il lui conta comme il la trouva à la fontaine, comme elle était partie de chez son Père, dont il fut surpris, comme il l'épousa contre la volonté de sa Mère ; et si ce n'était cela, il ne savait comment il pouvait avoir courroucé Dieu ; mais qu'il ne put jamais savoir qui elle était, dont il était mal content.

Quand le Pape l'ouït ainsi parler, tout le sang lui remua, et dit : Je crois, vu ce que vous m'avez conté, que vous avez épousé ma nièce, fille de ma sœur, car son Père la voulait avoir en mariage, elle s'en alla et on ne sait ce qu'elle est devenue. Quand le Roi d'Angleterre l'entendit, il n'eût pas été si joyeux quand on lui aurait donné le revenu de deux Royaumes ; mais pour les deux lettres il fut fort dolent. Le Pape lui dit : mon fils, ne te déconforte point, ceci n'est que trahison que l'on a faite à ta femme, et les lettres ne sont écrites que de femme et peut-être de ta Mère. Le Roi dit : elles sont scellées de mon sceau. Le Pape répondit : Il peut être emblé et contrefait ; nous écrirons une lettre, que nous enverrons par un de mes messagers, et le Roi en fut d'accord. Lors il écrivit des lettres, les scella de son sceau, puis les donna au Messager. ... »

2°. — TEXTE D'ORDIARP

(P. 27, 2° col., 3° str. et suiv.)

...Henriq irakour eta chuti minça.

Qu'Henri lise et parle debout.

*Cer dioc lazara
erreberaturiq iça minço
letera hounec eztiq
erreiten horiq oro*

Que dis-tu, Lazare ?
Es-tu égaré lorsque tu parles ainsi ?
Cette lettre ne dit pas tout cela (3° et 4° v.)

*eta hiq dioc helenac
by seme uchen dutiela
letera hountan duq aldiz
by chakhur sorthu dutiela*

Tandis que toi, tu dis qu'Hélène
a eu deux fils,
d'un autre côté dans cette lettre il est [écrit]
qu'elle a mis au monde deux chiens.

(1) V. ci-dessus, p. 237.

LAZARA m.

*Sira pharcamentureky
egui erraiten dereiçut
Çoure hiry oroturat
hala iskiribaturiq duçu*

HENRY m.

*Ah gincó eguiázcoua
haur cer ikhousten dut
tradicioné cerbait badela
uduritcen citadaçu*

Aita saintia m.

*Sira placer baduçu
çoure permesioniareky
lettera ory niq ere
desir nikeçu ikhoussy*

*Eman lettera aita saintiac soguin eta
minça.*

*Sira trompa elcitian
gogoua eman eçaçu
emazten iskiribia dela
haur udury citadaçu*

*Hartacoz pacenciareky
behar dutuçu hartu
gincó jaunac bethiere
justoua urgaisten beitu*

.....

Henriq iskiriba lettera eta minça.

*To lazara lettera haur
pharty ady berhala
eman eçoc Closesterry
han escuty eskiala*

*eta erran içoc nikechy
badira chakhur edo cernahy
ounsa haz eraz ditçan
ene amoureaty*

Lazara m.

*segurta cite sira
ahal badut niq
çoure odriac eziirela
baraturen ahateriq*

*Sonu lazara passeia bestiac
retira erdily...*

Que Lazare parle.

Sire, pardonnez-moi;
je vous dis la vérité;
à toutes vos villes
il a été écrit ainsi [que je le dis].

HENRY

Ah! Dieu véritable!
Que vois-je là!
Qu'il y a quelque trahison
il me semble.

Que le Saint Père parle.

Sire, s'il vous plaît,
avec votre permission
cette lettre, moi aussi,
je désirerais voir.

Qu'il donne la lettre; que le Saint
Père la regarde et parle.

Sire, ne vous trompez pas;
faites attention :
que ce soit l'écriture [d'une] femme
il me semble.

C'est pourquoi avec patience
il vous faut prendre [ces choses],
parce que le Seigneur Dieu toujours } (3^e et 4^e
aide le juste. } vers)

.....

Qu'Henry écrive la lettre et parle.

Prends, Lazare, cette lettre;
pars sur le champ;
donne-la à Gloucester
là-[bas] de la main à la main;

Et dis-lui de ma part,
si ce sont chiens ou quoi que ce soit,
qu'il les fasse bien nourrir
pour l'amour de moi.

Que Lazare parle.

Soyez assuré, Sire,
si je puis [quant à] moi,
que l'exécution de vos ordres ne sera pas } (3^e et 4^e
arrêtée par oubli. } vers)

Musique. Que Lazare se promène; que
les autres se retirent par le milieu.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BORDEAUX

(F. 9 verso, 2° col.; str. 4 et suiv.)

Le roy prend la lettre et dit :

HENRY

*Çuc eraiten deitadaçu
ereguignac sortu diala by seme
eta sependet contrarioua
niq ikousten dit heben*

LASARE

*Sira baçakhiçe deia oroc
Engleterrequo erosom|ian|
eta alaguerancia handiric duçu
çoure paleçiouetan*

S^t PERE

*Sira çuc plaçer baduçu
othoy eran eçaçaçu
Anglaterreko hiritic
cer bery gin ceiçu*

HANRY

*Aita Saintia gin çitadaçu
anglattereric letterabat
coin ekarten beitul⁽¹⁾
bery tristebat*

.

*phenxamentus oray heben
noure buriarequy niagoçu
ene emaztiac by chakur sortu diala
lettera hounec eraiten ditadaçu*

*Eta cer equinen dut oray
othian haou cer eran nahy da
haçaquo crima oriblebat
nie soffritu behar duta*

*Eta aita Saintia estuçu possible
eta etçaquit çer egin
changry honec behar niçu
thempora luçe gabe hil*

HENRY

Vous, vous me dites
que la reine a mis au monde deux fils;
et cependant le contraire
moi je vois ici.

LAZARE

Sire, déjà tous le savent
au royaume d'Angleterre,
et il est grande joie
dans vos palais.

SAINT PÈRE

Sire, s'il vous plaît à vous,
dites-moi, je vous prie,
de la ville [capitale] d'Angleterre
quelle nouvelle vous est venue?

HENRY

Saint Père, il m'est venu
d'Angleterre une lettre
qui m'apporte
une triste nouvelle ;

.

Je suis tout entier maintenant } (1^{re} et 2^e
à cette pensée : } vers)
Que ma femme a mis au monde deux chiens
cette lettre me dit.

Et que ferais-je maintenant?
Ciel⁽²⁾, que veut dire cela?
Un tel crime horrible
faut-il que moi je souffre?

Au reste, Saint Père, ce n'est pas possible,
et je ne sais que faire;
ce chagrin pense me
faire mourir sans [attendre] longtemps.

(1) Cette première personne du singulier ne pouvant offrir aucun sens, il faut admettre que le texte correct soit *beileit*; ce qui donnerait au troisième vers le sens de « Qui m'apporte »; ou *beitu*, et alors ce vers devrait se traduire : « Qui apporte ».

(2) Je traduis ainsi l'esprit, sinon la lettre de *othian*, mot dont j'ai parlé ailleurs (V. p. 418, note 3).

S^t PERE

*Sira çuc plaçer baduçu
estuçu behar holla affligitu
gincouaren amourekatic behar dutuçu
pena eta changriac gogo honez hartu*

*Eta heltu bada estuçu egia
lettera hounec diana
uguruquy eçaçu dembora
cihau jouan artio hara*

*Satiffatçione osoua
han edirenen duçu
eta oreiquo ene eranez
eresleçione egin eçaçu*

HARRY

*Ah Ellena Ellena
eta hau cer bery da
halaquo changribat nic
hireganic behar nianna*

*Ale fripouna insolenta
ene desohoreçallia
aren eraiten çitada
ene amaç egia handia*

*Ingajatcen baninçan
lasterkatu batequy
baraturen ninçalla
desohore handirequy*

S^t PERE

*Sira çuc plaçer baduçu
çoure permissioniarequy
lettera ory nic ere
nahy niqueçu ikousy*

*Le roy done la lettre au S. Père
et elle parle.*

S^t PERE

*Sira trompa etçitian
gougoua eman eçaçu
ecy emaste iskiribia
dela hau udury çitadaçu*

Icy dit au courier le S^t Père

*Anglateran partitus gueroz
ihon ere baratu ciradia
othoy eran eçaguçu egia
othoy ene adiskide maitia*

SAINT PÈRE

Sire, s'il vous plaît à vous,
il ne faut pas vous affliger ainsi;
pour l'amour de Dieu, il vous faut
prendre en patience les peines et les chagrins.

Et peut-être ce n'est pas vrai,
ce que dit cette lettre;
attendez jusqu'à votre retour
là-bas.

La satisfaction complète
là vous trouverez;
et, pour maintenant, sur mon dire
faites réflexion.

HENRY

Ah ! Hélène, Hélène !
Et quelle nouvelle est celle-ci !
Moi, un tel chagrin
me fallait-il avoir de toi !

Allez, friponne insolente
qui me déshonores !
[Ainsi] donc me disait
ma mère la grande vérité,

[A savoir] que si je m'engageais
avec une fugitive
je resterais
avec grand déshonneur.

SAINT PÈRE

Sire, s'il vous plaît à vous,
avec votre permission,
cette lettre moi aussi
je voudrais voir.

SAINT PÈRE

Sire, ne vous trompez pas ;
prêtez votre attention :
car écriture de femme
il me semble que celle-ci est.

Depuis que, [étant] en Angleterre, vous êtes
vous êtes-vous arrêté quelque part ? [parti,
Je vous prie, dites-nous la vérité,
je vous en prie, mon cher ami.

LASARE

*aita Saintia enuçu
baratu segurquy ihon ere
lettera hory artus gueroz
lasterqua gin nuçu bethiere*

S^t PERE

*Sira çuc plaçer baduçu
madama çoure emastia
eradaçu no[n]quo den
amex Constanty noblaquo deya*

*Han badit nic ilobabat
Ellene deiçen beita
çourequy esconturic dena
amenx houra othe da*

HARRY

*aita Saintia egun batez
ihicera jouan nunduçun
eta prinsesabat desertian
ediren ukan niçun*

*Eta etcherat enequilla
erequary niçun hanty behalla
eran çitaçun bere etcheric
exilaturic cella*

*Ene amaren borchas
gero niçun espousatu
haren berthute paregabiaz
çitaçun bihoça colpatu*

*Prinsese haren aita nahy çuçun
bere alhabarequy esposatu
houra çella causa ciçun
bere aitarene etchia khitatu*

*halaquo brutalitateric
espeiçin nahy consentitu
eta moien harçaz bay
bekatia evitatu*

S^t PERE

*Sira plaçer baduçu
eradaçu nonquo da
edo eta espere
cer qualitatêric da*

LAZARE

Saint Père, je ne me suis
sûrement arrêté nulle part ;
depuis que j'ai pris cette lettre
je suis venu toujours courant.

SAINT PÈRE

Sire, s'il vous plaît à vous,
dites-moi d'où est (3° vers)
madame votre femme (2° vers).
Du moins est-elle de Constantinople ?

J'ai là moi une nièce ;
comme elle s'appelle Hélène,
du moins serait-ce elle (4° vers)
qui est mariée avec vous ? (3° vers)

HENRY

Saint Père, un jour
j'allai à la chasse,
et une princesse au désert
je trouvai ;

Et en ma demeure avec moi
Je l'emmenai aussitôt de là.
Elle me dit que de sa maison
elle était exilée.

Malgré ma mère
ensuite je l'épousai ;
de sa vertu sans égale
mon cœur fut touché.

Le père de cette princesse voulut
se marier avec sa propre fille :
telle était la cause pour laquelle
elle quitta la maison de son père.

Car à une telle brutalité elle } (1^{re} et 2^e v.)
ne voulait consentir ;
et par ce moyen aussi
elle [voulait] éviter le péché.

SAINT PÈRE

Sire, s'il vous plaît,
dites-le moi, d'où est-elle ?
Ou au moins
quelle est sa qualité ?

HARRY

*Aita Saintia houra duçu
Constanty noblako eregueren alhaba
aitae espousatu nahy beiçian
hartaquos quitatu çiçun bere etchia*

S^t PERE

*Ah eta othian çu
ene iloba çira
çoure emastia
Ellene deiçen balinbada*

*Houra duçu Elisabet
ene arebaren eta antoine
Constanty noblaquo
ereguen alhaba*

*Sira plaçer baduçu
behar diçigu letera bedera egin
bery horic egia direnez
behar guiniqueçu jaquin*

*Icy ecirret les lettres et le
donnet à Lasare en disant :*

S^t PERE

*Ene adiskidia behar duçu
jouan ahalas deligenquy
eta lettera hoiec eman itçoçu
ene iloba maitiari*

*Avertitçen çutut amenx
ez ihon ere bara
nore nahy dei citçen
hel artio ereguina gana*

LASARE

*Aita Saintia jouanen nuçu
eçin ago deligenquy
eta deskargaturen ditiçut
ereguinary nic segurquy*

*aita Saintia oray
plaçer baduçu eretire çite
sira çoure handitarçunac
plaçer badu bay çu ere*

*Eçy ni oray banouaçu
lastera harturic behala
eta eniz baraturen
hel artio hara*

*S^t pere et le roy se retirent
et Lasare sen va*

• • • • •

HENRY

Saint Père, elle est
la fille du roi de Constantinople.
Parce que son père voulait l'épouser,
pour cela elle quitta sa propre demeure.

SAINT PÈRE

Ah ! ciel ! vous,
vous êtes mon neveu,
si s'appelle Hélène (4^e vers)
votre femme ! (3^e vers)

Cette princesse est d'Élisabeth
ma sœur, et d'Antoine
de Constantinople
roi, la fille.

Sire, s'il vous plaît,
il nous faut faire une lettre chacun ;
si ces nouvelles sont vraies
il nous faudrait savoir.

S^t PÈRE

Mon ami, il vous faut
aller avec toute diligence possible ;
et donnez ces lettres
à ma chère nièce.

Je vous avertis : au moins^{on}
ne vous arrêtez nulle part,
qui que ce soit qui vous invite,
jusqu'à ce que vous soyez arrivé auprès
[de la reine.]

LAZARE

Saint-Père, j'irai
avec on ne peut plus de diligence ;
et je les délivrerai,
[quant à] moi, à la reine sûrement.

Saint-Père, maintenant,
s'il vous plaît, retirez-vous ;
vous aussi, s'il plaît (4^e vers),
Sire, à Votre Grandeur (3^e vers).

Car moi, maintenant je [m'en] vais
tout de suite en prenant ma course ;
et je ne m'arrêterai pas
jusqu'à ce que j'arrive au terme de mon
[voyage.]

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

(P. 28.)

... suspreni leteraz Hanrei ma

Ah malerousa nounti debru
 letera hau ekhartcen duc
 edo noure eman dera
 lehen declaratu behar duc

hic erran duc Hellenac
 bi seme sorthu ukhen diala
 letera hounec cioc aldiz
 bi sakhur sorthu dutiala

gougoua eman eçac hic
 noure eman dera letera
 aithor eçac malerousa
 edo idekitcen dat bicia

Leonor ma.

Sira lehen ministriac
 eman ditaçu letera
 tradicioneric balin bada
 haren aldeti duçu ja

Ezluçu possible eguia den
 requignac bi chakur sorthu diala
 mundu oroc erraiten cicien
 bi seme sorthu ciala

Hanrey ma.

Ecîn phenxatcen diat nic
 hau cer erran nahi da
 ministriaren cacheta dic
 eta uduridu ⁽¹⁾ emazte caratera

noure ere eguin beitu
 baduc ja tradicionia
 requigna gal eraci nahi dic
 bere bi semekila

*Hanrikee izkiriba
 leteraren arrapostia eta
 eman Leonori, bersset hounen
 erraitiareki ma.*

Tho Leonor letera
 pharti adi berhala
 eman içoc lehen ministriari
 berari escuti eskila

⁽¹⁾ Pour uduri du.

Surpris par la lettre, qu'Henri parle.

Ah! malheureux, d'où diable
 apportes-tu cette lettre ?
 Ou qui te l'a donnée ?
 Il te faut le déclarer d'abord

Toi, tu as dit qu'Hélène
 a mis au monde deux fils;
 cette lettre de son côté dit
 qu'elle a mis au monde deux chiens.

Prends garde, toi !
 Qui t'a donné la lettre ?
 Avoue, malheureux,
 ou je t'ôte la vie.

Que Leonor parle.

Sire, le premier ministre
 m'a donné la lettre;
 s'il y a trahison,
 elle est alors de sa part.

Il n'est pas possible qu'il soit vrai
 que la reine ait mis au monde deux chiens :
 tout le monde disait
 qu'elle avait mis au monde deux fils.

Qu'Henri parle.

Je ne puis penser, moi,
 [Leonor], ce que cette [lettre] veut dire :
 elle porte le cachet du ministre
 et, semble-t-il, des caractères de femme.

Qui que ce soit qui l'ait faite,
 toujours y a-t-il trahison :
 on veut perdre la reine
 avec ses deux fils.

Qu'Henri écrive la réponse de la lettre
 et qu'il la donne à Léonor, tout
 en disant ce verset. Qu'il parle.

Prends, Léonor, la lettre;
 pars sur-le-champ;
 donne-la au premier ministre
 lui-même de la main à la main.

*erran içoc orano nihau ere
thempora luce gabe ginen niçala
eta egun oroz phartitceco
aiduru nagouela*

(Sonu) Hanrey retira Leonor
passeia...

Dis-lui encore que moi-même aussi
sans [attendre] longtemps je viendrai,
et que, tous les jours, de partir
je suis dans l'attente.

Musique. Qu'Henri se retire; que
Léonor se promène...

NOTE X ⁽¹⁾

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLÈNE

(P. 13.)

« Lors ce Messenger prit congé [de la reine mère], puis s'en alla à Londres où il trouva le Comte de Gloucester; il le salua et lui dit : Monsieur, le roi Henry se recommande bien à vous et vous envoie ces lettres. Ensuite le Comte prit les lettres et les ouvrit, mais quand il les eut lues un peu avant il s'arrêta, et fut tout surpris; il demanda au Messenger : Qui t'a donné ceci, d'où est-ce que tu les as prises? Alors le Messenger dit : Le Roi me les donna à Rome. Tu mens, dit le Comte : alors il prit le Messenger et le fit mettre en prison; mais le Comte était dans une grande inquiétude et ne savait que faire ni dire. »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 28, col. 2, str. 3 et suiv.)

Lazara minça.

*Monseigneur haur duçula
henry jaunaren arrapostia
çouinieç manhatu beiniçu
escuty eskiala erremetitcia*

*Eman lettera iracour eta
minça Gloucester.*

*Cer debru dioc hiq
giten içala erroumariq
eztuk ez lettera haur
hiq errègue jauna ganiq*

*Gogoua eman eçac hiq
nourc eman deya lettera
aithor eçac malherousa
edo idekitcen derat bicia*

Que Lazare parle.

Monseigneur, voici
la réponse du seigneur Henry,
qui m'a ordonné
de [vous] la remettre de la main à la main.

Qu'il donne la lettre. Que Gloucester
lise et parle.

Que diable dis-tu
que tu viens de Rome!
Non, tu n'as pas [reçu] cette lettre,
toi, du seigneur roi.

Prends garde, toi!
Qui t'a donné cette lettre?
Avoue, malheureux,
ou je t'ôte la vie

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 238.

Lazara m.

*jauna pharca içadaçu
enuçu baratu ihoun ere
lettera hartuz gueroz
lasterca gin nuçu bethy ere
celialat so Clocester minça.*

Que Lazare parle.

Seigneur, pardonnez-moi;
je ne me suis arrêté nulle part;
depuis que j'ai pris la lettre
je suis venu toujours courant

Que Gloucester regarde vers le ciel;
qu'il parle.

Là-dessus, il exprime sa perplexité et invoque les lumières d'En-Haut:
puis il envoie Lazare mander la reine mère.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. II r°, 2° str.)

LASARE

*Monseigneur hau naiçula
oray eromarie helçen
aita Saintiaren eta eregueren
leterac badiçut heben*

*Icy done les lettres à
Closester et le dit*

CLOCESTER

*eromarie giten çirella
çuc eraiten deitaçu
letterac hoiec othian
non debru hartu dutuçu*

LAZARE

*Monseigneur parca içadaçu
enuçu balere⁽¹⁾ ihon ere
letterac hartu dutudanian
gin nuçu lasterqua bethiere*

CLOCESTER

*gecura dioçu
estuçu hoiec ereguez emanic
eran eçaçu egia
non egon ciradian*

LASARE

*Monseigneur ny egonic
ihon ere jakiten baduçu
çuc plaçer duçun beçala
herioualla condena neçaçu*

LAZARE

Monseigneur, me voici
qui arrive maintenant de Rome.
Du Saint-Père et du roi
j'ai ici les lettres.

GLOCESTER

(V. p. 237 et 238.)

GLOCESTER

Vous mentez :
ces [lettres] n'ont pas été données par le roi.
Dites la vérité :
Où vous êtes-vous arrêté?

LAZARE

Monseigneur, [que je me suis] arrêté
si vous savez, [quelque part]
comme il vous plaira
condamnez-moi à mort.

Gloucester prend Dieu à témoin de ses angoisses ; et après avoir conféré
avec Lambert et François qui sont là présents, il envoie Lazare mander la
reine mère.

(1) C'est *baratu* qu'il faut lire.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

(P. 29, 2° col., str. 2 et suiv.)

Leonor ma

*Jauna orai heltu nuçu
çoure odres errouman içanic
eta goure erregeren majestatia
han nihaurec ikhousiric*

*Çuc igorri leteraren
arrapostia eman ditadaçu
haren berriez oroz hounec
instruituren çutu*

*Eman letera ministriac soo equin
leterari eta susprendituric m^a.*

*Erran eçac malerousa
hau noure eman deic
eztuc ez letera hau
erreguec hiri emanic*

*Tradicione coumbait badela
heben ni segur nuc
erhoren diat nihaurec
edo aithortu behar duc*

Leonor m^a.

*Obligatcen banaçu
juraturen dit jauna
eci eregue jaunaç berac
letera hori eman deitadala*

*Ihourc khambiatu deitala
extit ouste segurki
segurtaincharen jakiteco
so equin içoçu cachetari*

*Leonor retira ministria
passeiateez m^a.*

Que Leonor parle.

Seigneur, maintenant, je suis arrivé
de Rome, où sur vos ordres j'ai été
et où j'ai vu de mes yeux } (3° et 4° v.)
la majesté de notre roi.

De la lettre envoyée par vous
il m'a donné la réponse,
qui de toutes ses nouvelles
vous instruira.

Qu'il donne la lettre; que le minis-
tre regarde la lettre et parle surpris.

Dis, malheureux!
Qui t'a donné ceci?
Non, cette lettre n'a pas
été donnée à toi par le roi.

Qu'il y a quelque trahison
ici, je suis certain;
je [te] tuerai de ma main,
ou il te faut avouer.

Que Léonor parle.

Si vous m'obligez,
je jurerai, seigneur,
que le seigneur roi lui-même
m'a donné cette lettre.

Que quelqu'un me l'a changée
certainement je ne crois pas;
pour en avoir l'assurance
regardez le cachet.

Que Léonor se retire; que le minis-
tre parle en se promenant.

NOTE XI (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 8.)

« Lors [la reine mère et le comte] allèrent à la Reine, et lui contèrent ce que le Roi avait mandé. Alors la Reine s'écria piteusement, disant : « Vrai Dieu, qu'est-ce que ceci? Comment peut être changé le grand amour que mon Seigneur me montra quand il se partit de moi? »...

(1) Voir ci-dessus, p. 242.

Comme le comte de Glocester fit couper un bras à la Reine Héléne,
et comme Marie de Glocester fut brûlée au lieu d'Héleine.

« Quand le Comte eut ouï le Conseil, il prit la neuvième lettre et la porta à la Reine Héléine, et la lut de bout en bout avec elle, laquelle en pleurant lui dit : Voici un dur commandement pour moi ; or faites ce qui vous est ordonné, je vous pardonne ma mort. Dame, dit le Comte, il me faut prendre enseigne de vous, que je garderai, afin qu'il ne dise pas que ce soit un autre et que je n'ai pas accompli son commandement. Tenez, dit Héléine, voici ce poing où est l'anneau avec lequel le Roi m'épousa, et lui dites qu'il lui souvienne du grand amour qu'il me montra quand il me le mit au doigt, et des deux beaux enfans que je lui ai portés, lesquels il fait mourir innocemment. A ce donc le Comte fut courroucé et se pâma presque de déplaisance ; mais quand il pensa qu'il fallait que cela fût, il prit cœur et fit venir un Agent qui coupa le bras assez près du poing et eut parfait le surplus ; »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 31, str. 4 et suiv.)

*Jalky Helena eta Soffia.
Sophia m.*

*bihotça harrituriq giten nuçu
ene alhaba maitia çoure gana
cer ordre ukhen dugun
regretureky çoury erraitera*

*ez etciroçut erran ahal
ene bihotça duçu harrituriq
cer ordre ukhen dugun
çoure senharrac igorriq*

Nigarrez aiteina.

*compte Glocesterry lettera bat
igorry ukhen dirioçu
ah çoury esplicatceco
bihotça chahu eztiçut*

Helena minça.

*Ama maitia othoitcen çutut
esplica içadaçu
eta cer nahi beita den
eraitez othoitcen çutut*

Sophia m.

*Esplicatcen badeiçut
pharcatu behar deitadaçu
çoure erhaiteco odria
clocesterrec recevitua diçu*

Qu'Hélène et Sophie sortent.
Que Sophie parle.

Le cœur frappé de stupeur, je viens
vers vous, ma chère fille,
vous dire avec regret (4° vers)
quel ordre nous avons reçu (3° vers).

Non, je ne puis vous dire —
Mon cœur est frappé de stupeur —
quel ordre nous avons reçu
envoyé par votre mari.

Qu'elle avance en pleurs.

Au Comte Glocester une lettre
il a envoyé...

Ah ! pour vous expliquer
je n'ai pas le cœur libre.

Qu'Hélène parle.

Chère mère, je vous prie,
expliquez-moi ;
et quoi que ce soit,
je vous prie de le dire.

Que Sophie parle.

Si je vous l'explique,
il vous faut me pardonner.
L'ordre de vous faire mourir
Glocester a reçu

*Ela orano haboro
çourekila by semiac ere
hirourac algarrekila
executa eracitez ere*

*Biac nigarrez
Helena minça.*

*Ah ene gincio jauna
eta niq cer eguin dut
ene buria coupable
deusetan eçaguten eztiçut*

*eta orano haboro
ene haur inoçentac ere
gaizky salduriq guira
dudariq batere gabe*

*Creatura miserabliac
sorthu çutiel mundian
inocentky masacraturiq
ha ciec behar ducie içan*

*Eztudalariq ez sinhesten
henry ganiq dela hory
prest nuçu bay hilcera
ah ene haur inocenteky*

*Sonu retira Helena
Sophia passeia jalky
Glocester Sophia m.*

*Glocester declaratu dirioçut
helena ene maitiary
bena henry ganiq dela
eztiçu nahi sinhexi*

*Bena çuq eguin eçaçu
çoure eguilecoua
eta erregueren odriac
executa ilçaçu*

*Retira Sophia Glocester passeia.
.....*

(P. 32, col. 1, dernière str. et suiv.).

Jalky helena clocester minça.

*Ah Madama ene bihoçu
eztiçut repausuriq
noun etçutudan ikhouston
eguileco hountan libraturiq*

Et en outre encore
avec vous vos deux fils aussi;
[bref], de vous faire exécuter à la fois (4° v.)
les trois ensemble (3° vers).

Que les deux [soient] en larmes;
qu'Hélène parle.

Ah! Seigneur mon Dieu!
Et qu'ai-je fait moi?
Je ne me sais en } (3° et 4° vers)
rien coupable.

Et encore plus
mes enfants aussi sont innocents;
Nous avons été traitreusement vendus
sans aucun doute.

[En vous] des créatures misérables
j'ai enfanté au monde:
massacrés, quoique innocents,
ah vous! il vous faut être.

Non, tout en ne croyant pas
que cet [ordre] soit d'Henry,
je suis prête certes à mourir
Ah! avec mes enfants innocents.

Musique. Qu'Hélène se retire;
que Sophie se promène;
que Glocester sorte; que Sophie parle.

Glocester, j'ai déclaré
à ma chère Hélène [la triste nouvelle];
mais que [cet ordre] soit d'Henry
elle ne veut pas croire.

Mais vous, faites
votre office;
et les ordres du roi
exécutez.

Que Sophie se retire. Que Glocester
se promène.

Qu'Hélène sorte; que Glocester parle.

Ah! Madame, mon cœur
je n'ai pas en repos.
que je ne vous voie
délivrée de cette affaire

Biac nigarrez helena minça.

*Ez ene adiskide maitia
niq hil behar diçut
bena nihauren hilciaz
phenariq batere eztiçut*

*Ene haurrec behar beitie
ene gatiq sofritu
phenariq handiena
Ah harec ditadaçu*

*Ah celuco ginco jauna
çu balia çakizcu
phenen sofriteco gracia
othoy eman içaguçu*

*Clocester gracia bat
gallhatcen dereiçut
eta escu haur othoy
mouztu behar deitadaçu*

Clocester m.

*Ah Madama othoy
behar naiçu dispensatu
eskia çoury moutz beno lehen
bicia gal niroçu*

Helena m.

*esku hounez ene fedia
eman ukhen dirioçut
eta harc eman erhaztuna
erhy hountan diçut*

*hartacoz othoitcen çutut
acorda içadaçu
hareniq niq deusere
eraman nahi eztiçut*

Clocester m.

*Madama enuçu nahi ny
çoure bourreu cerbutchatu
adreça cite lazaray
harec mouzturen dereiçu*

... Lazare jalky helena minça.

*othoitcen çutut lazara
enaiçu behar arrafusatu
esku haur mouztiez
behar naiçu obeditu*

Que les deux [soient] en larmes;
qu'Hélène parle.

Non, mon cher ami,
moi, il me faut mourir;
mais de ma propre mort
je n'ai aucune peine.

Parce qu'il faut que mes enfants
souffrent pour moi,
Ah! cela me donne (4° vers)
la plus grande peine (3° vers).

Ah! Seigneur Dieu du Ciel,
Vous, aidez-nous!
La grâce de supporter les peines,
je vous prie, donnez-nous!

Glocester, une grâce
je vous demande :
cette main, je vous prie,
il vous faut me couper.

Que Glocester parle.

Ah! Madame, je vous prie,
il vous faut me dispenser [de cet acte] :
avant de vous couper la main,
je voudrais perdre la vie.

Qu'Hélène parle.

Par cette main ma foi
je lui ai donné;
et l'anneau donné par lui
je porte à ce doigt.

C'est pourquoi, je vous prie,
accordez-moi [ce que je demande] :
je ne veux emporter (4° vers)
moi, rien de lui (3° vers).

Que Glocester parle.

Madame, je ne veux pas, moi,
vous servir de bourreau.
Adressez-vous à Lazare
qui vous coupera [la main].

Que Lazare sorte. Qu'Hélène parle.

Je vous prie, Lazare, —
il ne vous faut pas me refuser —
de me couper cette main :
il vous faut m'obéir.

Lazara minça.

*obligatcen naiçunaz gueroz
justo duçu obedy ciçadan
Ah phena dudalariq
Madama ene biholçian*

*Sonu lazarac moulz eskia
helenac hareta minça.*

*Clocesterrery escu haur
bere erhaztunareky
emanen deroçu niçaz
ohart dadin amourecaty*

*Eta çuq placer duçunian
executaturen naiçu
ene olhoitcen eguitera
oray khamberalat banouaçû*

Sonu helena retira.

Que Lazare parle.

*Puisque vous m'obligez,
il est juste que je vous obéisse,
Ah! tout en ayant la peine
Madame, dans mon cœur.*

*Musique. Que Lazare coupe la main;
qu'Hélène la prenne et parle.*

*A Glocester cette main
avec son anneau
vous donnerez, de moi
afin qu'il se souviennne.*

*Et vous, quand il vous plaira,
vous m'exécuterez.
Maintenant, je vais dans ma chambre (4° v.)
pour faire mes prières (3° vers).*

Musique. Qu'Hélène se retire.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 11 v°, 2° col., str. 6 et suiv.)

*... florine sort et va devant
Ellene et Closester quy sort ausy
et florine parle à Ellene.*

FLORINE

*Ene alhaba maitia
Giten nuçu çouregana
ereguec igory dian letterac
cer diouan declaratçera*

*Ecinago tristetu gutuçû
etcaquilcon bat biciric
eregue jaunac igoryric
çoure by semiac eta çû*

*Eta hartan gaignen
cihaurec so guiçu
eia haren odriac
nahy tutuçunez exeçutatu*

*Hau duçulla lettera
eromarie gin duçu
nie iracourturen deiçut
çuc phena hartu espaduçu*

ELLENE

*Ah eta possible deya oithian
ereguec hory igorten dian
hambeste amourio erekasten
eta hil eracy nahy naiçia*

FLORINE

*Ma chère fille,
je suis venue à vous
pour déclarer ce que dit (4° vers).
la lettre qu'a envoyée le roi (3° vers).*

*Nous sommes on ne peut plus attristés,
[l'ordre] ayant été envoyé par le roi (3° vers)
de ne laisser vivre (2° vers)
ni vos fils ni vous.*

*Et là-dessus
voyez vous-même, [Glocester,]
si ses ordres
vous voulez exécuter.*

*Voici la lettre
[qui] est venue de Rome;
moi, je vous la lirai
si vous, vous n'en avez pas pris la peine.*

HÉLÈNE

*Ah! est-ce donc possible
que cet ordre soit envoyé par le roi?
Après m'avoir montré tant d'amour,
me voulez-vous faire mourir?*

*Eta hala tra[ta]tçequo
nu[n]diana othian epousatu
bicy nandin amoinan berere
çeren enundian usten*

Et pour me traiter ainsi
se peut-il que vous m'épousâtes!
Du moins pourquoi ne me laissâtes-vous } (3° et
vivre d'aumônes? } 4° v.)

*Eta oithian haur deia
eregue barbara crudella
crudella hero eracy nahy dia bere odolla
eta nihau ere haiequilla*

Et certes quel roi barbare et cruel (1^{er} et 2° v.),
Cruel [toi] qui veux faire mourir } (3° v.)
[ceux de] ton propre sang,
et moi-même avec eux!

*Estiçut sinhesten haregatic
eregueganic giten della hory
espadereit combat debru
heb[en]tic jounas guero huria nahacy*

Je ne crois pas néanmoins
Que cet [ordre] vient du roi,
si quelque diable ne m'a pas
Troublé la tête, depuis que je suis venue
[par ici.]

Ils se retiret et Closester reste...

Vient ensuite le défilé des faux messagers.

.

(F. 12, colonne 2, strophe 10 et suiv.)

... Sortet Ellene Marie Closester parle.

CLOSESTER

*madama berri triste hoiec
afflegituric niagoçu
çer nahy beinuque
libra ahal cintian çu*

GLOCESTER

Madame, de ces tristes nouvelles
je demeure affligé,
au point que je ferai n'importe quoi
[pour] que vous pussiez être délivrée, madame.

ELLENE en plurant

*Ez ene adisquidia
hil behar diçut nic
bena nihauren hilçia
estitaçu penari*

Non, mon ami,
moi, il me faut mourir:
mais ma propre mort
ne me cause pas de peine.

*Bena haur hoiec oguenic gabe
Soffritu behar beitie
celuquo gincoua çuc othoy
ukaçu nițaz pietate*

Mais parce que ces enfants innocents
sont condamnés à souffrir,
[O] vous. je vous prie, Dieu du Ciel
ayez pitié de moi!

*Ah eregue tirana
cla çer penxațen duçu
çoure seme inocentac
hilçera condenatu dutuçu*

Ah! roi tyran,
Et que pensez-vous?
Vos fils innocents
Avez-vous condamné à mourir?

*Ukaray hau othoy batec
pika eçadaçie
espousațequo harec
entan erhaztuna beitut heben*

Je vous prie, que quelqu'un de vous } (1^{er} et
me coupe ce poignet; } 2° v.)
car j'ai ici l'anneau (4° vers)
de mariage donné par lui (3° vers).

Estuc ⁽¹⁾ *nahy deusere*
haren gaiçetarie
ene egunen ⁽²⁾ *finiçera nouaçu*
ecy nago ⁽³⁾ *tristeric*

Ah ene haur maitiac
eta ogen gaberie
oray behar dutugu
galdu hirourec biçiac

Ah aita crudella
eta cer penxatçen duçu
gincouac parka diçaçula
cer ere egiten beituçu ⁽⁴⁾

CLOSESTER

madama çuc plaçer baduçu
khorage ukan eçaçu
ecy justo çiren bessala
gincouac lagunturen çutu

ELLENE

Esqu hau batec othoy
pika içadaçie bertan
ecy estut nahy deux
ereguë barbaro haren honetarie

Icy coupet le main et elle se retiret...

Je ne veux rien
 des choses qui me viennent de lui.
 Je vais finir mes jours
 on ne peut plus tristement!

Ah! mes chers enfants!
 Voilà qu'innocents
 il nous faut maintenant
 perdre la vie [tous] les trois.

Ah! père cruel
 Et que pensez-vous?
 Dieu vous pardonne,
 quoi que nous fassions!

GLOCESTER

Madame, s'il vous plaît à vous,
 ayez courage :
 car, comme vous êtes juste,
 Dieu vous assistera.

HÉLÈNE

Je vous prie que quelqu'un de vous } (1^{er} et
 me coupe bientôt cette main; } 2^e v.)
 car je ne veux rien
 des biens de ce roi barbare.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

(P. 37, 2^e col., str. 5 et suiv.)

... *Helena jalki bere bi haurreki*
Sofia m^a.

Ene haur maitia houna nuçu
çoure aitciniala
ah berri triste baten
hemen çouri erraitera

Clozesterreco comptiac
couin bere etchen beita
errecevitù diçu egun
erregue ganic odria

Qu'Hélène sorte avec ses deux enfants.
 Que Sophie parle.

Ma chère enfant, je suis [venue] ici
 devant vous
 Ah! une triste nouvelle
 vous dire.

(V. p. 239, str. 2 et 3).

(1) Pour *eztut*.

(2) *Lapsus calami* pour *egunen*.

(3) Pour *ecinago*.

(4) Le texte correct doit être évidemment, soit :

Gincouac parka diçaçula
cer ere egiten beituçu

soit — ce qui paraît plus d'accord avec le contexte :

Gincouac parka diçaçula
cer ere egiten beituçu.

Dieu nous pardonne,
 Quoi que nous fassions.

Que Dieu vous pardonne
 Quoi que vous fassiez.

*Ordenatcen derola
Hil eraci ciŧadan berhala
bestela bera iŧanen dela
çoure plaçan puniŧia*

*Eztiçu nahi ukhen sinhexi
haren lehen mecia
bena igorri tiçu bospassei giçon
odre berarekila*

*Hala obligatu duçu
haren odren executacera
amourecatic heriotic
delibra deçan bere buria*

*Ene desplazeraz aldiz
profeituric balimbaçunu
haniŧt badudala segurki
eracoux niŧakeçu*

*Sofia jar Helena m^a
triste tristia.*

*Helas hau da berria
niç errecevitù behar niala
helas ene espous maitia cer da
oguen nic eguin deiçudana*

*Helas othian eguin deiçula
hain oguen handiric
couintçaz merechitu dudan
biciaren galteia nic*

*Helas cer eguin dut othian
deus eguin badut inocenki
çouri plazer eguitia baicic
eniçun beste desiric*

*Arauz çoure arrazoua baduçu
merechitu dut hiltcia
gogo hounez errecebitcen dit
çoure ganic bada odria*

*Çuc emanic dit bai nic
lehen ere bicia
idekiten ahal deitadaçu arren
eman deitaçu beçala*

*Bena ceren enunduçuñ erho
ediren nunduçuñian
ceren espousatu nunduçuñ
orai hil eraztecoz othian*

Il n'a pas voulu croire
son premier message;
mais [le roi] a envoyé cinq ou six hommes
avec le même ordre.

Ainsi il est obligé
d'exécuter l'ordre de ce [prince];
afin de la mort
qu'il sauve sa propre personne.

D'autre part, si à mon déplaisir { (1^{er} et 2^e v).
Vous aviez quelque profit,
que certainement j'en ai beaucoup
je pourrai vous apprendre.

Que Sophie s'asseye; qu'Helene parle
très triste.

(V. p. 239, dernière strophe.)

Hélas! quoi! vous ai-je fait
si grand tort
que j'aie mérité,
moi de perdre la vie?

Hélas! qu'ai-je donc fait!
Innocente je n'ai rien fait de mal;
Que de vous faire plaisir
je n'avais d'autre désir.

Sans doute, vous avez vos raisons :
j'ai mérité de mourir.
Je reçois de bon cœur
l'ordre, s'il est de vous.

Une première fois la vie (2^e vers)
me fut donnée par vous (1^{er} vers);
vous pouvez donc me l'ôter,
comme vous me l'avez donnée.

Mais pourquoi ne me tuâtes-vous pas
lorsque vous me trouvâtes?
Pourquoi m'épousâtes-vous
donc pour me faire mourir maintenant?

*Ene azken orenian
enikeçu beste desiric
ene arazouac orai
entçun ahan cintçan baici*

Belharica Helena m^a.

*Ginco eternala
ororen creiaçalia
complitu dela bethi
çoure boronthate saintia*

*Çoure ikhousteco desira
noula benian aspaldian
çoure ganat giteco
orai nuçu egunian*

*Çuc othoi recevi neçaçu
çoure compagna saintian
pharteliant eguin neçaçu
çoure gloria handian*

Jaiki Helena.

.

Ici, une strophe semblable à la str. 6 de la p. 240, sauf au 2^e vers, *erradaçu* (dites-moi), au lieu de *errazu*.

Sofia m^a.

*Ene haurra haiec ere
hil behar dicie çourekila
hala eman ukhen diçu
çoure espousac odria*

Helena m^a.

*Helas egun dolorousa
eta millatan dolorousa
odol inocentaz marcatu
behar diana*

*Ah aita crudela
tirant pare gabia
hil eraci nahi naicu
çoure haur miserablekila*

*Amenx nic eçaguturic
mundu hountaco bicitcia
amenx nic eçagutu dut
malerous cela ene sorthia*

*Ecín ukheiten ahal niala
mundu hountan plazeric
dolororez ⁽¹⁾ baicic eztela
enetaco ordenaturic*

(1) Faute d'écriture pour *dolorez*.

A ma dernière heure
je n'aurais d'autre désir
sinon que vous pussiez entendre
maintenant mes raisons.

Qu'elle s'agenouille; qu'Hélène parle.

(V. p. 240, str. 4).

Selon le désir que j'avais depuis } (1^{er} et
longtemps de vous voir, } 2^e v.)
me voici maintenant au jour (4^e vers)
d'aller vers vous.

Je vous prie, vous, recevez-moi
en votre sainte compagnie;
faites-moi participer
à votre grande gloire.

Qu'Hélène se lève.

(V. p. 240, str. 7.)

Qu'Hélène parle.

Hélas! jour douloureux,
Et mille fois douloureux,
qui doit être (4^e vers)
marqué du sang innocent! (3^e vers)

Ah! père cruel!
Tyran sans égal!
Voulez-vous me faire mourir
avec vos malheureux enfants!

Par moi du moins est connue
la vie de ce monde;
moi du moins j'ai connu
que mon sort était malheureux;

Que je ne pouvais absolument pas avoir
de plaisir en ce monde;
qu'il n'y avait que douleur
ménagée pour moi.

*Bena ene haur khariouac
ciec ere othian
behar çuniëna içan tratatiac
hain crudelky lurrian*

Mais, mes enfants chéris,
vous aussi donc,
vous fallait-il être traités
si cruellement sur terre!

*Ama malerous batec
ceren sorthu çutien
houra da oguëna orai
ceren soffrituren ducieñ*

Parce que vous mit au monde (2° vers)
une mère malheureuse,
voilà maintenant la faute
pour laquelle vous souffrirez.

*Ni inocent niz
eta ciec inocentago
nic soffri deçadan badakit
millatan dela justouago*

Moi je suis innocente,
et vous plus innocents;
que moi je souffre, je sais
qu'il est mille fois plus juste.

Belharico Helena m^a

Qu'Hélène parle à genoux.

*Othoitcen çutut arren
ginco eterna
çoure colera oro
ene gana eror dadila*

Je vous prie donc,
Dieu éternel,
que toute votre colère
tombe sur moi.

Ici, à l'orthographe près et moins *jauna*, la strophe 1 de la page 241.

.

*Nic soffritu behar badut
hourac daudian plazeretan
nic hil behar badut
hourac bici ditian lurrian*

Si moi il me faut souffrir,
qu'eux restent heureux;
si moi il me faut mourir,
qu'eux vivent sur terre.

*Nic merechi nian ordian
hain crudelki hiltcia
haiec orano eztatcie
cer den bekhatia*

Lors même que moi je mériterais
de mourir si cruellement,
eux ne savent pas encore
ce qu'est le péché.

*Plazer baduçu jauna
içan nadin punitia
premeti içadaçu othoi
goça decen ohiec mundia*

S'il vous plaît, Seigneur,
que je sois punie,
permettez pour moi, je vous prie,
qu'eux jouissent du monde.

*Aguyan eta egun batez
ezaguturen tucie eta
ama inocentaren haurrac
deithuren diticie*

Et il y a lieu d'espérer qu'un jour,
[Anglais], vous les reconnaîtrez [pour ce
qu'ils sont],
Et [que par suite] enfants d'une mère
On les appellera. [innocente]

*Aguyan aita crudel hark
couignec nahi beitu hil ditian
harturen tiçu haurrac
eta ekharriren bere saihexian*

Il y a lieu d'espérer que ce père cruel
qui veut qu'ils meurent
prendra les enfants [auprès de lui]
et les gardera à ses côtés.

*Bere erranac oro doluturic ginen
duçu eçagulcera
eskierki inocenki
condenatu guintiala*

*Ene arima gachouac
ukhen liro ordian
contentamentu handi
gincouaren aiticinian*

*Bena hargati jauna
gaizki mintco nuçu
cer comeni den
çuc cihaurec badakiçu*

*Ministria eta Leonor jakki.
Helena m^a.*

*Ene arimaren combeni
çuc ordena eçaçu
çoure gloria saintiala
çuc othoi conduiti neçaçu*

*Hellenac incara idokitera
erhaztuna eta ecin idoki
eskent ministriari eskia
Versset hounen erraitez*

*Hau duçula jauna
trenca içadaçu eskia
hountaç eman niroçu
erregueri ene fedia*

*Harc eman erhaztuna
hortan berian duçu
eztit nahi harenic deüs
oro trenca içadaçu*

Ministria m^a.

*Madama ouste ducia othian
nic eguiten ahal dudala
ouste ducia çoure bourreau
cerbutchatu nahi niçala*

*Ez ez madama nic
eniroçu eguin hori
hala nahi bacira
adreça cite Leonori*

Helena m^a Leonori.

*Trenca içadac arren
hic bertan ukharaia
eneçala hic arrafusa
eguin içadac mania*

Se repentant de tous ses dires,
il viendra à connaître
qu'il a condamné en nous (4^e vers)
de véritables innocents (3^e vers).

Ma pauvre âme
aura⁽¹⁾ alors
grand contentement
auprès de Dieu.

Mais toutefois, Seigneur,
j'ai mal parlé :
ce qui convient,
[c'est] vous [qui] le savez vous-même.

Que le ministre et Léonor sortent.
Qu'Hélène parle.

Ce qui convient à mon âme,
[O] vous, ordonnez ;
à votre sainte gloire,
je vous prie, conduisez-moi.

Qu'Hélène se dispose à ôter son anneau,
et ne pouvant l'ôter, qu'elle présente
la main au ministre, en disant ce
verset.

(V. p. 241, str. 3.)

L'anneau donné par lui
est à cette [main] même ;
je ne veux rien de lui :
tranchez le tout.

Que le Ministre parle.

Madame, croyez-vous donc
que, moi, je puis faire [cela] ?
Croyez-vous que [de] votre bourreau
je veux jouer le rôle ?

Non, non, Madame, moi
je ne saurais vous faire cela.
Si vous le voulez ainsi,
adressez-vous à Léonor.

Qu'Hélène parle à Léonor.

Toi donc, tranche-moi
vite le poignet ;
ne me refuse pas toi [aussi] ;
exécute mon commandement.

(1) Aura, avec un sens conditionnel que marque en basque le futur conditionnel.

Leonorrec moutx ukharraia
Hellenari eta Sofia m^a (1)
eta semiari Lot saixian
eskia Sofia m^a.

Ene haurra estonalcen nuçu
odre crudelce horiez
eta desplazer hanixt diçut
çoure maleur handiez

Segur nuçu couimbait perssouna
gaizki intencionatu
eguin diala erregeri
couimbait arraport falxu

Bena noula behar beitugu
mundu hau oroc kitatu
houa consideraturic
eztuçu behar affligitu

Helena m^a ministriari.

Prepara eçaçu jauna
ene suplicioua bertan
enuçu nahi egon mementic
orai mundu hountan

Helena eta Sofia retira.

Que Léonor coupe le poignet
à Hélène et qu'il attache la main
aux côtés du fils de
[celle-ci]. Que Sophie parle.

Mon enfant, je m'étonne
de cet ordre cruel;
et j'ai beaucoup de déplaisir
de votre grand malheur.

Je suis sûre que quelque personne
mal intentionnée
a fait au roi
quelque faux rapport.

(V. p. 242, str. 1.)

Qu'Hélène parle au ministre.

Préparez, seigneur,
vite mon supplice;
je ne veux pas rester un moment;
maintenant en ce monde.

Qu'Hélène et Sophie se retirent.

NOTE XII (2)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HELEINE

(P. 20.)

« Maintenant nous reviendrons à Henri, Roi d'Angleterre, qui revenait de Rome par Boulogne, et de là envoya un Chevalier devant pour annoncer sa venue. »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

(P. 44, col. 1-2.)

Berriaren eramaitera
behar duçu jouan Gaudefroi
erroumaric phartituric
noula heltu niçan houna

erran içoçu erreguignari
alaguera dadila
gincouaren plazerareki
sarri hara niçala

Il vous faut aller, Godefroy, (2° vers)
apporter la nouvelle (1^{er} vers)
comme quoi je suis arrivé ici (4° vers)
étant parti de Rome (3° vers).

Dites à la reine
qu'elle soit joyeuse,
avec l'agrément de Dieu
que je suis bientôt là.

(1) Selon toute vraisemblance, cette indication a été transcrite par erreur à cette place. C'est pour cela que je ne la traduis pas.

(2) V. ci-dessus, p. 244.

NOTE XIII ⁽¹⁾

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HELEINE

(P. 21.)

Il vint un Messenger au Palais devant le Roi qui lui dit qu'il y avait un Roi et ses gens logés hors de la cité lequel était plus déconforté qu'on pût s'imaginer, et qu'il lui plût de venir s'ébattre où il était. Le Roi lui demanda qui il était. Le Messenger répondit que c'était le Roi de Constantinople. Alors le Roi dit : S'il est plus triste que moi, il l'est beaucoup. Lors fit enfermer les messagers, puis monta à cheval et alla le trouver. Il lui demanda d'où il était et d'où il venait. Le Roi Antoine lui répondit qu'il cherchait sa fille Héleine. Henri lui raconta aussitôt son aventure au sujet d'Héleine sa femme, et comme le Comte de Gloucester l'avait fait mourir et ses deux enfans.

Quand le Roi Antoine l'entendit, tout le sang lui frémit, et demanda à Henri quelle fille c'était. Il lui répondit qu'il ne savait, mais lui conta comme il la trouva à la fontaine, comme il l'emmena en son Palais, ensuite comme il l'épousa contre le gré de sa mère. Alors Antoine s'écria, disant : Héleine, ma fille, Dieu veuille avoir ton âme ! Quand Henri sut qu'Héleine était fille du Roi Antoine, il se courrouça plus fort que devant, et fondait tout en larmes, il ne savait auquel entendre ; là fut grand deuil de tout côté. Quand chacun fut revenu à soi, le Comte fit venir les neuf Messagers devant le Roi, chacun la lettre en main...

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 39, 2° col., 3° str. avant la fin.)

Les paroles d'Antoine qui ouvrent cette citation sont les premières du dialogue.

Antoine m.

*henry hartu dit libertatia
sarceco çoure lurretara
ençuniq helena ene alhaba
heben çourekila cela*

Henry m.

*sira gincou celucouarena
enakikeçu asquy erremestiatcen
çoure ikhousteco occasionia
ceren beitçait presentatcen*

*niq ukhen dit bonheurra
çoure alhabaren espousatceco
bena berry triste baicy
eztit çoury khountatceco*

Qu'Antoine parle.

Henri, j'ai pris la liberté
d'entrer sur vos terres,
ayant ouï dire qu'Hélène, ma fille,
était ici avec vous.

Qu'Henry parle.

Sire, le Dieu du séjour céleste
je ne saurai assez remercier
de ce que se présente à moi (4° vers)
l'occasion de vous voir (3° vers).

Moi j'ai eu le bonheur
d'épouser votre fille ;
mais qu'une triste nouvelle
je n'ai à vous conter.

(1) V. ci-dessus, p. 246.

*Helcen baicy enuçu
erroumaco hiritý
arte hountan hil eracy dicie
goure by haurreky*

Antoine m.

*Nour den horren autorra
behar diçugu jakin
bertan laurdenkeracy
Guero laur çamariry*

HENRY

*Sira eztakit nour den
Sarry jakinen diçugu
ene lehen ministriac
oro eraguin ditiçu*

*Arresteracy ukhen ðit
heltu niçan beçain sarry
bay eta presounteguian
berhala eçar eracy*

*Çuq placer duçunian
intorrogaturen diçugu
Lazara presountequity
houna ekhar eçaçu*

*Sonu Lazara jouan presountequila
eta ekhar...*

Je viens d'arriver
de la ville de Rome.
Pendant le temps [de mon absence], on a fait
avec nos deux enfants. [mourir [Hélène]

Qu'Antoine parle.

Il nous faut savoir [2° vers]
quel est l'auteur de ce [forfait];
le faire écarteler bientôt
ensuite à quatre chevaux.

HENRY

Sire, je ne sais pas qui est-ce;
nous le saurons bientôt.
mon premier ministre
a tout fait faire.

Je l'ai fait arrêter,
sitôt que je suis arrivé;
et aussi en prison
tout de suite fait mettre.

Quand il plaît à vous
nous l'interrogerons.
Lazare, de la prison
faites-le venir ici.

Que Lazare aille à la prison et
qu'il amène [Glocester].

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 14 verso, 2 col., str. 4 et suiv.)

ANTOINE ROY

*Sira ny giten nuçu
Constanty noblaric
ençun Elene ene alhaba
çourequy dela esconturic*

*Onxa ekarten deia
plaçer balin baduçu
ecy Elene balin bada çoure emastia
houa ene alhaba duçu*

HENRY

*Ah jauna halaquo arankurabatez
certaquo galdatçen naiçu
ene doloriac oro haztara
harec beritçen ditaçu*

ANTOINE ROI

Sire, moi je viens
de Constantinople,
ayant ouï dire qu'Hélène, ma fille,
est mariée avec vous.

Se porte-t-elle bien,
s'il vous plaît?
Car, si Hélène est votre femme,
celle-ci est ma fille.

HENRY

Ah! seigneur, sur un tel souci
pourquoi m'interrogez-vous?
Toutes les douleurs une fois de plus
cette [question-]là me renouvelle.

*Jouan ninçanian eromarat
Closcestery utcy niçum karguian
eta oray hil della eran ditadacie
etcakit çer iraganden* ⁽¹⁾ *arte hontan*

ANTOINE

*Sira Closester hona
plaçer baduçu erekarçu
eia çer eranen dian
nic ere nahi diçut ençun*

HENRY

*Balenty Clossessteregana
behalla jouan behar duçu
eta ene phartez gin dadin
ene aiçiniala eran içoçu*

*Icy fait venir Balenty a Closester
devan le roy...*

Quand j'allai à Rome,
je laissai [Hélène] au soin de Glocester ;
et maintenant on m'a dit qu'elle est morte
je ne sais ce qui s'est passé dans cet intervalle

ANTOINE

Sire, Glocester ici
faites venir, s'il vous plaît :
moi aussi je veux entendre (4^e vers)
s'il dira quelque chose [et] ce qu'il dira (3^e v.)

HENRI

Balenty ⁽²⁾, auprès de Glocester
il vous faut aller tout de suite ;
et de ma part qu'il vienne
devant moi, dites-lui.

4^e. — TEXTE DU MANUSCRIT N^o 36(P. 45, 2^e col., dernière strophe.)

C'est Antoine qui parle au moment où s'ouvre la citation.

*Couimbait ourthe diala
alhababat ukhen kharioric
eta jalki citaçun ichilie
gai batez etcheric*

*informatu içañ nuçu
Çoure sujeletaric
espousatu ukhen duçula
oihan batetan edirenic*

*Orai jar caideretan
Antoina escuin Hanry
eisker.
Hanrey m^a.*

*Çoure alhabaren espousatceco
nic ukhen dit ouhouria
ouhoure ere segurki
baçakit recebitu niala*

*Bena helas cer berri
emaiten ahal dut harentaco
berri tristeric baicic
eztit çouri khountatceco*

Il y a quelques années,
j'avais une fille chérie ;
et elle sortit en secret
une nuit de la maison

J'ai appris
de vos sujets
que vous l'aviez épousée,
[après l'avoir] rencontrée dans un bois

Que maintenant
ils s'asseyent sur des chaises,
Antoine à droite, Henry à gauche.
Qu'Henry parle.

D'épouser votre fille
moi j'ai eu l'honneur ;
aussi bien [un] honneur certainement
je sais que j'ai reçu

Mais, hélas ! quelle nouvelle
puis-je vous donner au sujet de cette
Que de tristes nouvelles [princesse] ?
je n'ai à vous conter.

(1) Pour *iragan den*.(2) Apparemment, en français, *Valentin*.

*Enuçu hellcen baicie
erroumaco hiritic
berribat eman ditacie
ecinago tristeric*

Je viens d'arriver
de la ville de Rome ;
on m'a donné une nouvelle
on ne peut plus triste.

*Victorious houna nuçu
gloria handitan
phenxatcen niçun bicitcia
orai plazer handitan*

Je suis [arrivé] ici victorieux
[revêtu] d'une grande gloire ;
je pensais vivre
maintenant en grand plaisir.

*Bena helas ene maleurra
hain duçu handia
noun khountatcian berian
galtcen beitut pacentcia*

Mais, hélas ! mon malheur
est si grand
que, même en le contant,
je perds la patience.

*Nihaur absent niçalaric
galdu dit ene espousa
houra çuçun sira
çoure alhaba bakhoitça*

Comme j'étais moi-même absent,
j'ai perdu mon épouse :
c'était, Sire,
votre fille unique.

*Massacratu dicie
goure bi haurrekila
eta noula guero sira
criminel baten guisa*

Ils l'ont massacrée
avec nos deux enfants
et de plus de quelle façon, Sire !
à la manière d'une criminelle.

*berri triste hori dit
Sira çoury khountatceco
eta ez aldiz remedioric
haren arraparatceco*

(V. p. 245, str. 5.)

Antoina m^a.

Qu'Antoine parle.

*Helas ene alhaba bakhoitça
eta hil ciradia
eta beitut ençulen
çutçaz berri tristia*

Hélas ! ma fille unique !
Etes-vous donc morte !
Car en effet j'entends
de vous triste nouvelle.

*Hainbeste hourlez ezfit
couretaco berriric
helas behar niana recevitu
orai hain tristeric*

[Depuis] tant d'années je n'ai
nouvelle de vous.
Hélas ! me fallait-il [en] recevoir
maintenant de si tristes !

*Haimbeste ourthe ebili nuçu
bethi çoure ondouan
eta çu hilic batu
ediren çutuğan lekhan*

Depuis tant d'années, j'ai cheminé
toujours à votre poursuite ;
Et je vous [ai] rencontrée morte
dans l'endroit où je vous trouve.

*Içan cira massacratu
criminel bat beçala
etcitadaçun uduri eni
ala merechitu duçula*

Vous avez été massacrée
comme une criminelle :
il ne me semblait pas, à moi,
Que vous avez mérité ainsi.

*Çu cinnaundian eneki
eztitarçunez betheric
othian merechitu ducia
hain punicione handiric*

*Ah ene alhaba kharioua
ene bihotçaren phaussia
eniana ikhousi behar
çoure beguitarte ezta*

*Ez ez badit eçagutcia
eztudala houra merechitu
Ceren nihaurec beitçutut
lehenic gaizki tratatu*

*Eta ni niçala causa
hainbeste soffritu duçu
çoure maleurren ororen
lehen causa ni içañ nuçu*

*Oh regret houra secula
eztit idokiren bihotçetic
badeia othian mundian
ni beçain malerousic*

*Sira coupabliac noun diren
declara itçatatçu
amenxt hourac berere
puni eraci behar tiçu*

Hanrey m^a.

*sira etçakit nour diren
sarri jakinen diçu
ene lehen ministriac
oro eraguin ditiçu*

*arrasta eraci dit houra
heltu beçain sarri
bay eta presoun teguiian
berhala eçar eraci*

*çuc plazer baduçu
orai intorrogaturen uçuçu
Gaudefroi presounteguitic iacuric
houna erakhar içadaçu*

*Gaudefroi ekhar minis^tre...
erregue gana...*

*Vous qui étiez pleine de douceur } (1^{er} et
lorsque vous demeuriez avec moi, } 2^e v.)
Se peut-il que vous ayez mérité
si grande punition ?*

*Ah ! ma fille chérie !
Repos de mon cœur !
Ne fallait-il pas que je visse
votre doux visage !*

(V. p. 246, str. 2.)

*Et moi, je suis la cause que
vous avez tant souffert ;
de tous vos malheurs
moi, j'ai été la première cause.*

*Oh ! ce regret jamais
je n'ôterai de mon cœur !
Se peut-il qu'il y ait au monde
aussi malheureux que moi ?*

*Sire, où-sont les coupables
déclarez-moi ;
du moins toujours est-il qu'eux,
il nous faut les faire punir.*

Qu'Henry parle.

*Sire, je ne sais qui ils sont ;
nous le saurons bientôt :
mon premier ministre
a tout fait faire.*

*J'ai fait arrêter cet [homme]
sitôt que je suis arrivé,
et aussi en prison
tout de suite fait mettre.*

*S'il vous plaît à vous, maintenant
nous l'interrogerons.
Godefroy, l'ayant fait sortir de la prison,
Conduisez-le-moi ici.*

*Que Godefroi amène le
ministre auprès du roi...*

5°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 30

(Strophes 76-84.)

A l'orthographe près, les strophes 76-80 ne sont autres que les strophes 1, 2, 6, 7, de la page 245 et la strophe 1 de la page 246. A noter l'indication *Beha* qui marque le silence d'Antoine après la strophe 77 du manuscrit n° 30. Moins quelques divergences orthographiques, les strophes 81 et 82 sont identiques aux strophes 3 et 4 de la page 456, sauf que le dernier vers doit se lire :

causa ny içan nuçu

J'ai été la cause...

Viennent ensuite les deux strophes suivantes :

*Oh regret houra secula
eztit idoquiren bihotcety
badeya othian mundian
ny beçain malheurousiq*

(V. p. 456, str. 5.)

*Sira Clocester houna
placer baduçu erakarçu
cer erranen dian hareq
ençun nahy niqueçu*

Sire, Glocester ici,
s'il vous plaît, faites venir.
Ce que dira cet [homme]
je voudrais entendre

Beha.

Qu'il écoute.

NOTE XIV (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HELEINE

(P. 22-23.)

Lors Antoine demanda congé à Henri de parler à sa mère à sa volonté, et de fait il parla, et lui dit qu'il voulait se marier. Et quand la vieille l'ouït ainsi parler, elle fut toute réjouie et dit au Roi : Je vous promets qu'avant qu'il soit trois mois je ferai mourir mon fils, et vous ferai Seigneur d'Angleterre.

Quand le roi l'entendit, tout le sang lui frémit, car il vit bien qu'elle était mauvaise; mais il fit semblant d'être joyeux, il la prit par le bras, et la mena en la salle où les tables étaient mises pour dîner, et Antoine assit la vieille auprès de lui, et quand on eut dîné, chacun s'en alla ébattre, et là devisèrent ensemble tant qu'elle requit au Roi de changer de ceinture, parce que celle du Roi lui plaisait mieux que la sienne. Le Roi lui dit qu'il le ferait volontiers, et donna sa ceinture à la vieille qui la ceignit pour l'amour de lui, et le Roi ceignit celle de la vieille, avec les bijoux qui étaient attachés après, ainsi que la bourse dans laquelle était le faux sceau;

(1) V. ci-dessus, p. 249.

elle s'en aperçut et lui dit de lui remettre sa bourse, qu'elle lui donnerait les plus beaux bijoux de son coffre; et le Roi lui dit qu'il n'en ferait rien, s'il ne savait ce qu'il y avait dedans, et elle répliqua qu'il ne lui appartenait pas de le savoir; elle le voulait prendre par la robe, mais le Roi fit un contre-saut, et sortit du jardin, et enferma la vieille dedans. Lors regarda en la dite bourse et trouva le sceau du Roi contrefait.

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 42, str. 4 et suiv.)

Antoine minça.

*Madama çoure ikhousteco
desegna harturiq
egun gin içan nuçu
segurki ounça unheriq*

*çoure edertarçuna jakiniq
Madama houna nuçu
eta çoure gracia hounian
içan nahi nundukeçu*

SOFFIA

*Hounguy gin cirela sira
placer dit çoure ossagarriaz
bay eta enetaco hartu duçun
amourio particularaz*

*Ene gracia hounian içateco
desseigna hartu baduçu
by hitcetan barnen sira
arcort gutukeçu*

Passeia.

Antoine m.

*çoure fama handia ençuniq
Madama oray eçagutcen dit
eny erranac equiac direla
nihaurrec ikhouston dit*

*Halaz arren Madama
çuq placer duçulariq
desir nikeçu çu espousa
permetitcen deitaçulariq*

SOPHIA

*ourthe hountan barnen sira
espousatcen banaïçu
Anglaterraco erregue
centaturen çututi*

Qu'Antoine parle.

Madame, de vous voir
ayant formé le dessein,
je suis venu aujourd'hui
bien fatigué assurément.

Ayant appris votre beauté
Madame, je suis [venu] ici;
et dans votre bonne grâce
je voudrais être.

SOPHIE

Soyez bienvenu, Sire:
je suis heureuse de vous voir bien portant,
et aussi de ce que vous avez conçu pour moi
un amour particulier.

D'être dans ma bonne grâce
si vous avez formé le dessein,
en deux mots, Sire,
nous nous accorderons.

Qu'ils se promènent.

Qu'Antoine parle

J'avais entendu parler de votre grande
maintenant, Madame, [réputation;
j'en connais le bien fondé;
je le vois par moi-même.

En ces conditions donc, Madame,
pourvu que vous, vous l'ayiez agréable
je désirerais vous épouser,
si toutefois vous me le permettez.

SOPHIE

Dans [le courant] de cette année, Sire,
si vous m'épousez,
roi d'Angleterre
je vous nommerai.

*ene semia harte hountan
phocoua eraciren diçut
eta çu eta ny guero
ounsa içanen guluçu*

Antoine m.

*Çuq placer dutuçunac oro
Madama eguinen ditiçut
solamente çoure bihotz ezlia
nitan esteca eçaçu*

Sophia m.

*Sira ene bihotça çutan
bethy egonen duçu
marcataco arren cinturac
behar tiçugu khambiatu*

Khambia eta Antoine m.

*Madama oray goure tratia
Arren finituriq diçugu
oray retiratcen nuçu eta
ahaliq sarriena utçuliren nuçu*

SOPHIA

*Sira placer baçirade
hain fitez phartitu
cinturac ere behar tiçugu
orano arrakhambiatu*

ANTOINE

*Madama emaiten dudana
eztit haboro galthatcen
ez eta harcen dudana
secula errendatcen*

*Eztakicia errequeren hitça
sacraturiq dela
cernahy beita tratutan
eguina eguin dela*

SOPHIA

*Sira cinturan barnen
boursa citadaçu ahatze
arren othoitcen çutut
haren eny errendatcez*

ANTOINE

*Madama pharca içadaçu
hartu dudan navastarria
eta ahaliq laburskienna
ginen nițaiçu harçara*

Mon fils dans cet intervalle
je ferai empoisonner ;
et vous et moi ensuite
nous serons heureux.

Qu'Antoine parle.

Tout ce qui à vous vous plaît
Madame, je le ferai ;
seulement votre doux cœur
attachez à moi.

Que Sophie parle.

Sire, mon cœur à vous
restera toujours [engagé] ;
donc pour marque [de notre engagement]
il nous faut échanger. [nos ceintures]

Qu'ils les échangent et qu'Antoine parle.

Madame, maintenant notre traité
nous avons donc conclu ;
maintenant je me retire et
je retournerai le plus tôt possible.

SOPHIE

Sire, s'il vous plaît
de partir si vite,
alors il nous faut nos ceintures
nous rendre mutuellement.

ANTOINE

Madame, ce que je donne
je ne [re]demande plus,
ni davantage ce que je reçois
je ne rends jamais.

Ne savez-vous pas que la parole du roi
est sacrée,
et, quel que soit l'objet du traité,
que ce qui est fait est fait ?

SOPHIE

Sire, dans la ceinture
j'ai oublié la bourse :
donc je vous prie
de me la rendre.

ANTOINE

Madame, pardonnez-moi
La familiarité que j'ai prise ;
et le plus rapidement possible
je reviendrai vers vous.

3° — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 16 recto, 2^e col., str. 3 et suiv.)

ANTOINE

*Madama çoure edertarçuna
haniz agradatçen niçu
çoure graçia hounian baniz
ene plaçer ossoua luqueçu*

FLORINE REINE

*Ah Constanty noblaquo eregue
ny ere çutçaz agrada nundukeçu
eta çu oray enequy
plaçer baduçu escontu*

*Erhoren diçut ene semia
Anglaterequo eregue
eta ourtebat beno lehen
çu anglaterequo eregue çirate*

*Eta amouriouaren markatako
dutugun cinturac cambia
çuc hala plaçer baduçu
gogo honez emanen deiçut enia*

ANTOINE

*Bay eta bay madama
behalla ny pres nuçu
çuc hala plaçer baduçu
ny bethiere çoure obedièn nuçu*

Icy changet les ceintures.

FLORINE

*Ah eregue handia çinturan
cachelbat baratu çitadaçu
eta çuc plaçer baduçu
erendatu behar deitadaçu*

ANTOINE

*Madama nic emaiten dudana
estic⁽¹⁾ hastara galdatçen
es etare haren dudana
haboro erendatçen*

FLORINE

*Eregue handia plaçer baduçu
bousa cinturan baratu çitaçu
çoure magestatiac plaçer badu
erenattu behar ditadaçu*

ANTOINE

*Madame, votre beauté
m'agrée fort;
si j'étais dans votre bonne grâce,
mon plaisir serait complet.*

FLORINE REINE

*Ah! roi de Constantinople
moi aussi je serais satisfaite de vous,
maintenant si vous avec moi
il vous plaisait vous marier.*

*Je tuerai mon fils
roi d'Angleterre;
et avant un an
vous serez roi d'Angleterre.*

*Et pour marque d'amour
échangeons nos ceintures:
si vous, vous l'avez agréable ainsi,
de bon cœur je donnerai la mienne.*

ANTOINE

*Deux fois oui, Madame :
[Quant à] moi je suis prêt tout de suite;
si vous, vous l'avez agréable ainsi,
moi je suis toujours à vos ordres.*

(V. p. 248, str. 5 et 6.)

FLORINE

*Grand Roi, s'il vous plaît,
La bourse est restée dans ma ceinture;
s'il plaît à votre Majesté,
il vous faut me la rendre.*

(1) Transcription fautive pour *estit*, orthographe moderne *ezlit*.

ANTOINE

*Madama auher çira
erregueq emana eman duçu
erreguignaq emana ere
hala ičan behar diçu*

FLORINE

*Aren çuc eta nic oray
phartitu behar diçigu
espadeitaçu plaçer
graçia hory obtenitu*

*Florine se retire et Antoine regarde
la bourse et trouve le cachet et dit :*

ANTOINE

*Ah ha duçiella cacheta
coinec causatu beitu tradicionia
bena honen eraguilia[c] segurky
ukhanen du puniñionia*

*Honec causatu du honec
ene alhabaren galçia
bena beste conbaitiere
costeren çaie biçia*

Antoine se retire...

ANTOINE

Madame, vous insistez en vain :
ce que le roi donne est donné ;
de même pour ce que donne la reine,
il faut qu'il en soit ainsi.

FLORINE

Donc vous et moi maintenant
il faut nous séparer,
s'il ne vous plait pas
que j'obtienne cette grâce.

ANTOINE

Ah ! ah ! voici le cachet
qui a causé la trahison ;
mais la personne qui l'a fait faire
subira la punition.

[C'est] lui, [c'est] lui qui a causé
la perte de ma fille ;
mais à quelque autre aussi
il coûtera la vie.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 36

(P. 50, 1^{re} col., 3° str. avant la fin.)

Anthoïna m^a Soffiari.

*Madama çoure majestatiari
ene respetien rendatceco
hartu dit libertatia
Çouri çisita hemen eguiteco*

*Eniroçu erran ahal
couimbat plazer senditcen dudan
ceren disposicione'eder hortan
edireiten çutudan*

Soffia m^a.

*Mounarca oh justoua
mundian pare gabia
behar niana recebitu
egun hain ouhoure handia*

*Eniroçu temoigna ahal
ene plazer sensiblia
ez eguiten deitaçun ouhouria
nic aski remestia*

Qu'Antoine parle à Sophie.

Madame, à votre Majesté
pour rendre mes respects,
j'ai pris la liberté
de vous faire ici visite.

Je ne saurais pouvoir dire
combien de plaisir je ressens
lorsque dans ce bel état
je vous trouve.

Que Sophie parle.

Oh ! monarque juste
sans égal au monde,
me fallait-il recevoir
aujourd'hui si grand honneur ?

Je ne saurais pouvoir témoigner
mon sensible plaisir,
ni de l'honneur que vous me faites
assez remercier, [quant à] moi.

*Mundu oro erakharriric ere
çoure remestialceco
oro etutukeçu aski
çoure phenaren phakatceco*

Anthoina m^a.

Quand j'apporterais le monde entier
pour vous remercier,
toutes [ces choses] ne seraient pas assez
pour payer vos peines.

Qu'Antoine parle.

.

Ici une strophe identique, à l'orthographe près, à la strophe 3 de la page 247.

*Çoure merechimentiac
mundu ororen gagnetituçu ⁽¹⁾
haren aski ecin amiratuz
ene soignac dutuçu*

Soffia m^a.

Vos mérites
sont supérieurs au monde entier ;
de ne pouvoir assez les admirer
sont mes soucis.

Que Sophie parle.

*Sira eçagutcen dit orai
nahi naiçula flatatu
enuçu hain perfeitā
eztit haimbeste merechitu*

(V. p. 247, str. 4.)

*Enuçu secula içan
Perfectionez cargaturic
eta orai gutiāgo
ceren beiniz caharturic*

Anthoina m^a.

Je n'ai jamais été
comblée de perfections ;
et encore moins maintenant,
parce que la vieillesse est venue.

Qu'Antoine parle.

*Madama adinac ezteiçu
çoure graciāc hertu
çoure beguithartia
secula becein bat baduçu ⁽²⁾*

Madame, l'âge ne vous a pas
diminué vos grâces ;
votre visage
est aussi beau que jamais.

*Impressione hain handibat
eguin dit ene bihotcian
noun baratu beiniz
colpaturic instant berian*

Une si grande impression
j'éprouve dans mon cœur
que je demeure
frappé [de stupeur] à l'instant même

*Bacunu çuc hountarçuna
faborableki responditceç
ene desira lukeçu
bethi çoureki içateç*

Si vous aviez, vous, la bonté
de [me] répondre favorablement,
mon désir serait
d'être toujours avec vous.

(¹) Pour gagnetit tuçu.

(²) Peut-être ne serait-il pas impossible que le texte correct fût :

ou : çoure beguithartian
secula becein bat baduçu

Sur votre visage
Vous avez autant [de grâces] que jamais ;

ou : çoure beguithartiac
Secula becein bat badiçu

Votre visage
En a autant que jamais.

Soffia m^a.

Ene rapostia sira
 çutaric duçu dependilcen
 çoure desira ala bada
 enia ceren ezta içanen

Anthoina m^a.

Duçunaz gueroz hountarçuna
 hain faborab[l]eki minçatcez
 madama nahi nițaiçu minçatu
 ni ere claritatez.

Jalkhi nunduçun ene resoumatic
 eta gin çoure aitciniala
 beste equitecoric gabe
 çoure gracien akisitcera

Eta hala eniroçu erra[n] ahal
 çoumbat alaguerancia dudan
 desiratcen nian sendimentietan
 ceren edireiten çutudan

Soffia m^a.

Sira hala bada çoure desira
 noun nahi naiçun espousatu
 abantailla handibat çouretaco
 nic nahi deiçut procuratu

Phocouaturen dit ene semia
 nic çoure amourecatic
 eta Anglaterraco erregue
 icentaturen çutut nic

Halâ biciren gutuçu
 guero plazer handitan
 ihouren ere loxaric gabe
 goure resoumetan

Anthoina m^a.

Madama ecinago hori
 phenxamentu houna duçu
 horren erreussitceco
 equin ahala equin eçaçu

Soffia m^a.

Goure promessen gajetaco
 oriçu ene cintura
 eta plazer baduçu aldiz
 eman içadaçu çouria

Khambia cinturac eta
Anthoinac ediren kacheta
cinturaco moussan.

Que Sophie parle.

(V. p. 247, str. 6.)

Qu'Antoine parle.

Puisque vous avez la bonté
 de parler si favorablement,
 Madame, je vous veux parler
 moi aussi avec clarté.

(V. p. 247, str. 7.)

Et ainsi je ne saurais pouvoir vous dire
 combien de joie j'ai
 de ce que je vous trouve (4^e vers)
 dans les sentiments que je désire (3^e vers).

Que Sophie parle.

Sire, si tel est votre désir
 que vous voulez m'épouser,
 un grand avantage pour vous
 moi, je veux vous procurer.

J'empoisonnerai mon fils,
 moi, pour l'amour de vous;
 et roi d'Angleterre
 moi, je vous nommerai.

Ainsi nous vivrons
 ensuite en grande satisfaction
 sans crainte de personne
 dans nos royaumes.

(V. p. 248, str. 2 et 3.)

Qu'ils échangent les ceintures et qu'An-
 toine trouve le cachet dans la bourse
 de la ceinture.

Soffia m^a.

*Sira othoy errenda içadaçu
cinturan nian moussa
othoi premeti içadaçu
gaiça baten retiratcia*

Anthoina m^a.

*Madama enuçu ukhatu
khambio eguin diçugu
bena çoure ikhousteco ouhouria
sarri ukhenen diçu[t]*

Anthoina retira...

Que Sophie parle.

Sire, je vous prie, rendez-moi
la bourse que j'avais dans la ceinture ;
je vous prie, permettez-moi
d'en retirer un objet.

ANTOINE

Madame, je ne me suis pas dédit ;
nous avons fait l'échange ;
cependant l'honneur de vous voir
j'aurai bientôt.

Qu'Antoine se retire.

5°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 30

(Strophes 92 et suiv.)

*Madama çoure majestatiary^e
ene respetien errendatceco
hartu diñ libertatia
çouri visita equiteco*

(Voir p. 247, str. 1.)

*Eniroçu erran ahal madama
cembat placer senditcen dudan
disposicione eder hortan
ceren edireiten çutudan*

Je ne saurais pouvoir dire, Madame,
Combien de plaisir je ressens
De ce que je vous trouve (4^e vers)
En ce bel état (3^e vers).

*Madama baçaquit eztudala eguin
ene eguin bidia baicig
bena haboro eguin ahal baneça
eguin niro çoure amourecati*

(V. p. 247, str. 3.)

*çoure merechimentiaq madama
mundu ororen gagnetiq dutuçu
haren ecin asqui admiratuz
ene soignaq dutuçu*

Beha.

Vos mérites, Madame,
sont supérieurs au monde entier ;
de ne pouvoir assez les admirer
sont [tous] mes soucis

Qu'il écoute.

*Madama adinaq eztiçu
çoure graciaq hertu
çoure beguithartia
secula beçambal baduçu*

Madame, l'âge n'a pas
diminué vos grâces ;
votre visage
est aussi beau que jamais (1).

*Impressione handibat
sarthu citaçu bihotcian
Non baratu içan bainiz
colpaturiq istant berian*

Une grande impression
m'a pénétré dans le cœur,
au point que je suis demeuré
frappé [de stupeur] à l'instant même.

(1) Voir note 2, p. 462.

*Baçunu çuq hontarçuna
favorablequy responditcez
ene desira luqueçu madama
bethy çourequy içatez*

Beha.

Si vous aviez la bonté
de [me] répondre favorablement
mon désir serait, Madame,
d'être toujours avec vous.

Qu'il écoute.

*Duçunaz gueroz hontarçuna
hain favorablequy minçatcez
nahy nițaiçu minçatu
ni ere claritatez*

(V. p. 463, str. 2.)

*Jalqui nuçu ene erresoumaty
eta gin çoure aitciniala
beste eguilecoriq gabe
çoure gracien aquesitcera*

(V. p. 247, str. 7 et 8.)

*Eta eniroçu erran ahal
cembat alagrancia dudan
desiratcen nian sendimentietan
ceren edireitcen çutudan*

Beha.

*Madama hory ecinago
phenxamentu houna duçu
horren, reussitceco
equin ahala equiçu*

(V. p. 248, str. 2.)

Beha.

*Bay eta bay madama
berhala ny prest nuçu
çuq hala placer baduçu
çoure obedient nuçu*

Beha.

Deux fois oui, Madame;
[Quant à] moi, je suis prêt tout de suite.
Si vous vous l'avez agréable ainsi,
je suis à vos ordres.

Qu'il écoute.

Ici deux strophes identiques, à l'orthographe près, aux strophes 6 et 8 de la page 248. — A noter au 2° vers de la première *galdatacen*, au lieu de *galthatzen*, même sens; — au 3° vers de la deuxième : *erreguignaq emana ere*, au lieu de *erreguiñek emana ere*, si toutefois ce pluriel n'est pas un *lapsus calami*.

*A ah haur duciela cacheta
çoigneq causatu beitu tradicionia
bena hounen eguiliaq
ukhanen du punicionia*

Ah ha! voici le cachet
qui a causé la trahison.
Mais son auteur
aura la punition.

*Houneq causatu du houneq
ene alhavaren hilcia
bena beste cembaity ere
kostaren çaye bicia*

[C'est] cet objet, [c'est] lui [qui] a causé
la mort de ma fille;
mais à certains autres aussi
il coûtera la vie.

Retira.

Qu'il se retire.

NOTE XV (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 24-25.)

« Pour récompense de ton bon et loyal service, je te donne à toi et à tes hoirs, sans que mon successeur en puisse faire tort après moi, la septième partie d'Angleterre et tout le Royaume où tu passeras six ou sept, tu pourras dire : Je suis Seigneur de ceci, et avec ce je te laisse la possession de mon Royaume à garder, comme tu as fait ci-devant, à présent et jusqu'à mon retour... »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 47, 1^{re} strophe.)*Henri mînga.*

jauna (2) *khargatcen çutut*
çu ene eguitecouez
ene plaçan eçarten çutut
harçaçu souein ene probeinciez

Qu'Henry parle.

Seigneur, je vous charge,
 vous, de mes affaires;
 je vous fais mon lieutenant;
 prenez soin de mes provinces.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 17 r°, 2° col., 3° str.)

HENRY

Closester ene adisquidia
haniz plaçer eguin deitadaçu
heben harat Anglaterequo
gubernadore cirate çu

HENRI

Glocester, mon ami,
 vous m'avez fait beaucoup de plaisir.
 Désormais d'Angleterre
 [C'est] vous [qui] serez gouverneur.

NOTE XVI (3)

TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F. 22, r°, 2° colonne.)

D'abord une strophe, la même que la 5° de la page 251; puis :

Jkhousi dut jgaran egunetan
ene buria beste estatu batetan
khrouabat burian
jarririq trono batetan

J'ai vu aux jours passés
 ma personne dans un autre état,
 une couronne sur la tête,
 assise sur un trône.

(1) Voir ci-dessus, p. 250.

(2) Après ce mot, le manuscrit portait primitivement *arren, donc*, qui a été barré depuis.

(3) Voir ci-dessus, p. 252.

Ici, la strophe 7 de la page 251 — sauf *eramaiten*, au lieu de *Erematein*, même sens, — et la strophe 4 de la page 252.

*Ah gincō fauna
çouri hersatçen nucu
eta enne arima gachoua
gomendatçen deiçut*

Retira.

Ah! Seigneur Dieu!
Je me recommande à vous,
et ma pauvre âme
je vous confie.

Qu'elle se retire.

NOTE XVII (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 27.)

« Enfants, dit-elle [Cloriande], je vous prie de demeurer avec moi. Dame, dit Lion, nous le ferons volontiers... Lion, dit-elle, je vous fais mon dépensier... Elle lui dit-[à Bras]: Vous viendrez tous les jours avec moi à l'Église, et servirez Dieu; car je vois que c'est votre état. »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F. 23 v°, 1^{re} col., str. 4.)

*ebien hartcen çutiet niq
egonen ciradie ennequi
ihiceren ariren çiradie
eta guitian retira oro algarrequi*

Eh bien! je vous prends, moi;
vous resterez avec moi;
vous vous livrerez à la chasse;
et retirons-nous tous ensemble.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 50, 2° col., str. 3 et suiv.)

Glorianda minça.

*eh bien harturen çutiet niq
egonen ciradie eneky
ihicen ariren ciradie
ezpacire bestetako propy*

*nahi çutiet bezty eracy
ecin haboro propiky
bras hy ginen itçait laguncera
eliçalat nihaureky*

liony.

*eta hy aldiz
eçarten haît mahaïnaren gobernaçale
guisa hortan cerbutchatceco
fidel içan citaye*

Que Gloriande parle.

Eh bien! je vous prendrai, moi;
vous resterez avec moi;
vous vous livrerez à la chasse,
si vous n'êtes pas propres à autre chose.

Je veux vous faire vêtir
on ne peut plus convenablement;
Bras, toi tu viendras m'accompagner
à l'église quand j'irai moi-même.

A Lion.

Et toi, de ton côté,
je t'institue intendant de la table.
Pour servir de cette façon
soyez fidèles.

(1) Voir ci-dessus, p. 254.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 17, v°, 2° col., str. 4.)

GLORIANDE

Ene cerbutchian jarry
nahy baciradie
gage hon bedera
irabaçiren duçie

GLORIANDE

A mon service entrer
 si vous voulez,
 de bons gages chacun
 vous gagnerez.

NOTE XVIII (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 27-28.)

«... les pauvres gens eurent grande nécessité. Quand Lion vit cela il fit savoir aux pauvres gens qu'ils vissent à la cour, et qu'il leur ferait du bien; et avant qu'on vint à table, Lion donna aux pauvres, pain, vin, rôti et tout ce qui était apprêté pour le dîner, dont les cuisiniers se courroucèrent fort et conspirèrent trahison contre lui.

» Il en vint un qui était Cuisinier de la Reine, lequel ne croyait pas en Dieu. Il dit à Lion qu'il voulait réduire sa Maîtresse en pauvreté, et qu'on ne devait donner pour Dieu que le menu relief, et que Dieu était assez riche. Mais Lion dit que Dieu en rendait deux fois autant. Qu'ai-je à faire de ton Dieu, dit le Païen, je ne croirai en lui non plus qu'en un chien. Quand Lion ouit ces paroles, il tira son couteau, et l'en frappa par le côté. Il courut vers la Dame en criant, et lui dit que si elle le gardait long-temps, qu'elle en serait marrie, et qu'il voulait amasser la Cité et qu'il l'avait trahie, et pour ce faisait-il tels dégâts des biens de la Cour, qu'il les avait donnés aux habitans de la Ville, et qu'elle, ni toute sa Cour, n'avaient rien à dîner.

» Alors la Reine fut dolente, elle manda Bras et lui dit que son frère voulait trahir la Ville, en affamant la Cour, dont si ce n'était pour l'amour de vous je le ferai mourir à cette heure. Dès à présent je vous bannis de ma Cour tous deux, et qu'incontinent vous sortiez de la Ville, ou je vous ferai mourir. Elle les fit mener au Comte de Glocester, dont Lion fut dolent quand il l'entendit : mais il ne s'en osa excuser. Alors le Païen mena les deux enfans hors de la Ville avec huit autres, mais ils n'allèrent plus loin que le Païen en voulut frapper Lion; mais il tira son couteau duquel il le tua; ils se défendirent contre les sept autres, tant qu'il en vint un Chevalier Anglais marchant droit à eux. Bras s'écria, disant : Venez nous aider contre ces mauvais Allemands; puis mena les deux enfans au Comte de Glocester...

(1) Voir ci-dessus, p. 265.

» Or, dirons que la Reine Cloriande était fort inquiète pour ses gens, qui n'avaient rien à manger; tandis qu'elle y pensait, il vint un des cuisiniers qui dit que chacun allât s'asseoir à table, et que toutes les broches étaient garnies de rôtis, qu'il y avait des biens en la cuisine deux fois plus que Lion n'en avait donnés. Quand la Reine ouit ces paroles, elle fut fort surprise, en remercia Dieu dévotement et vit bien qu'elle avait chassé mal à propos Lion et son frère et dit que si elle avait jamais Lion qu'elle le ferait Roi. »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F. 23 v°, 2° col.)

Lion jalqui janet m.

Que Lion sorte; que Janet parle.

Strophe 1 de la page 255, sauf *amorecatiq*, au lieu de *amourekatic*, même sens.Strophe 3 de la page 255; mais remplacer *ciriela* par *ciradiela*, même sens.*Lion ecar jateco eta
edateco eta eman m. Lion.*Que Lion porte à manger et
à boire et qu'il leur donne;
que Lion parle.*jar çitie adisquidiaq
jan eçaçie bouchi bedera
eta ori çie — — — colpu
ardou hountariq edatera*Asseyez-vous, amis;
mangez chacun un morceau,
et prenez; venez boire un coup } (3° et
de ce bon vin } 4° vers)*Cozinera jalqui eta m.*Que le cuisinier sorte et qu'il
parle.1^{re} str., p. 256, en modifiant ainsi le 4° vers:*jan ecarten dutuçunian eben*

Quand vous portez à manger ici.

*Praubiaq beraq retina burquegnuz
coçinera m.*Que les pauvres se retirent seuls en
hochant la tête; que le cuisinier parle.*eztucia jcousten etxayez
noula guiradian unguraturiq
eta hiren barnen eztugula
cassi probesoneriq*Ne voyez-vous pas, des ennemis
comme nous sommes entourés,
et que dans la ville nous n'avons pas
presque de provisions?

Mêmes strophes que p. 256, str. 5 et 7.

COZINERA

LE CUISINIER

*Jinco aberaxa duq houra
praubetan representaicen bada
ore ginco eta praubeky
jouaiten ahal hiz passeyura*Ce dieu est riche,
s'il est représenté par les pauvres!
Avec ton dieu et les pauvres
tu peux aller te promener.*Ale....*Ici, les strophes 5, 6, 7, 8, 9, 10, de la p. 257; mais remplacer *badat hastara*, par *badegat harçara*, dans la 9^e strophe.

*Lion lot eta ourtiq cocinera
erdetiq amodis jalqui-partaga*

Que Lion saisisse le cuisinier et le
jette au milieu de la [scène]; qu'A-
modis sorte et [les] sépare.

Mêmes strophes que p. 258, str. 3, 4, 5, sauf différences de détail : dans la 4^e, supprimer *heben* ; dans la 5^e, remplacer *khounta* par *countu*, même sens.

*Lion retira glorianda jalqui
jar.*

Que Lion se retire; que Gloriande
sorte; qu'elle s'asseyer.

COZINERA

LE CUISINIER

*Madama çoure cerbutcharibateg
egun gaizqui tratatu niçu
eta justicia segurqui
rendatu behar duçu*

Madame, un de vos serviteurs
aujourd'hui m'a maltraité;
et sûrement, justice
il faut que vous me rendiez.

*goure probesioniag oro
prauber jan erazten ditiçu
gossia sarri gutan
eçariren diçuçu*

Toutes nos provisions
il fait manger aux pauvres;
bientôt la famine sur nous
il fera venir.

*lion jaun foudre houra
defendatu nahi uequen diçut
eta guero soiçu madama
noula nayan tratatu*

A Lion, ce j.-f...
j'ai voulu défendre [d'agir ainsi];
et ensuite voyez, madame,
comme il m'a traité.

GLORIANDE

GLORIANDE

Strophe 9, p. 259.

*amodis ordre emaiten dit
lion urcadadin ⁽¹⁾ berhala
beste traidore ororer
exemplu cerbutchaturen da*

Amodis, je donne ordre
que Lion soit pendu tout de suite :
à tous les autres traîtres
il servira d'exemple,

Strophes 7, p. 260; 1 et 5, p. 261.

Bras jalqui clorianda m.

Que Bras sorte; que Gloriande parle.

Strophe 6, p. 261.

Bras bellarica m.

Que Bras s'agenouille; qu'il parle.

Strophe 9, p. 261; mais remplacer le dernier vers par :

hanits khechu cirela

que vous êtes très fâchée.

(1) Pour *urca dadin*.

*enne annayaren amorecaty
pharcamentu galthatcen deïçut
gincouaren amorecaty
galthaçen deïçut*

Pour l'amour de mon frère
je vous demande [son] pardon;
pour l'amour de Dieu
je vous le demande.

CLORIANDE

CLORIANDE

Strophe 8, p. 262; mais remplacer *ene erresoumetariq* par *ene erresoumatiq*, de mon royaume.

*Amodis clorianda retina lion jalqui
braq passeyä.*

Qu'Amodis [et] Cloriande se retirent;
que Lion sorte: que les deux [frères]
se promènent.

BRAS

BRAS

*Annaye jouan behar diçugu
congita madamaq diçuçu
urca eracy etçutianian
ou[n]xa jrous gutuçu*

Frère, il nous [en] faut aller;
Madame nous donne le congé:
quand elle ne vous a pas fait pendre,
nous sommes bien heureux.

Passeyä jalqui cozinera m.

Qu'ils se promènent; que le cuisinier
sorte; qu'il parle.

P. 263, 4° strophe.

LION

LION

*retira ady othoy hebetiq
utci niçaq bertan jouaitera
othoiçen ait enecala obliga
ezpataren esquiala hartcera*

Retire-toi, je te prie, d'ici;
laisse moi vite passer.
je te prie, ne m'oblige pas
à mettre l'épée à la main.

COZINERA

LE CUISINIER

P. 263, str. 8; mais remplacer au 1^{er} vers *derat* par *deyat*, même sens; au 3^e supprimer *eta*; au 4^e, supprimer *haur*.

*Batailla biaq cozinera
erho eta passeyä.*

Bataille; que les deux tuent le cuisinier, et qu'ils se promènent.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 51. str. 4 et suiv.)

Janet m.

Que Janet parle.

*jauna gincouaren amourecaty
amouigna emaguçu
bestella hebenche berian
gossez hillen gutuçu*

Monsieur, pour l'amour de Dieu
donnez-nous l'aumône;
autrement ici même précisément
nous mourrons de faim.

LION

LION

*ene adiskidiac ikhouston dut
necesitatcian ciriela
ekhartan deiciet cerbait
ukhacie pacencia*

(V. p. 255, str. 3.)

*Sonu lion retira ekhar jateco jalkhi
lion eta m.*

*jar citaye ene guïçonac
jan eçacie bouchy bedera
banoua ny berriz orano
cier edateco cherkhara*

*Jar by praubiac eta jan
sonu lioneq ekhar ardou eta
eman jalkhy cozinera eta minça*

*jaouna ouste dit gutçaz
trufatcen ciradian
goure apairia eskele hoyer
jan erazten duçunian*

*Eztucia ikhouston exayez
noula gaudian unguraturiq
eta hirian barnen eztugula
casy probesioniariq*

*çuq haldiz hirico bagamountac
asserazten beituçu
punitu içan elcitian
gogoua eman eçaçu*

Lion m.

*erhoua egonady ⁽¹⁾ ichiliq
eztuq hire eguitecoua
prauben gossez ikhoustiez
houn hukia gogoua*

*Praubiac uzgaizten tianaq
gincoua cerbutchatcen diq
harec gloriandaren hounac
augmentaturen ditiq*

Cozinera m. praubiac chuti.

*Ginco aberaxa duq hora
praubiac udury balimbada
ore ginco eta praubeky
abiloua passeyura*

*Houra cerbutchatu nahi baduq
eta asseracy praubiac
ifamia eguic ore khostuz
eta utcy goure probesioniac*

Musique. Que Lion se retire; que
Lion apporte à manger; qu'il parle.

Asseyez-vous, mes hommes;
mangez chacun un morceau;
moi je vais cette fois
vous chercher à boire.

Que les deux pauvres s'asseyent et
mangent; musique; que Lion ap-
porte du vin et le donne; que le
cuisinier sorte et parle.

Monsieur, je crois de nous
que vous vous moquez
notre repas à ces mendiants
quand vous faites manger.

Ne voyez-vous pas des ennemis
comme nous nous trouvons entourés,
et que dans la ville nous n'avons pas
presque de provisions.

Vous d'autre part, les vagabonds de la ville
parce que vous rassasiez,
que vous ne soyez puni
prenez garde.

Que Lion parle.

Fou, garde le silence,
ce n'est pas ton affaire;
de voir mourir les pauvres de faim
aurais-tu bien l'intention ?

Qui secourt les pauvres
sert Dieu :
il augmentera
les biens de Gloriande } (3^e et 4^e v.)

Que le cuisinier parle; que les pau-
vres se lèvent.

Ce Dieu est riche,
s'il ressemble aux pauvres.
Avec ton Dieu et tes pauvres
va-t'en te promener.

Si tu veux servir ce [Dieu]
et rassasier les pauvres,
infâme, fais-le à tes frais
et laisse nos provisions.

(1) Pour egon ady.

Lion m.

*insolenta behar duca hiq
ene gincouaz hola minçatu
houa respetureky baicy
behar duca* ⁽¹⁾ *ayphatu*

*ençuten baderat berriz
holaco discousiq
tripa eçariren derat
hebenche urraturiq*

Cozinerà m.

*noulaz dioc eztudan
berriz holaco discousiq
hiq ez hire gincouac baducieya
ene defendatceco photereriç*

Lion m.

*blasfemio horiq ouste duca
sofrituren dutudala heben
ale infamia nahi derat
eracaxy minçatcen*

*Lion loth cozineraçy
lephoty ourthouky luriala
praubec pharty cozinera m.*

*Aleta maradicatia
phacaturen deitadac
noula tratatu naya
jakinen diç gloriandac*

*Cozinerà retira lion
minça praubec.*

*jaunac retira citaye
eguin eçacie disposky
eta othoy eçacie
ginco jauna ene gatç*

*Retira praubiac erdity lion
escuignialat retira jalkhy
cozinerà eta glorianda jar
cozinerà minça.*

*Madama çoure cerbutchary batec
gaizky tratatu niçu
justicia galthatcen deiçut
edo justicia errenda içadaçu*

Que lion parle.

Insolent, te faut-il, toi,
parler ainsi de mon Dieu?
Il ne te faut
Le mentionner qu'avec respect. } (3° et 4° v.)

Si j'entends à nouveau dans ta bouche
pareil discours,
ici même je t'ouvrirai } (3° et 4° v.)
les boyaux.

Que le cuisinier parle.

Comment dis-tu que je ne tienne pas
De nouveau pareil discours!
Toi ni ton Dieu, avez-vous
le pouvoir de me défendre [quoi que ce soit!]

Que Lion parle.

Crois-tu que ces blasphèmes
je souffrirai ici?
Allez, infâme! je te veux
apprendre à parler.

Que Lion saisisse le cuisinier par le
cou; qu'il le jette à terre; que les
pauvres les séparent; que le cui-
siner parle.

Allez, maudit!
Tu me le paieras:
comment tu m'as traité
Gloriande le saura.

Que le cuisinier se retire; que Lion
parle aux pauvres.

Messieurs, retirez-vous:
faites à votre disposition
et priez
le Seigneur Dieu pour moi.

Que les pauvres se retirent par le
milieu; que Lion se retire à droite;
que le cuisinier sorte et que Glo-
riande s'asseye; que le cuisinier
parle.

Madame, un de vos serviteurs
m'a mal traité:
je vous demande justice,
ou rendez-moi justice.

(1) Pas plus que dans les textes similaires, l'a interrogatif que le sens ne justifie pas ne devrait figurer: il est évidemment dû à un *lapsus calami*, provoqué par l'attraction du 1^{er} vers; il faut donc lire *duc* et traduire en conséquence comme je l'ai fait.

*by praubez baicy Madama
lioneq erhaiten nindiçun
othoiteen çutut madama
herecha hoyer soguin dieçeçun*

*by sayhex eçur eçary ditaçu
belhain khalduz haouxeriq
houla tratatu içañ nuçu
çoure intresa gaty*

*hirico bagamountac oro
bilcen citiçu houna
bay eta asse eraciten
hory propi deya madama*

*egun berian apairia
niq ukhen prestaturiq
praube elibat erakhartia
igorry ditiçu aseriq*

*madama coure photeria
nahy baduçu conserbatu
bestar exemplu emaiteco
harec behar diçu urkhatu*

GLORIANDA

*ah lion kohy handia
hory cena hire eguinbidia
segurtatcen ait içañen iz
hy ounxa punitia*

*ouste duca hartu undudala
ene hounen fonditceco
eta ene miscandien
guisa hortan çaflatceco*

*Abiloua cozinera
gaztiga eraciren dial
eta erran içoç brasy
gin dadin ene gana*

*Cozinera retira jalkhy bras
Glorianda m.*

*bras badakica hire anayac
cer eguiten dian
ene hounac barreyaturiq
eçarten niq miserian*

*hiria kitatu nahi diq
cozinera çaflaturiq
eta cer eguin behar dut
traidore harrez niq*

N'étaient deux pauvres,
Lion me tuait.
Je vous prie, Madame,
que vous regardiez ces marques.

Deux os des côtes il m'a brisé } (1^{er} et 2^e
à coups de genou. } vers)
J'ai été ainsi traité
pour votre intérêt.

Tous les vagabonds de la ville
il rassemble ici,
et aussi les rassasie;
cela est-il convenable, Madame?

Aujourd'hui même le repas
ayant été apprêté par moi,
faisant venir des pauvres,
il les a renvoyés rassasiés [de ces mets].

Madame, votre pouvoir
si vous voulez conserver,
pour donner exemple aux autres
il faut que celui-là soit pendu.

GLORIANDE

Ah! Lion, grand coquin!
Était-ce cela ton devoir?
Je t'assure, tu seras,
toi, bien puni.

Crois-tu que je te pris
pour gaspiller mes biens,
et mes serviteurs
pour battre de cette sorte?

Va-t'en, cuisinier;
je le ferai châtier;
et dis à Bras
qu'il vienne auprès de moi.

Que le cuisinier se retire;
que Bras sorte: que Gloriande parle.

Bras, sais-tu ce que fait ton } (1^{er} et 2^e
frère? } vers)
Ayant dilapidé mes biens,
il me met dans la misère.

Il a battu le cuisinier (2^e vers)
[et] veut quitter la ville (1^{er} vers)
Et que me faut-il faire,
moi, de ce traître?

BRAS

madama ikhouston dit niq
desplacer handirekila
haren contre khechatceco
Sujet eman deiçula

eguiä duçu ikhousiriq
praubiac gosez hilcen
amoigna eman derela
dolu eguiten beiteren

Bena gaztelaçun batec
hory eraguin dirioçu
ene amourecatiq othoy
pharcatu behar deroçu

Glorianda m.

eh bien pharcatcen dirquat
hire amourecaty
benä jalkhy fiteç biac
camporat ene hirity

eta eçagut diçacien
ene hountarçunac
badeiciet abitiac
benä gin haboro hounat ⁽¹⁾

beste tratamenturiq
harec merechy cikia
benä hire amourecaty
badiq pharcamentia

Sonu retira Glorianda bras
 passeya jalkhy lion bras minça.

Anaye jouan behar diçugu
congita badiçugu
glorianda çoure contre
net coleran duçu

Lion m.

gouatçan arren anaye
jalkhy guitian hebety
nounbait içanen gutuçu
gincouac placer dielariq

Passeya jalkhy cozinera
 eta m.

egurioc hounat fripoua
dugun ikhous heben
couigneq hobeky dakigun
ezpataren erabilten

BRAS

Madame, je vois moi
 avec grand déplaisir
 que d'être fâchée contre lui
 il vous a donné sujet.

Il est vrai qu'ayant vu
 les pauvres mourir de faim,
 il leur a donné l'aumône,
 parce qu'ils lui faisaient de la peine.

Mais la jeunesse
 lui a fait faire cela :
 par égard pour moi, je vous prie,
 il faut lui pardonner.

Que Gloriande parle.

Hé bien! je lui pardonne
 par égard pour toi;
 mais sortez vite [tous] les deux
 hors de ma ville.

Et [afin] que vous connaissiez
 mes bontés,
 je vous donne les habits;
 mais [ne re]venez plus ici.

Autre traitement
 celui-là aurait mérité;
 mais, par égard pour toi;
 il a le pardon.

Musique. Que Gloriande se retire; que
 Bras se promène; que Lion sorte;
 que Bras parle.

Frère, il nous en faut aller;
 nous avons notre congé:
 Gloriande contre vous
 est tout à fait en colère.

Que Lion parle.

Donc allons, frère,
 sortons d'ici!
 Nous serons là où
 il peut plaire à Dieu.

Qu'ils se promènent; que le
 cuisinier sorte et parle.

Attends ici, fripon!
 Voyons ici
 qui d'entre nous sait mieux
 manier l'épée.

(1) Cette strophe une fois écrite a été barrée, soit immédiatement après sa transcription, soit plus tard.

Lion m.

*khen aquit aïlcinety
ez eman occasioneriq
uz neçac jouaitera
ezteriat eguiten ogueniq*

Cozinera m.

*lehen asky eguin duq
eta ez içan punitu
gloriandac achol ezpadu
ny nahi nuq mendecatu*

Lion m.

*erretirady hebentiq
uz neçac jouaitera
othoy eneçala obliga
ezpataren idekitera*

Cozinera minça

*corageriq balimbadaq
jaxady fitez ezpatan
edo eta sartcen deraï
enia bihotcian*

Bras minça.

*Anaye eguiq ore eguinbidia
edo eguiten diat niq
erho eçac infamu hory
eta eçar erhaturiq*

Sonu batailla 3 fois cozinera
hil bras minça.

*Anaye bego oray hory hor
guitian bertan ezcapa
atçamaiten bagutie galdiaç
guira berhala*

Sonu retira oyhanialat...

Que Lion parle.

Éloigne-toi de devant moi;
ne me donne pas occasion [de te frapper].
laisse-moi aller :
je ne te fais pas de tort.

Que le cuisinier parle.

Tu m'en as assez fait d'abord,
et tu n'as pas été puni;
si Gloriande n'en a souci,
moi, je veux me venger.

Que Lion parle.

Retire-toi d'ici;
laisse-moi aller;
je te prie, ne m'oblige pas
à tirer l'épée.

Que le cuisinier parle.

Si tu as courage,
saute vite sur l'épée;
ou bien je t'introduis
la mienne dans le cœur.

Que Bras parle.

Frère, fais ton devoir,
ou je le fais moi :
tue cet infâme
et écorche-le.

Musique. Bataille à trois reprises.

Que le cuisinier tombe mort; que
Bras parle.

Frère, laissons-le là maintenant;
échappons-nous vite;
si on nous attrape,
nous sommes aussitôt perdus.

Musique. Qu'ils se retirent dans le bois.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 17 v°, 2° col., str. 7 et suiv.)

...Vient un pauvre à la porte.
St Martin done lamone
et apres sort avec le cusunier.

LE CUSUNIER

*Jauna çeren eman doçu
amoina pobre hory
reguignaren hounac guc⁽¹⁾
destruituren duçu sary*

LE CUISINIER

Monsieur, pourquoi avez-vous donné
L'aumône à ce pauvre?
Les biens de la reine, vous,
vous détruirez bientôt.

(1) Évidemment pour *cuc*, c'est-à-dire *çuc*.

S^t MARTIN

*Behadi ene guiçona
hon duc amoina eguitia
gincouaren amourekatit ⁽¹⁾
eguiten balin bada*

*Bat emaiten badut nic
borta chipytic
gincouac emaiten du
ehun bortha handitic*

LE CUSUNIER

*Estuçu eman behar
besteren honetic
Ecy çuc estuçu deus
eregnarenac baiçit ⁽²⁾*

*Martin done une soufflet
au cusunier et dit.*

S^t MARTIN

*Ale inxolenta
ken aquit hebenty bertan
esteçadalla hic erakaç
nic cer eguin behar dudan*

*Le cusunier se retirent et Gloriande
sort avec S^t Brice.*

GLORIANDE

*Ene cosinetary çer
eguin deoçu
plenta eguitera
içan citadaçu*

S^t MARTIN

*Madama amoina eguitez
minçatu iça gutuçu
eta hartan gainen
gaisquy hartu niçu*

GLORIANDE

*Quençaquistade bertan
couaste hebenty
estut behar nic halaquo
çerbutchariric*

Gloriande se retire...

⁽¹⁾ Pour *amourecatie*.

⁽²⁾ Pour *baicie*.

SAINT MARTIN

*Écoute, mon homme :
il est bon de faire l'aumône,
pour l'amour de Dieu
si elle se fait.*

*Si moi je donne un
par la petite porte,
Dieu donne
cent par la grande porte.*

LE CUISINIER

*Il ne vous faut pas donner
du bien d'autrui ;
car vous, vous n'avez rien
que les [biens] de la reine.*

SAINT MARTIN

*Allez ! insolent,
vide-moi vite la place !
Ne m'apprends pas, toi,
ce que moi il me faut faire.*

*A mon cuisinier qu'
avez-vous fait ?
Porter plainte
il m'est venu.*

SAINT MARTIN

*Madame, de faire l'aumône
nous avons parlé ;
et sur cette [question]
il en a mal usé avec moi.*

GLORIANDE

*Éloignez-vous de moi vite ;
allez-[vous-en] d'ici !
Moi, je n'ai pas besoin de tels
serviteurs.*

NOTE XIX ⁽¹⁾

HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 29.)

« ... voguèrent tant qu'ils vinrent à Boulogne : là y avait guerre, car le Comte de Flandres qu'on nommait Athenor assiégea la Cité de Boulogne. Dans ce Temps le Châtelain dudit Boulogne avait livré bataille en mer à la gent Sarrasine. Par un vendredi Lion alla s'offrir au Châtelain, lequel le fit Chevalier et Bras aussi, lesquels vinrent à l'encontre d'Athenor, et d'un coup l'abattirent à terre, et Lion dit : Faux méchant, prétends-tu nous détruire? Lors il haussa son épée et en frappa le Turc de telle force qu'il lui coupa le bras dont il tenait son écu, et perdit tant de sang qu'il en mourut. Lion fut aussitôt attaqué de tous côtés, et Bras son frère se défendait vaillamment ainsi que tous les chrétiens; ils firent qu'ils vinrent, reprirent le Châtelain que les Turcs emmenaient, dont Lion eut telle joie qu'il se mit si avant dans la mêlée, qu'il vint au maître étendard et le tua. Après la victoire remportée, les enfans vinrent à Amiens. »

NOTE XX ⁽¹⁾

1°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F. 24 v°, 2° col.)

Janet m.

*noulache jz guilliton
baduka ossagarririq
noula darramanaq thempora
ukheiten, duka amoinariq*

GUILLITON

*ene etchiac lurrac eta cabaliac
ecinago ounxa dutuq
niq cer jan balinbadut
ounxa baiciq ecin jçaten nuq*

*encun baduq secula
noula den proberbio caharra
ourde gosseq ezkur amex
hortan berian duq ene jçena*

*noiz ere beitut cerbait bildur
alaguera nuq ordian*

Que Janet parle.

Comment donc es-tu, Guilliton?
As-tu bonne santé?
Comment passes-tu le temps?
As-tu de l'aumône?

GUILLITON

Mes maisons, terres et troupeaux
sont on ne peut mieux.
[Pour] moi, si j'ai de quoi manger,
je ne puis être que bien.

Si tu as jamais entendu
parler du vieux proverbe ;
« Porc affamé rêve glands, »
tu as précisément mon nom.

Où que j'aie quelque chose à recueillir,
je suis alors joyeux

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 265.⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 267.

<i>pintou ardou coumbaiten edaten</i>	à boire quelque pinte de vin,
<i>sacolan diharu dudanian</i>	quand j'ai argent en poche
<i>benā oray gentiac gaisto dutuq...</i>	Mais maintenant les gens sont mauvais...

2° — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 56, str. 1 et suiv.)

Janet minça

noulache hiz guillenton
baduca ossagarririq
noula daramac thempora
ukheiten duca amoignariq

Guillenton m.

ene laguna trankil nuq
eztiať arrancura handiriq
hounac ecin çakatuz
ezpeituz phena handiriq

ençun baduq noula den
proberbio çahara
ourde gossec ezcur amex
hala duq ene khountia

noula duq cerbait bilcen
alaguera nuq ordian
pintou combat edaten dial
dihauriq dudanian

noizpaiko themporac ohart nuq ⁽¹⁾
ayphatcen beinin gincouaren icena
emazte çaharto elibatec
emaiten betceitaten nahi niena

oray thempora khambiatu duq ⁽²⁾

(1) Cette strophe et la suivante ont été barrées.

(2) Cf. ms. n° 132, p. 210, 2° colonne, str. 10 et 11, et manuscrit n° 13, f° 25 r°, str. 4 et 5 :

Nouiz paizko themporan ohart nuq
ayphatcen banian gincouaren
emazte çaharto elibateq
emaiten betceitaden nahi niana

benā oray thempora Khambiatu duq

noizpaizco themporan ohart nuq
aypacen bagunian gincoua
emazte çahar elibateq
emaiten betoitaden nahi niena

benā oray thempora jgaran duq

Que Janet parle.

Comment es-tu, Guillenton ?
 As-tu bonne santé ?
 Comment passes-tu le temps ?
 As-tu de l'aumône ?

Que Guillenton parle.

Mon compagnon, je suis tranquille ;
 je n'ai pas grand souci,
 parce que, ne pouvant administrer (3° et
 mes biens, je n'ai pas grande peine. (4° v.)

Si tu as entendu parler
 du vieux proverbe :
 « Porc affamé rêve glands, »
 ainsi est mon histoire.

Lorsqu'il y a quelque chose à recueillir,
 je suis joyeux alors ;
 je bois quelques pintes,
 quand j'ai de l'argent

Je me souviens du temps d'autrefois,
 Où lorsque je mentionnais le nom de Dieu,
 De vieilles bonnes femmes
 Me donnaient ce que je voulais.

Maintenant les temps sont changés.

Je me souviens du temps d'autrefois
 où, si je faisais mention de Dieu,
 quelques vieilles bonnes femmes
 me donnaient ce que je voulais

Mais maintenant le temps est changé.

Je me souviens du temps d'autrefois
 où, si nous mentionnions Dieu,
 de vieilles femmes
 me donnaient ce que je voulais.

Mais maintenant le temps est passé.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F° 25 r°, 2° col., str. 3 et suiv.)

C'est Janet qui parle :

*Guilliton tourserat
nahi duca jouan guitian
hanco archeviscouaq cerbutchari ounest
badiq berarequilan*

GUILLITON

*janet behar diaigu
jouan algarreky
guitian jouan tourserat
lagunturen ait bethy*

Guilliton, à Tours
veux-tu que nous allions?
L'archevêque du lieu [un] serviteur
a avec soi. [honnête]

GUILLITON

Janet, il nous faut
aller ensemble :
allons à Tours ;
je t'accompagnerai toujours.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 56, str. 8 et suiv.)

C'est Janet qui parle :

*tourserat jouan nahi nuq
nahiça gin eneky
han cerbait ukhenen diagu
jouan behar diagu algarreky*

*hanco archevescouac umen diq
amonier gazte bat
orory emaiten beitu
Karitate handy bat*

Guillenton minça.

*janet hory eguia bada
bagouatçac algarreky
guitian berhala pharty
lagunturen ait niq bethy*

Je veux aller à Tours ;
veux-tu venir avec moi ?
Là nous aurons quelque chose ;
il nous faut aller ensemble.

L'archevêque du lieu a, dit-on,
un jeune aumônier
qui fait à tous
une grande charité.

Que Guillenton parle.

Janet, si cela est vrai,
nous allons ensemble.
Partons tout de suite ;
moi, je t'accompagnerai toujours.

NOTE XXI (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 30).

« Or, Héleine arriva à Tours et cherchait un endroit où on logeait les pauvres pour l'amour de Dieu ; elle demanda logis pour Dieu, et on lui octroya. l'hôtesse le lendemain lui dit d'aller à la Cour et que l'Aumônier donnait de l'argent aux pauvres... »

(1) V. ci-dessus, p. 268.

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F° 25 v°, str. 3 et suiv.)

Nahy çuntuket othoitū
 eya çoure etchen gaiazco
 placer naicun recebitū

(V. p. 267, str. 4.)

SABINA

anderia errebituren çutut
 gogo hounez segurky
 çu becalakouentako ene borthac
 jdequiriq dutuçū bethi

SABINE

Madame, je vous recevrai
 sûrement de bon cœur :
 pour les personnes comme vous, mes portes
 sont toujours ouvertes.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 57, str. 5 et suiv.)

Nahi çuntuket othoitū
 eya çoure etchen gaiaz
 placer naiçunez errecevitū

(V. p. 267, str. 4.)

Sabina m.

anderia errecevituren çutut
 gogo hounez segurky
 çu beçalacouen ene bortha
 idekiriq dukeçu bethi

Que Sabine parle.

Madame, je vous recevrai
 de bon cœur sûrement ;
 pour les personnes comme vous, ma porte
 sera toujours ouverte.

egunian behin jouanen cir
 karitatiaren cherkhara
 eta guero ene etcherat
 themporaren igaraitera

Le jour vous irez d'abord
 chercher la charité ;
 et, ensuite, à ma maison
 pour passer le temps.

NOTE XXII (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 33-34.)

« Mais Héleine était honteuse, et se mettait derrière les autres. Brice qui était appuyé aux fenêtres, vit la Dame qui n'avait qu'une main, il se remémora de sa mère, il vint à son frère et lui dit : Frère, voyez là cette femme qui est toute derrière, elle n'a qu'une main, il semble qu'il n'y ait pas longtemps qu'elle ait appris de ce faire ; ainsi, je vous prie qu'en mémoire de notre mère qui n'a qu'une main, vous lui donniez de l'argent ;

(1) V. ci-dessus, p. 269.

et Martin dit qu'il le ferait. Lors il interrogea la Dame et lui demanda d'où elle était? Elle lui répondit qu'elle n'était pas de loin et ne dit rien de plus. Martin, en la regardant, tout le sang lui tressaillit, mais il n'en savait pas la cause : il lui dit de venir tous les jours et qu'elle aurait double aumône au nom de Dieu. Elle l'en remercia, et vint comme il lui avait commandé. »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F° 25 v°, str. 8 et suiv.)

hauri segurqui halcorducu ⁽¹⁾
bestella hounat huillant liteçu
eçagun ducu oficio hori
eztiala hambat praticatu

(V. p. 268, str. 4 et 5.)

goure ama cen becala
hori ere escu bacoix ducu
hartacoz orhitureq arren
caritate hounbat emouçu

MARTIN

huillant çite anderia
oriçu amoina partia
etcitiala ahalque jean
amoinaren galthacera

eran jçadaçut nounco çiren
orano etçinen jçan heben
çoure maneraq çoure estatia
eçin eremoustracèn ahal dien heben

HELAINÉ

Jauna enucu hanbat hurruneço
hoyetan gaintiko nucu
ene maneran miserablebat baicy
eçin eremoustracèn ahal dicut

MARTIN

Même strophe que p. 269, str. 3.

MARTIN

Approchez, Madame,
 prenez la part d'aumône [qui vous revient];
 n'ayez pas honte
 à demander l'aumône.

Dites-moi d'où vous êtes;
 vous n'avez pas encore été ici;
 vos manières ne peuvent révéler
 quel état peut être le vôtre.

HELAINÉ

Seigneur, je ne suis pas de si loin;
 Je suis de ces parages;
 Je ne puis absolument révéler (4° v.)
 Par mes manières qu'une malheureuse.

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 57, 2° col., vers 13 et suiv.)

Brica minça barnety
ene anaye marty
aitçina sogiçu
emazte praube hourea
guibel diagoçu

Que Brice parle de l'intérieur.

Mon frère Martin,
 regardez en avant :
 cette pauvre femme
 reste en arrière.

(1) Pour halcor ducu.

*extella holla usatu
udury likeçu
goure ama beçala
escu bakhoitz duçu*

Qu'elle n'est pas accoutumée à ce genre
il semblerait; [d'existence
comme notre mère
elle n'a qu'une main.

*heltu bada houra ere
holla dabilaçu
haren orhitçarretan
amoigna emoçu*

Peut-être que [notre mère] elle aussi
erre de la sorte :
en souvenir d'elle
donnez l'aumône [à cette femme].

*Marty huillant eta
minça.*

Que Martin s'approche
et parle.

*ene emazte maitia
noünco cirade çu
estrangera cirela
udury citadaçu*

Ma chère femme,
d'où êtes-vous, vous ?
Que vous êtes étrangère
il me semble.

Helena m.

Qu'Hélène parle.

*etche ondoriq ezpeitut
asquy estranger nuçu
jauna bicy beharrez
houla nabilaçu*

Parce que je n'ai pas de maison où établir ma
je suis assez étrangère; [demeure
seigneur, parce que j'y suis obligée pour vivre,
j'erre ainsi.

MARTY

MARTIN

*escu hory cer guisaz
galdu ukhen duçu
hola sorthu cirenez
othoy erran içadaçu*

De quelle façon cette main
êtes-vous venue à perdre ?
Si vous êtes née ainsi
je vous prie, dites-moi.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 18 v°, str. 1 et suiv.)

S^a Brice regarde la main.

BRICE

BRICE

*Anaie çoure eta ene ama
mundian biçiric balin bada
honec ohart eraciten dilaçu
hau beçala esqu bacoiz beita*

Frère, votre mère et la mienne,
si elle est vivante au monde,
cette femme me remémore,
parce que comme elle elle n'a qu'une main.

*Eta amoina propibat
eman behar çioçu
ecy ene uduriälla estuçu
oficio hau hanbat pratiquatu*

Et une aumône convenable
il faut lui donner;
car à ce qu'il me semble, elle n'a
guère pratiqué ce métier.

S^t MARTIN

SAINT MARTIN

*Ene emaste maitia placer baduçu
Nonco cira eradaçu
haregatic ene libertatia
othoy parca içadaçu*

Ma chère femme, s'il vous plaît,
d'où êtes-vous, dites-le-moi;
néanmoins ma liberté,
je vous prie, pardonnez-moi.

ELLENE

*Jauna ene logamentia
hebety estuçu urhen
çouregana giteco amoinaren
galdatcera han phartitu mund[uç]un*
[egun

S^t Martin done lamone et dit.

S^t MARTIN

*Ene emaste maitia
amoinabat oriçu*
.
.
.
.
.
.
.
.

HELÈNE

Seigneur, mon logement
n'est pas loin d'ici;
je suis partie aujourd'hui
pour venir ici vers vous deman- } (3^e et
[der l'aumône } 4^e v.)

S^t MARTIN

Ma chère femme,
Prenez une aumône...

NOTE XXIII (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 35.)

« Mais Henri avait toujours l'œil sur les deux enfans. Alors Antoine demanda à l'Evêque qui étaient ces deux jeunes jouvenceaux qui servaient à table; et l'Evêque lui conta ce qu'il en savait. Lors Henri demanda ce que c'était en ce coussinet que Brice portait à son côté. L'Evêque lui dit que c'était une main. Hélas! où l'a-t-il prise, dit le Roi. Je ne sais, dit l'Evêque; mais il l'a portée de son vivant. Alors le Roi changea de couleur, et appela Brice, et lui demanda : Mon enfant (il ne croyait pas si bien dire), quelle chose portez-vous en ce coussin? Monseigneur, dit Brice, il n'est pas nécessaire que vous le sachiez. Mon fils, dit Henri, veuillez me le montrer, et l'Evêque l'en pria aussi, mais il n'en voulut rien faire, qu'à condition qu'on lui rendrait. Chacun jura qu'oui. Lors prit le bras de sa mère Héleine, et le développa d'une pièce de drap du manteau d'Héleine, que le Comte de Gloucester fit couper pour lui envelopper. Aussitôt que le Roi Antoine vit le drap, il s'écria à haute voix : Voici ce que nous cherchions; voici la vêtue de ma fille. Henri prit le bras, et reconnut l'anneau dont il épousa Héleine. Lors dit : Voici la main de m'amie Héleine; puis dit à l'enfant : Tu es mon fils, et je suis celui qui t'engendrai. »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F. 26 v°, 2° col.)

HENRY

monseigneur aspaldian so niagoçu

(V. p. 270, str. 1.)

ANTOINE

*sira etcira troumpatcen
helainarenac citicu beguiac
martin deitcen den horrec aldiz diçu
çu çihaur uduriac*

ANTOINE

Sire, vous ne vous trompez pas :
il a les yeux d'Hélène;
quant à ce [jeune homme] qui s'appelle Martin,
les yeux semblables à vous-même. [il a

(1) V. ci-dessus, p. 271.

ARCHEVESCOUA

*sira nourq daky othian
benturaz houraq dutuçu
ecy briçaq saihexian eskubat
bethi kharreyatcen dicu*

HENRY

*benturaz hora bera beila
helainaren beraren esquia
bena eran eçadaq brica
noicat gueroz careyatcen dia*

BRICA

Str. 6, p. 270; mais les vers pairs se terminent par *dicut* au lieu de *dit*, même sens.

HENRY

Str. 1, p. 271, en remplaçant *horty* par *hortiq*, même sens.

*Bricaq eman esquia
henry esquiari lot.*

Ici, str. 2 de la p. 271.

*heben dut othian
cherkhatcen dudanetariq pharte
bay ene seme khariouac
cieq eniac ciradie*

L'ARCHEVÊQUE

Sire, qui peut savoir ?
Peut-être ce sont eux :
car Brice une main au côté
porte toujours.

HENRY

Peut-être que celle-ci est précisément
la main d'Hélène elle-même.
Mais dis-moi, Brice,
depuis quand tu la portes.

BRICE

Que Brice donne à Henry la
main [d'Hélène]; qu'Henry
saisisse la main.

J'ai ici, ciel !
partie de ce que je cherche.
Oui, mes fils chéris,
vous, vous êtes miens !

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 61, 2° col., str. 1 et suiv.)

Henri.

*aspaldian so niagoçu ny ere
brica deitcen den horry
horren beguieç balikecie
helenaren guisa handy*

Antoine m.

*sira etçirade trompatcen
udury dicie helenaren beguiac
bay eta martin deitcen den horrec
çoure ber filosomia*

*irous behar guinikeçu iça
eta ounxa alagueratu
çoure by semiac heben
edireiten bagundu*

Henri.

[Depuis] longtemps je suis à regarder moi aussi
ce [jeune homme] qui s'appelle Brice :
ses yeux auraient [à mon avis]
grande conformité avec Hélène.

Qu'Antoine parle.

Sire, vous ne vous trompez pas ;
ils ressemblent aux yeux d'Hélène ;
et aussi celui-là qui s'appelle Martin
[ressemble] à votre propre physionomie.

Nous devrions être heureux
et bien réjouis,
si nous trouvions (4° vers)
vos deux fils ici (3° vers).

Archeveque.

nourc daky benturaz
hourac berac dutuçu
ecy bricac escubat bethi ere
saihexian badabilaçu

Antoine m.

benturaz houra beita
helenaren eskia
brica erran içaguq noizez gueroz
hiq kharreyatcen dia

brica m.

sira ene bicy orotan
escu haur kharreyatcen dit
eta cer guisaz dudan
niagoçu estonaturiq

Henry m.

helenarena balimbada
niq eçaguturen dut
brica othoy soltha eçaq
ikhous ahal deçagun

Bricac eman eskia
henriqueq har eta minça.

ah eta haur bera da
helenaren eskia
haur niq eman erhaztuna
ah escu preciatia

heben dut niq cherkhatcen
dutudanetariq pharte
bay ene haur khariousac
ene seme ciradie

L'archevêque.

Qui sait? peut-être
ce sont eux-mêmes.
Car Brice toujours une main
au côté va [portant].

Qu'Antoine parle

Peut-être que celle-ci est
la main d'Hélène.
Brice, dis-nous depuis quand,
toi, tu la portes.

Que Brice parle

Sire, [depuis] toute ma vie
je porte cette main;
et de quelle façon je l'ai,
je reste étonné [à me le demander].

Qu'Henry parle.

Si c'est celle d'Hélène,
moi, je la [re]connaîtrai :
Brice, je te prie, détache-là,
que nous puissions la voir.

Que Brice donne la main à Henri;
qu'Henri la prenne et parle.

Ah! voici précisément
la main d'Hélène ;
voici l'anneau donné par moi.
Ah! main précieuse!

J'ai ici, moi, partie de ce que } (1^{er} et
je cherchais. } 2^e v.)
Oui, mes enfants chéris,
vous êtes mes fils.

4°. — MANUSCRIT N° 37

(F. 19 r°, str. 4 et suiv.)

HANRY

Eta saihexequo onxy hory
certaquo ecarten duçu
edo hor barnen cer den
jakhin nahy niqueçu

S^t BRICE

Sira oncy hontan
esqubat ekarten diçut
nonty den ez nolla
nihaurec ere etçaquiquit

HENRY

Et, ce récipient [attaché] au côté,
pourquoi le portez-vous?
[Car] qu'est-ce qui est là dedans
je voudrais savoir.

S^t BRICE

Sire, dans ce récipient
je porte une main :
D'où elle est, ni comment [je l'ai],
moi-même non plus je ne le sais.

HARRY

*Eya dugun ikous
çuc plaçer baduçu
escu hory nic ere
icousy nahy niqueçu*

*S^r Brice luy donne
la main et le roy regarde la main.*

HARRY

*Ah celuquo ginco handia
çu cirade laidattu
ene seme galdu nutianac
beteitaidachu descroubitu*

*Ene semiac oithian
ny niz cien aita*
• • • • •

HENRY

Allons, voyons,
s'il vous plaît à vous,
moi aussi cette main
je voudrais voir.

HENRY

Ah! grand Dieu du ciel!
Vous êtes loué, [ô] vous,
parce que vous m'avez découvert (4° v.)
mes fils que j'avais perdus!

Mes fils, oui certes,
[C'est] moi [qui] suis votre père...

NOTE XXIV (1)

Outre la représentation directe du séjour d'Hélène à Rome et celle de la manière dont les deux rois, après son départ, apprennent le passage de cette princesse dans cette ville, le manuscrit d'Ordriarp contient encore le récit suivant d'Hélène à Sabine, qui, à cause de la forme et du fond, est bien à sa place ici, à titre de variante du récit correspondant du manuscrit n° 132.

MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 83, 2° col.)

*Anderia içan nuçu gueroz
ny hanich lekhtan
eta erritarçun handiriç
ukhen ene bidagian*

*Cazpy ourthez aita saintiac
intertenitu ukhen niçu
aita eta senharra hara giniç
quitatu behar ukhen beitut*

Madame, j'ai été depuis [lors],
moi, dans beaucoup d'endroits;
et [une] grande maladie
[j'ai] eu dans mon voyage.

Sept ans le S^r Père
M'a fait vivre,
parce qu'[au bout de ce temps],
mon père et mon mari étant venus } (3° et
là, il m'a fallu quitter ces lieux. } 4° v.)

NOTE XXV (2)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLAINE

(P. 62.)

« L'Évêque... la prêcha si bien qu'elle prit grand plaisir à l'ouïr parler de Jésus-Christ, de sa Nativité, et des tourmens qu'il endura sur la Croix, comme de son sang nous racheta tous, et du Baptême que lui-même reçut, et que si ainsi ne faisons, nous serons tous péris. »

(1) V. ci-dessus, p. 274.

(2) V. ci-dessus, p. 277.

*Guero curuche Saintu batelan
 passione Saintia soffritu
 eta basco goician
 hiletarie phistu*

Ensuite sur une sainte croix
 il souffrit la sainte passion,
 et la veille de Pâques
 ressuscita des morts.

*Egon ičan çuğun guero
 beroguey egunez lurian
 eta celietat igan
 salvatore egunian*

Il resta ensuite
 quarante jours sur terre
 et monta aux cieux
 le jour de l'Ascension.

*Madama horic oro
 eguiac dutuçu
 eta horic hala dirella
 sinhexy behar duçu*

Madame, toutes ces [choses]
 sont vraies;
 et que celles-ci sont ainsi
 il vous faut croire.

*Madama guc ja
 goure gincoua dicigu
 eta haren leguia
 hory duçu*

Madame, voilà le Dieu que nous,
 nous avons.
 Et sa loi
 est celle-ci.

NOTE XXVI (1°)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 68.)

« Quand la Reine Héleine vit le Roi son Père et le Roi Henri son Mari, elle se jeta à genoux et dit : Mon père, si je vous ai courroucé et déplu, je vous en demande excuse, la peine que j'ai eue a été pour fuir votre péché, je prie Dieu qu'il vous le pardonne; mais j'ai été en grands périls, dangers, depuis que le Roi Henri me fit tant d'honneur de m'épouser et me faire Dame et Reine d'Angleterre, sans me connaître... » [Suit tout le résumé des malheurs à elle survenus depuis lors.]

P. 69.

« Quand le Roi Antoine et le Roi Henri entendirent Héleine qui était en pauvre état raconter toutes les aventures qu'elle avait eues, par rapport à eux, il aurait fallu avoir un cœur de rocher pour n'être pas touché de compassion, car tous ceux qui étaient là fondaient en larmes, et ne pouvaient dire mot.

» Quand le Roi Henri put parler, il dit à Martin et à Brice : Voilà votre mère, puis dit à Héleine : Voilà vos deux enfans : ainsi leur mort me soit pardonnée. Alors le Roi Antoine alla embrasser sa fille; Henri accola sa femme et les deux enfans embrassèrent leur mère, et Héleine en fit de même à son père, à son mari et à ses deux enfans. »

(1°) V. ci-dessus, p. 280.

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F. 30 v°, 31 r°.)

*Jalqui godefroi sabina
helaine passey a jalqui laurent
felician brica martin ludiene
henri antoine archevescoua
helaina belharica.*

(V. p. 279.)

henry besotiq har besarca.

*jaiky cite ene espousa maitia
eta ene beguietako arguia
ezticugu ez guq phenxatu
çoure gal erastia*

*çu cirade othian içan
ene phena oror objeta*

.

Que sortent Godefroi, Sabine,
Hélène; qu'ils se promènent.
Que sortent Laurent, Felician
Brice, Martin, Ludiene, Henri,
Antoine, l'Archevêque.
Qu'Hélène s'agenouille.

Qu'Henry la prenne par le bras;
qu'il l'embrasse.

Levez-vous, ma chère épouse
et la lumière de mes yeux.
Non, nous n'avons pas pensé, nous,
à vous perdre.

V. p. 279-280, jusqu'à l'indication : *aitak bessarka*; mais, remplacer par *diçut* le *zutut* final de la strophe *bessarka bat*, etc. — ce qui donne le sens de : Je désire [vous voir], au lieu de : je vous désire [voir].

3°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 90, 1^{re} col.)

*jalkhi lorean brica ludina
martin henry eta antoine
helena belharico m.*

ah ene aita eta espous maitiaq

(V. p. 279, str. 1.)

*Godefroyq eta henriq besoty
eraiky.... henriq besarca eta m.*

*ah ene espousa maitia
ene beguietaco arguia
ezticugu secula phensatu
çoure hil eracitia*

*çu cira içan othian
ene phena ororen ob eta*

.

Que Laurent, Brice, Ludine,
Martin, Henry et Antoine
sortent. Qu'Hélène parle à genoux.

Ah! mes chers père et époux.

Que Godefroi et Henri la fassent lever
[en la prenant] par le bras.
Qu'Henry l'embrasse et parle.

Ah! ma chère épouse!
Lumière de mes yeux!
Nous n'avons jamais pensé
à vous faire mourir.

Certes vous, vous avez été
l'objet de toutes mes peines.

4°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 23 v°, 1^{re} col., str. 8 et suiv.)

*Icy Ellene se presente
et Lotese devant le roys et se
mit a genoux.*

ELLENE dit

*Ene aita eta espous maitia
Elena çien aitchinialla hau naiçulla
coinec eman beiçunien aresta
ene condenatçequo herioualla*

*Giten niz çien aiçinialla
ene buriaren çier presentatçera
eta niçaz plaçer duciena
eguin deçaçien eraitera*

Mon père et mon cher époux,
voici Hélène devant vous,
qui donnâtes l'arrêt
de ma condamnation à mort.

Je viens devant vous
vous présenter ma personne
et dire que vous fassiez de moi } (3° et
ce qu'il vous plaira. } 4° v.)

Suit un résumé de sa vie errante et de ses malheurs.

*Sira celuquo gincoua
jaquille harçen dit
tradicionne çuçun segurquy
bena nic estiçut oguenic*

*Sira haregaty çoury
susmetitçen nuçu
eta plaçer baduçuna
nitçaz eguin eçaçu*

HARRY

*Ah Madama Ellene
othian biçy çireya
esteya hau othian
alagrança handia*

Sire, le Dieu du ciel
je prends [à] témoin :
il y eut trahison certainement;
mais moi je n'ai pas de tort.

Sire, néanmoins à vous
je me soumetts;
et ce qu'il vous plaît
faites de moi.

HENRI

Ah! Madame Hélène!
se peut-il que vous viviez!
ceci n'est-il pas donc
grande allégresse!

NOTE XXVII⁽¹⁾

1°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 13

(F. 31 v°, 2° col.)

HELAINA

Anderia⁽²⁾ pharka eçadaçu

besarca Helaina.

V. p. 281, première strophe; mais
remplacer *obligacione* par *ouhoure*.

Qu'Hélène soit embrassée.

(¹) V. ci-dessus p. 282.

(²) Ce mot a été mis en surcharge sur un *Madama* primitif.

LUDIENE

On avait primitivement ici la 3^e str. de la p. 281; mais deux modifications ont donné ce qui suit :

*Madama gaicariq ezitit secula
hain borthizky desiratu
oray diçut plazer ossoua
çeren ene deseigna beittut complitu*

Madame, je n'ai jamais } (1^{er} et
désiré chose si fortement. } 2^e v.)
Maintenant j'ai le plaisir complet,
parce que j'ai accompli mon dessein.

BRICA

*hainbeste.
.
.
compli eracy deizku.*

BRICE

Ici les deux strophes (4 et 5) de la page 281, que le ms. n° 132 place dans la bouche d'Henri; mais supprimer *egun* (aujourd'hui).

HELAINA

*hox emaçie arren bertan
guitian erretira hebetiq
.*

V. p. 282, str. 3; mais remplacer *aïta* par *emacie*, ayant ici le sens de *allons*; et *hebenty* par *hebentiq*, même sens.

MARTIN

*allagranciasco eguna
behardu (1) marcatu
celuco ginco jauna
çuq hala placer baduçu*

MARTIN

Ce jour d'allégresse
il faut marquer,
Seigneur Dieu du ciel,
si, à vous, il vous plaît ainsi.

*eta ber demboran behardugu (2)
orai hebetiq retiratu
celuco jaunaren remestiatcera
oroq jouan behardugu (2)*

Et en même temps il nous faut
nous retirer maintenant d'ici;
remercier le Seigneur Dieu
tous il nous faut aller.

*eguin deiscun graciën
deacacun remestia
biçice chahubaten
algarrequi jgarraitera*

Des grâces qu'il nous a faites
remercions-le,
pour passer ensemble
une vie pure.

*Oro belharica thedum canta
eta retira.*

Que tous s'agenouillent, qu'ils chan-
tent le *Te Deum* et se retirent.

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

(P. 94, 4^e str. avant la fin.)

Oro chuti Antoine m^a.

Tous debout. Qu'Antoine parle.

*Oray artio ginco jaunac
hanich gracia eguin beteicu (3)
haren erremestiatcera
erretiratu behar duçu*

Parce que le Seigneur Dieu jusqu'à } (1^{er} et
[présent } 2^e v.)
vous a fait, [Hélène,] beaucoup de grâces
pour le remercier
il faut nous retirer.

(1) Pour *behar du*.

(2) Pour *behar duçu*.

(3) Ne faudrait-il pas lire *beteicu* (pour *beteiku*) et traduire « nous a fait » ?

NOTE XXVIII⁽¹⁾

1°. — DERNIER PROLOGUE DU MANUSCRIT D'ORDIARP

*gente hounac aperenky
debeya eracy çutiegu
bena pharcamentu umilky
galthatcen deiciegu*

Bonnes gens, apparemment
nous vous avons ennuyés;
mais le pardon humblement
nous vous demandons.

*guihaurec aithortcen dugu
hux hanich eguin dugula
cien hountarçunaz esparancha dugu
arraparaturen dugula*

Nous-mêmes nous avouons
que nous avons fait beaucoup de fautes;
[mais] nous avons l'espérance que par
nous réparerons. [votre bonté]

*Consideraturen ducie huxa
orotan commun dela
eta mundu oro hartara
eror ohy guirela*

Vous considérerez que la faute
est [chose] commune à tous,
et que, tout le monde là-dedans
nous avons coutume de tomber.

*leheniq aita adamec
jalta eguin cian
noiz ere frutu devetatutiq
jan ukhen beitchian⁽²⁾*

D'abord notre père Adam
fit une faute,
quand du fruit défendu
il mangea.

*Gueroz eguin jalta
beste hanich persounac ere
ezta miracullu gouria
ceren oro gazte beikirade*

Ensuite [on] fait des fautes,
beaucoup d'autres personnes aussi;
la nôtre n'est pas miracle,
parce que tous nous sommes jeunes.

*Badugu amenx ouhouria
Sujet ederbat guniela
behatu baciradeye
atencianerekila*

Nous avons du moins l'honneur
d'avoir eu un beau sujet,
si vous avez écouté
avec attention.

*Ikhousy ducie helenac
combat sofritu cian
aita eta guiharebasac causaturiq
huillan biciagaldu cian*

Vous avez vu combien } (1^{er} et 2^e v.)
souffrit Hélène,
qui faillit perdre la vie (4^e v.)
par le fait de son père et de sa belle-mère.

*Ginco jaunac justoua
bethi ere urgaistendu⁽³⁾
bay eta bide susenian
bethi lagunturen du*

Le Seigneur Dieu le Juste
toujours secourt,
et aussi sur le droit chemin
toujours l'accompagnera.

⁽¹⁾ V. ci-dessus p. 284.

⁽²⁾ Comparer à ce début le début identique, à un ou deux mots près, du *dernier sermon de Sainte Geneviève*. Bibl. de Bayonne. Ms. n° 11, *dernier sermon* dont M. Vinson a donné une traduction dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. III; 2^e année, p. 237-238.

⁽³⁾ Pour *urgaiten du*.

*Deçagun oroc imita
arren helena Santa
eta goure azken orenian
othoy balia dakigula*

Imitons tous
donc Hélène la Sainte;
et à notre dernière heure
prions qu'elle nous assiste;

*Pharte eman dieçagun
haren verthute handity
othoy beguira guitçan
falxien eskietariq*

Qu'elle nous donne une part
de sa grande vertu;
prions qu'elle nous garde
du contact des fautes.

*Loxa içaten baguira
gincouaren creintaren
gaizkiriq eguitera
eztugu inbeyariq ukhenen*

Si nous sommes touchés
de la crainte de Dieu,
de faire mal
nous n'aurons pas envie.

*Sonjatu behar dugu
cer çaicun comeny
ahalaz eta bekhaturiç
ez arren eguin*

Il nous faut songer
à ce qui nous convient,
et donc selon le possible } (3° et 4°
ne pas faire de péché. } vers)

*Gente hounac ikhousten dut
debeyatu ciradiela
oray banoua arren
discousaren finitcera*

Bonnes gens, je vois
que vous vous êtes ennuyés :
maintenant je m'en vais donc
finir le [présent] discours.

*Cien cerbutchary baratcen guira
compaigna ilustria
gay houn souhatcen deiciegu
etâ othoy çuhurky erretira*

Nous demeurons votre serviteur,
compagnie illustre;
nous vous souhaitons bon soir,
et vous prions de vous retirer sagement.

*Oray aldiz presentian
oro kumitateen çutiet
goureky dançatcera
guero laster eguinen ducie*

Quant au moment présent,
nous vous invitons tous
à danser avec nous;
ensuite vous courrez.

2°. — DERNIER SERMON DU MANUSCRIT N° 37

*Gente honac icousy duçe
goure pastoralaren suita
eya noula erandian
Sainte Elenac bicitçia*

Bonnes gens, vous avez vu
le déroulement de notre pastorale,
quelle sorte de vie
a menée sainte Hélène. } (3° et 4° vers)

*Haniz phena eta afflictione
soffritu ukan çutian
bena bay placerac ere guero
gincouac algargana juntatu çutianian*

Beaucoup de peines et d'afflictions
elle avait souffert;
mais ensuite aussi [elle a eu] certes des joies,
lorsque Dieu les unit les uns auprès des autres.

*Esta arosaric bathere
non estian bere elharic
ordenarisquy placerac ere
aiçinety edo ondoty du bere tristecie* ⁽¹⁾

Il n'y a aucune rose
qui n'ait sa bruyère:
ordinairement le plaisir de même
a sa tristesse avant ou après lui.

*Icousy duçie Sainte Ellena
combat miserietan içanic
gincouac permetituric hastara
noula bere familiarequy juntaturic*

Vous avez vu S^{te} Hélène,
après avoir été dans combien de misères,
avec la permission de Dieu
comment elle a été réunie avec sa famille.

*Hain urhen algarganic
hanbeste miseriatan içanic
egun icousten dutugu beçiric
familia oro algarequy juntaturic*

[Après qu'ils ont été] si loin les uns des autres
[et] dans tant de misères,
aujourd'hui nous voyons vivants
tous [les membres de] la famille réunis
[tous ensemble].

*Gente hounac onxa egin nahiz
egin ahala egin dugu segurky
çier satisfaçione emaiteric
declaratu beikunian oroc algarequy*

Bonnes gens, en voulant bien faire,
vous avons certainement fait notre possible :
car nous déclarâmes tous ensemble (4° vers)
de vous donner satisfaction (3° vers).

*Estugu onxa estatian segurky
hory badaquygu oroc
çeren eta espeikygrade gu
behar beçala instruitu*

Certainement nous n'avons pas bien [fait];
cela, nous le savons tous,
parce que nous n'avons pas été, nous,
instruits comme il convient.

*Bena parka içaçuçie
eguin badugu huxic
egin balian ja
esta içan faltaric*

Mais pardonnez-nous,
si nous avons fait quelque bévue;
que s'il en a été fait,
ce n'est pas notre faute ⁽²⁾.

*Adiõ gente hounac
oray gu jouaiten gira hebety
plaçer baducie ginen çireye
plaçarat dançara gourekky*

Adieu, bonnes gens;
maintenant nous, nous en allons d'ici.
S'il vous plaît, vous viendrez
sur la place, danser avec nous.

(1) Peut-être y a-t-il écrit *elhoric*, ou même *elhoria*: et peut-être le dernier mot est-il *tristecia*. En tout cas, quel que soit le texte du manuscrit, le sens, la correction et la rime réunis montrent que toute autre leçon que *elhoria... tristecia* ne peut être qu'une erreur de copiste.

Il faut donc traduire cette strophe :

Il n'y a aucune rose
qui n'ait son épine:
ordinairement le plaisir aussi
a sa tristesse avant ou après [lui].

(2) *Huxic* est ici la faute involontaire opposée à *faltaric* (*culpa*).

NOTE XXIX

MANUSCRIT N° 13⁽¹⁾

(F. 33 v°.)

A la fin du manuscrit on lit : « *Ilaina cantaces* » (Hélène en chantant) ; puis vient la chanson ci-après, évidemment destinée à être chantée par Hélène lors de son départ en pèlerinage.

Aspaldian banabilaçu
mundu hountan
ene aita dela causa
guisa hountan
etcheriq haren jhessi
jalqui nunduçun
enecat lecqu securiq
jhoun ere etçuçun

gaibatez jouan jçan nunduçun
ostandara
fortuna gaitçaren oundouan
comentura
halere persecutatu
jçan nunduçun
sarrasibateq borchatu
nahi uqhen nindiçun

hantiq ere gaiherdi batez
jthasouan
embarcatu jçan nunduçun
eta jouan
sarasibaten jhessi
etchequy nourat
oxouari ezcapa eta
baratu çitadaçun hartça

Ounçi hartaco capitaigna
agradatu
borchatu nahi uqhen nindiçun
malerousqui
gincouari oghus hassiriq
encun nindiçun
durunda çapartabalez
ouncia founditu çuçun

Ouncia eta gentiaq oro
galdu çiren

[Depuis] longtemps j'erre
 en ce monde,
 à cause de mon père,
 de cette sorte ;
 de sa maison, en fuite
 je sortis ;
 pour moi de lieu sûr
 nulle part il n'y avait.

Une nuit, j'allai
 à Ostende,
 après ma fortune contraire,
 à un couvent.
 Néanmoins persécutée
 je fus ;
 un sarrasin faire violence
 me voulut.

Puis ensuite, une [nuit à] minuit
 sur mer
 je m'embarquai
 et m'en allai,
 fuyant un Sarrasin,
 sans savoir où ;
 j'échappai au loup et
 l'ours se trouva devant moi.

Ayant plu (2° vers)
 au capitaine de ce vaisseau, (1° vers)
 il me voulut faire violence
 malheureusement ;
 m'étant mise à crier vers Dieu,
 Il m'entendit :
 d'un coup de tonnerre
 le vaisseau fut coulé.

Le vaisseau et tous les passagers
 furent perdus ;

(1) V. ci-dessus p. 295.

*taula bacoisbat houren gaignen
baratu cen
ni hartan gaignen jarririq
ediren ninçan
gente hounaq horti phensa
çounbat alaguera ninçan*

*hirour gai egun igaran nian
guisa hartan
asqueneco lur idorriala
heltu ninçan
anglaterraco oyhan çarbat
ediren nian
gaiari lurrera etcan
oustez han hil behar nian*

*Changri dolore bihotx mines
accabiriq
desertu hartan eçin hilles
nagouelariq
erregue jhicen helturiq
bere. lagunequi
ediren uqhen nindiçun
eta eraman berarequi*

*Ounxa tratatu nindiçun
guisa oroç
bihotça hounqui çirioçun
amourioç
nounco edo noun nabilan
jaquinez gueroç
jaun hareq hain generousqui
espousatu uqhen nindiçun*

*Erreguignatu jçan nunduçun
hain irousqui
bena denbora laburrentaco
malerousqui
erregue jouan cen çeitadan
guerla eguitera
aita saintiaren socorri
sarrasien accatçera*

*ni aldis bi semes icorra
etehen baratu
ene ama guiharebasari
gomendatu
haurduncetiç libratuiriq
nebilanian
ene bi seme maitequi
gal eraci beinundian*

une seule planche sur les eaux
resta ;
moi, sur elle assise
je me trouvai
Bonnes gens, concluez-en
combien j'étais heureuse.

Trois nuits [et trois] jours je passai
de cette sorte ;
enfin sur la terre ferme
j'arrivai ;
une forêt antique d'Angleterre
je trouvai ;
la nuit, je m'étendis sur le sol,
croyant qu'il me fallait mourir là

De chagrin, de douleurs, d'afflictions
anéantie
dans ce désert sans pouvoir mourir
comme je restais,
le roi étant arrivé en chasse
avec ses compagnons,
il me trouva
et m'emmena avec lui.

Il me traita bien
de toutes façons ;
son cœur fut touché
d'amour ;
après avoir su (6^e vers)
d'où je venais ou bien où [j'allais]
ce seigneur si généreusement
m'avait épousée.

J'avais régné
si heureusement,
mais pour peu de temps
malheureusement.
Le roi s'en alla d'auprès de moi
pour faire la guerre
au secours du Saint Père
et chasser les Sarrasins

Quant à moi, enceinte de deux fils,
je restai à la maison,
à ma belle-mère
confiée.
Quand j'eus
accouché,
avec mes deux chers fils
comme elle me perdait,

*Besoua moutz ela -bi haurequi
arrancura
itchasoualat arraignequi
passeiura
igorri uqhen nundien
gais ichiliq
eniz ohart ala ninçan
ni hiliq alla biciriq*

*biciriq noula escapi nincan
gincouaq daqui
ahal becala jalqui ninçan
bi haurrequi
oyhan çarbatetan louaq
hartu nundian
ni han ez ⁽¹⁾ ningouelariq
bi haurraq galdu nutian*

*guerotiç hounat lastercatu dit
hanitz herri
herri hountara heltu nuçu
orai berri
gente hounaq pietate
enne biçias
eta s[oc]orri neçaçie
çien caritativas*

*Enne miseriez hounquiriq
çieq heben
gente hounaq compasione
uqheçie
gincouaq pacaturen gutu
bere graçias
çieq çien hountarçunaz
eta ni aldiz paçencias*

On remarquera dans ce chant le fréquent usage du traitement respectueux, qu'en souletin strictement correct on n'emploie qu'en s'adressant à une seule personne; il y a là une imitation d'un usage bas-navarrais oriental,

Un bras mutilé et avec les deux enfants
soucieuse,
à la mer me promener avec) (3^e et
les poissons) 4^e v.)
on m'envoya
la nuit en secret:
je ne me souviens pas si j'étais
moi, morte ou vive.

Comment j'échappai vivante,
Dieu le sait.
Comme je pus, je débarquai
avec les deux enfants.
Dans un bois antique le sommeil
me prit;
tandis que moi je restais là,
je perdis les deux enfants.

Depuis lors jusqu'à maintenant, j'ai
maintes contrées; [parcouru
en ce pays je suis arrivée
maintenant récemment.
Bonnes gens, pitié
de ma vie!
Et secourez-moi
par votre charité,

Touchés de mes misères,
vous que voici,
bonnes gens, ayez compassion. } (3^e et
4^e v.)
Dieu nous paiera
par sa grâce,
vous de votre bonté,
et moi, d'autre part, de [ma] patience.

NOTE XXX ⁽²⁾

HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 34-35.)

« Lors les Princes vinrent à la Cour, menant grande joie, puis on les fit servir à table pour dîner; mais Martin qui trouva tout prêt à la cuisine, vint à la porte, et distribua toutes les viandes aux pauvres... Alors les gens

⁽¹⁾ Pour *hanez*.

⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 297.

de la Cour virent grande merveille et vinrent en criant à Martin : Vous nous déshonorez bien... que diront Monseigneur et les Princes? Martin dit qu'il y avait assez, mais il ne leur suffisait pas; il y en eut un qui courut à l'Evêque, et lui dit : Monseigneur, Martin vous fera aujourd'hui telle honte et déshonneur, que jamais ne saurez recouvrer; car les bélîtres et coquins de la Ville ont toutes les viandes qu'on devait donner aux Princes, et n'en est demeuré un seul morceau. L'Evêque fut ébahi, il fit venir Martin, et lui demanda si c'était sa manière de servir les mendiants avant son maître. Oui, Monsieur, dit Martin, car Dieu est plus riche et plus grand que tous ceux de votre Cour, et pour cela il doit être servi le premier, et vous ne donnez aux pauvres que les reliefs que vous ne pouvez manger, ce qui doit être pour les chiens; cela est désagréable à Dieu. L'Evêque fut étonné et ne sut que dire, sinon que, si ce n'était pour les Seigneurs qui sont venus ici, je n'en dirais rien. Alors vint un valet de cuisine courant, qui dit : Monseigneur, faites asseoir vos gens, car les broches sont si pleines, et il y a tant de biens en la cuisine qu'on ne sait où mettre le pied.

Quand le Prélat l'ouit, il regarda Martin et commença à pleurer, louant Dieu dévotement, et lui dit : Tu me sers et je devrais te servir. Alors Martin alla vers Brice pour lui dire de faire asseoir les Seigneurs. »

NOTE XXXI (1)

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HELEINE

(P. 41.)

« Hé bien, dit le Saint-Père, pour l'amour de ma nièce dont tu m'as parlé, je t'octroie ma maison et ta subsistance en ma Cour. »

2°. — MANUSCRIT N° 37

(F. 20 recto, 1^{re} col., 4^e et 5^e str.)

S^t PERE

*Ene iloba maitia Ellena
onxa ikhousy nahy niqueçu
erekarten badeitadaçu
haniz plaçer equinen deitaçu*

*Ciaury hulent çite
amaunabat oryçu
eta othoïçen çutuc (2)
houna erekar eracy çaçu*

LE SAINT PÈRE

Ma chère nièce Hélène
je voudrais bien voir;
si elle se porte bien,
cela me fera beaucoup de plaisir.

Venez, approchez,
prenez une aumône;
et je vous prie,
faites venir ma nièce [ici].

(1) V. ci-dessus, p. 302.

(2) Pour çutul.

NOTE XXXII ⁽¹⁾

1°. — HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 46.)

Aussitôt écrivit une lettre conçue en ces termes :

« Moi Héleine, laquelle ai demeuré sept ans sous le Palais du Pape Clément mon Oncle, me recommande humblement à Antoine mon Père et à Henri mon mari, lesquels me cherchent pour me faire mourir fausement, car n'ai pas mérité la mort, cependant je vous fais savoir que vous ne me trouverez pas, mais n'ayez doute de moi, car j'aurai toujours la vertu en partage, et quoique en pauvreté je n'userai jamais mal de mon corps, et serai toujours femme sage tant qu'il plaira à Dieu...

...Antoine, Henri et Amauri entrèrent à Rome, et demandèrent au Pape le lieu où était la femme qui connaissait Héleine. Le Pape dit qu'il les y menerait. Quand ils furent descendus, il dit : Allez voir sous les degrés du Palais, elle y demeure depuis sept ans. Antoine se hâta d'y aller, il vit une lettre qui était sur un créneau, il la prit et la montra au Pape et à Henri qui furent tous ébahis. Alors les Rois dirent au Pape : Ouvrez cette lettre; quand il la voulut ouvrir il ne put. Il la donna à Henri, qui, aussitôt qu'il la tint, l'ouvrit, et furent encore plus surpris qu'auparavant; lors on la lut tout haut; mais quand ils entendirent que c'était Héleine qui avait demeuré là, ils se prirent à pleurer en tordant leurs mains, tirant leurs cheveux piteusement.

Puis Antoine et Henri s'écrièrent contre le Pape disant qu'il valait moins qu'un chien d'avoir laissé sa propre nièce croupir sur la terre près de lui comme une bête. Le Pape fut dolent et dit qu'il n'en savait rien, qu'elle ne voulut se déclarer à lui, et que jamais n'avait point vu sa nièce, ni ne la connaissait pas. Lors Antoine dit à Henri et à Amauri qu'il voulait aller chercher Héleine. Quand le Pape l'ouït, il dit : Enfants, je vous prie avant de ce faire, d'assaillir le Roi Heurtaut; car si vous laissez derrière, Rome sera par lui détruit.

Amauri dit que très volontiers ils iraient. Je vous en prie, dit le Roi, car le cœur me dit que je l'occirai comme son frère l'Amiral. Antoine et Henri se prirent à rire et dirent : Puis qu'il le veut faut lui accorder. Incontinent mirent le Siège devant Grasse... »

2°. — TEXTE DU MANUSCRIT N° 37

(F. 20 recto, 2° col., 3° str.)

C'est le Pape qui parle.

*Sanson couaca eroçu
emaste hary gin dadin behalla
eguiteko presant batez
minçatu behar dudalla*

Sanson, allez, dites
à cette femme-là qu'elle vienne tout de suite,
que j'ai besoin de lui parler (4° vers)
pour une affaire pressante (3° vers).

(¹) V. ci-dessus, p. 304. •

Sanson va chercher le pauvre et
ne truve quune lettre et la porte au
pape et luy dit

SANSON

*Aita Saintia estuçu heben
norat jouan den etçaquit
bena paper hau edirenîc
barne hontan ekarten dit*

Icy done la lettre le s^t pere dit

S^t PERE

*Iracour eçaçu aren
goure presençian heben
oroc ençun deçagun
cer diouan leteran barnen*

SANSON lit la lettre⁽¹⁾

*Ny Ellena egon niz caspy ourtez
aita saintiaren palaciouan bicy içan
niz onesquy ihorere ihorc ere eçagutu
gabataric igorten deiçut Antoine ene
aita eta Hanry éne senhara coinec
cherkhatçen benaieie Ene erhaitequo
ogenic gabe bena segurquy enaieie
enaieie edirenen hain sarry çeren eta
espeitut egin ogenic ez ene buriary
ez cier ere hartacoz oray ny banouaçû
ene miserian ene biçïaren cherkatçera
gincouac beste guisaz disposa artio
signatçen niz Ellena adio oray ny
banoua gincoua plaçer lequialla ene
biçïaren cherkatçera.*

HENRY roy

*Eta hau cer bery da
aita Saintia çer eguinduçu⁽²⁾
çoure iloba etchen ukan eta
jouaitera oithian utcy duçia*

SANSON

Saint Père, elle n'est pas ici ;
je ne sais où elle est allée ;
mais ce papier, trouvé
là-dedans, j'apporte

LE SAINT PÈRE

Lisez donc
ici en notre présence ;
que nous entendions tous
ce qu'elle dit dans la lettre

Moi, Hélène, je suis restée sept ans au
palais du Saint Père [où] j'ai vécu hon-
nêtement sans qu'absolument personne
que ce soit le sût. Je vous envoie [cette
lettre], Antoine mon père et Henry mon
mari qui me cherchez pour me tuer,
[quoique] innocente; mais sûrement
non — vous ne me trouverez pas de
sitôt, parce que je n'ai commis de faute
ni envers moi, ni non plus envers vous;
pour cela moi, je m'en vais maintenant
pour mendier ma vie, dans ma misère,
jusqu'à ce que Dieu [en] dispose d'autre
sorte. Je signe Hélène. Adieu, mainte-
nant moi, je vais au lieu qu'il plaît à
Dieu, pour mendier ma vie.

HENRI, roi,

Et quelle nouvelle est celle-ci !
Saint-Père, qu'avez-vous fait !
Quoi ! vous avez eu votre nièce dans [votre] ; (3° et
maison, et vous l'avez laissée s'en aller ?) (4° v.)

(1) On remarquera que, comme la lettre lue sur la scène dans le *Misanthrope*, cette lettre est en prose. Cet usage de rédiger en prose les lettres lues au milieu d'une action dont tout le reste est écrit en vers, n'est pas spécial à notre comédie classique ; il remonte beaucoup plus haut dans le théâtre français, puisque dans le mystère de *La vie de Mgr Saint Didier*, par Maître Guillaume, chanoine de Langres, jouée dans cette ville en 1482, la prose fait brusquement irruption avec la lettre d'Honorius à Marianus, gouverneur des Gaules. (V. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I^{er}, p. 231, 237.) La singularité qu'on remarque dans ce passage est ainsi vraisemblablement un trait de plus passé de la technique des mystères français à celle du théâtre basque.

(2) Pour *eguin duçu*.

S' PÈRE

*Eregue handia estitadaçu
bere buria eçagut eracy sequilla
bena eraiten çitadaçun bethy
haregatic Ellene eçagutcen çialla*

ANTOINE

*Sira ene semia behar duçu
bethy gincouary gomendatu
hartan esparancha behar diçugu
emanen deiculla cerbait gidamentu*

*Hoz gutian retira
apurbat repausatçera
oray hastara jalquiren guira
beriz consultatçera*
Ils se retirent.

LE SAINT PÈRE

Grand roi, elle ne m'a
jamais fait connaître sa personne ;
mais elle me disait toujours,
malgré cela, qu'elle connaissait Hélène.

ANTOINE

Sire, mon fils, il vous faut
toujours recommander à Dieu ;
il nous faut avoir espoir en lui,
[et] qu'il indiquera quelque voie.

Allons, retirons-nous,
pour nous reposer un peu ;
tantôt nous ressortirons
pour tenir une nouvelle consultation.

NOTE XXXIII⁽¹⁾

HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(P. 53).

« On édifia une église en son nom (d'Amauri) au lieu où il avait été crucifié. Alors on demanda des ouvriers qui compassèrent le milieu du marché où la croix fut plantée pour le lendemain commencer la fondation ; mais pendant la nuit Dieu y opéra si bien que quand les ouvriers vinrent, l'Eglise se trouva parfaite de toutes choses, tant cloches que clocher, dix Chapelles, dix autels, tous étoffés de tables et d'ornemens ; sur le grand autel était posé le corps de Saint Amauri et la Croix était demeurée à l'hôpital, et sans qu'on vit personne ni au clocher ni à l'Eglise, commença la meilleure sonnerie que jamais fut ouïe, dont chacun fut étonné. On y courut de toutes parts ; les Rois mêmes qui étaient dans Grasse allèrent voir le prodige que Dieu avait opéré.

» Lors s'agenouillèrent devant le corps de Saint Amauri, en louant Dieu de la bonté qu'il avait fait voir pour lui, et firent faire une chässe d'or et d'argent où fut mis le corps de Saint Amauri, lequel fit tant de miracles que la loi de Dieu fut exaltée en Lombardie et dans les environs du pays, tellement que chacun se faisait baptiser. »

NOTE XXXIV⁽²⁾

HISTOIRE DE LA BELLE HÉLEINE

(Les deux derniers Chapitres, *passim*.)

On fit les noces de Brice et de Eudine qui fut couronnée Reine d'Écosse, et y eut beau divertissement. Après les fêtes finies, Antoine et Henri dirent qu'ils voulaient mener Héleine à Rome voir le Pape son oncle, qui fut son

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 307.⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 318.

Hôte pendant sept ans, pour voir aussi s'il la reconnaîtrait bien, et les Princes en furent d'accord. Antoine, Henri, Héleine, Martin, Brice et Ludine partirent de Tours ; mais l'Evêque y resta, le Comte de Glocester et sa Dame s'en retournèrent en Angleterre, et Felix prud'homme s'en alla au désert où il vécut saintement...

Les Princes allant à Rome passèrent par la Lombardie... puis continuèrent leur chemin pour aller à Rome...

Ils prirent leur chemin et vinrent en bonne santé à Rome où le Pape était qui les reçut honorablement. Alors le Roi Henri dit au Pape : Voici votre nièce qui vient pour vous payer l'hôtelage qu'elle vous doit dès il y a sept ans qu'elle demeurerait avec vous. Quand le Pape l'entendit, il regarda Héleine sa nièce, qui, quoi qu'alors avait ses deux bras sains, la reconnut bien, il la prit par la main et lui dit : M'amie, tu sois de Dieu bénie, je suis dolent que je ne savais ta pensée quand tu demeurais en ma Cour, mais il ne plaisait pas à Dieu qu'ainsi fût ; soyez tous les bienvenus. Lors il regarda derrière lui, vit Constant et Plaisance qu'il connut bien ; il leur fit grande chère, ainsi qu'à Brice, à sa Dame et Martin, et leur témoigna le grand plaisir qu'il avait de les voir ensemble à sa Cour ; lors allèrent dîner et furent bien traités.

CHAPITRE IV

STYLE, VERSIFICATION, LANGUE

Je pourrais au besoin arrêter ici cette étude qui se propose avant tout pour but de suivre les manifestations et les aspects de la légende d'Hélène de Constantinople depuis le poème romanesque jusqu'aux diverses adaptations de ce sujet à la scène basque. Toutefois je ne pense pas hors de saison de faire sur le style, la composition et surtout sur la versification et la langue de notre pastorale, à titre d'observations accessoires, quelques remarques qui, sans être absolument indispensables à l'objet de ce travail, ne lui sont pas non plus étrangères.

Pour ce qui est du style et de la composition, il suffira de noter, comme on a pu s'en apercevoir par les analyses et les citations du chapitre III, qu'il n'y a rien là qui s'écarte sensiblement des procédés habituels à la généralité des *trageries*; et je me borne à renvoyer sur ce point à ce que j'ai dit du style et de la composition des pastorales tragiques en général.

Je voudrais maintenant attirer l'attention sur deux points qui, sans être spéciaux à la pastorale d'*Hélène* à l'exclusion de toutes les autres *trageries*, m'ont semblé trop particuliers pour figurer dans les réflexions générales que j'ai consacrées au théâtre basque dans son ensemble.

En premier lieu, à l'exemple de ce qui se passait sur le théâtre français du Moyen-Age, le texte même de l'action, dans *Hélène de Constantinople*, ne craint pas occasionnellement d'employer des termes qui rappellent le caractère fictif de l'intrigue; et, sans souci de conserver la part d'illusion qui, aux littératures plus avancées, semble l'élément indispensable de la technique dramatique, on fait intervenir parfois au milieu d'une scène le souvenir des spectateurs et du théâtre comme tel; et on mêle aux événements représentés la pensée qu'ils ne sont que représentés. C'est ainsi qu'il arrive aux personnages du manuscrit n° 37 d'appeler « ce théâtre » le lieu où ils évoluent⁽¹⁾.

(¹) Notamment.

..... eguicie
subat triate hontan

dit Henry. Ms. n° 37, f. 16 v°, 2° col., str. 9.

igagne ady arren
triate hontan gagna

Ms. d'Ordarp, p. 30, 1^{re} col., 4° str.

..... Faites
un feu sur ce théâtre.

Monte donc
Sur ce théâtre.

De même, en dehors des *sermons* et des *sataneries* et intermèdes bouffons, en pleine action, il est telle tirade qui s'adresse directement aux spectateurs, comme par exemple lorsque Félix présente à l'assistance les deux enfants qu'il vient de recueillir. Dans ce cas, en effet, « les bonnes gens » (*gente hounaq*)⁽¹⁾ pris à témoin par l'ermite ne peuvent être que dans le public, puisque dans la pièce la forêt est déserte.

Le second point dont je veux parler concerne la façon grossièrement primitive dont sont amenées, ou pour mieux dire omises, les transitions entre les divers épisodes de la pièce. Il suffit de nous reporter aux citations du précédent chapitre pour voir que, lorsqu'il s'agit soit de substituer sur la scène certains personnages à certains autres — et, par conséquent, de faire disparaître les premiers, — soit de transporter l'action d'un lieu dans un autre, le procédé se réduit le plus souvent à mettre dans la bouche d'un des interlocuteurs des phrases du genre de celles-ci : « Allons, retirons-nous; allons chez le Saint Père; allons nous reposer un moment, etc. » A cet égard, le texte du manuscrit n° 37 exagère plus que les autres cette tendance qu'il pousse jusqu'aux limites du grotesque, parfois sans doute avec une intention comique⁽²⁾.

La versification des différentes rédactions d'*Hélène* appartient au type le plus communément répandu dans le théâtre populaire basque. A ce point de vue, en effet, les pastorales se divisent en deux catégories. La moins nombreuse, apparemment réduite aux pièces les plus récentes, est écrite en quatrains monorimes de vers de treize pieds avec la césure au septième⁽³⁾. Quant à l'autre catégorie, à laquelle appartient *Hélène de Constantinople*, pour en décrire la prosodie, il suffit, à peu de chose près, de commenter cette définition de Badé, qui n'a d'autre tort que d'être trop brève et de viser toutes les pastorales sans exception : « La versification de ces compositions est peu régulière, et aucun autre caractère que la rime ne semble les distinguer de la prose. Les vers à rime plate ont indifféremment de 15 à 22 syllabes sans aucun rythme appréciable; et dans les manuscrits, ils sont distribués par strophes de deux vers chacune⁽⁴⁾. »

Pour ce qui est de l'originalité des mètres, le moindre coup d'œil sur un passage pris au hasard dans la pastorale d'*Hélène* — et il en est ainsi

(1) Cf. ms. n° 132, p. 125-126, et ms. n° 36, p. 43.

(2) Par exemple, la première scène à laquelle prennent part l'archevêque et les deux frères, et au cours de laquelle se célèbre leur baptême, se termine par ces mots de l'archevêque :

*Hoz gutian retira
gouaçan erepausatçera
eta emaiten badeiquie
colpu bedere edatera*

Allons, retirons-nous.
Allons nous reposer
et voir si l'on nous donne
un coup à boire à chacun.

Feuille 18, recto, 2^e col., 8^e str.

Cf. les dernières paroles de l'action dans le ms. n° 36, citées p. 329, 6^e str.

(3) Ce mètre est appelé *Zortzico*, — de *Zortzi*, huit, — parce que, dans les provinces basques d'Espagne où il est surtout employé, les poètes ont coutume d'écrire en pareil cas chaque vers sur deux lignes, de telle sorte que chacune des deux parties que comprend le vers occupe une ligne différente, ce qui fait huit lignes à la strophe.

(4) *Observateur des Pyrénées*, 15 octobre 1843 : *Échantillon du théâtre populaire des Basques*.

dans toutes les pastorales de la même catégorie prosodique — suffit à convaincre qu'à la versification de cette pièce et de celles de ce genre peut s'appliquer en toute sa rigueur l'injuste appréciation de Boileau sur nos *Mystères* :

La rime, au bout des vers assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornement, de nombre et de césure.

On verra plus loin que cette sorte de licence est d'ailleurs excusable et justifiable jusqu'à un certain point dans la prosodie des pastorales en question ; mais elle n'en existe pas moins. Certains bascologues, il est vrai, et non des moins compétents, ont cru apercevoir une certaine fixité dans le nombre de pieds des sortes de vers auxquels je me réfère ici. Selon eux, ces pièces seraient écrites en quatrains de vers octosyllabiques. Que les vers des pièces en question, notamment ceux d'*Hélène de Constantinople*, oscillent en quelque manière autour du mètre mentionné, cela est certain : mais un coup d'œil sur quelques passages pris au hasard montre que l'octosyllabe à l'état pur est loin de se rencontrer seul, ni peut-être le plus souvent. Il arrive même, quoique rarement, de trouver des vers qui dépassent de beaucoup cette longueur ou qui sont loin de l'atteindre, comme :

gincouaren leguiaren multiplikacia
gu gutucu presouner — [gaty
dugun eguruky gloria houra
couin emaiten beitu martirer ⁽¹⁾

Pour étendre la loi de Dieu,
nous, nous sommes prisonniers :
attendons cette gloire
qu'il donne aux martyrs.

arrizou duq
eztie beste laniq eguin (2)

Tu as raison ;
elles ne font d'autre travail

Henry ene adisquidia
çoure gana gincouac igorten niçu oray
Ellena gincouaren chervutcharia
sarry edirenen duçula eraitera (3)

Henry, mon ami,
Dieu m'envoie maintenant vers vous
dire que vous trouverez bientôt (4^e v.).
Hélène la servante de Dieu (3^e vers).

çoure mahain peco arrastetaric (⁴)

Des restes de votre table, etc.

jçate hora ducu jnfinito (5)
eta oro photerexia
hartan ducu hirour persouna] 4 4 4
couin beitira aita semia eta spiritu
[saintia

(¹) Ms. n° 132, p. 232, vers 16 à 20.

(²) Ms. d'Ordianp, p. 91, 2^o col., 2^o str.

(3) Ms. n° 37, f. 20 verso, str. 8.

(4) Ms. n° 36, p. 15, 2° col., str. 4. V. ci-dessus, p. 423, str. 9.

(5) Mss. n° 30, p. 13, 1^{re} col., 1^{re} str. V. p. 275, str. 2. — Toute cette espèce de catéchisme serait à citer comme exemple de mètres irréguliers.

On ne saurait donner une meilleure preuve de l'absence de fixité et de régularité des mètres employés dans ces sortes de quatrains, qu'en comparant entre eux les mêmes passages dans les différentes rédactions : on verra que, de l'une à l'autre, il n'y a souvent qu'une différence de quelques mots ou de quelques syllabes. Rien n'est plus propre que de tels rapprochements pour manifester combien flottante est la prosodie mise en œuvre ; puisqu'elle se prête à des retranchements et à des allongements que ne peut voiler aucun artifice de prononciation, sauf celui dont il sera question plus loin. Prétendre que le seul mètre régulier dans l'espèce est l'octosyllabe, que tout autre vers est faux et doit être attribué à la négligence du copiste, soit même de l'auteur, cela n'avancerait à rien ; car ces vers soi-disant faux étant aussi fréquents — sinon plus — que ceux qu'on tiendrait pour réguliers, et les premiers étant débités par les acteurs chaque fois qu'ils les rencontrent dans les manuscrits, la prétendue exception fautive se trouve en pratique avoir une extension telle, qu'au point de vue du fait, le seul qui doive nous intéresser ici, elle prend autant d'importance que la règle. Qu'après cela il faille reconnaître que la versification en question n'est pas conforme à la saine prosodie basque ; que dans la mesure où elle lui est conforme, c'est l'octosyllabe qu'elle adopte ; et que, dans le cas contraire, elle ne met en œuvre qu'une déformation de ce dernier, cela est possible ; mais s'il en est ainsi, il faut avouer que dans *Hélène de Constantinople* et dans les pièces dont la prosodie est de même ordre, l'octosyllabe est traité à peu près comme dans certaines chansons populaires françaises tel mètre français, sauf que la déformation est plus grande dans ces *trageries* que dans ces chansons. Tels, les mutilations et les allongements que souffre l'alexandrin, dont elles cherchent à se rapprocher et qui est leur mètre idéal, dans les pastorales qui se jouent en français dans la vallée de Bare tous (1). Mais la meilleure comparaison se tire encore des vers français, ou soi-disant vers français, que les auteurs basques jettent çà et là dans certaines pastorales ; et c'est tout au plus si l'on peut saisir parfois des traces à peine perceptibles d'une prosodie quelconque.

Quant à la rime, on conçoit combien elle est facilitée en basque par la structure agglutinante d'une langue où les mêmes modifications casuelles ou verbales sont indiquées par les mêmes terminatifs. Mais les versificateurs basques, nommément les auteurs damatiques, ne se bornent pas à profiter d'un tel avantage ; et ils vont jusqu'à faire rimer des termes identiques faisant fonction de mots séparés ; non seulement des auxiliaires de verbes, mais jusqu'à de véritables mots qui portent en eux-mêmes leur signification, et jusqu'à des substantifs. A côté de cette excessive richesse, se remarque parfois une pauvreté qui va jusqu'à l'assonance. C'est le cas de plus d'un quatrain du manuscrit

(1)

« Messieurs, c'est aujourd'hui par diligence expresse
Que je me présente à vous avec joie et allégresse. »

Épilogue de *S' Louis*, vers cités par Badé, *Observateur des Pyrénées*, 27 octobre 1843.

n° 37⁽¹⁾; on en trouve également des exemples dans le texte de Bayonne⁽²⁾. Quelle qu'elle soit, la rime, dans les quatrains d'*Hélène de Constantinople* comme dans ceux des pièces qui obéissent à la même prosodie, ne porte que sur les deuxième et quatrième vers, les vers impairs ne-rimant ni entre eux ni avec les autres.

J'ai parlé de quatrains : presque toujours, en effet, dans *Hélène de Constantinople*, les vers sont disposés sur quatre lignes; cette règle est même sans exception dans tous les manuscrits — sauf un — où cette pièce nous a été conservée. Mais dans le cahier d'Ordarp, on remarque çà et là une disposition différente, qui se trouve aussi dans d'autres cahiers de pastorales et qui est la seule que Badé semble viser : elle consiste à écrire sur deux lignes la strophe, bien que sa structure interne ne diffère pas alors des quatrains ci-dessus mentionnés; mais au point de vue graphique, c'est comme s'il n'y avait que deux vers rimant ensemble, dont chacun comprend une moitié du quatrain. Dans les passages du manuscrit d'Ordarp où figure cette disposition, la césure du 1^{er} et celle du 2^e vers, qui équivalent à la fin du 1^{er} et du 3^e vers des strophes arrangées en quatrain, sont

(¹) Exemples d'assonance non déguisée :

*Berhala jouaiten duçu hantic
ostandaquo portu batetara
han enbarkatcen oncy batetan
eta phartitcen anglatererac — (pour anglatererat).*

Premier sermon, strophe 10. V. p. 348, str. 2.

*Anglatereco eregue oray
jouaiten beita françierat
othoïcen çutu oray
behar dugu jalquy bidialla*

Parce que le roi d'Angleterre } 1^{er} et 2^e v.
maintenant va en France }
On vous en prie (peut-être lapsus pour
[othoïcen
çulut : je vous en prie] maintenant
Il vous faut aller à sa rencontre

*Aleta anglaterreco eregue
icous ahal badical nic
quantinaquo gigantaren hilçia
segurquy phakhaturen dit*

Certes le roi d'Angleterre
si moi je pouvais voir,
la mort du géant de Cantain
sûrement je lui paierai.

*Hoz guitian retira
gouaçan oray hebentic
anglaterequo eregue gilen bada
jalkhiren gutuc segurquy*

Allons, retirons-nous;
Parlons d'ici maintenant.
Si le roi d'Angleterre vient,
Nous sortirons sûrement.

Feuille 21 recto, 2^e col., str. 4, 5 et 6.

*Madama apestequo designa
diçut aspaldin harturic
eta houra dela causa
nic deus eçin eraiten dit*

Madame le dessein de la prêtrise
J'ai formé depuis longtemps;
Et telle est la cause pour laquelle
Moi je ne puis rien dire.

Feuille 22 recto, str. 7

(²) V. ci-dessus, p. 220, 2^e str. :

*Jinko Jauna zuk othoï
Grazia eguidazut... etc.*

marquées par le signe (;) assez fréquemment usité en pareil cas, et quelquefois par (;) ⁽¹⁾.

Au regard du rythme proprement dit, il convient de remarquer que, pas plus que les autres dialectes basques, le souletin, qui pourtant connaît l'accent tonique, ne paraît en tenir compte dans sa prosodie, — qu'une telle omission soit due à l'influence de la prosodie des autres dialectes, de celle du français, ou de toute autre cause.

Il y a cependant un certain rythme dans les pastorales; mais il n'est dû ni à l'accent d'intensité, ni à la quantité intrinsèque de chaque syllabe, et ne réside que dans une certaine manière de réciter : c'est dans la récitation, non dans la structure interne du vers, qu'il nous le faut chercher. Le débit est en effet l'élément capital de la versification tragique chez les Basques, celui qui commande les autres, loin d'être comme dans les autres versifications commandé par eux. Comme celle des improvisateurs italiens et des mystères bretons ⁽²⁾, et — qu'il y ait là une influence du théâtre souletin sur celui de leurs voisins, ou encore simple rencontre due ou non à une cause commune, — comme celle des pastorales jouées en français dans la vallée de Baretous, la déclamation des trageries basques est soumise à certaines règles fixes, qui obligent le récitant à élever et à abaisser tour à tour la voix d'après des lois déterminées; celles-ci d'ailleurs étant légèrement différentes pour le prologue et l'épilogue d'une part, et pour le dialogue de l'autre : cette sorte de rythme mélodique est au reste la même pour toutes les strophes du même sermon ou du même dialogue. De cette façon, chaque syllabe, ou plutôt, quand il s'agit du dialogue, chaque vers est frappé d'un accent mélodique, et dans tous les cas chaque syllabe est affectée d'une quantité propre; seulement à la différence de la mélopée antique à laquelle on a voulu comparer la déclamation en question, accent et quantité sont ici indépendants de la nature intrinsèque des syllabes : ils proviennent des lois inhérentes à la récitation qui, pour ainsi dire du dehors, vient imposer son rythme aux vers, quels qu'ils soient, au lieu de recevoir le leur. Ainsi, non seulement cette cadence ne doit rien ici à la matière à laquelle elle s'applique, ce qui la distingue de la mélopée antique; mais encore elle est, à la différence de ce qui a lieu sur le théâtre breton, l'unique source, ou peu s'en faut, de tout rythme et l'élément essentiel de la prosodie. C'est la récitation comme telle qui donne aux strophes des pastorales non seulement leur mélodie, mais leur rythme; par elle, ces strophes qui, considérées en soi et à part la manière dont on les débite, présentent dans la majeure partie des *trageries* une variété si capricieuse de mètres que tout rythme semble faire défaut, sont ramenées

(¹) Notamment p. 22, 2^e col., 2^e str., et p. 13, 2^e col., 6^e str. Bien qu'ayant cité cette dernière, p. 405, str. 2, j'ai cru préférable, pour faciliter la lecture, de conserver dans tous les cas la disposition ordinaire.

(²) Il peut arriver qu'on emploie un système mixte, en écrivant les deux premiers vers du quatrain sur deux lignes, et en réunissant les deux derniers sur une troisième. Tel est le cas, par exemple, pour les deux dernières strophes de la page 89 du manuscrit d'Ordarp.

(³) Le Braz, *Essai sur le théâtre celtique*, p. 418-419.

à une uniformité monotone, où l'accent prosodique ou quantité, le mouvement rythmique sont, pour un même *sermon* ou un même *dialogue*, fixés une fois pour toutes, sans varier d'une strophe à l'autre.

En ce qui concerne la mélodie proprement dite, elle est, dans le dialogue, d'une extrême simplicité, puisqu'elle ne comprend que deux notes : sur l'une se récitent le premier, le second et le quatrième vers du quatrain ; et sur l'autre, le troisième. Cette seconde note est à quelques tons — une quinte environ — au-dessus de la première.

J'ai parlé de mouvement rythmique. C'est qu'en effet l'espèce de chant selon lequel sont déclamées les pastorales impose aux quatrains non seulement une certaine mélodie, mais encore une véritable mesure : il comprend un nombre déterminé de temps auquel il plie chaque vers, quelle que soit l'étendue réelle de celui-ci ; hâtant ou ralentissant le mouvement selon que le vers est plus long ou plus court. Il s'agit, quel que soit le nombre réel de syllabes, de donner au vers, dans la récitation, toujours la même durée ; ou du moins de tendre à la lui donner, et de s'en approcher le plus possible. A ce point de vue, mais à celui-là seulement, il est vrai que les pastorales comme *Hélène* sont faites d'octosyllabes. Mais elles ne sont pas écrites dans ce mètre ; elles n'y sont que récitées, la déclamation visant à ce que chaque vers, qu'il contienne ou non ce nombre de pieds, ne prenne pas plus de temps qu'un autre à être débité et soit déclamé comme d'après une mesure à huit temps.

Qu'il y ait, dans cette importance de l'élément proprement mélodique et quasi musical, un souvenir d'un ancien état de la langue, laquelle aurait admis primitivement dans l'usage courant, au lieu d'un accent tonique d'intensité, l'accent mélodique de hauteur avec la quantité (comme l'ancien grec et le latin, et certains idiomes d'extrême orient, par exemple l'annamite), ou qu'il faille voir là une influence du plain-chant sur les *premiers et derniers sermons*, et des litanies de la liturgie catholique sur la déclamation dialoguée⁽¹⁾ ; ou encore le résultat pratique des conditions d'exécution des pastorales qui, représentées à l'air libre, auraient été conduites à être ainsi comme chantées, afin d'être mieux entendues ; ou enfin un produit de ces causes combinées, toujours est-il que le caractère original de la mélodie en question et son rôle capital et presque exclusif dans la prosodie des pastorales sont on ne peut plus conformes au génie du peuple souletin, d'un peuple qui connaît des chants sans paroles, dans lesquels, par conséquent, la musique n'est subordonnée à rien d'étranger à elle-même et ne relève que d'elle seule⁽²⁾.

La langue de toutes les rédactions d'*Hélène* est le souletin propre, au triple point de vue phonétique, grammatical et lexicographique. En ce qui concerne le premier ordre de considérations, un seul fait est digne d'attention : comme la plupart des livres souletins antérieurs au XIX^e siècle,

(1) Cf. Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, p. 418-419.

(2) Charles Bordes, *La Musique populaire des Basques, La tradition au Pays basque*, p. 302.

qu'il y ait eu là une influence du dialecte bas-navarrais dans la littérature, ou que sur ce point le dialecte de la Soule ne se fût pas encore distingué des autres dialectes, ou qu'il faille n'y voir qu'un procédé orthographique, toutes les rédactions dont j'ai donné l'analyse, sauf celle du manuscrit n° 36, — celle du n° 37 d'une façon constante, les autres avec moins de régularité — écrivent avec *o* des mots où le souletin vulgaire de nos jours fait entendre le son de *ou* français : *ohoratia* pour *ouhouratia*; *guiçon*⁽¹⁾ pour *guiçoun*; *hon*⁽²⁾ pour *houn*; *honquy*⁽³⁾ pour *hounquy*; *çombait*⁽⁴⁾ pour *çoumbail*; *nola*⁽⁵⁾ pour *noula*; *amorecatiq*⁽⁶⁾ pour *amourecatic*; *norat*⁽⁷⁾ pour *nourat*; *coin*⁽⁸⁾ pour *çoin*; *çore*⁽⁹⁾ pour *çoure*. Il semble évident, par le nombre des manuscrits où se trouvent ces formes, qu'elles reproduisent la graphie de la rédaction-type. Quant à la forme *ukan*⁽¹⁰⁾ — pour *ukhen* (radical de l'auxiliaire transitif ou du verbe avoir) — et au traitement respectueux, lorsqu'on attendait en souletin le traitement indéfini⁽¹¹⁾, il semble que la présence de ces formes soit due, là où elles se rencontrent, à une imitation du bas-navarrais.

Au point de vue grammatical, certains traits d'archaïsme sont à noter, à cause de l'intérêt qu'ils présentent pour dater — négativement du moins — la rédaction première dont sont issues toutes celles que j'ai passées en revue.

Tout d'abord, certaines formes verbales se présentent sous leur aspect primitif, à côté de leur aspect plus récent et plus réduit. Et certes plusieurs de ces formes sont encore sinon d'usage courant, du moins usitées à l'occasion; telles que : *ceron*⁽¹²⁾ pour *ceion*, et d'autres formes avec régime indirect de troisième personne du singulier et du pluriel écrites avec une *r* qui aujourd'hui tombe le plus souvent⁽¹³⁾. Toutefois on rencontre certaines

(1) *Guiçon gazte hoyetcaz content cireya* : Etes-vous contents de ces jeunes hommes ? ms. n° 132, p. 204, 2° col., 4° str., 2° vers; — *guiçon*, ms. d'Ordarp. V. ci-dessus p. 384, str. 1, et ms. n° 106, ci-dessus, p. 400, 3° str. — etc.

(2) *Gogo honez*, de bon cœur. Ms. n° 37. V. ci-dessus, p. 369, str. 2, et p. 377, str. 3.

(3) *Honquy*, bien, ms. n° 37. V. ci-dessus, p. 368, str. 5.

(4) *Combat* pour *çombat*, combien. Ms. n° 132, p. 149, dernière strophe, 2° vers; — et 2° journée, p. 209, str. 3, vers 2.

(5) Ms. n° 37, F. 19 r°, 2° col., trois strophes avant la fin, 4° vers.

(6) *Amorecatiq*. Ms. n° 13. V. ci-dessus, p. 469.

(7) *Norat*, où avec mouvement (latin *quo*). Ms. n° 37, V. ci-dessus, p. 388, str. 8.

(8) *Coin* (pour *çoin*), quel (?) Ms. n° 37. V. ci-dessus, p. 317, str. 5, et p. 390, str. 4.

(9) *Core* (pour *çore*), votre. V. ci-dessus, p. 318, str. 4.

(10) *Ukanen diçut*, j'aurai. Ms. n° 37. V. ci-dessus, p. 413, str. 2.

(11) V. notes du prologue du ms. n° 37 se rapportant à cette question, p. 347 et suiv.

(12) *Ceron* (3° pers. du sing. de l'imparfait avec régime indirect de 3° pers. du sing.) Ms. d'Ordarp. V. ci-dessus, p. 294, str. 2, vers 3; — *zeron* (3° pers. du sing. de l'imparfait de l'indic. avec régime indirect de 3° pers. du sing.) Ms. n° 132, p. 74, str. 3, vers 1, et p. 81, 3° str., 2° vers.

(13) *eraiten diroçu*, il lui dit (traitement respectueux). Ms. n° 132, p. 73, 2° str., 2° vers; — *derogu*, 2° pers. du sing. du prés. de l'indic. avec régime indirect de 3° pers. du sing., traitement respectueux; — *dereçu*, 3° pers. du sing., etc., traitement respectueux, avec régime indirect de 3° pers. du plur. Ms. n° 132, p. 168, str. 2, vers 3 et 4; — *eman derola*: qu'il lui a donné, *ibid.*, 2° journée, p. 165, dernière strophe, vers 4; — *eman diroçu*: il lui a donné (traitement respectueux). Ms. n° 132, 2° journée, p. 167, str. 3, vers 4; — *emaiten ahal derog*, tu peux lui donner. Ms. d'Ordarp. V. ci-dessus, p. 373, str. 5; — *derioc*, 2° pers. du sing. du prés. de l'indic. avec régime indirect de 3° pers. du sing. (traitement

formes verbales anciennes complètement inusitées aujourd'hui, telles que *derat* (1), et *deriat* pour *deyat* (1^{re} personne du singulier du présent de l'indicatif de l'auxiliaire transitif avec régime indirect de 2^e personne du singulier, traitement familier masculin); — *dereit* pour *deit* (3^e personne du singulier du présent de l'indicatif de l'auxiliaire transitif avec régime indirect de première personne, traitement indéfini); — *betereiku* (2), pour *beteiku* (3^e personne du singulier du présent de l'indicatif de l'auxiliaire transitif avec régime indirect de 1^{re} personne du pluriel sous la forme dite causative indiquée par la particule *be* — pour *bei*, parce que —); — *ciauriste* (3) pour *ciauste*, venez. Ces formes témoignent, dans la rédaction primitive, d'un âge relativement ancien, et antérieur au manuscrit à nous parvenu qui porte la date la plus reculée; attendu que ce manuscrit où on lit la date de 1804 conserve des traces beaucoup moins nombreuses que les autres manuscrits des formes dont je parle ici. Maintenant, dans les manuscrits de Bayonne et d'Ordiarp, dans l'une et l'autre partie du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, comme aussi — au moins une fois — dans le manuscrit n° 36, on rencontre, à côté de la forme courante *hire*, qui représente le génitif du pronom personnel familier de 2^e personne et traduit également notre adjectif possessif *ton*, *ta*, *tes*, quelques exemples de la forme *ore* (4), inusitée depuis un siècle en Soule, seule province où elle était jadis employée: voilà qui nous oblige à reculer sans hésiter jusqu'au moins avant les dernières années du XVIII^e siècle la rédaction primitive de notre pastorale (5); pour ne rien dire en passant de l'emploi sporadique du mot *hor*, *chien* (6),

familier masc.). Ms. n° 36, v. ci-dessus, p. 380, str. 2; — *emanen derocie*: vous lui donnerez (2^e pers. du plur.). Ms. d'Ordiarp. V. ci-dessus, p. 302, str. 1; — *ceren*, 3^e pers. du sing. de l'imparfait de l'ind. avec régime indirect de 3^e pers. du plur.; — *erranen dereicit*, je vous dirai. V. ci-dessus, p. 362, str. 4.

(1) *Deriat*. Ms. n° 132, p. 105, dernière strophe, 4^e vers. — *derat*; Ms. n° 132, p. 160, 1^{re} str., 3^e vers, et ms. n° 36, p. 121, str. 3, vers 4. V. ci-dessus, p. 418, str. 5; — *derie*, auxiliaire transitif, 3^e pers. du sing. du prés. de l'indic. avec régime indirect de 3^e pers. du plur. Ms. n° 132, 2^e journée, p. 106, 9^e str., vers 1.

(2) Voir notamment ci-dessus, p. 306, str. 3.

(3) Voir notamment, ms. n° 36, p. 6, 10^e str., 2^e vers.

(4) V. notamment ms. n° 36, p. 7, 2^e col., 9^e str., 2^e vers, *ore indar*, ta force; — *ore ginco*, ton Dieu, ms. n° 132, p. 205, 2^e col., vers 22; — *ore kostuz*, à tes frais, ms. n° 132, p. 205, v. 30.

(5) Notons que la présence d'un personnage nommé Malbrouc — avec les diverses variantes orthographiques que l'on connaît — dans plusieurs rédactions qui, pour les raisons que l'on sait, ne doivent directement rien les unes aux autres, empêche de faire remonter au delà du commencement du XVIII^e siècle le texte basque qui leur a servi de prototype et de source commune.

(6) Ms. d'Ordiarp, p. 76, 1^{re} col., 6^e str., 3^e et 4^e vers.

guq souein harturen diagu
horer hire jan eraciteco:

Nous, nous prendrons soin
De te donner à manger aux chiens.

et strophe suivante :

eztuq erririq equinen
gu horer jan eraciriq

Tu ne riras pas
Nous ayant fait manger aux chiens.

Ms. n° 132, p. 221, 2^e col., str. 3, 3^e et 4^e vers :

guq harturen diagu asky
hiriaren horer janeraciteco

Nous, nous prendrons assez
Pour faire manger aux chiens de la ville.

terme souletin aujourd'hui périmé, à côté du terme *chakhur*, qui est celui que notre pastorale emploie le plus souvent pour désigner cet animal.

Faut-il tirer la même conséquence d'une forme verbale qui se rencontre très souvent dans le texte de Bayonne, et dans celui-là seulement? Doit-on y voir un souvenir archaïque transmis par la première rédaction? ou une licence poétique, non pas inventée, — car d'autres auteurs la connaissent ⁽¹⁾ — mais employée spontanément et en vertu d'un choix tout personnel par le rédacteur du texte de Bayonne? Je n'oserais le décider. Toujours est-il que la forme verbale en question est aujourd'hui absolument inconnue du langage parlé, et en général de la prose. Elle consiste — par un pléonasme dont les autres dialectes offrent plus d'un analogue dans d'autres formes verbales, mais qui est beaucoup moins dans le génie de la langue souletine — à reproduire au traitement respectueux, à la fin du terminatif verbal, la dentale caractéristique du régime indirect de 1^{re} personne; au lieu que d'ordinaire cette caractéristique n'apparaît que dans le corps du vocable sous la forme simple *ta* ou sous la forme redoublée *tada*. C'est ainsi qu'à côté des formes normales *deitazu*, *deitadazu*⁽²⁾; *zitazu*⁽³⁾, *izadazu*, etc., le manuscrit de Bayonne présente en maints endroits les formes pléonastiques *deitazut*⁽⁴⁾, *deitadazut*⁽⁵⁾, *zitazut*⁽⁶⁾, *izadazut*⁽⁷⁾ ou *ezadazut*.

Mais la partie la plus intéressante de la langue de notre pastorale, au point de vue d'une portée générale, est dans le vocabulaire, à cause de l'abondance luxuriante, disons même excessive, des termes empruntés qui s'y rencontrent. Ce trait est commun à toutes les pastorales; il les déborde même et s'étend sur la grande majorité des œuvres plus ou moins littéraires écrites non seulement en souletin, mais dans tous les idiomes euskariens. A cet égard, la pastorale d'*Hélène* ne fait qu'offrir un exemple particulier, et d'autant plus intéressant à ce titre, d'une tendance, — j'oserai dire d'un mal dont souffre presque toute la littérature basque, et auquel peu

(1) Témoin les chansons populaires recueillies par Salaberry :

I, p. 8 :

So' gidaziet eni

[Vous autres] regardez-moi aussi —

III, p. 134 :

indazüt eskia

Donnez-moi la main —

VII, p. 174 :

zuk erraiten deitadazüt

Vous me dites —

X, p. 190 :

igorri deitadazüt

Vous m'avez envoyé —

(2) Auxiliaire transitif, 2^e pers. du sing. du prés. de l'indic. avec régime indirect de 1^{re} pers., traitement respectueux.

(3) Auxiliaire intransitif, 3^e pers. du sing. du prés. de l'indicatif avec régime indirect de 1^{re} pers., traitement respectueux.

(4) Ms. n° 132, v. ci-dessus, pp. 217, str. 2 et 248, str. 5.

(5) V. ci-dessus, p. 226, 6^e str.; p. 237, str. 6.

(6) V. ci-dessus, p. 248, str. 5 et 7.

(7) Impératif de l'auxiliaire transitif, 2^e pers. du sing., traitement respectueux, régime indirect de première pers. Ms. n° 132, p. 107, 2^e v. — V. ci-dessus, p. 219, str. 2.

d'auteurs, surtout en France, ont pu échapper, et encore moins échapper avec bonheur. Contre ce mal, un mouvement de réaction ne se dessine avec netteté que depuis un demi-siècle tout au plus ; c'est-à-dire depuis que la langue basque, étudiée plus scientifiquement, a révélé les richesses qu'elle renfermait, restées le plus souvent méconnues ou inexploitées par la littérature écrite.

Je ne parle pas ici, bien entendu, des mots en nombre considérable dont les diverses civilisations qui ont contribué, tour à tour ou en même temps, à doter les Basques d'objets et d'idées, ont légitimement enrichi la langue. De pareils emprunts, acquisitions imposées par la nature des choses elles-mêmes, il n'est pas de langue qui n'en compte un nombre plus ou moins grand : le basque à cet égard n'est pas une exception. Mais c'est avec raison qu'on a dit — et la cause d'un tel fait est dans l'histoire même du peuple euskarien — que « le basque peut être pris comme le type par excellence, à un degré plus prononcé que l'anglais, le hongrois ou le turc, des langues mélangées » (1).

Ces termes, le temps les a consacrés comme basques ; une transformation spontanée, plus ou moins lente mais relativement ancienne, les a incorporés à la langue : celle-ci, poussée le plus souvent par un besoin impérieux, les a assimilés et comme digérés, les faisant siens aussi décidément et aussi incontestablement que le corps fait les aliments transformés en chair et en sang ; au point que, pour faire le départ entre de tels termes et ceux qui ont jailli du plus profond de l'idiome national, il faille l'œil exercé du linguiste ; et la science générale du langage et celle, en particulier, du basque et des idiomes qui ont contribué à l'enrichir, devront faire de nouveaux progrès pour qu'enfin on puisse dresser en son entier le catalogue de pareils vocables et assigner avec certitude l'origine de chacun d'eux.

Mais, outre les emprunts lexicographiques dont je viens de parler, il existe une autre, ou plutôt d'autres catégories de mots qui, d'origine plus décidément littéraire et artificielle, méritent, mieux que les premiers, d'être qualifiés d'emprunts et de termes étrangers. Là encore, il faut le reconnaître, le basque n'a fait qu'exagérer, souvent sans utilité, un phénomène dont toutes les langues offrent des exemples ; du moins toutes les langues dont la littérature n'est pas entièrement autochtone.

Tributaire depuis qu'elle existe, c'est-à-dire depuis le xvi^e siècle, des littératures étrangères, non seulement pour la pensée, mais dans la plupart de ses écrits pour la matière elle-même — attendu qu'elle consiste pour la majeure part en traductions, — la littérature basque, pour exprimer des idées peu familières à la pratique ordinaire de la vie présentées par ses modèles plus ou moins immédiats, ne pouvait manquer d'avoir recours aux termes mêmes dont ceux-ci faisaient usage. C'est ainsi que la plupart des écrivains basques, souvent faute d'entendre assez clairement soit les mots étrangers qu'ils voulaient rendre dans leur langue, soit les ressources de leur propre idiome, et obéissant d'ailleurs à la loi du moindre effort, puisaient

(1) Comte de Charancey, *Phonétique souletine* (*Revue de linguistique*, t. XXIII, 1890, p. 293).

sans retenue, — pour incorporer ceux-ci, tels quels ou peu s'en faut, à leurs œuvres, — dans les langues latine, française, espagnole, béarnaise, les mots dont ils avaient besoin. Apportés de propos délibéré et au moyen de l'écriture par des hommes qui connaissaient directement la forme des mots étrangers qu'ils empruntaient; imposés comme du dehors à une langue que son état déjà avancé rendait moins souple que jadis et moins capable de s'assimiler par une transformation spontanée les éléments nouveaux qu'on lui fournissait, de tels emprunts gardent une allure étrangère qui saute aux yeux. Certes, quelques-uns de ces vocables étaient aussi indispensables à la langue que les mots venus du dehors plus anciennement; car ils correspondaient à des idées ou à des choses inconnues jusque-là chez les Basques. Sans doute, nombre de ces notions et de ces objets eussent pu être rendus sinon à l'aide de termes basques existant déjà, du moins grâce aux ressources que présente l'idiome euskarien pour forger des mots nouveaux, et qui furent parfois exploitées avec succès, — comme, par exemple, lorsqu'on invente pour traduire *pomme de terre* le terme aujourd'hui largement répandu dans certaines régions de *lursagar*. Mais le plus souvent, inconscients du mécanisme de leur propre langue, et, d'ailleurs, comme on l'a justement observé⁽¹⁾, nourris à une culture étrangère et pensant à la française ou à l'espagnole les œuvres qu'ils écrivaient en basque, les auteurs ne se faisaient pas faute d'affubler d'un costume basque ou, à mieux dire, d'un déguisement basque transparent, des mots étrangers. Notons toutefois que de tels emprunts, une fois lancés dans la circulation, n'en devenaient et n'en deviennent pas moins populaires; de sorte qu'à y substituer, comme par un excès contraire font certains auteurs, — tel Larramendi, — des mots artificiellement forgés au moyen de radicaux basques, on risque de n'être pas compris; et on remplace en réalité un mot devenu populaire par un terme qui est, quant à son emploi, comme s'il était étranger. La même différence existe entre des mots indigènes tombés en désuétude et les mots étrangers qui, au cours du temps, sont venus s'y substituer dans certains dialectes ou dans tous: populaires par leur origine, les premiers comme *guthun* — lettre, *epistola*, — par exemple, ne le sont plus par leur emploi; tandis que les derniers, — comme *letra*, qui remplace aujourd'hui *guthun*, — artificiels ou savants quant à leur origine, sont devenus populaires par leur usage. Il faut, en effet, distinguer dans ces matières entre l'emploi et l'origine. Qui soutiendrait, en effet, qu'en français des mots de formation incontestablement savante, comme *électricité* ou *téléphone*, ne sont pas d'un emploi ou ne peuvent plus être populaires? *fragile* n'a-t-il pas cette qualité à un plus haut degré que *frêle*, son doublé de formation populaire? et *apéritif*, plus que *breuvage*?

Qu'il faille restreindre, et surtout arrêter cette invasion de mots étrangers à la place de mots basques qui existent effectivement dans la langue, et veiller à la conservation de ces derniers, cela est hors de doute. Mais dans cette œuvre de conservation linguistique, certains ont parfois le tort d'oublier et de masquer le présent et le passé, en ne prétendant que sauvegarder

(1) Vinson, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, p. 99.

l'avenir. Tout en témoignant de mon admiration pour l'œuvre capitale qu'est le dictionnaire trilingue de M. l'abbé de Azkue (1), je ne puis m'empêcher de regretter que, dans un travail fait pour donner une idée exacte de l'état lexicographique actuel et de fait des dialectes euskariens, dans le premier et seul monument de cette envergure que nous possédions, le savant auteur ait négligé volontairement, lorsqu'il en existait un synonyme proprement basque dans tout ou partie du domaine de l'eskuara, de signaler les intrus dont je viens de parler (2). Que de tels termes constituent pour la langue un péril qu'on doit tout faire pour conjurer, ou au moins restreindre, personne ne le niera; mais, puisque, de l'aveu même de M. l'abbé de Azkue, nombre de ces termes sont d'un emploi absolument populaire et — tels *fildeferra* ou *trotarra* — se rencontrent à la place de leurs synonymes plus indigènes dans la bouche des personnes les plus incultes (3), ne convenait-il pas, pour donner du vocabulaire de chaque dialecte euskarien, tel qu'on le parle aujourd'hui, la physionomie la plus exacte, de les signaler, au lieu de voiler des plaies qu'on a raison de vouloir guérir?

Ces remarques tendent surtout à faire observer que la langue des pastorales, où s'étale — on serait tenté de dire avec impudence — la manie d'emprunter, même hors de tout propos, des termes aux langues étrangères et principalement au français, ne doit pas nous induire à croire que pour autant leur langage soit sensiblement différent, du moins quant à l'esprit qui l'anime, de la langue courante des spectateurs. On doit au contraire y chercher plus d'une précieuse indication sur le lexique usuel du dialecte souletin à un moment donné. Ajoutons toutefois que plus d'un de ces emprunts manifeste moins un usage courant de la langue qu'il ne trahit chez l'écrivain, par suite d'une connaissance insuffisante du français ou des ressources de sa propre langue, l'impuissance de celui-ci à rendre, par un terme du langage courant usité autour de lui, une expression présentée ou une idée suggérée par son modèle français; il a recours alors au procédé le plus répandu en pareil cas, et que deux cents ans de traductions ou de quasi-traductions ont rendu pour ainsi dire populaire. La meilleure preuve du caractère populaire d'un tel trait dans le théâtre basque, comme aussi et surtout des ressources qu'offrent non seulement le basque, mais le souletin en particulier, à qui veut restreindre un tel procédé, c'est qu'il n'a précisément été réduit au minimum légitime que dans deux œuvres théâtrales dues à des plumes savantes, dont l'une, *Marie de Navarre*, est en labourdinois, mais dont l'autre, *Uskaldunak Ibañetan*, est en souletin. Pour ne parler que de cette dernière (4), elle témoigne combien, manié par des mains expertes, le dialecte de la Soule peut, par ses seules forces, sans emprunter de mots étrangers

(1) *Dictionnaire basque-espagnol-français*, par l'abbé Resurrección Maria de Azkue, professeur de basque à la Faculté de Bilbao, membre de la Société linguistique de Paris, docteur en théologie.

(2) *Dictionnaire*, Prologue, pp. xv et xvii.

(3) *Ibid.*, p. xvi.

(4) Cette pastorale est l'œuvre de MM. l'abbé Justin de Menditte, curé de Muskuldy, et Clément d'Andurain, de Maïtie. Elle a été représentée le 31 août 1908 à Tardets, lors des fêtes qui y ont été données.

ni former de mots nouveaux avec des radicaux anciens, exprimer plus de choses et d'idées qu'une pastorale comme *Hélène* semblerait inviter à le croire.

Quoi qu'il en soit, on peut appliquer aux pastorales en général l'observation que M. le Braz fait à l'égard des mystères bretons, lorsqu'il dit des auteurs populaires de ces derniers : « Ils farcissent éperdument leurs œuvres de mots français ⁽¹⁾. » Ajoutons que le théâtre basque n'ignore pas non plus, quoiqu'en beaucoup moins grand nombre, les termes béarnais et espagnols méritant au sens fort la qualification d'emprunts.

Sur ce chapitre des mots étrangers, et particulièrement des mots français, la pastorale d'*Hélène* n'offre rien qui la distingue des autres *trageries*; c'est, à cet égard, dans toutes les rédactions de notre pastorale, le même abus, la même débauche ⁽²⁾. A côté de mots qui gardent encore la marque de leur intrusion artificielle, mais que la nature des choses imposait et pour lesquels tout synonyme indigène a toujours fait défaut, comme par exemple : *tinte* ⁽³⁾, *encre* (de l'espagnol *tinta*), ou *ankre* ⁽⁴⁾ (du français *encre*); *paper*, papier (du français ou du béarnais); — à côté de termes étrangers ayant encore dans d'autres dialectes, ou ayant eu des équivalents indigènes, comme *letra* ⁽⁵⁾ (anciennement *guthun* avec le même sens); *guerla* ⁽⁶⁾, guerre, qui dans le parler de Vera (localité de la Basse-Navarre), dans l'ancien biscayen et l'ancien bas-navarrais se disait *gudu*; *combati* ⁽⁷⁾, combattre (haut-navarrais et bas-navarrais *gudukatu*); — à côté des termes étrangers auxquels l'usage a fixé un sens légèrement différent de leurs quasi-synonymes indigènes, comme *madama*, qu'on emploie de préférence à *anderia* pour parler à une femme d'un rang élevé ou supérieur à l'interlocuteur; *monseigneur* ⁽⁸⁾ qui peut être préféré à *jauna* en s'adressant à un prince et surtout à un évêque, — on trouve une foule de vocables, la plupart français, dont il existe cependant des synonymes souletins encore usités ou qui, sans que le sens de la phrase en souffrit, pouvaient aussi bien être remplacés par des termes indigènes de signification voisine : par exemple on lit sans cesse les expressions *massacra* ⁽⁹⁾, massacrer; *extermina* ⁽¹⁰⁾, exterminer; là où aurait suffi *erho*, tuer, accompagné ou non d'un complément ou d'un adverbe pour en modifier le sens, — tel *oro*, tous, *ossoki*, complètement. — Mais que dire,

⁽¹⁾ *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, chapitre X, p. 420.

⁽²⁾ Pour plus de clarté et de simplicité, je mets les exemples au radical, me réservant d'indiquer dans les notes les formes de la déclinaison ou de la conjugaison sous lesquelles les présentent les textes auxquels je renvoie.

⁽³⁾ *Tintia eta papera*, l'encre et le papier, ms. n° 37, f. 3 verso, 8° str., 2° vers; *tinte eta paper*, ms. n° 37, f. 19, 1° col., dernière str., 1° vers.

⁽⁴⁾ *Ankria eta papera*, l'encre et le papier, ms. n° 132, p. 24, 3° str., 2° vers; — *ancria eta papera*, ms. n° 30, str. 10, 2° vers.

⁽⁵⁾ *Lettera*, lettre, ms. n° 132, p. 7, dernier vers.

⁽⁶⁾ *Guerla*, guerre, ms. n° 132, p. 13, v. 7.

⁽⁷⁾ *Combatilcera heben duqu*, tu as ici pour combattre..., ms. d'Ordriarp, p. 70, 2° col., 3° vers; — *combatitu behar duqu*, *ibid.*, 6° str., 2° vers.

⁽⁸⁾ *Monseigneur*, ms. d'Ordriarp, v. ci-dessus, p. 438, str. 2; — ms. n° 132, v. ci-dessus, p. 238.

⁽⁹⁾ *Massacratu*, massacré. Ms. d'Ordriarp. p. 70, 2° str., 2° vers; — *massacratu*, massacré. V. ci-dessus, p. 327, str. 5.

⁽¹⁰⁾ Notamment... *dutut oro exterminaturen*, ms. d'Ordriarp, p. 22, 2° col., 2° str., dernier vers.

lorsque le mot étranger a été préféré à un équivalent souletin pleinement vivant et dont le sens ne diffère pas par la plus légère nuance du terme que l'on a jugé bon d'emprunter? C'est ainsi que nous lisons *bolur*⁽¹⁾, voleur, au lieu de *ouhouñ*, — ou avec l'orthographe du même manuscrit, *ohoin*; — et plus d'une fois *criminel*⁽²⁾, *coupable*⁽³⁾, au lieu de *ogendun*; — *impossible*⁽⁴⁾, à côté de la tournure *ecin*, ne pouvant, suivie d'un verbe. Bien plus, comme pour souligner l'inutilité de tels emprunts, le même texte présente dans le même cahier l'expression étrangère et l'expression proprement souletine : *innocent*, à côté de *oguen gabe*⁽⁵⁾; *moien*⁽⁶⁾, moyen, à côté d'un unique *hatia*⁽⁷⁾, le moyen; voire (chose à peine croyable!) un *agenouxan*⁽⁸⁾ dans une indication scénique, à côté d'un *belharico*⁽⁹⁾ — ce dernier terme étant d'un usage fréquent dans les autres textes. — Ou bien, à un emprunt très ancien dont la marque d'origine s'est en quelque sorte effacée — comme *mendeka*⁽¹⁰⁾ venger, latin *vindicare*, — et jusque dans le texte où ce dernier est employé dans d'autres passages, on substitue un emprunt plus récent, dans l'espèce *vanja*⁽¹¹⁾. Parfois un mot formé d'un radical français et d'une terminaison souletine est supplanté par un terme de même radical, mais dont la terminaison est d'origine française — comme, par exemple, lorsque nous lisons *troumpur*⁽¹²⁾, au lieu de *troumpegarri*. Mais où se retrouve le mieux dans *Hélène*, comme au reste dans d'autres pastorales, la marque de l'influence française, c'est dans l'emploi non plus seulement de mots français, mais de gallicismes littéralement traduits. Nous y voyons par exemple le verbe *bessarka*⁽¹³⁾ — qui en basque signifie l'acte matériel d'embrasser — prendre le sens français d'embrasser une croyance; et

(1) Ms. n° 37, f. 19, v°, 2° col., str. 6, dernier vers : *bolur elibat*, des voleurs. Comparer dans le passage correspondant du ms. d'Ordriarp *by ouhouigneq, deux voleurs*, p. 65, 1° col. 6° str., 3° vers.

(2) Ms. n° 36, p. 29, 2° col., 8° str., dernier vers; — p. 30, str. 6, 1° vers.

(3) *Coupable*, ms. d'Ordriarp, v. ci-dessus, p. 303, str. 9; — *oguen dun*, coupable (m. à m. qui a faute), m. d'Ordriarp, v. ci-dessus, p. 386, str. 2 et 3; — *coupabliac*, les coupables, ms. n° 36, v. ci-dessus, p. 328, str. 3.

(4) *Impossible*, ms. n° 36, v. ci-dessus, p. 324, str. 2.

(5) *Oguen gabe*, innocent (m. à m. sans faute), ms. n° 132, v. ci-dessus, p. 223, 6° str.; — *innocent*, ms. 132, p. 111, vers 8; — *inocentac*, ms. n° 37, v. ci-dessus, p. 445, str. 7.

(6) *Moyen*, ms. d'Ordriarp, v. ci-dessus, p. 410, str. 3.

(7) Ms. d'Ordriarp, p. 83, 1° col., dernière str., 2° vers.

(8) *Agenouxan*, à genoux, ms. n° 106, v. ci-dessus, p. 400, ligne 5.

(9) *Belharico*, à genoux, ms. n° 106, v. ci-dessus, p. 400, dernière indication.

(10) *Mendecatceco*, de me venger, ms. d'Ordriarp, p. 44, 1° col., 3° str., 3° vers; — *mendecatcu*, me venger, *ibid.*, 2° col., 2° str., 4° vers; — *mendecatcia*, se venger, *ibid.*, 2° col., 5° str., dernier vers.

(11) *Vanjatu nahiz errabiacten niz*, par la volonté de me venger je me suis mis en rage, ms. d'Ordriarp, p. 22, 2° col., 1° str., 2° vers.

(12) *Mundu troumpurra*, monde trompeur. ms. n° 36, p. 53, str. 6, 2° vers.

(13) <i>eztutucu hourac retiraturen</i>	Ceux-là ne se retireront pas
<i>çuq noun eztuçun</i>	Que vous, vous n'embrassiez
<i>goure religionia besarkatcen</i>	notre religion.

Ms. n° 132, p. 220, 2° col., avant dernière str., vers 2-4.

<i>behar dutuq...</i>	Il te faut...
<i>goure legue saintia</i>	Notre sainte loi...
<i>...besarcatu</i>	Embrasser.

Ms. d'Ordriarp, p. 67, vers 2-4.

l'expression *aita handia* ⁽¹⁾ — formée du substantif *aita*, père, et *handia*, grand, — être substituée à *aitañia* (radical *aitañi*), seule désignation souletine vraiment correcte de l'aïeul. On pourrait multiplier les exemples des diverses sortes d'emprunts faits au vocabulaire français par les différents rédacteurs de la pastorale d'*Hélène*. Bornons-nous à noter, pour terminer cette question, que certains termes ainsi empruntés soit au français, soit à une autre langue, passent parfois dans le texte basque tels quels, et sans revêtir le moindre déguisement; si ce n'est, le cas échéant, un déguisement orthographique, ou celui qui provient d'une déformation involontaire et qui ne se connaît pas pour telle; par exemple les expressions *Ebien*, pour eh bien; *feu de joue*, pour feu de joie. L'interjection *ale* — graphie particulière de *allez* — se rencontre à chaque pas dans les divers cahiers de la pastorale ⁽²⁾. Citons encore l'interjection espagnole *fuera* ⁽³⁾, hors d'ici; et les exclamations béarnaises *arre*, arrière ⁽⁴⁾, *bet diable*, beau diable ⁽⁵⁾, contracté ailleurs en *betiable* ⁽⁶⁾.

Comme je l'ai dit ailleurs, les pastorales, non contentes d'émailler leurs scènes de mots étrangers, intercalent parfois des phrases plus ou moins longues, ou lambeaux de phrases en français, en espagnol ou en béarnais. En ce qui concerne *Hélène*, on a déjà vu la phrase française du prologue du manuscrit n° 132 ⁽⁷⁾, celle que prononce Antoine dans le manuscrit n° 30 ⁽⁸⁾. Cette dernière a pour but d'accentuer le pathétique de la situation. Les suivantes au contraire visent à un effet de bouffonnerie :

SATAN

hola hola messieurs hey
a quoy songé vous la ⁽⁹⁾

adiu mon cher amy ⁽¹⁰⁾

C'est au même but que tend ce vers d'un espagnol plus ou moins correct :

marcha marcha adelanta

marche, marche en avant ⁽¹¹⁾.

(¹) Notamment :

aita handiatako
... *ecagutu*.

Reconnaître pour
... grand père.

Ms. n° 132, p. 218, 2° col., 8° et 9° vers; — *çien aita handia*, votre grand-père, *ibid.*, vers 11; — *çien aita handia*, ms. d'Ordarp, p. 62, 1^{re} col., 3° str., 2° vers.

(²) *Ale*, *alle*. V. ci-dessus, pp. 223, 224, 386, 393, 394, etc. — *E bien*, ms. n° 132, V. ci-dessus, p. 254, str. 1 et p. 467.

(³) Ms. d'Ordarp, p. 88, 2° col., v. 19.

(⁴) Ms. n° 132, p. 178, dernière str., vers 1; — ms. n° 13, f. 30 r°, 2° col., 5° str., 1^{re} vers.

(⁵) Ms. d'Ordarp, p. 73, 2° col., str. 6.

(⁶) Ms. 132, p. 26, v. 14.

(⁷) Jugez, bonnes gens..., V. ci-dessus, p. 211, str. 6.

(⁸) V. ci-dessus, p. 396, str. 2.

(⁹) Ms. d'Ordarp, p. 73, 2° col., str. 6.

(¹⁰) Ms d'Ordarp, p. 53, 2° col., 3° str.; — Cf. : *Sy vous voulez*, *ibid.*, p. 89, 4° vers.

(¹¹) Ms. n° 13, f. 30 r°, 2° col., 5° str., 2° vers.

Le latin, on l'a vu, ne fait pas défaut dans certains cahiers d'*Hélène*; il s'y présente sous une forme digne de cette inscription qu'on lit sur un cahier de *Nabuchodonosor*⁽¹⁾, à la fin du prologue :

finis coronus topus
rex sol et justitie⁽²⁾.

Vu,

Le 26 mai 1908 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

(1) Ms. de M. Vinson. Cf. Webster : *Loisirs*, chap. VIII, p. 234; et Vinson : *Folk-lore* avant-propos, p. 25.

(2) Depuis l'impression du présent travail, M. G. Hérelle a apporté une précieuse contribution à l'étude du théâtre comique souletin par son ouvrage intitulé *Canico et Beltchiline*, farce charivarique, traduction avec notice et commentaire.

ERRATA

P. 11, ligne 5. — *Augustin Chaho, à qui il faut laisser le mérite, etc.* — En réalité, cet auteur prétend avoir étudié en 1836 le théâtre des pastorales; mais les deux volumes où il en parle avec quelques détails n'ont été publiés que plusieurs années après les articles de Buchon et de Duvoisin.

P. 12-13. — *M. Webster apprenait en 1879, etc.* — A ce sujet, M. Hérrelle a bien voulu tout récemment me communiquer ce détail : ces manuscrits n'auraient pas été brûlés; mais, par scrupule religieux, M^{me} L..., à qui ils appartiennent, se refuse obstinément à les communiquer.

P. 18, dernière ligne. — Lire : En tout cas, ne saurait-on le tenir, etc.

P. 18, note 2. — Lire : Janvier 1907.

P. 23, ligne 10. — « *En ces cas et dans des cas semblables, le mol fait est-il synonyme,* » etc. — Il n'est pas inutile d'observer à ce propos qu'au Moyen-Age on a appelé *facteur* celui qui adaptait un mystère pour une représentation nouvelle.

P. 25, ligne 29. — Au lieu de : *Irigarez*, de Laguinge, qui est une lecture fautive de M. Webster, lire : *Irigaray*, de Laguinge.

P. 32, note 1, 2^{me} alinéa. — Lire : *Nous rencontrerons d'autres exemples, etc.*

P. 34, note 2, 2^{me} alinéa. — Lire : Webster, *Loisirs*, ch. VIII, p. 236.

P. 37, ligne 5. — Lire : On ne peut bien comprendre *ces derniers points*.

P. 38. — A propos du salaire des *instituteurs*, il importe d'ajouter les remarques suivantes :

Le prix de la copie, lorsque l'instituteur se charge de transcrire les rôles, atteint — aujourd'hui du moins — environ 100 francs. — Bien entendu, il est défrayé des dépenses que peuvent lui occasionner, lors des répétitions, ses déplacements et ses séjours à l'auberge. — Quant à la location des *cahiers*, selon Héguiaphal et Burguburu, le prix ordinaire en est de 10 francs.

P. 40. — *Arrivés devant le théâtre, les uns mettent pied à terre... d'autres attendent...* — Ce sont tous les acteurs qui attendent la fin du prologue avant de monter sur le théâtre.

P. 41, ligne 5. — *Une fois tombé, tout mort est enveloppé dans un drap et emporté au fond de la scène.* — Si l'on en croit certains, c'est ce qui se serait passé parfois. M. Hérrelle, qui, de tous les auteurs qui ont écrit sur les pastorales, est celui qui a assisté à un plus grand nombre de représentations, n'a jamais été témoin de ce fait.

P. 42, note 1. — C'est par inadvertance qu'il est dit qu'aux représentations de Chéraute en 1908, l'acteur qui récitait le prologue et l'épilogue n'était pas escorté d'un porte-étendard.

P. 42, note 2. — ... *où généralement il s'assoit avant de réciter, etc.* — Ceci ne concerne que les grands personnages — tels que papes, rois, évêques; — qui seuls s'asseyaient avant de réciter.

P. 44, ligne 18. — Quoi qu'on en ait dit, le *makhila*, du moins de nos jours, ne paraît pas habituellement sur la scène basque, si même il y paraît jamais. Le bâton porté par les acteurs est généralement aussi semblable que possible au *bastón de mando* des officiers espagnols.

P. 44-45. — A propos du costume des rois chrétiens, observons qu'aujourd'hui il ne semble pas qu'ils portent jamais d'habit bourgeois ni de souliers à boucles :

ils sont toujours, ou presque toujours, chaussés de bottes; et lorsque la chose est possible, de bottes à l'écuyère. Leur couronne n'est jamais ornée de plumes ni de fragment de miroir : ce sont les rois turcs qui portent cette coiffure emplumée. La couronne des monarques chrétiens a à peu près la forme générale de la tiare des shahs de Perse; elle est construite en fil de fer, qui disparaît sous les ornements d'or, et notamment sous les chaînes de montre enroulées en grand nombre autour de l'armature.

P. 46, lignes 12 et suiv. — Les *salans* ont parfois une culotte, non en peau de chamois, mais couleur chamois. — A Chéraute, les 26 avril et 10 mai 1908, ils avaient une veste jaune et rouge, — bariolage qui, semble-t-il, ne s'était jamais vu, — une culotte blanche, des guêtres bleues semées de petites fleurs rouges brodées, et, par exception, une coiffure semblable à celle des Turcs. — Le bâton crochu qu'ils portent quelquefois (par exemple aux représentations de Chéraute en 1908) ressemble vaguement au crochet des forts de la halle; et plutôt qu'un fouet de postillon, ce qu'ils ont en main est une sorte de manche, au bout duquel sont fixés trois crochets en gros fil de fer : il peut arriver que le chef des *salans* soit armé d'un véritable fouet.

P. 47, lignes 31 et suiv. — Lire : Antoine, roi de Constantinople, coiffé d'une couronne dorée en forme de cage d'oiseau, était chaussé de bottes; il portait un pantalon noir à bandes d'argent, une veste noire à devant blanc, ornée de galons dans le dos et d'un large galon d'or au bas des manches; une chaîne d'or s'étalait, etc.

P. 49, ligne 15. — *Mentionnons enfin comme occupant également la scène...* — En réalité, s'ils l'occupent parfois, les musiciens le plus souvent sont placés sur une petite estrade, soit derrière la scène, soit à côté.

P. 49, ligne 31. — Au lieu de : *On remarque parfois...*, lire : *On marque parfois ..*

P. 51, ligne 31. — Au lieu de : *premier étage*, lire : *rez-de-chaussée*.

P. 53, ligne 24. — Au lieu de : *qui aujourd'hui encore n'est pas sans exemple*, lire : *qui aujourd'hui encore est presque toujours pratiqué*.

P. 53, ligne 26. — Au lieu de : *fut préalablement*, lire : *fût préalablement*.

P. 53, ligne 37. — Après : *des souscriptions ou des dons généreux*, ajouter : *ces deux derniers cas sont exceptionnels*.

P. 54, note 1. — Ce fait semble venir à l'appui de ce que d'autres auteurs disent à ce sujet, à savoir que : si jadis la quête était faite par des jeunes filles, et si le cas a pu exceptionnellement se présenter, l'usage est depuis longtemps qu'elle soit faite par des hommes, généralement âgés, qui accompagnent le verseur pendant tout le cours de la représentation.

P. 54, ligne 27. — Au lieu de : *imposée* par la différence, lire : *imposées*.

P. 57, ligne 20. — Finir ainsi l'alinéa : Peu soigné, le style des deux théâtres que l'on rapproche ici présente, en général du moins, une impersonnalité en rapport avec l'anonymat de la plupart des auteurs : l'expression verbale ici n'a guère d'autre but, abstraction faite de sa fonction de langage versifié, que de signaler et comme de suggérer des tableaux réellement représentés ou même seulement imaginés.

P. 61, ligne 26. — Lire : Une ressemblance entre les techniques comme *telles*.

P. 65, ligne 14. — Lire : *pastorales ou pastourelles*.

P. 67-68. — A propos des pastorales béarnaises et gasconnes, il faut observer que l'habitude de jouer ces sortes de pièces en français semble avoir été très répandue dans la région d'Orthez, et s'être conservée jusqu'aux environs de la Révolution et peut-être plus tard encore; ces pièces portaient souvent sur les mêmes sujets que les pastorales basques.

P. 73, note 2. — Au lieu de : p. 641, lire : pp. 478 et 479, str. 3.

P. 75, ligne 8. — Au lieu de : *partie* de mystère, lire : *parties*.

P. 75, ligne 14. — Après : *mêmes données*, ajouter :

P. 75, ligne 16. — Lire : au XVIII^e et au XIX^e siècles.

P. 77, ligne 12. — Après : *Thomas Becket*, ajouter : ou même de *Thomas Culican*, — autre appellation de *Thomas-Kouli-Khan*, v. p. 86.

P. 77, note 6. — Au lieu de : *Folk-Lore*, av.-propos, p. 246, lire : p. XXI.

P. 80, note 2. — Au lieu de : *Boisson* de Gallardon, lire : *Boissin*.

P. 82, ligne 12. — Cette pastorale de *Saint Antoine* pourrait bien être identique à *Hélène de Constantinople*.

P. 84, lignes 3 et 6. — Lire : *Irigaray*.

P. 84, ligne 22. — Lire : pour se continuer.

P. 88, note 5, 2^e alinéa, ligne 2. — Au lieu de 1056, lire : 1506.

P. 88, note 6. — Au lieu de : n° 180, lire : 181.

P. 91, ligne 17. — Au lieu de : dont ils rappellent, lire : dont elles rappellent.

P. 91, ligne 18. — Au lieu de : *puisés* incontestablement, lire : *puisées*.

P. 94, note 1. — Lire : *Le Braz*.

P. 97, ligne 21. — Au lieu de : jadis *pratiquées*, lire : jadis *représentées*.

P. 97, ligne 22. — Au lieu de *qui sont tombées*, lire : *et maintenant tombées*.

P. 99, ligne 7. — En ce qui concerne l'origine française du nom de *Pançart*, il peut être intéressant de noter que Rabelais parle de *saint Pansart*, au Ch. I du Livre II : « De l'origine et antiquité du grand Pantagruel. »

P. 99, note 1. — Aucune des farces charivariques ne porte de titre dans les manuscrits ; les appellations que j'ai reproduites ont été données par M. Hérèle, d'après les noms des deux principaux personnages, homme et femme. — *Nada* n'est pas une farce charivarique, mais un fragment de *satanerie*.

P. 101, ligne 36. — *Le tour processif... trahissant des goûts plus français que basques*. — Cependant les Souletins ont la réputation parmi les Basques d'avoir l'humeur particulièrement processive.

P. 242, alinéa 1, ligne 3. — Lire : à *périr avec elle*.

P. 242, alinéa 5, ligne 2. — Lire : un *insolent défi*.

P. 257, str. 4, v. 2. — Lire : *eta asse*.

P. 257, str. 8. — *Tes boyaux ici même*, — ajouter : 3^e et 4^e vers.

P. 261, str. 2, v. 3. — Lire : *ez hiriaren galeraciteko*.

P. 263, str. 1, v. 3. — Lire : *congita*.

P. 265, str. 3, v. 4. — Lire : *gabiltaca*.

P. 266, str. 5, v. 4. — Lire : *sacolan diharu*.

P. 269, str. 2, v. 2. — Lire : *hoietan gaintiko*.

P. 273, str. 1, v. 3. — Lire : *eta eritarcun handiriq*.

P. 273, str. 2, v. 4. — Lire : *Là m'a bien rétablie*.

P. 275, str. 4, v. 4. — Lire : *han salbacaliaren*.

P. 276, str. 2, v. 1. — Lire : *baletan gaignen*.

P. 277, ligne 19. — Lire : de la part de son frère.

P. 277, lignes 37-40. — Lire : Henri exprime à Antoine sa joie de le revoir, lui et ses compagnons de captivité. *Le roi de Constantinople*, sur la demande de son gendre, lui explique comment il a été délivré ainsi que l'archevêque et Brice ; et il conclut en sollicitant pour ce dernier et Ludiane..., etc.

P. 280, ligne 22. — Lire : il avait interrogé Hélène sur son pays ; et celle-ci ayant répondu... etc.

P. 286, lignes 9-10. — Au lieu de : *Citto*, *Tibura*, *Citeron*, lire : *Citio*, *Tiburo*, *Sitero*.

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

